REVUE

DES

LANGUES ROMANES

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

PUBLIÉE

PAR LA SOCIÉTÉ

POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

Quatrième Série

TOME DIXIÈME

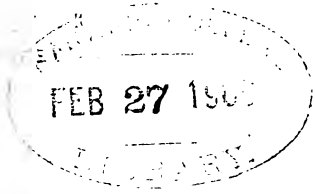
TOME XXXX DE LA COLLECTION

MONTPELLIER
AU BUREAU DES PUBLICATIONS
DE LA SOCIÉTÉ
POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES
Rue de l'Ancien-Courrier, 2

PARIS
G. PEDONE-LAURIEL
Libraire-Éditeur
13, RUE SOUFFLOT

M DCCC LXXXVII

Philol. 360



Minot fund
(40-41)

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

UNE ÉTUDE SUR MATHURIN REGNIER

J. Vianey, MATHURIN REGNIER; Paris, Hachette et Cie, 1896; 1 vol. in-8°.

Il y a un an environ, les lecteurs de la *Revue des Universités du Midi* lisaient un piquant et précieux article de M. J. Vianey sur les *Satires* « soi-disant *françoises* » de Vauquelin. L'heureux chercheur qui déjà, concurremment avec l'allemand Stiefel, avait découvert les sources de deux pièces de Rotrou, y montrait, tout seul cette fois, combien peu sûrs étaient les renseignements tirés de ces satires par les critiques et les historiens, puisque les traits avec lesquels les premiers traçaient le portrait moral de Vauquelin, Vauquelin les avait empruntés à Dolce ou à Alamanni, et puisque le tableau fait par les seconds de la société française du XVI^e^ siècle ne s'appliquait authentiquement qu'à la société italienne du même temps. Continuant ses recherches fécondes, M. Vianey, dans sa thèse sur Mathurin Regnier, vient de montrer (pp. 3, 27, 53, 108) qu'on a aussi regardé indûment comme des confidences de Regnier, bien des vers imités par lui de poètes latins, italiens ou français. Il a montré combien de dettes, non constatées jusqu'à présent, le satirique avait

contractées envers l'Arioste, l'Arétin, Mauro ou Caporali, envers Montaigne, Desportes, la Pléiade et surtout Ronsard.

Mais ni Regnier n'est un Vauquelin, ni la question des sources de Regnier n'était intacte avant le livre de M. Vianey. Ce n'est donc pas surtout par les découvertes dont nous venons de parler que ce livre est intéressant. Nous n'y trouvons pas moins qu'une étude complète, où l'érudition, la critique et l'histoire littéraire ont également leur part, sur l'écrivain auquel Boileau a décerné cet éloge, qu'il a été avant Molière celui qui a le mieux connu les mœurs des hommes.

Parcourons rapidement cet ouvrage.

La vie de Regnier restera toujours assez mal connue, les documents faisant malheureusement défaut. Portant plus loin qu'aucun autre ses investigations, M. Vianey a du moins réfuté quelques erreurs traditionnelles ; il a rendu incontestables les relations de Regnier avec le cardinal de Joyeuse ; il a indiqué les nombreux voyages qu'a faits le poète à la suite de ce prélat ; il a montré combien sa situation a différé de celle de du Bellay, et quels spectacles différents les deux auteurs ont eus sous les yeux ; il a énuméré les amis du poète épicurien et, d'un crayon spirituel, dessiné leur silhouette. Certes, c'étaient des épicuriens aussi, ces amis (même quand ils étaient d'église, comme Chiverny, évêque de Chartres), et les mœurs de la gent littéraire, en ce temps, étaient singulièrement corrompues. Mais a-t-on vraiment le droit de dire, pour excuser le dérèglement où vécut Regnier : « Tous les mauvais exemples qu'un homme peut recevoir, il les reçut » (pp. 33, cf. 203)? M. Vianey s'est réfuté lui-même en constatant les vertus et la sévérité du cardinal de Joyeuse, que Regnier si longtemps indisposa contre lui par le relâchement de ses mœurs (pp. 6 et 23).

D'ailleurs, M. Vianey est le plus consciencieux des biographes. Il montre dans son héros un grand enfant sans volonté, et prouve que la facilité manqua toujours à son génie (p. 35). Il ne surfait pas l'homme, et il ne surfait pas non plus l'écrivain. Ainsi il ne fait pas grand cas des *Œuvres diverses*, les poésies spirituelles exceptées. Le savant chapitre sur « les précurseurs de Regnier dans la satire au XVI^e^ siècle » aboutit à cette conclusion que Regnier satirique n'a rien créé,

qu'il a seulement « fait profiter la satire de toutes les ressources créées par un mouvement littéraire » antérieur. Le chapitre sur « les sources des satires » montre combien Regnier a eu de modèles pour le détail même de son œuvre. Le chapitre sur « les idées morales et littéraires dans les satires» nous fait voir dans Regnier un modeste disciple de Montaigne et de Desportes. En revanche, rien de plus neuf et de plus original que la peinture des mœurs et des caractères dans les *Satires*, et M. Vianey nous fait largement admirer chez Regnier la vérité du dessin, l'éclat des couleurs, le don de la vie. Seulement il n'oublie pas de constater les défauts du narrateur et (sauf pour *Macette*) la faiblesse de l'auteur dramatique; il montre, dans de fines analyses, combien des passages toujours vantés de Regnier sont inférieurs aux passages de La Fontaine et d'Horace qu'on leur compare ; il incline la gloire de son auteur devant celle de Boileau et, plus encore, de Molière. Sur toute cette partie du livre on ne saurait faire que d'insignifiantes réserves. C'est être trop flatteur pour Regnier que d'écrire : « de la « fameuse » *Macette* allait dériver chez nous toute la comédie de caractères » (p. 215), et, par contre, c'est être trop sévère que de juger « dépourvue de bon sens », en même temps que « débordante de poésie », la satire contre Malherbe (p. 166). — Le peintre de *Macette* s'est surtout inspiré des entremetteuses de l'Arétin, je n'y contredis point; mais la Françoise des *Contents* ne méritait-elle pas plus qu'une allusion, et fallait-il ne rien dire de la Guillemette de *la Veuve* ou de Célestine ? — Aux portraits tracés par Regnier du hobereau, du poète, de l'hypocrite..., M. Vianey a joint, pour les compléter, les indications fournies par les auteurs du même temps. L'ensemble est bien fondu, et il y a là des pages charmantes. Mais on ne démêle plus bien ce qui appartient à l'auteur étudié, et parfois il semble que le sujet ne soit plus Mathurin Regnier peintre de caractères, mais la société au commencement du XVII[e] siècle d'après Mathurin Regnier et ses contemporains.

Bien juger Regnier était important ; mais il l'était plus encore de trouver la parenté littéraire du poète, de préciser le rôle qu'il a joué, de marquer sa place dans la suite de notre histoire littéraire. M. Vianey l'a fait avec un soin extrême,

et il est arrivé à des conclusions, en partie connues déjà, en partie nouvelles, solidement étayées dans tous les cas. Il y avait du Villon en Regnier, bien que Regnier eût peut-être fort peu fréquenté Villon ; il y avait en lui fort peu de Ronsard, bien qu'il ait imité Ronsard à chaque pas. Auxiliaire inconscient de Malherbe, il l'a combattu avec toute l'âpreté que lui permettait son caractère paisible et insouciant. Il se rattache à Marot et à Rabelais ; il a la postérité la plus brillante et la plus variée : Molière, Boileau, La Fontaine, Scarron, le poète de don Paëz et celui de don César de Bazan. Tout cela est mis en pleine lumière par M. Vianey, qui, chemin faisant, sème d'ailleurs les vues d'histoire littéraire les plus intéressantes : sur la Pléiade, sur le caractère de la littérature au temps d'Henri IV, sur l'imitation de l'Italie par la France.

Reste, avant la conclusion, un chapitre sur « la langue et la versification de Regnier ». Quelques termes techniques y sont employés d'une manière insolite et obscure, l'ensemble est un peu sec ; la langue de Regnier aurait dû être comparée à celle de ses contemporains, et non pas seulement à celle de Desportes, qui, à la vérité, a été son principal modèle. Néanmoins, les remarques intéressantes abondent, et nous distinguons nettement, une fois de plus, les deux faces, novatrice et conservatrice, du talent de Mathurin Regnier.

Ici encore, d'ailleurs, nous constatons avec plaisir la prudence et la conscience de M. Vianey. « Les libertés qu'on accuse Regnier d'avoir prises avec la grammaire » se demande-t-il, « ne seraient-elles pas, au moins quelquefois, des libertés que ses éditeurs ont prises avec son texte ? » (p. 272). Déjà Brossette, M. Dezeimeris, M. Benoist ont amélioré le texte de Regnier : mais on peut le corriger encore, et M. Vianey le prouve en proposant des corrections nouvelles.

Deux de ces corrections m'inspirent quelques scrupules. D'abord celle du *Discours au Roi* (p. 283) :

> Astrée en sa faveur demeure en tes citez ;
> D'hommes et de bétail *tes* champs sont habitez.

Les champs, au v. 138, se peut aussi bien entendre des champs de France que s'entendent du paysan et du berger

de France les mots *le paysant* et *le berger* des v. 139 et 141. — Aux v. 155-156 de *l'Impuissance*, élégie imitée d'Ovide, M. Vianey écrit :

> Avant qu'en venir là, au moins souvenez-vous
> .....
> Que je ne suis <,> chasseur jadis tant approuvé,
> Ne pouvant redresser un deffaut *réprouvé*.

Or, j'accepterai bien *réprouvé*, si M. Vianey m'affirme que Regnier n'a pu commettre une impropriété familière à Desportes et à beaucoup d'écrivains du temps, et que *retrouvé* n'est pas pour *trouvé* = *constaté*. Mais la virgule introduite par lui au vers précédent me paraît inacceptable ; la pensée obtenue grâce à elle : « Souvenez-vous que moi, ce chasseur jadis tant approuvé, je ne suis pas incapable de redresser un défaut qu'aujourd'hui je déteste » rompt la suite des idées et surtout — ce qui me paraît grave — détruit d'avance l'effet que Régnier a voulu produire par la chute... gauloise, et nullement imitée d'Ovide, de sa pièce :

> Avant qu'en venir là, au moins souvenez-vous
> Que mes armes, non moy, causent votre courrouz,
> Que, champion d'Amour entré dedans la lice,
> Je n'eus assez d'haleine à si grand exercice ;
> Que je ne suis chasseur jadis tant approuvé,
> Ne pouvant redresser un défaut retrouvé.

(Ou *réprouvé*, c'est-à-dire que je ne suis plus ce chasseur jadis tant approuvé, puisque je ne puis....)

> Mais d'où viendroit cecy ? serait-ce point...
> ....?
> Ou que..... .....
> .....?
> Pour moy, je n'en sçay rien : en ce fait tout m'abuse ;
> Mais enfin, ô beauté, recevez pour excuse,
> S'il vous plaist derechef que je rentre en l'assaut,
> J'espère avec usure amender mon deffaut.

Ces réserves faites (et elles sont sans importance), je trouve aussi naturelles qu'utiles les corrections proposées par M. Vianey. Celles de la satire X, v. 192 et 358 se distinguent entre toutes par leur *élégance*.

Ainsi le livre de M. Vianey n'est pas seulement l'œuvre d'un érudit, d'un critique et d'un historien littéraire fort distingué, écrite d'un style alerte, élégant et spirituel — sans recherche ; c'est aussi l'œuvre d'un philologue, et qui, n'ayant pu cette fois tout dire sur les imitations, la langue, le texte de son auteur, se doit à lui-même de rendre à Regnier un nouveau service. Dans l'introduction de sa thèse, M. Vianey a montré que Regnier méritait une nouvelle étude et une nouvelle édition critique. L'étude maintenant est faite, et elle est excellente. Excellente aussi sera l'édition, si M. Vianey veut bien s'en charger.

Eugène Rigal.

JAC. GOHORII PARIS. DE REBUS GESTIS FRANCORUM LIBER XIII. — LODOICUS XII REX LVI.

(*Suite*)

Enim vero ut ad externa bella unde digressi sumus revertamur [1], Sfortia (ut supra memoravimus) quum ingruentibus Francorum armis, auxilia omnia christiana sibi deesse perspiceret, ob violatam omnibus fidem qua societas omnis hominum continetur, omnesque spes suas in se unum esse redactas, ad Turcica se subsidia contulerat, quo tantam procellam per fas et nefas a se depelleret; Baiazetem, Ottomanum Thracium imperatorem, sollicitaverat ut in Italiam arma eodem anno transferret. Veneti contra ingentem classem præfecto Grimano Ionio in mari Turcarum classi opponunt. Petierat a rege Franciæ Rhodiorum magistratus jam a primo Baiazetis apparatu classem qua se tueri posset propterea quod ei venturum multorum vocibus ac nuntiis afferebatur. Rex publicam reipublicæ christianæ causam suis privatis rationibus anteponens non dubitavit in id bellum classem navium duarum et viginti Rhodum e Provincia mittere, quæ postea Venetis postulantibus [**Fol. 22** v°] (quod Rhodii extra periculum forent) volens se conjunxit. Quibus rex omnes suas opes seque ipsum in id bellum obtulisset, Grimanus male explicata classe et tetrarchis suis nequaquam præsenti animo pugnam ineuntibus, quum certa victoria penè esset in manibus, contra Francorum et Albani armerii atque Andreæ Lauredani Venetorum consilium animumque (qui uni omnium impigre pugnaverunt) ad Proti insulam inter Sporadas, turpem in fugam conjicitur, duobus illis miserabili incendio absumptis; quum in ingentem navem Barachi Smirnæi prædonis ipsi cum duabus utrinque celocibus invecti, post injectos harpagones ferreos, barbari

[1] Bellum navale Turcium.

desperata salute, ultro ignes injecissent, quibus victi victoresque concremati sunt. Omnibus autem prœliis ante commissis semper Veneti Francique superiores extiterant, adeo ut quum forte duæ onerariæ naves Francorum una, Venetorum altera tardius reliquis a conflictu ad suos redirent et a Danthe Thraciæ classis præfecto, Francica triremibus ac biremibus triginta, Veneta viginti aliis oppugnarentur, ita ut præter pilas tormentorum utriusque mali, antennæ, plutei, lateraque ipsa navium sagittarum vi histricis instar constipatarum, fixa essent, complures hostium naves depresserint, reliquæ magno accepto detrimento, eas reliquerunt. Franci perspecta Grimani [**Fol. 23**] ignavia abierunt. Ipse ad Sphragiæ insulæ portum se contulit, Danthes in Naupacteum sinum abscessit, Naupactumque, ab eo mari, a Baiazete terra obsessum, auxilio a Venetis desperato, deditionem fecit. Grimanus a republica ob rem male gestam revocatus, causam ex vinculis duxit, damnatusque est et in Ossaram insulam perpetuo relegatus. Præfectis maris a republica sublectis Thoma Zeno Marchione et Zancanio Carnos profectus in arce munitissima apud Sontium flumen multos dies Francorum auxilia expectans se continebat: quum id perspiciens, dux Turcarum exitu aestatis duo millia equitum prædatum (duodecim P. Jovius scribit) ductu Scanderbassæ Illirici præfecti mittit qui ad urbis usque æstuaria pervenerunt, Tarvisiis atque Patavinis nihil tale verentibus incredibilem terrorem incusserunt, quumque innumerorum mortalium prædam abigerent, et in reditu Tilla flumen auctum undis reperirent, captivis gravioris aetatis ad duo millia in ripa trucidatis, reliquos secum traduxerunt, postquam se Sfortiæ seram opem attulisse didicere, nec eos tumultus oriri ab iis qui Sfortianis partibus faverent, perspexere, quemadmodum ipse receperat. Sfortia vero qui ad Maximilianum Cæsarem spe auxilii impetrandi confugerat (quum rursus fortunam [**Fol. 23** v°] experiri decrevisset si forte se verteret eumque tandem adjuvaret) nullo impetrato ob ingenii illius varietatem opumque tenuitatem, sibi tamen non defuit, in Rhetis copias comparavit[1]. Hæ fuerunt VIII millium conscriptorum Maximiliani opera non pecunia, cujus egentissimum semper fuit. Et post

[1] Bellum mediolanense secundum.

quintum exilii mensem, anno insequente inito Ascanii factione oneratus quæ Francis infensa erat novisque rebus studebat in fines Insubriæ se contulit. Ibi Italicus miles imperiis ejus assuetus ultro nomina dedit ; ex quibus millia adscripsit. Sub ejus adventum Trivultius et Aubignius regias copias quæ cum Borgia aberant revocaverunt : quo factum est ut ille Pisauri oppugnationem in aliud tempus omitteret. Respublica Venetorum decrevit ut equites militesque sui omnes in Cremonensem agrum e vestigio contenderent, Helvetiorum tria millia celeriter accerserentur. Interea Sfortia anno christianismi. MD. Como per suos nulla vi confestim recepto (Franci enim ab oppidanis simul atque hostibus sibi metuentes inde discesserant), Ascanium fratrem cum parte copiarum Mediolanum præmisit, literis suorum certior factus Trivultii imperia Mediolanensibus displicere, Francos etiam rapinis patratisque aliquot facinoribus, maxime, liberiore cum mulieribus familiaritate eorum [**Fol. 24**] alienasse animos : sive ingeniorum morumque dissimilitudo sive ipse victoriæ genius, et si ea ad justos rediit, impotentes tamen ferocesque reddit. Trivultius seditioni gliscenti occurrens coeuntes aliquot turmatim per vicos, immisso milite, obtruncat, vocatam plebem pro concione mitissima oratione continere in officio conatur. Sed factione hostium obstrepente, adventante Sfortia recensere cœpit milites : vix quatuor reperit hominum millia ob eorum absentiam qui Borgiæ ex pacto militabant ad tempus. Munit igitur arcem : mox Novariam pergit quam ad impetus Sfortiæ sustinendos idoneam intelligit [1] : ibi milites Francos ex Flaminia conventuros novosque conscriptos iri. Irrigatur autem Novaria fluviolis duobus, Terduplo ab ortu, Aconia ab occasu ; agro adjacenti summæ Alpes imminent, arx est firmissima. Trivultius ibi collocat milites, aggeres munit, commeatus in urbem inferendos curat. Ascanio interea cives, armis captis, ejecto Trivultio cum Francis portas aperuerunt : Sfortia ipse biduo post cum reliquo exercitu adveniens in Urbem receptus est. Sfortia Mediolani paucos commoratus dies, dum humili subdolaque oratione pecuniam arrogaret, Ticinum proficiscitur : quumque nullo in loco armatus quisquam obsisteret, et

[1] Novaria.

[**Fol. 24** v°] Parmam Veganumque accessissent, Novariam aggreditur et quoniam minus instructus erat apparatu tormentorum muralium, crebro militum impetu premere oppidum insistit. Tum sexcenti equites Sequani a Maximiliano venerunt, quibus ad summovendos hostes usus est, varia tamen fortuna. Trivultius demum diffidere oppidanis cœpit, præsidiaque inde abduxit. Sfortia Novariam dedentem se recipit. Tum Mantuanus turmam equitum gravis armaturæ per fratrem summisit, Mirandulæ, Carpii, Corregii, Reguli concurrerunt. Dum hæc aguntur, Aubignius ad se Trivultio conjungendum properat, direpta prius Dertona quæ armis, nec magna de causa, sumptis rebellaverat. A Venetis auxilia ex fœdere proposcit. Illi exercitu ad ripas Abduæ confestim ducto Laudem Pompeii, quam jam Sfortiani occupaturi erant, præsidio propere misso regi retinuere : Placentiam quoque nutantem confirmavere. At quum se neque Aubignio neque Trivultio interclusis itineribus adjungere possent, agro Mediolanensi populato, discesserunt. Interea Trivultius regem per pegasarium cursorem monuerat de Sfortiæ reditu novoque rerum Insubriæ statu : a quo mox Luxemburgus, quem secum in Franciam reduxerat, cum equitibus missus, si [**Fol 25**] Bembo potius credimus quam Ferrono, Aquitanorum expeditam manum scribenti, coacta etiam raptim Helvetiorum manus : quibus freti, Francorum duces haud Novaria procul castra posuerunt, opportuno loco ad commeatus ab hoste avertendos. Duo erant Aubignius et Trivultius pari in exercitu potestate : unde parum abfuit quin rem Francicam jam ibi satis afflictam, mutuis inter se dissidiis pessumdarent. Aubignius enim Mediolanum quoquo pacto eundum contendebat, Trivultius donec miles reficeretur, circa Novariam manendum : si quos Aubignius captivos liberaret, Trivultius in servitutem revocare conabatur : alter alterum obliquis dicteriis pungere, alter alterius consilia factaque elevare. Rex itaque de ea ducum discordia per Luxemburgum edoctus, abrogato utrique imperio, summæ rerum Trimollium præfecit, adjectis in supplementum novis militibus. Is primum cum cataphractis DC in Italiam properat ; initio mensis aprilis mille quingenti, Helvetiorum peditum dena millia, Francorum sena convenere. Trimollius ubi primum regia castra adiit, semotis arbitris cum utroque

congressus, facile effecit ut ambo in gratiam redirent[1]: « Quo enim tandem, inquit, iræ contentionesque vestræ erumpent? Quis Sfortiæ triumphus major optatiorque posset contingere? Jam vos ille fugatus nuper a vobis cum Helvetiis [**Fol. 25** v°] Italisque suis, fretus vestris dissensionibus, Mediolano, Ticino, Novariaque expulit : nisi resipiscatis, reliqua Insubria confestim ejiciet. Vera pro gratis loqui me pro officio decet, qualemcumque erga me animum habituri sitis, hoc plurium dissidentium imperium, bello perniciosum esse ab antiquis Romanis sæpe animadversum est, et tendendo ad sua quemque consilia, quum aliud alii videretur, aperuisse ad occasionem locum hosti incertam aciem, signum aliis dari, receptui aliis cani jubentibus, opportune invadendi. Imò verè saluberrimum in administratione magnarum rerum esse ut summa imperii cedente altero penes unum sit et prælatum illum facilitati summittentis se comiter respondere communicando consilia laudesque et æquando imparem sibi. Nolite igitur, o socii, committere ut qui rebus uterque strenue gestis tanta vobis decora belli peperistis, iis hanc velut ignominiæ maculam aspergatis. » His Trimollii dictis Aubignius Trivoltio reconciliatus : reconciliatos ipse, dicta factis exsequens, eo loco habuit ut neuter imperium sibi oblatum diminutumve sentiret; adeo in omnium semper rerum societatem eos adscivit.

Sfortia, quum audiret Trimollium Mediolanum proficisci, Novariam sibi eundum existimavit. Suadet Aubignius eo quoque ducendum exercitum ; sublato enim Sfortia facile postea Francum [**Fol. 26**] Mediolano potiturum. Placuit id Trimollio. Itaque, præmissis tantum qui itinera circa Mediolanum infestarent velitibus, robur exercitus contra Sfortiam vertit. Erant in Sfortiæ castris inter Helvetios plerique, qui Carolo regi in expeditione Neapolitana et Novariensi militaverant : hi tardius sibi stipendia persolvi querebantur, duoque eorum duces Rodulphus Salix, cui Longo cognomen fuit, et Gaspar Silenus, Helvetius, specie populandi, castris egredientes, cum Trimolio ingenti pecuniæ summa de Sfortia deserendo convenerunt. Qua in re nonnulli scriptores vehementer ei avaritiam criminantur, qua dilatis eo tempore stipendiis quo

[1] Trimollii oratio.

maxime repræsentari oportuerat, in tantas angustias incideret. Restabat arx Novariensis acri munita Francorum præsidio, cui præerat Car. Lovenius: ejus recuperandae occasionem captans, Sfortia ad oppugnationem ex Alexandriæ finibus properabat. Trimollius omnibus copiis insequitur; raptim utrinque instructa acie concurritur. Italici et Germanici pedites alacriter prœlium inibant, haud segniter proruentibus Francis [1], quum Joan. Fuxius et Lod. Borbonius cum lectissimis equitum turmis a latere incurrentes hostium aciem perruperunt, facileque tum Sfortianos ancipiti terrore perculsos dissipassent, ni Italicus equitatus subsidio advolasset: sed is [**Fol. 26** v°] immissa mox recenti Francorum equitum turma, ducibus Emundo Prio ac Lod. Gravillo, protritus est. Ventum erat ad Helvetios qui, incertum Francico auro corrupti an quod suis viribus diffiderent, detrectarunt certamen. Sic Sfortia fusus fugatusque in Novariam oppidum compulsus est. Hic historici Francorum commemorant eo tempore regem suum certo fœderum capita cum Helvetiorum pagis convenisse ne arma contra se ferrent, edictoque publico eos id sanxisse, quod ducibus illis Franci demonstraverint. Eam ob rem pactos cum Trimollio esse ut ipsis incolumibus cum omnibus impedimentis persoluto vel certe promisso quod a Sfortia differebatur stipendio abire liceret. Hos ubi Sfortia cognovit miscere sermones cum consanguineis suis qui Franco merebant, eos per Stampam et Cribellum, quibus plurimum confidebat, magnis pollicitationibus deterrere ab i nstituto nequicquam conatur. Non abjecerat ante spem ille quod ab Ascanio fratre novas Mediolani copias .cccc. equitum et .m. peditum octo exspectabat: sed quum simul didicit Lod. Valdreium qui Sequanos equites galeatos adduxerat sollicitatum ad defectionem, tum se fugæ dare decrevit, hac reperta via ut, cum Helvetiis instructo agmine exeuntibus, ipse inter phalangis ordines Helvetico habitu equoque strigoso prodiret; sic latere posse ratus et incolumis ad suos redire. At [**Fol. 27**] prodeuntibus Helvetiis Trimollius exercitum in armis esse, Francos dextra laevaque adstare jubet, eos hastis obversis velut sub jugum missurus: incertum an proditus ab illis an explorato diligenter uniuscujusque vultu

[1] Prœlium Francorum cum Sfortia.

cognitus[1] Sfortia prehendi jubetur, prehensusque in arcem Novariensem perduci. (Minus verisimile est Franciscani, quod Ferronus scribit, veste indutum Novaria exiisse eoque cultu captivum Lugdunum venisse, Bembo patricio Veneto, Jovio, Guicciardino Italicarum rerum peritis nobiscum sentientibus. Capti simul Galeatius Sevèrinas, Fracassa, Antonius Maria fratres.) Eo die Trimollius cum Sfortia locutus bono eum animo esse jussit : ex regis mansuetudine multis perspecta certam se ei salutis fiduciam spondere, invitatumque ad cœnam cum Aubignio humanissime solatus est, maximumque ei honorem habuit qui in tali fortuna haberi posset. Adhibere enim noluit Trivultium quocum illi capitales inimicitias intercedere intelligebat, rogaveratque Trimollium ne in ejus conspectum veniret. Id audiens, ille prodit ad salutandum hostem his verbis : « Sfortia, jam vides quas a te accepi injurias, haud minore mensura repensas. » Nec plura locutus se proripuit, magis offensum his verbis relinquens quam si contumeliosis vocibus lacessisset. Lugdunum postea deductus meridie ingressus spectaculum lætissimum confluenti undique populo præbuit. In Regis conspectum, quod magnopere optabat, admissus non fuit. De captivi statu variæ sunt [**Fol. 27** v°] opiniones scriptorum, aliis Lochiensi turri inclusum decenni spatio consenuisse, nullo liberali more habitum, prodentibus aliis in cubiculum subterraneum conjectum, concameratum illud ferreisque compagibus ferreoque ostio firmatum ; quibusdam, post aliquot annos scoti equitis custodiæ liberaliori commissum fuisse. Addit P. Jovius, Francis invidiam quærens, erepto etiam omni scribendi et quæ cuperet legendi solatio, ferrata in cavea omnium miserrimum mori coegisse. Hic porro est exitus miserabilis clarissimi principis, opulentissima Italiæ parte potiti adeoque potentis ut ejus arbitrio res Italicæ starent : cui neque ingenium neque prudentia defuerit in principatu administrando, neque ingenium et astutia ad varios eventus rerum conjectura præcipiendos atque depellendos, neque magnitudo animi ad res arduas capescendas : arrogantia quidem adfuit, malis artibus suorumque nepotum nece occupavit tyrannidem ; crudelitas atque

[1] Sfortia captus.

impietas adfuit qua, anno seculari ad expiandam christianam indicto a pontifice, Romam euntes Francos, non negligentes (ut testis est Livius) religionis, hospitibus aureo nummo in singula Francorum capita promisso, occidi curasset. Fides una potissimum defuit quam, ut novi commodi spes affulserat, non obscure Regi Carolo, Venetis, Pontifici Maximo aliisque violavit, expertus tandem [**Fol. 28**] ea ipsa societatem hominum contineri. Denique licet hic deflere vicissitudinem fortunæ res humanas diverso motu miscentis, eamque in tam illustri Sfortiæ exemplo intueri, cujus consilia cuncta jampridem infesto prorsus elusit. Juvat principem contemplari ingenio, eloquentia, variisque a natura rerum gerendarum adjumentis ornatum, cujus ambitu vix Italiæ omnis terminis continebatur, paucorum pedum cavea ferrea feræ instar conclusum. Sfortiæ capti nuntio, pars Insubriæ omnis quæ defecerat perterrita, ad regem statim rediit. Ascanius, cum primoribus civitatis plerisque qui Sfortianis partibus favebant, Mediolanum Padum versus aufugit. At interceptus ab Soncino Benzonio Venetorum equitum turmæ præfecto in Cremonæ finibus, cui Conradus Laudus affinitate ac veteri necessitudini conjunctus, mutato cum fortuna animo, prodidit, unaque Hermetem Sfortiam, Joan. Galeatii ducis nuper fato functi fratrem, qui quidem apud eum, ut se recrearent ex itineris labore, diverterant. Venetias ductus in comitii turricula publice asservatus est, donec paulo post regi deposcenti ad Insubriæ securitatem cum custodia in Franciam tranmissus.: deductus vero noctu ad Regem (ut Ferronus scribit), multis cum facibus, proruentibus ad spectaculum aulicis, honorifice quidem regem, sed non humiliter, abjecteve, [**Fol. 28** v°] ut captivus adoravit, nec ullo fletu gemituve conditionem suam deploravit : cum de ea postea disserens cum Luxemburgo purpurato et Octaviano Sangelasio Ingolismi pontifice, bene secum actum aiebat : jocabaturque Venetos de se optime meritos, qui eum his quibus irretitus erat laqueis exuissent ac vi abductum explicassent quum periculum esset ne in majores plagas incideret, quibus confici eum concidique necesse esset: suspicans vel ad Alexandrum pontificem maximum, vel ad Maximilianum Cæsarem, vel ad Federicum Neapolis regem confugienti duriorem sortem futuram : consilia etiam fugæ ad

Baiazetem Turcam, ni intercepti fuissent, agitaverat. Nec eum sua fefellit opinio; nam propter sacrum ordinem diu carceri eum Bituricensis turris non tenuit, in qua Rex ipse a quo captivus tenebatur biennio detentus fuerat, precibus presertim Ambasii sui ordinis præsulis, paucis post mensibus, fidei suæ relictus vagarique tota Francia permissus est: sed paucos post annos ei beneficium malo reponet, ut suo loco demonstrabimus.

Mediolanensi [1] igitur ditione in Francorum potestatem iterum redacta, Georgius hic Ambasius purpuratus eo a rege prorex mittitur: revocantur inde in Franciam quatuor illi egregii duces Trimollius, Luxemburgus, Aubignius, Trivultius: ubi ob [**Fol. 29**] strenue navatam eo bello operam magnifice excipiuntur. Mediolanenses mœsti obviam Ambasio Versellas usque proficiscuntur, regiam clementiam implorantes quam mulcta trium millium auri pondo impetraverunt, cujus summæ postea majorem partem Rex eis remisit. Ceteris quoque oppidis pro ratione opum mulcta indicitur. Hoc tempore accidit ut Helvetii ab exercitu regio in patriam redeuntes Bellinzonæ oppidum suis pagis propinquum occuparent: quod quidem rex exigua pecunia redimere poterat, nisi intempestius parcimonia, ut Guicciardinus ait, magnarum rerum occasiones amitteret, immemor comici illius « pecuniam negligere consuesse in loco, maximum interdum lucrum est. » Bellinzona hæc porta fuisset ingredi cupienti in Helvetiorum regionem, vel claustra autem contra eorum in Insubriam irreptiones [2]. Jovius unus cum Seyssello adversus eorum calumniam defendit qui pecuniæ nimis parcum et tenacem usque ad illiberalitatis notam arguerunt: « Ignari (inquunt) quanta sibi suisque detrimenta intulerint principes, qui profuse donando per otia pacis vanis sumptibus paratos ad bellicas necessitates thesauros exhauserint. » Nec dubium est illum militibus præcipue stata die semper stipendia persolvisse : sed fama est in illis præstantissimis ducibus Insubria reversis docuisse ad rem se attentiorem quam tantum principem [**Fol. 29** v°] deceret; satisque constat ab Anna regina hos insignes milites gloria viros immensis muneribus donatos : virili prudentia matrona,

[1] Georgius Ambasius Mediolani prorex. — [2] Parcimonia regis.

viri errata, rege non inscio, hac in parte, sarciente. Ego regem arbitror in eam partem errasse maluisse, ne suum populum externorum bellorum impendiis gravibus tributis onerare cogeretur [1]. Qua ratione patris patriæ cognomen externa commendatione meruit, unde exemplar successoribus suis proponitur. Commemorat tamen Ferronus Parisienses ausos esse, regia quidem confisos lenitate, illum palam per mimos personatum, ægrum, pallidum, cupite obvoluto, soleatum, publicis ludis aurum poculentum sitientem exhibere. Et tantum (inquit) abfuit ut hoc Lodoicus vindicandum curaret, recitatis ut ludis et riserit et libertatem populi collaudarit. Ut autem ad proregem Ambasium redeamus, fuit is vir prudens et modestus, severissimusque in vindicandis militum rapinis. Unde factum est ut, eo gubernante, pacata omnia longo temporum intervallo fuerint ; una tantum labes nomini tanti viri inspersa, jam ætate provecti, ob amorem Mediolanensis puellæ, propter quam personatus oblitusque decoris media urbe obambularet, nec nisi crebris Georgii Durantii monitis abjecerit. Majores motus post hanc amentiam amor hic insanus a Borgia excitabit : quin, cum libidinis [**Fol. 30**] furor in Armeniaci quoque pectus Neapoli irrepsisset [2], ubi rex deperire illum efflictim puellam venustissimam audiebat, qua potiri non poterat, scite dixisse aiunt regem : « Gravem tyrannum voluptatem, quæ ea demum concupiscat, quorum sit opera augustior ». Mulierum ista mentio trahit nos ad nuptias Annæ Fuxiæ obiter memorandas ex nobilissima Candalorum Aquitanorum familia, quas circa id tempus Anna [3] regina ob regiam propinquitatem cum Vladislao Pannoniæ (quæ Hungaria hodie) rege procuravit. Veneti, quibuscum fœdus illi erat, venientem in urbem suam splendido utriusque regiæ comitatu magnifice exceperunt; ex quo die fines eorum ingressa fuerat, sumptus ei publice largiterque factus : in urbe omnia benevolentiæ ac liberalitatis officia in eam profuse collata; ut quum exacto mense discederet, principi dixerit « jam tum quum apud illum fuit se reginam sibi ipsi visam », deinde in Pannonia regnans benignam se amicamque reipublicæ semper ostenderit.

[1] Lodoicus XII pater patriæ. — [2] Apophtegma. — [3] Annæ Fuxiæ matrimonium cum rege Hungariæ.

Fœdus autem erat hujusmodi cum republica a Pannonio percussum, cui Alexander auctoritatem suam adhibuit, ut Vladislaus bellum omnibus copiis regi Thracio inferret, Veneti mille auri libras quotannis tribus pensionibus, quoad bellum esset confectum, Alexander quadringentas annuas in triennium Vladislao conferrent. Ab eo postea adversus Turcas res fuit feliciter gesta. [**Fol. 30** v°] At Lodoicus Insubria Liguriaque potitus continuo, ut est humanus animus insatiabilis, ad Neapolim, quæ a Carolo defecerat, recuperandam animum adjecit: eademque æstate eo copias sub legatis misisset nisi Germanicorum motuum timor audaciam repressisset. Nam Maximilianus infelici Sfortiæ affinis casu perculsus metuensque ne, si Francorum arma latius se in Italia proferrent, rex ipse, pontificis maximi amicitia fretus, imperii universi orbis Christiani coronam ad gentem suam, unde longo intervallo emigrarat, reduceret, suoque capiti quam ipse neglexerat, rex modo Romanorum appellatus, imponendam curaret, idcirco Septemvirorum Augustalium aliorumque Germaniæ principum conventum habuit, ad ambitionem Franci retinendam qui jura imperii occupabat. Francus hac de caussa Neapolitanæ expeditionis cogitationes in aliud tempus distulit, copiasque suas in Florentiæ ex fœdere postulantis usum convertit : a qua meminerat se nuper in Mediolanensi bello pecuniis adjutum. Omitto hic varias procerum altercationes, Pisis privati spe commodi faventium, Jac. Trivultii Lodoicique Flisci; tacitum addam Pisas earumque socios centum nummorum aureorum millia Regi repræsentare voluisse, annua insuper quinquaginta millia, si ejus ope Liburni portus munimento totoque agro Pisano potirentur; qua summa ingenti facile contempta (ne calumniatoribus semper inimicis immoderatam auri cupidinem [**Fol. 31**] assentiamur) Pisarum legatos ad proregem Ambasium remisit, apud quem plus regiæ fidei quam utilitatis ratio valuit. Sic Florentiam missi cataphracti sexcenti regio stipendio, illius autem Helvetiorum quinque millia, duce Divioni præfecto, et aliquot Aquitanorum cohortes cum tormentorum apparatu [1]. Decreveram initio libri hujus ab hujus belli inter duas Hetruriæ nobilissimas civitates descriptione absti-

[1] Bellum Pisanum.

nere, eamque suis scriptoribus relinquere, nisi secunda hæc expeditio in Francorum armis tota consisteret. Quæ cursim tractata a nobis documento erit contra eos qui regiam fidem dictis perstringunt, Lodoicum fidem suam variæ horum populorum fidei velut Lesbiam normam necessario accommodasse. Florentia itaque hisce Francorum copiis Bellomontium imperatorem poposcit, majore recentis ejus meriti in Liburni restitutione ratione habita, quam auctoritatis reique militaris peritiæ, quæ in Alegrio quam Rex destinaverat, vehementer enitebant. Franci, jussu (ut arbitror) proregis, Florentiam proficiscentes, in transitu a regulis qui Sfortiæ opem tulerant pecuniæ mulctas extorquere conantur, menstruumque stipendium ea in re consumunt quod calendis maii proximis deberetur: unde in suspicionem Florentiæ falso veniebant, moræ hujus Pisis ad se muniendum comparatæ. Pro Carpio, Mirandula, Corregio, dux Ferrariæ viginti millia nummorum aureorum spopondit. Mantuanus veniam [**Fol. 31** v°] pecuniæ supplex petiit in sui oppidi munitione impensæ; Bentevolus Bononiensis quadringentas auri libras repromisit, rex Bononiam, excepto pontificio jure, suo patrocinio complectitur. A Lucensibus Petrasancta, depositi nomine, regi usque ad controversiæ judicium extorquetur. Pisæ his novis Francorum auxiliis conterritæ benevolentiam eorum captare, artibusque suis demulcere; publicas tabulas deditionis, velut ad libertatis suæ auctores, iidem conservatores ut sint, mittunt non modo ad Bellomontium in castra, verum etiam Genuam ad Ravestinum. Hic in regis clientelam recipit; ille fecialem mittit, urbem sibi tradi petitum. Ei responsum « id quidem velle se, ea conditione ne Florentiæ dominatui subdantur. Bellomontius inter portas Plagarum et Calasanam castra posuit: vi tormentorum valde magnam murorum partem disjecit; Franci per ruinas saxorum alacriter contendunt, sed pene aggerem latissimam fossam ab interiore area reperiunt, cujus spectatores magis quam oppugnatores, Pisanis sese strenuo defendentibus, resiliunt. Inde Francorum ardor plurimum deferbuit: ita ut pactis velut tacitis commeare ultro citroque et familiariter colloqui obsessores cum obsessis incipiunt, ob crebro jactatam deditionis voluntatem, eo adnitentibus mirifice Francisco Trivultii fratre et Galeatio Palavicino, qui cum sua cohorte in castris erat. Ex

hac Italorum [**Fol. 32**] erga illos propensione aiunt Tarlatino cuidam per conniventiam iter relictum a maritimo latere cum auxiliaribus copiis a Vitellotio missis ingrediendi. Inde Francorum pedites re desperata sensim absque commeatu dilapsos Helvetiis paulo post subsequentibus, nec eos ducis ignavi imperio potuisse retineri, unis equitum gravis armaturæ turmis aliquot adhuc dies ad Pisas hærentibus. Post eorum discessum, Librafacta a Pisanis expugnata aliaque dehinc oppida. Qua re cognita, rex vehementi ira exarsit, ægerrime ferens socios a suis desertos aut proditos, eamque ignominiam Francico nomini inustam culpæque in Florentinos partem rejiciens qui Bellomontium sibi Alegriæ loco optavissent. Corentum, cubicularium suum, Florentiam misit, qui sui verbis polliceretur, ineunte vere, hanc jacturam cumulate sartum iri. Sed ad hoc ingens malum majus multo, seditio intestina, accessit.

Interea res Borgiæ (quarum Ferronus initium attigit, finem prætermisit) prospere cedebant, regis ope subnixi : quamvis Alexandro magnis de causis tacite infensi, tam ob auxilium in Mediolano recuperando minus præstitum, quam ob longam in expeditione Aemiliæ Flaminiæque tractam moram, sed fortasse propter metum Germanici motus, maximeque ob Ambasii amicitiam, legationem Franciæ [**Fol. 32** v°] ambientis, novum munus et mirum in modum quæstuosum ad octodecim menses concessum, rex cataphractos tercentum cum duobus peditum millibus Alegrio duce misit, qui se copiis suis septingentorum equitum gravis armaturæ et sexies mille peditum conjunxerant. Hoc exercitu Flaminiam ingressus, Borgia facile Pisaurum et Ariminum, fugientibus dominis, in suam potestatem redegit, Bergisellam oppidum cum tota prope valle, Dionisii Naldii proditione, occupavit. Ad Faventiæ mœnia, quæ sustinere obsidionem decrevit, castra inter Lamonam et Martianum amnes metatus, quinto die oppugnatione instituta, oppidanis fortiter resistentibus, destitit receptuique canere jussit. Faventini retinere urbem Astorri Manfredo adolescente studebant; licetque exiguo numero militum exterorum freti, eruptionibus crebris, Borgiæ[1] exercitum vexabant. Sed gravius accessit incommodum a nivibus insolitoque frigoris eo mense

[1] Borgiæ res gestæ.

novembri rigore, molestissimo certe sub dio militantibus. Itaque consensu ducum suorum (inter quos Paulus et Julius Ursini, Vitellotius, Paulus Ballio, erant inclyti illi Italiæ duces, fremens ira gemensque, cum copiis omnibus inde discessit, qui nec maria nec montes conatibus suis obstaturos sibi spopondisset: in annum tamen insequentem, qui MDI, extrema omnia minitatus; in quam rem Alexander pater pecuniam sacram [**Fol. 33**] per fas nefasque undique corrogatam extortamque filio suppeditabat. Faventiam ergo repetens, tandem deditione certis legibus facta, recepit; quas contra Astorium, cui pacta erat libertas prædiorumque possessio, secum sub honoris speciem abduxit formæ decore insignem; quem fama est postea, libidine expleta, cum fratre notho strangulasse; tum Romæ senatus consulto Borgia dux Æmiliæ Flaminiæque declaratur. Bononiam ab ejus manibus regis patrocinium tutatum est, certa tamen cum Bentivolo argenti militisque pactione. Juvabit utique tragœdiam hujus facinorossissimi hominis hic peragere, ne amplius nefaria ejus persona historæ nostræ series fœdetur. Is postquam Guidonem Feltrium Metaurensium regione (Urbinum hodie vocant), Pandulphum Arimino expulit Astoremque sub fide deditum obtruncavit, postea manus Ursino sanguine cruentavit: primo Vitellotium ab insigni virtute invitum et Liberottum Firmanum, mox Venantium et Octavianum principis Camertini liberos [1], deinde Paulum Ursinum Latini purpurati filium et Franciscum Ursinum Gravinæ in Umbria regulum tetro supplicio sustulit: eodemque die ab Alexandro patre ex convento Bapt. Ursinus purpuratus, qui fœderis auctor fuerat, in mole Adriani cantharidum veneno sublatus est, itemque Michael Venetus, ejusdem ordinis, opinione divitiarum [**Fol. 33** v°] quæ eum fefellit. Paulo post, expeditioni Francorum ad Neapolim recuperandam interfuit multaque eorum beneficio accepit. Guidone Feltrio, quem alii Guidum Ubaldum appellant, expulso, Metaurenses sui, præsidiariis Borgiæ interfectis, ab ejus se jugo subtraxerant. Illum Bembus ante narrat ad regem profectum suppetias postulantem, ubi nihil in eo probitati et innocentiæ contra perfidiam et crudelitatem esse præsidii cognovit, Venetias

[1] Borgiæ crudelitas.

venisse, tamquam ignarus foret historicus fœderis a rege cum Alexandro percussi. At Italicæ nobilitatis stirpes excindenti affectantique pessimis artibus regnum Italiæ, fortuna non diu favit [1]: quum enim forte cœnaret in Vaticano cum patre pontifice, venenum Adriano alumno familiarique purpurato et convivis aliis senatoribus ditissimis, ut thesauris eorum potiretur, paratum, uterque epotavit, lagena fallente incautum Dei nutu pocillatorem. Sed, Alexandro veneni haustu absumpto, Borgia paterno funeri miseriæque suæ superfuit: (inclusum fuisse perhibent utero mulæ recente necatæ, alii salubribus pharmacis exhibitis servatum). Nam Julius post Pium III, qui paucissimis diebus sedit, Alexandri successor Borgiam exutum exercitu in arce detinuit, quoad missis tesseris [**Fol. 34**] arx Ostiensis redderetur. Fide demum a Consalvo [violata], quum Neapolim navigasset, ibique copias compararet et novas res moliturus videretur, captus est et in Hispaniam sub custodia transmissus. O justam inimicis seram licet vindictam! o spes vanas atque inanes, fragilem brevemque pontificum seuum potentiam! Circa hoc tempus anno seculari Bajazetes Thracius tyrannus cum centum quinquaginta armatorum millibus ab isthmo Peloponesim [2] ingressus, Metonem ternis castris obsedit, cepitque miserabili casu, oppidanis ad quinque triremes Venetorum excipiendas stationem portæ deserentibus, qua Turcæ ingressi crudeliter in omnes sævierunt. Inde Coroneos metu territos et Pylum, Nestoris olim sedem, in deditionem accepit; Crisseum quoque expugnavit; quibus rebus confectis, quum Veneta classis certamen detrectasset, Bizantium victor rediit. At paulo post Pisaurius ejusdem classis præfectus, adjuncta (ut auctor est Bembus) Lusitana classe (ne hic, cum Jovio, Hispanum sub Consalvo credas, nam cum Emanuele Venetis fœdus erat), Cephaloniam Turcis ferme omnibus in vestigio stationis non tamen absque magna suorum strage cæsis, expugnarunt, deinde Mauri fanum ad Leucadem in Neritho insula ceperunt. Classis Francica [**Fol. 34** v°], Ravestino præfecto, cum Venetis navigans, Mytilenem adorta, facile cæpit: arx Turcarum acri præsidio munita expugnari non potuit, sed ex trecentis Thracibus qui in obsessorum auxilium

[1] Borgiæ veneficum. — [2] Bellum Turcicum.

veniebant, Francis obnitentibus, viginti tantum eo penetraverunt. Inde Franci, Armoricis jactura duorum præfectorum a pugna deterritis, profecti Maleam (non ut Ferronus Melum) petiere, ubi post interceptas septem Thracias triremes, quæ remulco navem Cretensem trahebant, quibus cum Veneti non ausi erant congredi, coorta mox tempestate, ab iisdem deserti post varia pericula naufragiaque, ad Tarentum appulere. Pisaurus præfectos navium, quarum remiges timore perculsi inhibuerant, quoniam per formidinem hostium reipublicæ se turpiter a dimicatione continuissent, quos Franci, quorum minus intererat, singulari virtute aggressi depressissent, eos in quinquennium ab omni munere removit stipendiaque merita fisco addixit. In Melum insulam Veneti postea migraverunt.

(*A suivre.*)

STATUTS DE POLICE

DU LIEU DE MOLLÈGES (1509)

Sequuntur Preconizationes annuales loci Molegesii Arelatis diocœsis

Mandamentu... ex Dominor... de Molegesio et ord... Bajuli: Quod nulla persona cujuscumq... conditionis existat non audeat seu presumat per castrum districtum et territori... de Molegesio portare arma vetita sine licen... Dominor... [sub] pena viginti quinq... lib... de die et quinquaginta de nocte et amissione armar...

Item quod nullus audeat venare cuniculos perdices et quacumq... venatione in possessionibus Dominor... partem illis facientibus sub pena decem librar... de die et XXV de nocte et perditione pan... et ret...

Item quod nulla persona audeat vendere vinum in minuto a die festo Pentecostes usque ad festum beati Joannis Pabtisete quomodocumque nec quiscumq... sup pena X librar... pro quo libet et vice quolibet et perditione vini.

Item quod nulla persona audeat intrare in alienis hortis cum clave clavatis seu pestellatis sub pena pro quolibet et qualibet vice X libr... de die et de nocte XXV librar...

Item quod nulla persona audeat vendere nec emere, mensurare et ponderare cum falsis pond... pro quali... et vice quali... X libr... et perditionem dictarum mensurar...

Item quod nullus serv... audeat dimittere magistrum suum cum quo convenerit se seu pena pro locaverit sine causa rationabili sub quoli... et vice quali... XXV lib...

Item œquidem quod nullus magister audeat rellinquere famulu... suum sine causa rationabili sub pena predicta.

Item quod nullus audeat tenere pondus sive mensuras nis-

fuerint prius per curiam allielatas sub pena X libr... et perditione mensur... et ponder...

Item quod nulla persona audeat amovere alienis fructus de terris partem dominis facientibus sub pena cent... solid... et amissione fructuu...

Item quod nulla mulier vaccabunda audeat stare in presenti loco Molegesii sive ejus territorio nisi per diem naturale... et quod habeat portare ligula... aut panon alterius coloris in brachio sub pena XXV solid... et perditione sue raupe.

Item quod nullus audeat tenere (lupanar?) nisi per diem naturalem sub pena (L) solid... et perditione lecti in quo dormienti...

Item quod nullus audeat transportare jurisdictionem Dnor... in alia... jurisdiction... sub pena XXV librar... eorumdem pro quolibet et vice qualibet.

Item quod nullus audeat recipere nec habitare homines diffamatos et falcidicos in suo hospitio nec alibi sub pena X lib... de die et XXV de nocte.

Item quod nullus audeat ponere ignem in territorio predicti loci a die prima mensis maii usque ad diem festum Sancti Michaelis sub pena et pro quolibet vice XXV lib... de die et (L.) de nocte et satisfaction... damni dati.

Item quod nulla persona audeat ponere in vineis et aliis possessionibus quæ deffenduntu... vid... terris eisd... parte... et aliis prediis presenti loci avere vel aliqua animalia sub pena banni consueti vid... quinque solidor... pro escaboto de die et dece... de nocte et pro quoli... animali grosso vj de die et de nocte xij medietate... accusanti.

Item quod nulla persona audeat ludere ad tabulas sive taxilos cartas ad argentu... sub pena X lib... pro quoli... et vice qualibet et perditione... argenti de die et in dupl... de nocte.

Item quod nulla persona non audeat blasphemare Deu... gloriosa... virgine... Maria... et sanctos Dei corpus neq... Sanguinem Jurare sub pena dece lib... eorumdem... et standi in castello per diem naturale... et pena irremissibili ut nec amplius petitur.

Item quod nullus audeat recludere latrones in presenti territorio sub pena X lib...

Item quod nullus audeat arrancare seu arrabare in qujusq...

possessionibus neq... aliis possessionibus aut partem illor... sibi appropriare sub pena viginti quinque lib... pro quoli... et vice quali...

Item quod nullus audeat vendere vinum in minuto sine licentia Bajuli aut ejus locumtenenti sub pena quinq... solid...

Item quod nulla persona audeat injuriare alium verbo neq... facto sub pena (L) solid.

Item quod nulla persona audeat facere manipul... sive congregatione... illicita... in presenti loco Molegesii seu ejus, territorii in damnu... et diminutione Jurisdictione Dnor... sub pena XXV lib... pro quolibet et vice qualibet.

Item quod nullus audeat vendere carnas infectas de mort. seu alias sine licen... Bajuli sub pena XXV solid... et amis sione carniu...

Item quod nullus audeat gubernare aliqua bona pupilor. sine licen... Dnor... sub pena XXV libr...

Item quod nulla persona no... audeat amovere granu... de possessionnibus quacumq... sine donec fuerit decimatum sub pena X lib... de die et de nocte XXV.

Item quod nulla persona audeat facere ignem in furno dominor... nisi pro pano quoquendo nec bugatas faciendo, seu carnas quoquendo sub pena X solid... de die et XXV de nocte pro quoli... et vice quali...

Item quod nullus audeat ponere neq... immiti facere aliqua animalia grossa vel minuta in pratis. Dnor, a die carnis privii usque ad festum sancti Michaelis sub pena pro quoli. animali grosso quinq... solid... de die et decem de nocte et pro quolibet animali minuto sex denari... de die e Xij de nocte medietatem Dnis et alteram mediteatem accusanti.

Item quod nulla persona cujuscumq... conditionis existat no.. audeat vel presumat immitere seu ponere aliquod avere grossu... vel minutu, extraneum in territorio presenti loci sine licentia Dnor... sub pena X libr... de die et XXV de nocte et amissionne averis.

Item quo nullus audeat venare columbas in territorio Dominor... et monasteri... veteru.. cum escalis neq... balistis sine licentia Dominor. sub pena (L) solid... dedie et centum de nocte.

Item quod nullus audeat dimittere facere canes suos tempore vendimiar... sine uno croquo aut una campaneta in loco racemi... existe... in vineis sub pena pro quolibet quinq... solid... pro cane qui fuerit in vineis repti.

Item quod nullus audeat scindere alicos arbores fructiferos vel alios in alienis possessionibus sine licen... dominor... cujus est possessio sub pena decem solid... de die et XXV de nocte dam... et interessis.

Item quod nullus non audeat ponere nec ponifacere animalia grossa neq... minuta in bladis vineis deffendutis sub pena pro quolibet animali grosso quinq... solid... de die et X de nocte, et pro quolibet animali minuto duor... denar... de die et quatuor de nocte.

Item quod mulla persona non audeat lavare laurem nec bugatas in-pisqueriis dictor... Dominor... sub pena quinq... solid. .

Item quod nulla persona cujuscumq... conditionis existat non audeat seu presumat extendere panos, bugatas lavare neq... alias res innonestas in pratis dictor Dno... sub pena quinque solid.

Anno Incarnationis Dni... millo... quingen... nono et die prima mensis augusti, Retulit mihi Not... infrascripto Guillerm... Amelis servien, publicus curiœ loci Molegesii Juratus mandato Dnor. ipsius loci proclamasse in platea publica ante furcam ipsius loci supradicti preconizaciones presentibus ibidem discretis viris Germano Jacobi et Ludovico de la Peyre scindicis ipsius loci quiquidem domini scindici non audensierunt publicationibus ipsius preconisantis si venirent contra utilitates et particulares ipsius, petendo premissorum Magistrorum in quantum eis necessarium esset in presentia nobilis Trophimi de Lynaco de Sancto Remigio et magistri Petri Sacalle notarii civitatis Arelatensis que premissa scripsi Ego Antonius Almerani notarius publicus Sancti Remigü et ipsius loci et signo meo manuali signavi in fide... premissor... Almerani not...

L'an mil cinq centz huictante deux et le premier jour du moys daoust les sus dictes cryes ont estés lues et publiées au dehors la porte du fort dud. Molleges à l'accoustumée par Pierre Bergier, sergent ord^{e}. dud. lieu, ce requerant le

procureur jurisdictionnel et par Jehan Roux et Claude Roque, consuls dud. lieu, en tant que lesd. cryes peuvent être au préjudice de la ville ne sy opposer demandant copie et ce nonobstant le procureur jurisdictionnel auroyt requis lesd. cryes estre observées. Monsieur le Bayle a ordonné que lesd. cryes seront observées et gardées selon leur forme et teneur, concédant acte et appert aux d. consuls de lad. opposition et protestation pour s'en pourvoir par devant qui il appartiendra par Claude Croze et François Aymer et Durand Challaner du lieu d'Orgon et de moi Jehan Chambaud, notaire royal dud. Orgon et greffier dud. Mollegés soubsigné.

J. CHAMBAUD, not^e^.

Copié littéralement sur une copie de l'année 1588, signée : J. Chambaud, notaire. par l'archiviste soussigné, chargé de l'Inventaire et du classement des archives communales de Mollegés, en 1858.

Ant. ROBOLLY, archiviste.

(Communiqué par M. Robolly.)

CHARTE SOUSSILVANE DE 1609 (a)

Copia da la Bref a Sagil d'ilg Guault da Bigiolas vartida enten Rumonsch da mei

GIERJ CAMEN[ISCH].

[1] I ven faig a saver avertameng a tuts quels, ca ligien ner auden ligiont questa bref, chi ha sa purtau tiers una duspitta ner diferenzia da l'ina vart denter ilg cumin da Mantognia

a L'original allemand de la charte ici publiée date de 1609; elle a été traduite en roman probablement à la fin du siècle passé ou au commencement du nôtre par un membre d'une famille qui fleurit encore aujourd'hui à *Sarn,* qui, à côté de Pratz et de Ilerden, est le village le plus considérable de la Mantognia (en all. Heinzenberg), vis-à-vis du Domleschg. Le dialecte qu'on parle sur cette belle montagne est en train de disparaître; il a été étudié dans la partie phonétique, sur des matériaux insuffisants, par M. Ascoli, *Arch. Glott.* I; M. Gartner ne s'est pas rendu sur notre terrain, avant d'écrire son excellente grammaire réto-romane. Les habitants parlent roman et allemand; leur vocabulaire est tellement mixte, que beaucoup d'entre eux donnent pour un objet deux mots, sans toujours savoir d'une manière précise lequel est le roman; le dialecte n'est pas enseigné dans les écoles; ceux qui le parlent le croient incapable d'être écrit et le méprisent; pour l'usage littéraire, ils se servent de l'allemand, et quelques-uns se piquent d'écrire le sursilvan. Notre charte, qui se trouve aux archives communales de Sarn, n'est donc pas écrite dans le langage soussilvan pur; cf. à ce sujet la thèse de M. Tœckhom, *Étude sur la phonétique de l'ancien soussilvan*, dont j'ai rendu compte dans la *Romania*, XXV, 332.

Nous trouvons ici un certain nombre de mots allemands tout purs: landvogt 2 = bailli, landamma 8 = magistrat, oberchert 8 = autorité, spruchsman 7 = arbitre, spruch 2 = arbitre; d'autres ont été désignés comme tels par le traducteur lui-même: augenschein 3, grund und boda 4, klufft 6; flis 8 est aussi du sursilvan.

Voici la liste des mots qui pourraient faire difficulté:
accusar 1 prendre naissance (confusion avec acaschunar?)
caschiada 4 petit lait.
cavoria 6 caverne.

a da l'autra ils possessurs da l'Alp da Bigiolas (*b*), partanont ilg gualt Carlenga, par ilg qual i æn vangi a Dreg, par scivir dons, a custs, fadia a lavur, ad era dismisizzia, ca quau tras ves pudieu accusar ;[2] schi han ei questa diferenzia surdau ad un spruch da quater seguents numnai humen[s], numnadameng â lgi Ault dichau, ault bein Stimau ssingiur Landvogt Casper da Schauenstein da Ehrenfels, a lgi Mastral Giacum Vamaun, Sthalt[r] Michel Camenisch, ad a Sthalt[r] Gion Nold. [3]Quels numnai compromissaris han prieu ent ilg **Augenschein**. a mirau ent la diferenzia ad ilg **Span**, sco era tadlau las raschuns da l'ina Part a l'autra a la leunga, sisur gig, ancur aschieu a dau ona sco savunda.

[4] [Ig amprim ancanuschieu a dau ora a lgi cumin da Mantongia ilg Gualt da la Val gronda davent antroqua (antroqua) ilg funz a prau d'ilg Christa pleñj, ca schei sur via tenor nodas a terms, ilg qual Ualt ei stau ad els avont peda d'ilg Dreg da Stusavia tras santentia a gistia ancunaschieu par ilg diever da lur caschiadas.[5] Plinavont, quei ca ei da la via ner senda, chei si sum ilg pravet a norvers tras a tras antroqua

chivrir 6 écorcer un arbre et par là le destiner à servir comme bois de construction.
darastchiert 8 soin (ratschiert est le part. de retscheiver).
dismisizzia 1 inimitié dis + misizzia = amicitia : (n'est pas dans Carisch *sub verbo* amich, mais enamicizia).
diever 4 usage (subst. verbal de duvrar, deoperare).
funz 4 terre (fundus).
migiur 7 participant d'une alpe.
norvers 5 du côté du nord (nord + versum).
partanont 1 concernant (pertinentem).
pasg; ir a — 6 mener paître (pascum).
peda 4 temps considérable (Eng. peida, loisir).
pinar 6 = — la lenna, couper (*Areh. Glott.*, VII, 579).
preicrap 6 paroi de rocher (parietem + crap, composé intéressant).
purtar, sa — tiers 1 arriver (all. sich zutragen).
savundar 3 suivre (secundare).
scafiment 8 commission (de scafir, créer; n'est pas dans Carisch),
scivir 1 éviter (all. scheuen, *Diez*, I, schivare).
Je note enfin a lgi = illi 4 : a lgi cumin,

b L'alpe de Bigiolas est en haut de Sarn ; en la descendant de l'autre côté, on entre dans la vallée de *Stusavia* (en all. Safiental), où l'on parle allemand.

ilg **Grund und Boda** d'ilg Christa Heñj | numnau ilg **Tristel** da lau an giu aschi lunsch sco ils Migiurs da Bigiolas han ner gieu dregs a lur alp sa stenda, ei er ancunaschieu a quels da Mantongia.[6] Plinavont cur un ven si d'ilg **Pravet**, quei ca ei sut la via gronda a schei sula val gronda, a da l'amprima via, ca ven lau aflada angieuvers, ca va ent antroqua la val da vangir an si ad a la val davent enten ina gronda Preicrap ner cavoria **klufft**, tenor nodas a terms, quei ei era ancunaschieu a dau a quels da Mantongia, cun paigs a conditiun, ca ils numnai possessurs da Bigiolas vi da quels Ualts deian aver nagins dregs, né da pinar né arder, né da chivrir, mo sulet ilg ir a pa[s]gs dei esser lur.

[7] Lancunter han ils surnumnaus Spruchsmans tuts ils dergs (sic), ch' ilg mentionau cumin da Mantongia ha gieu vi da Carlenga, ancunaschieu a dau ad ils Migiurs da Bigiolas. [8] A par tutta vera confermatiun, gronda sagirezia a vera pardichia, scha vein nus, numnadameng jou, Hans da Sax, da quei temps Mastral da Mantongia, enten num a tras scafiment d'ilg antier mieu ludeivel cumin, a jou, Michel Camenisch, da quei temps stathalter d'ilg plaun, enten num ad or da camund da tut ils migiurs da l'alp da Bigiolas, cun tut daratschiert a flis rugau a suplicau ilg Aulthanurau a qualificau a bein sabi singiur Vieland Buchly, da quei temps landamma da Stusavia, ch'el ha mess sut il sagil da sieu cumin, cun rasalvada da don, ad el, sieu obercheit a da sieu cumin. [9] Ei stauda S. Martin en ilg on, ca sa du[m]bra suenter la salideivla naschienscha da Christi nos sulet salvader a spindrader Milli sis tschient a nof.

Jacques Ulrich.

QUELQUES DICTONS ET PROVERBES

de Saint-Maurice-de-l'Exil (Isère)

ENTRE ENFANTS AVANT DE JOUER

1

Vuenégrou,
Tout égrou,
Verji,
Tout cri.

2

Barrin, barrò,
Qu'uena man é-t-églie ferro?

3

Yin, doù, trâ, quatrou, cinq, sié, sèt, vù, noù, dsi.... La pedri!

4

In pont,
Picouton.
Trâ z'alème, trà z'apont
S'en vont
Demander au Roi :
Qu'a-t-i bu, qu'a-t-i mangé?
Sors toi !

5

In i, in l,
Gazin, gazette,
La queule du jonc
Couquiglie bourdon,
In loup passant par un désert
M'a t-envoyé cherché

In plein panier de figues sicrées.
Pour qui, pour quoi:
Pour la chambe de bois!

6

In, deux, trois,
Carolé miroir.
Six soflettes,
In petit chien blanc
Qu'a torné la queue du côté du vent;
Trente une,
Ouvrez la lune;
Trente deux
Ouvrez les yeux?

7

A gnin Jean, je m'y mets
Jesqu'à quand?....
Jesqu'à....

8

[1] Pome àlla yin, poma alla doù, etc. Revuere Marion sont yin, revuere Marion sont doù, etc.

9

[2] Mena, point de mena, ambò per in coùp!

10

[3] Oglie ma Cayia, alle dort!

Nota: dans le dicton n° 2, un enfant fait deviner à un autre, dans quelle main fermée se trouve ou un clou, ou un haricot. Dans le dicton n° 7, l'enfant demande à l'autre, combien il y a de clous ou de haricots dans la main fermée. L'enfant qui doit deviner paie à l'autre l'écart qu'il fait.

Les autres dictons sont pour désigner celui qui doit être *mère*.

[1] Jeu qui consiste à jeter une paume en l'air et à la rattraper.
[2] Terme de jeu.
[3] Terme de jeu.

DICTONS

1

AUX ESCARGOTS

Gliuemace, gliuemace fé-me vâre te corne je te boglierâ ina bouna soupa de michè.

2

A LA BÊTE DE SAINT JEAN

Bétse, bétse de Sint Jan, fé-me vâre ton sang roujou, te farâ vâre lou miénou blanc [1] ?

3

A LA MANTE RELIGIEUSE

De qu'in lo lou loùp a passo [2] ?

4

EXCLAMATION D'UNE FILEUSE

Vueve le fenne
Que fuelon glioù coulegne
Oùpré delle feye !

5

UNE LEÇON AUX ENFANTS [3]

Groù dâ,
Larueda,
Longliedama,
Jan doù sort,
Sota puetsuet courtò !

[1] L'enfant met l'insecte dans sa main, lui crache dessus et aussitôt l'insecte fait sortir du sang de sa bouche.

[2] L'insecte fait un grand geste avec sa patte.

[3] Le pouce, l'index, etc.

6

EXCLAMATION D'UN GOURMAND [1]

Grand Dsé de véz Alounâ
Que la miche é bouna avé le noix!...

7

A UNE VOLÉE DE CORNEILLES QUI S'ÉBATTENT EN L'AIR

Groglie groglie féde la vueronda :
Je vous boglierâ la clio della pompa !

8

EXCLAMATION D'UNE PERSONNE DÉSAPPOINTÉE

Vé te fére fiche où mâ de Mâ, ma somma é plena !

9

A UN ENFANT QUI VEUT GRIMPER SUR UN ARBRE [2]

Arpiglie-te moun ami
Ton pore sayié suet bien s'arpiglïé.

10

FORCE D'UN HABITANT DE CONDRIEU QUI SE VANTE D'AVOIR NOYÉ UN HOMME [3]

Je te lou pruemou,
Je te l'angantsuemou,
Dsin Rho je loù fichuemou...
Et in quort d'ûna en l'ar demouruemou !

11

A UNE COCCINELLE

Pipigniola vola !
Vé-t-en dsuere à Sint-Michò
Que te fasse de chosse,
Car deman i ne fara po cho !

[1-2] Mélange des patois de Condrieu et de Saint-Maurice.
[3] Patois de Condrieu.

12

CAQUETAGE DE SAINT BLAISE AVEC LA SAINTE-VIERGE LE JOUR DE LA PURIFICATION [1]

— Blévou, mena-me alla messa.
— Je n'osou po !
— T'e n'ose po !
— Non !
— Osa toujour ! je farâ vegni ina gniola et persouna te verra !

13

EXCLAMATION D'UN HOMME QUI A ÉPROUVÉ UN MALHEUR

More, ma miya, jamé ne l'envolou !

14

LA PARESSEUSE

— Dèle, voù-tse de soupa ?
— Oua, mère !
— Vé-t-en quorre ina écouella ?
— Aban n'en vouolou gin !

15

L'AFFAMÉE

— More, j'é fam !
— Mije toù pié et te man, et te lésseré lou rastou per deman ?

16

LA TRINITÉ CAPRICIEUSE

Ina chuéra, ina montra & ina fenna !

17

LA CAILLE

Kinkaglia, gin de blo, bian de sac.

[1] On prétend qu'il faut du brouillard le jour de la Purification pour le bien des récoltes.

30

Quand on se soureglie à Nevoué on se chorfe à Poque.

31

Quand on se morie à Carnava, on voudruet ban se démario à Poque.

32

Doù pié et de l'épala, lou pouglian ressemble alla cavalla.

33

Ou mâ de janvié, i vo mié vâre en plagne in lòup qu'in labouroù.

34

Tant de jour que le granoglie chanton avan Netra-Dama de Mor, tant de jour alle s'arréton apré.

35

Quand le groglie van vé lou vent,
Fo s'abiglié jusqu'à le dent;
Si alle van de vé la bise,
I fo s'abiglié en chamise.

36

QUAND ON EST MORDU PAR TROIS REPTILES

La sarpan (i fo) lou rueban;
Lou glisor (i fo) lou gouyior;
La tratta (i fo) la polla.

— C'est-à-dire qu'il faut un ruban pour arrêter l'enflure de la morsure du serpent;

— Une serpette pour couper la tête du verdreau pour lui faire lâcher prise;

— Une pelle pour creuser une fosse à celui qui est mordu par la vipère jaune, qu'on ne voit plus maintenant dans la contrée.

LES INJURES QU'ON DIT :

1

AUX HABITANTS DE SAINT-PIERRE-DE-BŒUF (LOIRE)

Bedò,
Ragò,
Z'oùregliè de Canò,
Que mijon la m... à cho plan pouot !

2

AUX SAVOYARDS :

Savouyior la rova,
Que n'ant gniuet cœur, gniuet oma,
Gniuet ventre, gniuet boudsin !
Savouyior loù grand couquin !

3

LES SAVOYARDS AUX DAUPHINOIS :

Dofuené, roglin
Mige chûra, bé covin ! [1]

PROVERBES

1

Per la Sint-Vincen ;
Tout jole, tout fend.
Tout reléme [2], tout s'en sian.

2

Vent en hot,
Bise en bo
Pléve à bo !

3

Dsan trâ jour in bon
magnon fa son coucon,

[1] Dauphinois, rouillés, mangeurs de chèvres et buveurs de piquette.
[2] Reléme, signifie radoucissement du temps.

4

Que botsi, ment

5

Acheto ina vigne planto
et ina méson botsa.

PRÉFACE DE M. TULPIN

Ancien curé de Saint-Maurice

Nota : M. Tulpin, pendant la Révolution avait un petit jardin situé en face l'église. Les enfants mangeaient ses poires quand tout le monde était à la messe. L'autel était adossé au mur. Il avait fait pratiquer un petit trou dans ce mur, par lequel il voyait en disant sa messe, ce qui se passait dans son jardin, c'est ce qui avait, dit-on, donné lieu à la préface ci-après, en voyant un enfant qui volait ses poires.

Je te veyou ben, pitsò bendsu, par quo pitiò partsu, que mige toù moù peru : et, et, et, et, et, et, et si je te tegniou, je te bellariou ! Je te ficheriou... Perioudou, Cristou, Douminou, Deou, noustrou [1].

Le petit Clerjon répond : Oman !...

M. Tulpin se retourne vers lui et lui dit :

— Tu as répondu, tu paieras mes poires !

6

Où mâ de setembre touta fruita
é bouna à prendre.

7

S'i plo alla sint Medor, le recorte dsuemueneyou dsin quort; s'i fa bio tems à la Sint Barnabé. i torne z'où recapelé [2].

8

Quand i plo della bise, alle va à cho écouelle.

Meri d'Exilac.

[1] Patois mitigé de Condrieu et de Saint-Maurice.

[2] C'est-à-dire les remettre en bon état.

BIBLIOGRAPHIE

Zeitschrift für romanische Philologie ; XIX, 3 et 4. (1895.)

W. Meyer-Lübke p. 305-325. Pour la syntaxe du substantif. — M. L. examine l'origine de la distinction entre les formes déterminées et les formes absolues des substantifs dans les diverses langues romanes « Rechercher les origines d'un pareil progrès (*l'emploi de l'article devant les noms*)... dans l'art d'exprimer clairement les pensées ; montrer où commence l'innovation et comment elle s'est étendue, tel est l'objet des pages qui suivent » (p. 308).

G. Baist. Arthur et le Graal (p. 326-347). — On a négligé jusqu'ici beaucoup de matériaux qui pourraient nous éclairer sur les origines de la *matière de Bretagne :* le but des articles de M. B. est de donner une base solide aux travaux qui seront faits à l'avenir sur ce sujet. C'est dans cette intention qu'il étudie certaines parties du *De Antiquitate Glastoniensis ecclesiae*

Th. Braune. Nouvelles contributions à la connaissance de quelques mots romans d'origine germanique (p. 348-369). — Il s'agit des mots *berme, blinder* (fr.), *botequin* (esp.), *bottare* (it.), *bourgeon* (fr.), *bramare* (it.), *chaupir, caupir* (pr.), *ciocco* (it.), *clamp, clinche, cliver, cobalt, crique* (fr.).

H. Suchier. Le récit musical des chansons de geste (370-74). — M. S. se pose deux questions à ce propos : 1° La mélodie des chansons de geste était-elle la même pour chaque vers ou bien embrassait-elle plusieurs vers ? D'après plusieurs exemples, on arrive à la conclusion que dans les laisses composées de vers de sept ou de huit syllabes la mélodie est répétée après tous les deux vers. Il en est vraisemblablement de même pour les décasyllabes et les alexandrins, à moins que peut-être ceux-ci n'eussent leur mélodie répétée après chaque vers. 2° Si la même mélodie servait dans les vers à césure masculine et féminine, pour les vers à rime féminine ou masculine, comment compensait-on dans le chant la différence entre le nombre des syllabes ? La réponse à cette dernière question est bien simple : dans le cas d'une césure ou rime féminine, la note de la syllabe accentuée était répétée sur la syllabe accentuée finale.

Carl Friesland. La source de la *Vie de sainte Élisabeth* de Rute-

bœuf (p. 375-382).— On avait cru jusqu'ici que le *Libellus de Dictis quattuor ancillarum Sanctae Elisabethae siue Examen miraculorum eius* (éd. p. Mencken, Script. vr. germ., II, p. 2007-34) était la source de la « Vie » de Rutebœuf. Des recherches de M. Fr., il résulte que la « Vie » et le « Libellus » remontent à une source commune, qui est la relation officielle des miracles de sainte Élisabeth embellie par la légende.

W. Rudow. Nouveaux documents sur les mots d'origine turque en roumain (p. 383-430).— Suite de l'article publié dans la *Zeitschrift* XVIII, 74. L'article se termine par un appendice sur la phonétique des mots turcs passant en roumain.

J. Ulrich. *Fiore di Virtù* secondo la lezione del Radiano, 149 (p. 431-452.)— Cf. *Zeitschrift, XIX*, 235. Le glossaire et les remarques grammaticales seront publiées dans un des prochains numéros de la *Zeitschrift*.

Mélanges. — I. Exégèse. — *Enme* (*enma*) en ancien français dans la *Lettre d'Etienne*. Il s'agit de deux passages de ce poème où l'on trouve la première fois *enma*, le seconde *enme*. M. Förster avait expliqué la forme *enma* par *amauit* et la forme *enme* par *in medio* : MM. G. Paris et Godefroy avaient acquiescé à cette dernière étymologie. D'après M. Settegast, ce mot n'est pas d'origine française : il l'identifie avec une forme bretonne *enm*, qui est de même racine que lat. *nomen*, all. *namen*. — II. Etymologie. — Mauvais (G. Cohn). M. G. propose *maluacem* et conteste l'étymologie *maleuatius*. — III. Grammaire. — La forme sans *s* de la première personne du pluriel en ancien haut-engadinois (de même en provençal et en normand). Les formes sans *s* viendraient des cas où l'inversion aurait fait croire que *s* était un pronom.

Comptes rendus. — *Revue des Langues romanes*, XXXIV.(E. Levy) Giornale storico della letteratura italiana, XXIV, 1, 2, 3. (B. Wiese), Romania, XXIV, 93. (G. Gröber et W. Meyer-Lübke).

Meyer-Lübke. — Pour la syntaxe du substantif (suite et fin de l'article paru dans le numéro précédent, p. 305), p. 477-512.

C. Michaelis de Vasconcellos. Pour le recueil de poésies du roi Denis de Portugal, p. 513-541. — L'article est une série de remarques tendant à améliorer le texte publié par Lang (Halle, Niemeyer, 1894).

Ph.-Aug. Becker. Notes complémentaires sur Jean Lemaire, p. 542-72 (cf. Zeitschrift, XIX, 254).— Ces notes sont à la suite du texte dans le ms. de Vienne (*Cod. palat. Vindob. 3441*) et contiennent quelques détails sur la biographie de Jean Lemaire. Elles paraissent être de la main même du poète (*p. 547, v. 41, corr : blancs?*)

A. Tobler. Contributions à la grammaire française, 3e série,

p. 553-53. — 6° *tout (e)* = *lauter* 7. *pourquoi?* 8. *dont*, *en* en fonction de pronoms, 9. *si* avec le futur antérieur.

MÉLANGES. — Histoire des mots. I. *Etymologie.* 1 roumain *arăia* = *montrer*, ne vient pas de *arrectare* ni de *areputare*, mais de *ēlatare*, que l'on trouve dans Cassiodore. 2. ancien espagnol *estemado*, vient évidemment de aestimatus, mais par une série de dérivations de sens signifie « puni » dans les passages cités (W. Meyer-Lübke). II. Etymologies. (J. Ulrich) 1. lat. *īlex* = it. *elce ; īlex* devenu *ĭllex* a donné *elce*. 2. Engadinois *chiürlèr*, it. *collare*, mettre à la question, pendre. Le mot viendrait de *cordulare*, qui aurait donné la forme engadinoise et qui, par assimilation, aurait donné la forme italienne (*cordlare*, *collare*). 3. *Mauvais*. (H. Schuchardt) Défense de l'étymologie *malifatius*, contestée par G. Cohn dans l'article de la livraison précédente, p. 458.

COMPTES RENDUS. — Henry R. Lang : *Das Liederbuch des Königs Denis von Portugal*. Halle, Niemeyer, 1894, in-8° (C. M. de Vasconcellos. Voir l'article de fond apportant des corrections et des éclaircissements sur le même auteur, supra, p. 513 sqq.). Table des matières. — Liste des mots. J. ANGLADE.

Romania

XXV, 4 (octobre 1896). P. 481. Ov. Densusianu. *Aymeric de Narbonne dans la Chanson du* Pèlerinage de Charlemagne. L'auteur croit interpolés les vers 739 et 765 où il est fait mention d'Aymeric : ce personnage n'était probablement pas connu de l'auteur de la Chanson, qui, par contre, connaissait d'autres personnages de la geste de Guillaume : Guillaume, Bernard, Aïmer, Ernaud et Bertram. — P. 497. G. Paris. *Le Donnei des amantz*. Ce charmant poème, dont on ne connaissait que quelques vers publiés en 1835 par Fr. Michel dans son édition de *Tristan*, est donné ici en entier d'après le manuscrit unique de Cheltenham, bibl. Phillips, 3713. Il est malheureusement mutilé et a perdu deux ou trois contes qui y étaient insérés. Le plus intéressant de ceux qui nous ont été conservés sont le conte de l'Homme et du Serpent et un épisode inconnu jusqu'ici de Tristan et Iseut, où on nous montre Tristan signalant sa présence dans la forêt par l'imitation du chant du rossignol et Iseut quittant le lit du roi Marc pour aller le rejoindre. L'auteur anonyme écrivait sans doute en Angleterre vers la fin du XII^e siècle, un peu avant Chardri, qui semble l'avoir connu et avoir développé dans le *Petit Plat* une idée du *Donnei des amantz* (conversation amoureuse entre un amant et sa dame). Le texte est naturellement interprété avec la pénétration habituelle à l'éminent romaniste. Je me risque à proposer une explication et une correction à deux passages qui font difficulté : v. 12, *ferin*

(épithète à *gardin*) ne pourrait-il signifier « giboyeux »; il y a un autre exemple de l'emploi d'un nom comme adjectif : *le vivre beste* 911 : — v. 905, *a wandie falt grandi chet* doit peut-être se lire *a w.f. grant deche[t]* (*dechiet*), quand on hésite on éprouve une grande perte, on a tort d'hésiter (et le vilain n'hésite pas); il y a plusieurs exemples dans ce texte du cas régime pour le cas sujet (cf. vv. 658, 1035, 1108). Tout le monde aura corrigé la curieuse coquille du v. 295, *E jorf leie*, pour *E jol freie*. — P. 542. P. Meyer. *Notice sur un manuscrit français appartenant au Musée Fitzwilliam (Cambridge)*. Ce manuscrit, qui a appartenu au siècle dernier à Dom Carpentier, puis à lord Hamilton, contient la *Légende de saint Fanuel* publiée ici-même par M, Chabaneau (3e série, t. XIV, 118 sqq.), l'*Histoire de Marie et de Jésus*, l'*Assomption Notre-Dame*, suivie d'un exposé en prose de la parenté de la Vierge, le *Bestiaire* de Guillaume le Normand, divers extraits du *Trésor* de Brunet Latin, la *Somme le Roi* de frère Laurent, le *Lucidaire* en prose et la *Lettre du Prêtre Jean*. — P. 562. C. Voretzsch. *Sur* Anseïs de Cartage, I. Extraits du ms. de Durham, Bibl. de l'évêque Cosin, V. II. 17.

MÉLANGES. — P. 285. Ferdinand Lot. *Une source historique* d'Ille et Galeron. — P. 588. F. Lot. *Érec*. — P, 590. F. Lot. *Le blanc porc* de Guingamor. — P. 591. F. Novati. L'Archimimus *di Seneca ed il* Tombeor Nostre-Dame. — P. 592. E. Rolland. *Une particularité de la formation du féminin pluriel en Languedoc*. — P. 592. E. Rolland. *Le mot enfantin nanan* (viendrait de *maman*, d'après un passage de Restif de la Bretonne, *Les Nuits de Paris*, 3e partie, 1789, p. 96).

COMPTRS RENDUS. — P. 593. *Histoire de la langue et de la littérature française, des origines à 1900*, publiée sous la direction de M. Petit de Julleville. Tome I. *Moyen âge* (G. Paris ; élogieux, avec quelques réserves ; le chapitre dont nous sommes l'auteur dans cette œuvre collective a été jugé avec une bienveillance dont nous sommes sincèrement reconnaissant à notre ancien maître). — P. 612. Dr A. Pauls, *Der Ring der Fustrada* (Or. Densusianu ; travail intéressant). — P. 618. A. Tobler *Li proverbe au vilain* (G. Paris : grand éloge de ce travail tout à fait, digne du savant philologue de Berlin). — P. 621. A. Tobler, *Etymologisches* (G. Paris ; compte rendu détaillé où chacun des mots étudiés par l'auteur est examiné minutieusement par le critique, qui se range à peu près toujours de l'avis de M. Tobler.) — P. 626. *Zeitschrift für romanische Philologie*, XX, 2-33 (G. Paris). — P. 630. *Chronique*. Nous signalons à nos lecteurs les quelques lignes (p. 632) consacrées au livre récent de M. Raoul Rosières, *Recherches sur la poésie contemporaine*, et où l'on s'inscrit en faux, avec raison selon nous, contre l'opinion émise par M. R. que « la poésie provençale est à la poésie latine ce que la langue d'oc est au latin. »

Léopold CONSTANS.

Le Gérant responsable : P. HAMELIN.

NARBONENSIA

Passage de s, z à r et de r à s, z.

M. P. Meyer a le premier signalé, en 1875, le passage d'*s* entre deux voyelles, *z* à *r* et celui de *r* dans les mêmes condition à *s*, *z*, en Languedoc[1] ; il est revenu peu après sur ce sujet à propos d'une communication de M. Alart[2]. Le savant romaniste tirait des textes qu'il avait réunis cette conclusion que ce changement était fréquent dans la région qui est devenue les départements du Gard et de l'Hérault, rare en Roussillon, et que, usité surtout au XIV^e^ siècle, il avait cessé de se manifester vers le commencement du XV^e^.

M. A. Thomas montrait ensuite que ce phénomène s'était aussi produit dans l'Auvergne, le Limousin et la Marche au XV^e^ siècle et y avait persisté au moins jusqu'en 1478. Il en concluait que ce fait s'y était produit sensiblement plus tard que dans la région voisine de la Méditerranée, car il lui paraissait invraisemblable qu'un phénomène phonétique qui aurait persisté du milieu du XIV^e^ siècle jusque vers la fin du XV^e^ « eût laissé si peu de traces durables [3]. »

A son tour, M. Chabaneau montrait [4] que d'autres textes présentaient ce phénomène, en citait quelques exemples empruntés aux dialectes modernes, en retrouvait des traces dans des écrits originaires de Provence, de Narbonne, de Toulouse, de Bordeaux, etc.

[1] *Romania*, IV, p. 184. — Il convient de rappeler ici que Dom Carpentier avait déjà signalé le changement de *r* en *s*. Il écrit dans ses additions au glossaire de Du Cange, sub verbo *Arquesia* : « *Arquesia* pro *Arqueria*, *r* mutato in *s*, ut sæpe fit. » Ce mot est emprunté à un règlement des consuls de Nimes de 1357.

[2] *Romania*, IV, p. 464. V. encore V, p. 488 et 501.

[3] *Romania*, VI, p. 266.

[4] *Revue des Langues romanes*, VIII, p. 238, n. 1 ; X, p. 148; XI, p. 105 ; XIII, p. 145.

Sur quels textes reposaient ces affirmations? M. P. Meyer avait dépouillé :

1° *L'Evangile de l'Enfance* que l'on fait remonter au XIV^e^ siècle, mais dont le lieu d'origine est inconnu. Ce texte ne pouvait donc servir à localiser le phénomène, ni même à le dater avec quelque rigueur.

2° *Le Petit Thalamus* de Montpellier. M. P. Meyer fait remonter la rédaction des textes renfermés dans ce recueil et qui présentent le phénomène dont il est ici question, au milieu ou même à la seconde moitié du XIV^e^ siècle. Mais il y a lieu de remarquer que ces textes sont la reproduction de formules usitées bien avant cette époque, et qu'il serait difficile de discerner, parmi les particularités qu'ils présentent, celles qui sont le fait des rédacteurs primitifs et celles qu'il faut attribuer aux scribes du XIV^e^ siècle. Ce recueil était donc excellent pour fixer le lieu de production du phénomène, mais non pour le dater.

3° Les dictionnaires topographiques du Gard et de l'Hérault. On y trouve des renseignements fort précieux. Cependant on ne doit les consulter qu'avec circonspection et leurs auteurs n'ont pas fait un dépouillement complet des documents qu'ils ont consultés[1]. Ils n'en permettent pas moins dans la plupart des cas de dater et de localiser le phénomène en question. Mais, pas plus, du reste, que le Petit Thalamus, ils ne permettent de résoudre une question qui a bien son importance. Les personnes qui emploient *r* pour *s*, *z* emploient-elles aussi souvent *s*, *z* pour *r*? Y a-t-il pour elles simple confusion de sons?

Seul le quatrième texte dont s'est servi M. P. Meyer permettait d'aborder cette question, je veux parler des *Memorias* de Mascaro. Voilà enfin un texte rigoureusement localisé et daté; il a de plus le grand avantage d'être écrit non par un lettré dont la langue a toujours quelque chose d'artificiel, mais par

[1] Ce dépouillement présente peu d'intérêt pour le sujet qui m'occupe. Je me borne à relever dans le dénombrement de 1384 (Ménard, *Histoire de Nimes*, III, preuves, p. 82, c. 1) la curieuse forme *Noresiis* (*Nozières*, arrondissement d'Uzès, Gard), qui présente le double phénomène signalé par M. Meyer.

un écuyer consulaire, quelque chose comme nos appariteurs municipaux. Sa graphie nous renseigne sur les caractères de la langue parlée de son temps, bien mieux que la graphie des écrivains de profession ou des rédacteurs de chartes. Il écrit à Béziers de 1348 à 1390, emploie volontiers *r* pour *s*, *z*, et moins souvent *s*, *z* pour *r*[1].

M. A. Thomas prend ses exemples dans des assiettes d'impôts du XV^e^ siècle. Il ne nous fait pas connaître quels sont les textes antérieurs au XV^e^ siècle qu'il a consultés, et qui lui permettent d'affirmer qu'avant le XV^e^ siècle *s*, *z* ne passe pas à *r* et inversement dans la région septentrionale du domaine de la langue d'oc. Il remarque ensuite que dans l'assiette de 1480 *s*, *z* persiste et en conclut qu'à cette date le phénomène étudié avait cessé de se produire. Ces conclusions n'ont peut-être pas toute la rigueur désirable. De ce que l'assiette de 1445 ne présente qu'une fois le passage de *s*, *z* à *r*, M. A. Thomas ne se croit certainement pas autorisé à conclure que ce changement était devenu rare à cette date, tandis qu'il redeviendrait fréquent une quinzaine d'années plus tard. En réalité, ces variations dans l'abondance des exemples que nous fournissent les textes tiennent à d'autres causes, ainsi qu'on va pouvoir s'en rendre compte.

Les exemples cités par M. Chabaneau ne sont guère empruntés qu'à des textes littéraires. Ce sont là des documents insuffisants pour des recherches précises portant sur la date et le lieu de production d'un phénomène. En effet, on n'a pas les manuscrits originaux de ces textes ; on ne connaît pas toujours le lieu d'origine et la date précise des copies qui nous les ont conservés, et, arriverait-on à les déterminer, il serait souvent fort difficile de savoir si le fait constaté est dû à l'auteur ou au copiste. De plus, ainsi qu'on l'a déjà remarqué, les textes littéraires, auxquels on peut joindre les chartes, ne nous donnent pas la pure langue populaire. De ce qu'ils ne présentent que de rares exemples d'un fait ou n'en

[1] Exactement 106 fois *r* pour *s*, *z*, et 66 fois *s*, *z* pour *r* ; à noter que la plupart des mots qui rentrent dans cette dernière catégorie sont des parfaits en *-ero*, *-eron*, devenus *-eson*, *-ezon* ; on en compte 42.

offrent aucun, on ne peut conclure sûrement que ce fait se soit produit rarement ou ne se soit pas produit du tout.

Les exemples que l'on trouvera réunis ici sont tous empruntés à des pièces conservées aux archives de Narbonne, et sauf un fort petit nombre ils sont dus à des scribes narbonnais. A de rares exceptions près, ils sont rigoureusement datés. Quelques-uns, mais fort peu nombreux, sont empruntés à des chartes; c'est tout ce que j'ai rencontré en dépouillant plusieurs milliers de documents des XIII^e^, XIV^e^ et XV^e^ siècles sortis de la plume des notaires. Tous les autres exemples ont été rencontrés dans des comptes de *clavaires* ou trésoriers municipaux, de marchands, dans des quittances écrites souvent par des marchands, ou par des artisans, dans des documents enfin qui n'affectent à aucun degré le caractère littéraire. Ils sont dus pour la plupart à des gens peu lettrés dont la graphie ne suit guère une tradition consacrée par l'usage et reproduit plus exactement la prononciation.

Il ne faudrait pas cependant se méprendre sur l'importance des exemples fournis par les chartes. En effet, on ne peut guère y trouver de traces d'un phénomène phonétique que lorsqu'il est passé dans l'usage au point qu'une attention même scrupuleuse ne peut suffire pour empêcher le scribe de se laisser aller à le reproduire. Dès lors on peut s'attendre à en trouver des traces, non seulement dans les chartes en provençal, mais encore dans les chartes en latin et même dans les chartes en français transcrites par des scribes originaires de la région où se produit le phénomène. On trouvera ci-dessous quelques exemples de ce genre [1].

Je ne m'occupe pas pour le moment des mots comme *almorna* pour *almosna*, *asermar* pour *asesmar;* je me borne à signaler les mots de ce genre que j'ai rencontrés et qui n'ont pas encore été relevés : *bertiar* ponr *bestiar* (clavaire [2] de 1410, f° 24), *borcz* pour *bosc* (analyse en provençal au verso d'un acte du 15 octobre 1254 ; — l'analyse paraît être du XIV^e^ siè-

[1] Pour les distinguer, ils sont imprimés en petites capitales.

[2] Je désigne ainsi les registres ou livres de comptes des clavaires. — Tous les registres et documents mentionnés dans la suite sont conservés aux archives de Narbonne et ne sont pas inventoriés, à moins d'indication contraire.

cle); *corta* pour *costa* (Livre de comptes de J. Olivier, 1381-1391, f° 32 v°, p. 60); *derc* pour *desc* (ibid., compte VIII, p. 274); *sartaizada* pour *sestairada* (compois de 1363, f° 19); *tantort* pour *tantost* (Livre de comptes de J. Olivier, f° 51, 4)[1].

M. Chabaneau avait aussi mentionné quelques exemples du phénomène inverse, comme *sastre* pour *sartre*, *mezmamen* pour *mermamen*[2]; j'ai trouvé dans les comptes du clavaire de 1471, f° 105, le mot *aspa* pour *arpa*, sorte de bêche.

C'est à l'une ou à l'autre de ces deux catégories qu'appartiennent des mots comme *Lisma*, *Lirma*, nom d'une famille italienne établie à Narbonne, *Bocasseztz*, *Bocassert*, lieu dit des environs de Narbonne. Je n'ai rencontré la forme *Lisma* que dans deux chartes en latin de 1362 et de 1380, et *Bocasseztz* que dans un registre de 1407, f° 95 v°; partout ailleurs, j'ai trouvé *Lirma*, *Bocassert*. Rien cependant ne me permet de décider quelle est la forme primitive.

Un phénomène à rapprocher sans doute du précédent est celui que présentent des mots comme *fraire* pour *fraisse* (*fraxinum*)[3] où *r* remplace *s* dur; je n'ai rencontré que le mot *neserary* (*necessarium*)[4] dans lequel on put le constater.

Avant de donner la liste des mots dans lesquels j'ai relevé le passage de *s*, *z* entre deux voyelles à *r* et celle des mots présentant le phénomène inverse, je tiens à soumettre au lecteur quelques listes bien plus courtes sur lesquelles je reviendrai plus loin. J'y ai relevé des phénomènes qui, à ma connaissance au moins, n'ont pas encore été signalés ailleurs.

1° Mots dans lesquels *s*, *z*, placé à la fin du mot, devient *r*.

Ar = *az* = *ad* (prépos.) (clavaire 1358, f° 85; clav. 1379, f° 164 v°; clav. 1381, f° 191; comptes de J. Olivier, *passim*; clav. 1393, f° 107 v°; clav. 1438, f° 117; clav. 1468, f° 100 v°; clav. 1471, f° 105; clav. 1478, f° 112 v°).

[1] M. Thiers, membre de la Commission archéologique de Narbonne, me signale comme un mot usité aujourd'hui *rumatirme* pour *rumatisme*.

[2] *Revue des Langues romanes*, X, p. 148.

[3] Chabaneau, *Revue des Langues romanes*, X, p. 148.

[4] Clavaire de 1476, f° 143 v°.

Cordar = *cordas* (plur. de *corda*) (comptes de J. Olivier, f° 121).

Crur = *crus* (*crudum*) (comptes de J. Oliv., f° 13 ; copie non datée, mais qui, d'après ses caractères paléographiques, remonte certainement au XIV^e^ siècle, 4^e^ thalamus, f° 42).

Der (*der a set*, *der a vueg*, *decem*) (liasse de quittances de 1429; clav. de 1447, f° 158).

Desper = *despes* (*dispensum*) (comptes de J. Oliv., f° 70 v°).

Er = *ez* = *et* (clav. 1381, f° 191, 191 v°, 195 ; comptes de J. Oliv., f° 49 v°, 1).

Guar (*vadum*) (registre de 1423, f° 24 v° et *passim*). Ce mot est écrit ordinairement *gua* ou *ga*. Je ne puis m'expliquer la présence plusieurs fois répétée de l'*r* dans ce registre qu'en supposant que le *d* de *vadum* avait laissé dans la prononciation une trace que l'écriture ne notait pas.

Geyr (*gypsum*) (clav. 1376, f° 79).

Mar (*mansum*) (registre de 1407, f° 9, *mar de Fonfreja*, nom d'un îlot de maisons situé dans Narbonne et appelé partout ailleurs *mas de Fontfrega*).

Prer = *pres* (*prehensum*) (clav. 1410, f° 76).

2° Mots dans lesquels *s*, *z* à l'intérieur du mot, après une consonne, au commencement d'une syllabe et devant une voyelle devient *r*.

Nemre = *Nemze* (*Nemausum*) (clav. 1405, f° 109 v°).

Honre (*undecim*) (liasse de quittances de 1438).

Quinre (*quindecim*) (ibid.).

3° Mot dans lequel il se développe un *r* et le *z* persiste.

Arze = *aze* (registre de 1391, f° 79 v°, dans une liste d'ouvriers employés à la réfection d'un barrage ; on paye à plusieurs leur journée et celle des bêtes de somme qu'ils ont amenées: Johan Sallinier am .v. arzes ; Johan Deronel am j^n^ arze).

J'ai trouvé un exemple d'un fait analogue, mais pour *s* dur, dans une charte du 17 décembre 1315 où le nom de l'Aude se lit tantôt *flumen Atacis*, tantôt *flumen Athassis* et tantôt *flumen Tharsis*.

4° Mots dans lesquels *r* initial est devenu *z*.

Zazo = *raso* (*rationem*) (liasse de quittances de 1429).

Zey = *rey* (*regem*) (clav. 1438, f° 108 : *porta zey*, l'une des portes de Narbonne, appelée partout *porta rey*).

5° Mots dans lesquels *r* à l'intérieur du mot, entre une consonne et une voyelle, devient *z*.

a) La consonne précédente n'est ni une muette, ni *r* :

Penze = *penre* (*prehendere*) (clav. 1410, f° 33 ; le clav. de 1438, f° 112 v° et *passim*, a *peze* avec le même sens).

b) La consonne précédente est une muette :

Letza = *letra* (*litteram*) (clav. 1379, f° 146).

Sobzogat = *sobrogat* (*subrogatum*) (clav. 1405, f° 110 v°).

c) La consonne précédente est un *r* [1] :

Berza = *Berra*, nom de personne (clav. 1438, f° 129 v°).

Berzy = *Berri* (liasse de quittances de 1429 ; clav. 1438, f° 118 v°).

Guerza = *Guerra*, nom de personne (clav. 1438, f° 114 v°).

Ynglaterza = *Inglaterra* (Angleterre) (clav. 1438, f° 112 v°).

Dans ce dernier groupe, on peut faire entrer le nom de personne *Girzart* (clav. 1438, f° 108) pour *Girart* avec un seul *r*. Il y a aussi lieu de remarquer que le clavaire de 1438, f° 118 v°, écrit, non seulement *Berzy*, mais encore *Bezy* pour *Berri*.

Il est enfin un phénomène plus connu, fréquent en catalan, mais beaucoup plus rare dans les textes purement provençaux, dont les textes narbonnais offrent quelques exemples, je veux parler de la substitution de *rs* à *s* final. Je ne suis pas éloigné de croire que ce phénomène a quelque rapport avec les précédents. Voici les mots dans lesquels je l'ai rencontré :

Bestiars, plur. de *bestia* : *.m v^c. bestiars lanudas* (clav. 1410, f° 32).

Mercantiers, plur. de *mercantia* (clav. 1417, f° 165) ; on trouve à la même page la forme *mercanties* ; l'affaiblissement de *a* en *e* est fréquent dans des formes analogues où l'*a* est précédé de *i*.

Paryrs = *Paris* (clav. 1376, f° 85 v°).

Voici maintenant les deux listes de mots où *s*, *z* placé entre

[1] Je n'ai trouvé dans ce groupe que des noms propres de personne ou de lieu.

deux voyelles devient *r*, et où *r*, dans la même position, devient *z*. Au risque de répéter plusieurs fois le même mot, je les ai rangés suivant l'ordre des dates des documents d'où ils sont tirés. Diverses conclusions se dégagent ainsi nettement. Je fais remarquer une fois pour toutes que les textes qui présentent les formes signalées présentent aussi la forme usuelle.

I. — Changement de *S*, *Z* en *R*.

Gleira pour *gleisa* (6e thalamus, fos 16 v°, 28, copie d'un acte de 1221 faite en 1255).

glieira pour *gleisa* (6e thal., f° 12 v°, copie d'un acte de 1232 faite en 1255).

gleira pour *gleisa* (10e thal., fos 54 et 55, copie d'un acte de 1221 faite en 1266 ; f° 8, copie d'un acte de 1232 faite en 1266 ; acte en latin du 20 février 1288: *podium de la vista de la gleira*

Lambertus de Limoro pour *Limoso* (mandement en latin de Philippe IV, du 5 janvier 1294). Ce nom avait été fourni à Philippe IV par les consuls de Narbonne.

gleyra pour *gleisa*(acte du 19 décembre 1308, BB. 81; 2e thalamus, f° 94 v°, copie d'un acte de 1221 faite en 1319).

Pontayre (vidimus donné à Narbonne en 1320 de chartes de 1313 ; c'est le nom de Pontoise écrit aussi *Pontoya* dans la même charte).

Boram pour *bozam*, plante vulgairement appelée massette (*typha*) (procédure, 1321).

injuriore pour *injuriose* (acte du 27 novembre 1325, rédigé par un notaire de Béziers : jus dictorum consulum usurpasse injuriore).

Benereg pour *Benezeg* (compois de 1327, f° 14 v°).

pogera pour *pogesa*, monnaie valant le quart du denier ou la moitié de la maille (compois de 1327, fos 3, 8, 11 v°).

Peyrapertura pour *Peyrapertusa*, nom de personne (compois remontant probablement à 1332, f° 9).

Gleira pour *Gleiza*, nom d'homme (comp. de 1332, f° 9 v°).

a Petro Pazarolis pour *Parazolis* (acte du 15 janvier 1338).

auron pour *auson* (audeant) (copie d'un acte de 1341, faite le 4 novembre 1344).

VIGROUSEREMENT pour *vigoureusement* (transcription d'un acte français faite par un scribe narbonnais, 5 avril 1345).
espara pour *espasa* (spatham) (clav. 1352, f° 56 v°).
arneres pour *arneses*, plur. de *arnes* (clav. 1352, f° 56 v°).
teraurier pour *tesaurier* (thesaurarium) (clav. 1352, f°s 55 v°, 58).
Garanhapas pour *Gazanhapas*, lieu dit à l'est de Narbonne (acte de 1352).
Belverer pour *Belvezer* (bellum videre), lieu dit (compois de 1363, f° 41 v°).
Claura pour *Clauza*, lieu dit (ibid., f°s 19 v°, 20, 28 v°).
laurime pour *lausime* (ibid., f° 41 v°).
urage pour *usage* (ibid., *passim*).
REMERIUM pour *remedium*; Raynouard a *remezy* (lettre du duc d'Anjou, datée de Roquemaure, 26 novembre 1374 : Suplicatum nobis fuerit de oportuno remerio provideri).
anporesyon pour *amposesyon* (impositionem) (clav. 1376, f° 79).
are pour *ase* (asinum) (ibid., f° 62).
Aremar pour *Azemar*, nom d'homme (ibid., f° 99).
arordenat pour *azordenat* (ibid., f° 16).
caura, qaura pour *causa* (ibid., f°s 16 v°, 42 v°, 169 v°).
diria pour *disia* (dicebat) (ibid., f° 91 v°).
enpaurec, enpauret pour *empausec* (ibid., f°s 41 v°, 84, 87, 91 v°).
erura pour *esura* (*usuram*) (ibid., f° 169 v°).
faria pour *fasia* (faciebat) (ibid., f° 84).
Gleyra pour *Gleysa*, nom d'homme (ibid., f° 8).
juryeu pour *jusieu* (ibid., f° 85 v°).
meres pour *meses*, plur. de *mes* (mensem) (ibid., f° 42 v°).
mereys pour *mezeys, meteis* (ibid., f° 50 v°).
spara pour *espaza* (spatham) (ibid., f° 40 v°).
terauzier pour *tesaurier* (thesaurarium) (ibid., f° 88 v° : una bileta faita per lo terauzier S. Anbrozy Bec).
Ambrori pour *Ambrozy* (clav. 1379, f° 140 v°).
caren pour *cazern* (quaternum) (ibid., f° 143).
mera pour *mesa* (ibid., f° 142 v°).
teraurier pour *tesaurier* (ibid., f° 140 v°).
franquera pour *franquesa* (clav. 1380, f° 135).
aviramen pour *avisamen* (clav. 1381, f° 199).
lampera pour *lampeza* (ibid., f° 197).
Marezas pour *Mazeras*, canton de Saverdun, Ariège (ibid., f° 195).

mereis, mereysses, pour *mezeys, mezeysses* (ibid., f^os^ 193 v°, 196 v°).
merurar, merurec pour *mesurar, mesurec* (mensurare) (ibid., f° 198 v°).
prerentar pour *presentar* (ibid., f° 193 v°).
prericados pour *presicadors* (predicatores) (ibid., f° 195).
proserir, proserier pour *procesir* (ibid., f° 131 v° : que agues a proserier al plag ; — no comparec a la jornada de la monision per proserir al plag).
Tolora pour *Tolosa* (ibid., f° 195).
Ventora pour *Ventosa* (ibid., f° 194 v°).
Ambrory pour *Ambrozy* (livre de comptes de J. Olivier, 1381-1391, f° 12 v°, 3).
anporesyon pour *anposesion* (ibid., f° 11 v°, p. 20 *in fine*).
Aremar pour *Azemar*, nom d'homme, (ibid., f° 83,5).
auryr pour *ausir* (audire) (ibid., f° 107, p. 218).
Benereg pour *Beneseg* (ibid., f° 4, 1).
benereta, benerecta pour *benesecta* (ibid., f° 2 v° et *passim*).
beran pour *besan*, monnaie (ibid., f^os^ 7 v°, 3 ; 13,2 ; 98).
Beres pour *Beses* (Béziers) (ibid., f° 30, p. 55).
Byran pour *Bisan*, Bize, canton de Ginestas, arrond. de Narbonne (ibid., f° de garde ; f° 30, p. 55 ; f° 32 v°, p. 60 ; f° 109,2).
camira pour *camisa* (ibid., f^os^ 1 ; 23 v°, 4 ; 107, p. 219).
caura pour *causa* (ibid., f^os^ 23 v°, 4 ; 109,2).
claura pour *clausa* (ibid., f^os^ 11 v° ; 123, p. 249).
coryna pour *cosina* (ibid., f° 123, p. 249).
coryr pour *cosir* (ibid., f^os^ 54 v° ; 68, p. 130, *in fine*).
San Crerent pour *S. Cresent*, lieu dit (ibid., f° 111, p. 228).
derembre pour *desembre* (ibid., f° 74,1).
devira pour *devisa* (ibid., f^os^ 87 ; 97 v°).
na Englera pour *Englesa*, nom de femme (ibid., f° 85 v°, 3).
enporesyo pour *enposesio* (ibid., f° 32,5).
esqurasyon pour *escusasion* (ibid., f° 12 v°, 1).
etpara pour *espaza* (spatham) (ibid., f° 42,2).
faredura pour *fasedura* (ibid., f° 51,1).
fareyre pour *faseire* (ibid., f° 11 v°, p. 20).
farya pour *fasia* (faciebat) (ibid., f° 111, p. 227).
Genoveres pour *Genoveses*, plur. de *Genoves* (ibid., f° 16 [1]).

[1] Le msc. a *Genovers*, mais il arrive souvent que dans ce msc. une

gloryóra pour *gloriosa* (ibid., f^{os} 2 v°, 3 v°, 9 v°, 21),
Hıran pour *Hisarn*, nom d'homme (ibid., f° 30, p. 54).
Jeru, *Geru* pour *Jesus* (ibid., f^{os} 2 v°, 3 v°, 21, 22).
jurieu pour *jusieu* (ibid., f° 33,2 et Appendice I, VI).
Leryhan pour *Lezignan*, chef-l. de canton, arrond. de Narbonne (ibid., f° 94 v°).
marél pour *mazel* (ibid., f°.67).
marelier pour *mazelier* (ibid., f° 20 v°, p. 36).
Mareras pour *Mazeras*, canton de Saverdun (Ariège) (ibid., f^{os} 81 v°, 2 ; 82 v°, 1).
mera pour *mesa* (ibid., f° 109 v°, 2).
mereys pour *meseis*, *meteis* (ibid., f° 34, 1).
merura pour *mesura* (ibid., f° 33,1).
Sant Narary pour *Nazary*, Saint-Nazaire, canton de Ginestas (Aude) (ibid., f° 49 v°, 1).
Pararol pour *Parazol*, nom d'homme (ibid., f° 34 v°).
na Pararola pour *Parazola*, nom de femme (ibid., f^{os} 29,1 ; 31 v°, p. 58).
perar, *pera*, *peran*, *perat*, *perada*, *peret*, *peron* pour *pesar*, etc. (ibid., *passim*).
perare pour *pesaire* (ibid., f° 12).
na Planera pour *Planesa*, nom de femme, le nom d'homme correspondant est *Planes* (ibid., f° 20 v°, p. 36).
pogera pour *pogesa* (ibid., f° 95,2).
prera pour *presa* (prehensa) (ibid., f° 59 v°, 1).
prerensya pour *presensia* (ibid., f° 103 v°, 1).
prerycador, *prerycados* pour *presicador*, *presicadors* (ibid., f^{os} 13 v°, 2 ; 16 ; 31, 1 ; 31 v°, p. 57).
proveryon pour *provesion* (ibid., f^{os} 11 v°, p. 20 ; 13,3 ; 62 v°, 2).
proeryon, même mot avec chute du *v* médial (ibid., f° 25 v°, 1).
prorom, *prbromes* pour *prosom*, *prosomes* (ibid., f^{os} 56 v°, 1 ; 116, 3).
rares pour *rases*, plur. de *ras* (ibid., f° 44 v° : iiij sestiers rares).
raron pour *rason* (ibid., f^{os} 11, 1 ; 21, p. 37).

lettre est omise. *Genoeres*, une autre forme avec chute du *v* médial fréquente à Narbonne, est dans une analyse en provençal au verso d'un acte du 20 avril 1307 concernant Gênes ; l'analyse est du XIV^{e} siècle.

seyrena pour *seyséna* (ibid., f° 52).
Tolora pour *Tolosa* (ibid., f° 99 v°, p. 200).
trerаurier pour *tresaurier* (ibid., f° 43 v°, 2).
urage, uratge pour *usage, usatge*, (ibid., *passim*).
verer pour *veser* (ibid., f° 88,1).
ANTONIUS DE MAYRONIBUS pour *Maisonibus*[1] (BB. 104, Annexes II, p. 30, acte de 1381 ; et acte du 25 mai 1384).
DE MARESIIS pour *Mazeriis*, Mazères déjà cité (acte en latin du 8 juin 1383).
derembre pour *desembre* (acte du 15 décembre 1385).
meruza pour *mesura* (clav. 1389, f° 155 v°).
Benereg pour *Benezeg* (inscription du Musée de Narbonne, d'avril 1392).
religiores pour *religioses* plur. de *religios* (ibid)
yarer pour *jaser* (jacere) (ibid.)
Puegtz Perelos, lieu dit, à l'est de Narbonne, appelé dans d'autres actes *Castel Pezol* ou *Castel Pezolos* (acte du 6 septembre 1392).
anporesion pour *anposesion* (clav. 1393, f° 90).
Araubert pour *Azaubert, Azalbert, Adalbertum* (ibid., f° 29 v°).
aremprar pour *azemprar* (ibid., f° 108).
dioserie pour *diocesia* (ibid., f° 90).
plarer, plaregues pour *plaser, plasegues* (ibid., f°s 93, 99).
peresson pour *pezeron* (clav. 1396, f° 106).
revitar pour *vesitar* (ibid., f°s 146, 155 : « ly es degut per lo loguier de j rosin que menec a la Clapa... que y anec per revytar las bastidas. ») *Vesitar* est devenu *veritar* et par métathèse *revitar*.
Genoeres pour *Genoeses* plur. de *Genoes* (dans l'analyse inscrite au verso d'un acte du 20 avril 1307 concernant Gênes. Il m'est impossible de préciser la date de cette analyse, mais ses caractères paléographiques la font certainement remonter au XIV^e^ siècle).
sayrina pour *saysina* (analyse au verso d'un acte du 5 juillet 1319 ; même observation qu'au mot précédent).
moyron pour *moison* (acte non daté mais qui est sûrement du XIV^e^ siècle).

[1] Notaire narbonnais dont le nom revient fréquemment sous la forme *de Maisonibus*.

caura pour *causa* (libre del robinage, 1403, f° 49 v°).
pera pour *pesa* (pensat) (ibid., f° 50).
rarym pour *rasim* (ibid., f° 49 v°).
marel pour *masel* (clav. 1405, f° 116).
POGERALIS pour *pogesalis* (acte en latin du 5 juillet 1406).
beronhas pour *besonhas* (clav. 1407, f° 93).
Beneregz pour *Benezeg* (registre de 1407, levée d'une aide, f° 104 v°: la moler d'en Beneregz Benezegz).
Guarazapas pour *Guazanhapas*, lieu dit (ibid., f° 7 v°).
Merels pour *Mezels*, lieu dit situé auprès de la léproserie (ibid., f° 77 v°).
Prat jurayc, *Prat jurait* pour *Prat jusaic*, lieu dit (ibid., f°s 182 v°, 190 v°).
Sant Crerent pour *Sant Cresent*, lieu dit (ibid., f°s 146 v°, 164 v°).
arordenet pour *azordenet* (clav. 1410, f° 1).
borgeres pour *borgeses* (ibid., f° 1).
caura pour *causa* (ibid., f°s 43, 51).
claurir pour *clausir* (ibid., f° 43 v°).
faria pour *fasia* (faciebat) (ibid., f° 32 v°, 44).
feres pour *feses* (fecisses) (ibid., f° 76).
frera pour *fresa* (ibid., f° 50 v°).
Hiran pour *Hizarn* (ibid., f°s 68, 75 v°).,
marelier pour *mazelier* (ibid., f° 1).
merem pour *mesem* (parf. de metre) (ibid., f° 47).
peravа pour *pesava* (pensabat) (ibid., f° 49).
prerem pour *presem* (prehensimus) (ibid., f° 49 v°).
prerent, *prerentatz* pour *present*, *presentatz* (ibid., f° 68).
proverir pour *provesir* (clav. 1417, f° 165).
prerent pour *present* (registre de 1423, f° 51 v°) [1].
aurir pour *ausir* (liasse de quittances de 1429).
Biran pour *Bizan*, déjà cité (ibid.).
caura pour *causa* (ibid.).
franquera pour *franquesa* (ibid.).
moiro pour *moiso* (ibid.).
perat pour *pesat* (ibid.).

[1] La phrase renfermant ce mot est d'une autre main que celle du rédacteur du registre.

prera pour *presa* (ibid.).
borzeres pour *borzeses* plur. de *borzes* (clav. 1430, f° 1 et *passim*).
Beres pour *Beses* (ibid., f° 114).
caura pour *causa* (ibid., f° 114).
Perenas pour *Pesenas*, chef-lieu de canton, Hérault, (ibid., f° 114).
Croras pour *Crozas*, nom d'homme (clav. 1431, f° 118[1]).
dyeussera pour *dieussesa* (liasse de quittances de 1435).
peres pour *peses*, plur. de *pes* (pensum) (ibid.).
mera pour *mesa* (clav. 1437, f° 153 v°).
veritar pour *vesitar* (ibid., f° 186).
peret pour *peset*, parf. de *pesar* (clav. 1438, f° 116 v°).
caura pour *causa* (liasse de quittances de 1438).
espari pour *espasi* (spatium) (ibid.: per l'espari de quatre jours).
gleyra pour *gleisa* (ibid.)
Sant Baureli ponr *Sant Bauzeli*, lieu dit (clav. 1439, f° 114 v°).
caura pour *causa* (liasse de quittances de 1439).
faria pour *fasia* (faciebat) (clav. 1442, f° 154 v°).
paurada pour *pausada* (ibid., f° 14 v°).
lebrorya pour *lebrosia* (clav. 1443, f° 142 : era toquat de lebrorya).
verytar pour *vesitar* (ibid., f° 142).
borola pour *bosola* (clav. 1444, f° 121 v°).
prericava pour *presicava* (prædicabat) (ibid., f° 121 v°).
Tolora pour *Tolosa* (ibid., f° 120 v°).
urage pour *usage* (ibid., f° 121 v°).
auri, *aurier* pour *ausir* (liasse de quittances de 1444).
caura pour *causa* (ibid.).
dieussera pour *dieussesa* (ibid.).
traron pour *trazon*, prés. de l'ind. de *traire* (ibid.).
veritar pour *vesitar* (clav. 1445, f° 125).
Benerist[2] (liasse de quittances de 1445).
auridos pour *ausidors* (clav. 1447, f° 158).
marelier pour *mazelier* (clav. 1461, f° 103).
are pour *ase* (clav. 1465, f° 75).
Aremar pour *Asemar* (ibid., f° 66).

[1] Le même article renferme les deux formes de ce nom de personne.
[2] Nom français d'un ouvrier appelé en provençal *Benezeg*.

Benereg pour *Beneseg* (ibid , f° 71).
diren pour *disen* (dicentem) (ibid., f° 73 v°).
espari pour *espasi* (ibid., f° 71).
espauresso pour *espausesso* (ibid., f° 75).
hurage pour *husage* (ibid., f° 70 v°).
promeres pour *promeses*, plur. de *promes* (ibid., f° 71).
Rareyre pour *Raseyre* (ibid., f° 71).
sira pour *sisa* (ibid., f° 68 v°).
caura pour *causa* (clav. 1468, f°s 103, 105).
claura pour *clausa* (ibid., f° 104).
cleyra pour *gleysa* (ibid., f° 106).
cory pour *cosir* (ibid., f° 104).
marel pour *masel* (ibid., f° 101 v°, 104).
marelia pour *maselier* (ibid., f° 105).
meres pour *meses*, plur. de *mes* (mensem) (ibid., f° 100 v°).
perat pour *pesat* (ibid., f° 103 v°).
tramera pour *tramesa*, fém. de *trames* (ibid., f° 105).
verer pour *veser* (ibid., f° 102 v°).
veritar pour *vesitar* (ibid., f° 102 v°).
Beres pour *Beses* (clav. 1471, f°s 2, 84).
caura pour *causa* (ibid., f° 99).
conclurio pour *conclusio* (ibid., f° 99).
dieucera pour *dieucesa* (ibid., f° 99).
dirent pour *disent* (dicentem) (ibid., f° 95 v°).
espari pour *espasi* (ibid., f° 85 v°).
marel pour *masel* (ibid., f° 98 v°).
marelier pour *maselier* (ibid., f° 84 v°).
mera pour *mesa* (ibid., f° 98 v°).
perat pour *pesat* (ibid., f° 104).
pogera pour *pogesa* (ibid., f° 1 et *passim*).
Rareyre pour *Raseyre* (ibid., f° 102 v°).
sira pour *sisa* (ibid., f° 84 v°).
urage pour *usage* (ibid., f° 85 v°).
are pour *ase* (clav. 1474, f° 108).
Benereg pour *Beneseg* (ibid., f° 75).
Dalmara pour *Dalmasa* (ibid., f° 1 v°).
gloziora ponr *gloriosa* (ibid., f° liminaire 1).
pogera pour *pogesa* (ibid., f° 1 et *passim*).
Benereg pour *Beneseg* (clav. 1476, f° 119).

Beres pour *Beses* (ibid., f° 145 v°).
Cruri pour *Crusi*, canton de Saint-Chinian, Hérault (ibid., f° 118).
dieusera pour *dieusesa* (ibid., f°s 141, 145 v°).
espary pour *espasi* (ibid., f°s 143, 145).
faredoisa pour *fasedoira* (ibid., f° 142).
farent pour *fasent* (facientem) (ibid., f° 149).
farya pour *fasya* (faciebat) (ibid., f°s 140, 143 v°).
hurage pour *husage* (ibid., f° 110).
mayroneta pour *maysoneta* (ibid., f° 147).
prericados pour *presicados* (ibid., f° 145 v°).
prericasyo pour *presicasyo* (ibid., f° 146).
rarymeyra pour *rasimeyra* (ibid., f° 148 v°).
syra pour *sisa* (ibid., f° 109).
aury pour *ausir* (clav. 1478, f°s 110 v°, 117 v°).
borgeres pour *borgeses*, plur. de *borges* (ibid., f° limin. 1).
cyra pour *sisa* (ibid., f°s 105, 105 v°).
comporission pour *composission* (ibid., f° 105).
dyoserra pour *diosesa* (ibid., f° 113).
franquerra pour *franquesa* (ibid., f° 112).
Lerynhan pour *Lesinhan* (ibid., f° 114 v°).
meres pour *meses*, plur. de *mes* (mensem) (ibid., f° 106).
merura pour *mesura* (mensura) (ibid., f° 105, 105 v°).
merura pour *mesurar* (mensurare) (ibid., f° 111 v°).
rares pour *rases* plur. de *ras* (ibid., f°s 113, 115).
reverytar pour *revesitar* (ibid., f° 111 v°).
tamaryres pour *tamarises* plur. de *tamaris* (ibid., f° 114).
uraje pour *usage* (ibid., f° 96).
verytar pour *vesitar* (ibid., f° 111).
sira pour *sisa* (clav. 1487, f°s 93, 93 v°, 94).
sira pour *sisa* (clav. 1494, f° 118 v°).
surari pour *susari* (ibid., f° 136).
torneres pour *torneses*, plur. de *tornes* (ibid., f° 118 v°).
sira pour *sisa* (clav. 1495, f°s 181 v°, 187 v°).
perat pour *pesat* (ibid., f° 187 v°).
sire pour *sira* pour *siza* (clav. 1498, f° 90 v°).
carer pour *cazern* (quaternum) (registre en français des dépenses des hôpitaux de 1536).

(*A suivre.*) Alphonse Blanc.

[186] [L] A VITTA DA SANC LUCAS

TRES SANC HIERONIMUM

Lucas mêdi de Antiochia, suainter che las sias scritüras amuossan, nun es stô ignoraunt dalg plêd Grœc, quæl chi acumpagneua Paulum Apostel, & cumpong da scodün ses uiedi ho scrit l'g Euangeli. Da quæl el prœpi Paulus disth : nus hauain tramis cun el l'g frêr, da quæl chi es lôd îlg euangeli, par tuottas las baselgias. Et als Collosenses : E salüda uus Lucas l'g mêdi chiarischem. Et à Timotheum : Lucas es sullet cun mê. El ho fat er ün ôter bræf cudesth, quæl chi uain intitulô l's fats dals Apostels, da quæl l'historia es arriuêda infina als duos ans, quæls che Paulus es dmurô à Ruma. Our da quæl che nus incligiain, chel saia stô fat in aquella prœpia cittêd. Tres aqué schi araschunain nus l's cudesths, chi sun anumnôs Periodos da Pauli & Theclæ, & tuotta la parêfla da Liun battagiô traunter las scritüras chi nu vignen crettas. Perche co füs aqué, chel'g cumpong delg apostel, quæl chi mæ nun es spartieu dad el, traunter ôtras sias chiôsas nun haues[s] sauieu dick aqué ? Mu er Tertulianus, quæl chi es stô uischim (*sic*) da quels tijmps, araschuna, ch'ün schert prêr, quæl chi fauoriua à Paulo apostel, saia stô cuuanschieu [**187**] tiers Iohannem, chel saia authur delg cudesth, et s'hêgia cufessô chel hegia fat aqué parmur da Pauli & três aqué es el spærs uia. Alchiüns s'instminan, inmünchia uuota che Paulus dîsth in las sias epistlas suainter l'g mieu Euangeli, chel managia dalg cudesth da Luca ; et che Lucas nun hegia imprais l'g euangeli dick da Paulo apostel, quæl chi nun era stô quant à la chiarn culg signer, mu er dals Apostels, aqué ch'er el daclæra îlg cumainzamaint da sieu cudesth, dschant : Suainter chi haun dô aint in maun à nus aquels chi haun suessa uîs da prüm innô, & sun stôs seruians dalg plêd. Dime da cho chel hauaiua udieu l'g euangeli, uschia l'g ho el scrit. Mu l's fats dals Apostel da cho chel hauaiua uis, uschia ho el mis. El ho uiuieu uchi-

anta quater ans, nun hauiand mugliêr. Et es sappulieu à Constantinopel, à la quæla cittêd ilg uanchiæuel an da Constaniij sun é ardüt la sia ossa cun aquella da sainc Andrea our da Achaia (éd. Acahia).

[188] L'g Euangeli seguond sainc Lucam.

(1) Da pœia che bain bgiers sun ammis ad urdîr l'g arąschunamaint da quellas chioses, quelas chi sun traunter nus d'üna schertisthma fè, (2) suainter chi haun dô aint in maun à nus aquels chi hauaiuen dalg principi innò uis cun lur œilgs, & er impart eran stôs in aquellas chioses chels arasc[h]uneuan : (3) schi ho sumgiô er à mi, che hauiand tuottes chioses dalg principi innò interuegnieu cun granda diligijntia, da scriuer alhura dsieua er à ti, o bun Theophile, (4) che cun aqué tü possas cugnoscher üna scherteza da quelles (éd. quellss) chioses che tü eras infurmô.

CAP I

(5) Ils dis da Herodis araig da la Iudea era ün sacerdot cum num Zacharias, dalg huorden d'Abia: & sia mugliêr de las figlias d'Aaron, & l'g sieu num Elizabeth. (6) Et êran amanduos giüsts auaunt Dieu, & uiuaiuen suainter tuots cumandamains & [189] giustificatiuns dalg signer sainza alchiün imbitamaint: (7) ne els hauaiuen ifauns, per che Elizabeth era sterla, & els eran gio amanduos sü d' timp. Et es duantô che cura Zacharias faschaiua sieu uffici da sacerdot, suainter l'g huorden de la sia uuota, (9) suainter l'üsaunza dalg uffici sacerdotæl, che la sort tuchió agli, che des[s] fêr l'g fümijnt, & siand el ieu aint îlg taimpel da(i)lg signer (10) & tuot la quantitaed delg pœuel urêua our dadoura da l'hura delg fümijnt, (11) schi apparét agli l'g aungel delg signer stand dal dret maun delg hutêr, sün aquæl suolen gnir arsas las chioses sauuridas. (12) Et Zacharias l'g hauiand uis s' cunturbló, & la temma tummó sur el. (13) E l'aungel dis agli: Nu tmair, Zacharia, per che tieu arœf es exaudieu. Et tia mugliêr Elizabet uain à parturijr à ti ün filg, & tü uainst ad anumnêr sieu num Iohannem, (14) & uain ad esser à ti algrezchia & alle-

gramaint, & bgiers uignen à s'allagrêr della sia naschiun. (15) Per che el uain ad esser grand auaunt l'g signer, & nu uain à baiuer né uin né scheruistha. Et uain à gnir implieu dalg sainc spiert per fin gio dailg uainter da sia mamma: (16)& uain à cunuertir bgiers dals filgs da Israel tiers lur signer dieu. (17) Et el uain ad ir auaunt aquel cun l'g spiert & uirtüd da Heliæ, par chel cunuertescha l's cours dels babs & l's filgs, & [190] l's mêl ubeidis alla prudijnstha dals giüsts: & adatta ün pœuel perfet agli signer. (18) Et Zacharias dis agli aungel: Cun che schertezza puòs eau cugnioscher aqué? Per che eau sun uijlg & mia mugliêr es sü d' tijmp. (19) Mu arespondiant l'g aungel dis agli: Eau sun Gabriel, quæl chi stun auaunt la uezüda da Dieu, & sun tramis, par ch'eau fauella cum te, & ch'eau dia à ti aquaistas chioses leedas. (20) Et uhé é uain ad esser che tu uainst à taschair, né poust schanschêr infina ad aquel di che aquaistes chioses uignen ad duanter, três aqué che tü nun hæst craieu als mês plêds, quels chi uignen cumplieus îlg lur tijmp. (21) Et l'g pœuel stêua aspettand Zachariam, & s'mürafgliêuan chel dmurêua aint îlg taimpel. (27) et siand el gnieu oura schi nu pudaiua el schanschêr, cun els. Et els haun inachiœrd (*sic*), chel hauaiua uis üna uisiun aint îlg taimpel. Mu el cun schingniêr amussêua ad els, et es arumês müt. (23) Et es gratagiô che, siand cumplieu l's dijs da sieu uffici, chel es tirô uia in sia chiêsa. (24) Et dsieua aquels dijs ho cuncepieu Elizabeth sia mugliêr, & tgniaua suòt per sching mais, dschant: (25) Vschia ho fat à mi l'g signer ils dijs in aquæls chel m'ho arguardô par prender uia la mia tuorp traunter la lieud. (36) Et îlg sisæuel mais es stô tramis l'g aungel Gabriel da Dieu in la cittêd da Galilea ad aquæla chi [191] es num Nazareth, (27) tiers üna uergina maridêda ad üni hum, quæl chi hauaiua num Ioseph, da la chiêsa da Dauid, & l'g num de la uergina era Maria. (28) Et siand ieu aint l'g aungel tiers ella, schi ho el dit: Aue, plaina d'gracia, l'g signer es cun te, tü ist benedida traunter las dunauns. (29) Mu ella l'g hauiand uis, es cunturblêda sü l'g sieu araschunêr, & pissêua, da che guisa aqué salüd füs. (30) Et l'g aungel dis agli: Nu tmair, Maria, perche che tu hæst suruegnieu gracia tiers dieu. (31) Vhé tü uainst à cuncepijr in tieu uainter, et uainst à parturir ün filg, & uainst ailg metter num Iesum.(32)

Et aquel uain à gnir clamô filg delg hutischem. Et l'g signer deus uain à dêr agli l'g siz da ses bab Dauid, (33) & uain ad aregnêr sur la chiêsa da Iacob in æterna & dalg sieu ariginam nu uain ad esser fin. (34) Et Maria dis alg aungel : In che mœd po aqué esser, siand ch'eau nu cugnosch hum ? (55) Mu arespondiant l'g aungel dis agli : l'g spiert sænc uain à suruegnir sur te, & la uirtüd dalg hutischem uain à cuurir te. Três aqué êr aqué sænc chi uain à nascher uain à gnir clamô filg da Dieu. (36) Mu uhé êr Elizabet tia parainta, er ella ho cuncepieu ün filg in sia uilgdüna, & aquaist es agli l'g sisæuel mais, quæla chi gniua ditta sterla, (37) per che üngiün uierf nun es impossibel tiers dieu. (38) Et Maria dis : Vhé [192] aqui la fanschella dalg signer, duainta à mi suainter l'g tieu uierf. Et l'aungel s'partit dad ella. (39) Et aluand sü Maria in aquels dijs schi es ella tirêda uia imprescha sü la muntagna in la cittêd da Juda (40) & es ida in la chiêsa da Zachariæ, & ho salüdô Elizabet. (41) Et es duantô, sco Elizabet hauet udieu l'g salüd da Maria schi ho saglieu l'g infaunt in sieu uainter. Et Elizabet füt plaina dalg sainc spiert, (42) & clamò ad hota uœsth & dis : Benedida ist tü traunter las dunauns & benedieu l'g früt da tieu uainter. (43) Mu innuonder es aquaist à mi, che la mamma dalg mês signer uigna tiers me ? (44) Perche uhé sco la uusth da tieu salüd es gnida in mias uraglies schi ho saglieu par algrezchia l'g infaunt in mieu uainter. (45) Mu biêda es aquella chi ho craieu, per che che uain ad duantêr tuot aqué chi es agli dit dalg signer. (46) Et Maria dis : La mia horma daia fick hundrêr l'g signer, (47) Et mes spiert s'daia allegrêr in dieu mieu saluêder. (48) Perche chel ho arguardô la basezza de la sia fanschella. Et três aqué uhé tuottas generatiuns uignen à dir ch'eau saia biêda. (49) Perche che aquel, chi es pusaunt ho fat à mi grandes chioses, da quæl l'g sieu num es sænc. (50) Et la sia misericorgia es da sclata in sclata sur aquels chi l'g temman. (51) El ho adruô pusaunza três sieu bratsth, & ho sperdieu uia l's superuis filg [193] pissamaint da lur cour. (52) Et trat giu l's pusauns dals sizs, & ho huzô sü l's hümils. (53) Et ho implieu l's affamôs cun bunas chioses, et l's arigs ho el laschô ir uœds. (54) El ho arfschieu Israel ses famailg, par chel füs algurdaiuel de la misericorgia, (55) suainter co chel hauaiua fatlô als nos babuns, agli Abraam &

agli sieu sem imperpetua. (56) Et Maria arumagnet allo intuorn trais mais, & alhura es ella turnêda à sia chiêsa. (57) Et es ad Elizabet cumplieu l'g tijmp da parturir, & ho parturieu ün filg. (58) Et haun udieu l's uischins & ses parains, chel signer hauaiua grandamaing üsô misericorgia incunter ella, & s'allegrêuan cun ella. (59) Et es duantô ilg uttæuel di, che uennen par armundêr l'g infaunt, & l'g anumnêuan cun l'g num da ses bab Zachariam. (60) Mu arespondiant sia mamma dis: Par üngiüna uia brichia, dimperse l'g sieu num daia gnir clamô Iohannes. (61) Et dissen ad ella: üngiün nun es in tia sclatta, quæl chi uigna anumnô cun aqué num. (62) Mu els schingnêuan agli sieu bab, co chel uulaiua chel gnis anumnô. (63) Et aquel hauiand dmandô las tęflas da scriuer scrivet dschant: Iohannes es sieu num. (64) Et tuots s'haun sthmürafgliô. Et adüntrat es auerta sü la sia buochia & la sia leaungia, & faflêua ludant dieu. (65) Et uen temma à tuots lur uischins, & s'arasêua tuotta aquella uerua per tuot [**194**] l'g paias de la muntagna de la Iudea. [66] Et tuot aquels chi hauaiuen udieu, mettaiuen à cour dschant: Chi mæ uuol esser aquaist mattel? Et l'g maun dalg signer era cun el. (67) Mu Zacharias ses bab es gnieu plain del sainc spiert, & ho profetizô, dschant: (68) L'g signer deus da Israel es da ludêr, per che el ho uisthdô & fat spendrischun agli sieu pœuel. (69) Et ho adrizô sü l'g chicern dalg salüd à nus in la chiêsa da Dauid ses famalg. (70) Suainter sco el ho hagieu faflô três buochia dals ses sæncs prophets, quæls chi sun stôs d'gio dalg tijmp. (71) Che gnis â gnîr, che nus gnissen asckiampantôs da nos inimichs, & delg maun da tuot aquels chi n's uœglian mêl. (72) Par chel adruas misericorgia uia â nos babuns, & füs algurdaiuel da sieu sainc testamaint, (73) & chel saluas l'g sarramaint quæl chel ho giürô à nos bab Abraham. (74) Et chel des à nus, che sainza temma, liberôs delg maun da nos inimichs, nus seruissen agli, (75) cun santitæd & giüstia auaunt el tuot elg tijmp da la nossa uitta. (76) Et tu mattel uainst à gnir clamô ün prophet delg hutisthem, per che che tu uainst à passêr auaunt à la fatscha dalg signer, par appinêr las sias uias, (77) à dêr scijntia dalg salüd agli sieu pœuel in la remischiun da lur pchiôs (78) Três las auainas de la misericorgia da nos dieu, cun quælas el ho uisthdô nus aluant our [**195**] delg hôt. (79) Par chel igliü-

schis ad aquels chi sezaiuen in la sckiürezza & in la sumbriua della mort, par adrizêr nos pês in la uia della pęsth. (80) Et l'g mattel creschaiua, & s' fortifichiêua îlg spiert, & stêua îls desers infina che gnis l'g di, che daiua gnir amussô ad aquels da Israel.

ANNOTATIUNS

Giustificatiuns] chioses chi faun giüsts. *Fêr fumijnt*] fêr tal hufertas cun arder chioses sauuridas u heruas, sco es cuntain îlg ueder testamaint. *Scheruischia*] Pier ù otra bauaranda fatta à maun. *Mia tuorp*] mia uergogna. *Par armundêr*] Par circuncider, par che els armundêuan giu la pelluotta dalg member maschulin, quæla peluotta hauaiua num præputium, sco elg es uiuaunt dit. *Da sieu testamaint*] da sieu pack, da sia impromischiun u da sia lia. *Exaudida*] atadlêda. *L'g siz*] la pusaunza. Ave] Deus t'sain ù salüd à ti.

CAP. II

(1) Et es duantô in aquels dijs, che eilg es ieu oura üna crida da Cæsare Augusto, che gnis fat ün æstim da tuot elg muond. (2) Et aquaista prüma descritiun es stêda fatta da Cyrenio guuernadur da Syriæ. (3) Et giauen tuots à s' fêr scriuer scodün in sia cittêd. (4) Et er Joseph es ieu sü [**196**] da Galilea de la cittêd Nazaret, in la Iudea in la cittêd da Dauid, quæla chi uain anumnêda Bethlehem, très aqué chel era de la chiêsa & della sclatta da Dauid, (5) per s' fêr scriuer se cun Maria, chi era agli spusêda mugliêr, quæla chi era purtaunta. (6) Et dchiappó che siand alló, che sun cumplieus l's dijs da parturir, (7) & ella ho partieu ses filg primogenit & l'g plaió aint in las fasthas, & l'g ho mis in ün preseppi, per che els nun hauaiuen lœ in l'hustaria. (8) Et l's pastuors eran, chi uagliêuan in aquella prœpia cuntrêdgia, faschand la guardgia d' not à lur muaglia. (9) Et uhé l'g aungel dalg signer stét spera els, & la claritæd delg signer sterliüschit intuorn els, & tmetten cun üna granda temma. (10) Mu l'g aungel dis ad els : Nu tmé. Per che uhé eau dich à uus üna granda algrezchia, quæla chi uain ad esser à tuot elg pœuel : (11) per che elg es huoz naschieu à uus l'g saluêder, quæl chi es l'g signer Christus, in

la cittêd da Dauid. (12) Et aquaist es à uus per isaina : Vus gnis ad achiatter l'g infaunt fasthô aint, mis in ün presepi. (13) Et subbitamang es stô cun l'g aungel üna granda quantitêd dals celestiêls exercits, ludant Dieu & schant : (14) Glœrgia à Dieu îls hutisthems & in terra pæsth à la lieud & üna buna uœglia. (15) Et es duantô sco l's aungels s' partitten [**197**] our dad els in schil, che l's humens pastuors faflêuan traunter se sues : Passain aint huossa infina in Bethlehem, che nus uezan aqué che nus udin chia sai dchiappô, quæl chi l'g signer ho manifestô à nus. (16) Et uennen stinand & acchiataun Mariam & Ioseph & l'g infaunt mis îlg presepi. (17) Et hauiand uis, schi arasaun els oura da partuot da qué pled, quæl chi era dit ad els da quel mattel. (18) Et tuot aquels chi haun udieu sun sthmürafgliôs da quellas chioses chi eran dittas dals pastuors ad els. (19) Mu Maria cunsaluêua tuotta aquaista uerua, la cuschidriant in sieu cour. (20) Et l's pastuors sun turnôs, ludant & dant hunur à dieu sur tuottes aquaistes chioses, quælas chels hauaiuen udieu & uais : da co che elg era stô dit ad els. (21) Et dsieua che elg es stô cumplieu l's oick dis che l'g mattel daiua gnir armundô, schi es stô clamô sieu num Iesus, quæl chi era stô mis num delg aungel, auns co chel gnis cuncepieu îlg uainter. (22) Et dsieua che sun stôs cumplieus l's dijs da lur pürgatiun suainter la lescha da Mosi, schi l'g haun é mnô à Iherusalem, par apreschantêr aquel alg signer : (23) suainter co sto scrit in la lescha delg signer : Scodün masckiel quæl chi uain sü l'g prüm naschieu, daia gnir clamô [**198**] sænc agli signer, (24) & par che dessen l'hostia, sco elg era stô dit in la lescha dalg signer, ün pêr d' tuorters ù duos columbins. (25) Et uhé ün hum era à Hierusalem, ad aquæli era num Symeon, & aquel hum era giüst & deuot & aspettêua la consulatiun da Israel, & l'g spiert sænc era sur aquel. (26) Et hauaiua arfschieu aresposta dalg spiert sænc, chel nu gniua à uair la mort, auns co chel uezes Christum dalg signer. (27) Et uen très l'g spiert îlg taimpel. Et cura l'g bab & la mamma mnetten aint l'g mattel Iesum par fêr par el suainter l'üsaunza da la lescha, (28) schi l'g prandet er el in ses bratsths, & ludó dieu & dis : (29) Huossa, signer, lascha ir tes famalg in pęsth suainter tieu uierf. (30) Per che mes œilgs haun uis l'g tieu Salüd, (31) quæl che tü hæs adattô auaunt la

fatscha da tuots pouuels, (32) una liüsth par manifestêr als paiauns üna glœrgia à sie[u] pouel da Israel. (33) Et eran l'g bab & la sia mamma chi se sthmürafgliêuan da quellas chioses, quælas chi gniuan dittas dad el. (34) Et Symeon benedit ad els & dis à Maria sia mamma : Vhé aquaist es mis in aruina & in aresüstaunza da bgiers in Israel, & in ün signêl, ad aquegli chi uain cunterdit. (35) Et taunt plü er la tia prœppia horma uain à trapassêr la spêda, par chè uignen scuuerts l's pisyrs our da bgiers cours. (36) Et era Anna profetisa filia da Phanael da [199] la sclatta da Aser. Et aquaista era gnida sü d' tymp, & hauaiua uiuieu da sia uirginitæd set ans cun ses marid. (37) Et aquaista uaidgua era intuorn uchiaunta quater ans, quæla chi mæ nu s' partiua delg taimpel, seruiand d' di & d'not cun giugiüns & uraciuns. (38 Et aquella suruignand in aquella prœpia hura sumgiantamang ludêua l'g signer & faflêua dad el à tuot aquels chi aspettêuan la spendrischun in Hierusalem. (39) Mu sco els hauetten cumplieu tuot suainter la lescha dalg signer, schi sun é turnôs in Galileam in sia cittêd Nazaret. (40) Et l'g mattel creschaiua & s' fortifichiêua flg spiert & gniua plain d' sabbynscha, & la gracia da Dieu era sur el. (41) Et sês bab & sia mamma giauen inmünchia an à Hierusalem sülg di de la festa d' pasthqua. (42) Et siand gnieu da dudesth ans & giand sü els à Ierusalem suainter l'üsaunza dalg di de la festa, (43) & siand cumplieus l's dijs cura chels turnêuan, schi arumagnet l'g mattel Iesus à Hiérusalem, & ses bab & sia mamma nun haun sauieu. (44) Mu pissiand chel füs in la cumpagnia, schi uennen é ün di d' chiamin, & l'g scherchiêuan traunter l's parains & cunschains. (45) Et cura chels nu l'g acchiataun, schi sun é turnôs à Hierusalem l'g scherchiand. [200] (46) Et es dchiappô che dsieua trais dis l'g acchiataun é flg taimpel, seziand in meza l's dutuors & udiant aquels & dumandand els. (47) Et tuots aquels chi l'g udiuan s'insthnuiuan delgsieu inclijt, & de las sias arispostas. (47) Et l'g hauiand uis, schi s'haun é sthmürafgliô. Et sia mamma dis ad el: Filg, per che hæst fat à nus in aquella guisa? Vhé ses bab & eau hauiand grand dœli scherchiêuan te. (49) Et el dis ad els : che es é che uus scherchiêuas me? Nun sauais forza, ch' eau stouua esser in aquellas chioses chi sun da mes bab? (50) Et els nun incli-

gietten l'g pled quæl chel hauaiua faflô ad els. (51) Et uen giu cun els & uen à Nazaret & era ad els ubêdi. Mu sia mamma cusaluêua tuotta aquaista uerua in sieu cour. (52) Et Iesus auanzêua cun sabijnscha & etæd & gracia tiers Dieu & er tiers l'g hum.

ANNOTATIUNS

Alla lieud üna buna uæglia] bainuuglijnscha. *L'g Christ dalg signer*] uuol dir l'g hunschieu dalg signer, per che é sulaiuen, cura ch gniuan araigs, l's unscher; uschia er Dieu ho hunschieu ses flg Iesum; três aqué uain el annumnô Christus. *In aruina*] es in perdizun, per che aquels chi nu craien in el uignen cundanôs. *In aresüstaunza*] in la uitta æterna ad aquels chi craien in el. [**201**] *l'g prüm naschieu*] l'g primogenit. *Pürgatiun*] purificatiun, l's dijs de la pagliola. *Benedit*] dis bain, aruó uintüra. *Saia clamô sænc agli signer*] saia cusagrô agli signer. *Un pér* [*d'*] *turters*] uschels de la grandezza da columbins.

CAP. III.

(1) Mu flg an quindesthæuel dalg imperi da Tiberij Cæsaris siand Pontio Pilato guuernadur de la Iudea, & Herode ün dals quater parzuras da la Galilea & Philippo ses frêr ün dals quater parzuras della Ituræ & de la cuntr[ê]dgia Trachonitidis, & Lysania ün dals quater parzuras da Abylene, (2) suot l's grands sacerdots Anna & Caipha, es stô duantô l'g uierf dalg signer sur Iohannem flg da Zachariæ flg deserd. (3) Et uen in tuotta aquella cuntrêdgia chi es ardaint l'g Iordan, predgiand l'g bataisem della arüflynscha in aremischiun dals pchiôs (4) suainter co che sto scrit flg cudesth de la predgias da Esaiæ profet, dschant: üna uusth chi uo clamand flg deserd, parderschê la uia dalg signer & fasché drettas las sias sendas. (5) Scodüna ual uain à gnir implida, & scodün munt & muot uain à gnir sthbassô. Et aquellas chiosas chi sun tortas uignen ad duanter drettas, & las hertas uignen müdêdas in plaunas uias, (6) & scodüna chiarn uain à uair l'g Salüd da dieu. (7) Et el dschaiua alla lieud quę-[**202**]-la chi giaua oura par gnir battagiôs dad el: Razza da serpains, chi 's ho amussô, che uus fü-

gias l'ira chi uain à gnir? (8) Fasché dime früts dengs d'arüflynscha & nu cumenzo à dir in uus suessa: nus hauain Abraham bab Per che ch' eau dich à uus, che deus es pusaunt d'aquaistas pedras da astdastdêr sü filgs ad Abrahæ. (9) Et gio huossa es missa la sgiür dspera la risth de la bosthchia. Et scodün bœsthc nun faschiand bun früt uain à gnir tagliô giu & uain à gnir bittô flg fœ. (10) Et lg' pœuel lg' dmandêua dschant: Che dains dime fêr? (11) Et arespondiant dis ad els: Quæl chi ho duos arassas, cumparta cun aquel chi nund' ho: & quæl chi ho uitquergia, fatstha l'g sumgiaunt. (12) Et uennen er l's publichiauns par gnir battagiôs & dissen ad el: Maister, che daians fêr? (13) Et el dis ad aquel: Nu scudé da plü co aqué chi es hurdenô à uus. (14) Et l'g dumandêuan el er l's sudôs dschant: E nus che dains fêr? Et dis ad els: Nu batté üngiün: & saias cuntains da las uossas peias. (15) Et aspetand l'g pœuel & tuots pissand in lur cours da Iohannem, sch' el füs forza aquel Christus, (16) schi arespondet Iohannes, dschant à tuots: Eau bataig bain uus cun l'ouua, mu é uain à gnir ün plü pusaunt co eau, da quæl eau nu sun deng da scharantêr la curregia da sias sckiarpas. El uain à battagiêr uus cun [**203**] lg' spiert sænc & cu fœ. (17) Ad aquæl es lg' uan in sieu maun & el uain à natagiêr sieu irêl: & uain ad araspêr l'g furmaint in sieu granêr & la pailglia uain el ad arder cun ün fœ chi nu s'po astüzêr. (18) Et bain bgierras otres chioses intraguidand predgiêua el l'g euangeli agli pœuel. (19) Et Herodes tetrarcha gniand arprais dad el de Herodiade mugliêr da ses frêr & da tuots mêls quæls chi faschaiua Herodes, (20) schi ho el êr aquaist argiunschieu sur tuottes otres chioses, & ho sarrô Iohannem in praschun. (21) Et es duantô, cura che tuot el pœuel gniua battagiô, & siand er Iesu batagiô, & urand, schi es lg' schil auert, (22) & es gnieu giu l'g spiert sænc in curpuræla fuorma sco una columba in el, & es gnieu üna uusth da schil, quæla chi dschaiua: Tü ist aquel mes filg chiêr, in te es à mi cumplaschieu. (23) Mu el, Iesus, cumanzêua dad esser intuorn trent'ans, & suainter co che gniua pissô chel füs filg da Ioseph. Quæl chi füt filg da Heli (24) Quæl chi füt da Mathat, quæl chi füt da Leui, quæl chi füt da Melchi, quæl chi füt da Ianne, quæl chi füt da Ioseph, (25) quæl chi füt da Matathiæ, quæl chi füt da Amos, quæl chi

füt da Naum, quæl chi füt da Hesli, quæl chi füt da Nagge (26) quæl chi füt da Maath, quæl chi füt da Matathiæ, quæl [**204**] chi füt [d^{a}]Semei, quæl chi füt da Ioseph, quæl chi füt da Iuda, (27) quæl chi füt da Ioanna, quæl chi füt da Rhesa, quæl chi füt da Zorobabel, quæl chi füt da Salathiel, quæl chi füt da Neri, (28) quæl chi füt da Melchi, quæl chi füt da Cosam, quæl chi füt da Helmadam, quæl chi füt da Ker, (29) quæl chi füt da Ieso, quæl chi füt da Heliezer, quæl chi füt da Ioram, quæl chi füt da Massa, quæl chi füt da Leui, (30) quæl chi füt da Symeon, quæl chi füt da Iuda, quæl chi füt da Ioseph, quæl chi füt da Ionam, quæl chi füt da Heliachim, (31) quæl chi füt da Maleam, quæl chi füt da Menam, quæl chi füt da Mathatha, quæl chi füt da Nathan, quæl chi füt da Dauid, (32) quæl chi füt da Iesse, quæl chi füt da Obed, quæl chi füt da Booz, quæl chi füt da Salmon, quæl chi füt da Naasson, (33) quæl [chi füt] da Aran, (quæl) quæl chi füt da Esron, quæl chi füt da Phares, quæl chi füt da Iudæ, (34) quæl chi füt da Iacob, quæl chi füt da Isaach, quæl chi füt da Abrahæ, quæl chi füt da Tharræ, quæl chi füt da Nachor, (35) quæl chi füt da Saruch, quæl chi füt da Ragau, quæl chi füt da Heber, quæl chi füt da Sale, (36) quæl chi füt da Cainam, quæl chi füt da Arphaxat, quæl chi füt da Sem, quæl chi füt da Noe, quæl chi füt da Lamech, (37) quæl chi füt da Mathusala, quęl [**205**] chi füt da Enoch, quęl chi füt da Iaret, quęl chi füt da Malalechel, quæl chi füt da Cainam, (38) quæl chi füt da Enos, quæl chi füt da Seth, quæl chi füt da Adam, quæl chi füt da Dieu.

ANNOTATIUNS

Razza] sclatta, armentina, ginüra, aritaina. *Scodüna chiarn*] scodün hum. *Herodes t*(r)*etrarcha*] ün dals quater parzuras, uuol dir t(r) etrarcha, quæl chi era Herodes.

CAP. IIII

(1) Et Iesus plain delg sainc spiert s'partit delg Iordan & füt mnô três l'g spiert îlg deserd, (2) & par quaraunta dijs gniua el attantô dalg diauel né ho ermangiô in aquels dis ünguotta, & siand cumplieus aquels, schi hauet el alhura fam. (3) Et l'g diauel

dis agli: Schi tü ist filg da dieu, schi dî ad aquaista pêdra chella duainta paun. (4) Et Iesus arespondet ad el dschant: E sto scrit: Brichia cun sul paun uain à uiuer l'g hum, dimperse cun scodün uierf da dieu (5). Et l'g diauel l'g mnò sün ün hot munt & amussò agli in cuort tymp tuots ariginams dalg cræs della terra, (6) & l'g diauel dis agli: Eau uœlg dêr à ti tuotta aquaista pusaunza & la lur glœrgia, per che aquella ès stêda dêda à mi, & è quæl ch'eau uœlg schi [**206**] dun eau aquella, (7) schi tü dime m'aduras, t'insthgnugliand giu auaunt me, schi uain ad esser aqué tuot tieü. (8) Et arespondiant Iesus dis agli: uatten dsieua me, Sathana. Perche é sto scrit: Tü daias adurêr tes signer deus & aquel sul hundrêr. (9) Et l'g mnò à Hierusalem & l'g aschanté sü la schimma delg taimpel & dis agli: Schi tüist filg da dieu, schi t' lascha te dues da conder zura ingiu. (10) Per che é sto scrit, chel uain à cumandêr à ses aungels da tè, che daien parchiürêr te, (11) & che t' puorten culs mauns, che tü nun t' pichias tieu pe uia à la pedra (12). Et arespondiant Iesus dis agli: Elg es dit: Tü nu daias apruuêr tes signer deus. (13) Et siand cumplieu tuot l'g attantamaint, schi es l'g diauel tirò uia dad el infina ad ün tymp. (14) Mu siand Iesus três uirtüd dalg spiert turnò in Galileam, schi es ieu oura la numnaunza par tuott elg paias dad el. (15) Et el amussêua in las lur synagogas & gniua ludò da tuots. (1) Et uen à Nazaret, innua ch' el era nudriò, & suainter la sia üsaunza antró el aint in la synagoga sün ün di delg sabath, & aluó sü par lijr. (17) Et es agli dò aint in maun l'g cudesth da Esaiæ profet, & sco el ho auiert l'g cudesth, schi ho el acchiatò l'g lœ, innua chi era scrit: (18) l'g spiert dalg signer sur me, três aqué chel ho hüt me, & â predgiêr l'g euangeli als pouuers ho el tramis me, par ch' [**207**] eau guarescha aquels chi haun l'g cour turblò, & predgia als preschunijrs l'aremischiun, & als orps la uezüda, & ch'eau lascha oura l's chialchiòs três l'aremischiun, (19) & par ch'eau predgia l'an chi es chiêr dalg signer. (20) Et hauiand sarrò l'g cudesth, schi l'g ho el cusnò agli seruiaint, & es sezieu giu. Mu l's œigls da tuots aquels chi eran in la synagoga eran infichiòs via ad el. (21) Et el cumenzó à dir ad els: Huoz es cumplida aquaista scritüra aint in uossas uraglies. (22) Et tuots daiuen agli testimuniaunza & se sthmüràfgliêuan da la gracia dals ses pleds, quæl[s] chi gnuan our della sia buochia,

& dschaiuen : Nun es aquaist l'g filg da Ioseph ? (23) Et el dis ad els : Vus dschais à mi ignamœd aquaista sumaglia : mêdi, chiüra te dues. Tuot aqué che nus hauain udieu chi saia fat in Capernaum, fo er aqui in tia patria. (24) Par l'g uaira ch'eau dich à uus : Che üngiün profet nun es bain arfschieu in sia patria. (25) Mu eau dich à uus in uardæt, che îls dijs da Heliæ eran bgierras uaidguas in Israel, cura che l'g schil füt sarrô trais ans & sijs mais, & cura che füt gnieu üna granda fam per tuotta la terra, (26) & tiers üngiüna da quellas nun es stô tramis Helias, arsaluô in Saretphtha Sydonis tiers üna duonna uaidgua. [**208**] (27) Et bgiers alurus eran in Israel suot Heliæ profet, & üngiün da quels nun es stô natagiô, arsaluô Naaman Syrus. (28) Et tuots in la synagoga sun gnieus plains d'ira udiand aquaistes chioses. (29) Et sun aluôs sü, & l'g haun chiatschô our della cittêd, & l'g mnaun infina alla schimma delg munt, sur quæl lur cittêd era ædifichiêda, par l'g bittêr zura ingiu. (30) Et el passant três iua per miz els oura. (31) Et uen giu à Capernaum in la cittêt da Galilea, & alló îls dis delg sabath amussêua aquels. (32) Et s'insthnuiuan della sia duttrina, per che l'g sieu pled era accumpagnô cun pusanza. (33) Et in la synagoga era ün hum quæl chi hauaiua ün spiert dad ün mêlnet dimuni, & bragit cun hota uusth dschant : (34) Eia, che hæst da fêr cun nus, Iesu Nazarene ? Ist gnieu par n's metter à gippiri ? Eau sæ chi tü ist, aquel sænc da dieu. (35) Et Iesus l'g arügnó dschant : t'immütescha & uo our dad el. Et cura l'g dimuni hauet atter[r]ô aquel in miz, schi giet el our dad el, & nu nuschet agli ünguotta. (36) Et es gnieu üna temma sur tuots, & faflêuan traunter se sues dschant : Che pled es aquaist ? Per che el cumanda als mêlnets spierts cun authoritæd & pusaunza, et uaun oura. (37) Et la numnaunza dad el s'arasêua oura in imünchia lœ da par tuot intuorn da la prusmaunta cuntrêdgia. (38) Et siand Iesus stô sü della synago-[**209**]-ga, schi antról in la chiêsa da Simonis. Et la sœra da Simonis hauaiua üna granda feuura, & l'g aruan par ella, (39) & stand el sün ella, schi arügnó el la feuura & la feuura la laschó aquella, & impestiaunt aluó sü & seruiua ad els. (40) Mu cura che l'g sulailg giaua ad arendieu, tuots aquels chi hauaiuen amalôs cun da plü guises malatias, mnêuan aquels tiers el, el, mettand à scodüni sü l's mauns, guariua aquels. (41)

Et giauen oura er l's dimunis da bgiers, clamand & dschant : Tü ist Cristus aquel filg da dieu. Mu l's arprandant nu l's laschêua faflêr aqué, che sauaiuen chel füs Christum. (42) Et siand gnieu di, schi es el ieu oura & giaiua in un deserd lœ, & l'g pœuel l'g scherchiêua, & uennen infina tiers el & l'g artgniauen, chel nu tiras uia dad els. (43) Ad aquæls el dis : Er à las otres cittêds stou eau predgiêr l' ariginam da dieu : per che in aqué sun eau tramis. (44) Et predgiêua in las synagogi[a]s da Galilea.

· ANNOTATIUNS

L'g an chiêr dalg signer] L'g an bain uais ù in grô. *Bain arfschieu*] bain uais, cum grô.

CAP. V

(1) Mu elg es duantô che l'g chialchiand agli dœs l'g pœuel par udîr (éd. udît) l'g uierf da dieu ch'er el stêua dspera l'g leich da Genezareth, (2) & uezet duos nêfs [**210**] stand îlg læch, & l's pesckiaduors eran gnieus oura da quellas, & lauêuan las araits. (3) Et siand ieu aint in üna nêf, quæla chi era da Simonis, schi l'g aruol, che l'g mnas ün pô our da terra, & seziand schi amussêua el l'g pœuel our de la nêf. (4) Mu da pœia chel hauet fat fin da faflêr, schi dis el ad Simonem : Maina îlg hôt & sthlargia oura las uossas araits alla praisa. (5) Et arespondiant Simon dis agli : Maister, n's afadiant nus per tuotta la not schi num hauain nus pigliô ünguotta (éd. üngoutta) : imperscho sün tieu dîr uœlg eau sthlargiêr la arait. (6) Et hauiand fat aqué schi haun els assarrô üna granda quantitæd d' pesths. Et s'arumpaiua lur arait. (7) Et schignaun als cumpagniuns, quæls chi eran in l'otra nêf, che gnissen & els agiüdassen, & uennen, & implitten amanduos nêfs, da sort che uulaiven affundêr. (8) Quæl cura che Simon Petrus hauet uis, schi s'bittó el à la sthnuoglia da Iesu, dschant : (9) Vo our da me, signer, per che eau sun ün hum pchiêder. Per che l'g stramizi l'g hauaiua appigliô, & tuots aquels chi eran stôs cun el, per chiaschun de la praisa dels pesths, chels hauaiuen appigliô. (10) Sumgiauntamang er Iacobum & Iohannem filgs da Zebedæi, quæls chi eran cumpagniuns

da Simonis. Mu Iesu dis ad Simonem : Nu tmair, che aqui dsieua uainst tü ad appigliêr lieud. [**211**] (11) Et hauiand mnô las nêfs in terra & tuottes chioses abandunô, schi sun é ieus dsieua el. (12) Et es dchappô siand in üna tscherta cittêd, & uhé ün hum plain d'alurusia, & cura chel hauet uîs Iesum, schi s' bittó el giu sü sia fatscha, & l'g aruó dschant : Signer, schi tü uous, schi puost natagiêr me. (13) Et hauiand standieu oura l'g maun, l'g tuchió dschant: Eau uœlg, saiast net. Et adüntrat tiró uia l'alurusia dad el. (14) Et el cumandó agli, chel nu dsches ad üngiün, dimperse uo (dis el) & amuossa te dues agli sacerdot, & huferra sü par aqué che tü ist natagiô, in aqué mœd chi ho cumandô Moses in testimuniaunza ad aquels. (15) Et la numnaunza dad el s'arasêua pür plü fick, & bgier pœuel gniua insemmel par l'g udir & par gnir guarieus dad el da lur malatias. (16) Mu el stêua sur ün maun îls deserds & urêua. (17) Et es duantô in ün schert di, chel amussêua, & eran l's phariseers & l's duttuors della lescha, chi sezaiuen, quæls chi eran gnieus da scodün chiastilg da Galilea & da la Iudea & da Iherusalem : & la uirtüd dalg signer era aco par guarir aquels. (18) Et uhé hummens chi purtêuan in lijt ün hum chi era schirô, & scherchiêuan dalg purtêr aint, & l'g dalg metter auaunt el. (19) Mu nun acchiatand da che part [**212**] che l'g mnassen aint par chiaschun dalg grand pœuel, schi gietten é sülg tet, & l'g laschaun giu très las ass cun l'g lijt, in miz auaunt Iesum. (20) Da quæls sco el hauet uis lur fé, dis agli : Hum, é uignen à t' gnir pardunôs tes pchiós. (21) Mu l's scriuauns & l's phariseers cumenzaun à pissêr dschant : Chi po pardunêr l's pchiôs oter co ün sul deus? (22) Mu hauiand Iesus cuntschieu lur pissamains, arespondiant dis ad el : Che pissês in uos cours? (33) Quæl es plü lêf da dir : tes pchiôs uignan à ti pardunôs, u dir : sto sü & chiamina? (24) Mu par che uus sappias, che l'g filg delg hum hêgia pusaunza in terra da pardunêr l's pchiôs, schi dis el agli schirô : Eau dich à ti : sto sü & prain tieu lijt &| uo in tia chiêsa. (25) Et aquel adüntrat aluand sü auaunt tuots prandaiua in aquæl chel hauaiua giaschieu, & tiró uia in sia chiêsa ludant dieu. (26) Et tuots s'insthnuitten & ludêuan dieu, & sun gnieus plains d'temma, dschant : Nus hauain huoz uîs chioses incredibles. (27) Et dsieua aquaistes chioses ees el ieu oura, &

ho uîs ün publichiaun cun num Leui, seziand alg dazi, & dis agli : Vitten dsieua me. (28) Et aquel hauiand laschô stêr tuottas chioses aluand sü es ieu dsieua el. (29) Et Leui faschet agli in sia chiêsa ün grand past, & [213] era ün grand pœuel dals publichiauns & dad'oters, quæls chi sezaiuen à maisa cun els. (30) Et l's scriuauns & l's phariseers bruntlêuan incunter ses discipuls dschant : Par che mangiais & bauais cun l's publichiauns & pchiaduors ? (31) Et arespondiant Iesus dis ad els : Aquels chi sun sauns nun haun bsüng d' mêdi, dimperse aquels chi haun mêl. (32) Eau nu sun gnieu à clamêr l's giüsts; dimperse l's pchiaduors à l'arüflijnscha. (33) Et els dissen ad el : Par che l's discipuls da Iohannis giünen suens & faun uraciuns, sumgiauntamang er dals phariseers, mu l's tes mangien & baiuen ? (34) Ad aquæls el dis : Nu pudais forza fêr sco l's chiamberlains, intaunt che l'g spus es cun els, giünen é? (35) Mu é uignen à gnir l's dijs, cura che l'g spus uain prais dad els, alhura in aquels dijs uignen els à giünêr. (36) Et dschaiua er aquaista sumaglia ad els : ungiün nu metta üna pezza d'üna uesckimainta nuoua sün üna uesckimainta uêdra, uschigliœ l'g noef arumpa, & agli uedra nus cuuain üna pezza our dalg nœf· (36) Et üngiün nu metta uin nuuel in uders [ueders], uschigliœ arumpa l'g uin nuuel l's uders ueders, & aquel se spanda oura, & l's uders uaun à perder. (38) Mu l'g uin muost s' daia metter in uders nuofs & amanduos uignen cusaluôs. (39) Et üngiün [213] quæl chi baiua ueder, uuol bain bod nuuel, per cha el disth : l'g ueder es miglier.

CAP. VI

(1) Et es gratagiô che in ün dsuainter sabath, quæl chi era ün dels prums, el passêüa três l's semnôs, & ses discipuls ariêuen sü las spias, & mangiêuan las sthfruschant cun l's mauns. (2) Et ünqualchiüns dals phariseers dschaiuen ad els : Che faschais uus aqué chi nun es licit da fêr sü l's sabaths ? (3) Et arespondiant dis Iesus ad aquels : Nun hauais niauñchia lijt aquaist, quæl chi ho fat Dauid, cura chel hauet fam, & aquels chi eran cun el, (4) inchemœd chel antró in la chiêsa da dieu & prandet l's pauns de la propositiun, & mangiô & dèt er à quels chi eran cun el, quæl chi nun es licit da

mangiêr oter co als sacerdots? (5) Mu el dschaiua ad els: L'g filg delg hum es signer êr dalg sabath. (6) Et es duantô ch' er sün ün oter di delg sabath chel antró îlla synagoga & amussêua. Et era allò ün hum, & sieu dret maun era seck. (7) Et l's scriuauns & l's phariseers l'g tgniauen ad acoura, sch' el l'g uulaiva guarir îlg di delg sabath, par chels acchiatassen qualchiosa dalg acchiüsêr. (8) Mu [**215**] el sauaiua lur pisyrs & dis agli hum quæl chi hauiua l'g maun seck: Stò sü & stò in miz. Et aquel aluò sü & stèt. (9) Et Iesus dime dis ad els: Eau uœlg dumandêr uus quæl da duos es licit süls sabaths, fêr dalg bain u fêr dalg mêl, saluêr la uitta u la perder? (10) Et hauiand guardô intuorn tuots aquels, schi dis el agli hum: Stenda oura tieu maun. Et aquel faschet, & es arturnô sieu maun saun sco lioter. (11) Et els sun gnieus plains d'immattüng, & faflêuan traunter pêr che dessen fêr à Iesu. (12) Et es duantô in aquels dijs chel giet oura îlg munt ad urêr, & stèt tuotta not in l'uraciun da dieu. (13) Et siand gnieu di schi clamó el ses discipuls, & scharnet dudesth our da quels quæls ch' er el l's anumnó apostels. (14) Simon quæl el er nummó Petrum, & Andream ses fr êr: Iacobum & Iohannem: Philippum & Bartholomeum: (15) Matheum & Thomam: Iacobum filg da Alphæi: & Simonem quæl chi uain anumnô Zelotes, (16) & Iudam da Iacobi, & Iudam Iscariotem, quæl chi es stô traditur. (17) Et gniand giu cun els, schi s'affermò el in ün lœ plaun, & cun l'g pœuel dals ses discipuls. Et cun üna granda (éd. granda üna) quantitêd d' lieud da tuotta la Iudea & da Hierusalem, & de la marina da Tyro & Sidone, [**216**] (18) quæls chi eran gnieus par udir el, & par gnir guarieus da lur malatias, & aquels chi gniuan astantôs dals mêlnets spierts, & gniuan guarieus. (19) Et tuot l'g poeuel scherchiêua dalg tuchiêr, per che é giaiua uirtüd our dad el, & guariua tuots. (20) Et el aluand sü ses œilgs îls discipuls dschaiua: Biôs sun l's pouers, per che l'g ariginam da dieu es uòs. (21) Biôs sun aquels chi hauais huossa fam, per che uus gnis ā gnir asadulôs. Biôs uus chi cridæs huossa, per che uus gnis ad arir. (22) Biôs gnis ad esser, cura cha la lieud s' uœglian mêl, & cura che zeuran uus dad els, & subrichian uus, & arfüdan uos num sco mêl parmur delg filg delg hum. (23) S'allegró in aquel di & sted leeds, per che uhé, uossa paiaglia es granda

in schil. Per che sco aquaistes chioses faschaiuen lur babs als profets. (24) Mu imperscho uæ à uus arigs, quæls chi hauais uos cussulamaint. (25) Væ à uus chi isches saduols per che uus gnis ad hau[a]ir fam. Væ à uus chi arias huossa, per che uus gnis à uadguêr & à cridêr. (26) Væ à uus, cura tuotta la lieud s' lôda uus, per che in aquella guisa faschaiuen lur babs er als fuos profets. (27). Mu eau dich à uus chi udis: Amó uos inimichs, fasché delg bain ad aquels chi s' uœglian mêl. (28) Fasché bain ad aquels chi dian mêl da uus. Vró par aquels chi s' ingiürgien uus. [**217**] (29) Ad üni chi t' batta in l'üna masella sporscha agli er l'otra, et ad aquel chi prain à ti l'g mantilg nu daiast hustêr er la rassa. (30) Et à scodüni chi dmanda da te, schi dó, et da quel chi prain aqué chi es tieu, nu dumandêr inauous. (31) Et suainter che uus uulais che la lieud fatscha à uus, schi fasché er uus ad els l'g sumgiauntamaing. (32) Mu schi uus uulais bain ad aquels chi s' uœglian bain, che grô hauais uus? Per che er l's pchiaduors uœglian bain ad aquels chils aman. (33) Et schi uus faschais delg bain ad aquels chi faun dalg bain à uus; che grô hauais uus? Perche er l's pchiaduors faun aqué. (34) Et schi uus dæs ad impraist ad aquels, che uus hauais spraunza dad arschaiuer inauous dad els, che grô hauais uus? Per che er l's pchiaduors daun ad impraist als pchiaduors par arschaiuer taunt scunter. (35) Taunt plü amó uos inimichs et fasché delg bain et dêd ad impraist, nun hauiand alló três üngiüna spraunza, et uain ad esser granda la uossa mertsché, et gnis ad esser filgs dalg hutisthem, per chel es buntadaiuel incunter l's scuntschains et l's mêls. (36) Saias dimê misericurgiauels, sco er uos bab es misericorgiauel. (37) Vus nun daias giüdgiêr, et nu gnis giüdgiôs. Vus nu (éd. uus) daias cundannêr et nu gnis cundannôs. Pardunêd et uain à gnir pardunô à uus. (38) Dæd, et uain à gnir dô à uus. Et uignen à dêr in uos sain üna buna imzü-[**218**]-ra, et plaina, et chiatschêda et cumbla. Per che cun aquella prœpia imzüra uus imzürœs, uignen oters ad imzürêr er à uus. (39) Et el dschaiua ad els aquaista sumaglia: po forza ün orph mnêr ün orph? Nu tummen é forza amanduos in la fuora? (40) L'g discipul nun es sur sieu maister. Et scodün uain ad esser perfet, sch' el es sco sieu maister. (41) Mu che uaist tü la büsthchia, quæla chi es îlg œilg

da tes frêr, et nun t'inacorschas da la trêf, quæla chi es in tieu eigen œilg? (42) V inchemœd poust dir â tes frêr: frêr, lascha ch'eau chiêu' oura la büsthchia quæla chi es in tieu œilg, et tü dues nu uais la trêf in tieu œilg? Hypocrit, chiêua oura l'g prüm la trêf our da tieu œilg, alhura uainst â uair che tü chiêuas oura la büsthchia, quæla chi es îlg œilg da tes frêr. (43) Per che é nun es ün bun bœsthc aquel chi fo mêl früt, né er ün mæl boesthc faschiand bun früt s' cugniouscha our da sieu früt. Per che né er our d' spinis (sic) s' cligia figs né er our d' spinatsth uendemgien é l'üia. (45) ün bun hum our d'ün bun thesôr da sieu cour dó oura bain, et ün mêl hum our d'ün mêl thesôr da sieu cour dó oura mêl. Per che our de la abundauntia delg cour schaunschia sia buochia. (46) Et che clamæs me signer, signer, et nu faschais aqué ch' eau dich? (47) Quæl chi uain tiers me [219] et oda mês pleds et fo aquels uœlg eau amussêr à uus, à chi el saia inguêl. (48 El es inguæl ad üni hum chi fabrichia üna chiêsa et chiêua îlg hot et aschainta l'g fundamaint sur üna pedra. Mu siand gnida üna huuazun, schi stumplô l'g flúm uia ad aquella chiêsa, et nu la pous amuantêr, per che ella era affundêda sü la pedra. (49) Mu aquel chi ho udieu et nun ho fat aquel, es inguæl ad üni hum, quæl chi ho fabrichiô sia chiêsa sü la terra, sainza fundamaint; in aquella ho astumplô l'g flüm, et adüntrat es ella tummêda giu, et la ruina da quella chiêsa es fatta granda.

Jacques Ulrich.

(*A suivre.*)

LA FÉTA DELLOÙ POMPIÉ

In rampò de lourié a éto baglia à quella pouésie lou 7 de Mâ 1882 per la Maintenànce doù Languedò alla cour d'amour tegnia où chotsò de Clapiès prés de Montpeglié.

5mou Dsuecton de Plitoncourt

A Monsié.... consacrou qué pouémou
Si lou vuefou sési ;
Et si lou parcouran où poù z'i trouvo d'émou,
I me fara plési.

Chàntou delloù pompié la féta
Qu'ayian dsuena oi tsiria la téta,
Suivan l'usajou antsicou à chivò galoupan.
O ma brova fé Megliusuena!
Quietta bian vitou ta cougliuena
Dessi in rayon della gliuena
Vian m'inspuero !... — Eran toù lou pompié pompan

LA FÊTE DES POMPIERS

Un rameau de laurier a été attribué à cette poésie le 7 mai 1882, *par la Maintenance du Languedoc à sa quatrième Cour d'amour, tenue au château de Clapiès près de Montpellier.*

CINQUIÈME DICTON DE PLITONCOURT

A Monsieur ***, (je) consacre ce poème — saisi sur le vif ; — et si le parcourant, il peut y trouver de l'esprit, — cela me fera plaisir.

(Je) chante la fête des pompiers — qui avaient tiré la tête d'une oie, — suivant l'usage antique au galop du cheval. — O ma jolie fée Mélusine ; — de ta colline descends promptement, — et sur un rayon de la lune — vient m'inspirer ?... — Tous les pompiers pompaient

Lüan dsan la verda peloùsa
Chacun anflouco dsuena roùsa
Où charriot appleyia dsueruejovan lou juet:
Lou plonjoù dedsan l'éga cliora,
Le man arrapée allajborra,
Alloü Kiriyioù sans crio gora,
Fésian giclio pertout le z'égue doù cliapuet.

Alla grànda joi delle dame,
Groce alle pompe pli de flame !
Loù cœur et la méson eran bian à couvar ;
Doù moins z'où dson le Toncourtoise
A qui ne fo po charché noise ;
Car quelle boingre de grevoise
Ant biantoù deglioù man fa siantre lou revar....

Apré avé fa l'egxarciciou,
Tsirîran in fü d'artsificiou,
Qu'ayié confecciouno in artsistou Gréloi.
Lou tambour battuet ina morche,
Doù pont franchîran le dué z'orche !
Lou coumandan fuet : « Avan, orche !
Ne fo allo dsino, i ian fa couére l'oi !...

Là-bas dans la verte pelouse, — chacun paré d'une rose (à son chapeau), — attelés au charriot ils dirigeaient le jet.— Le plongeur (enfoncé) dans l'eau claire, — les mains empoignées à la barre ; — sans crier gare aux curieux, — ils faisaient jaillir de tout côté les eaux du piston.

A la grande joie des dames, — plus de flammes, grâce aux pompes ! — Les cœurs et les maisons étaient bien à l'abri: — du moins les Plitoncourtoises l'affirment... — Malheur à qui leur cherche querelle ! — Car ces femmes allurées — ont bientôt de leurs mains fait sentir le revers !...

Après avoir fait l'exercice, — (ils) tirèrent un feu d'artifice — qu'un artiste Graylois avait préparé. — Le tambour battit une marche ; — (ils) franchirent les deux arches du pont. — Le commandant dit: « (En) avant, marche ! — Il faut aller dîner.. ..on a fait cuire l'oie !...

So de tsigliò où var fougliajou
Plan de siantsoù et plan d'ombrajou
Lou couvar éré mâ per Tsirion l'Oteglié :
Dessi dué douzene de plànche
Ere étàndsa la nappa blànche,
Doù cent z'assiète éran en ranche,
Otan de pouot de vin avero doù ceglié.

De belle guerlànde moussòuse
Entremélé d'égliuet de roùse,
Mariovon glioù couleur à qué jogli plafond...
Et per dedsan quella verdura
I s'i jouyiove ina fréche ura.
Toù se fésian : « Alla bouna ûra !
Le lantargnie [1] agliumée igliumuenon loù fond !

La more Tsirion, bouna fenna,
Que ne cregnié jamé sa pena,
En dépà lou matsin travagliove où dsinò :
Faglié vâre dans sa cuesuena
Si loù mèt ayian bouna muena ;
Et son cofé all'odeur fuena
Rejouyissié la vuya, et lou gout, et lou no.

Sous des tilleuls au feuillage vert — pleins de parfums et pleins d'ombrage — le couvert était mis par l'hôtelier Thirion, — sur deux douzaines de planches — la nappe blanche était étendue — deux cents assiettes étaient alignées, — autant de pots de vin remontés du cellier.

De belles guirlandes mousseuses — entremêlées d'œillets (et) de roses, — mariaient leurs couleurs à ce joli plafond ; — et au milieu de cette verdure — un frais Zéphir s'y jouait. — A la bonne heure ! tout (chacun) se disait. — Les lanternes allumées illuminent le fond !

La mère Thirion, bonne femme, — qui ne craignait jamais sa peine, — depuis le grand matin travaillait au dîner ; — dans sa cuisine (il) fallait voir — si les mets avaient bonne mine, — et l'odeur fine de son café — réjouissait la vue, et le goût et l'odorat.

[1] Allusion au huitième dicton de Plitoncourt. On prononce : Lantargnie en Franche-Comté, au lieu de « lantarna » à Saint-Maurice.

— Vous reviquia della parada :
Allon, ménò, alla suevada !
Fuet-eglie alloù pompié que vegnian d'arruevo.
J'é fignì de betto le force :
Z'où ! prena vîtou voutre ploce,
A mon tolan vous rendri groce,
De bon fricò, per seur, ne seri po pruevo ?

In bravò fuet tremblo le vître...
I coumancîran per le z'uitre,
Sans douta per s'iri fortaman l'apuetsuet :
Lou bîrou et le puetsuete rove,
Le sorde que l'uilou bagniove,
Doù jambon que Tsirion coupove
Moù pompié afamò n'en fîran po puetsuet.

I coutsîran îna omeletta
Pessan îna fuena mueretta
De corpe et de brouchuet pécha dsan lou Salon
Venuet la soùçuesse de linga,
Apré l'oie ina groùssa dsinda,
Avan lou dessar la meringa
Et muele friyiandsise acheté chez Prolon.

— « Vous voilà de retour de la parade : — allons, camarades, à table ! — Dit-elle aux pompiers qui venaient d'arriver. — J'ai achevé de préparer les sauces, — zou ! prenez vite vos places. — Vous rendrez grâce à mon talent, — vous aurez sûrement du bon fricot ! »

Un bravo fit trembler les vitres !... — Par les huîtres ils commencèrent (leur repas) — sans doute afin de s'ouvrir l'appétit fortement : — le beurre et les petits radis, — les anchois baignant dans l'huile, — (de) deux jambons que Thirion découpait — mes pompiers affamés en firent une grande consommation.

Ils mangèrent une omelette, — ensuite une excellente matelote — de carpes et de brochets pêchés dans le Salon ; — vint le saucisson de langues (de porcs), — après l'oie, une grosse dinde, — une méringue avant le dessert — et mille friandises achetées chez Pralon.

Fétîran ja dsueva bouteglie ;
Chourlîran cosi dué bareglie
De bon jus setembroù oûgli si loù Terò.
Lou vérou n'ére jamé tsédou :
Po plitoù plan oùll'ére vouédóu
Où passove insuet qu'in égliuédou
Cueme lou gliuet doù Ronou i fîran-t-abéro [1].

Glioù z'adsuessuet la cuesuegnière
Lou fin mouka, la blonda biéra :
Toutsiquian fignessuet l'oumericou festin.
Se coumançuet loù caquetajou,
Non de foula ! qu'in bavardajou !
I se n'en fésié du tapajou :
Jamé se n'ére vâ in sembloblou poutin !

Lou tour della chanson bachica
Venuet completo la musica,
Chocun ére jouyioù de chanto son coubluet :
Chouquetan, glin l'accompagniove,
A cho mouman l'otrou essicliove,
In otrou, atou, pli for berlove
Et de toù soù poumon jouyiove doù sueblet.

(Ils) fêtèrent la dive bouteille — et burent presque deux tonneaux — de bon jus septembral cueilli sur les coteaux, — le verre ne tiédissait jamais, — aussitôt plein on le vidait, — il passait (le vin) comme un éclair ! — Comme le lit du Rhône ils furent abreuvés !

La cuisinière leur apporta — la fin moka, la blonde bière : — tout cela acheva l'homérique festin. — Les caquetages commencèrent. — Nom de foule ! quel bavardage ! — qael tapage l'on faisait ; — jamais on n'avait vu un semblable vacarme.

La chanson bachique à son tour — vint compléter la musique ; — chacun était joyeux de chanter son couplet — l'un (en) hocquetant l'accompagnait,— l'autre à chaque instant riait à gorge déployée ; — un autre encore beuglait plus fort — et jouait du sifflet de toute (la force) de ses poumons.

[1] On dit souvent à Saint-Maurice : Où n'a po pli fam que lou Ronou a sâ ! (Il n'a pas plus faim que le Rhône n'a soif.)

Où bramaman delle granoglie
I coumancîran la frandoglie.
Insuet que la sarpan que courrage sa proi :
Sa téta vé la quoua se vuere,
Dsan le vourzuene se revuere,
Se bette en rond et se retsuere,
Se repleye où soulâ et freguiglie de joi [1] !

De mémou la rancha s'élànce,
En zigue-zague se balànce,
Retorne si soù po soùtan jouyioùsaman,
Lèvon loù bras loù doù menérou,
Posson dessò loù frandoùgliérou,
Jusqu'où derâ pourtan lou bérou,
Et s'alignon tourno cueme où coumançaman.

Avé son bounuet de pougliuece,
Soù zié blû rempli de magliuece,
Jan Boùdran [2] lou tambour renoumo de vé Bû,
Fa vaneyié se dué baguette ;
Roùluet [3], Poncin [4], glioù cliaruenette,
Tonton [5], fifrérou, avô s'i bette
Toù quatrou per ansam fan in fameux rafû !

Au coassement des grenouilles — ils commencèrent la farandole — ainsi qne le serpent poursuivant sa proie : — sa tête se tourne vers la queue, — dans les saulaies se retourne, — se met en spirale, et se retire, — se reploie au soleil & frétille de joie.

De même la masse (des danseurs, en marche de farandole) s'élance, — se balance en zig-zag, — retourne sur ses pas (en) sautant joyeusement. — Le conducteur & la conductrice lèvent les bras (en se retournant) ; — les autres (danseurs) passent dessous — jusqu'au dernier portant la dame-jeanne, — s'alignent de nouveau, ainsi qu'au départ.

Avec son bonnet de police — (et) ses yeux bleus remplis de malice, — Jean Baudraud, le tambour renommé de Saint-Pierre-de-Bœuf, — agite fortement ses deux baguettes ; — Rollet, Poncin, (soufflent)

[1] La farandole imite les évolutions du serpent poursuivant sa proie.
[2] Habitait, en effet, Saint-Pierre-de-Bœuf (Loire).
[3] Habitait Condrieu.
[4] Jouait très bien du violon et habitait le Péage.
[5] Jouait parfaitement de la flûte. Il habitait Condrieu.

Enfin lou ménerou s'arréte,
A virié si lui où s'apréte
Pâ, touta la frandoglie arrueve.... — Et ardi donc !...
Quand tout lou mondou é t-en pagliace,
Lou proumâ sort, se débarrasse ;
Figlie et garson se bett'en face
Et pessan lastaman i fan in rigoùdon

Pomin vian lou tour della dànse ;
Loù pompié soton-t-en cadànce
Enlaçon glioù dansòuse avé glioù bras vinqueur :
I vueron cueme de boudsifle
Que loù garan flancon de gifle ;
Mogré que lou sexe regnifle
Gli fan ina boucayia et pâ la bouche en cœur !

Apré chocun & sa chocuena
Firan in tour où clior de gliuena,
Istoire de parlo della cho, doù bio tems ;
Loù z'omou fuman de cigole,
Le fenne trassoùtan le biole ;
Suet bian qui prenon de fringole,
Retornon chez Tsirion van lou soupò attend.

dans leurs clarinettes — Tonton, joueur de fifre, se met aussi (de la partie) — et tous les quatre ensemble font un vacarme extraordinaire.

Enfin le conducteur s'arrête ; — il se prépare à tourner giratoirement ; — puis toute la farandole arrive... Et hardi donc ! — Quand tout le monde est en spirale, — le premier se débarrasse et sort : — (alors), filles et garçons se font vis-à-vis, — et ensuite lestement ils exécutent un rigaudon.

Cependant la danse vient à son tour : — les pompiers sautent en cadence, — de leurs bras vainqueurs ils enlacent leurs danseuses ; — ils tournent comme des toupies (ronflantes) — auxquelles le fouet donne des giffles, — malgré que le sexe (se défende en) reniflant, — ils lui font un baiser & puis la bouche en cœur...

Après chaque pompier & sa danseuse, — firent un tour au clair de lune, — histoire de parler du beau temps (&) de la chaleur : — les hommes fumant des cigares, — les femmes franchissant les rigoles (des prés), — si bien qu'ils prennent la faim valle, — retournent chez Thirion où le souper (les) attend.

Glioù bérajou recoumancîran
Jesqu'où matsin et s'en allîran
Chacun de son coùtò afin de se coùché;
Mai z'iyiayan tant fa ruepaglie,
Que toù fésian : « A muet, meraglie ! »
Balançan cueme ina sounaglie
Où couâ ds'in boù feroujou échapo doù boùché....

'En se n'allan de quella sorta
In pompié se trompe de porta;
Va, s'en se n'en douto tombo druet all'arrâ
Dsuena vache que de poù berle
Et jestou dsan que mouman vele....
Oùll'ébravage avó dué mele
Que cosson glioù glicoù et joyon de derrâ!

Lou grangé, soun efan qu'ant tache
La no, de sougnié que la vache,
Entendan qué rafû fîran épouvanto!
Lou motri va vàre all'étrobla
Revian tournó.... Choùsa incrouyobla!
De poù se cache so la trobla,
Et son père gli fa : « Dsé! que t'é donc que t'o!

Ils recommencèrent à boire — jusqu'au matin & s'en allèrent — chacun de son côté afin de se coucher ; — mais ils avaient tant ripaillés — que tous disaient : « A moi, murailles ! » — (En se) balançant comme une grosse sonnette — suspendue au coup d'un bœuf féroce échappé du boucher.

En s'en allant ainsi, — un pompier se trompe de porte — (et) s'en va précisément tomber sans s'en douter au derrière — d'une vache, qui bêle de peur, — et juste vêlant en ce moment ; — il épouvante également deux mules, — lesquelles rompent leurs licols & lancent des ruades !

Le métayer (et) son enfant qui veillent — la nuit, afin de soigner cette vache, — entendant ce bruit étrange en furent épouvantés : — le petit va voir à l'écurie, — revient ensuite... (chose incroyable) — sous la table se blottit de peur, — et son père lui dit : « Dieu, qu'as-tu donc ? »

Ainsi **Regnier** a voulu dire : « Je ne suis pas ce chasseur jadis **tant** approuvé, puisque, sachant où le gibier m'a échappé (**et** ce gibier, c'est le plaisir), je n'ai pu cependant me remettre utilement à sa poursuite. »

Il n'y a rien à changer au texte traditionnel.

Eugène RIGAL.

BIBLIOGRAPHIE

Général Th. PARMENTIER. Vocabulaire Rhétoroman

La *Revue des Langues Romanes* s'adonne depuis quelque temps avec assez de persévérance (avec trop de persévérance, doivent sans doute dire quelques abonnés !) à la publication de textes en langue de la Haute Engadine et autres lieux lointains et reculés, pour que l'on fasse œuvre utile en signalant ici le *Vocabulaire Rhétoroman des principaux termes de chorographie et des mots qui entrent le plus fréquemment dans la composition des noms de lieu, précédé d'une introduction géographique, ethnographique et linguistique.* Cet important ouvrage a été présenté à la section de géographie du Congrès de Bordeaux de l'Association française pour l'avancement des sciences, le 6 août 1895, et les titres scientifiques de son auteur sont de sûrs garants de sa valeur. Il n'est pas en fait moins intéressant pour les linguistes que pour les géographes : on y trouvera, avant le vocabulaire proprement dit, qui occupe exactement 49 pages, une introduction qui constitue une véritable géographie ethnolinguistique des idiomes réthoromans. Je ne puis mieux faire qu'en donner ici les principales divisions : I, 1. Généralités sur les idiomes rhétoromans ; II, 2. Domaine du rhétoroman ; III, 3, Le Frioulan ; IV, 4, Le Ladin du Tirol. 5. Quelques traits caractéristiques des dialectes rhéthotiroliens. V. 6. Le Domaine réthoroman des Grisons. 7. Le Romanche proprement dit, ses dialectes. 8. Le ladin occidental ou dialectes de l'Engadine. 9. Généralités sur les dialectes des Grisons. 10. Quelques remarques sur les verbes. 11. Caractères distinctifs entre le Romanche Sursilvain et le Ladin de l'Engadine. 12. Quelques caractères distinctifs entre les dialectes de la Haute et Basse Engadine. VI. 13. Avenir des langues rhétoromanes. VII. 14. Quelques remarques sur la prononciation des idiomes rhétoromans. Sans suivre le général Parmentier dans les détails de la grammaire rhétoromane qu'il expose avec beaucoup d'autorité et d'intérêt, je me bor-

nerai à insister sur l'intérêt général que présentent les chapitres plus spécialement géographiques de son travail et sur l'importance des considérations qu'il expose sur l'avenir de ces idiomes. Dans ce chapitre, il fait un résumé aussi net que précis de l'histoire littéraire de ces idiomes: il révèlera sans doute à la plupart de ses lecteurs l'existence d'une littérature romanche, et les noms de Flugi d'Aspermont, de Janet Menni, de Zaccaria Pallioppi, de Simeon Caratsch, de Gian Fadri Caderas, poètes, grammairiens, moralistes, qui seraient peut-être aussi célèbres qu'Ibsen et que Bïornsterne Bïornson, ou que ce Finlandais récemment découvert, si les glaces de leur pays étaient dues à la latitude et non à l'altitude. Il faut d'autant plus remercier le général Parmentier de tout ce que son *vocabulaire* apporte de neuf et d'intéressant à la science.

CHRONIQUE

C'est le 28 janvier, jour de la Saint-Charlemagne (heureuse coïncidence pour l'auteur de l'*Histoire poétique* du grand empereur), que M. Gaston Paris a été reçu à l'Académie française. Grande fête pour les romanistes que cette solennelle consécration des mérites littéraires du maître qu'ils aiment autant qu'ils l'admirent ! Que n'étaient-ils tous là pour l'applaudir ! Heureux eussions-nous été, pour notre compte, de le pouvoir faire. Et certes c'eût été à aussi juste titre que de bon cœur, car rarement les voûtes du palais Mazarin ont entendu discours d'une plus haute éloquence que celui de M. Paris.

Dans cet éloge du grand Pasteur, non seulement le récipiendaire n'a jamais paru au-dessous d'un tel sujet ; mais encore, en exposant les travaux, en racontant la vie, en rappelant les croyances religieuses, qui ne sont pourtant pas les siennes, de son illustre prédécesseur, il a su s'élever aux plus hautes considérations philosophiques et morales, et cela dans un langage d'une perfection soutenue, et qu'illumine, en maint endroit, l'imagination d'un vrai poète.

***

Académie royale des sciences de Turin. — Programme de l'onzième prix Bressa. — L'Académie Royale des Sciences de Turin, se conformant aux dispositions testamentaires du Docteur César Alexandre Bressa, et au programme y relatif publié le 7 décembre 1876, annonce qu'au 31 décembre 1896, s'est clos le concours pour les découvertes et les ouvrages scientifiques produits dans le quadriennium 1893-96, concours auquel devaient seuls prendre part les savants et les inventeurs italiens.

En même temps l'Académie rappelle qu'à partir du 1er janvier 1895, il est ouvert un concours, auquel, selon la volonté du testateur, seront admis *les savants et les inventeurs de toutes les nations.*

Ce concours aura pour but de récompenser le savant ou l'inventeur, à quelque nation qu'il appartienne, lequel, durant la période quadriennale de 1895-98, « au jugement de l'Académie des Sciences de Turin, aura fait la découverte la plus éclatante et la plus utile, ou qui aura produit l'ouvrage le plus célèbre en fait de sciences physiques et expérimentales, histoire naturelle, mathématiques pures et appliquées, chimie, physiologie et pathologie, sans exclure la géologie, l'histoire, la géographie et la statistique. »

Ce concours sera clos le 31 décembre 1898.

La somme fixée pour ce prix, la taxe de l'imposition mobilière déduite, sera de neuf mille six cents francs.

Qui a l'intention de se présenter à ce concours devra le déclarer, dans le terme ci-dessus indiqué, par une lettre adressée au Président de l'Académie, et transmettre l'ouvrage par lequel il concourt. Cet ouvrage devra être imprimé ; on ne tiendra aucun compte des manuscrits. Les ouvrages qui n'obtiendront pas le prix dont il s'agit ne seront pas rendus aux concurrents.

Aucun des membres associés nationaux, résidants ou non résidants, de l'Académie de Turin, ne pourra obtenir ce prix.

L'Académie donne le prix à celui des savants qu'elle en juge le plus digne, malgré qu'il ne se soit pas présenté au concours.

Turin, ce 1er janvier 1897.

Le Président de l'Académie, G. CARLE. *Le Secrétaire de la Commission,* E. D'OVIDIO.

* * *

LES ORIGINES DES PATOIS LANGUEDOCIENS. — Un journal du Midi nous annonce que la *Société des sciences et arts* de Carcassonne a reçu, dans une de ses dernières séances, une *intéressante* communication au sujet des origines des patois languedociens. On les croyait jusqu'ici dérivés du latin : M. l'abbé Boudet, curé de Rennes, les rattache à l'anglo-saxon, c'est-à-dire à l'allemand et à l'anglais.

A en juger par ce simple renseignement, la communication, en effet, ne devait pas manquer d'intérêt.

Le Gérant responsable : P. HAMELIN.

LA TRADUCTION DU NOUVEAU TESTAMENT

en ancien haut engadinois

PAR BIFRUN

L'ÉVANGILE SELON S. LUC

(*Suite*)

CAP. VII

(1) Et hauiand cumplieu tuotta aquaista sia uerua udiant l'g pœuel, schi es el ieu aint in Capernaum. (2) Et ün famalg d'ün schert Centurio hauaiua mêl et traiaua, quæl chi era agli chiêr. (3) Et hauiand aquel udieu da Iesu, schi tramtét el tiers Iesum l's seniours dals Iüdeaus, l'g aruand, chel gnis et guaris ses famalg. (4) Mu siand els gnieus tiers Iesum schi l'g aruêuan els datschiert dschant: El es uengiaunt che tü fatschas aqué agli: (5) per che el uuol bain à nossa lieud, et el ho ædifichiô sü üna synanoga à nus. (6) Et Iesus [**220**] iua cun els. Et nu siand gio muot lœng de la chiêsa, schi tramtét l'g centurio tiers el amichs, dschant agli: Signer, nu t'dær fadia. Per che eau nu sun deng che tü aintres süot mieu tet. (7) Três aqué nun hæ eau aestmô nêr m'ues deng da gnir (ed. gnis) tiers te, dimperse di ün uierf, schi guarescha mes famalg. (8) Per che er eau sun ün hum mis suot pusaunza, hauiand suot me sudôs, et dich ad aquaisti: uo, et el uo, et ad üni otri: uitten, et el uain; et à mes famailg: fo aquaist, et el fo. (9) Et mu hauiand udieu Iesus aquelles chioses, schi es el sthmürafgliô da quel, et siand uuot, schi ho el dit agli pœuel chi gniua dsieua el: Eau dich à uus, ch'eau nun hæ pür acchiattô taunta fe in Israel. (10) Et sun turnôs aquels chi era tramis, in la chiêsa et haun acchiattô l'g famalg quæl chi era amalô saun. (11) Et es duantô da londer inuia chel giaiua im (sic) la cittêd, quæla chi ho num Nain, et giaiuen cun el bgiers ses discipuls et un grand pœuel. (12) Et cura che s'aprusmó alla porta della cittêd, uhé s'purtêua oura ün muort, quæl chi era (éd. cra) ün sullet filg da sia mamma: et aquella era üna duonna uaid-

gua, et bgierra lieud de la cittêd cun aquella. (13) Laquæla hauiand uis Iesus, schi ho el hagieu cumpaschiun della, et dis agli : Nu cridêr. (14) Et giet ui tiers et tuchió l'g uaschilg, et aquels chi purtêuan [**221**] stetten ferms. Et dis : Giuuen, à ti dich eau : sto sü. (15) Et stet sü in siz aquel chi era muort, & cumenzó à schianschêr, & l'g det à sia mamma. (16) Et la temma appiglió tuots, & ludêuan dieu dschant : elg es aluô sü ün grand prophet traunter nus, & deus ho uisthdô sieu pœuel. (17) Et es ieu oura aquaista nummaunza dad el par tuotta la Iudea & per tuot ilg prusmaunt paias. (18) Et dissen à Iohannes l's ses discipuls da tuottes aquaistes chioses. Et Iohannes clamó duos da ses discipuls (19) & l's tramtét tiers Iesum dschant : Ist tü aquel chi es (es) da gnir, u aspettain nus ün oter? (20) Et siand gnieus l's hummens tiers el, schi dschetten els : Iohannes baptista n's ho tramis tiers te, dschant : Ist tü aquel chi ist da gnir, u aspettains ün oter? (21) Et in aquella prœpia hura (hura) ho el guarieu bgiers da malatias & da plêias, & da mêls spierts, & det la uezüda à bgiers orfs. (22) Et arrespondiant dis ad els : Izen & dsché à Iohanni aqué che uus hauais uis & hauais udieu, che l's orphs uezan, & l's zops chiaminan, & l's alurus uignen natagiôs, & ls suords odan & l's morts aresüsten, & als pouuers uain predgiô l'g euangeli, (23) & biô es scodün quæl chi nu uain uffais três me. (24) Et cura che fütten tirôs uia l's mes da Iohannis, schi cumenzó el à dir agli pœuel da Iohanne : Che isches ieù (*sic*) oura ilg deserd par uair? Üna chianna chi uain [**222**] amuentêda da l'ora? (25) Mu che isches ieus par uair? Un hum uestieu cun uesckimainta mulaschinas? uhé aquels chi sun cun splaina uesckimainta uestieus & uiuan in bella uitta, sun in las cuorts dals araigs. (26) Schi che isches ieus oura par uair? ün profet? Schert eau dich à uus, & plü co ün profet. (27) Aquaist es aquel, da quæl chi stó scrit : Vhé eau tramet mieu aungel auaunt tia fatscha, quæl chi uain à parderscher la tia uia auaunt te. (28) Perche eau dich à uus, che traunter l's ifauns de las dunauns nun es üngiün naschieu l'g mêr profet co Iohanne Baptista. Et imperscho aquel chi es mender ilg ariginam da dieu: es mêr co el. (29) Et tuot l'g pœuel udiant, & l's publichiauns chi eran batagiôs dalg bataisem da Iohannis, giustifichêuan dieu. (30) Mu l's phariseers & l's amussôs de

la lescha haun stbittô l'g cuselg da dieu incunter se sues, quęls chi nu sun battagiôs dad el. (31) Et l'g signer dis : à chi dime daia eau dir, che l's hummens da quaista generaciun saien inguæls, & à chi sun inguæls ? (32) E sun inguæls als mattels chi sezan in plazza, & clamman traunter els, dschant : Nus hauain sunô à uus cum sinels & nun hauais suttô. Nus hauain chiantô à uus chianzuns da uaidguêr & nun hauais plaunt. (33) Per che elg es gnieu Iohannes Baptista, nu mangiant paun né bauant uin, & [223] dschais : El ho l'g dimuni. (34) Et es gnieu l'g filg delg hum mangiand & bauand, et dschais : Vhé ün hum magliêder & ün bauêder da uin, & amich dels publichiauns & dals pchiaduors. (35) Et la sabbijnscha es giustifichiêda da tuots ses filgs. (36) Et ün dals phariseers l'g aruêua, chel gnis à mangiêr cun el. Et siand ieu aint in la chiêsa dalg Phariseer, schi sezét el à maisa. (37) Et uhé üna duonna quæla chi era stêda üna pchiêdra in la cittêd, & sco ella sauét, chel era sazieu à maisa in la chiêsa dalg Phariseer, schi purtó ella ün guotter d'hüt, (38) & stêua dauous tiers ses pês cridand, & cumanzó à bagnêr ses pês cun sias larmas, & l's terschaiua giu cun l'g hüt. (39) Mu ueziant l'g phariseer, quæl chi l'g hauaiua clamô, schi dis el in se sues, dschant : Schi aquaist füs ün profet, schi saues el bain, chi u da che sort aquaista duonna füs, quæla chi l'g tuochia, per che chella es üna pchiêdra. (40) Et arespondiant Iesus dis ad el : Simon, eau hæ ünqualchiosa da t' dir. Et el dis : Maister dî. (41) Un creditur hauaiua duos debitaduors, l'ün hauaiua d'bit schinc schient danêrs, et loter schinquanta, (42) nun hauiand né l'ün né lioter da paiêr, schi hol dunô ad amanduos ; dî dimê da quæls duos [224] uuol agli plü bain ? (43) Et arespondiant Simon dis : Eau aestim aquel ad aquæli chel ho dunô plü bgier. El dis agli : Tü hæs giüdichiô indret. (44) Et siand uuot incunter la duonna dis à Simon : Vais tü aquaista duonna ? Eau sun gnieu aint in tia chiêsa & nun hæst dô ouua à mes pês : & aquaista ho bagnô mes pês cun larmas, & l's ho terschieu giu cu l's chiauels da sieu chiô. (45) Tü nun hæs dô à mi ün bütsh, & aquaista da pœia ch' eau sun gnieu aint nun ho pusô da tigner büschô mes pes. (46) Tü nun hæs hüt mieu chiô cun œli. Mu aquaista ho hüt mes pês cun hüt. (47) par aqué dich eau

à ti che uignen à gnir pardunôs bgiers ses pchiôs, per che ella ho amô fick (éd.fikc). Et à chi uain pardunô main,aquel amma main. (48) Et dis ad ella: l'spchiôs uignen à ti à gnir pardunôs. (49) Et cumenzaun aquels chi sezaiuen insemmel à maisa à dir in se sues : chi es aquaist, quæl chi parduna êr l's pchiôs? (50) Mus el dis alla duonna: La tia fe t'ho fatta salua, uo cun la pæsth.

ANNOTATIUNS

Haun giüstifichiô dieu] haun dô dret à dieu, s'haun cuntentô da Dieu, sco dîr : deus es giüst. *La sabijnscha es giustifichiêda da ses filgs*] uuol dir : é s'daun dret & els se cradainten. *Creditur*] chianuêder.

[225] CAP. VIII

(1) Et es duantô che alhura dsieua chel chiaminêua in imiünchia cittêd & chiastilg predgiand & laschand à sauair l'g ariginam da dieu, & l's dudesth cun el (2) insemmel cun alchiünas dunauns, quælas chi eran guaridas da mêls spierts, & da malatias : Maria quæl chi s'anumna Magdalene, da quæla eran ieu oura set dimunis (3) & Iohanna mugliêr da Chusæ prochiüradur el da Herodis, & Susanna & otras bgierras quælas chi seruiuan agli our da lur aroba. (4) Et gniand bgierra lieud insemmel, & da scodüna cittêd, curriand tiers el schi dis el três üna sumaglia: (5) Elg es ieu oura ün chi semnêua, par semnêr sieu sem, & îlg semnêr es alchiün crudô intuorn la uia, & stô zappignô, & l's utschels dalg schil haun magliô aquel. (6) Et alchiün oter es crudô sur la pedra, & siand naschieu oura, schi es el schirô uia, per che el nun hauaiua humur. (7) Et alchiün oter es crudô traunter las spinas & las spinas naschiand sü insemmel cun aquel lg' haun astanschantô. (8) Et alchiün ôter es crudô in la buna terra, & siand naschieu, schi hol fat früt schient uuotes taunt.

Et dschant aquaistes chioses schi clamêua el: quæl chi ho uraglies par udir, daia udir. (9) Et ses discipuls l'g dumandêuan dschant: Che sumaglia che aquaista füs. (10) Et el dis: A uus es dô da [226] sauair l's segrets dalg ariginam da dieu, mu als oters três sumaglias, che ueziand nu uezan, & udiand

nun incligian.(11) Et aquaista es la sumaglia: L'g semes l'g plêd da dieu: (12) & aquel chi es dspera la uia sun aquels chi odan: alhura dsieua uain lg' diauel e prain lg' plêd oura da lur cour par che nu crediant che nu uignen saluôs. (13) Et aquels chi sun sur la pedra sun aquels, quæls, cura che lg' haun udieu, schi arschaiuen é l'g plêd cun algrezchia: & aquels nun haun aristh, quæls chi craien à tijmp, & îlg tijmp delg attantamaint staun els giu. (14) Mu aquel chi es crudô in las spinas sun aquels, quæls chi haun udieu, & giand uignen astanschantôs dals pissijrs & da l[a]s arichezzas & dals delets de la uitta né puortan früt. (15) Mu aquel in buna terra (éd. rerra) sun aquels, quæls udiant lg' plêd in ün hunest & bun cour l'artignen & puorten früt três pacijntia. (16) Üngiün, cura chel ho iuidô üna liüsth la couura suot ün uaschilg u la metta suot ün lijt: dimperse el la metta sün ün chiandalijr par che quels chi uaun aint uezan la liüsth.(17) Par che é nun es chiosa secretta quæla chi nu uigna à gnir palaisa. Né chiosa azuppêda, chi nu saia da sauair, & uigna îlg appalais. (18) Guardó dime, in che mœd uus udîs, per che scodün chi ho, ad aquegli uain à gnir dô, & scodün chi nun ho, er aqué chel paissa chel hêgia uain à [**227**] gnir prais dad el. (19) Et uennen tiers el sia mamma & ses frars, né pudaiuen gnir no tiers el par lg' bgier pœuel (20) & l'g es agli laschô assauair & dît: Tia mamma & tes frars staun our dadoura, t'uuliand uair. (21) Quæl arispondiant dis ad aquels: mia mamma & mes frars sun aquaists quæls chi odan l'g plêd da dieu & faun aquel. (22) Et es duantô in ün schert di, muntól in nêf, & er ses discipuls, & el dis ad els: Passain uia in la riua uiduard dalg leich, & muetten. (23) Et nauigiand els, schi s' adrumentól, & det bufs d'ora îlg leich, & la nêf s'impliua & eran in priuel. (24) Et giand els ui tiers l'g astdasthaun sü dschant: Maister, maister, nus prin. Et el siand astdastdô sü arprendret l'ora & la fortüna da l'ouua, & stetten quaid & in aset. (25) Et dis ad els: Innua es uossa fe? Et els tmand sun sthmürafgliôs in se sues dschant: Chi craiest tü che aquaist saia? Perche el cumanda per fin er à las oras & à l'ouua, & ubedeschen agli? (26) Et sun nauigiôs îlg paias dals Gadarenorum, quæl chi sto incunter Galileam. (27) Et cura chel füt ieu oura da la nêf in terra, schi currit agli incunter un schert hum de la cittêd, quæl chi hauaiua ün

dimuni gio bgier tijmp, & nu traiaua aint uesckimainta, né manaiua in chiêsa, mu îls mulimains. (28) Aquel sco el uezét Iesum & chel hauét bragieu, schi s' bittól auaunt el & dis cun hota [228] uusth : Che hæ eau da fêr cun te, Iesu, filg delg hutisthem? Eau t'arou, tü num uœglias aturclêr. (29) Per che el cumandêua agli mêlnet spiert, chel gies our delg hum. Per che el lg' appigliêua suens, & gniua liô cun chiadainas & gniua parchiürô cun scheps, & hauiand el aruot l's liams schi gniua el chiatschô delg dimuni îls deserds. (30) Mu Iesus l'g dumandó dschant : Co hæst num? Et el dis Legio, per che elg eran ieu bgiers dimunis in aquel. (31) Et l'g aruan, chel nu l's cumandas che giessen îlg abys. (32) Et era alló ün trœp da bgiers pourchs chi pasculêuan îlg munt, & l'g aruan chel des tiers ad els, che pudessen ir in aquels. Et det tiers ad els. (33) Et gietten dimé l's dimunis our dalg hum & antraun îls pourchs, & l'g trœp tiró uia in fürgia à cupichias îlg leich & es astanschantô : (34) Et sco uezetten aqué chi dchiappó aquels chi perchiüreuan, schi fügitten é & purtaun la nuella in la cittêd & îllas marias. (35) Et gietten oura per uair aqué chi era duantô, & uennen tiers Iesum, & acchiattaun l'g hum chi sezaiua, da quæl chi eran ieu oura l's dimunis, trat aint & cun saun intellet tiers l's pês da Iesu, & tmetten. (36) Et dschetten ad els er aquels chi hauaiuen uîs, inchemœd che aquel era gnieu saun, quæl chi gniua astantô dalg dimuni. (37) Et tuotta la lieud da [229] Gadarenorum l'g aruêuan, chel s' partis dad els par che chels hauaiuen üna granda temma. Et el siand muntô in la nêf es turnô. (38) Et l'g hum da quæl eran ieu oura l's dimunis l'g hauiand aruô da stêr cun el, mu Iesus l'g tramtét dauend dschant : (39) Tuorna in tia chiêsa & aresthda tuot aqué che deus ho fat à ti. Et aquel tiró uia per tuotta la cittêd predgiand tuot aqué che deus l'g hauaiua fat à si. (40) Et es duantô cura che Iesus turnó, che l'g pœuel l'arfschet, per che tuots l'g aspettêuan. (41) Et uhé é uen ün hum, ad aquæl era num Iairus, & er el era parzura della synagoga, & s' bittó giu auaunt l's pês da Iesu, l'g aruand chel uules ir aint in sia chiêsa, (42) per che el haues üna sula figlia intuorn dudesth ans, & aquella murîua. Et îlg ir l'g pœuel l'g sthquitschêuan. (43) Et üna duonna quæl era chiaschunaifla dalg flüs da saung da dudesth anns

innó, quæla hauaiua spandieu in mêdis tuotta la sia roba, né hauaiua pudieu gnîr dad üngiün guarida, (44) giet ui tiers dauous, l'g tuchió l'g hur de la sia uesckimainta, & adüntrat s'affermêua l'g flüs da sieu saung. (45) Et Iesus dis : Chi m' ho tuchiô? Et sthneiand tuots dis Petrus & er aquels chi eran cun els : Maister, la lieud t'strainschen & t'chialchen, & tü disth : Chi [**230**] m' ho tuchiô? (46) Mu Iesus dis : ünqualchiün m' ho tuchiô. Par che eau sæ ch' elg es ieu uirtüd our da me. (47) Et ueziand la duonna, che la chiosa non era agli azuppêda, schi uen ella trembland, & s' bittó giu auaunt ses pês, & araschunó agli auaunt tuott elg pœuel, par che chiaschun ella l'g haues tuchiô, & inchemœd ella adüntrat füs guarida. (48) Et el dis agli : Figlia, stó da buna uœglia, che la tia fé t' ho fatta salua ; uo cun la pæsth. (49) Et aunchia chel faflêua, schi uen ün da la chiêsa dalg parzura da la synagoga dschant agli : Tia figlia es muorta, nu dêr fadia agli maister. (50) Mu hauiand Iesus udieu aqué plêd, schi arespondet el agli bab de la matella : Nu tmair, & craia sullamaing, schi uain ella ad esser sauna. (51) Et siand gnieu in chiêsa, schi nu laschó el antrêr aint üngiün cun se oter co Petrum et Iacobum et Iohannem, & l'g bab & la mamma de la mattella. (52) Et tuots cridaiuen & planschaiuen aquella. Et els dis : Nu cridó, la mattella nun es muorta, dimperse ella (éd. elle) duorma. (53) Et ariauen del, sauiand chella era muorta. (54) Mu el hauiand chiatschô oura tuots, & hauiand pigliô sieu maun, clamó dschant : Mattella, stó sü. (55) Et es turnô sieu spiert & adüntrat es aluêda sü, & cumandó che l'g dis gnir dô da mang(u)iêr. (56) Et ses bab et sia mamma s'insthnuitten. Et el cumandó ad els che [**231**] nu dschessen ad üngiüni aqué chi era duantô.

ANNOTACIUNS

Abijs] ilg fuons. s'incligia l'g infiern. *Flüs da sang*] mêlchiœschen.

CAP. IX.

(1) Mu hauiand Iesus clamô l's dudesth schi det el ad els pusaunza & authoritêd sur tuot dimunis, & che guarissen ma-

latias. (2) Et tramtét aquels che predgiassen l'g ariginam da dieu et guarissen l's amalôs. (3) Et dis ad els : Nu prandé unguotta par strêda, né bastun, né tasthchia, né paun, né danêrs né haué duos arassas. (4) Et in aquæla chiêsa uus gnis ad ir aint, schi arumagné alló & da londer izen dauend. (5) Et quæls chi nun uignen ad arschaiuer uus, giand our da quella cittêd chi sthbatté er la puolura giu da uos pês in testimuniaunza incunter els. (6) Et siand ieus oura, schi giaiuen é intuorn par l's chiastels, predgiand l'g euangeli, & guariand da par tuot. (7) Et Herodes tetrarcha udit tuot aqué chi duantêua dad el, & s'dubitêua par aqué che gniua dit da qualchiüns che Iohannes fus arisüstô dals morts, (8) & da qualchiüns oters che Helias fü[s] apparieu, & da qualchiüns oters che füs qualch profet dals uijlgs arisüstô (9) Et [**223**] Herodes dis : Iohannem hæ eau sckiauazô ; mu chi es aquel, da quæl eau od tal chioses ? Et scherchiêua dalg uair. (10) Et siand turnôs l's apostels schi haun é aresthdô agli tuot aqué chels hauaiven fat. Et l's hauiand prais cun el, schi det el lœ sur ün maun in ün loe deserd la cittêd, quæla chi ho num Bethsaida. (11) Quæl hauiand sauieu l'g pœuel schi sun é ieus dsieua el, & el arfschet aquels, & faflêua ad els delg ariginam da dieu, & guariua aquels chi hauaiuen bsüng da gnir guarieus. Et l'g di cumenzêua à s'asthbassêr (12) & giand l's dudesth tiers el, dissen agli : do cumiô à la lieud, par che giain îls chiastel & uijchs prusmauns ad aluschêr & ad acchiattêr da mangiêr, perche nus ischen aqui in ün lœ deserd. (13 Et el dis ad els : Dêd uus ad els che mangien. Et els dissen : Nus nun hauain plü co schinc pauns & duos pesths, u pœia che nus giaien & cumpran spaisa per tuot aquaist pœuel. (14) Et eran intuorn schinc milli humens. Mu el dis à ses discipuls : Fasché che aquels sezan giu, inmünchia maisêda schincquanta, (15) & uschia faschetten é, & faschetten tuots aschantêr giu. (16) Et hauiand prais schinc pauns & duos pesths & huzôs ses œilgs in schil, schi benedit el aquels & arumpet & partit giu als discipuls, che metessen auaunt alla lieud. (17) Et haun mangiô tuots & sun sadulôs. Et [**233**] es stô prais sü aqué chi es auanzô ad els, dudesth scherls da tochs. (18) Et es duantô siand el sullet chi urêua, eran cun e ler l's discpuls, et dumandó aquels dschant : chi dian la lieud chia eau saia ? (19) Et els arespondetten & dschetten :

Ioannem Baptistam, & alchiüns oters Heliam, & alchiüns oters che saia arisüstô sü ün qualch profet dals uijlgs. (20) Et el dis ad els : Mu uus chi dschais ch'eau saia? Respondiant Simon Petrus dis: l'g Christum da dieu. (21) Et el l's imnatschó, & scumandó, che nu dessen dir aqué ad üngiüni, (22) dschant : che l'g filg dalg hum stues indürêr bgier, & gnir arfüdó dals seniours, & dals parzuras dels sacerdots, & dals scriuauns, & gnir amazô, & ilg ters di arisüstêr. (23) Et el dschaiua à tuots: sch'ün qualchiün uuol gnir dsieua me, schi sthnêia sesues, & porta inmünchia di sia crusth & uigna dsieua mê. (24) Perche aquel chi uuol saluêr sia uitta, uain à perdar aquella. Mu aquel chi perda sia uitta parmur d'mê, aquel uain à la fêr salua. (25) Perche che auaunza l'g hum, sch'el aguadagna l'g uniuers muond, & perda se sues u fo üna persa da se sues? (26) Per che aquel chi s'trupagia da me & da mes plêds, da quêl uain er l'g filg delg hum à s'trupagiêr, cura chel uain in sia maiestêd, & delg bab, & dals sencs aungels. (27) Mu eau dich à uus uairamang che sun qualchiüns chi staun aqui, chi nun [**234**] uignen ad assagiêr la mort infina che uignen à uair l'g ariginam da dieu. (28) Et es duantô che intuorn oick dis dsieua aqua sta uerua el ho prais Petrum & Iohannem et Iacobum, et es ieu sün un munt par urêr. (29) Et intaunt chel urêua, schi es la fuorma da la sia fatscha duantêda d'üna otra guisa, et la sia uesckimainta alua, et sterliüschainta. (30) Et uhé duos hummens chi faflêuan cun el: quæls eran Moses et Helias, (31) quæls siand apparieus in maiestæd dschaiuen la sia fin quæla chel gniua à cumplir à Iherusalem. (32) Mu Petrus et aquels chi eran cun el, eran aggrauôs delg sœn. Et siand astdastdôs sü, schi uezetten é la sia maiestêd, et duos hummens chi stêuan cun el. (33) Et es duantô, cura che tiraun uia dad el, schi dis Petrus à Iesu : Maister, elg es bœn che nus stetten aqui, et fatschen trais tabernaquels, ün à ti et ün à Mosi, et ün ad Heliæ, nu sauiand che el dschaiua. (34) Et faflant el aqué uen üna nüfla et l's cuurit : et tmetten antrant els in la nüfla. (35) Et uen üna uusth our de la nüfla dschant : Aquaist es mes filg chiêr, aquel udi. (36) Et intaunt che duantó la uusth, schi s' acchiattó Iesus sullet, et els taschetten, et nun dschetten ad üngiüni in aquels dijs qualchiosa da quellas chioses quælas chels hauaiuen uis. (37) Et es duantô

flg di suainter, gniand els giu dalg munt, che gnit agli incunter bgier [**235**] pœuel. (38) Et uhé ün hum delg pœuel clamó dschant: Maister, eau t'arou, tü guardas tiers mes filg, per che eau hæ aquel sul, (39) et uhé l'g spiert l'g appiglia, et subitamang breig'el, & l'g tsrastcha cun sthbêua, et cun êgra s'parta dadel l'g dstratschant,(40) et eau hæ aruô tes discipuls che dsthchiatsthen aquel, et nun haun pudieu . (41) Mu arespondiant dis Iesus : o naciun infidela et cuntrêdgia, cun dich daia eau stêr tiers uus, et cumportêr uus? Maina nó aqui tes filg. (42) Et aunchia gniand nó schi l'g dstratschó l'g dimuni, et l'g decipó. Mu Iesus arprendét l'g mêlnet spiert, et guarít l'g mattel et l'g det â ses bab. (43) Et tuots s'insthnuiuen della granda glœrgia da dieu. Mu s'asthmürafgliand tuots dellas chioses quælas chel faschaiua, sch[i] dis el à [s]es discipuls : (14) Matté aquaists plêds in uossas uraglies. Per che che a uain à gnir che l'g filg delg hum uain à gnir dô in mauns della lieud. (45) Et els nun incligiauen aquaist plêd, e era azuppô ad els, par chels nun incligiessen aqué, & tmaiuen dalg dumandêr da qué plêd. (46) Et antró traunter els ün pissijr quæl dels füs l'g mêr. Mu Iesus veziand l'g pissijr da lur cours, prandét ün mattel, & l'g mattét dspera se, (48) & dis ad els : Scodün quæl chi arschaiua aquest mattel in mieu num, aquel arschaiua me. Et scodün quæl chi arschaiua me, [**236**] arschaiua aquel chi ho tramis me. Per che aquel chi es l'g mender traunter tuots; aquaist uain ad esser l'g grand. (49) Et arespondiant Ioannes dis: Maister, nus hauain uis ün dsthiatschand dimunis suot tieu num, et l'g hauain scumandô, per che el nu uain dsieua cun nus. (50) Et Iesus dis ad el : Vus nu daias scumandêr. Per che aquel, chi nun es incunter nus, es par nus. (51) Et es duantô che intaunt s'cumpliuan l's dis chel daiua gnir prais dauend da qui, schi affermó el la sia scheera da uulair ir â Ierusalem, (52) et tramtet auaunt el duos mês, & giand, schi antraun els in la cittêd dals Samaritauns par appinêr agli. (53, Et nu l's haun arfschieu, per che la sia scheêra era dad ir à Ierusalem. (54) Et hauiand uis aqué ses discipuls Iacobus & Ioannes, schi dschetten é : Signer, uuost nus dian che l'g fœ uigna giu da schil & l's cosüma, sco er Helias faschét? (55) Et siand Iesus uuot incunter els, schi l's imbitó el dschant : Vus nu sauais da che

spiert che uus isches. (56) Per che l'g filg dalg hum nun es gnieu par pêrder las hormas della lieud, dimperse par las saluêr. (57) Et traun uia in ün oter chiastilg. Et es duantô siand els in chiamin per la uia ch'ün schert ho dit ad el : Eau uœlg ir dsieua te innua che tü mæ uæs. (58) Mu Iesus dis agli : Las uuolps haun furaclas, & l's utschels dalg schil lur gnieus, mu l'g filg delg hum nun [237] ho innua chel apôza sieu chiô. (59) Et dis ad ün otter : Vitten zieua me. Et aquel dis : Signer, lascham prüm che eau giaia & seppulescha mes bab. 60) Et Iesus dis agli ; Lascha ch'els morts seppulleschan lur muorts, mu tü uo & predgia l'g ariginam da dieu. (61) Et ün ôter dis : Signer, eau uœlg ir dsieua te, mu la[s]chiam uiuaunt ir à prender cumiô da quels chi sun in mia chiêsa. (72) Et Iesus dis ad aquel : Ungiün quel chi hó mis sieu maun alg arêder & guarda in auous, es sufficiant alg ariginam da dieu.

CAP. X

(1) Et dsieua aquaistes chioses scharnet l'g signer er oters sataunta & tramtét aquels duos à duos auaunt el, in scodüna cittêd & in scodün lœ, inaquæl el era par gnir, (2) & dschaiua dime ad els : La mês es bain bgierra, mu l's lauurains sun pougs. Aruó dimè l'g signer de la mês, chel astumpla lauurains in sia mès. (3) Izen, uhé eau tramet uus, sco l's agnels traunter l's lufs. (4) Nu purtó cun uus ün sacchiet né tasckia né cuzamainta né saludó üngiün per la uia. (5) Et in aquæla chiêsa uus giais aint, schi dsché l'g prüm : La pæsth saia ad aquaista chiêsa, (6) & schi alló uain ad esser ün filg de la pæsth, schi uain la uossa à pusêr sün aquel ; schi nun, schi uain pæsth ella à turnêr à uus. (7) Et in aquella chiêsa aruma-[238]-gné mangiand & bauand aqué chi uain dô dad els. Per che l'g lau [u]raint es uengiaunt da sia paiaglia. Nun izen da l'üna chiêsa in l'otra. (8) Et in aquæla cittêd che uus antrês, & ched arschaiuen uus, schi mangió aquellas chioses chi uignan missas auaunt à uus, (9) & guarí l's amalôs chi sun in aquella, & dsché ad els : l'g ariginam da dieu es aprusmô in uus. (10) Mu in aquela cittêd che uus antræs, & che nun arschaiuen uus, giand oura in las sias plazzas, dsché : (11) Er la puolura quæla chi es

arantêda uia à nus de la uossa cittêd, terschain nus giu in uus, & imperscho saué aquaist, che l'g ariginam da dieu es aprusmô in uus. (12) Eau dich à uus, che à Sodomis in aquel di uain ad esser plü aremischiun co ad aquegli cittêd. (13) Væ à ti, Corazin, uæ à ti Bethsaida, per che schi en Tyro & Sidone (éd. Tidone) füssen fattas aquellas uirtüds, quælas chi sun fattas in uus, schi hauessen ellas aqui dauaunt seziand îlg saick & îlla schendra fat pentijncia da lur putrœgnas. (14) ünguotta taunt main à Tyro & à Sidoni uain ad esser plü aremischium îlg di d'giüdezza co à uus. (15) Et tü, Capernaum' quæla chi ist adhuzêda infina alg schil, uainst à gnir abbasêda infina alg infiern. (16) Quel chi oda uus, oda me, & chi sthbitta uus, sthbitta me, & chi sthbitta me, sthbitta aquel chi ho tramis me. (17) Et l's settaunta sun turnôs cun algrezchia, dschant: Signer, er l's dimu-[**239**]-nis três tieu num sun subiets à nus. (18) Mu el dis ad els: Eau uezaiua tumand l'g satanam sco la seijta giu da schil. (19) Vhé eau dun à uus puzanza da zappêr sü las zerps & sü l's scorpiuns, et sü scodüna uirtüd delg inimich, & nun uain à nuoscher ünguotta à uus. (20) Imperscho nu s'allegró in aquć chels spierts sun à uus subiets, dimperse s'allegró che uos nums sun scrits in schil. (21) In aquella prœpia hura s'allegró Iesus îl spiert & dis: Eau ingrazch te, bab, signer dalg schil & de la terra, che tü hes azupô aquaistes chioses als sabbis & als pardêrs, & las hest scuertas als pitschens, schert schi, bab, perche elg ho uschia plaschieu auaunt te. (22) tuottes chiôses sun dêdas à mi in maun da mes bab, & üngiün nu so (ed. fo) chi es l'g filg oter co l'g bab, & chi saia l'g bab, oter co l'g filg, & à chi l'g filg uuol manifestêr. (23) Et siand uoud incunter l's discipuls sur ün maun dis: Biôs l's œilgs, quæls chi uezen aqué che uus uezais. (24) Per che eau dich à uus, che bgiers profets & araigs haun uulieu uair aqué che uus uezais, & nun haun uîs, & udir aqué che uus udîs, & nun haun udieu. (25) Et uhé ün illatrô della lescha aluó sü l'g appruand & dschant: Maister, che daia eau fêr par hauair la uitta æterna? (26) Et el dis ad el: in la lescha che sto scrit? inchemœd ligias tü? (27) Et aquel arespondiant dis: Ama l'g signer tieu dieu cun tuot tieu cour & cun tuotta tia horma & cun tuotta tia pusaunza [**240**] & cun tuot tieu intellet, & tieu prossem

sco te dues. (29) Et aquel uuliand fêr giüst se sues dis à Iesum: Et chi es mes prossem? (30) Et arespondiant Iesus dis: ün schert hum gniua giu da Ierusalem à Iericho, & s'inbatét îls saschins, quæls l'g spugliaun er da la uesckimainta & l'g hauiand dô plêias tiraun uia laschand aquel mez mort. (31) Et es dchiappô che ün sacerdot gniua giu par aquella uia, & hauiand uis aquel schi passo inauaunt. (32) Sumgiauntamang er ün Leuita giand daspera aqué lœ, & siand ieu ui tiers & l'g hauiand uis, schi es er el passô inauaunt. (33) Mu ün schert Samaritaun faschiand uiêdi uen tiers el, & l'g hauiand uis schi s(i)' amuentó el cun cumpaschiun, (34) & giand tiers el l'g lió sü sias plêias: mettand aint œli & uin, & l'g mettand sü sieu giumaint, l'g mnó in l'hustaria & l'g chiüró. (35) Et îlg di dsieua giand dauend det oura duos danêrs & l's det agli hustijrr & dis agli: Hêgiast chiüra da quel, & tuot aqué daconder insü che tu mettas cuost, cura ch'eau tuorn schi uœlg eau arender à ti. (36) Quæl dimê da quaists trais sumaglia à ti, chi saia stô prossem ad aquegli che s'imbatét îls saschins? (36) Et aquel dis: Aquel chi ho adruô misericorgia cun aquel. Par aqué dis Iesus agli: Vo & fo er tü aquel l'g sumgiaunt. (38) Et es duantô intaunt chels giauen chel antró in üna scherta terra. Et [**241**] üna scherta duonna cun num Martha l'g prandét aint in sia chiêsa, (39) et aquaista hauaiua üna sour cun num Maria, la quæla er seziand tiers l's pês da Iesu attadlêua sieu plêd. (40) Et Martha hauaiua da fêr cu la bgierra massaria la quæla gniand no, dis: Signer, nun hæst arinchiüra che mia sour lascha me ch'eau suletta fatscha la massaria? Di dimê ad ella, chela m'agiüda. (41) Mu arespundiant Iesus dis agli: Martha, tü ist pisirusa, & t'dæst fadia cun bgierras chiôses.(47) Mu imperscho üna sula chiosa es bsugniusa. Et Maria ho scharnieu la part buna, quæla chi nu uain praisa dad ella.

ANNOTACIUNS

Giumaint] es scodün bisth chi lauura. *Leuita*] Leuits eran d'üna sclatta da Israel da quaela chi gnuian fat ls' sacerdots. *duos danêrs*] ualaiuen intuorn 15 cr.

Jacques Ulrich.

(*A suivre.*)

JAC. GOHORII PARIS. DE REBUS GESTIS FRANCORUM LIBER XIII. — LODOICUS XII REX LVI.

(*Suite*)

Eodem fere tempore memorabilis res una extitit, toto Alexandri pontificatu : illius inter reges Hispaniæ ac Lusitaniæ arbitrium finium in regionibus nuper ab utroque repertis regundorum [1]. Is statuit ut, a septentrionibus ducta in australem polum recta linea, quæ pars orbis in Oceano ad occidentem esset Hispanis cederet, [**Fol. 35**] quæ ad Orientem Lusitanis. Primus autem (ut paucis rem complectar, quantum operis suscepti ratio sinet, maximam atque pulcherrimam) [2], Columbus Ligur, peracri vir ingenio, Ferdinandum regem ad peragrandas insulas orbis terrarum semotissimas induxerat, iis valde auctum iri imperium confirmans. Disserebat sibi jam longis peregrinationibus maritimis conspectum, fabulas esse quæ ab antiquis traduntur, quinque cœli zonis globum terræ cingi universum, quarum duæ extremæ terram subjectam frigore incultam animantibus efficiant, media, aestu intolerabili ; nullum enim esse tractum vitalis auræ expertem. Itaque, regis jussu instructis navibus conscendit et ad Fortunatas Insulas delatus, inde [3] XXXIII dies occidentem versus navigans insulas VI reperit quarum duas magnitudinis ingentis, ubi lusciniæ mense septembri canebant, ubi homines nudi, miti ingenio, canes muti, psitacci varii coloris, vellera sponte in montibus nemoribusque nascentia, saxi præduri loco ferri usus, auri tantum in auribus naribusque penduli. Primam Hispaniolam nuncupavit, in qua, propter soli bonitatem, oppidum condidit : ibi ab incolis intellexit se a Zemibus suis oraculo accepisse paucis ante annis, sic deos appellantibus, fatalem suæ regioni gentem vestibus indutam adventare. Ibi arbores

[1] Arbitrium Alexandri inter Hispaniæ et Lusitaniæ reges.
[2] Columbus.
[3] Hispanorum in Oceano orbis novi victoriæ.

nullo tempore frondibus spoliari quibus abundent, nulla tamen earum, præter palmam pinumque, [**Fol. 35** v°] nobis cognita: se ex duobus specubus natos putant. Altera autem in insula, Cuba nomine, insulares aetatem auream agere, nullum agri modum nosse, nec leges nec judicia habere, in dies vivere. Inde alias insulas lustravit, trucium incolarum canibalium humanis carnibus vescentium, fæminis abtinentium, ubi aer adeo temperatus ut mense decembri aves aliæ nidos ponant, aliæ educent pullos. Hispanis ultra tendentibus objecta est continens meridiem versus, ubi fæminæ virum passæ, virgines minime, muliebria tegunt, viri genitalia, cucurbita vel marina concha: regem suum populi honoris causa sublimem humeris gestant: in interiore regione gens capillo promisso, auro gemmisque ornata, vino utitur ex fructibus quibusdam suavi. Herbarum se succo pullo ceruleoque infectam, in prœlio horribiliorem reddit; deinde gens inventa cadavera regum et procerum siccata asservans, eorumque pulvere cibos, honoris ergo, condiens. Postremo Hispanis ad meridiem iter flectentibus, vertex australis emicuit quatuor mirifice fulgentium stellarum serie, ubi semper impuberes proceri homines pugnacesque, ubi aliæ arbores materiam ferunt tingendis lanis idoneam, aliæ in siliquis lanam brevem ad farcienda strata commodam. Mulieribus adulescentibus parire indecorum ducunt, herbaque iis, se conceperint, abortum procurant; ubi flos exaruit, licet. Cum rege mortuo uxores amantissimæ sepeliuntur: [**Fol. 36**] circa paludes in arboribus habitant; aurum in fluviis legunt librali quinque pondere. In Cubana, Cumana, Tevaraque insulis gemmas urinatores expiscantur quæ matronarum Hispanarum mundum copiose auxerunt. Ceteræ gentes postea subactæ ab Hispanis vestium cultu, oppidorum nobilitate, hominum frequentia, bellandi studio, superioribus longe præstant; auro adeo abundant ut parietes templorum ædiumque regiarum eo incrustent, vasis aureis loco æneorum fictiliumque nostrorum passim utantur. His adjecerunt Messicum sibi vectigale, Temisianæ gentis oppidum egregium, cum magno terrarum spatio sub Cancro sito[1]. Quibus si quos ad australes terras Ernando Maglaiane duce Lusitani subegerunt, addiderimus, vix

[1] Maglaianes.

ullus antiquorum hominum labor eorum industriam æquaverit. Is enim, classe Hispanica, initio in Austrum flectens ultra mediam cœli conversionem, magna audacia inauditaque, si vixisset, felicitate ad poli australis altitudinem, nostro Arctici parem, provectus, freti Maglaianis a suo nomine nuncupati, augustiis CCC M. passuum in longitudinem emensis, iterum ad medium cœli spatium se convertit, deinde ad auroræ populos atque insulas Molucas odoratarum arborum plenas medium complexus globi spatium pervenit, ubi pugnans interiit. Comites universi orbis terrarum navigatione triennio confecta, uno quoque anno (ut Bembo historico videtur) [1] die uno longiore, in Hispaniam redierunt [2]. Hoc aliqui tribuunt Sebastiano Cano incolæ Guetariæ provinciæ Guipuzcoa, navi vecto quæ ob celeberrimum cursum Victoria nuncupata est. At aliter quam Bembo geographis placet: si ea circuitio decennio absolvatur vel si mense etiam uno fieri possit, unum semper diem superfuturum ab occasu in ortum tendentibus, e contrario progredientibus unum defuturum. Alia ex parte Lusitanorum classis in austrum ab [**Fol. 36 v°**] Hesperidibus conversa Africæque promontorio quod Bonæ Spei appellant, trajecto, Œthiopiei Oceani se primum ostendentibus littoribus ad Cephalam [3], continentem Nigrorum terram appulit, auro ditissimam quod interiores eo important populi, ut rebus aliis permutent, ibique arcem condiderunt. Inde ad Mozambicem regionem delati, portu egregio et advenarum frequentia nobilem, propugnaculo extructo, ea potiti sunt: cujus incolæ labro inferiori perforato ossula aut gemmas, ornamenti gloria, appendunt. Quiloæ deinde regnum, expulso rege, occupaverunt: aliis post hos relictis populis, Mare Rubrum ingressi, complures nigrorum fortium bello civitates adeunt, qui puellis natis statim naturam consuunt, urinæ tantum exitu relicto, ut prima sit viri cura nuptis eas oras ferro interscindere: tanto in honore apud barbaros non ambigua uxorum ducendarum virginitas! Lusitanis postea transgredientibus, Zides se oppidum obtulit amplo cum portu, quo populi Indici suas merces convehebant

[1] Lusitanorum in orbe novo victoriæ.

[2] En surcharge.

[3] Addition marginale.

unde Ægyptii Alexandriam, Alexandria Veneti suam in urbem quotanis incredibili auri proventu perferebant; quas Lusitani Olysipponem averterunt. Denique ad complures Arabici, Persici, Indicique Oceani insulas, atque ad innumeros continentis portus profecti, sylvis felicibus odorum omni genere, ebore, argento, auro gemmis beatis se [**Fol. 37**] intulerunt, et Colocuete oppido, prœliis secundis factis et munitionibus institutis, in potestatem redacto, eas regiones tenuerunt. Taprobaneque insula longissime per tergum relicta, sui regis signa, quo nemo unquam penetraverat, fortissime prosperrimeque detulerunt. runt. Veneti, sub hos quos conscribimus Italiæ motus, hisce de rebus Pascalici, apud Emanuelem Lusitaniæ regem legati, literios certiores facti, maximum animis dolorem conceperunt, quoniam ablatam sibi perspiciebant facultatem mercium exoticarum ac peregrinarum ex Arabia Indiaque nostro orbi venditandarum, fructuque, quem perpetuum speraverant, amplissimo fraudabantur.

Anno porro Christianismi quingentesimo primo, Lodoicus, antequam se ad Neapolitanam expeditionem accingeret, cum rege Romanorum Maximiliano, Tridenti, per proregem Ambasium pacem facere conatus, inducias complurium mensium obtinuit, Archiducis filii opera, qui in Belgico [1] fraudari se mercaturæ cum Francis commercio belli tempore ægre ferebat : leges præcipuæ erant pacis ejusmodi, ut Maximilianus, diplomate Mediolanensis ditionis Lodoico qui dux declaretur, concesso, in suo ipsum Neapolis jure ne interpellaret ; ipse in diademate imperatorio ei, more institutoque majorum, a pontifice maximo Romæ imponendo, auctoritate opibusque suis præsto esset. De Claudia filia unica nuptui Carolo Philippi filio danda Insubriaque dotis nomine tradenda sermones fuisse quidam produnt ; verum is Fernandi Hispaniæ regis filiam uxorem duxit. Disceptatio inter eos capitum quorumdam [**Fol. 37** v°], quæ longa fore videbatur pacem tum distulit. At in ea compositione Maximiliani fides laboravit, nulla mentione Federici regis more suo facta, a quo quadraginta millia aureorum nummûm acceperat, et stipulatione pensionis XV millium annuæ, moturum se in In-

[1] Induciæ cum Maximiliano.

subria bellum receperat, quo Francorum arma distineret. Lodoicus a Germaniæ motibus securitate domi parta, unde certam firmamque pacem per Archiducem brevi sperabat, jam Neapolim cogitat. Jus in ea Ferdinandus sibi asserebat, propter quod Caroli tempore de divisione illius inter eos consilia fuerant agitata : hæc adeo renovantur, ut Franco Neapolis, cum reliqua subjacente provincia, Hispano Apulia et Calabria cederet. Legati utriusque, qui Romæ erant cum pontifice, rem agerant quoniam bellum hoc principes sui suscepissent, studio in Thracium tyrannum inde transmittendo ut inter eos litem componeret, ne Francus amplius Siciliæ Rex, Neapolis vero Hierosolymarumque Rex appellarentur. Hanc appellationem Federicus II Romanorum imperator rexque Neapolis ab uxore, Joannis filia, et reges Cyprii ex Lusiniana familia falso usurpaverant. Jus autem in Neapoli Ferdinandi paucis exsequamur : Alphonsus Aragoniæ rex Neapolim, non Aragonico, sed peculiari jure adeptus, Ferdinando spurio donaverat: apud Joannem legitimum [**Fol. 38**] filium Aragoniique regni heredem Joannisque filium Ferdinandum hunc, tacita hæc querela mente alta reposita manserat, cogitantes tamen regnum illud Aragonii regni armis opibusque partum fuisse. Ferdinandus Hispanico astu patientiaque animum suum hactenus texerat, nullis propinquitatis officiis cum Ferdinando Neapolitano liberisque successoribus prætermissis, quinetiam, nova affinitatis necessitudine adauctis, Joanna sorore Ferdinando collocata, filiaque filio ejus oblata. Quibus Hispanus artibus efficit quominus Neapolitano sua regni affectati cupiditas innotesceret : mandavitque suo apud pontificem oratori ut fœdus cum Franco percussum, quoad Romam ejus exercitus adveniret, occultum teneret [1]. Jam, hoc fœdere inito, ad bellum Neapolitanum rex accingitur, a se quidem susceptum ne quid juris sui per socordiam aut ignaviam dereliquisse videretur : memorabile quidem bellum in progressu duarum inter se bellicosissimarum gentium Franciæ ac Hispaniæ, sub ducibus quoque militiæ laude clarissimis contentione, quum initio Lodoicus et Ferdinandus utriusque reges in societatem belli simul ac victoriæ

[1] Bellum Neapolitanum.

coiissent, nempe ut communibus armis Neapolim adversus Federicum Aragonium aggrederentur iisque partum regnum inter se partirentur. Ferdinandus hic [**Fol. 38 v°**] jura sanguinis violavit imperii gratia, dum finium propagandorum cupidini futilem causam prætexit, voluisse propinquum regem Neapolim suam Franco extero potius quam sibi stipendiariam facere : immemor tum superbæ a legato suo belli denuntiationis (quam supra commemoravimus) adversus Lodoicum, si quid contra gentilem suum Aragonium moliretur. Lodoicum igitur Armeniacum, ducem Nemorensem, rex Francus exercitui summa auctoritate præficit, adjutore addito Aubignio cum viginti millibus peditum (Ferrono auctore) et quadringentis equitibus more francico numeroque instructis (Alii mille equites, decies mille pedites numerant). Tum Italicæ Francorum copiæ Borgiam deseruerunt ut se suis conjungerent. Armeniacus Mediolano per Hetruriam profectus, pacata ubique loca Borgiæ opera nactus, Columniis in transitu coercendis curam adhibuit qui Francis tam infidi fuerant, oppida eorum arcesque partim vi, partim deditione cepit, ac Borgiæ, ex fœdere, tradidit. Jordano quoque Ursino, qui, nulla deterritus fortunæ varietate, Francis fidem inviolatam servaverat, Taliequitium et Allam adempta illi factione partium, restituit, prædamque Columniis ereptam liberaliter ei contulit. Postea, in trajectu Lyris fluvii, obvius hostium exercitus nonnihil Francos turbavit : sed Aubignio vociferante et Francis equitibus jactantiam exprobrante [**Fol. 39**] « qua se paucis ante diebus solos profligaturos hostem prædicabant », accensi ira pudoreque turmatin irruperunt Aragoniosque nulla mora in fugam verterunt. Capua inde tentata est, cui præerat Fabritius Columna cum trecentis cataphractis equitibus aliquotque levibus et tribus millibus peditum : eo invito Neapolitani passim in Francorum castra commeabant : venit ipse in colloquium cum Aubignio. At quum Aubignius velut jam victor conditiones graviores ferret, Fabritius re adhuc integra ancipitem potius belli eventum expectare statueret, Borgia præsertim pacis consilia turbante, nihil actum est. Qui quidem cum stipatoribus suis solum et quibusdam nobilibus sui comitatus hominibus castra sequebatur. Postero die Franci machinis urbis mœnia quatiebant ; cives Columnæ hortatu fortiter

primos impetus sustinerant. Hanc Franci, indignatione flagrantes ob nuntios procerum Neapolitanorum Romam ad se missos a Columna interceptos occisosque, acrius oppugnare cœperunt; adeo ut oppidani militesque suis jam viribus diffisi, qua iter patuit, saluti consuluerint; Fabritius ubi effusam suorum fugam videt, equo urbe evectus, a Francis insequentibus in castra reductus est. Capti quoque Ugo Cardonius et Renuccius Martianus; Campani diripiuntur, Aragoni male mulctantur. Aiunt monstrum illud teterrimum, [**Fol 39 v°**] Borgiam, in turri qua puellæ civitatis virginesque sacræ confugerant singularum inspectorem curiosum fuisse, quæque forma præstantiores visae, eas in libidinis usum abduxisse[1]. Is antea, puellam eximiæ pulchritudinis ex Elisabetæ Metaurensium ducis comitatu, quæ ad Carratum maritum reipublicæ militibus præfectum deducebatur, quum nec precibus nec pretio pellere potuisset, amoris furore ad vim conversus, in itinere interceptam rapuerat eaque per scelus potitus erat; quam quidem, neque senatus Veneti neque legati regii repetentium monitis, ut redderet potuerat adduci. Lucretiam Borgiam sororem, ne quid intentum prætermitteret, Jovianus Pontanus carmine notat Alexandri filiam, sponsam, nurum fuisse. Actius quoque Syncerus, egregius poeta, a pontifice Borgiaque victos ait Nerones, Caligulas, Heliogabalos Lucretia autem ista, horum Italicorum motuum tempore, tribus maritis defuncta, novissimeque vidua filii Gismundi Bisceliorum principis, Alphonsi Neapolitani regis nothi (quem Borgia frater trucidaverat), jam Alphonso, ducis Ferrariæ Herculis Estensis (alii Atestini) filio natu maximo, desponsata fuit, millibus aureorum nummorum dotis nomine numeratis cum aliis muneribus amplissimis: turpe profecto indignumque tam illustri familia matrimonium, nisi fortasse [**Fol. 40**] tum Regis Franciæ auctoritas, tum formidabilis Borgiæ ambitio, quæ nullis terminis contineri videbatur, præmonere Ferrariensem debuerunt. Marcianum Sancium Vitellocius, quo fratris manibus parentaret, veneno vulneri indito tollendum curavit. Fabritium Iordanes Ursinus Francis carissimus, sponsione more redemptionis intra tres menses persolvendæ, nequicquam contranitente Borgia libe-

[1] Borgiæ libido.

ravit. Neapolis deinceps recepta : Federicus copiis exutus consiliique inops relicto regno deditisque arcibus stipulatus [1] annuos sibi a rege proventus, certasque pensiones ; quarum rerum Aubignio se sponsorem adhibente, ipse, avecta ex pacto, præter tormenta a Carolo relicta, omni supellectile, cum Aubignii literis in Franciam VI triremibus trajecit. Interea Consalvus, tecto consilio simulataque amicitia, Brutiis et Apulis imminebat, a quo Federicus opem frustra imploraverat. Illum enim Federicus, quum renuntiatum sibi esset Francos tam terrestri itinere Aubignio duce quam maritimo præfecto Ravestino adventare, cujus classe Genuensi trium magnarum navium, sexdecim mediocrium cum aliis multis minoribus, alia classis Massilia solvebat sese propediem adjunctura ; Illum, inquam, Consalvum rex Neapolitanus, qui Hispanica arma amicitiæ specie contra se parata ignorabat, cum Ferdinandi classe simulatione auxilii ferendi Siciliæ littoribus hærentem, ut Caietam veniret, rogaverat : ne hic nos cum Guicciardo et rogasse et dolos propinqui illum non latuisse, pugnantia inter se, dicamus! [**Fol. 40 v°**] Consalvus aliquot Calabriæ oppida prætextu securitatis copiarum suarum animo partem hanc suam sine vulnere occupandi obtinuerat. Cujus copiis ad suas coactis, quas septingintorum equitum gravis armaturæ, sexcentum levis, militum sex millium existimabat, speraverat se, collatis quidem signis, Francorum vires facile propulsaturum, de auxiliis Turcarum imperatoris propter moram desperantium. Ut autem fraudibus obviam iret, principes Bissiniani Meletique, colloquii arcani cum Calatiæ comite qui in Francorum castris erat, suspectos, in carcerem conjecerat : filium, ut si quid sinistri accideret in tuto esset, Tarentum miserat. Ipse cum exercitu, Neapoli Prospero Columnæ, Capua Fabricio commissa, Aversæ tanquam ad claustra regni tutanda nequicquam consederat. Nec jam, iis rebus animadversis, mirum esse cuiquam potest Federicum ad Francum regem, verum hostem, proficisci quam ad Hispanum consanguineum, a quo se ingratissime ac iniquissime proditum querebatur, confugere maluisse. Lodoicus non solum redditibus [2] annuis XXX millium aureorum nummorum

[1] Federici regis deditio.
[2] Lodoici regis humanitas.

locupletavit, quo sibi ornatissimum comitatum aleret, sed Andium ducatum, oppidis, villis hortisque amœnissimis circumsitum, dedit : ob quæ identidem feliciorem se regno adempto quam integro dictitabat. Neque enim ad tempus ea liberalitas fuit : expulsis etiam regno Neapolitano Francis, idem honos, eadem omnia ; [**Fol. 41**] quinetiam a rege consiliis intimis adhibitus est, regioque more velut regnaret cultus. Consalvus vero, nullo Marte, Bruttium et Ferdinandi regis sui ditionem ex composito redegit (ne Francis cum Ferrono uno id arrogemus) eosque eventu Alphonsum Federici filium adolescentem natu maximum Tarenti obsedit ; qui, quum certa libertatis conditione urbem inexpugnabilem reliquiisque paterni exercitus munitam dedidisset, contra jurisjurandi religionem captus et in Hispaniam [1], ut unicus Neapolitani regni hæres custodiæ traderetur, transmissus ; reliqui liberi in Ischiæ arces relicti sunt, quam in sex menses, Federicus sibi suisque exceperat, iique, cum miserabili totius Ferdinandi primi posteritate ibi collecta, luctuosissimum spectaculum calamitosæ regiæ præbebant. Præter enim Federicum regem ipsum clarissimo tunc regno spoliatum liberosque parvulos, de quarum sorte magis quam de sua sollicitus erat, aderat soror Beatrix, Matthiæ celleberrimi Pannoniæ regis, uxor, eoque vita functo, Uladislai Boemiæ regis, qui post regnum illud ejus ope occupatum voti compos miseram repudiaverat, Alexandrique pontificis permissu aliam duxerat ; aderat Isabella, nuper Mediolani dux, eodem pene tempore marito, ducatu, unicoque filio orbata. Non omittam hoc loco exemplum singularis rarissimique hodie filii erga parentem amoris memoratu dignissimum, nempe unius e liberis Giberti Monpenserii [**Fol. 41 v°**], Caroli, ea in regione legati, qui, qum Puteolos sepulchri paterni visendi causa concessisset, præ mœrore animi, lacrymis ubertim effusis, supra sepulchrum ipsum exanimis cecidit [2].

Ut porro ad res Neapolitanas revertamus, post victoriam, prima cura fuit reipublicæ constituendæ quæ, ut in bellis fluxa, parum stabat. Itaque jussu regis probi quinque viri et jurisprudentia insignes in senatum allecti : in quibus Martinus

[1] Hispani in Federici filium perfidia.
[2] Monpenserii inaudita pietas.

Ritius, Matheus Afflictus et Petrus Coardus, qui postea præses Lutetiæ fuit. Accidit ut, quum forte in Leontis Thomacelli domo cænaret Aubignius, et inserta esset mentio de Joviani Pontani[1] eruditione in utroque constricto numeris solutoque stylo admirabili, postero die Pontanum accersitum Aubignius amplis donaret muneribus, velletque hominem jam senem honorifica functione ornare, at is, vel rerum commutationem prospiciens vel otio consulens, eam causatus, recusarit. Iam vero Calabriam Apuliamque Hispani acceperant, quamvis regio omnis desiderio Francorum imperii (teste Guicciardino Italo) teneretur; Tarentum copiæ a Consalvo ductæ, quam Leonardus Rhodius eques, oppidi præfectus, et Potentiæ comes, cui Calabriæ dux parvulus commissus fuerat, ignavissime dediderunt. Ferronus Aquitanos pedites a prorege Nemorensi eam in rem traditos scribit, quum ex pacto uterque regum suam quisque [**Fol. 42**] provinciæ partem suis viribus adoriretur. Calabriæ ducem jurejurando ad aras patrato Consalvus receperat, se liberum quocumque vellet ire permissurum, rexque pater consilium dederat extremum abeunti, quum fortunæ infestæ obsistere amplius non posset, ad se ut in Franciam veniret. Hunc Hispanus, nulla, ut constat, imbutus opinione divinitatis, religionisque contemptor, ad regem suum cum custodia misit. Hanc vir callidus et vafer subducebat rationem submovendi heredem regni Francum; ob longum intervallum regionum, auxiliis nummisque ut antea deficientibus, et ob morum dissimilitudinem maximumque ob Italorum principum odium tam potentem vicinum exhorrentium, facile cum tempore illinc dejectum iri, dum sibi e Sicilia proxima cuncta rei gerendæ adjumenta opportune suppeditarentur. At quum omne jus imperiorum in armis statueret, occasionem modo controversiarum nanciscendam ratus de finibus ambigere occipit. Mattheus jurisconsultus scribit ex[2] Capitanate ac Basilicate locis primum dissentionem ortam, alii ex Rignani arce quam Pionettus quidam velut suam sua sponte invasit: alii ob oppidum Promontorii Gargani Dauniis attributum. Paulus Rosellus

[1] Iov. Pontanus.

[2] Controversia de finibus regni.

e Tripalda Hirpinorum oppidulo pacificæ legationis specie violatis induciis, ait ejectos a Consalvo Francos, inde exarsisse ira Armeniacum, uterat injurie impatientissimus : Consalvus vero [**Fol. 42 v°**] qui se videret Franco imparem viribus, venisse in colloquium cum Armeniaco ad Antonii Fanum[1]. Consalvum hunc Hispani Italicique scriptores miris in cœlum laudibus tollunt, Camillo, Scipioni, Julio Cæsari anteponunt : qui sane quibusdam imperatoriis virtutibus præditus fuit, laborum patientia, liberalitate in milites opportuna, severitate pariter ac indulgentia ad occasiones versatili, prudenti ingenio, casuum imminentium conjecturaque futurorum, nisi hæc naturæ ususque decora, simulatione perpetua, perfidia, deorum negligentia contemptuque maculasset. Is utique, dum dat exigitque ab Armeniaco jusjurandum ut communia essent oppida de quibus ambigebatur, in iisque attollerentur utriusque regis vexilla,securo interim Armeniaco totus ad belli cogitationes traductus est. Hinc serendo contentionum causas, ut literis Ferdinandi spe regnum omne, a portione ut contigit, devorantis jubebatur, Capitanatam et Basilicatam, Francis expulsis, occupavit. Quibus velut facibus injuriæ Armeniaco peracri generosoque viro admotis, certum est Francos Hispanos coercere. Nocti igitur palantes eos dispersosque, permultis vulneratis, plures captivos abducunt ; de exigenda tota Apulia Consalvo cogitant : idcirco lectis cum copiis Aubignius in Bruttios mittitur.

(à suivre).

1 Consalvi mores.

NARBONENSIA

Passage de s, z à r et de r à s, z

(Suite)

II. — Changement de *R* en *S*, *Z*

Combusserunt pour *comburerunt*[1] (acte de 1323).

aventusiar, *aventusier*, pour *aventurier* (compois de 1327).

Carboneysa pour *Carboneira*, fém. de *Carbonier*, nom de personne (ibid.).

comprezon pour *compreron*, parf. plur. (1er thalamus, f° 292, analyse d'un acte rédigée au plus tôt en 1307, date de l'acte, et au plus tard en 1344, date de la transcription dans le thalamus).

Petro Pazarolis pour *Parazolis* (acte du 15 janvier 1338).

vigrouserement pour *vigoureusement* (acte du 5 avril 1345; voir p. 57).

Gezardinus pour *Gerardinus* (acte latin du 4 mai 1345).

Auselas pour *Aurelas* (pièce de 1352 intercalée entre les f°s 65 et 66 du manuel du clavaire de 1352. — C'est le nom d'un consul appelé par le clavaire *Aurelas* et dans les textes latins *de Auribus*).

liusei pour *liurei*, parfait de *liurar* (ibid.).

montasia pour *montaria*, condit. de *montar* (ibid.).

castrum de Sancto Nazasio pour *Nazario* (registre factice, dans la partie qui renferme une procédure de 1357).

[1] Je ne pense pas que la graphie *ss* implique la prononciation *s* dur. En effet, on trouve dans un registre de 1407, f° 121 v°, la forme *Sant Cressent* (lieu dit); on prononçait certainement alors comme aujourd'hui *San Cresen*, puisqu'au f° 162 v° et ailleurs encore dans ce même registre, on lit *Sant Crezent*, et aux f°s 146 v° et 164 v° *Sant Crerent*; dans un acte de 1155 cet endroit est appelé *comba Sancti Crisanti*. Il est fort probable que tout en écrivant *combusserunt* on prononçait *combuzerunt*. Il en était sans doute de même pour les mots *escrysson* (clav. 1381, ° 196) = *escriron* 3e pers. plur. parf. de *escriure*, et *peresson* (clav. 1396, ff° 106) = *peseron*, 3e pers. plur. parf. de *pesar*.

deraizaje pour *derairaje* (clav. 1358, f° 104 v°).
duzet pour *duret*, parf. de *durar* (ibid., f° 87).
empenaduza pour *empenadura* (ibid., f° 2).
eza, *ezan* pour *era*, *eran* (erat, erant) (ibid., f° 2 et *passim*).
fezon pour *feron* (fecerunt) (ibid., f° 51).
flozis pour *floris* (ibid., f° 87).
laurayse pour *lauraire* (ibid., f° 20 v°).
lieuzet pour *lieuret*, parf. de *lieurar* (ibid., f° 85).
parayse pour *paraire* (ibid., f° 2 et *passim*).
peiza pour *peira* (ibid., f° 2).
perdezon pour *perderon*, parf. de *perdre* (ibid., f° 85).
glavazi pour *clavari* (ibid., f° 2 et *passim*).
trobezon pour *troberon*, parf. de *trobar* (ibid., f° 103 v°).
GLOSIOSE pour *gloriose* (acte en latin du 17 oct. 1361 : in nomine glosiose virginis Marie).
Aymezys pour *Aimerics* (compois de 1363, f° 37).
Amazatz pour *Amaratz*, lieu dit (ibid., f° 38 v°).
aventuziar pour *aventurier* (ibid., f° 38 v°).
los Azenals pour *Arenals*, lieu dit (ibid., f° 60 v°).
ezetiar pour *eretier* (ibid., f° 39).
lauzador pour *laurador* (ibid., f° 28).
lauzayre pour *lauraire* (ibid., f° 5 v°).
San Lauzes pour *San Laures*, lieu dit, (ibid., f° 23).
Leveiza pour *Leveira*, lieu dit, (ibid., f° 26 v°).
notazy pour *notari* (ibid., f° 39).
sartaizada pour *sestairada* (ibid., f° 19).
Raymundus FAUZE DE SAUZEYRE pour *Faure de Soreyze* (témoin dans un acte rédigé en latin, du 6 février 1369).
Aimezyc pour *Aimeric* (registre de 1376, f° 59 v°).
albazan pour *albaran* (ibid., f° 32 v°).
Amozos pour *Amoros*, nom d'homme (ibid., f° 7 v°).
aventuzier pour *aventurier* (ibid., f°s 10 v°, 25 v°, 43 v°).
Azagon pour *Aragon* (ibid., f° 2).
azena pour *arena* (ibid., f° 106 v°).
azordenezon pour *azordeneron*, parf. de *azordenar* (ibid., f°s 20 v°, 87).
Bazon pour *Baron*, nom d'homme (ibid., f° 50 v°).
Cazanta pour *Caranta*, nom d'homme (ibid., f° 14).
cuzatier pour *curatier* (ibid., f°s 11, 31, 47).

Duzan pour *Duran*, nom d'homme (ibid., f° 2).
eza pour *era* (erat) (ibid., f°s 5 v°, 64 v°, 91 v°).
Fauze pour *Faure*, nom d'homme (ibid., f° 6).
Fauzela pour *Faurela*, nom de femme (ibid., f° 67).
G. de la Fauzya pour *Fauria*, nom d'homme (ibid., f° 35 v°).
Fauzyna pour *Faurina*, nom de femme (ibid., f° 22 v°).
Flozens pour *Florens*, nom d'homme (ibid., f° 31).
Gazyn pour *Garin*, nom d'homme (ibid., f°s 11, 95).
Gyzart pour *Gyrart*, nom d'homme (ibid., f° 84 v°).
lauzador pour *laurador* (ibid., f°s 11, 50 v°).
Lauzes pour *Laures*, nom d'homme (ibid., f° 8 et *passim*).
na Mauza pour *Maura* (ibid., f° 17).
Mauzel pour *Maurel*, nom d'homme (ibid., f°s 15, 85 v°).
Mauzyn pour *Maurin*, nom d'homme (ibid., f° 19).
mazit pour *marit* (ibid., f°s 17, 92 v°).
muzala pour *murala* (ibid., f°s 5 v°, 41, 67).
Sant Nazazy pour *Sant Nazari* (ibid., f° 32 v°).
pazayre pour *paraire* (ibid., f°s 4, 8, 62, 92, 95).
Pazazol pour *Parazol* nom d'homme (ibid., f°s 32 v°, 38 v°, 83 v°).
sartozessa pour *sartoressa* (ibid., f° 64).
Savazyc pour *Savaric*, nom d'homme (ibid., f°s 41, 75).
na Vylaza pour *Vilara* (ibid., f°s 24 v°, 25).
terauzier pour *tesaurier* (thesaurarium) (clav. 1376, f° 88 v°).
Basust, nom d'homme appelé partout ailleurs *Barut* (Texte latin de 1378, BB. 98; Annexes au t. II, de l'*Inventaire* p. 23, c. 2).
Pasis pour *Paris* (clav. 1379, f°s 149 v°, 153 v°).
actosia pour *actoria* (Livre de comptes de J. Olivier, 1381-1391, f° 102 [1]).
albazan pour *albaran* (ibid., appendice I, vi, p. 273).
Azagon pour *Aragon* (ibid., f° 20 v°).
Coblieuze pour *Coblieure*, Collioure, canton d'Argelès, Pyrénées-Orientales (ibid., f° 77,1).
lauzador pour *laurador* (ibid., f°s 69, 2; 99, 3).

[1] Les formes en *s*, *z*, pour *r*, sont d'une autre main que celle qui nous a fourni des exemples du passage de *s*, *z* à *r*. Le texte a seulement *actosi*, mais il me paraît évident que le scribe a omis l'*a* final.

lauzan pour *lauran*, 3e pers. plur. du prés. de *laurar* (ibid., f° 99, 3).

prezon pour *preron*, parf. de *prenre* (ibid., f° 11 v°).

quazamantran pour *caramantran* (ibid., f° 24, 4).

albazan pour *albaran* (clav. 1381, f°s 198 v°, 200 v°).

donezon pour *doneron*, parf. de *donar* (ibid., f° 191).

Duzan pour *Duran*, nom d'homme (ibid., f° 197 v°).

escrysson [1] pour *escriron*, parf. de *escriure* (ibid., f° 196).

eza pour *era* (erat) (ibid.. f° 179).

fozon pour *foron* (fuerunt) (ibid., f°s 181, 183).

Marezas, *Mazezas* pour *Mazeras*, Mazères, déjà cité (ibid., f°s 191, 195).

pazent pour *parent* (ibid., f° 203).

portezon pour *porteron*, parf. de *portar* (ibid., f° 199).

trinquezon pour *trinqueron*, parf. de *trincar* (ibid., f° 196 v°).

RUSALES pour *rurales* (copie faite en 1382 d'un acte de 1344 ; cf. 1er thalamus, f° 279 v° : arbores prediales, *rusales*, fructiferas).

FACINOSOSA pour *facinorosa* (acte en latin du 25 mai 1384).

honozable pour *honorable* (quittances du 15 déc. 1385, du 7 mai et du 10 juin 1386 rédigées par la même personne).

JHEZUSALEM pour *Jerusalem* (acte en latin du 21 juillet 1386).

ADULTERIOSA pour *adulteriora* (acte en latin du 17 décembre 1387).

RASISSIME pour *rarissime* (ibid).

meruza pour *mesura* (clav. 1389, f° 155 v°).

PLAYSA pour *plaira* (copie faite par un scribe narbonnais, le 10 septembre 1390, d'une lettre d'Olivier de Clisson, datée de Lyon le 20 octobre 1389 : la ont y lui playsa).

defendezan pour *defenderan*, futur de *defendre* (clav. 1393, f° 96).

peresson [2] pour *pezeron* (clav. 1396, f° 106).

mayzal pour *mairal* (copie faite le 27 septembre 1399).

yzege pour *yrege* (haereticum) (3e thalamus, f° 131 v°, écriture de la fin du XIVe siècle).

Pazazol pour *Parazol*, nom d'homme, compois non daté, mais

[1] Voir p. 121, n° 1.

[2] Voir p. 121, n. 1.

que ses caractères paléographiques font remonter au XIV^e^ siècle.

plazezia pour *plazeria*, condit. de *plazer* (se trouve au verso d'un acte du 8 juillet 1334 dans une analyse d'une écriture du XIV^e^ siècle.

carteyza pour *carteira* (clav. 1402, f° 153).

alumenazia pour *alumenaria* (clav. 1405, f° 111 v°).

anezon pour *aneron*, parf. de *anar* (ibid., f° 108).

belacaza pour *belacara* (ibid., f° 113).

cazeta pour *careta* (ibid., f° 108).

clavazy pour *clavari* (ibid., f° 132).

clazicat pour *claricat* (ibid., f° 111).

comesazi pour *comesari* (ibid., f° 108 v°, 110 v°).

costezon pour *costeron*, parf. de *costar* (ibid., f° 113).

cremezon pour *cremeron*, parf. de *cremar* (ibid., f° 112 v°).

dauzada pour *daurada* (ibid., f° 112 v°).

enebitozya pour *enebitoria* (ibid., f° 109 v°).

escriptuza pour *escriptura* (ibid., f° 112).

eza pour *era* (erat) (ibid., f° 110).

fazina pour *farina* (ibid., f° 112 v°).

fezan pour *feran* (faciebant) (ibid., f° 113).

fezon pour *feron*, parf. de *far* (ibid., f° 112 v°).

fozon pour *foron* (fuerunt) (ibid., f°^s^ 108 v°, 110, 111 v°).

genezal pour *general* (ibid., f°^s^ 109, 111).

Gizart pour *Girart* (ibid., f° 112 v°).

menestaizal pour *menaistairal* (ibid., f° 1).

notazy pour *notari* (ibid., f° 112 v°),

pageza pour *pagera* (ibid., f° 108 v°).

paiseiza pour *paiseira* (ibid., f° 112).

pazaire pour *paraire* (ibid., f° 1).

Pazys pour *Paris* (ibid., f° 109 v°).

peiza pour *peira* (ibid., f° 112).

Peizona pour *Peirona*, nom d'homme (ibid., f° 108 v°).

primeyza pour *primeira* (ibid., f° 132).

quzar pour *curar* (ibid., f° 112).

repazassion pour *reparassion* (ibid., f° 116 v°).

serteficatozya pour *certeficatoria* (ibid., f°^s^ 110 v°, 111).

seza pour *cera* (ibid., f° 111 v°).

siza pour *sira* (ibid., f° 112).

trezauzya pour *tresaurier* (ibid., f^os^ 108 v°, 111).
azenquada pour *arencada* (hareng) (*Lybre del robynage*, 1405, f° 76 v°).
Bazon pour *Baron* (ibid., f^os^ 45 v°, 46 v°).
sazia pour *saria* (ibid., f° 48 v°).
beuze pour *beure* (clav. 1410, f° 47 v°).
ezan pour *eran* (erant) (ibid., f° 51).
queze pour *quere* (ibid., f° 76).
donezon pour *doneron*, parf. de *donar* (3° thal., f° 156, acte du 28 janvier 1411).
dauzada pour *daurada* (clav. 1416, f° 133).
eza pour *era* (erat)(clav. 1420, f° 102).
fazem pour *farem* fut. de *far*, 1^re^ pers. plur. (ibid., f° liminaire 1).
fozon pour *foron (fuerunt)* (ibid., même f°).
menestayzal pour *menestairal* (ibid., même f°).
Ampaza pour *Ampara*, bois situé à Sallèles, canton de Ginestas (Aude), (registre de 1423, f° 19 et *passim*).
albazan pour *albaran* (ibid., f° 19).
apazelhar pour *aparelhar* (ibid., f° 22).
cabyzonal pour *cabironal* (ibid., f° 19 v°).
Mercozinhan pour *Mercorinhan*, canton de Narbonne (ibid., f° 31 et *passim*).
portezon pour *porteron*, parfait de *portar* (ibid., f° 35).
selazi pour *selari* (ibid., f° 21).
albazan pour *albaran* (liasse de quittances de 1429).
anezon pour *aneron*, parf. de *anar* (ibid.).
auctozitat pour *auctoritat* (ibid.).
clavazy pour *clavari* (ibid.).
veizan pour *veiran*, fut. de *veire* (ibid.).
Gizard pour *Girard* (BB. 55, f° 4 v° ; document de 1430).
eza pour *era* (erat) (clav. 1433, f° 150).
albazan, albaza pour *albaran* (liasse de quittances de 1438).
clavazy pour *clavari* (ibid.).
liuza pour *liura* (ibid.).
Peize pour *Peire* (ibid.).
Pezier, Peziar pour *Perier*, nom d'homme (ibid.).
promezon pour *promeron*, parf. de *prometre* (ibid.).
veizan pour *veiran*, futur de *veire* (ibid.).

actozya pour *actoria* (clav. 1438, f° 109).
anezon pour *aneron* (ibid., f° 116 v°).
Bareiza pour *Bareira* (ibid., f° 109 v°).
cadeiza pour *cadeira* (ibid., f° 116 v°).
Caityveiza pour *Caitiveira*, lieu dit (ibid., f° 133).
cazema pour *carema* (ibid., f° 133 v°).
costezon pour *costeron*, parf. de *costar* (ibid., f° 129).
demozava pour *demorava*, imparf. de *demorar* (ibid., f° 116 v°).
esquzar pour *escurar* (ibid., f° 118 v°).
eza, *ezan*, pour *era*, *eran* (erat, erant)(ibid., f°s 109, 114, 116 v°, 117, 129).
fezon pour *feron*, parf. de *far* (ibid., f° 112 v°).
fozon pour *foron* (fuerunt) (ibid., f° 133 v°).
fraize pour *fraire* (ibid., f° 116 v°).
genezal pour *general* (ibid., f° 112).
Guizaut pour *Guiraut*; nom d'homme (ibid., f° 116 v°).
lieuzeya pour *lieureya* (ibid., f° 129).
mozit pour *morit*, parf. de *morir* (ibid., f° 112 v°).
notazy pour *notari* (ibid., f°s 109, 118 v°, 129).
ostalaizya pour *ostalairia* (ibid., f° 117 v°).
paisseiza pour *paisseira* (ibid., f°s 118 v°, 131).
paize pour *paire* (ibid., f° 112).
pastuzal pour *pastural* (ibid., f° 118 v°).
Pazys pour *Paris* (ibid., f° 109).
peze pour *penre* (ibid., f° 112 v° et *passim*).
rancuzan pour *rancuran* (ibid., f° 135).
recomandatozia pour *recomandatoria* (ibid., f° 112 v°).
revezent pour *reverent* (ibid., f° 116 v°).
speciayze pour *speciayre* (ibid., f° 131).
talaize pour *talaire* (ibid., f° 129 v°).
albasan, *albazan* pour *albaran* (liasse de quittances de 1444).
beuse pour *beure* (ibid.).
clavaysya pour *clavairia* (ibid.).
clavazy, *qulavasy* pour *clavary* (ibid.).
feson pour *feron*, parfait de *far* (ibid).
oblygeson pour *obligeron*, parf. de *obligar* (ibid.).
Peyse pour *Peire* (ibid.).
veysan pour *veiran*, futur de *veire* (ibid.).
CLAVASO pour *clavario*, dans deux quittances en latin données

les 27 juillet et 12 décembre 1447 au clavaire par le maître des écoles.

anesen pour *aneron*, parf. de *anar* (clav. 1453, f° 113 v°).
caséma pour *carema* (ibid., f° 114).
disem pour *direm*, futur de *dire* (ibid., f° 3).
donesen pour *doneron*, parf. de *donar* (ibid., f° 114).
enteses pour *enteres*, (intérêt) (ibid., f°s 116 v°, 118).
fasem pour *farem*, fut. de *far* (ibid., f° 3).
fesen pour *feron*, parf. de *far* (ibid., f° 114).
foson pour *foron*, (fuerunt) (ibid., f° 3)
fraise pour *fraire* (ibid., f° 114).
genesal pour *general* (ibid., f° 3).
glhosihos, *glhosihoza* pour *glorios*, *gloriosa* (ibid., f° 3).
hesa pour *era* (erat) (ibid., f° 114).
Masia pour *Maria* (ibid., f° 3).
mayse pour *mayre* (ibid., f° 3).
menestaysal pour *menestayral* (ibid., f° 3).
pasadis pour *paradis* (ibid., f° 3).
pasaysia pour *parairia* (ibid., f° 3).
Pasis pour *Paris* (ibid., f° 117 v°).
sermonaise pour *sermonaire* (ibid., f° 117 v°).
albaza pour *albaran* (clav. 1456, f° 86 v°).
eza pour *era* (erat) (ibid.).
fezon pour *feron*, parf. de *far* (ibid.).
lieuza pour *lieura* (ibid.).
paisseiza pour *paisseira* (ibid.).
prumeiza pour *prumeira* (ibid.).
albazan pour *albaran* (clav. 1461, f° 109 v°).
cabizonal pour *cabironal* (ibid., f° 113).
cridezon pour *crideron*, parf. de *cridar* (ibid., f° 110).
despendezon pour *despenderon*, parf. de *despendre* (ibid., f° 110).
dizem pour *direm*, parf. de *dire* (ibid., f° 1).
Duzant pour *Durant*, nom d'homme (ibid., f° 109 v°).
fazem pour *farem*, fut. de *far* (ibid., f° 1).
fezon pour *feron*, parf. de *far* (ibid., f° 110 v°).
fozon pour *foron* (fuerunt) (ibid., f° 110).
fraize pour *fraire* (ibid., f° 103 v°).
genezal pour *general* (ibid., f° 109).
Gizart pour *Girart* (ibid., f° 1).

glozia pour *gloria* (ibid., f° 1).
glozios, glozioza pour *glorios, gloriosa* (ibid., f° 1).
Lauzes pour *Laures* (ibid., f° 108).
menesteizal pour *menesteiral* (ibid., f° 1).
Mercozichan pour *Mercorinhan* (ibid., f° 108 v°).
perdezon pou *perderon*, parf. de *perdre* (ibid., f° 110).
portezon pour *porteron*, parf. de *portar* (ibid., f°108 v°).
prezon pour *preron* parf. de *prenre* (ibid., f° 110 v°).
seza pour *cera* (ibid., f°s 109, 110).
ajustezon pour *ajusteron*, parf. de *ajustar* (clav. 1465, f° 76).
costezon pour *costeron*, parf. de *costar* (ibid., f° 73).
dalezon pour *daleron*, parf. de *dalar* (ibid., f° 76 v°).
demoza pour *demora*, prés. indic. de *demorar* (ibid., f° 70).
demozáva pour *demorava*, imparf. de *demorar* (ibid., f° 75).
eron pour *eran* (erant) (ibid., f° 76 v°).
fozon pour *foron* (fuerunt) (ibid., f° 71).
lauzador pour *laurador* (ibid., f° 68 v°, 73).
mandezon pour *manderon*, parf. de *mandar* (ibid., f° 75).
menestayzal pour *menestayral* (ibid., f° liminaire).
ruzal paur *rural* (ibid , f°s 65, 65 v°, 66 v°).
seza pour *cera* (ibid., f° 73 v°).
sobizan pour *sobiran* (ibid., f°s 73 v°, 76).
genezalh pour *general* (clav. 1471, f°s 99, 104 v°).
Lauzens pour *Laurens*, nom d'homme (ibid., f° 103).
Mauzel pour *Maurel*, nom d'homme (ibid., f° 29).
queze pour *quere* (ibid., f° 104 v°).
sobizan pour *sobiran* (ibid., f° 102 v°).
glozios, gloziora pour *glorios, gloriosa* (clav. 1474, f° liminaire).
armasy pour *armari* (clav. 1476, f° 144).
cabiso pour *cabiro* (ibid., f°s 140, 144 v°, 145).
cabisonal pour *cabironal* (ibid., f° 141).
casema pour *carema* (ibid., f° 146).
dusant pour *durant* (ibid., f° 148).
escryctusa pour *escritura* (ibid., f° 148 v°).
escrieuse pour *escrieure* (ibid., f° 144 v°).
escusar pour *escurar* (ibid., f° 142).
faredoisa pour *fasedoira* (ibid., f° 142).
hordusa pour *ordura* (ibid., f° 147).
pasaula pour *paraula* (ibid., f° 148).

perqusayre pour *perquraire* (ibid., f^os^ 141 v°, 142).
preson pour *preron*, parf. de *prenre* (ibid., f° 145).
quesyer pour *queryer*, *querir* (ibid., f° 144 v°).
quzar pour *qurar* (ibid., f° 149).
subijan pour *subiran* (ibid., f° 144 v°).
tresauzier pour *tresauryer* (ibid., f° 146 v°).
deuze pour *deure* (clav. 1478, f° 106 v°).
SERRUSIER pour *serrurier* (inscription de 1637, escalier du musée).
SAINTE-VALIÈSE pour *Sainte-Valière*, canton de Ginestas, Aude (1707. Arch. de la Haute-Garonne, B. 1295).

Pour les mots qui suivent on a des exemples de la forme avec *r* et de la forme avec *s*, *z*; mais je ne suis pas en mesure de déterminer d'une manière absolument certaine si c'est l'*r* ou le *z* qui sont primitifs. Je ne donnerai de références que pour la forme la moins usitée, les exemples de l'autre étant fréquents. Il m'a paru plus commode de ranger ces mots-ci par ordre alphabétique, en plaçant la forme usuelle la première en caractères romains.

Alaros, Alarossa — *Alazos*, *Alazossa*, noms de personnes (registre de 1376, f^os^ 18 v°, 103 v°).
Alfaric — *Alfazyc*, nom d'homme et ensuite lieu dit (ibid., f° 94).
Astarac — *Astazac*, nom d'homme (ibid., f° 26 v°).
Auruol — *Auzuol*, nom d'homme (ibid., f^os^ 68 v°, 95).
Azibert — *Aribert*, nom d'homme (acte de 1250. — *Inventaire des archives de l'archevêché de Narbonne*, III, 89 v°). — Il est évident que la forme *Aribert* devait se trouver dans l'acte analysé; autrement on ne comprendrait pas que le rédacteur de l'inventaire l'eut employée de préférence à la forme *Azibert* seule usitée de son temps (1639).
Johan La Baysera — *la Bayseza*, nom d'homme (clav. 1465, f° 76 v°).
Blaze — *Blare*, nom d'homme (*Libre del robinage*, 1403, f° 47; clav. 1465, f° 75; clav. 1468, f° 100 v°; clav. 1471, f° 103; clav. 1478, f° 106 v°).
Botaric — *Botazic*, nom d'homme (registre de 1376, f° 37 v°).
Bugarag — *Bugazag*, nom d'homme (ibid., f° 93).

Cabaretz — *Cabazetz*, nom d'homme (registre de 1376, f° 32 v°; clav. 1381, f° 183 v°).

Cabyrol — *Cabyzol*, nom d'homme (reg. de 1376, f° 82).

Caderona — *Cadezona*, nom d'homme (liasse de quittances de 1435; clav. 1438, f° 117 v°; clav. 1461, f° 113) [1].

Chaurier — *Chauzier*, *Chazier*, formes diverses d'un même nom propre dans le livre de comptes de J. Olivier (1381-1391).

Dauret — *Dauzet* nom d'homme (registre de 1376, f° 97).

Despero — *Despezo*, nom d'homme (clav. 1438, f° 129 v°).

La Figairola — *la Figaizola*, lieu dit (clav. 1438, f° 117).

Foret — *Fozet*, nom d'homme (clav. 1438, f° 192).

Ganieira — *Ganieiza*, nom d'homme (clav. 1438, f° 112).

Gera — *Geza*, nom d'homme (clav. 1405, f°s 110 v°, 116 v°).

Laurac — *Lauzac*, *Lauzagua*, noms de personne (registre de 1376, f°s 36 v°, 44 v°; livre de comptes de J. Olivier, f°s 21 v°, 1; 52 v°, 2).

Mandirac — *Mandizac*, lieu dit (acte du 21 octobre 1443; liasse de quittances de 1444).

Maraussana — *Mazaussana*, nom de femme (reg. de 1376, f° 14 v°, 24).

Marmoreyra — *Marmoseyra*, lieu dit (clav. 1476, f° 113).

Maressa — *Mazessa*, nom de femme (reg. de 1376, f° 25 v°).

Montirac — *Montizac*, nom d'homme (reg. de 1376, f°s 64, 96).

Mora — *Moza*, nom d'homme (reg. de 1376, f° 34 v°).

Osseiras — *Osseizas*, lieu dit (clav. 1438, f° 129 v°).

Palairac — *Palaizac*, nom d'homme (compois 1363, f° 28).

Palares — *Palazes*, nom d'homme (reg. 1376, f° 15 v°).

Paragoria — *Pazagozya*, nom de femme (reg. 1376, f° 4).

Parazan — *Pararan*, Paraza, canton de Ginestas (Aude) (comptes de J. Olivier, f° 89, 1).

Parazana — *Pararana*, nom de femme (compois de 1332, f° 5; registre de 1376, f° 94 v°).

Peirona — *Peysona*, nom d'homme (clav. 1453, f° 3).

[1] Dans un document rédigé à Toulouse en 1255, le même personnage est appelé tantôt Bernardus de *Canaverio*, tantôt Bernardus de *Canaves*. Livre de comptes de J. Olivier, pièces justificatives, p. 343, n° 33, et p. 344, n°s 33, 34.

Peirucier — *Peysusiar*, nom d'homme (compois de 1327).

Perignan — *Pesyhan*, *Pesyhia*, aujourd'hui Fleury, canton de Coursan (Aude) (clav. 1476, f^os^ 113; 142 v°).

Pomairols — *Po mayzols* (clav. 1405, f° 109).

Razigauda — *Rarigauda*, nom de femme (clav. 1447, f° 158).

Saurina — *Sauzyna*, nom d'homme (registre de 1376, f° 27).

Serinhan — *Sezinhan*, canton de Béziers (Hérault) (libre del Robinage, 1405, f° 46).

Serinhan — *Sezichan* (clav. 1471, f° 97).

Severaga — *Sevezaga*, nom de femme (reg. de 1376, f° 68).

Soreize — *Raymundus Fauze de* Sozeire (acte en latin de 1369).

Tabourel, signature d'un verrier dans une quittance de 1445; *Taboizel*, au dos du même acte.

Taurinhan — *Tauzynhan*, nom d'homme (reg. de 1376, f° 76).

Tezan — *Teran*, Thézan, canton de Durban (Aude) (comptes de J. Olivier, f° 94 v°).

Torosela — *Tororela*, Tourouselle, canton de Lézignan (Aude) (comptes de J. Olivier, f° 60 v°, 3; 109, 1).

Dans les comptes de clavaire des XIV^e^ et XV^e^ siècles, il est souvent question d'un pont qui est appelé tantôt *d'en Taurel* et tantôt *d'en Tauzel*.

Des listes qui précèdent, on peut conclure que le changement de *s*, *z* en *r* et de *r* en *s*, *z*, se produit à Narbonne dès le XIII^e^ siècle, qu'il est fréquent au moins pendant tout le XIV^e^ siècle, et la plus grande partie du XV^e^, qu'il devient rare dans le dernier quart de ce siècle. Les deux exemples qui appartiennent aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles peuvent être sans doute de simples particularités individuelles, mais ils me paraissent attester la persistance d'une prononciation de l'*r* qui rendait facile la confusion de l'*r* et du *z*.

On m'objectera sans doute que les exemples antérieurs au milieu du XIV^e^ siècle sont peu nombreux, tandis qu'ils se multiplient à partir de 1352, et l'on sera disposé à conclure que c'est seulement à partir du milieu du XIV^e^ siècle que ce phénomène est devenu fréquent. Mais si l'on veut bien considérer la nature des documents d'où sont tirés les exemples, et remarquer en même temps que la série des registres des clavaires ne commence qu'en 1352, que les quittances leur servant de

pièces justificatives antérieures à 1429 ont toutes disparu, on reconnaîtra que les exemples deviennent nombreux seulement lorsqu'on peut puiser dans les textes vraiment populaires [1], que les chartes n'en fournissent pas un nombre plus considérable après le milieu du XIV[e] siècle qu'avant cette date. Je me crois donc autorisé à affirmer qu'un phénomène phonétique dont les chartes offrent quelques exemples était fréquent lors de la rédaction de ces actes[2], et par suite qu'à Narbonne le changement de *s*, *z* en *r* et d'*r* en *s*, *z* remonte, non seulement au milieu du XIV[e] siècle, mais au moins au milieu du XIII[e]. En effet, nous trouvons *gleira* pour *gleisa* dans des copies datées de 1255. On trouvera même tout à l'heure un exemple curieux qui reculerait jusqu'en 1236 l'époque à laquelle ce phénomène a commencé, non pas à se produire, mais à se manifester dans des textes. Il ne faut pas oublier que ces manifestations écrites n'ont lieu que longtemps après que le phénomène qu'elles révèlent s'est produit dans la langue parlée [3].

[1] Les compois de 1327, 1330, 1332 ne comprennent chacun qu'un quartier et ils sont des plus sommaires. Ce sont des sortes de rôles de taille de vingt feuillets environ renfermant seulement des noms de personne et de profession. Il n'est pas étonnant qu'ils fournissent peu d'exemples. Ce sont les seuls textes d'origine populaire antérieurs à 1352.

[2] Prière de se rapporter à ce qui a été déjà dit à ce sujet, p. 52.

[3] Il n'est pas hors de propos de citer ici des exemples qui tendent à prouver qu'il en a été ailleurs comme à Narbonne. On a déjà vu, p. 131, n° 1, un exemple de 1255 intéressant Toulouse. En voici un autre de 1253 intéressant Alais, dans le Gard. Nous avons le texte latin d'une ordonnance rendue le 3 des ides d'août 1253 par les consuls d'Alais (*Revue des Sociétés sav.*, 6[e] série, t. III, p. 435). Parmi les témoins figure *Ugo de Monturargues*. Ce *Monturargues* est le même endroit que le *Montusanicas* dont M. Germer-Durand cite une mention datée de 1280 dans son *Dictionnaire topographique du Gard*. C'est aujourd'hui *Montuzorgues*, ferme située dans la commune de Durfort, canton de Sauve. Pour la persistance de ces formes au XV[e] siècle, on connaît dans le Narbonnais le mot *paurat* = *pausat* dans un acte du 31 mai 1421 rédigé à La Palme, arrondissement de Narbonne, et cité par Alart (*Rev. des lang. romanes*, t. XII, p. 12) ; les mots *aure*, *auron* = *ause*, *auson* dans un document de 1470 daté de Gignac (Hérault) (*Rev. des lang. rom.*, t. II, p. 11). J'ai trouvé dans un acte en provençal daté de Bize (arrondissement de Narbonne) 23 septembre 1470 les formes *diossera* = *diossesa* et *Roqua peyrora* (lieu dit) = *Roqua peyrosa*. Ce document m'a été com-

On se trouve ainsi en présence d'un phénomène phonétique qui a persisté dans la même région pendant au moins deux siècles et demi, qui s'est certainement manifesté avec une grande intensité pendant la plus grande partie de cette période [1] et qui n'a cependant laissé dans la langue que fort peu de traces [2]. C'est un fait qui peut paraître étrange, mais qui n'en est pas moins certain. Il est bon de le constater, et de se rappeler à ce propos qu'en linguistique pas plus que dans toute autre science, le vraisemblable n'est pas la mesure du vrai.

Le rapprochement de nos deux listes permet encore quelques constatations intéressantes. On voit que le changement de *r* en *s*, *z* commence à paraître plus tard et cesse plus tôt que le changement de *s*, *z* en *r*. Les personnes qui changent volontiers *s*, *z* en *r* changent aussi, mais bien moins souvent *r* en *s*, *z*; celles qui changent volontiers *r* en *s*, *z* ne changent que rarement *s*, *z* en *r*.

muniqué par M. Bories, membre de la Commission archéologique de Narbonne.

[1] C'est pour le prouver que j'ai multiplié les exemples, sans cependant les épuiser, bien loin de là, si ce n'est pour les premières et les dernières années.

[2] C'est à peine si on en retrouve quelques traces dans le mot *cerieiro* **cerasia*, dans l'exclamation *vie d'are*, considérée comme plus élégante que *vie d'ase*, que j'ai entendue prononcer *vie d'athe* (*th* doux anglais), et dans quelques noms de lieu comme *Gasparets* (commune de Boutenac, canton de Lézignan, Aude), et *Lebrettes*, ferme à l'ouest de Narbonne. Gasparets est *Guadpadengs* en 1089 (Doat, t. LVII, f° 75) en supposant la copie de Doat exacte, *Gagpasencs* dans une procédure de 1342 sur la leude du sel et le pesage, *castrum de Gadiopazenchis* (registre de 1349, f° 154 v°), *de Gatpasenchis* (registre de novembre 1429, f° 72); par contre, on trouve *Gasparens* dans une liste des lieux composant la viguerie de Narbonne, probablement du milieu du XIV* siècle (Arch. de Narb., AA., 8° thal., f° 37), une autre liste de même date donne *Gatpaenx* (ibid., f° 39), on lit *dominus de Gadioparenchi* dans un acte du 9 juin 1430, etc.—Lebrettes était un couvent de femmes; il est appelé *domus beate Marie de Lapideto* dans un registre en latin en 1341 (procédure sur les droits de bauderage entre Narbonne et Moussan); le même registre appelle le terroir dans lequel se trouvait ce couvent indifféremment *territorium de Lapideto*, *territorium de Lebezeto*, le compois de 1363, f° 25 v°, a *las Lebezetas*, le clav. de 1381, f° 192 v° *Lebezet*. Je trouve *Lebrettes* dans un acte de 1522; sous l'influence française, l'étymologie populaire tend à lui substituer *Levrette*.

Les textes narbonnais présentent aussi quelques faits curieux qui me paraissent se rattacher à ceux qui viennent d'être étudiés. Il arrive souvent au *d* entre deux voyelles de passer à *s*, *z*, et ensuite, comme on vient de le voir, à *r*. J'ai rencontré un exemple d'un phénomène inverse ; *r* est remonté à *d* dans *concestodi* pour *consestori* ou *consistori*, salle des séances : « Portar de palha al concestodi del cossolhat de Sieutat. » (Clav. 1439, f° 117 v°). Est-ce à dire que la langue soit passée de *r* à *z*, et ensuite à *d* ? Je ne le pense pas. L'élément dental de la trémulante *r* s'est sans doute isolé directement sans emprunter aucun intermédiaire [1].

Un autre fait est le passage de *j* à *r*. Je lis dans un acte du 18 janvier 1236 : « Ego Guillelmus Arqueraire profiteor, etc. — Ego Agnes, uxor predicti Guillelmi Arquejaire, etc. — Guillelmus Arquejaire, avunculus dicti Guillelmi Arquejaire [2]. » Lorsque j'ai rencontré ce texte j'ai cru tout d'abord à un lapsus du scribe qui aurait écrit par mégarde *Arqueraire* pour *Arquejaire*. Je suis revenu sur cette impression quand j'ai retrouvé dans le compte d'un correspondant de Jacme Olivier *coratare* pour *coratage* [3], et dans une copie faite en 1382 d'un acte du 29 septembre 1344 *gasanhargium* pour *gasanhagium* [4]. L'explication de cette dernière forme ne me semble pas présenter de difficulté. L'élément dental du *j* provençal est passé à *r*, l'élément guttural subsistant toujours. Il est arrivé aussi que l'élément dental a seul subsisté. Ce phénomène assez fréquent dans d'autres dialectes est fort rare à Narbonne. J'en ai cependant rencontré un exemple dans *duraic* pour *juraic* [5]. Il est fort probable que c'est là ce qui s'est passé pour *arquejaire*, *coratage* devenus * *arquedaire*, * *coratade*. Le passage à

[1] M. Chabaneau m'assure que le passage direct de *r* à *d* est extrêmement commun dans le parler de Montpellier. Je saisis cette occasion pour dire que je dois beaucoup à M. Chabaneau pour l'explication des formes *coratare*, *cazura*, *roraros*, dont il va être question.

[2] Le mot *arquejaire* est très fréquent dans nos textes comme nom commun ; il désignait l'ouvrier qui battait la laine avec l'arçon. Je n'ai pas rencontré ailleurs la forme *arqueraire*.

[3] *Livre de comptes de J. Olivier*, p. 274.

[4] « Matafera, alias vocatus gasanhargium monasterii beate Marie Fontisfrigidis. » — Le *gasanhage* est une exploitation rurale, une métairie.

[5] *Annales du Midi*, avril 1896, p. 195.

arqueraire, *coratare* ne présente plus dès lors de grandes difficultés.

Il est à présumer aussi qu'un phénomène analogue doit s'être produit pour le mot *cazura*. Le texte qui nous fournit cette forme l'écrit aussi *cazucha* [1] qui est d'ailleurs la forme ordinaire à Narbonne. L'élément dental de la chuintante *ch* aura seul subsisté et se sera affaibli en *d*, d'où le passage à *r* est facile. On n'aurait pas besoin de recourir à cette hypothèse si la forme *cazuta* que fournissent divers textes provençaux se rencontrait à Narbonne. Je ne l'y ai jamais trouvée.

Le clavaire de 1402 présente au f° 142 v° la forme *roraros* pour *rogazos*, *roazos (rogationes)*. Le dernier *r* est un exemple de plus du passage de *z* à *r*, mais le second est bien surprenant. Faut-il invoquer ici l'analogie ? Ce mot se présente ordinairement sous la forme *roazos*. Faut-admettre que *roazo* s'est modelé sur *razo* et qu'un *r* s'est intercalé entre les deux voyelles de sorte que *roazos* est devenu *rorazos* et par suite *roraros* ? — Le clavaire de 1465 présente au f° 75 la forme *rozazos* où le second *r* est devenu *z*.

Il me reste enfin à dire un mot de quelques particularités que j'ai déjà signalées. Les mots comme *quinre*, *onre*, *Nemre* pour *quinze*, *onze*, *Nemze* me paraissent de nature à nous faire mieux connaître le phénomène que nous étudions. Dans ces mots le *z* n'est pas placé entre deux voyelles et cependant il devient *r*. Je ne crois pas que nous ayons là deux faits entièrement différents. Dans ces deux cas le *z* est la lettre initiale de la syllabe et est suivi d'une voyelle. Cette condition est suffisante pour que le changement en *r* se produise. Il en est de même de la lettre *r* ; pour passer à *z* il n'est pas du tout nécessaire qu'elle soit entre deux voyelles, il suffit qu'elle forme la lettre initiale d'une syllabe et qu'elle soit immédiatement suivie d'une voyelle. C'et ainsi et non autrement que nous pouvons expliquer des formes comme *zazòn* pour *razon* ; *penze* pour *penre* ; *Berza*, *Berzy*, *Guerza*, *Ynglaterza* pour *Berra Berry*, *Guerra Ynglaterra* ; *letza*, *subzogat* pour *letra*, *subrogat*.

[1] Copie d'nn acte de 1329 datée du 21 juin 1344 (1er thalamus, f° 170). Ce mot désigne ici la pente d'un cours d'eau.

Un des caractères du dialecte narbonnais actuel, c'est de prononcer très fortement l'*r* ; il semble que cette prononciation soit fort ancienne. C'est à elle très probablement que nous devons les deux *r* que certains scribes donnent aux mots qui n'en prennent régulièrement qu'un. Je me borne à citer au XV^e^ siècle *dyoserra, franquerra* (pour *diocesa, franquesa*) aux folios 112 et 113 du clavaire de 1478, et pour le XIII^e^ siècle *penrre, venrra* dans un acte de 1253, rédigé à Montpellier par un notaire de Narbonne [1]. Dans les mots comme *Berra* les deux *r* se faisaient sentir d'une manière fort distincte ; je ne doute pas qu'on n'en sentît deux dans un mot comme *Girart* qui a pu devenir ainsi *Girzart*. Quant à *letra, sobrogat,* la prononciation actuelle détache l'*r* de la muette précédente, qui semble alors faire corps avec la première syllabe, tandis qu'*r* devient la lettre initiale de la syllabe qui suit. Il en était ainsi lorsque *letra* est devenu *letza, sobrogat sobzogat.*

Il n'y aurait de difficulté que pour les mots comme *ar* pour *az* (*ad*), *cordar* pour *cordas, crur* pour *crus,* etc. Toute difficulté disparaît, si l'on admet qu'ici l'*s* est passé à *r* seulement lorsque le mot était au féminin ou au pluriel *crusa, cruses,* ou était suivi d'un autre mot commençant par une voyelle *cordas e fyl* devenu *cordar e fyl, az Avinhon* devenu *ar Avinhon.* Ce n'est que lorsque un usage fréquent eut habitué les oreilles aux formes *crur, ar* qu'on les employa même devant les consonnes ou à la pause ; ainsi le clavaire de 1376 écrit *de geyr de peira,* J. Olivier, f° 13 *per j drap crur que ly vendem* [2].

Ne pourrait-on pas faire un pas de plus qui permettrait de grouper tous les faits dans lesquels s'observe le passage de *s, z* à *r* et de *r* à *s, z*. Dans tous les cas précédents, *s, z* ou *r* étaient à l'initiale et suivis immédiatement d'une vo. elle.

[1] *Livre de comptes de J. Olivier,* pièces justificatives, p. 316 et 317.

[2] Il est un mot qui m'est tout à fait obscur, c'est *arus*, que J. Olivier emploie au f° 87 pour *escus*. Ce sens est mis hors de doute par le rapprochement du f° 87 et du f° 98 ; dans celui-ci on lit *draps escus* et dans l'autre à une place absolument identique *draps arus*. Il est bien difficile d'admettre qu'*arus* soit une simple modification phonétique d'*escus*. Le changement d'*e* en *a* est loin d'être sans exemple dans les comptes de J. Olivier, *erma* (*erema*) y est devenu *arma, ensenha, aseha*, etc. Mais *sc* devenir *r* !

Mais les mêmes changements s'opèrent lorsque *s*, *z*, *r* terminent la syllabe et sont précédés immédiatement d'une voyelle. Que l'on se rappelle les mots *almorna* pour *almosna*, *bertiar* pour *bestiar*, *borcz* pour *bosc* ; — *sastre* pour *sartre*, *aspa* pour *arpa* qui sont les analogues de *quinre*, *penze ;* que l'on se rappelle encore le mot *arze* analogue de *Berza* ou mieux de *Girzart*, et dont on peut rapprocher *Tharsis, (Athassis, Atacis)*, et l'on verra se poursuivre le parallélisme des formations. Il semble bien dès lors que nous puissions conclure que toutes les fois que *s*, *z* est en contact avec une voyelle il peut passer à *r*, et que réciproquement *r* en contact avec une voyelle peut passer à *s*, *z* (1).

Il resterait à expliquer la production de ce phénomène. Malheureusement les textes populaires vraiment anciens font défaut et l'on ne peut savoir si le phénomène s'est produit, dès l'origine, dans toutes les catégories de mots qu'il affecte du XIII[e] au XV[e] siècle, mots de formation populaire ou de formation savante, mots dans lesquels l'*s* est étymologique, *clausa*, ou mots dans lesquels l'*s* provient d'une dentale primitive : *spatha, espasa, esparo*, etc. Il faudrait avoir d'abord résolu ces questions avant de décider que nous sommes ici en présence d'une simple confusion assez difficile à comprendre, surtout quand on considère que les personnes employant *s*, *z* pour *r* n'emploient que rarement *r* pour *s*, *z*. Je serais plutôt disposé à croire que nous avons affaire à une prononciation particulière, à un phonème que les scribes peu lettrés ne savaient comment noter et pour lequel ils écrivaient tantôt *r*, tantôt *s*, tantôt *z* et quelquefois même *j* ou *g*. Il a dû se passer alors quelque chose d'analogue à ce que l'abbé Rousselot a constaté à Saint-Bonnet-de-Rochefort, où « le son *y*

(1) Il y a une difficulté pour les mots comme *bestiars* pour *bestias* (v. p. 55) fréquents en catalan, beaucoup plus rares en provençal. La difficulté tient à la conservation de l'*s* sans laquelle ils rentreraient dans la catégorie des mots comme *ar*, *crur*, etc. Je serais assez disposé à admettre que ces formes ne se sont d'abord produites que lorsque ces mots étaient placés devant une voyelle ; ils rentrent alors dans la catégorie des mots comme *arze* où le *z* s'étant redoublé, celui qui est ainsi devenu final de la syllabe précédente s'est changé en *r*. Je ne me dissimule pas que c'est là une pure hypothèse.

est le même que celui de l'*r* de *père*, laquelle incline fortement vers *z*. Ce sifflement se produit un peu en arrière des dents, en un point où *r* et *z*, *s* dure peuvent se rencontrer (1). »

En somme il reste établi que le changement de *s*, *z* en *r* et de *r* en *s*, *z* s'est produit à Narbonne dès le XIII[e] siècle et a persisté au moins jusqu'à la fin du XV[e] siècle ; qu'il reste aujourd'hui bien peu de traces de ce changement; que les personnes qui emploient *r* pour *s*, *z* emploient moins souvent *s*, *z* pour *r*; que celles qui emploient *s*, *z* pour *r* emploient plus rarement encore *r* pour *s*, *z*; que ce phénomène se produit lorsque ces lettres sont au commencement ou à la fin d'une syllabe en contact immédiat avec une voyelle.

Alphonse Blanc.

BIBLIOGRAPHIE

A. Restori.—**Per la storia musicale dei Trovatori provenzali**, appunti et note (Estratto dalla *Rivista Musicale Italiana*, vol. II, fasc. 1, 1895). — Fratelli Bocca editori, Torino. — 95 pp. in-8°.

Sous ce titre modeste, M. A. Restori vient de publier une contribution importante à l'histoire musicale des troubadours. Il y a eu déjà de grands historiens de la musique du moyen âge: les noms de Fétis, Coussemaker, Lavoix, Ambros, pour ne citer que les contemporains, rappellent de beaux travaux faits avec une rare érudition. Ils avaient exposé les grandes lignes de l'histoire musicale du moyen âge ; le rôle des historiens récents est de descendre un peu plus dans les détails : tâche plus facile en apparence, mais en réalité aussi ardue, en tout cas aussi utile que l'autre. Car si l'étude des détails confirme les conclusions d'ensemble, il peut se faire aussi qu'elle les infirme et qu'elle montre le peu de fondement et de solidité de certaines de ces conclusions.

M. Restori a fixé des limites assez nettes à son travail ; il

(1) L'abbé Rousselot: *Les modifications phonétiques du langage*, p. 252.

a voulu s'occuper exclusivement de la *musique des troubadours*[1]; rechercher l'originalité de leurs compositions musicales et à ce propos mettre en lumière certains points que les récents historiens de la musique ont déjà éclaircis; enfin donner un modèle, à tout le moins un exemple, de *monographie musicale* en publiant les mélodies de Peirol.

Ses prédécesseurs ont considéré comme résolue une question qui valait pourtant la peine d'être discutée, si vraisemblable que fût d'ailleurs *a priori* la solution: c'est *l'authenticité* des mélodies des troubadours. Avons-nous des mélodies authentiques ? ou bien ont-elles été composées plus tard sur des poésies déjà existantes ? L'examen des manuscrits et leur concordance nous permet de croire que les mélodies chantées par les troubadours ou leurs jongleurs sont aussi authentiques que leurs poésies. M. Restori le prouve par un exemple : il publie les quatre versions musicales de la chanson de Bernart de Ventadorn *Quan vei la laudeta mover* d'après les quatre manuscrits X, W, G, R. « On pourrait faire, dit-il, une *édition critique* de la mélodie ». En effet les différences sont de peu d'importance ; la ligne mélodique est bien la même, dans les quatre manuscrits ; le *sens* est le même, quelques *mots* seulement, je veux dire quelques *notes*, varient. Les mss. étant de date et d'origine différentes, leur accord nous est un sûr garant de l'authencité des mélodies qu'ils contiennent.

Mais une question plus difficile se pose : nous avons des mélodies authentiques, d'où viennent-elles ? A quelles inspirations les troubadours ont-ils puisé ? On a cherché les origines de leur poésie ; à quelles origines doit-on rapporter leur musique ?

On voit combien ici le problème devient délicat. Les premières mélodies profanes que nous ayons sont des mélodies de *danses*, de *pastourelles*, d'*aubes*. Leur genre même indique à quelle source les troubadours ont dû puiser pour composer leurs mélodies : elles sont d'origine populaire. On y sent, dit

[1] Voir au sujet de la musique des trouvères une note de M. Restori ajoutée au chapitre de M. Jeanroy sur la poésie lyrique dans le tome I de l'*Histoire de la Langue et de la Littérature françaises* de M. P. de Julleville.

M. Restori—comme dans l'*aube bilingue*[1]—« *la loi du chant populaire et primitif, qui est la répétition d'une formule mélodique simple et facile.* » L'influence populaire est sensible dans les *refrains*, qui ne sont d'ailleurs que des répétitions méthodiques et régulières, et elle se sent enfin dans ces *vocalises* fréquentes dans le chant grégorien et encore assez fréquentes dans les mélodies des troubadours.

Fétis y avait d'abord vu une influence orientale, celle des Arabes ; mais il est inutile de rapporter à une origine si éloignée ce qui n'est en somme qu'un emprunt aux habitudes du peuple. Ces *vocalises* que nous retrouvons encore dans nos *tyroliennes* modernes[2], et dont M. Restori cite des exemples en rapportant une fin de chanson de ses Alpes natales, sont au premier chef d'origine populaire. Ainsi donc répétitions, refrains, vocalises, simplicité de la phrase musicale, tout nous autorise à croire que les troubadours ont emprunté en grande partie leurs mélodies au peuple.

Mais alors comment se fait-il que ces poètes si dédaigneux de plaire à la foule, si amoureux du *trobar clus*, aient emprunté justement au peuple ce qui donnait plus de charme à leurs poésies, comme le vêtement et la parure qui les faisaient mieux valoir ? N'est-ce pas là une étrange contradiction ?

C'est que peut-être la *musique* est comme la *langue*, qu'elle n'est pas, par elle-même, noble ou roturière, qu'elle n'est qu'un instrument à la disposition du plus obscur chanteur comme du plus brillant troubadour. Il y avait la musique *grégorienne*, celle de l'Eglise et, *l'autre*, la musique profane, celle du peuple, des troubadours et des jongleurs. Mais il n'y avait pas de division dans la musique des profanes, elle était encore trop rudimentaire. Aussi le poète qui voulait mettre un air sur ses paroles (ou plus souvent ses paroles sur un air connu) était obligé de prendre au répertoire commun ; et s'il composait lui-même le *son*, quoi qu'il en eût, il ne pouvait atteindre dans sa mélodie à la même virtuosité arti-

[1] Voyez l'opuscule du même Restori, *La notazione musicale dell' antichissima Alba bilingue*, Parme, Ferrari, 1892.

[2] Le rapprochement est, je crois, de M. H. Lavoix.

ficielle qu'il obtenait si facilement dans sa poésie : la langue poétique avait fait d'admirables et rapides progrès, mais la langue musicale n'était pas encore assez souple et portait la trace de sa primitive rusticité. Elle l'a gardée longtemps d'ailleurs !

Les troubadours ont eu cependant un mérite : ils ont réussi à donner plus de noblesse aux chants populaires qu'ils empruntaient, et M. Restori, qui a étudié de près leurs mélodies, a réussi à caractériser avec bonheur ce qui paraissait artificiel ou spontané dans leurs compositions musicales. En général, ils ont beau rechercher l'artifice et la virtuosité dans leurs chants, on sent encore l'influence populaire dans la spontanéité de certaines phrases et dans la cadence des autres.

Seulement on voit combien il est difficile de délimiter ce qui est artificiel et ce qui est spontané ; on sent le mélange de deux éléments, il est impossible de le voir et de le faire voir aux autres. Aussi M. Restori, dans l'intéressante monographie musicale de Peirol qui termine sa brochure, nous invite à user d'un moyen ingénieux pour goûter sa musique. « Que mes courageux lecteurs se condamnent à lire les mobets traduits par Coussemaker et les polyphonies de Lavoix.... qu'ils feuillettent par curiosité purement et simplement musicale le *graduel*, et, chantant ensuite les mélodies de notre Peirol, ils croiront respirer un *air plus respirable* [1] » (p. 79). C'est que s'il y a déjà de l'artifice dans la manière de Peirol, il y a aussi une inspiration franche et spontanée.

M. Restori n'a pas voulu terminer son étude sans toucher à deux points qui ont causé beaucoup de discussions, *la traduction de la musique ancienne en mesure moderne et les relations entre la musique et la métrique*.

[1] Ce n'est en effet que par comparaison qu'on respire un *air plus respirable*. Il faut beaucoup de bonne volonté pour trouver intéressants la plupart des morceaux qui nous sont parvenus ; ce n'est qu'habillés à la moderne qu'il deviennent supportables. Mais il ne faut pas se faire d'illusion ; les morceaux que nous entendons avec accompagnement de piano, de harpe ou même d'orchestre ne peuvent que nous donner une idée imparfaite — pour ne pas dire fausse — de la fruste simplicité de ces primitives mélodies.

Sur le premier point nous estimons avec M. Restori que les longs débats sont inutiles : il faut savoir prendre avec la mesure des mélodies des troubadours une raisonnable liberté[1].

Quant à la métrique, si nous comptions pour la mieux connaître sur la musique, nous n'aurions à notre disposition qu'un médiocre secours. Elle nous enseignerait ce dont nous nous doutions bien, que dans les *césures épiques* la syllabe surnuméraire ne compte pas plus pour la musique que pour le mètre ; sur les coupes et les accents, elle nous donnerait peu de renseignements ; s'il s'agit des relations entre la mélodie et la strophe, le problème est plus compliqué et plus intéressant ; malheureusement le peu de données que nous avons sur ce sujet délicat fait qu'il n'est pas encore soluble.

Il le deviendra bien vite, grâce à des travaux aussi consciencieux et aussi savants que celui de M. Restori, et c'est alors qu'on pourra changer, suivant le vœu qu'il a exprimé, le titre d'un livre célèbre et le compléter ainsi : VIE, ŒUVRES ET MUSIQUE DES TROUBADOURS.

J. ANGLADE.

CHRONIQUE

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE, LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE DE BÉZIERS (HÉRAULT).

Programme du Concours pour l'année 1897. — Dans la séance publique qu'elle tiendra le jeudi de l'Ascension, 27 mai, la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers décernera :

1° *Une couronne de laurier* en argent à l'auteur d'un travail historique, biographique ou archéologique concernant le Midi de la France, écrit, autant que possible, d'après des documents originaux;

2° *Un rameau d'oliviar* en argent à la meilleure pièce de vers en langue néo-romane.

Tous les idiomes du Midi de la France sont admis à concourir.

[1] Quand il s'agit bien entendu de morceaux à une voix ; car dans les autres l'absence de mesure mènerait tout droit à la cacophonie.

N.-B. — Les auteurs devront suivre l'orthographe des troubadours et joindre un glossaire à leurs poésies.

3° *Un rameau de chêne* aussi en argent à la meilleure pièce de vers français.

La Société pourra décerner en outre des médailles de bronze, d'argent ou de vermeil aux œuvres qui seront jugées dignes de cette distinction.

Tout sujet politique, toute œuvre attaquant la religion ou le gouvernement, blessant les mœurs ou les bienséances seraient exclus du concours.

Les auteurs qui, dans les concours de *poésie néo-romane* et de *poésie française,* auront obtenu le *rameau d'argent,* ne seront plus admis à concourir dans le même genre de composition.

Les œuvres destinées au concours ne seront pas signées. *Elles devront être lisiblement écrites* et être adressées en double copie et franches de port, **avant le 1er avril prochain,** terme de rigueur, à M. Antonin Soucaille, secrétaire de la Société, avenue de la République, 1.

Une seule copie suffira pour les travaux historiques, biographiques et archéologiques.

Les mémoires et les poésies porteront une épigraphe ou devise répétée dans et sur un pli cacheté renfermant, avec le nom et l'adresse de l'auteur, la déclaration expresse qu'ils sont inédits et qu'ils n'ont figuré dans aucun concours.

Les manuscrits envoyés ne seront pas rendus.

Les lauréats qui ne pourront pas assister à la séance publique sont priés de faire retirer leur prix.

Le Gérant responsable : P. Hamelin.

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE

DU LANGUEDOCIEN MODERNE

LE PATOIS DE LÉZIGNAN (AUDE)

(Dialecte Narbonnais)

INTRODUCTION

Per la glòri dòu terraire.
(F. MISTRAL.)

Ceci n'est pas une préface : le mot serait trop ambitieux pour une aussi modeste étude ; je tiens à dire simplement comment a été conçu et exécuté le travail que j'ai présenté au concours Boucherie [1].

C'est sur les indications de M. le professeur Chabaneau que j'ai étudié le dialecte de la langue d'oc que je connais le mieux pour l'avoir parlé pendant les dix premières années de mon enfance. Mon travail, je le sens plus que tout autre, portera la trace de quelque gaucherie de débutant [2]; tel qu'il est, pourtant, je n'ai pas hésité à le présenter au concours, persuadé qu'il ne sera pas tout à fait inutile et qu'il contribuera pour sa petite part à mieux faire connaître un de nos dialectes méridionaux.

[1] Le *Prix Boucherie*, institué à la Faculté des lettres de Montpellier en souvenir de son ancien et vénéré professeur, est décerné tous les cinq ans à l'auteur d'un mémoire portant sur la littérature ou la philologie romanes (monographie, étude philologique, édition de textes, etc.)

[2] Je me rends bien compte en particulier du défaut suivant : c'est que mon travail n'est pas tout à fait complet. C'est le défaut inévitable des travaux de ce genre ; plusieurs années d'observations attentives n'en garantiraient pas les plus consciencieux. Il faut bien pourtant se décider à grouper les phénomènes observés, quand une fois on en a une quantité suffisante pour justifier un groupement, sans se flatter du chimérique espoir d'avoir noté tous les détails. Je crois, pour ma part, n'avoir négligé aucun des phénomènes importants de notre dialecte et en avoir observé et consigné tous les côtés intéressants.

Il se fait actuellement sur les patois d'oc et d'oïl une vaste enquête dont les résultats, sans modifier les points essentiels de la philologie romane, éclaireront certains points d'un jour nouveau. Beaucoup de faits sont encore ignorés des philologues, parce qu'il n'existe pas assez de monographies et que certains dialectes sont peu connus. Ce n'est que lorsque tous ces dialectes, tous ces patois auront été étudiés avec méthode que l'on pourra compléter certaines parties des beaux travaux de Diez et de Meyer-Lübke.

Je regrette sans doute que le patois que j'ai étudié ne soit pas plus intéressant : il s'est singulièrement appauvri dans ces dernières années. Patois d'un pays qui a connu pendant quelque temps une abondance inouïe, il représente médiocrement dans son état actuel ce qu'il fut autrefois. Le français a remplacé beaucoup des mots pittoresques du languedocien, et, si j'avais à en faire le vocabulaire, on serait étonné des pertes qu'il a subies.

Néanmoins ce patois présente quelques phénomènes intéressants, autant en phonétique qu'en morphologie. C'est surtout sur ceux-là que j'insisterai. Je n'ai pas l'intention de résoudre, à propos d'un patois languedocien, tous les problèmes de philologie romane qui sont encore en partie insolubles ; je n'insiste pas non plus sur les faits bien connus de phonétique et de morphologie qui sont communs à tous les dialectes languedociens et souvent même à toutes les langues romanes : ils sont exposés partout et il suffit à l'occasion de les rappeler. Quant aux autres, j'ai apporté à leur étude la plus grande attention et j'ai quelquefois hasardé une opinion personnelle.

Rarement d'ailleurs ; j'ai trouvé en effet dans les cahiers de cours de mon professeur, M. Chabaneau, et dans sa « Grammaire limousine », la solution de beaucoup de difficultés qui auraient pu m'arrêter ; j'y ai puisé largement, et c'est ce qui me donne la confiance que mon travail ne sera pas dénué de tout intérêt.

J'ai longuement feuilleté les grammaires si abondantes en faits de Diez et de Meyer-Lübke [1], ainsi que la thèse si inté-

[1] Pour ce dernier ouvrage, je cite toujours la traduction française (2 volumes parus chez H. Welter, Paris ; le troisième volume, qui comprendra la syntaxe, est en préparation).

ressante de M. Devaux[1]. Il va sans dire aussi que, pour les formes du bas latin, je me suis servi du dictionnaire de Körting (Körting, *Lateinisch-romanisches Wörterbuch*). Quant aux autres livres consultés, il est inutile de les rappeler ici, car j'y ai trouvé peu de choses se rapportant directement à mon étude[2].

Je ne puis pas oublier pourtant que j'ai eu sous les yeux, pour la morphologie, les paradigmes donnés par M. Cantagrel, en tête de la « Cansou de la Lauseto », d'A. Mir. Quoique sans prétention scientifique, ces pages représentent fidèlement les formes du dialecte narbonnais, dont celui de Lézignan n'est qu'une variété en somme peu différente.

Et puisque je parle de dialectes, sans avoir l'intention de traiter ici en passant la question des dialectes et des sous-dialectes, je me permettrai simplement d'exprimer mon opinion. Il me paraît d'ailleurs qu'on discute quelque peu sur des mots — sans plaisanterie aucune. En tout cas, il n'est point nécessaire — comme on l'a fait quelquefois dans notre Midi — de discuter avec passion une question d'ordre purement scientifique. Pour ma part, je n'ai aucune peine à partager l'opinion de Meyer-Lübke, exprimée, d'ailleurs, avant lui par d'autres maîtres et non des moindres de la philologie romane : «..... depuis longtemps, dans chaque domaine de langue littéraire, on a distingué différentes subdivisions qui sont caractérisées par certains traits linguistiques. Les nouvelles recherches ont de plus en plus démontré qu'une subdivision de ce genre, si utile qu'elle soit au point de vue pratique, ne peut guère échapper au reproche d'être arbitraire et de man-

[1] Devaux : *Essai sur la langue vulgaire du Dauphiné septentrional au moyen âge.* — Paris, Welter, 1892.

[2] Ceux qui s'occupent de dialectologie méridionale connaissent la bibliographie de Noulet (*Revue des Langues romanes, X, XI* et *XII*). Je leur signale un modeste opuscule bibliographique de M. G. Jourdanne qui peut rendre quelques services : G. Jourdanne, *Bibliographie Languedocienne de l'Aude*, Carcassonne, Bibliothèque de la *Revue Méridionale*, 1896. Dans cette Bibliographie, je signalerai surtout les ouvrages de A. Mir et de A. Peyrusse. Le premier est originaire d'Escales, le second d'Ornaisons, villages distants de Lézignan de quatre ou cinq kilomètres seulement. Leur langue représente assez bien les formes du dialecte lézignanais.

quer de base scientifique..... Partout où dominent des relations mutuelles, on trouve une transition graduelle entre un patois et l'autre. Si nous nous éloignons dans toutes les directions d'un point central pris à volonté, avec un certain nombre de traits phonétiques, nous constaterons que, peu à peu, chacun de ces traits disparaît pour faire place à un autre, jusqu'à ce qu'enfin nous atteignions un autre point qui n'a plus rien de commun avec le point de départ. En faisant la comparaison des deux, nous verrons une différence absolue ; mais de transition brusque, de divergence soudaine, il n'y en a pas plus, par exemple, que dans le passage du latin au roman » (Meyer-Lübke, *Grammaire des Langues romanes*, trad. fr., 1.10).

Il est donc entendu que, quand je parle de dialecte narbonnais et même de dialecte lézignanais, je ne suis pas dupe des mots que j'emploie et je prie le lecteur de ne pas en être plus dupe que moi. Seulement, comme ces expressions sont commodes et qu'elles ne peuvent pas prêter à l'erreur ou à l'équivoque, quand on en a une fois marqué le sens, je ne me ferai pas scrupule de m'en servir.

On remarquera que je me suis, en général, abstenu de toute comparaison entre les formes du dialecte ancien et celles du dialecte moderne. Non que la tentation ne m'en soit pas venue ; les textes anciens sont assez nombreux et assez étendus pour qu'on pût la faire avec intérêt. Sans doute, les textes édités par M. Mouynès[1] ne peuvent guère servir à un pareil travail ; Mouynès prenait avec eux des libertés très grandes et ne se faisait pas faute d'en modifier l'orthographe, quand il ne faisait pas pis ; pour qu'ils pussent servir de base solide à une comparaison entre le langage d'hier et celui d'aujourd'hui, il serait nécessaire qu'on les collationnât avec soin.

Par contre on peut se fier sans crainte aux textes édités par M. A. Blanc[1] et ils sont en assez grand nombre pour rendre pos-

[1] Mouynès : *Inventaire des Archives de Narbonne antérieures à* 1790. — Narbonne, *Gaillard*, 1871-1878.

[1] M. A. Blanc a publié des textes en ancien narbonnais dans le *Bulletin de la Commission archéologique* de Narbonne. C'est dans ce recueil qu'il publie actuellement les *Livres de comptes* de *Jacme Olivier*, docu-

sible une intéressante comparaison. Mais cela demanderait une étude très longue et très détaillée que je ne me suis pas senti le courage d'entreprendre. D'autre part, une comparaison de cette nature n'a de réel intérêt que si elle est complète ; la tenter à l'occasion de quelque détail, serait satisfaire simplement une accidentelle curiosité ; aussi m'en suis-je abstenu.

Il me reste plus qu'à remercier de leur bienveillance les juges de la Faculté des lettres et, en particulier, M. le professeur Chabaneau, dont j'ai eu le plaisir et l'honneur d'être pendant sept ans l'élève. S'il y a quelques bonnes choses dans les pages qui suivent, c'est à lui que j'en suis redevable ; et s'il y a aussi quelques faiblesses, que l'on veuille bien ne pas mettre sur le compte du savant maître les maladresses de son disciple.

J. ANGLADE.

Montpellier, le 30 mars 1897.

PREMIÈRE PARTIE. — Phonétique

CHAPITRE I

LES LIMITES DU DIALECTE

1. En donnant comme sous-titre à mon travail *le Patois de Lézignan* [1], je n'ai eu d'autre intention que de limiter mon

ment intéressant pour la langue du XIV[e] siècle. Il a aussi étudié quelques points de la phonétique du dialecte ancien dans les *Annales du Midi* (avril 1896, sur le mot *duraic* = *iudaïcum*) et dans la *Revue des Langues Romanes*. (Cf. Février-mars, 1897, *Narbonensia*.)

[1] Lézignan est un chef-lieu de canton du département de l'Aude, arrondissement de Narbonne. La voie romaine qui reliait Narbonne à Toulouse et à Bordeaux passe sur une hauteur à environ 1 kilomètre du village. Le nom lui-même indique une origine romaine et renvoie à une forme latine *Licinianum*. (Il y a un autre *Lézignan* dans l'Hérault). La plus ancienne mention qu'on en trouve dans l'histoire est dans un diplôme de Charles le Chauve cité par *Dom Vaissette*, Histoire Générale du Languedoc, (éd. Privat) Tome II, preuves, col. 276-277. En voici les principaux passages : (Diplôme de Charles le Chauve en faveur d'un de ses fidèles nommé Alfonse). In nomine sanctæ et Indiuiduæ Trinitatis. Karolus Dei gratia rex..... complacuit clementiae nostrae quosdam

sujet. En réalité, c'est du dialecte narbonnais, ou du moins d'un sous-dialecte très approchant, que je vais ici exposer la phonétique et plus tard la morphologie. Lézignan est un gros village de la plaine narbonnaise ; mais précisément parce qu'il est situé dans la plaine et qu'il est en relations constantes avec Narbonne — dont il n'est séparé que par 18 kilomètres — son patois ne diffère que par quelques détails de celui de l'antique *Narbo Martius*. Aussi n'est-il guère possible de fixer des limites à ce qui n'est qu'à peine un sous-dialecte ; je me contenterai donc de marquer d'une manière générale les limites du dialecte auquel il se rattache si étroitement au point de vue phonétique.

Au sud, le dialecte narbonnais a une limite assez nette : je veux parler des dialectes catalans, qui commencent au-dessous de Leucate et qui se continuent, en suivant les contreforts des Corbières jusque vers l'Ariège où ils vont rejoindre l'Espagne par la Cerdagne française.

Les limites du même dialecte au nord sont encore assez bien fixées par les contreforts de la Montagne-Noire : le dialecte narbonnais se rattache par là au dialecte de Saint-Pons (Hérault), qui est lui-même en étroites relations avec les dialectes de l'Aveyron.

A l'est, le dialecte narbonnais se confond insensiblement avec les autres dialectes ; à Béziers (Hérault), la différence est déjà assez sensible sans qu'on puisse fixer où elle a commencé ; elle ne fait que s'accroître à mesure que l'on se rapproche de Cette et de Montpellier.

fideles nostros, nomine Aldefonsum et nepotes suos Gomensindum et Durannum de quibusdam rebus nostrae proprietatis honorare atque in eorum iuris dominationem liberalitatis nostrae gratiam conferre. Itaque notum sit omnibus sanctae Dei Ecclesiae fidelibus et nostris, praesentibus atque futuris, quod concedimus iam dictis fidelibus nostris Aldefonso et nepotibus suis Gomesindo et Duranno ad proprium quasdam res nostrae proprietatis, quae sunt sitae in pago Narbonensi in locis quae dicuntur *Liciniano, Cabimonte* et *Sancta Candida*, quas etiam ipsi et patres ipsorum per aprisionem habuerunt..... (27 mai 847) *Liciniano* est bien *Lézignan; Cabimonte* est aujourd'hui *Caumoun*, campagne située à quelques kilomètres de Lézignan. Aucun nom de campagne ou de ténement ne rappelle *Sancta Candida;* mais il faut peut-être lire *Sancta Candela*, qui est aujourd'hui *Santo Candèlo*, ténement de la commune de Lézignan sur la route de Narbonne.

A l'ouest, enfin, la dégradation est encore moins sensible ; il n'y a pas de barrières naturelles formées par les montagnes, pas plus qu'à l'est d'ailleurs ; aussi le dialecte se transforme petit à petit, sans qu'on puisse bien se rendre compte de l'endroit où il cesse d'être le dialecte narbonnais. Quelques phénomènes dialectaux, comme le remplacement de l'article masculin *lou* par la forme toulousaine *le,* qui a lieu précisément dans le sous-dialecte lézignanais, permettent de s'apercevoir du changement. Mais en général il n'est pas sensible.

2. Le catalan a exercé quelquefois son influence sur notre dialecte ; nous la noterons à l'occasion, en faisant remarquer que, sauf indication contraire, nous entendons par catalan le dialecte dégénéré, fortement mélangé de languedocien, que l'on parle actuellement dans les villages du Roussillon.

CHAPITRE II

LES SONS ET LEUR NOTATION

3. Les voyelles *a* et *i* sonnent comme en français.

Le son *u* représente un son intermédiaire entre *eu* du français *preux* et *u* de *prune*. Il est souvent noté *œ* dans Meyer-Lübke.

E est tantôt ouvert, tantôt fermé et sonne alors respectivement :

1° *E* fermé comme *é* de *clarté ;*

2° *E* ouvert comme *ais* de l'imparfait français. Ainsi *pè* = **pedem** se prononce comme *pais* dans fr. *je rompais.*

Dans le présent travail, *e* non accentué représente toujours *e fermé. E* avec un accent grave (*è*) représente toujours un *è ouvert.*

Ou est une pseudo-diphtongue et doit se prononcer d'une seule émission de voix.

eu-au-iu sonnent de la manière suivante : *éou, áou, íou.*

óu (avec o accentué) = ow (óou). Ex.: chóu = chóou, chow.

Il faut remarquer que les voyelles suivies d'une nasale sont

fermées en languedocien, comme d'ailleurs dans tous les dialectes de la langue d'oc. Ainsi la voyelle ouverte du latin *bĕne* sonne fermée dans le languedocien *be*.

Il n'y a pas à proprement parler dans le dialecte lézignanais de voyelles nasalisées. Dans les mots comme *poun*, *foun*, *n* est distinct de la pseudo-diphtongue *ou*.

Les consonnes mouillées sont représentées par *nh-lh*.

Canho	paresse
trabalha	travailler.

Le *g* représente toujours un son dur devant n'importe quelle voyelle.

S est toujours *s* dure ; *s* douce est représentée par *z*.

4. Le groupe *ch* représente la chuintante douce.

Finale : repaich, palaich (repas, palais)
Médiale : daicha, faicha (laisser, emmailloter).

Dans ces mots là le *ch* est doux comme dans les mots français *vache*, *hache*.

Ch initial représente un son complexe. Il se compose du son *ch* précédé d'une dentale. Ainsi *chabal, chiminhèro* se prononcent *tchabal, tchiminhèro*. C'est pour ne pas dénaturer l'aspect des mots que j'ai gardé pour ce son la notation de la chuintante douce (cf. d'ailleurs le traitement de *c* initial).

Enfin j'ai noté la chuintante dure à la fin ou à l'intérieur des mots par le groupe *tj* [1].

Mansionaticum	*mainatje*,	enfant
formaticum	*froumatje*	fromage
uillaticum	*bilatje*	village
siluaticum	*saubatje*	sauvage,

bouscatje, relotje (horloge) etc.

Pour qu'il n'y ait pas de confusion possible, le *c* dur est représenté par *k* devant *e*, *i*.

[1] On sait que ce son, comme tant d'autres, était représenté de bien des manières différentes dans les manuscrits des troubadours. Aussi est-ce faire un étrange abus de mots que de parler d'*orthographe des troubadours*, comme le font si volontiers les poètes de langue d'oc contemporains.

Le son du *v* n'existant pas, j'écris *bendre* = fr. vendre, au lieu de *vendre*.

Nous nous dispensons en général dans ce travail de marquer l'accent tonique languedocien quand il concorde avec l'accent tonique latin. Nous ne notons que les exceptions.

CHAPITRE III

ACCENTUATION

5. A. — *Loi du maintien de l'accent.* — La loi générale qui veut que la voyelle accentuée en latin reste dans les langues romanes s'applique évidemment aussi dans le dialecte lézignanais. Les exceptions ne sont qu'apparentes et tiennent à ce que dans le latin vulgaire l'accentuation de plusieurs mots s'était modifiée.

Ainsi *uidere* a donné les deux formes *beire* et *bezér*. De ces deux formes, la dernière renvoie à *uidĕre*, qui a donné normalement *bezér*, puis, par suite du déplacement d'accent *béze*. L'autre renvoie à une forme en *e* bref *uidĕre*, formée par analogie de mots comme *bibere*.

Il arrivait aussi en latin que certaines voyelles (notamment la semi-consonne *i*) pouvaient se consonnifier et rejeter l'accent qu'elles portaient [1]. C'est ainsi que les mots mulierem et parietem ont donné dans le dialecte lézignanais moulhè (rare) et paret. I s'étant consonnifié, l'accent était passé sur *e* de sorte qu'au lieu de mulierem, parietem, on avait eu quelque chose comme muljérem, parjétem.

[1] Thurot et Chatelain. — Prosodie latine. Paris, Hachette et Cie, p. 8. On y verra un exemple de synérèse pour *paries* dans les vers de Virgile Haerent parietibus scalae. cf. id. Aen. 5, 589, *Parietibus tectum*.

On remarquera que *paret* à un *e* fermé en languedocien, tandis que d'après la règle il devrait avoir un *e* ouvert comme venant d'un *e* bref latin. Cela tient sans doute à la présence du *t* final qui coupe brusquement le son. Les mots français terminés en *et* (ouvert) passés dans notre dialecte ont changé cet *e* en *e* fermé. Cf: bailet (valèt) soufflet (soufflèt) etc. On peut dire d'une manière générale que dans notre dialecte toutes les finales en *et* sont fermées. Il n'en est pas de même dans un dialecte voisin, le catalan, où l'on a des mots comme *fèt*, etc.

Pareillement les mots en *ŏlum*, comme *filiŏlum*, qui étaient normalement proparoxytons, sont devenus paroxytons dans la latinité vulgaire et ont donné les formes en *ol*, comme :

filiolum	filhol
linteolum	lansol.
malleolum [1]	malhol

Enfin il suffit de rappeler la tendance qu'avait le latin vulgaire à faire reparaître la forme du simple et surtout son accentuation dans les composés. Cette tendance est sensible surtout dans la formation des parfaits et explique pourquoi *perdedit,* qui aurait dû donner *pèrt* avec chute de tout ce qui est posttonique a donné *perdèt*. Il en est de même pour le prétérit de beaucoup d'autres verbes.

Il est inutile d'insister plus longuement sur des faits assez connus.

6. B. — *Loi de la chute des atones.* — Les syllabes atones disparaissent, à moins qu'il n'y ait un *a* [2] ou qu'il ne reste un groupe de consonnes qui ait besoin d'une voyelle de soutien. Cette voyelle est dans notre dialecte *e*.

Ex :	Carum	Car
	ferrum	fer
	barbam	barbo
	templum	temple
	mater	maire
	pater	paire
	senior	senhe [3], etc.

Le traitement de la partie du mot qui précède la tonique, quand cette partie comprend deux ou plusieurs syllabes, est soumis dans le dialecte lézignanais, comme dans les autres

[1] Lat. *malléolus* = bouture de vigne ; lang. *malhol* = jeune vigne, vigne tout récemment plantée.

[2] A posttonique dans les proparoxytons (cas d'ailleurs assez rare) tombe comme dans *baume* = balsamum, ou est représenté par la voyelle *e* comme dans *rabè, Estèbe,* = *raphanum, stephanum*. Cf. infra. *a* post. final.

[3] Ce reste de cas sujet se trouve dans les deux expressions *Nostre Senhe* et *Mousenhe. Nostre Senhe* = Notre Seigneur. Le *mousenhe* (proprement *messire*) est le nom du chef d'un groupe de travailleurs.

dialectes romans, à la loi dont A. Darmesteter a donné la formule dans *Romania*, V, pp. 140-164.

Les atones qui sont avant la tonique tombent comme celles qui viennent après, sauf quand l'atone est un *a*[1] ou qu'un groupe de consonnes a besoin d'une voyelle d'appui : dans ce cas également l'atone persiste.

Exemples :

Sanitatem	santat
ueritatem	bertat
coagulare	caula
auriculam	aurelho, etc.

Exemples de *a* atone protonique maintenu :

iudicamentum	jutjomen	jugement
ornamentum	ornomen	ornement

Cf. les adverbes en *ment* : Soulomen, bounomen, etc.

Ici encore les exceptions ne sont qu'apparentes ; elles proviennent cependant d'autres causes que les exceptions à la règle du maintien de l'accent. C'est tantôt l'analogie, tantôt des raisons d'euphonie qui font que certaines lettres qui devraient tomber restent, et que d'autres s'introduisent pour soutenir un groupe de consonnes.

Ainsi, pour citer un exemple caractéristique dans *capelá*[2] la syllabe médiale atone reste, parce qu'on a *capèlo*, où la même syllabe est accentuée.

C'est surtout dans les verbes que l'analogie s'est fait sentir pour maintenir certaines lettres qui auraient dû tomber. Il y aurait ici de longues listes de mots à citer, mais ceci relève plutôt de la morphologie que de la phonétique ; c'est donc à cette partie de notre travail que nous renvoyons l'étude de ces exceptions[3].

7. C. — *Traitement des proparoxytons.* — Le traitement des

[1] Il faut noter le mot *asparagulum* = lang. *espargoul*, où un des trois *a* n'a pas laissé de traces. Il faut supposer de bonne heure une contraxtion comme *aspargulum*.

[2] *Capelá* dans le sens de *curé* est déjà vieilli ; on dit depuis longtemps *curat*.

[3] On peut citer les verbes terminés en *ena*, comme *semena* (semer), *remena* (remuer) en *ega* (lat. *icare*) *machega* (mastiquer), *mousega* (morsicare), etc.

proparoxytons présente, dans le dialecte lézignanais, quelques phénomènes intéressants. En règle générale la pénultième doit tomber dans ces mots ; or, il y a toute une catégorie de mots qui ne perdent pas la pénultième et qui même transportent l'accent sur elle.

Ce sont les mots terminés en latin par *ŭlum-ŏlum, ĭnem-enem, erem;* ce sont aussi les mots terminés par *eus-ius, eum-ium.*

Voici la liste de la plupart de ces mots :

Exemples de mots en *enem, inem, inum :*

iuuenem	joube
hominem	ome
marginem	marje
asinum	aze
fraxinum	fraiche
terminum	tèrme [1]

Exemple de mots en ŭlum, ŏlum :

apostolum	apostoul (rare)
asparagulum	espargoul
populum	piboul [2]
rotulum	rodoul [3]
essere	èse

Mots en ĕrem :

cancerem	cánse
cicerem	séze

Mots terminés en eus-ius, eum ium :

hordeum	ordi
oleum	oli
Seruitium	serbisi
neruium	nerbi
remedium	remèdi
symbolium	samboli

[1] Ce mot signifie *la campagne, lou campestre,* comme on dit dans d'autres dialectes.

[2] Double accentuation : píboul et *piboúl.* Les autres formes ont l'accent tonique comme en latin.

[3] Lieu, endroit.

cementerium	sementèri
nouium	nobi
lilium	liri, etc.

Dans les proparoxytons terminés par le suffixe *idum* la finale posttonique ne tombe pas toute entière ; il en reste quelque chose dans les deux formes *ranse* = rancidum et *coubes* = cupidum [1]. (Accentuation, *ránse*, mais *coubés*.)

Coubes est surtout intéressant, parce qu'il nous présente en même temps un phénomène dont nous allons nous occuper, un déplacement d'accent.

8. D.— *Déplacement d'accent.* — *Cupidum* avait dû donner *coúbes*, et avec déplacement d'accent *coubés*. L'accent est descendu sur la dernière syllabe.

Au contraire, dans la forme *béze*, l'accent est remonté. En effet *uidere* avait donné normalement *bezer* (*vezer*) avec l'accent sur la dernière [2].

Ce phénomène s'observe encore dans les mots terminés en *anum*, où l'accent latin était nécessairement sur *a*.

Exemples : Románum, Africánum.

Ces mots ont donné normalement Romá, Africá ; puis sous cette nouvelle forme et sous l'influence troublante de *n* cet *a* fermé est passé au son *o*. Dans cet état, on conçoit que le mot ait été traité comme un paroxyton et qu'il ait été accentué comme tel. D'où *Roúmo*, *Afríco*, comme si ces mots venaient de *Róma*, *Afrîca*.

Ce phénomène ne s'observe en général que dans les noms propres. Aussi n'est-ce pas un trait particulier de notre dialecte, mais un trait commun à beaucoup de dialectes d'oc.

Si j'en parle ici, c'est que le nom de certains villages assez rapprochés de Lézignan présente ce traitement.

[1] *Tepidum* n'a pas laissé de trace dans notre dialecte ; on se sert du mot français *tiède*. Le dérivé de *tepidum* existait dans l'ancienne langue, si on en juge par le proverbe conservé : Gat escaudat Aigo *tebézo* y fa póu. (*Chat échaudé — l'eau chaude lui fait peur*).

[2] Cette accentuation nous est attestée par des vers comme le suivant :

Rossinhol en mon repaire
M'iras ma domna vezer.
(Peire d'Alvernhe. — *Bartsch*, *Chrest. Prov.* 477.)

Ainsi Azilho [1] renvoie à Azilhanum, comme le prouve son diminutif Azilhanet [2].

De même la forme Bizanet [3] nous dénonce la forme ancienne de Bize [4], qui était autrefois Bizá, et qui est aujourd'hui Bizo.

Parmi les autres noms propres du Narbonnais présentant ce traitement, on peut citer encore : Niso, ancienne forme Nissá, dont témoigne encore sa dénomination officielle Nissan ; Siro (appelée officiellement Siran) non loin d'Azilho, dont nous avons parlé plus haut [5].

CHAPITRE IV

TRAITEMENT DES VOYELLES

A.

9. A tonique latin, bref ou long, donne un a en languedocien.

animam	amo	âme
asinum	aze	âne
carum	car	cher
palmam	paumo	paume
alam	alo	aile

10. A tonique suivi de *n* devrait s'affaiblir en raison de l'influence troublante de *n*. Mais cet affaiblissement n'est pas général dans le dialecte lézignanais comme il l'est dans d'autres dialectes, le limousin par exemple [6]. Il se constate dans

[1] Village du Minervois, à 14 kilomètres de Lézignan.

[2] Village de l'Hérault, à dix kilomètres de Lézignan.

[3] Village du Narbonnais, distant d'une douzaine de kilomètres de Lézignan.

[4] Village du Narbonnais.

[5] On pourrait continuer cette liste, car il y a encore beaucoup de noms de villages qui ont été soumis à ce traitement ; je n'ai donné que ces exemples, parce qu'ils suffisent à indiquer l'existence du déplacement d'accent dans le dialecte Narbonnais ; je me propose d'ailleurs de dresser la liste complète des noms de localité de l'Aude et de l'Hérault, où ce phénomène s'observe.

[6] Et, plus près de nous, dans les dialectes de la Montagne-Noire, aux environs de St-Pons. On dit *gro* (granum) *co* (canem) mais *pa* = panem.

quelques noms propres de villes ou de villages du Narbonnais dans lesquels il a amené un déplacement d'accent. (Cf. supra. Ch. III.)

En dehors des noms propres on ne le constate que dans un mot, *plo* = plànum.

Plo est, à proprement parler, une plaine; *le plo de* = la plaine de. Il faut remarquer que le même *a* de planum est resté *a* pur dans le superlatif absolu *pla* = très, fort: *pla madur* = *planum maturum*, très mur.

A PROTONIQUE

11. *A* protonique initial reste *a*

Ex: *	adripare	arriba	arriver
	amicum	amic	ami
	caminum	cami	chemin

Il y a cependant un mot où *a* (non latin d'ailleurs) initial suivi de *r* est devenu *ou*. C'est le mot *courroúbio* = fr. caroube. Il faut sans doute voir ici une influence du catalan où *a* suivi de *r* a une tendance à passer à *ou*. Ex: couresme (cat.) = lang: carème.

12. Passage de *a* protonique à *i*. — Ce phénomène se remarque dans quelques mots : *iranje*, *iranho*, *iroundèlo*. A côté de *iranje*, on dit aussi *ouranje*. Quant à *iragno*, il se présente sous la forme *tatiragno* (estatiragno, estariragno).

On peut rattacher à ces mots le mot *jita*, qui vient du latin *iactare;* mais on admet qu'il est passé par une forme intermédiaire *iectare*.

Le mot *lacunam* se présente sous la forme *licuno*, mais dans un cas unique et pour désigner un endroit déterminé [1].

13. Enfin *a* protonique est passé à *e* dans les mots *espargoul* et *escouta* = *asparagulum*, *ascultare* (p. *auscultare*). Les groupes *sc*, *sp*, ont amené ce changement.

A POSTTONIQUE FINAL

14. A posttonique final devient *o* :

[1] On appelle *licuno* (lacunam) une sorte de marécage qui se trouve entre Homps et Olonzac, à quelques kilomètres de Lézignan.

barbam	barbo	barbe
amicam	amigo	amie
ficam	figo	figue
amat	aimo	(il) aime
amabat	aimabo	(il) aimait, etc.

15. Il faut noter deux exceptions: *Raphanum* et *stephanum*, qui auraient dû donner *rabo* ou *rafo* et *estèbo* ou *estèfo* (radis, Estève) ont donné *rabe* et *estèbe*. C'est que ces deux mots avaient déjà changé *a* en *e* dès la latinité vulgaire. Ils remontent donc à un type comme *stephenum*, *raphenum*.

16. Suffixe *arium*. — Le traitement de ce suffixe présente dans notre dialecte des obscurités comme dans tout le domaine roman. Dans le dialecte lézignanais, comme dans la plupart des dialectes languedociens, ce suffixe, devenu probablement *erium*, a donné des formes en *iè* [1].

primarium:	prumiè
*castanearium	castanhè
panarium	panhè
*amandularium	amelhè
palearium	palhè
*leuiarium	laujè
granarium	granhe
uiolarium	biulhè

Quelques mots qui n'étaient pas terminés dans le latin classique par le suffixe *arium*, *aria*, ont été traités cependant comme tels. Ce sont les mots *area* et *cerasea*. Le premier est devenu de bonne heure *aria* par le passage de *e* à *i* devant une autre voyelle. Sous cette nouvelle forme, il a été traité comme les mots en *arium*; de là est venue, par diphtongaison de *a* en *iè*, la forme languedocienne *ièro*, fr *aire*.

Cerasea offre un traitement du même genre; *cerasea est*

[1] Dans le patois de Siran (Hérault), 16 à 17 kil. de Lézignan en allant vers Saint-Pons, on a le plus souvent pour ces mots la triphtongue *ièi* au lieu de la diphtongue *iè*. *Prumièiro*, *engranhèiro*, etc. (naturellement dans les mots où le suffixe *arium* est précédé de *n*, *l*, le premier *i* a servi à mouiller la lettre précédente).

devenu de bonne heure *cerarea* par rhotacisme, et ensuite *ceṛaria* par suite du passage de *e* à *i* devant une voyelle. Sous cette nouvelle forme, le mot a été traité comme s'il était terminé par le suffixe *arium*. D'où lang : *serièro*.

E (E OUVERT, E BREF DU LATIN CLASSIQUE)

17. E bref latin est devenu en roman un *e* ouvert qui a subi des modifications dans la plupart des langues romanes. Dans le dialecte lézignanais il ne s'est généralement pas modifié.

E TONIQUE LATIN

18. E tonique latin donne un *e* ouvert (è)

Ex. :	pĕdem	pè	pied
	camĕlum	camèl	chameau
	pellem	pèl	peau
	ferrum	fèr	fer
	mellem	mèl	miel
	fĕlem	fèl	fiel
	infernum	enfèr	enfer
	equam	èga [1]	

Remarque. — On sait qu'en français *ĕ* entravé suivi d'une nasale passe au son *a* ; tormentum, *tourman*. Dans le dialecte lézignanais il ne se modifie pas et reste toujours fermé.

tourmen balen

19. DIPHTONGAISON DE *ĕ*. — Dans quelques mots du dialecte lézignanais *e* s'est transformé en *ié* comme en français.

Ex. :	hĕri	hièr	hier
	sĕx	sièis	six (*sieis*) [2]
	mĕdium	mièch	mi (*miei*) [3]

[1] Se dit seulement et indifféremment des chevaux ou mules dont on se sert pour battre le blé dans une aire.

[2] On sait que *e* bref avait donné en a. fr. une triphtongue, qui, suivant une loi constante, a rejeté le second de ses éléments.

Ex. : lectum, *lieit, lit ;* sex, *sieis, six,* etc.

[3] *Fièro* ne renvoie pas à *feriam* avec *e* fermé mais à *feriam* avec *e*

ministĕrium	mestiè	métier
uĕtulum	bièl	vieil
intĕgrum	entiè	entier
cathedram	cadièro	

La diphtongaison s'est arrêtée à quelques mots seulement et a été amenée par le *yod* latin ou roman qui suit[1].

Il y a pourtant d'autres mots — en très petit nombre il est vrai — dans lesquels la diphtongaison s'est produite sans qu'elle fût provoquée par un *yod*. Ex. :

ĕgo	iéu
deum	diéus

Dans ce dernier mot on ne sent plus le second élément de la diphtongue *ie* et on prononce *díus*. Il n'en est pas moins probable que *díus* vient de *diéus*.

20. Traitement du suffixe *ellum*. — E étant bref dans ce suffixe aurait dû donner normalement un *e* ouvert. C'est ce qui est arrivé dans la plupart des mots.

uĭtellum	budèl	veau
rastellum	rastèl	râteau
vascellum	baichèl[2]	tonneau
bellum	bèl	beau

Mais il n'en a pas été de même dans tous les mots. (Cf. traitement de *e* long : mustela, tela, candela, stella).

E PROTONIQUE

21. E protonique cesse de rester ouvert et devient fermé.

secare	sega	(faucher)
* cercare	serka	(a. fr. cerchier).

ouvert. Sous quelle influence cet *e* a-t-il changé de qualité? C'est ce qu'il est difficile de déterminer.

On serait tenté de placer *retro* parmi les mots qui se diphtonguent, car on la forme *darié* = *deretro*. Mais la forme *darrè* nous montre que la première est un emprunt au français.

[1] Les groupes *tl*, *dr*, ont été traités comme les groupes *cr*, *gr*. Cf. Consonant.

[2] *Foudre* (pour le vin).

crĕpare	creba	crever
lĕvare	leba	lever [1]

22. Passage de *ĕ* protonique à *a*. — E protonique passe quelquefois à A. Ce passage est particulèrement fréquent dans les mots dont l'*e* protonique est suivi de *r*.

episcopum	abeske	évêque
gelare	jala	geler
terribilem	tarrible	terrible
* serraculam	sarralho	serrure
* mercare [2]	marka	marquer
* remare	rama	ramer
pergamum	pargam	parchemin

Protonique, mais à l'intérieur d'un mot :

pentecostam	pantacousto	pentecôte
* infelenare	enfalena	sentir mauvais
impedicare	empacha	empêcher
* ratam pennatam	ratopanado	chauve-souris

23. Passage de ĕ protonique a i. — Ce phénomène s'observe dans quelques mots commençant par g et c'est sans doute sous l'influence de la gutturale que le changement a eu lieu.

* genuculum	jinoul	genou
genestam (genistam)	jinèsto	
germanum	girma (n. propre)	
* iectare	jita	jeter

Enfin dans les deux mots *litsou* et *milhou* = lectionem, meliorem, le passage de *e* à *i* semble avoir été favorisé par le *yod*.

24. Passage de e a u. — Ce phénomène ne se présente, à ma connaissance, que dans le mot suivant où il a été amené par assimilation :

uerrucam	burrugo	verrue [3]

[1] Il faut exepter les mots composés qui avaient un *e* ouvert tonique et qui ont gardé cet *e* ouvert même quand il est devenu protonique. Cf, *tèrrat*(toit) de *tèrro*, *fèrrat* (seau) de fèr, *amèllou* dim. de *amèllo* (amande).

[2] Mais mercatum = merkat. (Cf. bartas = *bertas*).

[3] Cf. aussi *bulúgo* et *belúgo* (étincelle).

E posttonique

25. E posttonique tombe, sauf dans les proparoxytons dont nous avons parlé (cf. Ch. III. C.) où il devient aussi *e* fermé.

iuuenem	joube	jeune

E fermé (*ē - ĭ du latin classique*)

26. E long latin et *i* bref ont donné le même résultat en roman; car si la quantité des deux voyelles n'était pas la même, la nature du son était la même pour les deux.

E tonique

27. E long et *i* bref ne se diphtonguent pas et donnent un e fermé.

Ex. : *e* libre

plēnum	ple	plein
ualēre	bale	valoir
catēnam	cadeno	chaîne
placēre	plazé	plaisir
fĭdem	fe	foi

Exemples de *ē*, *ĭ*, entravé.

capistrum	cabestre	caveçon
illum	el	le
cristam	cresto	crête
*soliculum	soulel	soleil
*eccum istum	akeste	a. fr. cest
lĭtteram	letro	lettre
mĭttere	metre	mettre
pĭscem	peich	poiss(on)
sĭccum	sec	sec
spĭssum	espes	épais

28. Exceptions. — Dans certains mots *e* long tonique est passé à *i*. Il faut mettre de côté les mots où *e* du latin classique semble avoir été changé de bonne heure en *i* par changement de suffixe, ainsi le suffixe *enum* étant rare a cédé la place au suffixe plus vivant *inum*. D'où *beri* = *uenenum* changé en *ueninum*.

Pergamenum qui a donné *pergami* dans quelques dialectes n'a donné dans le nôtre que la forme *pargam*, qui renvoie à

pergamum. On se sert pourtant quelquefois des formes *pergami*, *pargami*.

C'est aussi à un changement de suffixe qu'il faut attribuer la forme *razin* = *racemum* devenu *racimum* par analogie de *uenenum* (à moins qu'il ne faille voir là une influence du *c* précédent).

Merci et *païs* sont des emprunts au français. La forme *Pages* se rencontre comme nom propre.

E PROTONIQUE

29. E protonique reste *e* fermé.

Ex. : * demane	*dema*	demain
sĭccare	*seka*	sécher
impicare	*empega*	empoisser
securum	*segur*	sûr

30. EXCEPTIONS. — *I* bref protonique est passé à *u* dans *budel* = uĭtellum.

Dans quelques mots, *ĭ* protonique en syllabe fermée passe à *a* comme en français.

linteolum	*lansol*	linceul
*singluttum [1]	*sanglout*	sanglot

L'*i* de *infernum* est aussi représenté par un *a* dans le mot *anfèr* ; mais cette forme est une forme empruntée au français. Le véritable mot languedocien encore usité est *enfèr*.

Il est passé à *e* dans le mot *efan*, usité seulement dans l'expression *paure fan* = paure diable, ou l'*e* de *efan* a disparu absorbé par l'*e* final de *paure*.

E protonique est passé à *i* dans le lang. *mitat* = *medietatem* et dans le mot de même racine *mitan*. Cf. esp. *mitad*.

E, I, POSTTONIQUES

31. Posttonique, il disparaît.

longĕ	*lenc*	loin
tardĕ	*tart*	tard

Quant à *i* posttonique, nous avons vu (cf. ch. III. C.) qu'il

[1] Sur ce mot cf. MEYER-LUBKE, Gr. des L. Rom., I, § 577.

se maintenait dans quelques mots, soit sous la forme de *e* fermé quand il était voyelle comme dans *asinum* = *aze*, *fraxinum* = *fraiche*, *hominem* = *ome*, soit sous la forme de *i* quand il était semi-consonne, comme dans *óli*, *órdi* = *oleum*, *hordeum*.

TRAITEMENT DES MOTS COMME STELLA, MUSTELA, TELA, ETC.

32. Les mots *mustela*, *tela*, auraient dû donner *moustélo*, *télo* avec un *e* fermé. C'est la forme que ces mots ont dans certains dialectes. Mais dans le dialecte lézignanais ils ont donné les formes en *e* ouvert, *moustèlo*, *tèlo*. On peut se demander si ces mots ne renvoient pas à une double forme de latinité vulgaire; *mustela* existe à côté de *mustella*; *stēlla* a pu avoir une forme *stela* [1], dénoncée par le fr. étoile, et, par analogie, *tela* aurait eu aussi une forme *tellam*. Les formes en *ella* auraient donné les formes languedociennes en *e* ouvert (*e* étant généralement bref dans le suffixe *ellum*, *ellam*, et ayant pu le devenir par analogie dans les quelques mots où il ne l'était pas) et les formes en *e* s'étant développées sur d'autres points de la langue d'oc auraient donné les formes en *e* fermé que l'on rencontre dans le dialecte de Mistral et dans d'autres (le limousin par exemple).

PARTICULARITÉS SUR I LONG OU BREF TONIQUE

33. Par suite de certaines influences, encore mal expliquées, il est arrivé que, dans quelques mots, l'*i* tonique n'a pas été modifié d'après la règle générale. Ces exceptions se bornent dans notre dialecte aux mots suivants [2] :

Quelques mots semblent avoir changé *ĭ* en *ĕ* dès la latinité vulgaire. Ainsi *firmum* a donné *fèrme* avec un *e* ouvert, ce qui renvoie à un type latin *fĕrmum*.

De même *circare* donne au présent *sèrki*, ce qui renvoie à un type latin *cĕrcare*. cf. aussi *nèbo* = *nĕuat*, *frèti* (je frotte) = *frĭcto* devenu *frĕcto*, *pèl* = *pĭlum* (p. e. par analogie avec

[1] Cf. sur *stella*, DIEZ, Gr. des L. Rom. I. 143, note. MEYER-LUBKE, §. 545 et § 636.

[2] Il faut noter que la plupart de ces mots ont aussi un traitement d'exception dans la plupart des langues romanes. Cf. là-dessus, MEYER-LUBKE, Gr. des L. Rom. I, p. 107.

pèl = *pellem?*). *Gypsus* a donné *jèis* (plâtre) qui renvoie à une forme en *e* ouvert.

Enfin, à propos de l'ancien français *fiens, fiente*, Meyer-Lübke dit (Gr. des L. Rom. 1, 125) : « Il est difficile d'expliquer l'espagnol *fiemo, hienda*, a-fr. *fiens, fiente*, du latin *fĭmus* ». Notre dialecte a pour ce mot le représentant *fèns*, avec un *e* largement ouvert, malgré la nasale.

Cet *e* ouvert est inexplicable si on ne suppose pas un type *fēmus* [1].

Dans d'autres mots *ĭ* a été traité comme *i* long, quoiqu'il fût bref en latin. Ainsi strĭgĭle a donné *estrilho*, au lieu de *estrelho* (cf. même exception dans français *étrille*).

Tĭneam a donné *tinho* comme uīneam, *binho*. (cf. hispano-portugais tiña, tinha).

Frigidus [2] a dû aussi changer son *i*, car il donne dans notre dialecte *fret* (v.-français, *freid, froid*).

De même *ciliam* a donné *silho* et non pas *selho*, qui serait la forme normale.

I LONG

34. TONIQUE. — Tonique, il reste *i*.

Ex.:	ficam	figo	figue
	finem	fi	fin
	ripam	ribo	rive
	micam	mico	mie

Nous ne verrions d'exception que dans les dérivés de la forme *ficatum*, si c'est bien à ce mot qu'il faut faire remonter le languedocien *fetje ;* mais il semble hors de doute que c'est à *fidicum* qu'il faut faire remonter cette forme (Cf. Meyer-Lübke, Gr. des L. Rom. 1.582).

I PROTONIQUE

35. Protonique il reste généralement i.

uillaticum	bilatje	village

[1] On dit *fens* avec *e* fermé dans les environs de Castelnaudary.

[2] On admet, avec beaucoup de vraisemblance, que ce mot a subi l'influence de *rigidus*, languedocien *rete*.

*binare	bina [1]	
diem dominicum	dimenje	dimanche
*uirare	bira	virer

NOTA. — L'*i* de *diem* était devenu probablement ī *long*, puisque en français il s'est conservé tel quel dans les formes des jours de la semaine.

I LONG TONIQUE SUIVI D'UNE VÉLAIRE

36. I est soumis dans cette position à un traitement spécial, traitement qui n'est pas d'ailleurs particulier à notre dialecte mais qui est commun à d'autres dialectes d'oc. *l* suivi de *l* soit double, soit simple, se diphtongue en *ia*.

Ex:	filum	*fial*	fil
	pilam [2]	*pialo*	auge
	anguillam	*andialo*	anguille

Pour ce dernier mot on a aussi la forme *angialo*, mais elle est très rare.

A propos de ce même mot Meyer-Lübke dit (Gr. des L. Rom. 1, p. 60) « que la quantité et la qualité de *i* dans *anguilla* reste douteuse »; la forme de notre dialecte renvoie à un *i* long.

Aprilem est représenté aujourd'hui sous la forme *avril;* mais la forme *abrial* existe encore dans ce proverbe :

Per *abrial*
Te descoubriges pas d'un fial.

(Au mois d'avril, ne t'allège pas d'un fil).

Enfin *uillam* n'a rien donné dans notre dialecte ; ce mot se présente dans le nom de lieu *Vialonobo* (commune du Minervois (Hérault) distante d'une vingtaine de kilomètres de Lézignan) où l'*i* s'est aussi diphtongué en *ia*. *(Villam Nouam)*

37. PASSAGE DE I PROTONIQUE A E. — Ce passage de *i* protonique à *e* s'observe, comme en français, quand la syllabe qui suit la syllabe atone où se trouve un *i* contient elle aussi un *i*.

Ex:	uicinum	*bezi*	voisin

[1] Travailler un champ, une vigne, pour la deuxième fois.
[2] Latin *pila* — mortier à piler.

finire	*feni*	finir
* pitittum	*petit*	petit
* indiuinator	*endebignaire*	(devin)

Il est passé à à *ü* dans primarium = *prumiè* et dans *curbèl* = *crĭbellum*.

I POSTTONIQUE

38. I posttonique tombe, à moins qu'il ne faille voir un reste de cet *i* dans les formes du pluriel des pronoms et des adjectifs[1].

Ex. uiginti bint vingt

Mais dans les pronoms et les adjectifs nous avons au pluriel les formes suivantes:

totti	*toutis*
illi	*elis*
eccum illi	*akelis*

De même *belis* (= lat. *belli* + *s*) *poulidis* (= lat. *politi* + *s*), etc.

TRAITEMENT DE Ŏ
O OUVERT TONIQUE

39. O bref latin donne en général *o* ouvert dans le dialecte lézignanais.

cor	cor	cœur
corpus	coz	corps
fortem	fort	fort
hominem	ome	homme
mortem	mort	mort, etc.

Suivant la règle déjà énoncée (cf. Ch. II: *Les sons et leur notation*) *o* ouvert suivi d'une nasale se ferme.

sŏnat	souno	il sonne
sŏnum	sou	son
bŏnum	bou	bon

DIPHTONGAISON DE O BREF

40. Cette diphtongaison qui est de règle en français ne se

[1] Nous nous occuperons de cette question dans la morphologie.

produit dans notre dialecte, que dans quelques mots dont voici les principaux :

octo	bèit	huit
hodie	bèi	(hui)
noctem	nèit	nuit
* foliam	fèlho	feuille
modium	mèch	muids
corium	kèr	cuir
oculum	èl	œil
* troculum	trèl [1]	treuil
* plouiam	plèjo	pluie
troiam	trèjo	truie
* coxam	rèicho	cuisse
coquere	kèire	cuire
podium	pèch (n. propre)	puy
ad + post	apèi	(ensuite)
longe	lènc	loin
* sorbam	sèrbo	sorbe

Il faut remarquer, à propos de cette diphtongaison :

1° Qu'elle ne s'est produite que dans quelques mots ;

2° Qu'elle a été amenée par la présence d'un *yod*, sauf dans *sorbam*: cf. le traitement de *ŏleum*, où le *yod* est simplement en puissance et qui donne *óli* et *foliam* où *yod* existe en réalité et qui donne *fèlho* ;

3° Que cette diphtongaison s'est arrêtée à un stade que dans certains mots le français a dépassé. *O* s'est diphtongué au commencement en *uo* (comme en fr. *buona pulcella fut Eulalia*), puis en *ue* ; là, le développement ultérieur a été arrêté par ce fait que la langue a chassé le premier élément de la diphtongne ou qu'elle l'a consonnifié (cf. *bèit* = *uèit* = *octo*, *bèi* = *uèi*, *hŏdie* [2].

Dans le mot *bŏuem*, la diphtongaison s'est arrêtée au 1er degré, de sorte qu'on a eu *buóu* ; *u* en contact avec *o* est passé *i* ; d'où la forme actuelle *biŏu* [3].

[1] Sorte d'auge, ouverte à une extremité où l'on foule les raisins.

[2] Il faut noter que l'*e* qui reste après la chute de l'*u* est ouvert.

[3] Prononcez *iŏu* et *biŏu* d'une seule émission de voix.

Il est probable que le mot *ouum*, qui avait un *o* long dans le latin classique, a modifié sa quantité d'après *bŏuem* et a suivi le même traitement; d'où la forme parallèle *ióu*.

O OUVERT PROTONIQUE

41. O ouvert protonique devient *o* fermé, du moment qu'il n'est plus sous l'accent.

uolare	boula	voler
* uolēre	boulé	vouloir
* uotare	bouta	voter
* morire	mouri	mourir

42. Exception. — En position, il est passé à *a* dans le mot *tartugo*, fr. *tortue*.

Sous l'influence d'un *r*, il s'est changé en *e* dans quelques mots seulement :

rotundnm	redoun	a. fr. reond
* rotulare	redoula	rouler
* horoloticum	relotje	horloge

Il est passé à *i* dans le mot *piboul* (peuplier), où il est devenu protonique par suite du déplacement d'accent.

O POSTTONIQUE

43. Il est tombé en général dans cette position, sauf dans le mot que nous avons déjà cité (cf. Ch. III. C) *apostoul* = *apostolum* = *apôtre*.

TRAITEMENT DE *Ō* FERMÉ

O fermé représente *o* long et *u* bref du latin classique.

O TONIQUE

44. *O*, *ŭ*, latins donnent dans notre dialecte comme dans toute la langue d'oc, *o* fermé, ou plutôt *ou*.

dolorem	doulou	douleur
plorat	plouro	(il) pleure
horam	ouro	heure
nepotem	nebout	neveu
uocem	bouts [1]	voix
puteum	pouts	puits

[1] On dit aussi *bouès*, qui est un emprunt au français.

crucem	crouts [1]	croix
nodum	nouts	nœud, etc.

EXCEPTIONS

45. Elles sont assez nombreuses et intéressantes par ce fait qu'elles se retrouvent dans la plupart des langues romanes.

Nuptiae ayant *u* bref dans la latinité classique, aurait dû donner une forme en *o* fermé (*ou*); or il se trouve que toutes les langues romanes ont un *o* ouvert dans les dérivés de ce mot-là. Il est probable que l'*u* de *nuptiae* a été influencé de très bonne heure et dans tout le domaine roman par l'*o* de *nŏuius ;* car de *nouius* (dérivé de *nouus*), notre dialecte a tiré les formes *nobi* (fiancé) et *nobio* (fiancée).

Cette influence a été signalée pour la première fois par M. G. Paris (*Romania*, X. 397) et ne paraît pas pouvoir être contestée.

D'autres mots latins paraissent avoir changé leur *ŏ*, *ŭ*, en *ŏ*.

Par exemple le languedocien *plèjo* ne peut pas renvoyer au latin *plŭuiam*, mais il renvoie à une forme *plŏuiam* dont l'*ŏ* s'est diphtongué sous l'influence du *yod* qui suit.

Trèjo = truie, ne renvoie pas à *trŏiam* du latin classique mais à *trŏiam*.

Coulobro ne renvoie pas à *Colŭbrum*, qui aurait donné *Couloubre* [2], mais à *Colŏbram* (cf. a. fr. couluèvre qui renvoie aussi à une forme en *o* ouvert).

Au contraire, *Pentecoste* a donné dans notre dialecte *Panta cousto* (cf. a. fr. *Pentecouste*) qui renvoie à une forme en *o* fermé.

Lutram qui présente des difficultés dans quelques dialectes romans [3] a donné dans notre dialecte la forme normale *louiro*, qui renvoie à *lŭtram* avec *u* bref.

Pulmonem. — Quelle que fût la nature de l'*u* dans ce mot il doit s'être transformé de bonne heure sous l'influence de *l*, car on a dans notre dialecte *paumou* qui renvoie à *palmonem*.

Suffixe *orium*, *oriam*. — Le mot *glŏriam* a été traité comme *memŏriam* et a donné *glório* [4] comme *memório*.

[1] On a aussi *crouès*, qui est le français *croix* avec la prononciation ancienne de *oi*.

[2] Cf. *Escouloubre* nom d'un village de la Haute Ariège.

[3] Cf. MEYER-LÜBKE (Gr. des L. Rom., I. 148).

[4] Forme empruntée au français *glouèro*.

Il n'y a plus guère dans notre dialecte de mot vivant représentant des types latins en *orium*, comme *rasorium*. On peut citer cependant *Purgatóri*. Les autres mots en *orium*, *oriam*, ont été remplacés par des mots français. Cf. *pasouèr*, *batouèr*, *labouèr*, *ibouèro;* on voit que ce sont des formes purement françaises qui ont conservé l'ancienne prononciation *oi* = *ouè*.

Gorjo (gorge) et *mot*, s'ils ne représentent pas des mots français, renvoient eux aussi à des types en *o* ouvert.

Enfin les mots *cuneum* et *pugnum* ne donnent pas *coun* et *poun* [1] mais *kun* et *pun* qui renvoient à des formes en *u* long.

o, *ŭ* PROTONIQUE ET POSTTONIQUE

46. Protonique il reste *o* fermé.

mŭliérem	moulhé	(femme)
tussire	tousi	tousser
bullire	bouli	bouillir

Posttonique il tombe entièrement

colpum	cop	coup. etc.
masculum	mascle	
templum	temple	

Il faut excepter les propaoxytons que nous avons cités plus haut, *populum*, *rotulum*, etc. (cf. supra Ch. III. C) où *u* posttonique est resté et a donné *ou*.

TRAITEMENT DE ū

47. TONIQUE. — U tonique donne u [2].

Ex.:	unum	un	un
	fumum	fun	fumée
	maturum	madur	mur
	purum	pur	
	durum	dur, etc.	

Cependant il peut se diphtonguer. Ainsi le mot *culum* a donné dans notre dialecte *tioul*, où l'on voit que l'*ū* s'est diphtongué en *iou* avec l'accent sur le deuxième élément de la diphtongue.

Au contraire dans le mot *piuze* *ū* de *pūlicem* s'est aussi

[1] *Poun* est catalan: on emploie ce mot dans les Corbières qui limitent le dialecte Catalan au nord du Roussillon.

[2] Cf. pour la prononciation supra, ch. II, *les sons et leur notation*.

diphtongué en *iu* mais avec l'accent sur le premier élément.

L'*u* de *mulum* ne s'est pas diphtongué en *iou*, mais en *io*. D'où les formes

mulum	miól	mul (et)
mulam	miólo	mule

U PROTONIQUE ET POSTTONIQUE

48. U protonique donne en général *u* comme en syllabe tonique

*muraculam	muralho	muraille
plumare	pluma	plumer
mutare	muda	muer
sudare	suda	suer
*putire	pudi	sentir mauvais, etc.

Cependant dans le mot *jūniperum* il a été traité différemment ; le représentant languedocien du mot latin est en effet *jenibre* (fr. *genièvre*) [1].

Le mot lang. *mouzit* renvoie à *mucitum* latin, mais avec *u* bref protonique ; la racine *muc* dont l'*u* est long s'était donc modifiée.

Posttonique il disparait complètement.

DIPHTONGUES

DIPHTONGUES Æ, Œ

49. La première de ces diphtongues est plus fréquente dans la langue latine que la seconde : elle a été traitée par la plupart des langues romanes comme le son simple *e* ouvert. D'où dans notre dialecte les formes suivantes :

caelum	sèl	ciel
graecum	grèc	grec
praestum	prèst	prêt

Praedam semble faire exception [2], car, au lieu de donner *prèzo* avec un *e* ouvert, il donne *prezo* avec un *e* fermé. Mais ce mot doit s'être confondu avec *prehensam*, *prensam*, lang. *prezo*.

[1] Pour le traitement de *u* protonique dans sciurolium = *eskirol*, cf. infra, Diphtongues.

[2] Il fait exception en français où la forme proie renvoie à une forme latine *predam*.

Le mot *aestima*, au contraire, que Meyer-Lübke signale comme faisant exception dans la forme a. fr. *esme*, donne dans notre dialecte *èime* [1], avec un *e* ouvert, ce qui est un traitement régulier.

Naturellement *ae* protonique donne *e* fermé. Cf. *aequalem* = égal. Mais dans le mot *aeramen* où la diphtongue *ae* est suivie de *r*, *ae* traité comme *e* devant *r* a donné *a*; d'où la forme languedocienne *aran* = *aeramen*.

50. Œ. — Cette diphtongue est traitée dans les rares mots où elle se rencontre comme un *e* fermé.

poenam	peno	peine

51. AU. — Tonique, elle donne en général au.

pausam	*pauzo*	pose
*aucam	*auco*	oie
raucum	*rauc*	rauque
paucum	*pauc*	peu
gaudium	gauch [2]	joie
lausam	lauzo	pierre plate
causam	cauzo	chose

On sait que dans le bas-latin déjà *au* était prononcé *o* dans certains mots : *plostrum* pour *plaustrum*, etc. Le mot languedocien *cougo* renvoie non à *caudam*, mais à *codam* (*couo* et avec consonne médiale euphonique *cougo*. Cf. *cougat* = cubatum, *couat*, *cougat*).

Le mot *claustrum* se retrouve dans notre dialecte sous la forme clastres = claustra + s, mais avec réduction de *au* tonique à *a*, ce qui est rare.

52. Protonique. — Au se maintient dans cette position et donne généralement *au*.

Ex.:	audire	auzi	ouïr
	*ausare	gauza [3]	oser

[1] Cf. au consonantisme traitement de *s* dans les groupes *sm*. Il faut ajouter que *eime* ne renvoie pas exactement à *æstima*, mais plutôt à un type *aestimum*.

[2] Mot usité seulement dans l'expression *gran gauch* = *grande gaudium* qui est une exhortation à se contenter du peu que l'on a ou que l'on vous donne.

Ex. : *Ta pauc ? — Gran gauch !* (*Si peu ? — Soyez encore bien content !*)

[3] Remarquer ici le *g* prothétique.

* alaudetam	lauzeto	alouette
* caul -+- etum	caulet	chou
Dipht. rom. * auicellum	ausèl	oiseau.

Au s'est réduit à *a* dans le mot *augustum*[1], qui a donné dans notre dialecte *agoust*.

auscultare a dû réduire aussi sa diphtongue, puisque nous avons *escouta* qui ne peut renvoyer qu'à *ascultare*.

La diphtongue *iu* protonique a perdu le second de ses éléments en passant en languedocien dans lang. *eskirol*, = lat. *sciurolium*.

53. Diphtongue *eu*. — Elle s'est réduite, en syllabe tonique, en *e* ouvert dans le mot *leucam*, lang. *lègo*.

Elle est passée au son *au* dans le mot *reuma*, qui n'est qu'une graphie latine d'un mot grec. Ce qui a contribué à faire changer *eu* en *au*, c'est que la diphtongue, par suite d'un changement d'accentuation, est passée en syllabe atone[2]. accent. lang. *Raumás*[3], mais latin-grec: *reûma*.

La diphtongue romane *eu* est aussi passée à *au*, en syllabe protonique dans le mot *auzíno* = *euzina* = *ilicinam*, et dans le mot *laujé* = *leuiarium*, léger.

Mais elle est restée intacte sous l'accent dans la forme *lèuje* = *leuium* (se dit en parlant d'un chariot non chargé).

54. La diphtongue romane *ei* a vu aussi le premier de ses éléments passer à *a* dans les mots dérivés de *ericium* et *heredem*.

airisa	= eirisa	hérisser
airisou	= eirisou	lat. ericionem
airetiè	= eiretiè	hereditarium
airetà	= eireta	hereditare
airitatje		hereditaticum.

55. La diphtongue *óu* est aussi passée à *au* dans le mot *sauda* (fr. *souder*) = *sóuda*, latin *solidare*.

J. ANGLADE.

(*A suivre.*)

[1] Cette réduction est commune à la plupart des langues romanes.

[2] Diez, *Gr. des lang. rom.*, 1, 160, cite le nom propre *Daudes* = *Deus dedit* où *eu* est aussi passé à *au*. Ce nom se trouve aussi dans nos contrées avec l'accentuation *Dáudes*.

[3] Cette *s* finale se retrouve dans un autre mot venu, semble-t-il, du grec lui aussi *calimás*, gr. καῦμα. On remarquera qu'il a aussi changé d'accentuation.

LETTRES INÉDITES

DE

JEAN DE BOYSSONÉ ET DE SES AMIS

Troisième série

(Suite)

[Cf. pour les lettres antérieures *Revue des langues romanes*, n° 4 avril 1895, p. 176-190; n° 6, juin 1895, p. 271-278; n° 2, février 1896, p. 71-86; n° 3, mars 1896, p. 138-143; n° 12, décembre 1896, p. 355-372.]

35

Jo. a Boyssone Steph. Doleto. S. [1]

[Ms. fol. 35 recto.] Redditus est mihi tuus liber de *Re Navali* [2], quo nomine ego tibi gratiam habeo vel maximam. Curavi etiam ut tuæ litterae Pino [3] redderentur. Nicolaius Regius [4], vir doctissimus et tui observantissimus ac primus inter homines suæ familiæ, nihil prætermittit [5] quod in te juvando aut commendando pertinere posse arbitretur. Quare futurum speramus ut quamprimum nobis numeretur pecunia. Quam, ubi accepero, curabo diligenter ut in tuas manus quam citissime veniat. Sed de his ad te Chomardus [6] prolixius. Tu omnium nostrorum operam boni consules. Vale. Tolosae.

XI Cal. Jul. M. D. XXXVII.

NOTES

[1] Cf. Lettres 15, note 4; 22, note 4; 25, note 3; 29, note 5.

[2] *Stephani Doleti, De re navali liber ad Lazarum Bayfium*, Lugduni apud Seb. Gryphium, 1537, in 8. (Bibl. Lyon, n° 317,082.)

[3] Jean de Pins, évêque de Rivières, descendait des comtes de Pinos en Catalogne, établis, dit-on, dans le Languedoc depuis le XII^e^ siècle (Christie, *Dolet*, p. 63). Fils de Guilhaud de Pins, orphelin de bonne heure, il étudia à Toulouse, Poitiers, Paris et enfin Bologne,

où il eut Béroalde l'aîné, comme professeur de littérature et Urceus Codrus, comme professeur d'éloquence et de grec.

A son retour d'Italie en 1497, il fut fait clerc. Son séjour à Toulouse ne paraît pas avoir duré plus d'une année. Il reprit en 1498 (?) le chemin de l'Italie.

Urceus mourut en 1500 et Jean de Pins collabora à l'édition de ses œuvres éditées par Béroalde le jeune, avec l'aide de Bartholomeo Bianchini. En 1505 Béroalde l'aîné mourut et Jean des Pins écrivit sa biographie qu'il publia avec une vie de sainte Catherine de Sienne. Nous ne connaissons que la réimpression donnée par Menschenius (*Vitae summorum dignitate et eruditione virorum ex rarissimis monumentis*, Cobourg, 1735.)

Il publie vers cette époque (?) un opuscule: *De Vita aulica*, Toulouse, s. d.

Conseiller clerc au Parlement de Toulouse, Du Prat l'appelle à Paris. De là il accompagne le roi en Italie et négocie avec Bonnivet les préliminaires d'un traité de paix entre Léon X et François I (1515).

Il fait partie, en qualité de conseiller, du Sénat de Milan dès sa fondation (*Gall. christ.*, t. XIII, col. 192.) De 1516 à 1520 il est ambassadeur du roi à Venise. C'est alors qu'il fait imprimer pour les enfants du chancelier du Prat son *Allobrogica Narratio*, Bindonis, Venise, 1516.

En 1520 il est envoyé comme ambassadeur à Rome. Pour cette époque les *Ms.* de la Bibl. Nat. contiennent ses lettres. Il fut rappelé en 1523. Entre 1520 et 1522 il est nommé évêque de Pamiers (*Gall. christ.*, t. XIII, col. 193). Il n'occupa pas ce siège, mais celui des Rivières en 1523. Il érigea en 1527 l'église de saint Eparchus en collégiale. Jean des Pins était revenu à Toulouse avec un grand renom de science. Boyssoné (*lamb.* l. 1, fol. 104 r°. Ms. Bibl. de Toul., 835), dit en s'adressant à Toulouse:

.... ergo habe
Nunc gratiam Pino tuo, perquem tibi
Graece Latineque est datum et scire et loqui.

Il est le protecteur attitré des humanistes et sauve Dolet. Cf. pour ses rapports avec ce dernier: *Doleti orationes duae*, p. 60, 85-86, 87, 88, etc...

D'après Christie, il avait à Toulouse un appartement au couvent des Carmes. Mais Jean de Boyssonné nous dit (*Eleg.*, lib. 1, ms. Bibl. de Toul., n° 835):

aedificat tunc
Excelsam ingentemque domum media urbe Tolosa.

Ce qui donne à croire que son séjour au couvent des Carmes ne dut être que temporaire.

Quoi qu'il en soit, c'est dans une de ces deux demeures qu'il passa ses derniers jours, trop souvent attristés par la goutte (*Doleti orationes duae*, p. 95). Nous savons par Voulté qu'il travaillait peu de temps avant sa mort à une traduction de Denys d'Halicarnasse. Voulté lui dédie la seconde édition de ses Œuvres (Lugduni III Id. Martii, 1537) afin que ses vers lui apportent quelque soulagement dans son travail de traducteur.

La date de la mort de Jean de Pins peut être fixée approximativement à la fin de novembre ou au commencement de décembre 1537, par la lettre de Jean de Boyssoné à Alexandre Losaeus (cf. lettre 43.)

Cf. pour sa biographie: Le père Léonard Charron, *Mém. hist. pour servir à l'éloge de Jean de Pins avec un recueil de ses lettres*, Avignon, 1748, et surtout Christie, *Dolet* (traduct. Stryienski), p. 63-65.

[4] Personnage qui ne m'est connu que par Jean de Boyssoné. Dans la lettre inédite (n° 176, fol. 94 r°) que Boyssonné lui adresse, nous apprenons qu'il avait eu autrefois pour patron Jean de Pins, évêque des Rivières. Depuis il n'en avait pas trouvé qui fussent dignes de lui. C'est pourquoi il le félicite d'avoir rencontré le chancelier François Olivier, dont il semble avoir été un des secrétaires. Il est peut-être parent de Loys Le Roy (Ludovicus Regius), originaire de Coutances, familier et protégé de Philippe de Cossé, évêque de Coutances, maître des requêtes sous le chancelier Poyet, professeur du collège de France et mort à Paris le 2 juillet 1577.

[5] Le Ms. donne *praetermictit*.

[6] Cf. *Rev. des lang. rom.*, 1894, p. 323, note 1; 326, note 2; lettre 34, note 1.

36

Matthaeus Pacus[1] Jo. a Boyssone amico suo optimo. S.

[Ms. fol. 37 recto.] Quoniam de tua erga me fide et voluntate nunquam dubitavi, non est quod existimem te, hac mea tam longa tamque silentii plena profectione, vel pilo a me abalienatum esse. Scio amicitiam bonis initiis contractam nulla vel oblivione vel absentia dirimi posse. Ego, quod ad me attinet, huic provinciae satis feliciter impero. Doleo tamen studiorum meorum vicem, quorum intermissionem atque (ut verius dicam) jacturam toties facio quoties sumenda est magistratus persona. Sumenda autem ea est volenti nolenti quotidie, eamque horam plane felicem existimo quam libris

meis a situ ac pulvere, quo nimium contecti sunt, vindicandis atque evolvendis suffuror. Nunquam existimassem tam multa esse hujus magistratus incommoda. Sed de his hactenus. Ineunte Augusto[2] profectus sum in Aulam visendae et conveniendae Reginae gratia. Ea me bono animo esse jussit [Ms. fol. 37 verso.] spemque amplioris dignitatis nihil tale cogitanti objecit. Lutetiae dies aliquot vixi cum Scaeva[3] qui te plurimum salvere jubet. Is Furnerii[4] nomine nescio quid negotii susceperat, quo eum nidore carcerum liberaret.

Caravanam novam illic de more instituimus. Tu quid agas quidve cogites ad me diligenter perscribito. Vale. Alenconii XV Cal. Aug. 1537.

NOTES

[1] Cf. *Rev. des lang. rom.* 1894 p. 325, note 2; lettres 1, note 3; 9 note 1; lettre 10; lettre 15, note 1. Grâce à la bienveillante libéralité de M. Cl. Perroud, recteur de l'Académie de Toulouse, j'ai pu consulter le tableau dressé en 1889 par M. A. Deloume du *Personnel de la Faculté de Toulouse*. M. Deloume donne, sous la date de 1533, Mathieu du Pac, professeur en droit, capitoul. Nous rappellerons, comme nous l'avons établi dans la lettre n° 1, note 3, que Bunel (*Epist.* édit. 1531, p. 29) nous apprend la nomination de Pacus à la date de 1531. Il faut donc avancer de deux ans l'entrée en fonctions de Mathieu Pac.

[2] Si l'«*Ineunte Augusto*» de cette lettre doit être maintenu (XV Cal. Aug. 1537), il s'agirait du mois d'août de l'année précédente soit 1536, mais cela me paraît peu vraisemblable. Mieux vaut peut-être croire à une distraction du copiste et lire : *Ineunte Junio*. Cela me semble d'autant plus nécessaire que nous savons par Christ. Richier (Cf. plus bas lettre 38) que Guillaume Scève est encore à Fontainebleau auprès de la Reine de Navarre en août ou septembre 1537. Ce qui confirme et explique le : « Lutetiae dies aliquot vixi cum Scaeva...» de notre lettre.

[3] Cf. *Rev. des lang. rom.* 1894 p. 323-329; lettres 15, note 5; 16 note 1; lettre 18; lettres 21, note 5; 29, note 2.

[4] Nous ignorons la cause de l'emprisonnement de Jean Fornier. Sur ce personnage Cf. *Rev. des lang. rom.*, 1894 p. 329, note 3; lettre 21, note 9.

37

Jo. Vultœius [1] Jo. A. Boyssone. S. D.

[Ms. fol. 48 verso.] Mandatum tuum curavi diligenter neque jam ea de re oportet esse sollicitum. Vellem meum negotium ea diligentia confectum. Non hic (mi crede) diu languerem sed hortos nostros Frigoletios, ad quos cogito, quos quotidie somnio, subito advolarem. Nihil adhuc de Ulmi [2] causa auditur. Hodie tamen dicetur sententia. Is semper cum canibus agit, quorum latratibus ad cogitandum de salute excitatur. Cras (uti est in ore vulgi) nobis erit abeundum, quo [3], nescio. Faciam te, ubi sciero, et de rebus omnibus certiorem. Si Bellovaçum [4] adeas, a me Cognetium [5] et Piochetum [6] salutabis. Vale, ex Fonte-Bleandro [7], V. id. Sept. 1537.

Christophorus Richerius [8] utriusque amicus te ex animo salvere jubet.

NOTES

[1] *Rev. des lang. rom.*, 1894. p. 323-329 ; lettres 11, note 5; 13, note 6 ; 15, note 6 ; 21, note 8 ; 25, note 6 ; 26, note 2 ; 29, note 4. C'est dans la lettre 29, adressée par J. de Boyssoné à Mopha Gribaldi, que nous avons appris le départ de Voulté pour la cour.

[2] Jean d'Ulmo avait latinisé son nom qui était d'Ulmières ou d'Olmières (Laf., *Annales de Toulouse*, t. II, p. 57). D'abord avocat postulant, puis substitut du procureur général, ensuite lieutenant lai au sénéchal de Toulouse, il fut difficilement reçu avocat général, Deygua s'y opposa vivement. En 1524, il se fit pourvoir de l'office de quatrième président créé par le roi. Le procureur et le syndic s'opposèrent à l'enregistrement de l'édit de création. D'Ulmo n'en fut pas moins reçu en 1525. Mais Lafaille note (t. II, p. 57) qu'il est le premier officier du Parlement qui s'avisa de se faire dispenser par le roi du serment de n'avoir rien donné pour être pourvu de son office. D'Ulmo avait la conscience peu délicate.

Dans un procès entre certains habitants de Montauban dont l'un était un riche marchand nommé Martel, Ulmo se fit dépêcher par un clerc du greffe une commission sur les lieux, sans qu'elle eut été délibérée, puis vola les parties. Martel le poursuivit. Le roi nomma des commissaires. Le 13 juillet 1536 le Parlement se prononça sévèrement contre Ulmo. Ensuite, traduit devant le Conseil du roi, il fut condamné à être dégradé de sa charge de président dans la grande

salle du Parlement de Toulouse et à y faire amende honorable la torche au poing, les plaids tenans, à être conduit après à la place Saint-Georges, sur un tombereau, et y être pilorié et flétri d'un fer chaud et enfin à être enfermé au château de Saint-Malo en Bretagne pour le reste de ses jours, avec confiscation de ses biens (*Hist. de Lang.*, t. XI, p. 255, 2e édit.). M. Dubédat (*Hist. du Parl. de Toulouse*, t. II, p. 104) date l'arrêt de condamnation du 5 septembre 1537. La lettre de Voulté à Jean de Boyssoné prouve que le 10 la condamnation n'était pas encore prononcée et qu'elle est probablement du 11 septembre 1537.

Les Actes de François Ier donnent sous la date du 9 octobre 1537 (t. III, p. 401, nos 9359, 9360) mandement à Jean Laguette de payer à Jean Gallois, huissier au grand Conseil, et à Jean Péan, huissier des requêtes de l'Hôtel, chargés de la garde de Jean de Ulmo, quatrième président au Parlement de Toulouse, 125 livres tournois, pour conduire ledit président de Montargis à Toulouse, où sera exécuté l'arrêt rendu contre lui, Anet; Rogier, Toussaint de Radepont et Huguet Carpentier, archers du prévôt de l'Hôtel, recevront 57 l. 10 s. t.

L'exécution semble avoir eu lieu à Toulouse le 7 octobre 1537 et non pas 1536, comme l'imprime par erreur l'*Histoire de Languedoc*, t. XI, p. 255, 2e édit.

Enfin les *Actes de François Ier* (t. IV, p. 97, no 11448) contiennent lettres de don à Madelaine de Chavagnac, femme de Jean de Ulmo et à ses enfants, de ce qui pouvait revenir au roi par suite de la confiscation des biens de son mari, Mars 1540 n. s.

[3] La première main donne *ubi* qui a été entouré de points et au-dessus duquel une autre main a écrit la forme correcte *quo*.

[4] Beauvais.

[5] Boyssoné ne mentionne ce personnage qu'une fois. Il nous est inconnu.

[6] Nous retrouverons François Piochet dans plusieurs lettres de Jean de Boyssoné.

Bunel l'a connu en Italie. Il écrit à Emile Perrot (4 *Cal. Februar.* 1534, p. 44): « Scribo ad Piochetum et Petram Vivam : tu, si placet, utrique meas literas reddes. »

Il dit encore toujours en s'adressant à Emile Perrot: « Piochetus noster discedens reliquit apud me Ruellium, de verbo mirifico et arte Cabalistica, ut eum ad te perferri curarem: dicebat enim te de hac re secum locutum (p. 50, édit. 1581).

Voulté (*Epig.*, p. 174, édit. Séb. Gryphe, 1536) lui dédie la pièce suivante :

Candida mens, vitae candor, virtutis honestum
Officium jungunt te, Piochete, mihi.
Est tamen, est aliud, mihi quo conjunctior ipse es,
Est pietas, fratres quae jubet esse duos.
Et quem plus oculis semper dileximus, illum
Nos *Christi* ut semper cogit amemus amor.

Il faisait partie, comme nous le verrons plus tard, de la maison du cardinal de Châtillon.

[7] Fontainebleau.

[8] Cf. *Rev. des lang. rom.*, 1894, p. 327, note 2; lettres 13, note 1; 32, note 1; 33, note 2.

38

Christophorus Richerius [1] Jo. a Boyssone. S.

[Ms. fol. 49 recto.] Ad te scripsissem nisi Vulteius [2] de his omnibus, quorum te admonuissem, certiorem te fecisset. Hoc solum adjiciam bene me valere et id ipsum de te ac Scaeva [3] nostro ardentissime cupere ut uterque valeat. Si Bellovacum proficiscamini Piochetum [4] meo nomine salutabitis. Vale. E Fonte Bleandro. [V id. Sept 1537.]

NOTES

[1] Cf. lettre 37, note 8.

[2] Cf. lettre 37, note 1.

[3] *Rev. des lang. rom.*, 1894, p. 323-329; lettres 15, note 5; 16, note 1; lettre 18; lettre 29, note 2.

[4] Cf. lettre 37, note 6.

39

Jo. a Boyssone Matth. Paco [1]. S.

[Ms. fol. 47 recto.] Redditae mihi sunt Lutetiae tuae litterae, quas ad nos Tolosam scripseras, quae a tuo puero reddi citius poterant, si ille voluisset. Nam in itinere apud Lemovicos [2] illum offendi rogavique diligenter ut mihi tuas litteras daret. In animo enim mihi statim venit te ad nos scribere. Sed ut est morosus et subrusticus nunquam fasciculum mihi voluit ostendere, religiosam nescio quam et anxiam receptam a se fidem affirmans nemini se litteras abs te daturum donec Tolosam pervenisset. Quare nolui illi diutius molestus esse. Verum illas mei a Tolosa nuper ad me miserunt. Ego hic jam

mensem unum vivo. Salutavi Reginam [3] in Fonte Bleandro et Scuronium [4], simul una mecum erant Vulteius [5] atque Scaeva [6]. Illic tres dies totos consumpsimus. Sub id tempus illuc venimus quo Rex profectionem parabat, nondum tamen abierat. Primo quoque tempore Lugdunum cogito. Urget me Scaeva acriter et nisi me occuparent aliquot praelectiones, quas hic sum habiturus, Floreti [7] et Parpasii gratia, jam hic non essem. Tu si quid Lugduni aut Tolosae negotii habes, scribe, nam curabitur diligenter. Majorem in modum me recreat dum intelligo te tuo magistratu honorifice perfungi. Quae de amplificatione tuae dignitatis speras, utinam tam feliciter tamque celeriter atque ego volo. Si quid mihi prospere posthac [8] contigerit, erit id praeter spem, nam ego amplius spe non alor et jam plane ad fortunae flatus obdurui. Credo te jam pridem intellexisse de Ferrerio [9] in locum Pauli [10] suffecto, magno omnium gaudio. Cum omnium dico, intelligo et Senatorum [Ms. fol. 47 verso] et Scholasticorum, non tamen nostrorum omnium collegarum, potissimum eorum qui bonis studiis sunt infensi. Sed rumpentur ilia Codro [11]. Carmen Regii [12] in ejus gratiam nuper Tolosae excusum ad te mitto. Narratur hic passim dictam esse in Aula Regis sententiam in Ulmum [13] Praesidem qua et admitur illi magistratus et in insulam deportatur. Ubi primum Tolosae fuerit, publice exauctoratus omnibusque Praesidis insignibus exutus ac essedo per urbem circumductus [14] [.....] vide parumper, mi Pace, temporum nostrorum subitam repentinamque mutationem. Ante paucos annos nemini indulsit fortuna largius quam magistratibus. Nunc ex illis permulti in capitis et fortunarum discrimen vocantur, qui quanto altiore loco positi sunt tanto graviore casu corruunt. [Et non desunt adhuc nostra tempestate, qui grandem pecuniam in comparando sibi magistratu consumunt quique patrimonia omnia in eam rem rem exhauriunt. O rem pudendam, o rei publicae interitum [15].] Sed jam et finem et rationem epistolae excedo. Vale Lutetiae. [11-13 sept. [16]] 1537.

NOTES

[1] Cf. *Rev. des lang. rom.* 1894, p. 325, note 2 ; lettres 1, note 3 ; 9, note 1 ; lettre 10 ; lettre 15, note 1.

[2] Aux environs de Limoges, dans le Limousin.

[3] La reine de Navarre.

[4] Ce personnage m'est inconnu.

[5] Cf. lettre 37, note 1.

[6] Cf. lettre 38, note 3,

[7] Ces deux personnages me sont inconnus.

[8] *Posthac*, correction d'une autre encre pour *olim* barré.

[9] Cf. Lettre 3, note 1. J'y disais en rectifiant une inexactitude de la *Biographie toulousaine* : le 1er mars 1536, Boyssoné est désolé de ce que Mathieu Pac ait laissé sa chaire à Noguier et non à Arn. Du Ferrier. *Enfin nommé professeur de droit la même année...*

Je prie le lecteur de corriger et de lire l'*année suivante*, c'est-à-dire 1537, ainsi qu'il résulte du texte ci-dessus. M. Deloume (*op. cit.*) le cite à tort sous la date 1540.

Cf. encore lettre 6, note 1.

[10] Sur Antoine de Paulo cf. lettre 6, note 3.

Pour ce qui concerne ce cas particulier Antoine de Paulo professa le droit de 1533 à 1537. Il manque sur la liste dressée par M. Deloume : *Personnel de la Faculté de droit de Toulouse.*

[11] Réminiscence de Virgile, *Egl.* VII, 26 :

> Pastores, hedera nascentem ornate poetam,
> Arcades, invidia rumpantur ut ilia Codro.

[12] Je ne connais pas l'ouvrage de Nicolas Regius. Sur ce personnage cf. lettre 35, note 4.

[13] Cf. lettre 37, note 2. Jean de Boyssoné dans des vers à Voulté (*Hendeca. lib. unus*, Bibl. de Toulouse ms. 835) manifeste en faveur du prësident d'Ulmo les mêmes sentiments de pitié qu'ici :

> ... ab illo
> Sane tempore quo canes Bleandi
> Fontis Praesidi erant dati misello
> Custodes.

C'est la reprise des expressions mêmes de Voulté cf. lettre 37 : « *is semper cum canibus agit...* ».

[14] Ici un blanc de deux mots. On peut restituer assez vraisemblablement : *misere erit.*

[15] Cf. Guibal, *op. cit.* p. 81.

[16] On peut fixer à peu près sûrement cette date par la lettre n° 37 écrite par Voulté à Jean de Boyssoné : « Nihil adhuc de Ulmi causa auditur. Hodie tamen dicetur sententia ».

Or la lettre de Voulté est datée : V id. Sept. 1537 = 11 Septembre. Il faut noter que la date *1537* de la lettre 39 est écrite d'une autre main et d'une encre plus noire.

40

B. Fernandus [1] humanissimo viro Jo à Boyssone S. D.

[Ms. fol. 50 recto.] In summis nostris occupationibus, vir candidissime, Scholarum tuarum statum per me tibi notum esse volui. Quas, cum ad nos (ut spero) propediem redieris, et frequentissimo auditorio et concursu exornari videbis. Est enim nobis auditorum tantus numerus, vix ut multitudinem capere possit locus. Accedit etiam auditorio nostro istud, quod, summa concordia, et jura nostra audiantur et doceantur ; nihilque hodie nobis et auditorio nostro quidquam quam te unum deesse intelligimus, cujus Auditorii dignitas et vetus commendatio labore et opera vehementer per nos deffenditur; studio autem et industria collegae tui D. Canonici [2] quotidie crescit et in dies magis conduplicatur. Ego enim in eo contendo (quod etiam ut fiat necesse est, si modo is esse volo, quem tu discedens esse sperasti) [Ms. fol. 50 verso.] ut nullo vel loco vel tempore a me aut fidem aut constantiam desiderare possis. Tolosæ [Sept. Octobre 1537].

NOTES

[1] Ce personnage ne m'est connu que par les lettres de Jean de Boyssoné.

[2] Ce collègue de J. de B. ne m'est connu que par cette mention.

41

Jo. a Boyssone B. Fernando [1] S.

[Ms. fol. 50 verso.] Tuam erga me voluntatem, quam tuis litteris mihi abunde significasti, amplector et probo et in felicitatis meae magna parte pono. Tua enim opera et studio fieri spero ut, si quam ob meam absentiam studiorum jacturam auditores laturi erant, id totum per te sarciatur, cujus ego beneficii gratiam, ut meritus es, tibi [2] habeo. In qua referenda faciam, si quando res se offerat, diligentiam ut cognoscas meam. Quae de auditorum ingenti copia ad me scribis facile credo et laetor, et id jampridem, ante redditas mihi tuas litteras, a

multis intellexeram. Nunc autem pro tua in me benevolentia meaque item in te singulari rogo atque oro ut, quoad rediero, meam vicem obeas meoque munere perfungaris, curesque, diligenter ut ne quid interim detrimenti res litteraria capiat. Quod si a te impetro, summo me beneficio adfectum arbitrabor, simul apud hominem minime ingratum beneficium collocabis. Vale. Parisiis Cal. Novem. [1537.]

NOTES

[1] Cf. lettre 40, note 1.

[2] *tibi* ajouté d'une autre main et d'une encre très noire.

42

B. Fernandus [1] Jo. a Boyssone. S.

[Ms. fol. 50 verso.] Vereor ne litterarum a me officium requiras, vir omnium amicissime, quas etiam pridem misissem, [Ms fol. 51 recto] nisi tabellarius me defecisset. Nunc autem quod hominis officiosissimi ac nostri amantissimi potestas est, non praetermisi quin tuae scholae status tibi esset notissimus. Ingens auditorum copia est et hispanorum numerus non mediocris, quibus dominus a Ferreriis [2], collega tuus et doctissimus et diligentissimus, bene et naviter prodesse curat. Ego omni officio ac studio enitor atque contendo ne opera nostra bis quoquo die requiratur. Sic factum est ut in nos oppugnantibus Domino Carpenterio [3] et Massabraco [4] auditores octingentos plus minus retineamus. Sed hactenus de schola tua. Accepi nudius tertius tuas ad me litteras, quorum prudentia valde fuit mihi grata ; prae se ferebant enim quoddam summi amoris erga me testimonium. Quibus ita sum adductus, ut nulla re alia vehementius, iisdemque non solum me currentem incitasti, sed etiam meum in te animum confirmasti atque tenuisti. Da igitur operam ut, quod absens omnia cum maxima dignitate sis consecutus, possimus debeamusque laetari. Vale Tolosae. [1537].

NOTES

[1] Cf. lettres 40, note 1 ; 41, note 1.

[2] Il s'agit très probablement d'Arnauld du Ferrier qui venait d'être

nommé professeur à la place de Antoine de Paulo. Cf. lettre 39, note 9. Pour la biographie de du Ferrier, cf. lettre 3, note 1.

[2] Ce personnage ne m'est connu que par la correspondance de Jean de Boyssoné. Il lui succéda dans sa chaire, ainsi qu'il résulte d'une lettre de Jean de Boyssoné à Coras (Calend. Juniis M.D.XLII), Ms. fol. 75 v°, Bibl. de Toulouse. C'est un professeur à ajouter à la liste de M. Deloume : *Personnel de la Faculté de droit de Toulouse.*

[4] Ce personnage m'est inconnu.

43

Jo. a Boyssone Gl. Scaevae S.[1]

[Ms fol. 39 verso] Quid actum sit de meo Fritillo[2], an illum fratri meo ad me me perferendum dederis, nescio. At qui scire possum qui nihil a te, postquam huc veni litterarum accepi ! Quare vehementer rogo ut de ea re, primo quoque tempore, certiorem me facias. Præterea scire aveo quid cum Griphio[3] egeris de Nisolio [4] ac Thesauro [5] Roberti Stephani. Scis me pecuniam numeraturum ubi primum jusseris. Fac igitur ut haec omnia ex tuis litteris intelligam, simul quid rerum agant sodales omnesques amici, quos omnes tu meo nomine salutabis. Vale, Tolosæ raptim V id. Decemb. M. D. XXXVII.

NOTES

[1] Cf. lettre 36, note 3. Cette lettre nous montre encore une fois les étroites relations qui existaient entre Guillaume Scève et Sébastien Gryphe, cf. sur ce point, lettre 15, note 5.

[2] Ce mot est écrit avec une grande lettre dans le ms. Nous ne savons ce dont il s'agit car il me semble assez difficile de comprendre *un cornet à dés*, comme dans ce vers de Juvénal (sat. 14,5):

...ludit et heres
Bullatus parvo eadem movet arma fritillo.

[3] L'illustre imprimeur lyonnais Sébastien Gryphe, auquel le roi accorda d'Amiens, en novembre 1533, des lettres de naturalité. Cf. *Actes de François I*, t. 5, p. 311, n° 20486.

[4] Il s'agit du célèbre ouvrage de Nizolius : *Observationes in M. Tullium Ciceronem*, Pratalboino, 1535.

Alde Manuce le réédita sous le titre de : *Thesaurus Ciceronianus.*

[5] Le *Thesaurus linguae latinae* de Robert Étienne parut à Paris en 1532.

43

Jo. a Boyssone Alexandro Losaeo. S. D. [1]

[Ms fol. 39 recto.] Binas eodem tempore a te accepi litteras, quas mihi Corniardus [2] nuper reddidit, quibus tuam erga me voluntatem abunde mihi declarasti. Quod mihi quidem minime dubium unquam fuit. Ego tuo adventu avidius nihil expecto, tum ut jucunda tua consuetudine utar tum ut fidem auditoribus nostris praestem, apud quos de tua ad nos profectione jampridem me sponsorem constitui. Mirum est quam te audire cupiunt. Concitata enim est magna mea praedicatione de te expectatio, cui ut respondeas non vereor. Scio plane quam sis diligens quantumque laboris et vigiliarum patiens. Hujus tuae famae celebritate permota Minuti[3] Praesidis uxor, mulier apprime nobilis, me iis diebus ad se vocari jussit; rogavitque vehementer ut mea opera atque diligentia fieret, ut tu filii, in primis litteris doctissimi, in civilibus disciplinis erudiendi curam susciperes, oblata tibi honestissima conditione. Quod ego, ubi venisses, me facturum recepi. Quare tu quamprimum, si id ferat negotiorum tuorum ratio, ad nos advola. Pacem inter Regem et Caesarem tractari, simul omnia inter eos compositum iri rumor est. Nos urbis [4] nostrae muros magna diligentia atque impensa reficimus, magnumque bellicarum machinarum numerum nobis comparamus. Affecti tamen sumus nuper clade non levi ob Pini[5] Rivorum episcopi mortem, qui magno nostrae urbi, cum viveret, ornamento erat, quae de illo Epigrammata scripsimus ad te nunc mitto. Vale. Tolosae V id. Decemb. 1537.

NOTES

[1] Ce personnage ne nous est connu que par les lettres de Jean de Boyssoné. Il faisait partie du groupe de Mathieu Mopha Gribaldi fixé à Cahors (cf. lettres 23, note 1; 24, note 1) en attendant le moment de rentrer en Italie. Nous verrons par les lettres suivantes qu'Alexandre Losaeus a un frère nommé Philippe. Tous deux rentrent dans leur pays en 1548.

[2] Ce personnage m'est inconnu.

[3] Il s'agit de Catherine de Souhaut, les actes de François I écrivent Gouhault. Cf. lettre 12, note 1.

Son fils Gabriel de Minut, seigneur de Castéra, sénéchal de Rouergue, docteur ès-droits, maître des requêtes de la Reine-mère du roi a écrit les livres suivants, publiés après sa mort:

1° *De la beauté, discours divers pris sur deux fort belles façons desquels l'Hébrieu et le Grec usent... voulant signifier que ce qui est naturellement beau est aussi naturellement bon. Avec le Paulegraphie, ou description des beautés d'une dame Tholosaine, nommée la belle Paule, par G. de M. chevalier, baron de Castéra, Seneschal de Rouergue,* à Lyon par Barthélemi Honorat, 1586, in 8, de 282 p. y compris 14 f. prél.

2° *Morbi Gallos infestantis salubris curatio et sancta medecina : hoc est malorum quae intestinum crudeleque Gallorum bellum inflammant remedium.* Lugduni, apud Barth. Honoratum, 1537, in-8, de 132 p. y compris 13 fol. prél.

Cf. Brunet, t. 3, col, 1737-1738.

Du Verdier cite en plus : *Dialogue au soulagement des affligés.* Interlocuteurs: Gabriel malade, patient, et Blaise chirurgien, agent. Toulouse, in-4°.

La Croix du Maine (t. 1, p. 252) lui attribue encore un *livre de musique,* non imprimé, et des vers français.

Le *Paule-graphie* a été imprimé par sa sœur Charlotte de Minut, abbesse de Sainte-Claire à Toulouse (*Gallia christiana*, t. XIII, col. 147).

Quant à la belle Paule, elle figure dans le proverbe bien connu sur les curiosités de Toulouse :

Le Bazacle, Saint-Sernin,
La Belle Paule, Matalin.

Elle était, d'après Lafaille(t. 2, p. 20, adjonction au tome premier), fille d'Antoine Viguier et de Gabrielle de Lancefoc. Les Pères Cordeliers prétendaient montrer aux visiteurs son squelette, mais Lafaille doute que ce fut celui de la Belle Paule, « car il est constant, dit-il, que les Viguiers avaient leur sépulture en l'église des Augustins ».

Cf. sur les relations de Gabriel de Minut avec J.-C. Scaliger : *J.-C. Scalig. Epistolae* (édit. Dousa), 1600, p. 48 et 57).

[4] Cf. *Actes de François Ier* (t. 3, p. 239-240, n° 8623). Lettres qui autorisent les capitouls de Toulouse, à lever la somme de 30.000 l. t. pour travaux de fortification, achat de matériel de guerre et d'artillerie. Valence, 31 août 1536. — Lettres ordonnant (id., id., p. 441, n° 9.556) aux capitouls de Toulouse de faire provision de 40 milliers de salpêtre et de les conserver dans un grenier avec obligation de rendre compte chaque année de l'état de ce dépôt. Montpellier, 8 janvier 1538, n. s.

[5] Sur Jean de Pins, cf. lettre 35, note 3.

44

Jo. a Boyssone Castellano [1] Archiadacono Avenionensi S. P. D.

[Ms. fol. 38 verso]. Utinam falsus fuisset is rumor, mi Castellane, qui ad te nuper allatus est de Pini morte. Non essemus in eo maerore omnes qui litteris bonis Tholosae incubimus. Quid, quaeso, nobis contingere potuit acerbius ! Superiore anno Minutium[2] amisimus. Parum visum fuit morti nobis incommodasse nisi hoc anno etiam Pino[3] privaret, qui solus nobis relictus erat litterarum praesidium. Sed quid agas cum Parcis, quas inexorabiles esse jampridem creditum est. Illius ego vicem graviter molesteque tuli. Voluissem enim hominem diutius superstitem esse, si per fata concessum fuisset. Quae post illius obitum edita sunt Epigrammata ad te nunc mitto. Inter haec, videbis versus quosdam nostros, quos in illius gratia edidimus non tam bonos quam ille merebatur. Atque meliores eramus daturi, si nobis per ingenium licuisset. Quod me in amicorum tuorum numero jam esse scribis, habeo tibi gratiam, quando id tua humanitate magis quam meo merito consequor. Verum istam amicitiam, quam inter nos virtus communisque studiorum amor constituit, non retinere modo sed etiam amplificare et studeo et studebo quoad vivam. Quare tibi omnem a nobis delatam operam ac studium tibi persuadeas velim. Consilium de mea ad vos reversione non abjicio, sed confirmo potius. Spero autem apud vos me futurum ad mensem aprilem ad summum Maium. Aveo interim scire ubi gentium sit nunc Sadoletus[4], quem in cardinalium ordinem cooptatum nuper esse audio. Fac ut intelligam, si molestum non est, an Romae agat vel Carpentoracti Nam teneor maximo desiderio ad illum scribendi. Quod si per te scio, erit mihi vehementer gratum. Vale. Tolosae V id. Decemb. 1537.

NOTES

[1] Je ne connais ce personnage que par la correspondance de Jean de Boyssoné. Dans une lettre adressée à Guillaume Scève et publiée par M. Molinier, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, Jean de Boyssoné dit que Voulté et lui ont vu, à Avignon, Castel-

lanus (Du Châtel ?), se sont longuement entretenu avec lui de Du Choul et lui ont inspiré le vif désir de voir les monnaies que le savant numismate avait collectionnées avec tant d'ardeur (cf. fol. 37 v°, Ms. 834, Bibl. de Toulouse). Voilà les seuls renseignements, avec ceux contenus dans la lettre ci-dessus, que Boyssoné nous fournisse sur Castellanus.

[2] Cf. pour la biographie de Minut, lettre 12, note 1.

[3] Cf. lettre 35, note 3.

[4] Sur Sadolet cf., *Jacobi Sadoleti, Episcopi Carpentoracti S. E. R. cardinalis, Epistolarum libri sexdecim. Ejusdem ad Paulum Sadoletum liber unus. Vita ejusdem per Antonium Florebellum.* Apud Seb. Gryphium, Lugduni 1554 (Bibl. de Lyon, n° 314.067).

Ses œuvres complètes ont été réunies à Rome en 5 vol., 1759-1767. Il nous a semblé, après une rapide étude, que le classement chronologique et l'attribution à Sadolet de certains ouvrages, demanderaient un travail critique que nous ne pouvions faire. L'homme et l'œuvre en valent la peine.

45

Io.a Boyssone Marando [1] S.

[Ms. fol. 39 verso] Agebam forte Lugduni ob negocia quaedam Academiae nostrae, cum ecce Lugdunum advenit Albertus Regulanus Prior [2], vir mihi cum ob communem patriam tum ob amicitiam veterem maxime conjunctus. Hujus adventus mirum in modum me recreavit. Scis enim quam facundus esse soleat quamque jucundus. Inter loquendum frequenter in tui mentionem incidimus. Dici non potest quam laetus fuerim cum te bene valere intellexi. Cupiebam autem jamdudum ad te aliquid litterarum dare, sed non erat cui litteras meas committerem, donec se mihi commode obtulit Privignus [3] tuus, qui se aiebat in Patriam reditum adornare. Quod mihi longe gratissimum fuit. Neminem enim invenire, poteram qui meas litteras ad te perferret tutius neque gratius. Quantum ad res nostras pertinet, omnes quidem bene valemus, studiisque bonis liberrime fruimur. Magno tamen incommodo nuper affecti sumus, ob Pini Rivensis [4] episcopi mortem, qui hic Tolosae diem obiit non sine litteratorum [Ms. fol. 40 recto] omnium gravi dolore. Quae in illius gratiam carmina edidimus, ad te mitto. Tu si Burdigalam non

accedas vehementer te rogo ut illorum alterum exemplum ad Briandum Vallaeam [5] perferri cures, simul litteris tuis illi quantum poteris diligenter me commendes. Vale. Tolosae.

NOTES

[1] Marandus nous est connu par la lettre ci-dessus et deux autres de la correspondance de Jean de Boyssoné. J. Marandus écrit à Boyssoné (fol. 25 r°-v°, ms. 834, Bibl. de Toulouse) pour lui recommander son beau-fils, ou l'enfant de sa femme issu d'un autre lit, Guilelmus Gaspardus, qui n'ose l'aborder : « Cum enim alios spectat qui, vel claritudine natalium vel rerum scientia juxta ac eloquentia summi, te frequentes sequuntur et familiares sermones quotidianos de rebus arduis gravibusque conferunt, inter hos quem se futurum ominatur, nisi juvenem adhuc rudem et quem tu nihili facias ? Tamen ego illum bono animo esse jussi » (fol. 25 r°). C'est un tableau antique.

Boyssoné y répond en promettant de donner au jeune homme les soins plus dévoués et sans compter (id. fol. 26 r°).

Voulté complète ces renseignements en nous apprenant que Marandus est juge à Bordeaux (*Epig.*, p. 67, édit. Séb. Gryphe, 1536):

Noscit Burdigalae frequens senatus
Cum magna procerum ducumque parte,
Noscit Gallia, quam Garumna cingit
.....
Judex quam placeas Marande cunctis.

Si nous en croyons Voulté, c'était un bon plaisant, quelque peu pantagruéliste « confict en mespris des choses fortuites : »

Arguis et spernis rides tua teque Marande,
.....

En voici la preuve :

Urgebat quondam pelagi fortuna Marandum.

Chacun supplie les dieux de le sauver du naufrage ; mais Marandus rit et mange.

Cur comedit poscunt alii, caussamque requirunt :
Respondet, quia sum nunc bibiturus, edo.
(id. id., p. 27.)

Mais ce gai sans-souci oubliait quelquefois les commissions dont on le priait, c'est ce que nous apprend Boyssoné (ms. 835, bibl. de Toulouse) en même temps que le nom de son patron Briand Vallée

ou de la Vallée (Cf. plus bas note 5), juge au Parlement de Bordeaux :

Ut libros emeres mihi, Maranda,
Te obnixe memini rogasse nuper
.....
nihil tamen librorum
Ad me venit adhuc.....
In causa arbitror esse quod Briandus
Nunc te detinet : occupationes
Litis, praeterea tui patroni.

[2] Jean de Boyssoné, dans une lettre adressée de Chambéry en 1548, très probablement, (fol. 59 v°, 60 r°, ms. 834, Bibl. de Toulouse), à Charles de Mariliac, ambassadeur du roi en Angleterre, nous apprend que le prieur de la Réole s'appelait Joannes Albertus et était son cousin-germain. Le prieur avait fait partie de l'ambassade en Angleterre d'Antoine de Castelnau, évêque de Tarbes, et ainsi qu'il résulte de la lettre citée ci-dessus était mort en 1548.

Une autre lettre de date incertaine (1534 — 1536) adressée à Briand Vallée, conseiller au Parlement de Bordeaux (fol. 14 v°, 15 r°), lui recommande le prieur Joannes Albertus qui a une affaire devant le Parlement de Bordeaux. La lettre ne donne aucun renseignement sur cette cause.

Enfin Boyssoné, dans un de ses dixains (f. 28 r°, ms. 836, Bibl. de Toulouse), regrette de ne pas s'être trouvé chez lui pour le recevoir :

Et pleut à Dieu vous eussions nous tenu
Parmi ces boys et ces beaulx lieux champestres
Pour deviser non des choses terrestres
.....
Mais de Dieu.

[3] Guilelmus Gaspardus. Cf. plus haut note 2.

[4] Cf. Lettre 35, note 3.

[5] Briande Vallée, suivant la graphie de M. Dezeimeris (*De la Renaissance à Bordeaux au XVI^e s.*, Bordeaux, G. Gounouilhou 1864), ou Briant de la Vallée, d'après celle de Théodore de Bèze (*Hist. ecclés.* l. 1), fut président au présidial de Saintes, sa patrie, avant d'être conseiller au Parlement de Bordeaux. C'est ce que nous apprend Rabelais (l. IV, ch. 37), à propos des propriétés des nombres pairs et impairs : « Vraiement, dist Epistemon, j'en vid l'expérience à Xainctes en une procession générale, présent le tant bon, tant vertueux, tant docte et équitable président Briand Vallée, seigneur du Douhet. Passant un boiteux ou boiteuse, un borgne ou borgnesse, on lui rappor

tait son nom propre. Si les syllabes du nom estoient en nombre impar, soubdain, sans voir les personnes, il les disoit être maléficiés, borgnes, boiteux, bossus du costé dextre. Si elles estoient en nombre par, du costé gauche. Et ainsi estoit à la vérité, onques n'y trouvasmes exception. » M. Deizemeris cite un remarquable éloge de Briant Vallée, emprunté au *De Viris illustribus Aquitaniæ* de De Lurbe (sous la date de 1539). Cette colonne du Parlement, ce protecteur des gens de lettres, pour me servir des termes du *De Viris*, comptait au nombre de ses amis Gouvea, Arnoul du Ferron, Buchanan, Voulté qui tous l'ont nommé dans leurs ouvrages. Théodore de Béze (Hist. ecclés. l. I, p. 15) nous apprend que Jules Scaliger avait donné pour maître à son fils Philibert Sarrazin qui vint s'établir à Agen vers 1536. Philibert Sarrazin, accusé de luthéranisme, prit la fuite en 1538 et Scaliger impliqué dans la même poursuite ne dut son salut qu'à l'influence de ses amis La Chassaigne, Arnoul du Ferron et Briand de Vallée, tous trois conseillers du Parlement de Bordeaux.

Cf. encore sur ce personnage :

Scaliger, *Epistolæ* (édit. Dousa, 1600), p. 65-68, 119-124, 181-182, 182-184. — Voulté, *Epig.* (éd. 1536), p. 43, 159. — Rob. Britannus, *Epistolæ*, f. 58, r°.

Jean de Boyssoné en latin d'abord (*Eleg.*, fol. 46, r° vo Ms. 835, bibl. de Toulouse) puis en français (f. 117, ms. 836) nous dit que Bordeaux depuis Ausone réputée stérile,

Marrie trop retourna concevoir
Et nous porta Briand de grand sçavoir.

Boyssoné dans ses Elégies (fol. 43, r°) lui réclame des vers que Marandus (Cf. plus haut, note 1) toujours lent à tenir parole, lui avait promis de lui envoyer depuis dix jours :

Si sit amor tuus erga me ullus, mittito versus
Te rogo : vel saltem mittito cur nequeas.

46

Jo. a Boyssone Dion. Lambino. S. [1]

[Ms. fol. 41, recto] Reddidit nuper litteras tuas Colinus [2] vester quæ, cum humanitatis plenæ essent magnamque significationem tuorum erga me studiorum afferrent, lectæ sunt a me cum diligenter tum vero summa cum animi voluptate. Ex his sane intelligo quantum me ames quantumque laboris quotidie impendas ut tui in me amoris ac benevolentiæ testimo-

nium mihi praebeas. Non erat tamen cur tantopere meas litteras expectares. Quando nihil hic occurit a tuo discessu vel quod te scire oportere existimarem vel quod ad commoda tua pertinere posse ullo pacto arbitrarer. Verum si tanto ardore litterarum mearum teneris, non committam deinceps, mi Lambine, ut in ea re officium meum desideres. Explebo enim, vel usque ad nauseam, tuam cupiditatem. Quod si argumentum mihi ad te scribendi deficiet, comminiscar tamen aliquid quo papirum impleam, litterarumque crebritate fortasse tibi molestior ero quam voles. Quod Monspessulum incolumis adveneris gaudeo vehementer simul quod de rebus omnibus, quæ isthic aguntur, certiores nos facias, ago tibi gratiam vel maximam. Quod percara isthic esse omnia scribis, nihil miror.

Scio enim in Aula solere esse rerum omnium [Ms. fol. 41 verso.] penuriam neque sine magna atque immoderata expensa, quae ad victum pertinent, comparari posse. Te tamen de ea re sollicitum esse non oportet, qui patronum [3] habes et locupletissimum et multis Aulicis carissimum et jucundissimum, adeo ut nihil tibi a fame metuendum sit. Solum curandum ut animo bene valeas. Contractam esse amicitiam cum Seguerio [4] Narbonensi mirifice laetor. Novi ingenium hominis, ut qui legitimis studiis operam hic Tolosae aliquando impenderit. Quo tempore magna mihi cum illo amicitia intercessit. Quare, si iter cum huc redibis illac facias, rogo te diligenter ut illi meo nomine salutem dicas. Patronum tuum quoque mihi reverenter salutabis, simul illius erga me animum tua quantum poteris opera mihi retinebis. Dolet mihi te nondum vidisse Richerium [5] virum doctissimum et candidissimum. Fieri (mihi crede) non poterit ut illius consuetudine majorem in modum non delecteris atque tuae eruditioni aliquid non addas. Hunc quoque meo nomine saluta. Vale. Tolosae XII Cal. januar. 1538.

NOTES

[1] L'illustre érudit Denis Lambin (1516-1572) est trop connu pour que nous lui consacrions une notice spéciale. Jean de Boyssoné ne lui a pas consacré d'autre lettre et il est probable que leur commerce épistolaire en est resté là.

[2] Personnage inconnu.

[3] Le cardinal de Tournon. lettre 18, note 6.

[4] Ce personnage ne m'est connu que par la correspondance de Jean de Boyssoné.

Dans une lettre de date incertaine (1534-1536), datée de Carcassonne, Rodolphus Seguerius Narbonensis (fol. 26 v°, 27 r°) recommande à Jean de Boyssoné, le fils de sa sœur (*sororius*), jeune homme qui voudrait, l'hiver prochain, donner des leçons et suivre des cours de droit à Toulouse. La lettre, écrite d'un style prétentieux et boursouflé, est semée de citations grecques aussi banales que baroques. L'ensemble donne l'idée d'un esprit faux qui veut à tout prix briller.

[5] Cf. lettre 37, note 8.

Joseph Buche.

(*A suivre.*)

JAC. GOHORII PARIS. DE REBUS GESTIS FRANCORUM LIBER XIII. — LODOICUS XII REX LVI.

(*Suite*)

Guicciardinus dissidii hujus summam solus diserte exsequitur. Primum [**Fol. 43**] in divisione regni, qua Neapolis Francorum erat, cum Leboriis campis et Aprutio, Apulia autem et Calabria Hispanorum, termini provinciarum non fuerant diluci dedesignati, verum in obscuro relicti, ob priscorum nominum ab rege Alphonso Aragonio primo immutationem, vectigalium causa, factam. Is regnum omme in partes sex distribuerat: Leborium agrum, Principatum, Aprutium, Basilicatam, Calabriam, Apuliam; Apuliam in tres, Hydruntinam, Barensem, Capitanatam. Qui Capitanatus Aprutio contiguus, ab Apulia Aufido amne, qui nunc Lofantus, sejungitur, Franci Capitanatum Aprutio attributum velle, ne pecuario vectigali immenso frumentoque fraudentur: Hispani Aprutium montibus definitum ultra in planitiem illam defendere non porrigi, consuetudinemque nominum præsentem spectari, non ab antiquitate repeti. Anno priore vectigalia hæc agri ambigui in æquas partes diviserant: insequente anno quantum quisque poterat arripuerat: unde novæ contentiones exarserant; ex occultove Ferdinandi mandato, qui tum quidem imparatior erat, an ex Arminiaci viribus superioris insolentia, incertum est. Eam tamen tantum abfuit ut Rex admonitus reprimeret, ut Helvetiorum duo statim millia mari transmiserit, regulos Salernitanum Bisinianum in partes suas attrahi mandaverit, Lugdunum tandem ipse ad submittenda ex propinquiore loco subsidia venerit. Consalvus, dum Baroli se continet, [**Fol. 43** v°] aiunt Hispani scriptores provocasse Armeniacum ad singulare certamen, Italici contra sæpe ab Armeniaco per præconem bellicum provocatum certamen semper detrectasse; causatum se non militis, sed imperatoris fungi officio. Deliberatum est in concilio de tota belli ratione: cui intererant Alegrius, Cha-

baneus, Palicius, Darsius, Castellio, Formentius, Chandius, Monferatus, Aquinanus, Mondracus, Torsius; aliis bellum protrahendum sentientibus, aliis Barolum expugnandum, vicit sententia ut Armeniacus Barolum obsideret ne commeatus inferretur, reliqui duces darent operam occupandis passim oppidis iisque præsidio firmandis. Jam Aubignius, Consentia recepta, Bruttiorum oppida et propugnacula partim armis, partim voluntaria deditione, hosti extorserat. In Armeniacum crebræ eruptiones ab Hispanis fiebant quibus excurrere ad populationem agrorum prohibebatur. Convenit tandem inter Armeniacum et Consalvum ut capti in prœlio certa mercede utrinque redimerentur: ex qua comitate factum est ut se quandoque mutuis dicteriis, dum suam quisque gentem alteri præfert, lacesserent. Unde de certamine publico undecim Franci contra totidem Hispanos convenerunt, ambobus legum legatis suorum animos ea contentione acui consentientibus [1]. Locus, Trainum, extra utriusque ditionem, quod Venetorum ex fœdere, delectus; Veneti quoque, consensu partium, victo riæ judices. De hoc certamine varia produnt scriptores, pro suæ quisque [**Fol. 44**] patriæ laude. Italos enim equites quinque lectos pugnaces manuque promptos Consalvus Hispanus suis septem admiscuerat. Quidam exterorum narrant eos bis congressos: priorisque certaminis contra Hispanos incertam fuisse victoriam, posteriore contra Italos, superiores ullos extitisse. Stabant duæ utrinque turmæ, Francorum atque Hispanorum, in militum suorum spectaculum, ne qua vis frausve iis fieret. Illi sublimes in equis, cristis galearum conspicui, in medium inter duas acies procedunt. Constat enim equis sexque horis pugnatum, exteris scribentibus, inclinante victoria in Hispanos post septem equos Francorum confossos, eos tamen a reliquis quinque Baiardo, Torsio, Mondraco, Arturo, Oliverio, Cabanaco, elusis Hispanos, dum Franci equorum jacentium corporibus septi, a quorum olfactu necatorum Hispanorum equi abhorrebant sessoresque excutiebant, facile impetum hostium sustinent. Veneti judicium victoriæ ampliarunt, incertam judicantes, quoniam præter legem dictam ultra stadii fines impetu equorum ejecti fuissent. Symphorianus Campe-

[1] Singulare certamen XI Francorum et XI Hispanorum.

gius primis duobus Francis decus illud tribuit, Hispanosque publice pro victis habitos memorat. Paulo post accidit ut quum Baiardus ille Terralius Allobrox, equestantæ virtutis ac nominis ut de ejus vita exstet liber posteris, tumultuaria in pugna vulneratum Alphonsum quemdam Hispanum, illustri ortum familia, captum in castra abduxisset, neque aliter quam suos commilitones apud se habuisset, vulneraque ejus sananda curavisset, Alphonsus [**Fol. 44** v°] tamen suis ex pacto redditus, ingrato animo Baiardi dignitati et existimationi illuderet, quumque acuta febre laborare novisset, ad certamen singulare provocaret; Baiardus paucos post dies paulum morbo recreatus avide provocationem accepit [1]. Congrediuntur itaque, Alphonso actore, contra leges armorum, defensorem, cujus optio erat, equo assuetum, ad pugnam pedestrem, volentem adigente; et primo ictu ab Hispano frustra cassidi impacto, declinante Baiardo, ipse in collum hostis armati gladio adacto, quum semel atque iterum lubricasset, tertio demum mucronem jugulo, inferne vitata lorica, defigit trucidatque. Trucidati corpus, nullis armis spoliatum, sepeliendum suis reliquit. Vagabatur inde Francicus equitatus libere per Apuliæ campos, ut Armeniacus præconis voce diserte pecuariis imperaret, pecus deducerent in late patentes Cerignolæ campos, curaturum se ne quid eis damni inferatur: idque palam edixerat conjiciens Consalvum locum fraudi inventurum ducturumque suos quasi ad paratam prædam. Parte itaque alia equitatum duci a Palicio, Torsio, Baiardoque jubet velut Canusium quod P. Navarrus valido Hispanorum præsidio tenebat, oppugnaturis [2]. Consalvus, suis occulte prima vigilia emissis, eo turman mittit, alios in ima valle collocat. Involant Hispani equites in pecora: præda onusti inde se proripere parant: Franci, qui præsidio pecuariis erant, impetu facto in fugam eos [**Fol. 45**] conjiciunt: simularunt hi fugam eo effusius quo celerius in insidias allicerent, sic cedendo in vallem ubi sui latebant, pertraxerunt. Inde subito exorti Hispani viribus integris equisque, fessis Francis equitibus se circumfudere inter quos Chabaneus, Theodorus Bocalus et Gordus acriter dimicaverunt; interclu-

[1] Baiardi cum Alphonso singulare certamen.
[2] Prælium tumultuarium.

sos complures aut interfecere aut cepere. Palicius, ex simulato Canusii itinere propere advolans, redeuntes Hispanos, et ex victoria, ut fit, sparsos ac incompositos, ita profligavit ut captivos liberaret prædaque abacta potiretur. Armeniacus ovantes Francos hilariter excipit [1]; ante omnes Palicium, Forsium, Baiardum donis ornat insignibus. De hoc Baiardo præclarum fuit consalvi illustris imperatoris judicium, plures in Francia equos esse candidos, pullos, gilvos, glaucos, unicum vero Baiardum qui balium vel spadicem significat, apprime veterinariis commendatum, quo singularem illius præ ceteris virtutem innuebat. Armeniacus porro Consalvum se Baroli continentem, sæpe ferocibus verbis acieve decertare auderet, lacessebat. Illum aiunt respondisse se non ad hostis voluntatem, sed captata demum occasione rationeque ante inita bella capescere solitum. Auxilia autem Hispaniæ a Ferdinando et Germaniæ a Maximiliano prœstolabatur. Lodoicus rex interim de hac post divisionem regni Neapolitani finum controversia ab Hispano suscitata, ab Aubignio [**Fol. 45** v°] certior factus de auxiliis comparandis Armeniacoque mature submittendis cogitabat: eamque ob causam discedere domo et in Italiam rursus transgredi proponebat: quum inter moras eas, Philippus Austrius Hispanis rediens, regem Blesii, ut alii, Lugduni agentem, Ferdinandi soceri nomine salutatum venit, a quo pacis mandata se adferre dixit, quemadmodum ante adventum suum scripserat. Rex autem, in explorandis hostium consiliis callidus, per Dalburgium pontificem Wormatii tum admonebatur de Germanorum delectu in Apuliam mittendorum, quos Consalvus Helvetiis phalangibus opponeret. Clam quoque naves a Ferdinando parari cognoverat peditatu Hispanico instructos, quae Barolum mitterentur. Regi, igitur ea rerum notitia jam imbuto Archidux sequestrem se pacis profitebatur, quum per Belgas suos edoctus qui se in Francorum quorumdam familiaritatem insinuando omnes rumorum ventos colligebant: Lodoicum occulta suorum regum consilia perspecta et cognita habere; idcirco vereri cœpit ne ut simulator versatus a rege retineretur. Cum Rege itaque collocutus obsecrat alienæ culpæ ne reus haberetur; se quidem ea mandata pacis quæ

[1] Laus Baiardi equitis.

accepisset adferre; si quid clam moliantur ignorare. Lodoicus, qui metum etiam Philippi per suos exploraverat, eo nomine vacuo ac securo animo esse jubet: ne tamen [**Fol. 46**] ignarum fraudis, ne stipitem et caudicem, qui ei crederet, putaret, fabella hac metum ejus elusisse [1] Ferronus narrat: « Compilatum, ait, a furibus fanum diem dixit foribus, quæ « irrumpentibus aditum præbuissent nec pro fano satis fideliter « excubassent. Tum fores iniquum esse aiunt se in judicium « vocari quæ terebratæ et convulsæ vix tandem patuissent: « magis vero fanum ipsum accusandum quod fures ingressos « receperit, tulerit diripientes et præda onustos emiserit ». Valebat enim Lodoicus ingenii solertis in utroque facetiarum genere, tam perpetui sermonis quam dicti brevis, ut passim legenti occurret.

Rex Hispaniæ Laur. Suarem circiter cal. novembris clam per Franciam legatum Venetias miserat (ubi aliam legationem Francico bello obierat) questum de Lodoico rege tanquam fœderi cum Ferdinando inito non stetisset, Borgiæ faveret quo reipublicæ finibus immineat; classem ei suam in speciem subsidii modo, nullum in usum contra Thracas summisisse, utque sæpe re infecta recesserit; si fœdus inter se percutiant, id magno utrisque emolumento futurum. Patres, inquit Bembus, licet ex istis pleraque vera esse cognoscerent, permoti non sunt, ut quod fœdus ipsis cum Franco intercedebat, ulla ex parte violarent; tantum dicere sese Hispaniæ regis fidem atque virtutem et propensum in rempublicam animum plurimi sane facere semperque (**Fol. 46** v°) facturos: cum Franciæ rege fœderis conditionibus se teneri: moleste ferre bellum inter ipsos exerceri potius quam vigere pacem; si quid possent ad reconciliandum inter eos gratiam, de eo si admoneantur, se non defuturos amicissimorumque hominum officio in utroque functuros. Ex quibus jam licebat alienam Venetorum a Francis voluntatem subodorari.

Interea Armeniacus, quoniam Consalvus pugnandi copiam non faciebat, ad Canusium oppugnandum pergit, agris quacumque indecebat populatis, oppidis compluribus arcibusque expugnatis [2]. Canusio præerat L. Navarrus, vir rei militaris

[1] Fabula Lodoici regis. — [2] P. Navarrus.

peritissimus magnæque apud suos auctoritatis, cum lectis sexcentorum Navarrorum Hispanorumque cohortibus. Cui antea metuens ob simulatam Palicii profectionem quam veram crediderat, Paulum Collium cum ducentis militibus submiserat. Eo devehuntur sedulo machinæ bellicæ aliusque oppugnationis apparatus : quibus strata confestim parte murorum, urgente cum Aquitano peditatu Monferrato, Navarrus, Collius oppidanique jam trepidare : pro dirutis tamen muris alios primo die, item secundo, impigre reficere : in dies deinde pauciores, aliis pilis plumbeis necatis, aliis labore vigiliaque confectis, segnius vim arcere, dum Francì magno ex numero recentes, in defessorum locum succedunt. Quarto die, Collio ex urbe egresso pollicentique, si conditiones [**Fol. 47**] haud iniquæ offerentur, cessurum Canusio Navarrum, missus Monferratus monuit hominem ne vim ultimam experiri vellet : deditio facta his legibus, ut Navarrus signis militaribus explicatis tympanisque sonantibus incolumi cum exercitu egrederetur, vulnerati Francorum equis in castra deveherentur. In concilio castrensi [2] variatum est sententiis, Palicio suadente ne tam liberali conditione emitterentur, se die uno oppidum expugnaturum ; Alegrio contra sentiente dandum hoc Navarri virtuti, verito ne quid sibi de pristina gloria deperiret, potirenturque modo Canusio; ille magnifice ut ad suos redeat, victum tamen oppidoque spoliatum rediturum, illiusque audaces spiritus compressos iri. Ita Franci Canusio potiuntur. Eo terrore perculsis hostibus, Monferratus Cerignolam recipit, Formantius Quadratam, Rubos Palicius, Alegrius Fogiam, Sipontum Baiardus, Altamuram Darsius, Fanum Georgii Columbanus, Giracium Galiotus Genolacus. Eodem tenore Franci Japygiam, Messapiam, Pleuceriam, Salernum, universam denique Apuliam, paucis exceptis locis, sui juris fecere. Aletium, Calatanam, Prudias, Oriam, Mottulas, cæsis qui in præsidio erant Hispanis et Italis, diripienda militi dedere. Castellanetum, qum se cives Francicarum semper partium fuisse profiterentur, voluntaria deditione receptum ; Conversa itidem ; Ovetani vero quod Hispanicum præsidium expulsis Francis introduxerant a Luxemburgo expugnatos direptosque [**Fol. 47 v°**]

[1] Canusii deditio.

prodiderunt. Sic Franci, a decimo tertio cal. quintilis, quo prima excursio ab eis ad Tripaldam cœpta est, nulli amplius regni parti, nulli oppido quo jure quaque injuria pepercerunt. Jam Hispani sola hæc oppida possidebant in Capitanatu, Manfredoniam, Santangelum; in Apulia et Calabria, Barolum (aliis Barletam), Andriam, Gallipolim, Tarentum, Cosentiam, Hieracem, Semenariam paucaque maritima oppida. Consalvus viribus multo inferior erat, neque pecunia, neque commeatu ac pulvere tormentario abundabat: nitri tamen copiam Venetiis coemit. De quo conquerenti postea Regi senatus respondit, neminem in sua civitate ut libera negociatione ac commercio ullo prohiberi. (Addere eos oportuerat quantominus civem Gonsalvum : Civitatem enim illi cum jure comitiorum donaverant) [1].

Lodoicus hoc prospero successu elatus, quum Lugduni intellexisset a Carolo Chalmontio Ambasio, Insubriæ legato, Maximilianum Florentiam tentare, quocum pacem nullonullomodo adipisci poterat, quum paulo ante illa regis odium contraxisset ob denegatum Helvetiiis sibi auxiliaribus stipendium pro reditu in patriam, quod eis ex ærario suo Rex numeravit, tunc in clientelam recipi iterum postulasset, hoc pacto recepit ut pristinis conventionibus antiquatis, Rex eam suo patrocinio complexus, per triennium suis sumptibus eam ditionem universam tueretur; ipsi in id tempus æquis portionibus mille ducentas auri libras exsolvere Florentini, qui Regi persuasum esse intellexerant e re sua fore ut eorum respublica iterum P. Medicis [**Fol. 48**] auspicio regatur, libenter assenserunt. Excitatos mox a Borgia novis in Hetruria motibus, Chalmontio rex mandavit, illius inexplebilis cupiditatis pertæsus, ut confestim quadringentos equites cataphractos Florentiam subsidio mitteret, illique, ut a suis clientibus abstineret, nominatim per literas egit. Erat autem Lodoicus jam alienus ab Alexandro natione Hispano et animo, nisi G. Ambasius, ex quo totus pendebat et cujus ex ore regis ipsius sermo fluere dicebatur, in amicitia pontificis illum retinuisset, opinione confirmata copias quas lectissimas filius habebat in bellum Neapolitanum suppediturum. Sed Ambasius purpuratus prorogationem

[1] Addition marginale.

sibi legationis Franciæ a pontifice hisce rationibus impetrabat, et in futurum prospiciens specie defensionis pontificii juris sibi viam ad pontificatum maximum munire existimabat. Rex, ubi Astam pervenit, Italiæ principes omnes liberæque civitates, vel ipsi, vel per legatos, salutatum venere : inter quos dux Ferrariæ et Mantuæ regulus, hic tamem perexiguo apud regem gratiæ loco. Sub id tempus Maximilianus Tridentum equitum peditumque numerum præmiserat; Helvetiorum quoque pagi quatuor, sibi Bellizonæ jura cedi, Vallem Turrenam, Scafusiam aliaque immodica sibi tradi [**Fol. 48** v°] postulabant : id nisi Rex faxit, se cum Romanorum rege fœdus percussuros minantur. Borgia, tentato prius regis animo, per Trociesium cubicularium pontificis fidissimum, ad eum, quum Mediolani jam esset, venit, contra omnium votum exspectationemque honorifice perhumaniterque exceptus. Quumque in Hetruria, Senis sub quadraginta mille nummorum aureorum summa in clientelam acceptis, jam milite opus non esset, copiæ illæ in Insubriam revocatæ. Deferbuerunt illico Maximiliani motus, adeo ut regi una liberaque regni Neapolitani cura relicta videretur. Cui quidem prorex Nemurii dux, Armeniacus, majoribus animis quam consiliis insistebat, quum sicut supra demonstravimus copias quæ mille ducentorum equitum gravis armaturæ peditum Transalpinorum atque Italorum decem millium esse ferebantur, undique ad capienda op[illegible]ida divisisse, tandem Barolum cum robore exercitus redierat. Aubignius illud omnibus viribus oppugnandum sentiebat, summo duce capto Consalvo, debellatum iri, aliis ob aquæ penuriam aliasque causas totum exercitum ibi hærere posse negantibus. Ea res et subsecuta, ut solet, felices eventus, tum ducum Francorum quam regis ipsius, negligentia maximum illis detrimentum attulit. Jam vero prorex Apuliam omnem præter Tarentum, Hydruntium, Gallipolim in potestatem suam redegerat. [**Fol 48** bis] Eodem tempore Aubignius Calabriam cum altera copiarum parte ingessus Cosentiam ceperat. Quibus rebus a rege cognitis, fortunæ favor negligentiorem reddidit, ut curam necessarii apparatus ad id bellum remitteret, quo facile hostes regno ejecisset[1].

Ipse, tanquam præcepta jam opinione victoria, in Fran-

[1] Invidia regii nominis ob Borgiæ patrocinium.

ciam reditum parat, secum, ut prædicaverat, Borgiam communis Italiæ tranquillitatis causa abducturus : in quem teterrimum latronem immanemque belluam, in infantes regiæ stirpis sævientem, tam propensus regis favor (cujus terrore cunctos Italiæ proceres perculserat) magnam illi apud omnes invidiam contraxerat. Apud Bononienses [1] quoniam quum antea eorum Bentivolique rex tutelam suscepisset adjecto tantum hoc capite, quod pontificio juri fraudi non esset, deque eo jure interpretatus tum fuisset quod ea die pontifex Bononia frueretur, postea aggrediente rursus Borgia Bentivoloque patrocinium regis implorante, responderat se privatim de capite illius fortunisque intellexisse : primo omnium cum pontifice fœdere cautum fuisse, ne in reliquis deinceps cum aliis fœderibus pontificis imperio derogaret quicquamve detraheret. Plumbini deinde regulo in clientelam recepto Venetisque, illo de Borgiæ incursione, his de Caracioli, ductoris sui peditatus, [**Fol. 48** bis v°] uxore ab isto rapta expostulantibus, responderat « eorum quæ pontifex suive in illius ditione perpetrarent, cognitionem ad se non revocare. » Istum tamen execrabilem tyrannum Borgiam rerum Italicarum historici produnt, quum copias suas Regi in Neapolitanam expeditionem detulisset, solum cum suo comitatu interfuisse suosque duces specie exauctoramenti in Consalvi auxilium subsecutis eos militibus submisisse. Inter autem varias ædes insignium procerum ab eo scelestissime perpetratas, quas supra narravimus, quatuor etiam Varianos antiquissimæ stirpis Camertes necatos narrant, ut eorum opibus potiretur ; quum die constituta Senogalliam venisset, Paulusque Ursinus, Gravinæ dux, Vitellotius et Liverottus Firmanus obviam progressi essent, colloquii specie in hospitium suum pertractos, prehendi jussit, duosque postremos strangulari pridie cal. januarii, quo anni MDII fine tragediæ hujus extremus actus concluderetur. Quorum alter Liverottus patruum suum primoresque Firmi ad convivium invitatos trucidaverat : alter Vitellotius fatalem suæ familiæ tribusque fratribus exitum violentum vitare non potuit. Viri quidem præditi magna rei militaris peritia atque existimatione, alius post alium

[1] Bononia.

ætatis ordine perierunt: Joannes tormento in [**Fol. 49**] Osimi castris, Camillus Francis militans saxo circa Circellam ictus, Paulus Florentiæ securi percussus. Enim vero pontifex nefarium facinus eludebat Hispanica argutia, excusans quoniam illi se singulos venturos ad eum promiserint simulque cuncti venissent, adeoque priores fregissent fidem, filio illis frangere licuisse. Annus agebatur christianismi MDIII, supra superiores annos ærumnarum calamitatumque plenissimus, quo Borgianis neque sua neque aliena satis erant; Vicovarium Jani Jordanis ceperat, unde regis mandato revocatus, ad Cere oppidum vetustissimum exercitum duxerat. Cere[1] in tumuli excelsi seu rupis potius fastigio situm est, naturali loci munitione celeberrimum, ut quo prisci Romani post Alliensem cladem a Gallis acceptam, flaminem Quirinalem ac virgines Vestæ cum sacris publicis velut in tutum ire jusserunt; Borgia tamen vi arteque vinearum ad deditionem compulerat[2]. Narrat Machiavellus Florentinus Borgiam, qui oppidis suis sordidissimos atque importunissimos homines in usum tamen suum proposuerat, qui velut pecus deglubebant non tondebant, quo querelis quotidianis oppidanorum satisfaceret, unum ex istis flagitii damnatum, noctu, medium eum, omni cultu discissum, a vertice ad virilia, in theatro, cathedræ insidentem, mane populo conspiciendum præbuisse, altera quidem manu virgam gestantem, strictam ensem altera, ut eo spectaculo doceret reum contra animi sui sententiam crudeliter usum potestate; quo multitudinis indignationem compescuit.

Res autem Francorum in regno Neapolitano in adversantis jam fortunæ varietatem incidebant, propterea quod, rege ob tam secundum rerum cursum in contemptum hostium adducto, nulla Nemurii duci subsidia, nulla supplementa mittebantur. Nec vero Lodovicus, quocumque polleret ingenio, acumine sibi ab Hispani versutia satis cavit: nullius enim gentis natura pluribus simulationum involucris [**Fol. 49** v°] tegitur, nullius mentes pluribus quasi velis frontis, vultus, sermonis obtenduntur[3]. Is mandatis quibusdam pacis Austrio genero datis, illum dor-

[1] Cere.
[2] Addition marginale.
[3] Pax Hispani simulata.

mire in utramque partem securum jussit, quo a Neapolis cogitatione avocaret : quibus etiam effectum est ut liber tutusque Philippo per Franciam transitus concederetur, eunti primum in Hispaniam ad hereditatem regni velut filiæ natu maximæ viro plebiscito confirmandam, deinde redeunti in Belgiæ suæ principatum : adeo ut obsides eo ante ingressum ei in Franciam a rege in hosticum mitterentur, ille in fines adveniens eos obsides liberaret, sicque tanquam inter amicos pacis beneficio reconciliatos mutuis officiis certaretur eaque pax demum affinitatis vinculo per Caroli Belgiæ principis et Claudiæ Francia matrimonium formaretur, quibus regnum inter reges duos controversum tradebatur. Hoc fœdus, Blesiis ad aram Augustini templi solemni ritu percussum, publiceque per præcones promulgatum Philippus mira calliditate Consalvo significavit, utque præter ea quæ eo tempore possidebat, ab aliis abstineret, donec a Ferdinando ipso mandata adferrentur. Ipse nova felicitate fretus mandatum se regis sui desiderare repondit : Arminiacus se morem gesturum pollicebatur. Ille vero Baroli munitione confisus pugnam semper detrectaverat. Quum autem animadvertisset jam [**Fol. 50**] Francos non simulate ut antea Canusium condere præmissumque peditatum et tormenta ænea currulia, Mendocium, ex nobili Hispaniæ familia virum, qui cum flore equitatus abeuntium extremum agmen carperet, emisit. Equitatum Francorum pars, Alegrio ductore, in Hispanos insequenter versa : nec velocitas eis concursandi sua adversus Francos stabili pugnæ assuetos proderat : ita compluribus vulneratis, nonnullis necatis, Hispani pedem referre, vigere Franci instareque fugientibus. At quum Fabritius Columna cum turma equitum recenti superveniret, neque Arminiacus, copiis Canusium versus jam profectis, suppetias ferre posset, multis vulneratis, despondere animos Franci ac sese inde proripere : captivi aliquot abducti inter quos Carolus Motta, vir pugnax, quem aliqui sua procacitate verborum causam superiori certamini .XIII. Italorum (quos magnifice enumerant) contra totidem Francos dedisse produnt. Enim vero duo illa Germanorum millia a Romanorum rege suppeditata Tergesti conscenderant, perque Adriaticum sinum delata, non obscuro Venetorum permissu, Barolum pervenerant. Rex interim vana istius pacis

dulcedine delinitus, incerta pro certis habens, creduleque iis, Gallorum more, assentiens, Genua solvere paratos ad id bellum [**Fol. 50** v°] .ccc. cataphractos, ter .m. pedites, Persino duce, suis nuntiis remoratus fuerat. Prorex Insubriæ Chaumontius omnes suas vires adversus quatuor Helvetiorum pagos converterat (quos a Maximiliano incitatos verisimile est) postulantes sibi Bellizonæ possessionem sanciri, quos tandem, partim vi, partim prudentia sua compescuit. Sub id tempus, Ugo Cardonius Messana in Rhegium Calabriæ descenderat cum .dccc. Hispanis peditibus quos Roma Borgiæ perfide tunc conniventis stipendia meritos accerserat et cum equitibus .c. et Siculis Calabrisque militibus .dccc. Rhegium paulo ante Hispani ceperant, dum Aubignius in alia Calabriæ parte, quam prope totam obtinebat, versatur. Ugo quum Sencenarium pervenisset Terinam versus (Terranovam aliis) duxit, quo Didacum Ramirum obsidione Franc. Haricurtii liberaret; Mileti comes Sanseverinus cum Salernitani et Bissiniani copiis obviam Cardonio profectus, fluvio transmisso in ulteriore ripa aggere munito loci iniquitate superatus est; Terina ab Ugone direpta, ne iterum Francis prædae foret; Aubignius ductor prudentissimus, accepto Terinæ nuntio, minime dubitans Cardonium longius progressurum, disquirere cœpit quo pacto ejus ferociam contunderet. Sed interim Haricurtius (aliis Ambricurius) cum [**Fol. 51**] XXX equitibus cataphractis et Mileti comes cum. M. peditibus Losarnum (abest id a Callimera. V. M. passuum) contenderunt : in quo oppido septa quædam dumtaxat portarum loco erant. Ecce Emanuel (aliis Manuellus) Benavida ex Hispania Messanam Siciliae, Messana Rhegium quoque cum. CC. equitibus gravis armaturæ, totidem levibus, et duobus peditum millibus appellit; Rhegio Losarnum pergit : inalbescente cœlo aggreditur; prima impressione graviter repulsus, secunda expugnat. Spiritu, centurione fortissimo ibi cœso, Haricurtio capto, Comes fuga in arcem sibi consuluit. Mox erat Benavida Antonio Lœva [1] comitatus, qui quidem, ex gregario milite per onmes militiæ gradus ad summum Cœsarei exercitus imperium evectus, multis postea victoriis in Italia clarus extitit. Illi edocti a specula-

[1] Antonius Lœva.

toribus de Aubignio cum CC cataphractis peditum incolarum duobus M peregrinorum tribus adventante, Terinam se conferunt. Erant cum eo Cl. Grignius, vir maximæ apud Francos existimationis, et Franc. Malherba ex Bertiorum nobilitate. Ipse Helvetios et Aquitanos pedites qui M octingentorum numerum explebant, Malherbæ committit; equites qui quadringenti erant cum Grignio partitur. Is turmæ [**Fol. 51** v°] quidem ductor erat Calatini comitis, paulo post Capuæ expugnationem adversa valetudine confecti. Ibat[1] Ugo Terina, propter inopiam commeatus, Hieracem clam profectione per occultam tesseram denuntiata militi: Aubignius qui ad Pollistrinem arcem vicinam substeterat, re per exploratores cognita, magna celeritate cum copiis suis insequitur. Illis suis viribus diffisi, postquam a Cataphractorum robore in campo prima frons pulsa reliquisque trepidatio illata, in proximi clivi jugum convolant. Franci non deterruntur loci difficultate quin pugnam audacter subeant : ducebat novissimum agmen Hispanorum et Siculorum peditum Antonius Lœva Chonio, eo usque belli hujus cupidus ut se tum felicem diceret, quum occasio daretur arma Hispanorum circumferendi exstinguendique hoc fulgur Francici nominis: urgebat ille aliquantisper ex superiore loco neque tamen vim Francorum eo die sustinere potuit, ubi Grignii virtus potissimum enituit, qui longius insectando progressus, unus a multis circumseptus obtruncatur. Fuga fuit Hispanorum aliorum per patentes campos, aliorum per montium anfractus, tanto Francorum ardore ut Aubignius uno atque altero tantum stipatus in grave sui discrimen incideret, et ab irruenti Hispanorum [**Fol. 52**] equitum manu caperetur, feruntque jugulum ei iterum atque iterum ab Hispano gladio petitum, sed Joan. Stuardi adolescentis opera aliquot suorum evocatis servatum.

[1] Aubignii victoria.

(A suivre.)

EXTRAIT DES ARCHIVES DE TARASCON

DÉLIBÉRATION DU 2 JANVIER 1465 (N. S. 1466), f° 229 v°.

Pro Vinteno sive Dezeno

Item pariter fuit ordinatum quod juxta preposita in presenti consilio de expensis que occurrunt cotidie presenti universitati pro pencionibus quas debet pencionariis ejusdem, propter quod speratur de perdicione et dampnatione presentis universitatis, et infactionis ordinacionum domini comitis Troye [1], locuntenentis regii, pro remedio apponendo perdicioni dicte universitatis et obviando expensis que cotidie occurrunt, conclusum fuit quod eligantur sex de presenti consilio qui se habeant invicem reperire pro palpando omnia debita presentis universitatis et omnia de quibus presens universitas potest se juvare; et omnibus calculatis et palpatis, habeant avisare quomodo et qualiter a premissis oneribus presentem universitatem extra ponere poterunt. Et hoc per modum vinteni sive dezeni fiendi in modum per dictos eligendos, quem modum dicti eligendi, dum illum composuerint et ordinaverint, refferre habeant presenti consilio pro conclusione eidem danda. Et necminus habeant protestatem super dicto vinteno sive dezeno ordinandi, capitulandi et disponendi de omnibus rebus que poni poterunt in eodem, illasque declarandi, et nec minus habeant potestatem ordinandi et advisandi de illis qui non caderent in dicto vinteno, quos habeant arbirare per modum solidi et libre et alias prout eisdem melius visum fuerit et hoc per totam diem crastinam; et inde refferint ut supra in presenti consilio, pro conclusione danda. Et fuerunt electi infra descripti in comictiva sindicorum et accessoris:

NOBILES :	BURGENSES :
Anthonius de PONTEVES.	Guill[e] BERNARDI.
Raynaudus de MONTEFALCO.	Guill[e] LIEUTHAUDI.
Johannes TALHAFER.	M[r] Petrus JALHETI.

[1] Jean Cossa, comte de Troye, sénéchal de Provence.

TENOR CAPITULORUM VINTENI

Capitols fach et ordenatz per los elegis per lo noble et honorable conseilh de la villa de Tharascon, et so per gitar la villa de sege mille florins que la villa deu a interes; so es asçaber, per los nobles et honorables homes Anthoni de Ponteves, seignior de Cabanas, Reynaut de Montefalco, Johan Talhafer, Guilhem Bernart, Guillem Lieuthaut, et mestre Peyre Jalhet, en companhie del noble Johan Raymon, Jaumelon Carbonel, sendicz, et messier Bertrant Tornayre, accessor, per far far ung vinten general justa la ordenansa del conseilh de la universitat de Tharascon facha l'an mil iiij^{c} LXVI, a la Nativitat, et lo jorn ters [1] del mes de janevier.

I

DEL BLAT.

Et premierament, an ordenat que tota persona, de qualque estat ho condicion que sia, que reculhira blat, ordy, civada, segel et tout autre germe de blat, que creyssera et reculhira en lo terrador de Tharascon et autres terradors que si averan en la villa dę Tharascon, pagara lo vinten a la villa ho a sos depputas [2], avant que parta de l'iera, exceptas que hy sien rebatus egas et deyme.

[1] Le mot « *quatre* » a été effacé et remplacé par « *ters* » — La délibération que vise le rédacteur est en réalité du 2 janvier 1466 (anno Incarnacionis 1465); le conseil ne s'est réuni ni le trois ni le quatre de ce mois.

[2] Les collecteurs étaient au nombre de 42, puis de 45. — Avant d'entrer en charge, on exigeait d'eux le serment de fidèlement remplir leurs fonctions. Ils avaient le quatre pour cent sur les produits du « vinten ». Chaque contribuable recevait une quittance détaillée de ce qu'il avait payé.

Délib. du 26 mars 1466, f° 239, v°. *Pro stipendiis vinteneriorum.* —

II

DEL BLAT.

Item, an ordenat que tota persona habitant en la villa de Tharascon ho en son terrador, que aura blas en autrui terrador, per laborage, et los porton et descargon en la villa ho en son terrador, de aytals blas pagaran lo carenten.

III

DE LAS EGAS.

Item plus, an ordenat que tota persona habitant de Tharascon que aura egas per calcar blas, pagara lo vinten de so que gazanhara; et non pagara vinten dels polins; et si enten de totz blas.

IIII

DEL GAZAN DELS BLAS COMPRANT ET VENDENT.

Item plus, an ordenat que tota persona, habitant et non habitant Tharascon ho de son terrador, que comprara blas que que sian, per revendre en la villa ho en son terrador, del gasan que fara en revendent tals blas pagara lo vinten.

In quo quidem consilio fuit ordinatum et conclusum per dictos sindicos et accessorem et consiliarios ejusdem, videlicet, quod officiarii electi ad colligendum et levandum vintenum ordinatum per presentem universitatem, habeant et habere debeant pro eorum gagiis et stipendiis, videlicet, pro quolibet centenali rey seu cujuslibet speciey que vintenabitur, quatuor pro centenali.

Quod vintenerii vocentur et jurent. — ... quod dicti vintanerii (sic) simul vocentur coram domino viguerio et sindicis et accessore hinc ad diem dominicam, et quod omnes habeant prestare juramentum de bene et fideliter excercendo eorum et cujuslibet officium ad utilitatem rey publice presentis loci Tharasconis.

Quod vintenerii faciant appodixas. — ... quod collectores dicti vinteni debeant et teneantur facere appodixas de eis omnibus a quibus recipient vintenum et de singulis rebus et singulis vicibus; et quod eciam quilibet solventes vintenum tales appodixas conservent et custodiant penes se, ut per illas dicti collectores in eorum colleta controrollare possint.

V

DEL FENC.

Item plus, an ordenat que tota persona habitant ho non habitant en la dicha villa de Tharascon ho en son terrador, que aura fenc et lo meta tant en la villa que en son terrador et aultres terradors que si averan en ladicha villa, pagara per vouta a tres chivals nou patas, et a dos chivals sieys patas, et a ung chival miech gros.

VI

LENHAS.

Item plus, que tota persona habitant ho non habitant en la dicha villa de Tharascon que culhira et talhara lenhas en son terrador et autres terradors que si averon en lad. villa de Tharascon, sia reducha lad. lenhia en la villa ho en losd. terradors, pagara miech gros per vouta, exceptat la lenha que si reculhira por la provesion dels mases et cremara en losd. mases, et fagos de romanin, vises et agranasses et socas de vinhias.

VII

DE LENHAS.

Item plus, an ordenat que tota persona, de que estat ho condicion que sia, que compraran lenhas estranchas per metre en lad. villa ho en son terrador, pagaran a ladicha villa, so es, per cent quintaulx de lenhas de pes dos gros, et per cent garbas de parada dos gros, et per cent garbas de rebatum ung gros et miech, et de fornilha un gros per cent ; et per garbas de montanhia que vendran per ayga, pagaran dos gros per cent.

VIII

DE LAURADA [1].

Item plus, an ordenat et declarat que los habitans et fasent continua demora a Laurada pagaran de totas las causas que son en aquestos presens capitols coma aquelos de la present villa.

[1] Petit hameau à l'est de Tarascon, dont les fortifications furent démolies à la demande des Tarasconais, en 1390.

IX

DELS ALZS [et] SEBAS.

Item plus, an ordenat que tota persona, de qualque estat ho condicion que sia, que reculhira hals ho sebas en lo terrador de Tharascon ho aultre terrador que si avera en la present villa, deja pagar lo vinten.

X

DELS ORTOLANS ET FRUCHIERS.

Item plus, an ordenat que tous ortalans ho fruchiers et autras personas, de que estat ho condicion que sien, que vendran ortollalhas et fruchas, de que que qualitat que sien, pagara lo vinten a la villa.

XI

DELS RASINS.

Item plus, an ordenat que tota persona, de que estat ho condicion que sia, que reculhira rasins et fara vin en ladicha villa ho en son terrador, pagara lo vinten en vin, botelhat que sia ; et fara escolar la tina tant que porra colar. Et incontinent que la tal persona l'aura botelhat, sera tengut de lo notifficar al vintenier, et sera libertat del vintenier de escandalhar la veyssela, per sçaber que ly on ven ; et la tal persona que aura lo vin sera tenguda de lo gardar et noyrir coment lo sien, fin a tant que lo vintenier lo voldra levar ; et si entent que lo vintenier lo levara per tot lo mes d'aoust apres venent, au plus tart. Autrament sia libertat a tal persona que deura lod. vinten, passat lod. mes d'aoust, de lo vuidar la ont bon et bel lui sembla ; et en cas que tot lo vin fos tornat, lo vintenier sera tengut de prendre lod. vin tornat.

XII

DEL VIN.

Item plus an ordenat que actendut que lo y a plusors pauras gens que non auran gayre de vin, ambe lo cal lo vinten non poyria gardar longament, que lo vintenier sia tengut de levar lodich vin quant sera requist par lodich paure home.

XIII

DEL VIN

Item plus, es estat ordenat que tota persona que aura vin, del qual lo vinten non aja pagat, et la tal persona lo vuelha vendre, non l'ause vendre ny delieurar, que premieramen non ho aja notifficat et accordat al vintenier.

XIIII

DEL VIN.

Item plus, an ordenat que quant lo vintenier vuelha vendre lodich vin del vinten, sera tengut de pagar la gabella del vin, so es, si lo vent en gros lo dezen, si en menut lo ters, coment fant los autres de la villa.

XV

DEL VIN [1].

Item plus, an ordenat que tota persona que aura tirat son vin et destrenhera la raca, pagara lo vinten del vin del destrech. Et si fa tempra davant que destrenhe la raca, pagara lo vinten a rason de miech barrau per vouta de frucha que aurie messa en la tal tinada, et si entent la vouta de vint banastons. Et aura libertat lo vintenier et poyssansa de pendre sagrament de tal persona que pagara lo vinten, per sça-

[1] DÉLIBÉRATION DU 21 SEPTEMBRE 1466. (BB. 9, f° 252) *Pro collectoribus vini.*— Item pariter fuit ordinatum quod pro recollectione vinteni vini. quod depputtati ad illud exhigendum, illud habeant modum sequentem recolligere, videlicet, quod ipsi collectores a pauperibus gentibus illud recipiant in vino, quod vinum repponetur in vasis bonis et sufficientibus per eosdem collectores sumptibus presentis universitatis locandis; qui pauperes declarabuntur per dictos collectores in comitiva sindicorum. Vinum vero quod recolligi debet a divitibus et potentibus hujus ville, illud in manibus eorum dimittatur recipiendo voluntati presentis universitatis; et quod pro nutrimento dicti vini, dicti collectores possint ultra vintenum recipere quatuor picherias pro barralli.

DÉLIB. DU 6 AVRIL 1467. (BB. 9, f° 273 verso). *Pro collectoribus vini.* — « Item pariter fuit ordinatum quod actenta difficili exactione vini pro vinteno in medio barralli et tercio et quartono et picheriis, quod vendi non potest, ob quod presens universitas magnum prejudicium patitur et pati possit, fuit conclusum quod collectores dicti vinteni illud exigere possint in argento ad rationem unius floreni pro barralli. »

ber quantas voutas aurie messas denfra la tina hont aurie agut lod. vin, per aver miels son drech; et aura libertat de chausir del melier vin del selier, so es, del vin de gres juxta son nombre, et del vin del plan juxta son nombre.

XVI

DEL VIN.

Item plus, an ordenat que tota persona que deura vin al vintenier, quant lo vintenier lo vuelha vendra, la tal persona que lo deura aja libertat de lo poder retenir per lo pres que lo vintenier lo vendra, pagant incontant.

XVII

DEL VIN.

Item plus, an ordenat que tota persona habitant de Tharascon ho de son terrador ho en terrador qui si avere en ladicha villa, que apporte vin defforas lod. terrador de sas vinhias, et lo meta en ladicha villa ho en son terrador ho autre terrador qui si avere en lad. villa, pagara a la villa lo carenten.

XVIII

DE VACAS.

Item plus, an ordenat que tota persona, habitant de Tarascon que aja vacas, que las tenga en lo terrador de Tharascon et autres que si averon en ladicha villa, pagara de vint vedels ung, ont que vedelon ny ont que non; et sera tengut de lo gardar et noyrir comma los siens, fin que valha tres florins; reservada libertat a aquel que paga lo vinten, de poder retenir lo vedel per lod. pres.

XIX

DE VACAS.

Item plus, an ordenat que tota persona habitant de Tharascon, avent vacas coma dessus, las qualas aja tengut en losd. terradors denfra l'an del vinten, incontinent que sera acomensat et intrat, ben que las venda ho vagon deforas dels terradors des usd., pagara lo vinten comma dessus et denfra

es declarat ; et si pagara lod. vinten dels vedels que si noyrisson, per lo nombre de so que si trobara en lo temps que si recebra lod. vinten ; et d'aquels que si castejon parelhamen.

XX

FEDAS.

Item plus, an ordenat que tota persona que aja fedas et moutons, que las tenga denfra losd. terradors, de que que estat ho condicion que sia, pagara lo vinten de las lanas et dels anhels et de las thomas. Et que aquels que castejaran non ausaran delieurar los anhels ny vendre, si non que premieramen lo vintenier aja levat son drech, et si noyrisson, levara son drech dels anhels que si trobaran vieus per lo mes d'abril, rebatut lo deyme ; et si prendra a ras de pas, et seran tengus tals de gardar et noyrir losd. anhels coma los siens per tot lo mes d'abril, sensa lur levar la lana.

XXI

CABRAS.

Item plus, an ordenat que tota persona, de que stat ho condicion que sie, habitant de ladicha villa, que aja cabras et las tenga en los dich terradors, pagara lo vinten dels cabris et de las thomas ; declarant que las thomas que si vendran pagaran en argen lo vinten, et aquelas que si formajaran pagaran lo vinten en formages, tant de cabras, fedas et vacas.

XXII

FEDAS [ET] CABRAS.

Item plus, an ordenat que tota persona, habitant de Tharascon, avent fedas [et] cabras coma dessus, lasqualas aja tengut en losd. terradors denfra l'an, incontinent que sera acomensat et intrat, ben que las venda et vagon foras delsd. terradors dessusd. pagara lo vinten coma dessus et denfra es declarat, per pauc que y estajon.

XXIII

DE PORCS.

Item plus, es estat ordenat que tota persona que aja truecha ho truechas de lasqualas ajon porcels, las qualas tengon

denfra los terradors de Tharascon et autres que si averon en la present villa, pagaran lo vinten en argent, apreciant lo porcel a ung gros et miech la pessa.

XXIIII

DE BOTIGAGES. [1]

Item plus, an ordenat que tota persona habitant de Tharascon et autra non habitant, tenent botiquas et draps, tellas,

Délib. du 18 octobre 1466. — *Pro lucris ut possint arbirare.* — Item pariter fuit ordinatum quod etiam actenta contradictione quam nonnuli particulares hujus ville nolunt componere de eorum lucris, sed dicunt quod spectabunt finem anni pro illo fiendo; quod si ita fieret, cederet in magnum dampnum et prejudicium hujus ville, fuit conclusum quod depputati ad dictas composiciones faciendum, illas possint arbirare juxta eorum consciencias et pro arbiramento compellantur ad solvendum prout ceteri qui gratis composuerunt.

Un petit registre (DD. 4), qui servait sans doute aux collecteurs du vingtain, donne l'énumération des propriétés données à bail, *ostals, casals, estables, graniers, taulas del masel, dels ortolans, de peyssonaria* ..., en un mot, de tout « *so que sy togua.* »

Voici quelques articles pris au hasard :

Anthoni lo Tripier, rebayrier, j. hostal pres de la soyvegaria; lo ten Anthoni de Johan de la Comba lo monie..... ff. 3

Johan Durant per ja cort en que es lo destrech per enclaure los buous braux; lo ten mestre Loys lo carier..... ff. 2 gr. 6

Yves Bolon per j. hostal que fo en del suegre de Anthoni lo Tamborin; lo ten Gasparino.

Johanes da Vit (de la Vit) per .j. hostal que sy fa l'espasa; lo ten la Tibauda..... ff. 7

Los eres d'Estevo del Veyre per .j. hostal en que sy fa prensipal; lo ten Johan de la Vit. ff.

Catarina Michalota per lo tuador hont tuon e ysan los buoux escorchatz; o ten Valdronas e Trabuchet..... ff. 4

Jaumet Clament, aboticari, per una taula al masel; la ten Andrieu Trebuchet..... ff. 12

Los eres de Malerba o de Guilhem Redortier per ja botigua que ten Andrieu lo revendeyre et per j. autre ostal en peyssonaria en que feson selier, e una vinha, etc..... ff. 26

Johan lo Mercier, barbier de la Tarasca, per j. taulier, es sus la grant cariera; lo ten Durant Clament ... ff. 3. (la même personne est ainsi désignée un peu plus loin : « ... Johan lo barbier que fa la Tarasca...»)

Ferier de Novas j. ostal en que sy fa molin d'ollivas e en a de renda per defar sas hollivas de que en a defach en aquesta sason que en agut 5 ho 6 canas d'oly.

canabassarie, ferraterie, cordalhas, fustaria, sabbataria, merceria, fromagaria, speciaria, et bayssayre, teysseyre, penchenayre, cardayre, lanternier, s oquier, broquiers, peyssoniers et peyssonieras, manganieras et tous autres que mercandejon en ladicha villa ho en son terrador, ben que non tengan botiquas, pagaran lo vinten del gazan de tota la mercadarie, quamta que sia.

XXV

DE MERCADARIE.

Item plus, an ordenat que tota persona estranga que aja mercadaria, quamta que sia, et la venda denfra lad. villa ho en son terrador, pagara doze deniers per florin.

XXVI

DE MERCADARIE.

Item plus, an ordenat que tota persona de Tharascon ho aqui habitant, intrat que sia l'an del vinten, que volgues mudar sa botiqua de mercadarie, quamcta que sia, foras de Tharascon, en tot ho en partida, ont que la porte ho mude, si deja arbirar ; et del gazam que si porrie far, justa l'arbitrament, pagara lo vinten, coma los autres, per aquel an.

XXVII

DE NOTARIS.

Item plus an ordenat que tous notaris habitans de Tharascon pagaran lo vinten de so que ganharan per lur art.

XXVIII

DE PROCURAYRES.

Item plus, an ordenat que tous procurayres habitans deld. luoc pagaran lo vinten de lurs praticas.

XXIX

ARTISTAS.

Item plus an ordenat que tous meges et tous artistas, coma barbiers, sartres, sarralhes, fusties, fabres, rodiers, hostaliers, forniers, pastissiers, peyriers, barralliers, et carries que

tiron peyra de peyrieras, et ribayries tant passant lo port que que autrament navegant per lo Rose, et generalement tot autre artista qualque sie, pagara lo vinten de so que gazanharan.

XXX

DE ARRENDAMENS ET LOGAGES [1].

Item, que tota persona, de qualque estat ho condicion que sia, de Tharascon ho aqui habitant, que si logue, ho logue ho arrende sas bestias, ho sa carreta, ho son arayre, ho sa veyssela, barraus, sacaries, hostals, boticas, casals, vergiers et graniers, seliers et toutas altras causas que si logon et arrendan, taulas de masel, de herbolarie, fors et taulas de peyssoniers ho marciers, et autres quen que sien, pagaran lo vinten de so que gazanharan sive sia per maniera de prest ho de don ho d'escambi.

XXXI

DE GAZANHAGES.

Item plus, an ordenat que tota persona, de qualque estat ho condicion que sia, homes ho femas habitant de Tharascon, que si logue ho sia logat a temps, so es asçaber, a an ho a meses ho a sempmanas ho a jornals, pagaran lo vinten de so que gazanharan, exceptat los estrangiers.

XXXII

DE GAZANHAGE.

Item, an ordenat que tota persona, de que estat ho condicion que sie, home ho fema, cieutadàn ho habitant de Tha-

[1] Une délibération du 10 juin 1394 (Registre BB 4, f° 36 verso) fait connaître comment se percevait l'impôt sur le salaire des journaliers : « ... et quod conducentes tenea[n]tur et debeant notifficare ordinatis seu deputatis per presentem universitatem (Tharasconis) in qualibet die quantos homines seu personas locabunt et precium quod lucrabunt. Et nichilominus tales conducentes habeant retinere a conductis unum denarium pro solido quolibet quo lucrabuntur, et illum denarium assignare in quolibet vespere deputatis... »

DÉLIB. DU 18 OCTOBRE 1466. *Pro declaratione arren damentorum pro vinteno.* — Il a été délibéré : « Quod actenta querimonia facta per parti-

rascon, que si logue a jornadas ho a voutas ho autrament en quamta obra que sia, sien denfra ho deforas, et fos enqueras a pres fach, que aytals pagon lo vinten d'eytals logadarie et gazanhages en deniers.

XXXIII

DE LAS CENSSAS.

Item plus, an ordenat que tota persona, de qualque estat ho condicion que sie, habitant ho non habitans en lad. villa de Tharascon, avent censas en la villa de Tharascon ho en son terrador he autres que si averon en la present villa de Tharascon, pagara lo vinten de lasd. censas segon lo libre terrier de la villa, et d'autras censas que si trobesson non estre averadas, sia blat ho argent et autras censas equipollent et valent argent.

XXXIV

DELS LAUXS.

Item plus, an ordenat que tota persona, de que estat ho condicion que sie, que aja censas en ladicha villa de Tharascon

culares hujus ville arrendamenta tenentes, quod declaretur quomodo solutio illius fieri debeat et precipue de arrendamentis terrarum et vinearum ac de aliis rebus omnibus que cadunt in arrendamentis et vintenis; declaratio illorum comictatur, prout per tenorem presentis ordinationis comictitur, electis ad faciendum composiciones qui premissa declarare habeant, et eorum declaratio observetur ad unguem; et hoc prout in ordinatione superius facta continetur.

DÉLIB. DU 3 NOVEMBRE 1466. In quo quidem consilio fuit ordinatum quod depputati ad clarifficandum solutionem vinteni de arrendamentis et aliis causis eis comissis, eorum relationem facere habeant. Que quidem ordinatio manibus electorum subscripta in presenti consilio legatur et inseratur prout ibidem fuit lecta et per majorem partem dictorum consiliorum approbata et ordinatum observari ut in ea continetur. Cujus tenor talis est.

Seguent l'ordre des vintens dels fachiers que es estat ordenat que lo seig^{r}. de'la terra pague lo vinten de so que lo fachier aura et lo fachier pague per so que aura lo d. seinhor; et per so seguent la d. ordenanssa ordenam nos elegitz que touta persona que arrende terra ou vinha ou autra causa, que lo senhor de la terra pague so que aura lo rendier et lo rendier per so que aura lo senhor de la terra. Aquesta ordenanssa aven fach nos Johan Taillefer, etc.

Fonc facha aquesta ordenanssa lo XIII jorn d'octobre mil iiij^{c} LX sieys. (*Signatures*).

ho en son terrador, estranchas ho privadas, et prenga laus et trezen, de tal laus et trezen pagara lo vinten. Et si entent que si lad. persona avent las censas coma seignior diret retengues la possession que fa la censa, pagara lod. vinten ansins coma si prenia laus et trezen.

XXXV

DELS LAUXS ET TREZEN.

Item plus, an ordenat que tota persona, de que estat ho condicion que sia, strange ho privat, que aja censas, coma dessus es dich, en ladicha villa de Tharascon ho en son terrador et autres que si averon en ladicha villa, que venda lo premier laus et trezen de la possession que li fa censa, del pres que recebra ho si conclusira pagara lo vinten, declarant que si en ladicha vendicion avie denguna reservacion, so es, que si la tal possession que fa la censa si vendia mays, per que lo laus et trezen montessa plus, pagara lod. senhior diret lo vinten del surplus ensins que si lo era declarat en la tal vendicion.

XXXVI

DELS PREMIERS LAUXS ET TREZENS.

Item plus, an ordenat que tota persona, de que estat ho condicion que sia, habitant et non habitant de Tharascon, que agues comprat lo premier laus et trezen ambe lo drech de prelacion et d'avantage retenir, davant la vendicion ho imposicion del present vinten, certan pres ; et pueys denfra lo temps deld. vinten venga luoc a enfeudar ho retenir, et lo pres de tala possession fazent la censa sia si grant que surmonte lo pres de la vendicion deld. premier laus, del sus plus sera tengut lo comprador deld. premier laus, si reten ho lause, pagar lo vinten.

XXXVII

DE OBRIES DE TEULES.

Item plus, es estat ordenat que tota persona, de que estat ho condicion que sia, habitant ho non habitant de Tharascon ho en son terrador, que obre de terra, fazent taulas, pechiers,

olas, mesuras, scudelas, plas, maons et fort de caus, pagara lo vinten en argent ho en mercadarie, al plazer del vintenier.

XXXVIII

DELS JUSIEUXS.

Item plus, que tota persona qué logue homes ho femas, crestians ho jusieus de la villa de Tharascon ho en aquella habitans, de que estat ho condicion que sia, a jornadas ho a pres fach, que aytal sie tengut de ho denunciar al vintenier avant que lo pague.

XXXIX

DE LAS ABELHAS.

Item plus, an ordenat que tota persona, de que estat ho condicion que sie, que aja abelhas en lo terrador ho en la villa de Tharascon he autres que si averon en la present villa de Tharascon, sien tengudas de pagar del mel et siera lo vinten en argent ho en miel et siera, al plaser del vintenier.

XL

DE L'OLY ET DELS MOLINS.

Item plus, an ordenat que tota persona que aja olivas en la villa de Tharascon ho en son terrador pagara de l'oly que aura lo vinten, et los molins de las olivas de son gazan tant d'oli specias coma de autre excercice pagara lo vinten del gazain.

XLI

DELS MOLINS.

Item plus, an ordenat que tota persona de Tharascon ho aqui habitant que aja molins molens blas tant en ayga que en terra pagaran del gazan lo vinten ; et lur sia comandat sus la pena de cent marcs d'argent que non los ajon menar ny far menar foras del terrador de Tharascon.

XLII

DELS PEYSONS.

Item plus, an ordenat que tota persona de la villa de Tharascon ho habitant en aquella que pescara en Rose ho en pa-

lum, de tot lo peysson que prendran pagaran lo vinten, reservat lo peysson que si prendra et manjara en los mases et autres que prendran peysson per lur manjar.

XLIII

DE CONIL ET PERDIZES.

Item plus, an ordenat que tota persona de Tharascon ho habitant en aquela que cassaran et pendran conils, perdises et tota altra cassa et volatilha en lad. villa ho en son terrador ho autres que si averon en la dicha villa de Tharascon, per vendre, pagaran lo vinten en cassa ho en argent, al plaser del vintenier.

XLIIII

DELS FACHIERS.

Item plus, es estat ordenat que tota persona, de que estat ho condicion que sia, que tenga terras, affars, laborages ho mases, vinhas, pras et bost, affacherie ho arrendament que non sia ad emphiteotim, pagara la tal persona que tendra affacherie et arrendament, del vinten que porrie montar lo quart et lo senhior del fons pagara per la tres pars deld. vinten, levat lo drech del deyme et de las egas.

XLV

DE VENDICION DELS HERBAGES.

Item plus, an o[r]denat que tota persona de la villa de Tharascon ho [h]abitant en aquela, avens possessions en son terrador et autres que si averon en lad. villa, que vendran los herbages, sien de pras, deffens, estoblas, trescamps et autras esplechas, pagaran lo vinten ; declarant que si advenia que tal persona que aurie tals herbages et explechas per vendre, los excambies ho dones, si deja apreciar et de so que sera conegut pagara lo vinten, si non que ambe sas bestias lo mangasse.

XLVI

DELZ JUSIEUX.

Item, es estat ordenat que tout jusieu ho jusieva de la villa de Tharascon ho habitant en ladicha villa, et autres prenent interest en la villa de Tharascon ho en son terrador et dels ha-

bitans en ladicha villa sien tengus et dejon pagar lo vinten tant de mercadaries, logadaries, gasanhages, interesses, et de totas las causas que son en aquestos presens capitols designadas, tout ensins et en la forma et maniera que pagaran los crestians de lad. villa et habitans en aquela.

XLVII

PER ADOBAR LAS QUESTIONS.

Item plus, an ordenat que tos debas ho questions que entrevendrian a causa delsd. capitols entre los particulars de la villa et los vinteniers, aytal debas et questions si dejan determinar et decedir et declarar per lo viguier, presens et consentens los sendicz, accessor et dos dels comesses dessus nommas, lo[s] premiers que si trobaran.

XLVIII

DE LA PENA CONTRA AQUELS QUE NON FARAN LO DEVER.

Item plus, es estat ordenat que tota persona que non observara et gardara los presens capitols et en aquelos contravendria et falhirie et raubaria ho baratarie lo vinten, aytal persona tombe en la pena del triple, applicadoyra la terssa part à la court et l'autra terssa part à la villa et l'autre terssa part al vintenier, reservada la gratia et misericordia dels senhiors viguier et sendigues, accessor et dos dels subre elegis.

XLIX

DELS OFFICIERS ET DE LURS GAGES.

Item plus, es estat ordenat que tota persona de Tharascon ho en aquela habitant, gazaniant gages per excercisse de lur offices, que que office que sia, avens proprietas en lo luoc, paguaran lo vinten de lurs gaiges, exceptas los officiers ordinaris de la cort de la present villa, coment son viguier, juge et clavari.

L

DELS RASINS.

Item plus, es estat ordenat que actendut que lo hy a *bel* cop de gens estrangieras que an vinhias en lod. terrador, de lasqualas emporton los rasins foras de la villa et de son terra-

dor, aytalas personas seran tengudas de pagar lo segen en rasins portas a la villa de Tharascon a lurs despens ho pagar la frucha en argent al pres que voldra comunament en la villa de Tharascon.

LI

DELS PEAGES.

Item parelhament, es estat ordenat que los peages dels gentils homes et autres pesages que non venon ny tombon en thesaurarie del Rey souveyran seignior nostre, pagaran lo vinten, sian gens habitans de la villa ho estrangiers.

LII

PER FAR LA UTILITAT DE LA VILLA.

Item plus, es estat ordena[t] que actendut que lo es causa impossibla de podér aver totas las causas en memoria que serien licitas de metre en lo present vinten, que tout jorn sia libertat de poder far ajustar als presens capitols et los alochar coma las causas dessus scripchas, qualitat servada a la utilitat de la villa.

LIII

DE PORTAR LO VINTEN DEL BLAT.

Item plus, an ordenat que tota persona que sia compresa en lo present vinten et sia tengut de pagar lo vinten de blat, aytal persona sera tenguda de portar lo vinten del blat la ont la villa ordenara, a sos despens.

LIIII

DEL VIN.

Item plus, es estat ordenat que quant lo vintenier volgues prene son vin et aquel portar foras de l'ostal d'aquela tala persona que lo deura, non puesca porta la veyssela foras de la villa si non que fos d'acort ambe la tal persona de qui sera la veyssela.

LV

DELS ECCLESIASTICS.

Item parelhament, an ordenat que en lo present vinten sien compreses los ecclesiastics tenens et possidens vinhias, terras,

pratz, hostals, bostz, hermasses, pasturas, cazals, vergiers et autras proprietas que que sien, censas, services et aultras causas profanas en lod. luoc de Tharascon et de son terrador, per que que titol que sia, dejon contribuir et pagar en lod. vinten en forma et maniera coment pagaran los habitans en lad. villa per losd. bens profans, et de so que an acquerit de pueys seyssanta ans en sa, justa la ordenansa et declaracion sus aysso facha aquestos ans passas per lo reverent payre en Dieu mossenhor de Marcelha et mossenhor lo Chancellier de Prouvencia; et auxi dejon contribuir et pagar en totas las autras cargas en que non aurien pagat, fachas en la dicha villa de pueys dexs ans en sa et que d'eyssi en avant correran, coma son talhas et autras chargas ordinarias et extraordinarias [1].

Charles MOURRET.

[1] Voir aux mêmes archives, CC. 131, le livre des recettes et des dépenses de Henri de Rusp, trésorier général du vingtain. Les recettes s'élèvent à 3,802 florins; le registre se termine ainsi :

E facha deguda calculasion de l'intrade a la salhide per nous desus nomas ausidours de contes atroban que lo sus d. Hanric comme tesaurier general dal sus d. vinten a mais resauput que despendut la soume de dex e huech florins nou gros e siex patas comme coste au libre dels contes a carta cliiij ; e per so..... ..... f° xviij. g ix. pt vj.

UNE

LETTRE INÉDITE DE MOQUIN-TANDON

M. S. Léotard nous a donné, il y a peu d'années, un recueil de *Lettres inédites de Moquin-Tandon à Auguste de Saint-Hilaire, publiées sur les manuscrits autographes* [1]. Ce recueil, dont j'ai cru devoir parler avec de grands éloges dans la grave et sévère *Revue critique* [2], a été très goûté. Ce succès m'encourage à offrir à la *Revue des langues romanes* une lettre écrite par l'aimable savant à un botaniste qui fut célèbre, Florimond Boudon de Saint-Amans, l'auteur de la *Flore Agenaise* [3]. J'ai divers motifs d'espérer que la lettre du futur membre de l'Institut trouvera bon accueil auprès des lecteurs d'une revue publiée dans la ville où naquit Moquin-Tandon, dans la ville où son professorat a laissé d'ineffaçables souvenirs, dans la ville enfin où l'on a trop d'esprit pour lui garder rancune du tour qu'il joua aux amis de la vieille langue d'Oc en leur faisant accepter, comme l'œuvre authentique d'un chroniqueur du XIV^e^ siècle, le charmant ouvrage qu'il avait lui-même composé et qui, sous le titre de *Carya Magalonensis*, occupe un rang distingué dans la série des pastiches ingénieux.

T. DE L.

MONSIEUR
MONSIEUR DE SAINT-AMANS,
Secrétaire de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen.

Montpellier, le 25 avril 1827.

Monsieur, j'ai reçu avec un plaisir bien vif votre aimable lettre du 13 mars passé. Je suis extrêmement sensible à l'honneur que je viens de recevoir de la part de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen. Je vous prie de lui faire agréer l'hommage bien sincère de ma reconnaissance. Je vous

[1] Clermont-l'Hérault, librairie Saturnin Léotard, 1893, in-8° de 311 p. à 110 exemplaires.

[2] Tome XL, p. 239 (1895).

[3] Voir le fascicule IV des *Correspodants de Grandidier*, où, autour de trop rares lettres de Saint-Amans, ont été réunis divers documents relatifs à sa vie et à ses œuvres (Paris, Alphonse Picard, 1895).

offre aussi tous mes remercîments, à vous en particulier, pour tous les soins que ma nomination vous a donné (*sic*). Je pense que votre appui, dans cette circonstance, a bien plus fait pour moi que mes essais d'histoire naturelle.

Désirant connaître les noms de mes nouveaux confrères, leurs travaux (*sic*), etc.; je vous serai fort obligé de m'adresser, avec mon diplôme, le recueil des *Mémoires* ou *Bulletins* de la Société, s'ils ont été livrés à l'impression, ses Règlements ou Statuts, etc. Vous ferez un petit paquet du tout, que vous voudrez bien remettre à la diligence. J'oserai aussi vous prier de me procurer, si c'est possible, la *Flores des environs d'Agen ;* c'est un ouvrage que j'ai souvent consulté avec plaisir dans la bibliothèque de mon ami Dunal [1], mais dont je ne possède pas d'exemplaire dans la mienne. Il est inutile de vous dire que vous joindrez à votre envoi une petite note de la dette que j'aurai contractée, soit envers vous, soit envers la Société.

Je viens de voir, dans le numéro de mars de la *Bibliothèque universelle* de Genève, que mon mémoire sur les dédoublements avait été réimprimé en entier dans ce journal.

Hier, j'ai reçu de Paris une lettre dans laquelle on me demande, de la part de la Société d'histoire naturelle, la permission de réimprimer dans ses *Annales* mon ouvrage sur les Hirudinées [2], bien entendu, la partie descriptive ou purement monographique (2me partie). On se propose d'y joindre des planches coloriées exécutées avec beaucoup de soin ; et, comme les miennes sont à peine supportables, on m'a prié d'envoyer à Paris les dessins originaux. Je saisirai cette occasion pour ajouter quelques observations à mon travail et pour y faire plusieurs corrections essentielles. J'ai reçu dernièrement, de M. Johnson (de Bristol) plusieurs dessins originaux qui me seront extrêmement utiles. De plus, j'ai prié M. Ardouin de faire dessiner à Paris les petites Hœmopis et Néphelis qui se rencontrent dans l'étang de Gentilly ou dans

[1] Voir l'éloge de ce savant dans les *Lettres à Auguste de Saint-Hilaire* (*passim*). A la page 13, Moquin-Tandon dit : « M. Dunal est devenu mon ami après avoir été mon maître. »

[2] Une nouvelle édition, considérablement augmentée, fut donnée en 1846 : *Monographie de la famille des Hirudinées* (petit in-8°).

les mares de Fontainebleau. Si vous avez quelques erreurs à relever dans ma monographie ou quelque (*sic*) nouvelles communications à me faire, vous me rendrez un grand service : mon ouvrage, rédigé à la hâte pour la Faculté des Sciences de cette ville par un jeune homme [1], qui même ne fait pas de la zoologie son occupation favorite, devait présenter beaucoup d'imperfections. Je me donnerai tous les soins imaginables pour les faire disparaître dans cette seconde édition.

Je suis bien fâché pour la science botanique, et en particulier pour moi, que vous ayez abandonné l'étude des ouvrages de la nature pour celle des ouvrages des hommes et des hommes d'autrefois. Cela n'empêchera (*sic*), je pense, de m'entretenir, de temps en temps, avec vous sur vos premiers travaux (*sic*) [2], d'avoir recours à vos lumières et de vous demander pour mes essais des matériaux ou des conseils. On se rappelle avec plaisir une science dans laquelle on a obtenu tant de succès, et presque toujours le véritable mérite est allié avec un cœur très obligeant.

Veuillez recevoir, Monsieur, l'assurance des sentiments distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre dévoué serviteur.

A. Moquin-Tandon.

Je travaille depuis trois ou quatre ans à une monographie de la famille des Chenopodées. J'ai reçu des plantes de différens pays, même de Moscou. Je désirerais des échantillons des diverses partie de la France. J'avais prié M. Bartayrès [3] de me procurer les chenopodées de la Flore d'Agen ; je ne sais si par hasard il aurait oublié ma prière. Serait-il possible d'avoir des échantillons déterminés sur ceux de votre herbier ou des échantillons de votre herbier même ? Il serait très essentiel pour moi d'avoir des chenopodées de votre main : je serais sûr par là des noms ou synonimes de la Flore agenaise [4].

[1] Moquin-Tandon, né le 7 mai 1804, n'avait que 23 ans à ce moment.

[2] La récidive montre que c'était là chez Moquin-Tandon un parti pris.

[3] Le professeur Bartayrès fut le successeur de Saint-Amans dans les fonctions de secrétaire perpétuel de la Société académique d'Agen. J'ai publié une lettre inédite de lui dans la *Revue de l'Agenais* (n° de septembre-octobre 1896).

[4] Autographe communiqué par M. M. Calbeit.

DOCUMENTS LANGUEDOCIENS

Telle pièce rare ou inédite, qui reste inutile à qui l'a découverte, peut offrir parfois de l'intérêt à d'autres curieux : pourquoi les en priver ? Et si telle pièce ainsi retrouvée ne vaut que par construction ou par rapprochement, si elle n'appelle ou ne justifie point, à cause de son peu d'intérêt intrinsèque, un commentaire spécial, si l'on n'a pas le temps ou le goût d'écrire ce commentaire, pourquoi, par une délicatesse déplacée, par un scrupule excessif, ne pas la communiquer au public ? Il n'est pas un document qui n'ait en soi quelque importance ; d'autres sauront l'y découvrir, si elle nous échappe : « Publions-les tous, dirons-nous avec le légat de Béziers, Dieu reconnaîtra les siens ! » Aussi imprimerons-nous désormais ici, dans cette *Revue des langues romanes* qui semble s'orienter quelque peu vers les études historiques, les textes rares ou inédits relatifs à l'histoire de Languedoc, que les recherches de nos collaborateurs et de nos confrères, soit par méthode, soit par hasard, feront venir en leurs mains.

I

A PROPOS D'UN MANDEMENT DE BERGER DE CHARENCI (1742)

Le texte suivant nous est communiqué par M. Mazerolle, archiviste de la Monnaie, à Paris, qui l'a retrouvé dans un classement de pièces d'archives. C'est un placard de 2 ff. in-4°, imprimé à l'Imprimerie Royale, en 1743 ; en haut du fol. 1, une gravure d'en tête, gravée par Papillon, représentant un écusson aux armes de France entre le sceptre et la main de justice avec divers ornements.

[p. 1]

ARREST
DU CONSEIL D'ÉTAT
DU ROY

Qui ordonne la suppression de deux Écrits intitulez Consultations de MM. les Avocats du Parlement de Paris, *etc.*

Du 26 Avril 1743

Extrait des Registres du Conseil d'État.

LE ROY, ayant été informé qu'il paraissait deux imprimés, l'un sous le titre de, *Consultation de MM. les Avocats du Par-*

lement de Paris, au sujet du Mandement de M. Berger de Charenci, Évêque de Montpellier, du 1er juillet 1742, pour l'acceptation de la Bulle Unigenitus, *publié dans le Synode tenu le* 12 *du même mois,* l'autre intitulé, *Consultation de MM. les Avocats du Parlement de Paris, au sujet du Synode tenu à Montpellier le* 12 *juillet* 1742, *par M. Berger de Charenci, Évêque de Montpellier ;* Sa Majesté aurait jugé à propos de les faire examiner en son Conseil, & Elle auroit reconnu que [p. 2] ces Consultations également répréhensibles par les principes contraires à l'autorité de l'Eglise, dont elles sont remplies, & par les traits injurieux au caractère & au pouvoir des Evêques, qui y sont répandus, le sont le plus s'il est possible, par la témérité avec laquelle on ose les appuyer sur des ouvrages semblables, qui ont été proscrits par Sa Majesté même ; en sorte que ces deux écrits ne peuvent servir qu'à inspirer un esprit de révolte contre une décision qui, par le concours des deux puissances, est devenue une loy de l'Eglise & de l'Etat, comme le Roy l'a déclaré tant de fois, & de rallumer un feu que Sa Majesté veut travailler plus que jamais à éteindre dans son Royaume, en donnant toujours de nouvelles marques de son zèle pour la Religion, de la protection qu'elle doit à l'Eglise & à ses Ministres, & de son attention continuelle à maintenir la tranquillité publique contre tout ce qui serait capable de la troubler. A quoi étant nécessaire de pourvoir, en réprimant d'ailleurs une contravention si manifeste aux déclarations & arrêts donnez par Sa Majesté, pour empêcher l'impression & le cours de pareils écrits, LE ROY ÉTANT EN SON CONSEIL, a ordonné & ordonne que lesdits deux écrits, dont l'un a pour titre, *Consultation de MM. les Avocats du Parlement de Paris, au sujet du Mandement de M. Berger de Charenci, Evêque de Montpellier, du premier juillet* 1742. *pour l'acceptation de la Bulle* Unigenitus, *publié dans le Synode tenu le* 12 *du même mois,* & l'autre est intitulé, *Consultation de MM. les Avocats du Parlement de Paris, au sujet du Synode tenu à Montpellier le* 12 *juillet* 1742 *par M. Berger de Charenci Evêque de Montpellier,* seront et demeureront supprimez, comme contenant des principes & des expressions contraires à la soûmission qu'exigent les décisions de l'Eglise, à l'honneur & à la dignité de ses principaux Ministres, & aux dispo-

sitions des déclarations & arrêts donnez par Sa Majesté. Enjoint à tous ceux qui ont des exemplaires desdits écrits, de les remettre incessamment au Greffe du sieur Feydeau de Marville, Maître des Requêtes, Lieutenant général de police à Paris, pour y être supprimez. Fait Sa Majesté très-expresses inhibitions [p. 3] & défenses à tous imprimeurs, libraires, colporteurs & autres, de quelqu'état, qualité & condition qu'ils soient, de les retenir, imprimer, vendre, débiter, ou autrement distribuer, à peine de punition exemplaire. Enjoint au dit sieur Feydeau de Marville & aux sieurs Intendants & Commissaires départis dans les provinces, de tenir la main, chacun en ce qui le regarde, à l'exécution du présent arrêt, lequel sera lû, publié & affiché partout où besoin sera. Fait au Conseil d'état du Roy, Sa Majesté y étant, tenu à Versailles le vingt sixième avril mil sept cens quarante-trois,

Signé PHELYPEAUX.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE,
M DCCXLIII.

BIBLIOGRAPHIE

ROMANIA, XXVI, 1. — P. 1. A. Jeanroy. *Etudes sur le cycle de Guillaume au court nez* (suite, cf. XXV, 353). Nous croyons devoir reproduire en grande partie les lignes par lesquelles l'auteur conclut cette savante étude : « La partie du cycle que je viens d'examiner reposerait sur une légende méridionale, recueillie dans le Midi même de fort bonne heure (vers l'extrême fin du XI[e] siècle, par exemple) par un jongleur du Nord, ayant fait le pèlerinage de Saint-Gilles. Il est possible de reconstituer les grandes lignes de cette légende à l'aide des rédactions étrangères de nos poèmes, des allusions qni y sont faites dans divers textes, et surtout de la *Vita Willelmi*. Grâce aux premières de ces sources, nous pouvons retrouver une *Prise d'Orange* moins compliquée et plus dramatique que celle dont nous avons le texte ; grâce aux secondes et à la *Vita*, un « Siège d'Orange » et une « Prise de Tortose », sur lesquels nous n'avons malheureusement que de très faibles lumières. Cette légende serait naturellement antérieure

à la *Vita*... Elle reposerait sur de vagues souvenirs des invasions sarrasines du VIII[e] siècle, dans lesquels Guillaume de Toulouse se serait substitué à des personnages historiques plus anciens ; cependant quelques traits de sa propre histoire s'y refléteraient eux-mêmes avec une fidélité relative. — P. 34. P. Rajna. *Contributi alla storia dell' epopea e del romanzo medievale* (suite et fin). IX. *Altre orme antiche dell epopea carolingia in Italia*. A noter l'examen de textes divers, d'après lesquels l'auteur conclut que *prosa*, en latin du moyen âge et en italien, a pu désigner des récits en vers. L'opinion contraire avait été soutenue par M. Bœhmer, *Ueber Dante's Schrift de vulgari eloquentia*, p. 7, n. 2, approuvé par M. G. Paris, Rom. X, 479, n. 2. La question ne semble pas encore définitivement résolue. — P. 74. A. Morel-Fatio. *Version napolitaine d'un texte catalan du* Secretum secretorum. Cette version, contenue dans le ms. de la Bibliothèque nationale, fs. ital. 447, est l'œuvre d'un certain Cola de Jennaro, qui l'a écrite en 1479, dans les prisons du roi de Tunis, d'après un texte catalan laissé à sa mort par un renégat, et dédiée au roi de Naples Ferdinand I[er], dans l'espoir d'en être racheté.

MÉLANGES. — P. 83. P. Meyer. *Eloge d'un épervier* (fragment d'un poème inconnu). Se trouve sur le verso du dernier feuillet du ms. de la Bibl. nat. fs. fr. 12560, qui contient trois romans de Chrétien de Troyes. Le feuillet ayant été coupé en deux dans le sens de la longueur, probablement parce que le *Cligès* se terminait à la première colonne du r°, nous n'avons que la deuxième colonne du fragment en question, dont l'écriture est de la fin du XIII[e] siècle. — P. 85. P. M. *Le fableau du héron ou la fille mal gardée*. Fait partie du fragment, originaire des archives de la Lozère (aujourd'hui à la Bibl. nat.), qui renferme 293 vers d'*Otinel* et 355 vers d'Aspremont publiés par E. Langlois dans *Rom.* XII, 433. Ce fableau, très libre, traite le même sujet que celui de la *Grue*, dont l'auteur, Garin ou Guerin, est connu par plusieurs autres contes licencieux.— P. 90. P. M. *Couplets sur le mariage*. Quatorze strophes de 8 vers de 8 syllabes (trois ont plus ou moins de 8 vers) écrites par un anonyme qui avait fait le pèlerinage de Jérusalem. Après avoir pesé le pour et le contre, l'auteur se décide à se marier, mais en se fondant sur des motifs d'ordre peu élevé. — P. 96. P. M. *Restitution d'une chanson de Peire Guillem de Luserne* (corrompue et mal restituée par son récent éditeur, P. Guarnerio). Au v. 26, où M. P. Meyer juge *semenza* suspect, nous le maintiendrions. Voici la phrase : *Mesura e conoissenza Deu retener per semenza Qui regnar Vol ab bella captenenza. Retener per semenza* signifie au propre « garder pour semence ». Or on sait qu'on choisit pour les réserver ainsi les graines des plantes les mieux venues, les pommes de terre les plus saines et les plus belles, etc., d'où le sens

figuré de « garder précieusement ». — P. 98. P. M. *Les jours d'emprunt d'après Alexandre Neckam* (cf. Rom. III, 296 sqq.). A. Neckam (*de Naturis Rerum*) met en scène un petit oiseau (on trouve le merle dans un conte populaire bergamasque), qui nargue Février, lequel, indigné, emprunte deux jours de mauvais temps à Mars. Ailleurs, c'est une vieille femme ou un berger qui est victime de son imprudence et voit périr son troupeau, ou même perd la vie. — P. 100. Ov. Densusianu. *Roumain* spalare, « *laver* ».

COMPTES RENDUS. — P. 101. *Mélanges de philologie romane dédiés à Carl Wahlund à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa naissance* (7 janvier 1896). (G. Paris : éloges mérités). — P. 109. *Etudes d'histoire du moyen âge dédiées à Gabriel Monod* (G. Paris rend compte de ceux de ces mémoires qui intéressent l'histoire littéraire et en fait l'éloge). — P. 112. P. Gehrt, *Zwei altfranzœsische Bruchstücke des Floovant* (G. Paris ; observations importantes). — P. 116. P. Rajna, *Il trattato* De Vulgari Eloquio (Paget Toynbee : excellente édition critique, dont le besoin se faisait sentir). — P. 126. Emilio Cotarelo y Mori, *Don Enrique de Villena* : su vida y obras (A. Morel-Fatio : consciencieux). — P. 132. D. Ciàmpoli, *I codi francesi della R. Biblioteca nazionale di S. Marco in Venezia descritti e illustrati* (P. Meyer : très insuffisant, faute de préparation convenable). — P. 134. *Recueil d'anciens inventaires*, imprimés sous les auspices du Comité des travaux historiques, section d'archéologie. Tome I (P. Meyer : quelques critiques). — P. 136. E. Rolland, *Flore populaire ou Histoire naturelle des plantes dans leurs rapports avec la linguistique ou le folk-lore*. Tome I (A. Beaunier : éloges).

PÉRIODIQUES. — P. 139. *Zeitschrift für romanische Philologie*, XX, 4 (P. Meyer et G. Paris). — P. 144. *Romanische Forschungen*, VIII, 1-4 ; IX, 1-3 (P. Meyer). — P. 147. *Revista critica de historia y literatura espagnolas, portuguesas é hispano-americanas*. Mars 1895 à octobre 1896 (A. Morel-Fatio : favorable). — P. 149. *Revue de philologie française et provençale*, VIII (G. Paris). — P. 150. *Chronique*. — P. 153. Livres annoncés sommairement.

Léopold CONSTANS.

Questions de toponymie roumaine (*Din toponimia romîneasca*), étude historico-linguistique de *D. Dan*. Bucarest, 1896

M. Dan, ancien élève de l'École normale supérieure de Bucarest, a choisi le sujet d'une thèse soutenue par lui devant la Faculté des lettres de cette ville, dans un domaine encore très imparfaitement exploré et qui est néanmoins d'une grande importance au point de

vue de l'histoire du peuple roumain. On sait que cette histoire, en ce qui concerne la période du moyen-âge jusqu'au commencement du XIV^e^ siècle, reste très incertaine, et la connexion que l'on a malheureusement tenté d'établir entre les diverses solutions de ce problème et certaines questions politiques contemporaines n'a pas peu contribué à en rendre difficile l'étude impartiale et strictement scientifique.

Or, parmi les sources de lumière auxquelles on peut demander d'éclairer certains côtés de cette question, l'une des plus importantes est assurément la nomenclature topographique qui permet de reconnaître d'une façon certaine les traces du passage de quelques-uns des peuples qui ont habité le pays.

Malgré le développement de son travail, M. Dan n'examine qu'un point spécial, le séjour de Magyars dans la partie de la Valachie située à l'ouest de l'Olt. Ce pays, appelé Petite-Valachie ou Olténie, faisait partie de la Dacie Trajane, et les Roumains le considèrent volontiers comme le cœur de cette région, qui suivant une expression de M. Hasdeu, n'a jamais cessé d'être roumaine.

M. Dan ne craint pas de travailler à enlever cette croyance à ses compatriotes en démontrant l'origine magyare des noms de deux districts de l'Olténie, *Mehedintsi* et *Romanatsi*.

Le premier de ces noms viendrait du mot *meh*, abeille, en hongrois, qui, au moyen d'un suffixe également magyar, aurait formé *mehed*, endroit où se trouvent des abeilles. Le mot *Mehedintsi* aurait été complété par les sufixes d'origine slave *in* et *tsi* qui se trouvent en effet dans un assez grand nombre d'autres noms de lieux.

M. Dan rapporte à la même origine le nom de *Mehadia*, la ville d'eaux bien connue du Banat, que certains auteurs ont rapproché de la dénomination latine *ad Mediam*. Pour démontrer l'impossibilité de cette étymologie, l'auteur est amené à combattre l'opinion, soutenue par d'éminents professeurs roumains, que les lois phonétiques générales ne s'appliquent pas aux noms propres[1].

Les considérations philologiques par lesquelles M. Dan appuie l'étymologie qu'il attribue aux noms de *Mehadia* et de *Mehedintsi* sont corroborées par cette circonstance que la région en question était, dès les temps les plus reculés, réputée pour posséder des abeilles en grande quantité (Hérodote enregistre une légende à ce sujet), et que, actuellement encore, une abeille figure sur les armes du district de Mehedintsi.

Quant au nom de *Romanatsi*, dont on trouve dans les documents une forme ancienne *Romonace*, M. Dan le fait venir de *rom*, ruine en

[1] *Media*, en roumain, devient *miaza*.

magyar, par une suite de dérivations analogues à celles qui ont été indiquées pour *Mehedintsi*.

Sans prendre parti pour ou contre les étymologies proposées par M. Dan, on ne peut contester que son argumentation ne soit conduite avec beaucoup de méthode, et ses affirmations appuyées sur de nombreux exemples.

L. Lm.

G. Paris.— *Récits, extraits des poètes et prosateurs du Moyen-Age.*— Paris, Hachette et Cᵉ, 1896.— VIII, 232 pp. in-16.

E. Huguet.— *Portraits et Récits extraits des prosateurs du XVIᵉ siècle.* Paris, Hachette et Cᵉ, 1897.— LIX, 518 pp. p. in-16,

Le changement de programmes universitaires nous a valu quelques livres classiques intéressants se rapportant à l'ancien français. Et, d'abord, un bon petit livre de M. G. Paris : Récits extraits des poètes et prosateurs du moyen âge. Le programme de 1895 indiquait comment ce livre devait être conçu. Comme il s'adresse aux élèves de sixième (classique), qui ignorent encore l'histoire de la formation de la langue, les récits doivent être traduits en langue moderne ; c'est ainsi que nos jeunes élèves pourront lire la *Mort de Roland* ou le *Chevalier au Barillet* sans être rebutés par les formes de l'ancienne langue. Ils ne perdront rien, d'ailleurs, de la saveur du texte ancien; car la traduction de M. G. Paris, quoique moderne de forme, est toute antique de couleur. Le livre contient des *extraits* de poésies épique, des *contes et fables* et des narrations empruntées aux historiens. Le choix de M. G. Paris nous paraîtrait parfait,s'il avait donné une plus large place aux contes et fables qui ne prennent qu'une soixantaine de pages dans un volume qui en a deux cent vingt. Il n'est pas difficile de donner aux jeunes lecteurs, auxquels s'adresse ce volume, une idée plus complète et partant plus intéressante de l'imagination des gais conteurs d'autrefois.

Le livre de M. Huguet est fait pour les élèves de seconde ; aussi est-il conçu sur un autre plan. Ce n'est pas simplement un livre de *lecture ou d'explication cursive*, comme le précédent destiné avant tout à intéresser; c'est un livre d'étude destiné à nous faire connaître cette époque si pleine de vie que fut le XVIᵉ siècle. Pour nous en donner une idée aussi complète que le comportait le titre de son volume, M. Huguet a emprunté ses *Portraits et récits* à des écrivains de tout genre : Rabelais, d'Aubigné, le Loyal Serviteur, Montluc, etc., de là beaucoup de variété dans ce livre. Il contient, d'ailleurs, des parties fort instructives, entre autres un tableau du XVIᵉ siècle et une introduction grammaticale qui, sous des apparences modestes, contient la plupart des phénomènes grammaticaux intéressants de la

langue de Rabelais et de Montaigne. De nombreuses notes aident à comprendre le texte, qui n'est rajeuni qu'au point de vue de l'orthographe. M. Huguet a sagement fait, dans un livre qui s'adresse à des élèves, de mettre la traduction des mots difficiles au bas des pages ; s'il avait réuni ces mots en lexique, il y a de grandes chances pour que ce lexique fût rarement consulté. Seulement on a ainsi, au bas des pages, une double série de notes et il arrive que telle note qui aurait sa place dans la première série se trouve dans la seconde. Mais ce n'est là qu'un défaut assez rare et en tout cas assez léger.

J. ANGLADE.

HERMANN URTEL. — **Beiträge zur kenntnis des Neuchateller patois.** *I. Vignoble und Béroche.* Heidelberger dissertation. Darmstadt, 1897.

M. H. Urtel étudie dans cette brochure le patois des environs de Neuchatel (Suisse), qui est en voie de disparition rapide. Il en a recueilli tout ce qu'il a pu de la bouche des rares personnes qui le parlent encore, et il nous le livre, désormais fixé par l'écriture, sous la forme d'une étude qui comprend fonétique, morfologie, textes et vocabulaire. Le tout est présenté avec clarté, métode et compétence. Quand l'auteur rencontre quelque question intéressante ou difficile, il ne craint pas de la développer et de la discuter ; nous signalerons dans ce genre la dénasalisation des formes en *-ina*, p. 23, — l'évolution de *rota* et de ses représentants, p. 25, — l'éternelle discussion sur le suffixe *-ariu, -aria*, p. 12-15.

Quelques erreurs : *rakročie* p. 11 ne peut pas sortir de **readcruciare*, mais de **re-ad-croccare*, — **calcone* p. 34 est sans doute une faute d'impression pour **calcione*, — l'*e* protétique signalé à la page 45 ne représente pas un reste de l'article, mais la préposition *ex-*, — *medjelèn* est donné p. 17 comme emprunté et p. 40 comme régulier!

Quelques desiderata : le glossaire très incomplet devrait comprendre tous les mots que l'auteur a pu recueillir, — on attend p. 25 à propos de *rota* une étude générale sur le développement d'un *y* ou d'un *w* intervocalique dans le patois de Neuchatel ; mais il en est de cette lacune comme de quelques autres, le lecteur ne sait s'il doit les reprocher à M. Urtel ou attendre qu'il les comble, car l'auteur a dit dans sa préface en termes assez vagues : « *die vorliegende arbeit bringt nur abschnitte aus laut-und formenlehre, eine umfassendere abhandlung soll folgen.* »

En somme travail recommandable et d'un genre que l'on ne saurait trop encourager.

Maurice GRAMMONT.

CHRONIQUE

Nous avons reçu, il y a quelque temps, de notre distingué collaborateur M. A. Restori une rectification que nous ne voulons pas omettre d'insérer : nous l'avons qualifié de *Professeur à l'Université de Pavie* ; il nous écrit : « C'est un bon souhait, si l'on veut, mais c'est une erreur dont je ne suis pas responsable. » M. Restori est en effet professeur au lycée Romagnosi à Parme. Nous le croyions professeur à l'Université de Pavie, parce qu'il serait digne de l'être, et notre erreur, si elle blesse sa modestie, ne peut que flatter cette Université.

Le Gérant responsable : P. HAMELIN.

NOTES SUR QUELQUES SOURCES[1] ITALIENNES DE L'ÉPOPÉE FRANÇAISE AU MOYEN AGE

I. — LES ÉLÉMENTS HISTORIQUES DE L'*Aspremont* FRANÇAIS

M. Léon Gautier, dans son œuvre classique, nous dit que l'*Aspremont* a été composé dans les dernières années du XII[e] siècle, mais qu'il doit probablement avoir existé un texte plus ancien de cette belle chanson de geste[2]. Il n'est pas douteux, selon lui, que la scène de l'*Aspremont* est en Italie, et non pas en Espagne : il observe, en effet, avec toute raison, que le lieu où Roland triompha d'Eaumont le païen est voisin de Rise, c'est-à-dire de Reggio Calabria, et que l'armée de Charlemagne s'arrêta quelques jours près de Rome ; il ajoute même spirituellement : « Rome n'est pas, que je sache, sur le chemin des Pyrénées. » Pour moi, je crois que l'on peut peut-être aller un peu plus loin, et qu'on doit identifier l'*Aspremont* qui a donné son nom à la chanson avec un lieu aujourd'hui douloureusement célèbre dans l'histoire d'Italie pour un événement bien plus récent, Aspromonte en Calabre, où se donna le combat des troupes royales avec Garibaldi en août 1862. D'ailleurs, bien que la dernière partie de la *Chanson d'Aspremont* soit toujours inédite, l'analyse de M. Gautier suffit à nous faire connaître qu'elle se termine par la proclamation de Florent, fils du roi de Hongrie, comme « roi de Pouille et de Calabre », son couronnement par l' « apostolle », c'est-à-dire par le Pape, et des réjouissances qui seraient complètes sans la boutade finale de Girart de Fratte. Toutefois, il

[1] J'emploie le mot « sources » dans un sens très étendu, c'est-à-dire pour indiquer, non pas des textes italiens qui aient servi à la composition de chansons épiques, mais des faits de l'histoire de l'Italie qui leur ont fourni en quelque part la matière.

[2] *Les Epopées françaises*, III, 70 n. et suiv., 2[e] édition.

y a un point sur lequel je dois exprimer mes réserves sur l'opinion de M. Gautier : c'est que, si l'on doit admettre un texte de l'*Aspremont* antérieur à la seconde moitié du XII[e] siècle, il ne pouvait pas avoir cette même fin. En effet, pour imaginer un titre comme celui de « roi de Pouille et de Calabre », il faut que ce titre même ou un autre peu différent ait déjà existé réellement dans l'histoire : or c'est seulement le 25 décembre 1130 que Roger, comte de Sicile et duc de Pouille et de Calabre, prit le titre de roi ; quelques sources contemporaines veulent que ce soit avec l'assentiment du pape ou antipape Anaclet II, et avec la présence officielle d'un légat apostolique, le cardinal Conti [1]. On discute si le titre royal de Roger a été originairement « de Sicile, Pouille et Calabre », ou « de Sicile » seulement, avec le titre ducal de Pouille et de Calabre : ce qui est certain, et suffisant à notre point de vue, c'est que, dans certains de ses actes, Roger prend le titre latin de « Rex Sicilie, ducatus Apulie et principatus Capue », et qu'après « Apulie » on lit quelquefois aussi « et Calabrie », d'où le titre de Florent dans l'*Aspremont*. S'il est donc vrai qu'il y eut une autre récension de cette chanson, cette autre récension n'avait pas la fin de la récension actuelle, c'est-à-dire qu'il lui manquait un des éléments historiques dont le texte actuel est composé.

Cette circonstance de l'existence d'une relation entre la fin de l'*Aspremont* actuel, avec son couronnement de Florent comme roi de Pouille et de Calabre [2], d'une part, et le couron-

[1] Sur les discussions auxquelles a donné lieu le couronnement de Roger et l'assentiment, ou non, du Pape, voir AMARI, *Storia dei Musulmani in Sicilia*, III, II, 394 n., Florence, Successeurs Le Monnier, 1872. La présence du cardinal Conti est admise par GARRIELI, *Majone da Bari*, dans l'*Arch. stor. pugl.*, I, 598, Trani, Vecchi, 1895. Pour mes observations, c'est, après tout, une question indifférente : il suffit que des contemporains l'aient cru et dit. Bien plus, si la circonstance de l'assentiment pontifical n'est pas vraie, on doit admettre qu'elle a été racontée seulement quelque peu plus tard, et à plus forte raison, alors, on doit croire qu'un texte plus ancien de l'*Aspremont* n'avait pas la fin actuelle.

[2] Il ne faut pas oublier qu'un héros de la geste de Garin devient aussi « roi de Pouille », et que *Simon de Pouille* est également le titre d'un mauvais poème du XIII[e] siècle. Voir aussi le *Jehan de Lanson*, où la scène est dans le midi de l'Italie, et Jehan en est le duc.

nement historique de Roger II à Palerme en 1130, d'une autre, et bien plus encore le fait d'une double récension du poème avec l'agrégation d'éléments postérieurs, n'est pas sans intérêt seulement pour la question de la date de l'Aspremont actuel ou d'un texte plus ancien de cette chanson. A propos de l'*Aspremont*, M. Gautier nous dit qu'on peut scientifiquement établir les propositions suivantes : 1) La *Chanson d'Aspremont* n'a aucun fondement immédiatement historique ; 2) Cette légende est née sans doute des souvenirs de l'expédition de Charlemagne en Italie lorsqu'en 773 il alla délivrer le Pape menacé par les Lombards : ici comme dans les *Enfances Ogier* l'imagination du peuple a remplacé les Lombards par les Sarrasins ; 3) Toutefois il est certain que, sous le règne de Charlemagne et durant tout le IX[e] siècle, Rome fut plus d'une fois menacée par les Sarrasins eux-mêmes. En 813, ils vinrent près de Centocelle ; en 846, ils se montrèrent sous les murs mêmes de la ville éternelle ; en 878, enfin, l'année de la mort de Charles le Chauve, les Musulmans d'Italie, maîtres de tout le midi de la péninsule, menacèrent le pape jusque dans Rome[1]. 4) Les personnages d'Agolant et d'Eaumont sont complètement fabuleux. A ces propositions on peut avant tout ajouter cette autre que nous venons de vérifier, c'est-à-dire qu'il y a une relation entre la fin de la *chanson d'Aspremont* et le couronnement historique de Roger II le Normand, comme roi de Sicile, en 1130 : elles sont donc capables d'être augmentées, développées, corrigées.

Ceci posé, il nous faut maintenant observer que la descente de Charlemagne en Italie en 773 n'est pas la seule qui ait pu fournir des éléments historiques à la *chanson d'Aspremont*. En 787, le roi des Francs marcha dans le midi de l'Italie contre Aréchis, prince de Bénévent et gendre de Didier, dernier roi national des Lombards : nous savons qu'il arriva jusqu'à Capoue, Montecassino et même, selon certains auteurs, jusqu'à la capitale du prince, qui dut se soumettre et s'engager à payer un tribut. Un peu plus tard, après la mort d'Aréchis, le pape eut une grande peur en apprenant le débarquement d'Adelchi en Calabre ; et en effet son armée grecque donna de

[1] Reinaud, *Invasions des Sarrasins en France*, p. 152 et suiv.

grands soucis au gouvernement franc en Italie jusqu'à la défaite d'Adelchi par les officiers de Charlemagne dans le fond même du pays où est la scène de l'*Aspremont*[1]. Enfin, si les côtes de la campagne de Rome, gravement menacées en 808 par les « païens », c'est-à-dire par les Sarrasins[2], étaient protégées par le pape en 812 ou 813[3], la Sardaigne, la Corse, les îles mineures et le midi de l'Italie souffraient dans ces années de leurs incursions maritimes et obligaient l'Empereur à envoyer dans la péninsule son petit-fils Bernard[4]. Si en présence de l'affirmation précise d'une lettre du pape Léon III[5], on doit peut-être rejeter comme une fable et une confusion avec des faits antérieurs déguisés en France[6], la notion d'un débarquement des

[1] Balbo, *Il regno di Carlomagno in Italia*, 51-57, Florence, Le Monnier, 1862; Amari, *St. dei Mus.*, I, 185 et suiv.

[2] *Epist. Leonis III ad Carolum imperatorem*, dans Mansi, *Concilia*, XIII, 971 : « Ut littoralia nostra et vestra ab infestatione paganorum et inimicorum nostrorum tuta reddantur atque defensa... »

[3] Sur l'année on a eu une très vive discussion. Eginhard, *Ann.*, dans *M. G. h. SS.*, I, 199, rapporte ces faits sous l'année 812, mais Amari, *St. dei Mus.*, I, 227, n. 2, fait observer justement qu'une lettre du pape Léon III relative à ces événements et datée « 11 novembre » indique précisément le mois de juin de la sixième indiction, c'est-à-dire l'année 813. Toutefois on n'a pas éclairci tous les doutes.

[4] La connexion de l'envoi de Bernard en Italie avec les expéditions des Sarrasins est affirmée en toutes formes par Balbo, *Il regno di Carl.*, 104. C'est vrai qu'on a des doutes aussi sur l'année de cet envoi, que Balbo place en 812, tandis que Gregorovius, *Storia della città di Roma nel Medio Evo*, II, 20, Venise, Antonelli, 1873, l'établit en 813, écrivant en note: « L'anno 812 si desume dagli *Annali* di Eginardo, dai *Lauress. minores* e dai *Xant.*; l'anno 813 si ricava da quegli Annali stessi e da Tegano, *Vita Ludovici*. Il faut néanmoins considérer que, même si la connexion des événements n'a pas été reelle, elle doit nécessairement avoir été supposée aussitôt par les contemporains éloignés de l'Italie et surtout depuis par la tradition, même historique et écrite, ce qui, ici, pour l'examen du développement épique, nous suffit.

[5] *Epist. Leonis III ad Carolum imperatorem*, apud Guglielmotti, *Storia della marina pontificia nel Medio Evo*, I, 36, n. 1, Florence, Successeurs Le Monnier, 1871 : « De nostris autem terminis... omnia salva et illaesa existunt... Semper [super] littoralia nostra ordinata habuimus et habemus custodias. »

[6] S'il y a confusion, c'est avec des faits de l'année 778, quand en France on crut que les Romains vendaient des esclaves aux Sarrasins, tandis que ces esclaves étaient vendus par les Lombards de Toscane aux Grecs. Voir à ce propos Guglielmotti, *Ouvr. cité*, I, 28 et suiv.

Sarrasins près de Centocelle dans ce temps-là, — fait qui a été observé par M. Gautier d'après Reinaud, — au point de vue du développement épique, il nous suffit qu'Eginhard en parle à la date de 812 : cela signifie que des Français contemporains, d'ordinaire bien informés, y croyaient déjà comme à un fait certain, et ce n'est certainement pas la tradition orale qui s'est souciée de s'en assurer. Maintenant, en rapprochant cette circonstance de l'envoi de Bernard en Italie, nous trouvons une singulière coïncidence avec la *chanson d'Aspremont*. En effet, celle-ci est une vraie *Enfance Roland*, parce qu'elle nous apprend la fuite du jeune neveu de Charlemagne du château où on le gardait, son voyage en Italie pour rejoindre l'armée de son oncle, enfin ses premiers exploits contre les Sarrasins dans le midi de la péninsule. Nous savons qu'à l'origine Roland est un héros de la Petite Bretagne ; nous trouvons son nom dans Eginhard avec la désignation « Britannici liminis præfectus », et, dans des diplômes des années 772 et 777, il est en relation avec cette partie de la France [1]. Dans l'*Aiquin*, une chanson de geste qui vient sûrement de la Petite Bretagne, Roland est fils de Tiori de Vannes et de Baqueheut, non pas de Milon et de Berte, sœur de Charlemagne [2] : c'est plus tard seulement que la légende a ainsi amplifié ses origines. Mais déjà, histoire ou légende, des chroniqueurs contemporains nous peignent avec des couleurs très vives les amours d'Emma avec Eginhard, et de Berte ou Berthaide avec Angilbert, d'ou naquit l'historien Nithard [3]. Et ce n'est pas tout : Charlemagne même fut accusé par la tradition d'amours incestueux avec ses filles, et, selon quelques sources, Roland en fut le fruit [4].

[1] Graevell, *Die Charakteristik der Personen im Rolandsliede*, 109, Heilbronn, 1880.

[2] Nyrop-Gorra, *Storia dell'epopea francese nel Medio Evo*, 87, 101, 109, Florence, Carnesecchi, 1886.

[3] Sismondi, *Histoire des Français*, II, 326, qui indique les sources.

[4] Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, 378 et suiv., 408 et suiv., Paris, 1865. Déjà Eginhard lui-même fait discrètement allusion à ces amours de Charles avec ses filles lorsqu'il écrit, avec des mots équivoques : « Nunquam sine illis iter faciebat... Quæ cum pulcherrimæ essent et ab eo plurimum diligerentur, mirum dictu quod nullam earum cuiquam ad suorum aut exterorum nuptum dare voluit, sed omnes secum usque ad obitum suum in domo sua retinuit, dicens se earum contu-

Ajoutons que le mot latin *nepos* indique autant le petit-fils que le neveu, et on peut voir si la circonstance de l'envoi de Bernard en Italie pour la défendre des Sarrasins ou donner au moins une impulsion à cette défense, n'est pas de tout sans relation avec les légendes sur la naissance de Roland et sur son rôle dans l'*Aspremont*. Peut-être aussi, de même que les légendes postérieures sur la condamnation de Milon et sa disgrâce pour son mariage secret avec Berte viennent probablement de ce que le cartulaire de Lorsch et d'autres sources nous disent des colères de Charlemagne et du procès d'Eginhard pour ses amours avec Emma, on doit croire que ces mêmes légendes et celle de la misère de Roland dans ses premières années sont en rapport avec les malheurs par trop réels du roi Bernard d'Italie.

Nous avons donc trouvé dans l'histoire de la péninsule au temps de Charlemagne un fondement immédiat et des sources parallèles de la *Chanson d'Aspremont* et des *Enfances Roland*, qui en font partie, comme nous avons trouvé des éléments historiques et des traditions légendaires en dehors de la vraie épopée relatives à la formation du personnage épique de Roland et des récits sur ses parents. Mais nous ne devons pas nous arrêter ici. M. Gautier a déjà appelé notre attention sur les incursions sarrasines près de Rome dans les années 846 et 878 : il faut ajouter qu'en 888 les Musulmans saccagèrent une première fois Reggio Calabria [1], et c'est plutôt cet événement que les faits des années 846 et 878 qui a pu donner origine aux traditions et aux légendes d'où est né l'*Aspremont*, tandis que ces faits sont peut-être la source d'autres chansons de geste, où la scène est plus proprement Rome ou les environs de Rome, comme les *Enfances Ogier* et la *Destruction de Rome*. Dans ce dernier poème, l'armée sarrasine arrive par mer sur la côte de la Campagne de Rome, en ravage les alentours, met enfin à sac la ville éternelle, en enlève les saintes reliques : les Francs n'arrivent que quand tout est fini, quelques moments après le départ de l'émir Balant. En 846 éga-

BERNIO CARERE NON POSSE ». Et il continue avec des expressions assez claires sur les mauvaises mœurs de ses filles.

[1] AMARI, *St. dei Musulm.*, I, 425 et suiv.

lement, l'histoire nous assure que les Musulmans, ayant leur base à Porto, remontèrent le Tibre dans leurs vaisseaux, saccagèrent les célèbres églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul, détruisirent les reliques gardées dans l'arche du prince des apôtres, et qu'enfin, vaincus par les paysans, ils s'en allèrent peu avant l'arrivée de l'armée franque du duc de Spolète, (auquel un chroniqueur du X^me^ siècle, Benoit du Mont Soracte, ajoute l'empereur Louis II, qu'il fait d'ailleurs vaincre par les Païens et sauver seulement par le margrave Guy, qui les repoussa jusqu'à la mer [1]. Mais c'est surtout entre le récit épique de la *Chanson d'Aspremont* et les événements historiques de Calabre dans les années 901 et 902 qu'il y a des rapports étroits. C'est alors que Abou-Abas-Abd-Allah, après avoir assujetti les Arabes de Sicile qui résistaient à la domination de son père Ibrahim-ibn-Ahmed, passa le détroit du Phare et prit une autre autre fois Reggio, où le 10 juin les Musulmans firent un horrible carnage et menèrent encore néanmoins 18,000 captifs avec un immense butin. L'année suivante, c'est-à-dire en 902, Ibrahim, ayant renoncé au royaume de Kairewân, où ses horribles cruautés l'avaient rendu insupportable, débarqua personnellement en Sicile, puis en Italie, et arriva jusqu'à Cosenza, où il mourut de dysenterie. Son armée, reconduite par son petit-fils Ziadet-Allah, fut dispersée par une tempête, et la plus grande partie en fut ainsi détruite [2]. On doit ajouter qu'Ibrahim et son fils étaient de la maison d'Aghlab, d'où il n'est pas difficile de façonner par corruption populaire le nom

[1] *Ibidem*, I, 365; Gugliemotti, I, 81 et suiv.; Gregorovius, III, 110 et suiv. En 878 le pape dut payer un tribut aux Sarrasins, mais il n'y eut point réellement aucune grande incursion sous Rome.

[2] Amari, II, 64-94. On doit surtout arrêter l'attention sur les mots qu'Amari, II, 90, traduit en italien d'un auteur arabe comme prononcés par Ibrahim en réponse aux envoyés tremblants des villes de Calabre : « Tornate ai vostri e dite che prenderò cura io dell'Italia e che farò degli abitatori quel che mi parrà. Speran forse resistermi il regolo greco ed il franco? Così fossermi attendati qui innanzi con tutti gli eserciti! Aspettatemi dunque nelle città vostre; m'aspetti Roma, la città del vecchierello Piero, coi suoi soldati germanici; e poi verrà l'ora di Constantinopoli. » On croit lire les ménaces d'Agolant ou celles de Balant (*Destruction de Rome*), de Fierabras (chanson homonyme) et de Corsuble (*Enfances Ogier*).

d'Aglant, Agolant ; et rien n'est plus naturel que le changement dans la tradition, et conséquemment dans l'épopée, de la mort d'Ibrahin-Agolant d'un mal très ordinaire dans les armées, en une chute glorieuse sur le champ de bataille ; rien n'est plus naturel qu'on donne aussi pour tué son fils, dont il était si facile d'oublier ou de méconnaître le rappel en Afrique. Quant au nom d'Eaumont — en ancien français Yaumont —, il n'est peut-être que le souvenir corrompu de quelque surnom d'Abu-Abbas-Abd-Allah, ou bien le nom même défiguré d'un autre conquérant berbère de la Sicile en 1038, El-Moezz ou Al-Moezz-ibn-Badis, qui guerroya depuis en 1061 contre Roger I, père du roi homonyme couronné à Palerme en 1130 [1].

Aux propositions de M. Gautier à propos de la *Chanson d'Aspremont*, on peut donc substituer scientifiquement celles-ci :

I. La *Chanson d'Aspremont* a un fondement immédiatement historique dans plusieurs événements d'âges divers entre la fin du VIII[e] siècle et le commencement du X[e], ou, au plus tard, le milieu du XI[e] siècle. Ces événements sont surtout les suivants :

1) L'expédition de Bernard, petit-fils de Charlemagne, en Italie, en 813, pour surveiller les apprêts militaires pour la défense de la péninsule et des îles italiennes contre les invasions maritimes des Sarrasins d'Afrique et d'Espagne ;

2) Les campagnes des Musulmans d'Afrique en Calabre sous Abu-Abas-Abd-Allah en 901, et sous Ibrahim-ibn-Ahmed, de la maison d'Aghlab, son père, en 902, avec la prise de Reggio, la retraite du premier et la mort du dernier sous Cosenza, peu loin du vrai Aspremont ;

3) Le couronnement de Roger II à Palerme en 1130, par un représentant du Pape, après la conquête de la Calabre et de la Sicile par son père Roger I sur les Musulmans et, entre autres, sur l'africain Al-Moezz (Moezz-ibn-Badis, le zeïrite).

II. Ces divers événements se superposèrent les uns aux autres et finirent par se confondre dans les souvenirs populaires. Il est même probable qu'il a existé de la *Chanson d'As-*

[1] Amari, II, 378 et suiv. ; III, 81 et suiv.

premont une récension plus ancienne que l'actuelle, laquelle ne peut pas avoir eu la même fin que le texte actuel, et à laquelle manquait le couronnement de Florent répondant au couronnement historique de Roger II en 1130; ce que nous prouve le développement successif de cette matière.

III. Peut-être, dans la naissance de cette chanson ont joué aussi quelque rôle les souvenirs de quelques autres événements, c'est-à-dire surtout des suivants :

1) Les expéditions personnelles de Charlemagne contre les Lombards du royaume d'Italie, en 773 (d'après M. Gautier, dont l'opinion est rejetée par mon savant collègue M. Renier[1]), et contre ceux de Bénévent en 787, et l'expédition des officiers de Charles en Calabre contre Adelchi en 788, soit par le remplacement tout à fait naturel des Lombards par les Sarrasins[2], soit par le fait historique que les Lombards du Midi et les Grecs furent alors et depuis très souvent les alliés des Sarrasins contre les Francs;

2) Les incursions des Sarrasins sous Rome en 846 et en 878, et le sac de Reggio en 888; quoique les faits de l'année 846, surtout, conviennent mieux au récit épique de la *Destruction de Rome* qu'à celui de l'*Aspremont*.

En tout cas, le souvenir de la pluralité des expéditions de Charlemagne en Italie et des incursions des Sarrasins sous Rome a été conservé dans l'épopée par la pluralité des chansons de geste qui nous donnent des narrations épiques de ces faits (*Enfances Ogier, Aspremont, Destruction de Rome, Chevalerie Ogier*, etc.).

IV. Les personnages d'Agolant et d'Eaumont sont tout à fait historiques, et on les retrouve dans Ibrahim-ibn-Ahmed et dans son fils Abu-Abbas-Abd-Allah, de la maison d'Aghlab, souverains de Kairouan dans la Tunisie actuelle.

V. Il ya une relation qu'on ne peut toutefois pas encore en-

[1] *Ricerche sulla leggenda di Uggeri il danese in Francia*, 6, n. 2, Turin, Clausen, 1891. Le déni de M. Renier a rapport surtout aux *Enfances Ogier*, contre NYROP-GORRA, 86, mais on peut l'étendre aussi à la *Chanson d'Aspremont*.

[2] Voir un exemple, qui ne laisse lieu à aucun doute à ce propos, dans mon article *Les légendes carolingiennes dans le « Chronicon Ymaginis Mundi » de frate Jacopo d'Acqui*, 31-32, dans cette *Revue*, 1894.

tièrement préciser entre l'envoi historique de Bernard, le petit-fils de Charlemagne, en Italie en 813, d'où vient le premier fondement de la *Chanson d'Aspremont,* et le fait essentiel de l'histoire poétique de Roland, c'est-à-dire sa transformation de héros breton en neveu de l'Empereur, et entre la disgrâce épique de Milon, père de Roland, et les malheurs réels du même Bernard sous Louis le Pieux.

VI. La conservation de Charlemagne par Roland dans l'*Aspremont,* au moment où il est près d'être vaincu et tué par Eaumont, et la conservation analogue de Charlot par Ogier dans les *Enfances* de cet héros, ne sont peut-être que l'écho et le dédoublement de l'arrivée providentielle du duc ou margrave Guy de Spolète au secours de Louis II en 846.

II. — LES ROGERS DE L'ÉPOPÉE SONT-ILS LES ROGERS DE L'HISTOIRE ?

Nous avons vu jusqu'ici comment l'*Aspremont* français est le résultat d'une juxtaposition, ou, pour mieux dire, d'une composition d'éléments historiques d'âges divers, surtout de faits de l'histoire d'Italie depuis les dernières années du VIII[e] jusqu'au X[e] siècle : il nous faut à présent rechercher si dans le passage de l'épopée de France en Italie, ou plutôt dans le retour en récits épiques des souvenirs d'événements historiques italiens d'un versant des Alpes à l'autre, la matière de l'*Aspremont* n'a pas reçu de nouveaux développements par l'introduction d'autres éléments, historiques aussi, mais d'âge postérieurs à ceux que nous avons trouvés dans l'*Aspremont* français. Peut-être la précédente étude fournit-elle quelque indication à ce sujet, mais dans les *Aspromonti* italiens il y a bien plus qu'un signe aussi incertain que celui d'une corruption populaire possible du nom historique d'Al-Moezz dans l'épique Yaumont (*Almons*).

Procédons avec ordre. Nous trouvons déjà dans l'*Aspremont* français un personnage du nom de Richer — en italien, Riccièri, Rizièri, d'où Ruggèro, Roger — ; mais c'est une figure très pâle, et il n'a, dans la chanson, qu'un rôle bien effacé. Dans les *Aspromonti* italiens, par contre, Riccieri est un personnage des plus notables. Dernier des fils du duc Rambaud, il défend

Reggio Calabria avec un courage et une énergie indomptée. Pendant le siège de la ville, il se bat continuellement avec les païens, et, dans une rencontre, il a affaire avec Galiziella, une jeune guerrière sarrasine, fille bâtarde d'Agolant et sœur d'Eaumont. Cette charmante enfant attendait depuis huit jours le moment de se mesurer avec lui : elle se précipite sur Riccieri, le fait plier âprement et en perce l'écu avec sa lance ; mais le chevalier l'oblige à vider les arçons, et après quelques coups d'épée échangés entre Galiziella et les chrétiens qui surviennent, c'est à lui qu'elle se rend. Riccieri la mène dans Reggio, où Beltrame, frère du héros, la voit dans ses habits de femme, et s'éprend d'elle jusqu'à la vouloir pour épouse. Galiziella dédaigne l'amour de Beltrame : elle veut qu'il se mesure avec elle et qu'il la vainque comme a fait son frère. Beltrame n'ose pas, et Galiziella reçoit le baptême et épouse Riccieri. Le vil amoureux en enrage horriblement, et conçoit une haine implacable contre son frère. Il trahit par là sa foi, sa patrie, sa famille : c'est à sa trahison qu'Agolant doit la prise de la ville, où vainement Galiziella émerveille tout le monde par sa valeur. Beltrame a fait marché avec Agolant que sa belle-sœur lui sera donnée pour femme : on la lui donne en effet, mais aussitôt après les noces on sépare les nouveaux mariés, et le traître est jeté dans les flammes. « Et on dit encore que dans ce feu fut précipitée Galiziella, mais plusieurs disent, par contre, qu'Eaumont y fit jeter une autre femme, à qui il aurait fait prendre les habits de Galiziella, et envoya en secret celle-ci en Afrique sur un vaisseau à tour. Quelques autres disent, enfin, qu'elle eut de Riccieri deux jumeaux, c'est-à-dire un fils et une fille. » D'où vient-il ce récit, et quel est ce Riccieri, quelle est cette Galiziella ? Sont-ils des personnages historiques, malgré leur étrange déguisement par la légende et l'épopée, ou sont-ils seulement des créations fantastiques du romancier toscan ? C'est ce que nous allons voir tout à l'heure.

Nous savons qu'une des voies les plus considérables par lesquelles les légendes bretonnes passèrent en Italie et y prirent racine profonde, fut celle des conquêtes des Normands dans la Pouille et dans la Sicile. C'est en Sicile, dans l'Etna, que plusieurs récits nous montrent le séjour d'Artus et de Mor-

gane [1] ; c'est par le nom de « fée Morgane » qu'on désigne dans cette île un phénomène de mirage ; c'est en Sicile, enfin, près d'une autre fée, Oriande — peut-être la même que Morgane — que demeure longtemps dans sa jeunesse Maugis d'Aigremont dans la chanson qui en porte le nom [2]. Peut-on croire que les Normands si tendres des légendes bretonnes, que les Normands, peuple tout d'imagination vive et de sentiments chevaleresques, n'aient pas gardé des souvenirs légendaires de leurs propres exploits dans le midi de l'Italie ? Ce serait invraisemblable. Et si les Normands ont gardé sous forme de légendes les souvenirs de leurs propres faits, il n'est pas probable non plus qu'aucun de ces souvenirs, aucune de ces légendes, soit resté sans écho dans l'épopée française, surtout dans l'âge nouveau de cette épopée en Italie. Selon moi, le récit des *Aspromonti* italiens que nous venons de lire est précisément l'écho épique des exploits historiques des Normands en Pouille, en Calabre et en Sicile : les Riccieri de l'épopée ne sont-ils que les Rogers de l'histoire.

Cette proposition a besoin d'être mieux examinée. Comment se fait-il que l'histoire soit aussi étrangement défigurée dans les récits des *Aspromonti* ? Vraiment, le déguisement de l'histoire est bien moindre qu'on ne croirait au premier coup d'œil. Qu'est « Beltrame », sinon « Robertramus », augmentatif de « Robertus », c'est-à-dire de Robert ? Et n'est-il pas naturel d'attribuer une trahison à un « Guichard », à un fourbe ? Mais les hostilités de Robert Guichard, le duc normand, envers son frère Roger I sont bien historiques, ainsi que les mauvais tours joués par l'un à l'autre [3]. De plus, nous savons que Judith, la femme de Roger I, le conquérant de la Sicile sur les Sarrasins, est nommée aussi quelquefois « Delicia [4] » ou

[1] Graf, *Miti, leggende e superstizioni del Medio Evo,* II, 303 et suiv., Turin, Loescher. 1893.

[2] Voir l'analyse de cette chanson dans l' *Hist. littér. de la France*, XXII, 700-703, par M. Paulin Paris.

[3] Heinemann, *Geschichte der Normannen in Unteritalien und Sicilien,* I, passim, Leipzig, Pleffer. 1894; Delarc, *Les Normands en Italie depuis les premières incursions jusqu'à l'événement de saint Grégoire VII*, Paris, Leroux, 1883.

[4] Malaterra, II, 29 et 30, dans Muratori, *RR. II. SS.*. t. V.

« Delitia » ; et rien n'est moins difficile que d'admettre que cette forme ait sonné, en arabe, « Halatiel », d'où le nom « Galiziella » des *Aspromonti* et de toute l'épopée postérieure. Enfin, nous savons que Judith fut le prétexte innocent d'une lutte entre les deux frères, parce que Roger disait qu'il ne pouvait rester sans partage de la Calabre depuis qu'il était marié avec une femme de maison princière [1] ; et nous savons aussi que, laissée par son époux dans Traina, dans l'hiver de l'année 1062, elle dut défendre cette ville contre les embûches des infidèles, entretenant la discipline des troupes, parcourant les remparts, veillant sur les gardes, faisant l'office de capitaine et de soldat [2]. Gaufroy Malaterra, l'historien de la conquête normande de la Sicile, nous parle d'un noble Sarrasin qui tua sa sœur pour la sauver du déshonneur près des chrétiens qui arrivaient en foule sur sa piste [3], et nous n'ignorons pas, d'autre part, que l'Agolant historique, c'est-à-dire le conquérant de la Calabre en 902, Ibrahim-ibn-Ahmed-ibn-Aghlab, fit tuer ses filles que sa mère avait fait nourrir secrètement, mais qu'elle eut depuis le tort de lui montrer un jour qu'elle le croyait de bonne humeur [4]. Dans les souvenirs et dans l'imagination du peuple tous ces faits se sont confondus, et le résultat est le récit des *Aspromonti* italiens. Le fils, que « quelques-uns » disent né de Riccieri et de Galiziella, est le Roger de Boiardo et de l'Arioste, mais il est aussi le Roger II de l'histoire, homonyme de son père, le roi couronné à Palerme en 1130, auquel l'*Aspremont* français, qui ne connaît pas encore la légende de Riccieri, c'est-à-dire de Roger I, a substitué le fantastique Florent. En d'autres termes, dans les *Aspromonti* italiens, nous avons un développement ultérieur de l'épopée : il y reste le fond du récit de l'*Aspremont* français, avec les événements et les personnages de la période 773-902, mais on y a ajouté, en les accommodant à la nécessité du récit, des souvenirs altérés des exploits et des aventures de Roger I et de sa femme Judith.

[1] Amari, III, I, 87.
[2] *Ibidem*, III, I, 92 et suiv.
[3] Malaterra, *l. c.*
[4] Amari, II, 60.

A la demande « les Rogers de l'épopée sont-ils les Roger de l'histoire? », je crois donc que l'on peut répondre affirmativement.

III.—LA CHANSON D'AUBERI LE BOURGOING ET L'HISTOIRE D'ITALIE ET DE PROVENCE AU X^e^ SIÈCLE.

Aux conclusions ci-dessus exposées ou pourrait faire une objection assez grave en apparence. Ces rapprochements épiques d'événements historiques aussi divers par la nature que par l'époque, ces confusions de personnages ayant vécu à plusieurs années ou même à quelque siècle d'intervalle, sont-ils un procédé ordinaire de l'épopée, ou nous faut-il les admettre dans un cas tout à fait particulier. Parce que dans cette hypothèse on pourrait bien douter de la valeur du procédé, et soupçonner un aveuglement du sens critique qui ferait prendre des ombres pour des corps. On ne doit pas avoir cette peur. Nous pouvons alléguer des nombreux exemples de confusions et de rapprochements de cette sorte dans toute l'épopée française : nous savons que Charlemagne a réuni, dans sa personnalité épique, tous les Charles qui l'ont précédé ou qui l'ont suivi, de Charles Martel à Charles le Chauve, à Charles le Gros, à Charles le Simple ; nous connaissons, par les belles recherches de M. Rajna [1], comment, dans l'histoire épique de la jeunesse de Charlemagne lui-même, et dans sa lutte avec ses deux frères bâtards Oldéric et Lanfroy, on doit voir la lutte historique de Charles Martel contre le roi mérovingien Chilpéric II (confondu de plus avec Chilpéric III, le dernier de ces rois) et son maire du palais Ranfroi (*Raginfredus*). Le bâtard a été fait légitime par l'épopée, tandis que le roi légitime et son non moins légitime officier, confondus avec les enfants de Plectrude, sont devenus frères et bâtards. Les rapprochements et les confusions que nous avons mis en relief ci-dessus, à propos de l'*Aspremont* français et des *Aspromonti* italiens, sont donc tout à fait dans les procédés ordinaires et naturels de l'épopée. Aussi nous allons appliquer une méthode analogue dans la recherche des sources historiques d'une autre chanson

[1] *Le origini dell'epopea francese* 199 et suiv., Florence, Sansoni, 1884.

de geste de l'ancienne épopée française, la chanson d'Auberi le Bourgoing.

Aubéri est fils de la comtesse Érembor et de Bazin de Genève, qui, depuis la mort de Girart de Roussillon, a reçu de Charles Martel (c'est-à-dire de Charle le Chauve) le duché de Bourgogne comprenant Genève, Vienne et Dijon. Bazin a un frère et un beau-frère, les intérêts des quels ont été troublés par les bienfaits de Charles à Bazin. Henri d'Autun ou d'Ostende et Eudes ou Heudon de Langres deviennent aussitôt les ennemis de Bazin et de son fils et héritier présomptif, Auberi. Après la mort de la duchesse Erembor, les comtes de Langres et d'Autun se liguent avec Hermesend de Turin, deuxième femme de Bazin, pour causer la perte d'Auberi, et ils appellent en Bourgogne le roi de Lombardie. Bazin, trahi par tous ses parents, s'éprouve vainement à défendre sa terre : il est fait prisonnier par les Lombards qui le mènent en prison à Pavie, et Auberi doit se réfugier près d'Henri d'Autun. Mais celui-ci le maltraite, et le jeune homme se venge en égorgeant ses deux fils, c'est-à-dire ses propres cousins germains. La même chose finit par arriver chez Eudes de Langres; après quoi, commence pour Auberi une vie d'aventures. Il s'éprend de Guibourc, reine de Bavière ; il combat pour elle et pour la comtesse de Flandre, dont il souille aussi le lit ; enfin, il épouse Guibourc et il est tué par son fidèle Gasselin qui l'échange avec Lambert, ennemi mortel de tous les deux, par une ruse de ce dernier [1].

Déjà M. Paulin Paris a reconnu dans Bazin le célèbre Boson, nommé comte de la haute Bourgogne et de Provence par Charles le Chauve, et couronné depuis roi d'Arles, en 879, par le concile de Mantaille. M. Paris nous dit qu'il avait été aussi comte de Pavie ; mais, ici, il y a peut-être quelque confusion entre plusieurs Bosons contemporains. Ce qui est certain, c'est que le roi de Provence fut depuis chassé de Vienne par Louis III et Carloman, rois de France, et qu'il ne laissa à son fils unique, Louis l'Aveugle, rien autre que la

[1] En voir l'analyse dans l'*Hist. litt. de la France*, XXII, 319 et suiv., par Paulin Paris, et le texte dans l'édition Tarbé, Reims, 1850. La bibliographie dans Nyrop, 420.

royauté des provinces du Midi. Mais je crois que, dans la *Chanson d'Auberi le Bourgoing*, on peut trouver bien plus d'événements historiques d'Italie et de Provence au X^e^ siècle qui n'en a reconnu M. Paris.

Nous savons qu'en effet le roi Boson épousa en secondes noces la princesse Hermengaut, fille de l'empereur Louis II, femme très ambitieuse et capable ; mais l'histoire ne parle pas de mauvais tours joués par elle à son mari ou à son fils : au contraire, elle nous montre cette reine défendant courageusement la ville de Vienne contre les Français, et c'est encore grâce à Hermengaut que le petit Louis de Provence fut bien traité par Charles le Gros après la mort de Boson et qu'il obtint depuis, trois ans après, en 890, la couronne royale de son père [1]. Mais il eut alors en Italie un autre Boson, comte vraiment dans la juridiction ecclésiastique de Milan, c'est-à-dire en Lombardie ou en Piémont, dont la femme Engeltrude abandonna le foyer conjugal pour fuir avec un amant [2]. Et ce n'est pas tout. Outre cette femme d'un Boson qui, s'il n'était pas « de Turin », était toutefois parente de la maison comtale de cette ville, et qui, peut-être, était la femme réellement d'un comte de Turin ou de Pavie, il faut que nous n'oublions pas une autre Hermengaut, bien plus célèbre dans l'histoire d'Italie au X^e^ siècle, c'est-à-dire la femme d'Adalbert, marquis d'Ivrée, qui joua un rôle très considérable dans toutes les affaires de son temps. Elle était la sœur d'Hugues, comte en Provence, et ce fut par ses intrigues que Rodolphe, roi de la Haute Bourgogne, fut chassé d'Italie, dont le royaume échut alors au même Hugues (juin 926). Ici donc entre en scène un roi des Lombards allié à une Hermengaut. Et ce n'est pas assez. Cet Hugues, auparavant nommé tuteur de Charles-Constantin, fils de Louis l'Aveugle et par là petit-fils du roi Boson, abusa de sa position en dépouillant son pupille de la royauté provençale, qu'il céda ou plutôt qu'il vendit à Rodolphe de Bourgogne, pour le dédommager de la perte d'Italie, et pour obtenir surtout

[1] Bouche, *Hist. de Provence*, I, 768 et suivv.

[2] Baudi de Vesme, *I conti di Verona*, dans le *Nuovo Arch. Ven.*, XI, II, 261 et suivv., qui cite de nombreuses sources sur cette courtisane titrée.

de lui qu'il renonçât à ce pays, où le rappelait l'inconstance des seigneurs qui l'en avaient peu avant expulsé. Toutefois, si Hugues est bien le roi des Lombards qui dépouilla historiquement le Bosonide, s'il est même celui que la *Chanson d'Auberi le Bourgoing* a pu avec raison rapprocher d'une Hermengaut dans la chute de la Maison de Bazin ; il est plutôt, d'autre part, dans cette chanson même, un bien autre personnage : dans lui et dans Rodolphe, il est aisé de reconnaître les deux mauvais oncles d'Auberi. En effet, le roi des Lombards qui fit prisonnier Boson, nous rappelle, non pas Hugues, mais Bérenger, qui prit réellement le roi et empereur Louis de Provence, et, l'ayant déjà laissé aller librement sous serment de ne remettre pied en Italie, le fit cette fois aveugler inexorablement. A faciliter le travail épique et la confusion des personnages, ne manqua pas d'aider la circonstance que si une Hermengaut, alliée d'Hugues, fut cause du malheur de Charles-Constantin, une autre Hermengaut était mère de ce Louis que l'épopée confondit avec son père dans ce nom Bazin, qui peut être en même temps « Boson » et « Bosonide » (*Bosingus, Basingus, Basinus*).

Jusqu'ici on procède assez bien et assez vite. Mais nous ne sommes pas à la fin des confusions. D'où vient ce nom d'Auberi au Bosonide dans la chanson de geste? Auberi est bien le nom d'un ancien héros des légendes bourguignonnes qui se rattachent au cycle mythique des Nibelungen ; et j'ai quelque raison de croire que c'est cette circonstance qui a fait écrire à M. Nyrop : « Il faudrait mettre en évidence les anciennes légendes du pays qui sont entrées dans le poème ».[1] Mais si on peut admettre que l'existence d'un ancien héros bourguignon du nom d'Auberi a eu une part dans la confusion de Charles-Constantin avec un autre personnage dont nous allons parler, c'est bien celui-ci qui, opprimé par Hugues, le roi des Lombards qui trahit son pupille, vengea fièrement des affronts qui en avait reçu. Le roi Hugues, demeuré veuf, se remaria en 942 avec la célèbre Marozia, et obtint ainsi la seigneurie de Rome. Mais tout de suite il commença à maltraiter la noblesse romaine, et surtout son beau-fils Auberi,

[1] NYROP-GORRA, 131.

né de Mazoria et d'un autre Auberi, marquis de Spolète, premier mari de cette femme. Un jour le jeune homme fut obligé par sa mère à tenir le bassin où le roi se lavait les mains ; mais il lui versa de l'eau avec une aussi mauvaise grâce, que le colère Hugues lui donna un soufflet sur la joue. C'est à peu près ce qu'on voit arriver à l'Auberi de la chanson de geste chez son oncle Henri d'Autun. L'Auberi romain et historique soulève aussitôt le peuple, chasse le roi et Marozia, et se fait nommer « consul et sénateur » de Rome [1]. Je ne crois pas qu'on puisse douter que dans la tradition se sont identifiées deux personnes bien diverses, c'est-à-dire Charles-Constantin, le pupille dépouillé par Hugues et par Rodolphe II, et Auberi, le beau-fils du premier de ces rois, maltraité par lui et depuis auteur de son expulsion de Rome. Au surplus, on a confondu deux Bosons à peu près contemporains, deux Hermengauts et une Engeltrude ; enfin Boson roi de Provence et son fils Louis l'Aveugle. De tout ceci est sortie la première partie de la *Chanson d'Auberi le Bourgoing*.

Le reste du poème est bien plutôt un roman d'aventures tout à fait imaginaires qu'une vraie chanson de geste à base historique, même bien métamorphosée. Toutefois, dans les aventures d'Auberi le Bourgoing en Bavière, on pourrait bien remarquer un dernier écho des récits des Nibelungen sur les inimitiés des Bourguignons et des Huns d'Attila, et même on ne doit pas oublier que les Hongrois envahirent plusieurs fois la Bavière au X[e] siècle. De même dans les autres faits d'Auberi en Flandre, il y a peut-être le souvenir de quelque guerre réelle — il y en eut vraiment au X[e] et au XI[e] siècle — entre les Flamands et les Frisons. De même, ce Lambert qui fit tuer par ruse Auberi se rattache à quelque personnage historique de la France bourguignonne dans cet âge [2] ; mais ici je me

[1] Muratori, *Ann. d'It.*. ad annum 932 ; Gregorovius, III, 353 et suiv. Comme Henri d'Autun cherche à faire mourir Auberi le Bourgoing dans cette chanson, Hugues voulait faire mourir ou, au moins, aveugler l'Auberi romain, selon Benoit du Mont Soracte, apud Gregorovius, III, 356, n.

[2] Dans l'histoire d'Italie, aussi, nous trouvons plusieurs Lamberts qui peuvent avoir joué leur rôle dans la formation du Lambert épique. Guy et Lambert de Spolète eurent part à l'exclusion de Boson

sens manquer le terrain sous les pieds et je suis bien loin d'affirmer des rapports spécifiques avec la même sûreté que les rapprochements précédents. Ce qui me semble parfaitement établi, c'est l'existence d'éléments tirés de l'histoire d'Italie au X^e^ siècle dans la première partie au moins de cette *Chanson d'Auberi le Bourgoing*.

IV. — ADELCHI ET OGIER LE DANOIS

J'ai remarqué autrefois que les châteaux où Ogier le Danois se défendit contre Charlemagne sont des lieux réels du Piémont, entre Ivrée et Verceil, et j'ai fait noter aussi, dans cette circonstance, que c'est par Ogier que sont tués dans le poème de Raimbert de Paris les deux compagnons inséparables, Amis et Amile, que d'autres récits des chroniques italiennes font tomber par des mains inconnues dans une prétendue bataille de Mortara entre les Francs de Charles et les Lombards de Didier [1]. Le même poème de Raimbert nous montre Ogier se réfugiant près du roi des Lombards ; et nous savons qu'en effet un *Autcharius*, *Otgarius*, *Otkerus*, *Oggerius*, suivit Gerberge, la veuve de Carloman, près de Didier et d'Adelchi [2]. Je n'ai pas ici à raconter les aventures de ce personnage, qu'il soit ou non celui qui fut chargé plusieurs fois d'ambassades épineuses en Italie par Pépin le Bref, qui protégea le voyage du pape Étienne II en France et qui fut donné en otage au roi Waïfre d'Aquitaine (comme il semble à MM. Paulin Paris [3] et Léon Gautier [4], et comme en doute fortement M. Rodolphe Renier [5]). Ce qui importe ici, c'est

de la couronne italienne en 888; et un autre Lambert, frère utérin, mais persécuté, du roi Hugues, était beau oncle d'Auberi, fils de Marozia (GREGOROVIUS, III, 348 et suiv.).

[1] *Les leg. carol.*, 9, n. 6.

[2] REIFFENBERG, *Chronique rimée de Philippe Mouskes*, II, CCXVII et suivv., Bruxelles, 1838; ABEL-SIMSON, *Jährbucher des Frankischen Reiches unter Karl dem Grossen*, I, 104, 2 édition, Leipzig, 1883; et les travaux ci-dessous cités de MM. P. Paris, L. Gautier et R. Rénier.

[3] *Recherches sur Ogier le Danois*, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, I, III, 521 et suivv.

[4] *Les Épopées françaises*, III, 52 n.

[5] *Ricerche sulla leggenda di Uggieri il Danese*, 5 et suiv.

le rapprochement, historique et épique en même temps, de ce personnage avec les derniers rois des Lombards. Maintenant il faut observer qu'il y a plus d'un trait commun entre Ogier et Adelchi, tel qu'il se montre à nous dans la tradition légendaire italienne. Tous les deux sont d'une valeur admirable, d'un courage à toute épreuve, d'une témérité et d'une fierté sans bornes [1]; mais tout ceci serait bien peu caractéristique s'il ne fut accompagné d'autres données moins générales. Dans sa légende, comme dans son histoire, Adelchi se sauve de Vérone assiégée par Charlemagne; et Ogier se sauve deux fois d'un château où les Francs l'auraient réduit aux abois [2]. Ogier est presque un géant [3]: aucun cheval, sauf son fidèle Broiefort, ne peut le porter [4]; et Adelchi nous est représenté sous des traits analogues par le moine de la Novalèse: ses bracelets, envoyés par lui à Charlemagne, arrivent jusqu'aux épaules de l'Empereur, qui s'en émerveille [5]. La voracité d'Adelchi, qui broie les os pour en sucer la moelle, et en fait un tas devant lui à la table de Charlemagne, où il se présente inconnu [6], fait bien le pendant à celle d'Ogier, qui a besoin chaque jour, pour se nourrir, du pain qui suffirait à sept chevaliers et d'un sestier de vin dans une coupe énorme [7]. Un jour Ogier, surpris par ses ennemis et trahi par les siens, qui lui enlèvent ses armes pendant son sommeil, se défend avec une barre, tue les traîtres et rejette les envahisseurs hors de son château [8]; Adelchi, de son côté, nous est peint par le chroniqueur de la Novalèse dans ces termes: «Erat enim regi Desiderio filius nomine Algisus, a iuventute sua fortis viribus.

[1] Comparez *Cheval. Ogier*, surtout vv. 4592-9057, avec *Chronicon Novaliciense*, III, 10, 14, 21.

[2] Comparez Balbo, *Storia d'Italia sotto i Barbari*, 459 et suivv., et le récit du *Chron.-Noval.*, III, 14, sur la fuite d'Adelchi de Pavie pendant la prise de cette ville par les Francs, après des prodiges de valeur et sur l'ordre formel de Didier de cesser la défense, avec *Cheval. Ogier*, vv. 6394 et suivv., 3050 et suivv.

[3] Renier, 28.

[4] *Ibidem*, 9, 17.

[5] *Chron. Noval.*, III, 22.

[6] *Ibidem*, III, 21.

[7] *Cheval. Ogier*, vv. 9641 et suivv. (Paris, 1846).

[8] *Ibidem*, vv. 8104 et suivv.

Hic baculum ferreum aequitando solitus erat ferre tempore hostili, et ab ipso fortiter inimicos percutiendo sterni. Cum autem hic iuvenis dies et noctes observaret, et Francos quiescere cerneret, subito super ipsos irruens percutiebat cum suis a dextris et a sinistris, maxima cæde eos prosternebat[1]. » Et ces exploits quotidiens d'Adelchi aux Clûses ont bien des rapports avec les sorties d'Ogier pendant le siège de Castelfort, surtout avec la dernière [2]. On pourrait aisément multiplier les exemples d'analogies entre les deux personnages ; mais il me semble que ceux que j'ai mis sous les yeux du lecteur suffisent à le persuader de la ressemblence des deux héros et de la nécessité de les rapprocher l'un de l'autre.

A présent, on peut se demander si ces traits communs ont été donnés par Ogier à Adelchi, ou par celui-ci à celui là. Dans l'histoire, Adelchi est bien plus connu qu'Ogier ; mais la renommée de ce dernier grandit dans l'épopée, tandis que sur Adelchi nous trouvons avec peine quelques légendes, et encore assez localisées. Le procédé naturel est que les traits du plus renommé lui viennent du plus obscur, sans que celui-ci profite de la gloire de l'autre. Sans donc affirmer absolument que la personnalité épique d'Ogier doive quelque chose à celle d'Adelchi, on peut tenir pour certain que ces deux personnages ont des traits communs remarquables et que, selon les règles ordinaires du procédé épique, on doit admettre plutôt que ces traits sont passés d'Adelchi à Ogier, que d'Ogier à Adelchi. Les Français, qui sentaient tant de répugnance pour les Lombards, et qui les méprisaient comme des lâches et des poltrons [3], ont tourné au profit d'un héros national — on sait qu'Ogier n'est Danois que de nom, quoique s'efforce de prouver M. Thorsen [4] — les traits glorieux d'un Lombard lui-même. C'était

[1] *Chron. Noval.*, III, 10.

[2] *Cheval. Ogier*, vv. 8595-9057.

[3] Renier, 32 et suiv., texte et notes, où sont citées les sources plus remarquables. Il faudrait toutefois y ajouter la *Macharonaea* de Jean-George Alione d'Asti, sur qui on peut voir mes brochures *La poesia macaronica e la storia in Piemonte sulla fine del secolo XV*, 78 et suiv., Turin, *La Letteratura*, 1888, et *Francesismo ed antifrancesismo in due poeti del Quattrocent*, 24 et suiv., Modène, *Rassegna Emiliana*, 1888.

[4] Dans un livre que je n'ai pu voir, parce que je ne connais pas le

une double manière de les frapper, que de les priver d'une gloire qui leur appartenait et de la transporter à un des siens! Mais ce transport doit être bien ancien, presque contemporain des événements historiques du VIII[e] siècle, ou peu s'en faut, parce qu'il y en a déjà quelque trait dans la *Conversio Otgerii militis*, publiée par Mabillon [1], laquelle remonte à la fin du IX[e] ou au commencement du X[e] siècle au plus tard. Mais nous venons de voir que bien anciennes doivent être aussi les confusions des événements historiques d'Italie des IX[e] et X[e] siècles que nous avons reconnus ci-dessus dans la *Chanson d'Aspremont*, peut-être même ceux de celle d'*Auberi le Bourgoing*, dont nous avons aussi parlé.

V. — UNE DERNIÈRE QUESTION

Il nous reste à poser et à résoudre, s'il est possible, une dernière question, qui tient à l'essence même de l'épopée française au moyen-âge. L'existence dans celle-ci d'éléments tirés de l'histoire d'Italie et de Provence aux IX[e] et X[e] siècles me paraît désormais un fait acquis [2]. Maintenant, en présence de ce résultat, devons-nous modifier l'opinion généralement reçue sur les origines de cette épopée et nous rapprocher des vieilles idées de Raynouard et de Fauriel, ou de celles plus modérées de M. Gaston Paris dans son *Histoire*

danois. Le titre de ce livre est, selon MM. Nyrop et Renier, *Nogle Meddelelser om visse historiske Bestanddele i Sagnet om Olger Danske*, dans l'*Oversigt over det Kgl danske Videnskabernes Selskabs*, Kjöbenhavn, 1865, p. 165 et suiv. Avec ceci je ne veux pas nier une chose, que je crois, au contraire, très probable, c'est-à-dire que dans la formation de l'Ogier épique eut aussi sa part un homonyme danois historique. Seulement il me semble démontré que le vrai prototype de l'Ogier épique est l'*Autcharius* historique, et que ce personnage d'Ogier, quoique il ait pris des traits nombreux et importants d'Adelchi et d'autres personnes, est, dans son ensemble, un héros français.

[1] Dans les *Acta ss. ordinis s. Benedicti*, IV, I, 617 et suiv.

[2] Qu'on ne l'oublie pas — à part le *Girart le Roussillon* et la théorie d'une épopée bourguignonne à côté de l'épopée française proprement dite ; voir là-dessus RAJNA, *Le Origini dell'epopea francese*, 533 et suiv.— toute la « geste de Guillaume » et l'*Otinel*, dont j'ai parlé dans mes *Leg. carol.*, 10 et suiv.

poétique de Charlemagne [1]? On sait que Raynouard et Fauriel soutenaient la préexistence d'une épopée provençale, dont les chansons de geste françaises n'auraient été que des traductions ; et M. Gaston Paris, en admettant que la patrie des chansons de geste est le pays au nord de la Loire, s'efforçait dans son livre classique [2] de prouver que le pays du Midi comme celui du Nord a produit des poèmes, ou, pour mieux dire, une littérature épique parallèle, malheureusement perdue pour des circonstances qui nous échappent, tandis que celle du Nord a été conservée par écrit jusqu'à nous. Mais les travaux de tous les autres savants modernes ont démontré que les idées de Raynouard et de Fauriel n'ont aucune base de vrai, et que, même dans la forme atténuée de M. Gaston Paris, elles sont bien loin d'être acceptables [3]. Les résultats ci-dessus acquis ne peuvent les renforcer: toutefois ils nous obligent à un travail de conciliation entre eux-mêmes et la théorie actuelle sur les origines de l'épopée française. Ce n'est pas une chose difficile: tout en acceptant pleinement la thèse des origines germaniques primitives et de la continuation successive du milieu épique dans la France septentrionale, il faut faire sa part à toute cette quantité d'éléments historiques du Midi que nous venons de constater ; et comme il est peu probable, — disons même impossible — que des événements dont le théâtre fut aussi éloigné de la France septentrionale, et sans intérêt pour elle, y aient eu autant de renommée, le fond de ces éléments historiques ne peut consister dans des légendes françaises originaires, mais doit être plutôt le fruit d'une importation étrangère, due soit aux trouvères, soit à d'autres personnes allées en Provence et en Italie et retournées depuis dans leur pays natal. Nous pouvons donc

[1] Surtout p. 80 et suiv.

[2] Dans plusieurs articles de la *Romania* et du *Journal des savants*, M. Gaston Paris a depuis modifié encore quelque peu sa théorie, en se rapprochant de celle de M. Rajna ; mais je n'ai pas à refaire ici l'histoire de la question des origines de l'épopée française au moyen âge (voir à ce propos GAUTIER, I, 129-146), et je ne dois m'occuper que des thèses — aient-elles même été depuis abandonnées par ses auteurs — qui ont plus de rapports avec les résultats précédemment exposés.

[3] NYROP-GORRA, 148 et suiv.

conclure que la France septentrionale fut comme un immense creuset où vinrent se fondre et mêler toute l'histoire et toute la légende de l'Occident chrétien au moyen âge : de ce creuset sortit éclatante l'épopée qui reçut de la France son nom, sa langue et sa forme typique, mais dont la matière est le résultat d'une combinaison chimique intellectuelle d'éléments variés sous l'action du génie épique de la nation française [1].

Ferdinando GABOTTO,
libero docente à l'Université de Turin (Italie).

Turin, avril 1897.

[1] Je prie le lecteur de ne vouloir pas oublier que je n'ai cru donner ici que des notes pour rappeler l'attention des savants sur quelques points qu'il faudrait prendre en examen et développer bien plus longuement. Mais ou les idées et les observations que je présente ici ont du bon, et alors moi-même ou quelque autre, plus à loisir, pourrons les reprendre et développer jusqu'à en donner une démonstration complète ; ou elles sont tout à fait erronées, et alors c'est une raison de plus de n'y perdre pas trop de temps.

LA TRADUCTION DU NOUVEAU TESTAMENT

en ancien haut engadinois

PAR BIFRUN

L'ÉVANGILE SELON S. LUC

(*Suite*)

CAP. XI

(1) Et es duantô urand el in ün schert lœ, sco el hauet fat fin dad urêr, schi dis ün dals ses discipuls ad el : Signer, amuossa nus ad urêr, sco er Iohannes ho amussô ses discipuls. (2) Et els dis : cura che uus uræs, schi dsché : Bab nos, quæl chi ist in schil, uigna santifichiô tieu num (éd. nüm), uigna tiers nus tieu ariginam, duainta la tia uœglia sco in schil uschia er in terra. (3) Do à nus huoz nos [**242**] paun d'inmünchia di, (4) & parduna à nus nos pchiôs, per che er nus perdunain à schodüni nos dbtêder, & nu mnêr nus filg apruuamaint, dimperse spendra nus dalg mêl. (5) Et dis ad els : Quæl d'uus ho ün amich, & uo tiers el da meza not, & uain à dir agli : Amich, do m'ad impraist trais pauns, (6) per che mês amich es gnieu delg chiamin tiers me, & eau nun hæ dalg metter auaunt. (7) Et aquel aint dadains arespondant dia : Num dêr impaick, l'g hüsth es huossa sarrô, & mes famalgs sun cun me in lijt, eau nu puos aluêr ad dêr à ti. (8) Eau dich à uus : schi bain el nun es par aluêr & l'g dêr três aqué chel saia ses amich, impersche par mur da qué chel es aggrauadisth, schi uain el ad aluêr sü, & uain alg dêr tauns sco el ho bsüng. (9) Mu eau dich à uus : Aggragió schi uain é dô à uus ; scherchió schi acchiatæs uus ; pichió schi uain é auiert à uus. (10) Per che scodün chi dmanda schi arschaiua el ; & chi scherchia acchiatta : & ad ün chi pichia uain auiert. (11) Et quæl es da uus bab, da quæl schi l'g filg aggragia paun, uain el dêr forza agli ün crap : u schi ün pesth, uain el forza à dêr agli par ün pesch üna zerp ? (12) U schi el aggragia ün œf,

uain el alg spórscher (éd. sporschêr) ün scorpiun ? (13) Schi uus dimê siand mêls sauais dêr bunas chiôses à uos ifauns, quaunt plü uos bab celestiêl uain à [243] dêr l'g spiert sœnc ad aquels chi l'g agragien dadel. (14) Et era par dsthchiatsthêr ün dimuni, & aquel era müt, & cura chel hauet dsthchiatsthô l'g dimuni, schi ho faflô l'g müt & l'g pœuel s'ho sthmürafgliô. (15) Mu ünqualchiüns dels haun dit : Três Beelzebul parzura dels dimunis dsthchiastcha el l's dimunis. (16) Et ôters l'g apruand scherchiêuan dad el üna isaina da schil. (17) Et el sauiand lur pisyrs dis ad els : Scodün ariginam chi es in pars incunter se sues uo in aruina & l'üna chiêsa tumma sü l'ôtra. (18) Che schi Satanas es er in pars incunter se sues, schi co uuol stêr sieu ariginam ? Per che uus dschais, ch'eau dsthchiatscha l's dimunis três Belzebul, (19) che sch'eau cun agiüd da Beelzebul dsthchiatsth oura l's dimunis, uos ifauns cun che agiüd l'g dsthchiatschen é oura ? Et dimê uignen ad esser uos giüdisths. (20) Et sch'eau dsthchiatsth l's dimunis cu l'g daint da dieu, par l'g uaira schi es gnieu l'ariginam da dieu tiers uus. (21) Cura ch'ün ferm armô chiüra sia cuort, schi sto in pæsth tuot aqué chel possidescha. (22) Mu cura ch'ün plü ferm co el suruain & l'g ho surmaun, schi prain el dauend tuottas las armas da quel, in aquælas chel s'fidêua, & parta giu l's butins. (23) Aquel chi nun es cun me, es incunter me, & chi nu oligia cun me, aræsa. (24) Cura che l'g mêlnet [244] Spiert uo our delg hum, schi chiamina el per lous secks scherchiand pôs, & nun acchiatand disth el : Eau uœlg turnêr in mia chiêsa, innuonder ch'ieu sun ieu oura. (25) Et cura chel uain, schi acchiatta el aquella natagiêda cun scuas, & hurdanêda sü, (26) alhura uo el & prain cun el set ôters spirts plü nuschaiuels co el, & siand ieus aint, schi efdan els allo, & duaintan las chiôses dauous da quel hum pijras co las prümas. (27) Et es duantô cura chel dschaiua aquaistas chiôses, ch'üna duonna dalg pœuel huzand sia uusth dis agli : Biô es l'g uainter chi t'hô purtô & las tettas che tü hæs dtô. (28) Mu el dis : Bain plü bôd biôs sun aquels chi ôdan l'g plêd da dieu & saluan aquel. (29) Et ingrussiand l'g pœuel schi cumenzól à dir : Aquaista natiun mêla scherchia isaina, & agli nu uain dô isaina ôter co l'isaina da Ionæ profet. (30) Per che, da co che Ionas es stô üna isaina à l's Ni[ni]uitis, uschia uain ad esser er l'g filg

delg hum ad aquaista naciun. (31) La regina dad austri uain à stêr sü îlg giüdici cu l's hummens da quaista naciun & uain à cundannêr aquells, per che ella uen dals cufins della terra par udir la sabynscha da Solomonis, & uhé plü co Solomon in aquaist lœ. (32) L's humens da Niniuitæ uignem (éd. vignem) à stêr sü îlg giüdici cun aquaista naciun, & uignen à cundannêr aquella, per che els sun ardüts à pentyncia cun la predgia da [245] Ionę, & uhé plü co Ionas in aquaist lœ. (33) üngiün nun inuida üna liüsth & la metta in ün lœ azuppô né er suot ün stêr, dimperse sün ün chiandalijr, par che aquels chi uaun aint, uezan la liüsth. (34) La liüsth delg chiœrp es l'œilg. cura dimê che tes œilg es pür, schi es er tuot tieu chiœrp clær, che schil füs mêl, alhura uain ad esser & tieu chiœrp sckiür. (35) Guarda dimê, che la liüsth chi es in te nu saia sckiürezza. (36) Schi tuot tieu chiœrp dimê uain ad esser clær, nu hauiand qual part sckiüra, uschia uain el ad esser tuot clær, sco cura la liüstherna cun sia splendur fo liüsth à ti. (37) Et cura chel faflêua, schi l'g aruó ün phariser, chel uules giantêr cun el. Et siand Iesus ieu aint schi sezet el à maisa. (38) Et cura che l'g phariseer hauet uîs, [s]chi s'asthmürafglió el, chel nun haues lauô auns giantêr. (39) Et l'g signer dis ad el : huossa uus phariseers l'g dadoura delg bachiêr & da la bêsla natagiês uus, & aqué chi es dadains in uus es plain d'arob & malizchia. (40) Naruns, nun ho forza aquel chi ho fat aqué chi es our dadoura, fat er aqué chi es aint dadains ? (41) Imperscho aqué resta : dæd almousna, & uhé tuot uain ad esser net à uus. (42) Mu uæ à uus phariseers, per che uus disthmæs la muntanezza & la rüta & inmünchia arauitscha, & surpassæs l'g giudici & la chiaritæd da dieu. Bain plü aquaistas [246] chiôses se bsügniêuan fêr & aquellas nu laschêr stêr. (43) Væ à uus phariseers quæls chi amas la[s] prümes chiatiras (éd. chiariras) in las sinagogas & da gnir salüdôs sü las plazzas. (44) Væ à uus scriuauns & phariseers, per che uus isches sco l's mulimains, quæls chi nu s'uezan, & la lieud uaun sün aquels & nu saun. (45) Et arespondiant ün dals amussôs della lescha dis agli : Maister, dschant aquaistas chiôses, schi n's ingiürgest tü er nus. (46) Et el dis : Et er à uus amussôs della lescha uæ, per che uus chiargiæs la lieud cun chiargs quæls che nu paun purtêr, & uus nu tuchiæs l's chiargs brichia cun ün uos

daint. (47) Væ à uus, per che uus ædifichiæs sü l's mulimains dals profets, & uos babs haun amazô aquels, (48) pailg uaira uus dæs testimuniaunza che uus lôdas l's fats da uos babs, par che els haun tschert amazô aquels, & uus aedifichiæs lur sepultüras. (49) Par aqué er la sabbijnscha da dieu ho dit: Eau uoelg trameter ad els profets & apostels, & uignen ad amazêr (d)aquels & à perseguitêr, (50) par che uigna dmandô dad els l'g saung da touts (*sic*) profets &, quæl chi uain spauns dalg cumenzamaint dalg muond innó da quaista naciun, (51) dalg saung dad Abel infina alg sa[u]ng da Zacharia, quel chi füt amazô traunter l'g hutêr & l'g taimpel; pailg uaira ch'eau dich à uus, chel uain à gnir demandô da quaista natiun. (52) vę à uus (éd. nus) amussôs della lescha quæls chi hauais prais la clêf della scijntia [**247**] & uus nun isches antrôs aint, & ad aquels chi antrêuan(t) aint hauais scumandô. (52) Et dschant el aquaistas chiôses ad aquels, schi cumenzaun l's amussôs della lescha & l's phariseers greuamang à stêr scunter, & l'g dumand[and] da bgierras chiôses par l'g cumpigliêr, (54) & l'g aguaitand cun malizchia, & scherchiand da pigliêr qualchiôsa our de la sia buochia, cun quæl ch'els l'g pudessen acchiüsêr.

ANNOTACIUNS

Butins] arobs. *Rcgina da Austri*] uers mezdi. *Disthmas*] das dijsthma. *Væ grams*] pouuers uus.

CAP. XII

(1) Et siand gnieu insemmel üna quantitêd sainza innumber d'pœuel, da sort che s'chialchiêuan liün liôter, schi cumenzó Iesus à dir à ses discipuls: L'g prüm 's parchiüró uus suessa dalg aluamaint dals phariseers; quæl chi es üna hypocrisia. (2) Per che é nun es unguotta cuuiert, chi nu uigna dscuuiert, né ünguotta azuppô chi nu uigna à s'assauair. (3) Per che aquellas chiôses uus hauais dit ílg sckiür uain à gnir udieu in la liüsth & aqué che uus hauais dit in üna uraglia & in las chiambras uain à gnir predgiô sü l's tets. (4) Et eau dich à uus, mes amichs: Nu s'astramantó da quels chi amazen l'g chiœrp, & dsieua aqué nun haun é che possan fêr plü. (5) Mu eau [248] uœlg

amussêr à uus chi uus daias tmair. Tmé aquel, chi dsieua chel ho amazô, chel ho pusaunza da chiatschêr in la gehenna: schert eau dich à uus: aquel tmé. (6) Nu uignen forza schinc passers uendicus par duos pitschens danêrs? Et ün da quels nun es in sthmainchiaunza auaunt dieu. (7) Taunt plü er l's chiauels da uos chiô sun zuonds (*sic*) innumbrôs. Vus nu daias dimê tmair, uus isches da plü co bgiers passers. (8) Mu eau dich à uus: scodün quæl chi cuffessa me auaunt la lieud, ch'er l'g filg delg hum uain à cunfessêr aquel auaunt l's aungels da dieu. (9) Et aquel chi uain am schnaiêr auaunt la lieud, uain à gnir sthnaiô auaunt l's aungels da dieu. (10) Et scodün quæl chi fauella ün plêd incunter lg' filg delg hum, uain à gnir agli pardunô, mu ad aquegli chi blastemma ilg sainc spiert nu uain à gnir pardunô. (11) Et cura che uignen à mnêr uus allas synagogas et als mastrôs et als pudestæds, schi nu daias hauair pissyr, in che guisa u che uus arespuondes u che uus dias: per che l'g spiert sænc uain ad ammussêr uus in aquell' hura che el es bsüng da dir à uus. (13) Et ün dalg pœuel dis agli: Maister, dî à mes frêr, chel parta cun me l'hierta. (14) Et el dis agli: Hum, chi m' ho urdanô giüdisth u ün chi parta traunter uus? (15) Et dis ad els: Guardó & s' parchiüró da l'auaricia, per che la uitta d'ungiün nun sto in [249] l'abundauntia da quellas chiôses chel possidescha. (16) Et dis ad els üna sumaglia dschant: üna poseschium (*sic*) d'ün schert arick hum purtó grand früts, (17) & aquel pissêua in se sues dschant: Che daia eau fêr ch' eau nun hæ innua ch' eau poassa metter aint mes früts? (18) Et dis: Aquaist uœlg eau fêr. Eau uœlg aruinêr giu mes clauôs, & l's uœlg fêr sü plü grands, & acó uœlg eau araspêr aint tuotta aquella mia aroba chi es à mi naschida, (19) & uœlg dir à la mia horma: Horma, tü hæs bgierra aroba missa in salt par bgiers ans; dot'pôs, mangia, baiua, sto leeda. (28) Mu deus dis agli: Nar, aquaista not uignen é à prender da te tia horma. Et aqué che tü hæs adattô, da chi uain ad esser? (21) Et uschia es ün quæl chi cusalua à si & nun es arick uia à dieu. (22) Et els dis à ses discipuls: Par aqué dich eau uus, che uus nu daias esser pissyjrus à la uossa uitta, che uus mangias né à uos chiœrp che uus trêias aint. (23) Per che la uitta es da plü co nu saia la spaisa, & l'g chiœrp es da plü co nu saia la uesckimainta. (24)

Cuschidró l's corfs, quæl[s] chi nu semnen né schunchian né haun schlêr né granêr, & deus apaschainta aquels. Quant isches uus plü inauaunt co l's utschels? (25) Et quæl d'uus cun sieu pissyr po argiunscher ün bratsth muot à sia grandezza? (26) Schi uus dimê nu pudais üna chiôsa quæla chi es la plü pitsthna, che uu-[250]-lais pigliêr pissyr da las ôtres? (27) Cuschidró las gilgias inchemœd che creschen ; é nu lauuran né filan: eau dich à uus, che né Solomon in tuotta sia glœrgia gniua uestieu sco üna da quaistas. (28) Mu schi l'herua quæla chi es hoz oura sü la cutüra & damaun uain missa in fuorn, deus uijsta in aquella guisa, quant uus o che 's fideș poick. (29) Et uus nu scherchió, che uus daias mangiêr u che uus daiuas baiuer & uus (éd. nus) daias ingrandir. (30) Per che tuottas aquaistes chiôses scherchian la lieud dalg muond, & uos bab so bain che uus hauais bsüng da quaistes chiôses. (31) Bain auns scherchió l'ariginam da dieu, & aquaistas chiôses uignen tuottes à gnir argiunschidas à uus. (32) Nu tmair, tü pitschen trœp, per che elg ho plaschieu à uos bab da 's dêr à uus (éd. nus) l'g ariginam. (38) Vandé aqué che uus pussidais & dæd almousna. Adattó à uus buorsas, chi nu uignen uedrütschas, & ün thesôr chi nu uigna ailg main in schil, innua nu po tiers l'g leedar né la tharma l'g po guastêr. (34) Per che innua ch'es uos thesôr, alló uain ad esser uos cour. (35) Saien uos flauncks schintôs, & uossas liüsths inuidêdas. (36) & uus saias sumgiaunts alla lieud chi aspettan lur patrun, cura chel tuorna de las nuozas: che cura chel uain & chel pichia, chels adüntat êuran agli. (37) Biôs sun aquels famelgs quæls cura che l'g patrun uain che acchia-[251]-ta aquels uagliand: par l'g uaira ch'eau dich à uus, chel uain à s' schintêr sü & uain é l's fêr sêr à maisa, & passand intuorn aquels uain à seruîr ad els. (38) Et schel uain in la segunda scuta, & sch' el uain in la terza scuta, & acchiatta aquels in aquella guisa, biôs sun aquels famelgs. (39) Et aquaist daias sauair, che schi l'g bab d' chiêsa haues sauieu in aquæla hura, l'g leedar füs stô gnieu, schert el haues uagliô & nun haues cumpurtô che sia chiêsa gnis furêda. (40) Et uus dimê saias appinôs, per che uus nu sauais in aquæla hura l'g filg delg hum uain à gnir. (41) Et Petrus dis agli: Signer, dist tü aquella sumaglia dick à nus, ulla dist tü à tuots? (42) Et l'g signer dis: Chi es aquel (s)

fidel dispensadur & pardert, quæl che l'g signer ho urdenô sur sia famaglia, che l's detta lur urdanêda spisa in sia saschun: (43) Biô es aquel (s) famalg, cura che l'g signer uain & l'g acchiatta faschiand in aquella guisa, (44) uairamang ch' eau dich à uus chel uain à l'g metter sur tuot aqué chel ho. (45) Che schi aquel famalg gnis à dir in sieu cour: l'g mes signer intarda la turnéda, & cumanzas à batter l's famalgs & las fanschellas, & à baiuer & à mangiêr & s'inaurièr, (46) schi uain à gnir l'g signer d'aquel famalg in aquel di chel nu l'g aspetêua, & in aquella hura chel nu so, & uain ailg tagliêr in pezas, & uain à metter la pezza da quel cun l's infidels. (47) Mu aquel famelg quel chi ho sauieu la [**252**] uoluntæd delg sieu signer, & nu s'ho adattô né ho fat suainter sia uœglia, aquel uain à gnir battieu cun bgierras bottas: (48) mu aquell chi nun ho sauieu & ho fat chiôses uengiauntes da bottes aquel uain à gnir battieu cun puochias. Et à scodüni chi es stô dô bgier, uain à gnir dmandô bgier(s) dad el, & à chi es stô arcumandô bgier, uain à gnir dumandô plü dad el. (49) Eau sun gnieu par metter fœ in terra, & che uœlg eau, schel es gio iuidô? (50) Eau hæ da gnir battagiô cun ün bataisem, inchemœd m' strainsth eau, infina ch' el es cumplieu? (51) Pissæs, ch' eau saia gnieu par metter pæsth in terra? Eau dich â uus ná, bain plü bôd diuischiun, (52) Per che da quinder inuia uignen ad esser schinc in üna chiêsa in parts: trais incunter duos & duos incunter trais, (53) & uain ad esser in parts l'g bab incunter l'g filg & l'g filg incunter l'g bab, & la mamma incunter la figlia & la figlia incunter la mamma, & la sœra incunter la sia brüd & la brüd incunter sia sœra. (54) Et el dschaiua er alg pœuel: cura chia uus uezais üna nüfla, quæla chi s' leua sü da saira uard, schi dschais impestiaunt: la plüfgia uain, & uschia duainta. (55) cura uus uezais sufland l'ora da mez di, schi dschais, che uain ad esser chiôd, & duainta. (56) Hypocrits, la fatscha dalg schil & de la terra sauais giüdichièr. Et aquaist tymp, co duainta é, che uus nu sauais est- [**253**] mêr? (57) Et per che er da uus suessa nun giüdichiês aqué chi es giüst? (58) Cura che tü uæs cun l'g tieu aduersêri tiers l'g mastræl, dôt fadia che par la uia tü t' sthlobgias dad el, che par sort el nu t' trêia alg giüdisth & l'g giüdisth t' detta in maun dalg itschêder, & l'g itschêdèr t' metta in pra-

chun. (59) Eau dich à ti : tü nu uainst ad ir alonder oura, sinfina tü nun hæs arendieu er l'g plü dauous pitschen.

ANNOTATIUNS

La scuta]. la gueita, *la guargia*] ilg uagliêr.

CAP. XIII

(1) Et eran alló alchiüns in aquel tijmp, quæls chi dissen agli dals Galileers, da quæls Pilatus hauaiua masthdô lur saung cun lur sacrificis. (29) Et arespondiant Iesus dis ad (éd. da els) els : Pissæs che quaists Galieers saian stôs mêrs pchiaduors co tuots ôters Galileers, ch'els haun indürô tal chiôses ? (3) Eau dich à uus ná, bain plü, upœia che uus imgiuras, schi gnis tuots sumgiauntamang à prir. (4) U aquels disthdoick, sur quels tummó la tuor in Siloe & l's amazó, pissæs che saian stôs debitaduors plü co tuots hummens chi staun à Hierusalem ? (5) Eau dich à uus ná, bain plü, upœia che uus imgiuras, schi gnis tuots sumgiauntamang à prir. (6) Et dschaiua er aquaista sumaglia: ün hauaiua ün bœsthc da [**253**] figs implantô in sia uigna, & uen scherchiaud in aquella früt, & nun acchiattó, (7) & dis alg abiagiêder della uigna: Vhé é sun trais ans, dapœia che eau uing scherchiand früt in (in) aquaist bœsthc, & non acchiat ; taglia qui aquel ; à qué perpüst prain el suot pür la terra ? (8) Et aquel arespondiant dis agli : Signer, lascha aquel stêr aunchia aquaist an, infina ch'eau hæ chiauô dintuorn & hæ mis aldüm, (9) & aquel faró bain früt ; schi nun, schi alhura dsieua tagliast giu aquel. (10) Et el in ün di delg sabath amussêua in la synagoga : (11) & uhè üna duonna, quæla chi hauaiua ün spiert da malatia gio da disthdoick anns inno, & era cuntratta né pudauiua zuond brichia adrizêr sü l'g chiô, (12) la quæla cura Iezus uezet clamó aquella tiers se & dis agli : duonna, tü ist sthlubgiêda de la tia malatia. (13) Et mattét sü agli l's mauns & adüntrat (éd. adüntras) es adrizêda sü & ludêua dieu. (14) Mu arespondiant l'g parzura de la synagogæ, s'agrittantand che Iesus haues guarieu sü l'g di delg sabath, dschaiua agli pœuel : E sun sijs dijs in aquæls s'absügnia lauurêr ; in aquels dimê gní che uus uignes guarieus, & brichia îlg di delg sabath· (15) Et l'g signer arespondiant ad aquel dis : Hypocrit, scodün

d'uus îlg sabath nu scharaint'el fuorza sieu bouf u êsen dalg presepi & l'g maina à baiuer? (16) Mu aquaista figlia da Abrahæ, quæla che Satanas ho arantô, uhé gio disthdoick ans, nun es é [**255**] stô bsüng della scharantêr da quaist liam îlg di delg sabath? (17) Mu dschant el aquaistas chiôses schi s'trupagiêuan tuots ses adversêris, & tuot l'g pœuel s'allegrêua da tuottes aquellas chiôses, quælas chi duantêuan cun glœergia dad el. (18) Mu par aqué dschaiua el: A chi es inguæl l'g ariginam da dieu, & à chi l'g daia eau ingualêr? (19) el es inguæl ad ün graun d'sinneuual, hauiand prais l'g hum ho mîs in sieu hœrt. & es creschieu & gnieu sü ün grand bœsthc, & l's ùtschels delg schil faschaiuen gnieu sü sia rama. (20) Et darchiô dis: A chi daia eau fêr inguæl l'g ariginam da dieu? (21) Et es inguæl alg aluamaint, quæl hauiand prais la duonna ho impastô traunter trais imzüras d' farina infina che l'g es tuot stô aluô. (22) Et el giaua par las cittêds & par l's chiastels amussand, & faschiand strêda à Hierusalem. (23) Et ün dschert dis agli: Signer, sun é puogs quæls chi suruignen l'g salüd? Et el dis ad els: (24) s'asthfurzó dad antrêr aint per la porta stretta, per che bgiers, eau dich à uus, scherchian da antrêr, & nun haun pudieu. (23) Et cura che l'g bab d'chiêsa sto sü & serra la porta, & uus cumanzęs à stêr our dadoura, et à pichiêr in la porta, dschant: Signer, signer, êura à nus. Et arespondiant uain el à dir à uus: Eau nu sæ innuonder uus isches. (26) Alhura cumanzęs à dîr: Nus hauain mangiô & bauieu auaunt te, & tü n's hæs amussô in nossas plazas. (27) Et el uain à dir: Eau [**256**] dich à uus, eau nu sæ innuonder che uus isches. S'partí da me tuots quæls chi uperæs la chiatiuiergia. (28) Aco uain ad esser plaunt & sthgrizchiêr da dains, cura che uus gnis à uair Abraham & Isaac & Iacob & tuots profets in l'g ariginam da dieu, & che uus gnis à gnir chiatschôs oura. (29) Et uignen à gnir dalg oriant & dalg occidaint, & dad üngiüna hura, & da mezdi & uignen à sêr îlg ariginam da dieu. (30) Et uhé é sun l's dauous aquels chi eran l's prüms & sun l's prüms aquels chi eran l's dauous. (31) In aquel di uennen no tiers alchiüns dals phariseers, dschant àgli: Tira uia & uatten da qui, per che Herodes t'uuol amazêr. (32) Et dis ad els: Izen & dsché ad aquegli uuolp: Vhé, eau dchiatsth dimunis & dun sandæd houz & damaun, & îlg terz

di uing eau ad hauair fin. (33) Imperscho é m' fo bsüng houz & damaun & pusthmaun da chiaminêr : per che che nu po duantêr, che ün profet pijra utrú co à Hierusalem. (34) Hierusalem, Hierusalem quela chi amazas l's profets & accrapas aquels, chi uignen tramis tiers te, quantas uuotes hæ eau uulieu araspêr tes infauns, sco fo ün utschilg sieu gnieu suot sias pennas & num hauais uulieu. (35) Vhé uossa chiêsa uain à gnir laschêda à uus uasthiua. Mu eau dich à uus, che [illegible] gnis am uair, infina che nu uain aqué tijmp, cura che [illegible] gnis à dir : Bene-[257]-dét es aquel chi uain in num da[illegible] signer.

ANNOTACIUNS

Contratta] artratta u agrafügnêda della guotta. *Adversêris*] aquels chi eran agli cuntrêdis *Mangiô auaunt te*] cun te.

CAP. XIIII.

(1) Et es gratagiô chel giet in la chiêsa dad' ün parzura dels phariseers îlg di delg sabath par mangiêr, & elgs l'g tgniauen ad acoura. (2) Et uhé ün schert hum hidropick era auaunt el. (3) Et arespondiant Iesus dis als duttuors de la lischa & als phariseers, dschant : Es é licit îlg sabath da guarir ? (4) Et aquels taschetten. Mu el hauiand pigliô aquel l'g guarit & l'g tramtét dauend. (5) Et arespondiant ad aquels dis : Da quel d'uus ün êsen u ün buof chi tumás in ün puoz & ad üntrat nu l'g treia el oura îlg di delg sabath. (6) Et els nu pudaiuen sün aquaistes chiôses arespuonder agli. (7) Et dschaiua er als iuidôs üna sumaglia œuschidrant inchemchd els sternaiuen l's prüms sizs, dschaut ad els : (8) Cura che tü uainst inuidô da qualchiün â nuozzes, schi nu t'aschantêr îlg prüm lœ, che nu füs forza iuidô da quel ün plü hundrô co tü, (9) & gniand aquel chi t'ho clamô te, & aquel dia â ti : Dó ad aquaisti lœ, & allura cumainzas tü cun tuorp ad hauair l'g lœ our ad im. (10) Bain auns cura che tü ist cla-[258]-mô, schi uó & seeza â maisa îlg plü giu ad im lœ, & cura che uain aquel chi t'hó inuidô dia â ti : Amich, uo aschó süzura, alhura uain ad esser â ti üna hunur auaunt aquels chi seezan cun te â maisa. (11) Per che scodün quæl chi s'adôza uain â gnir abassô, & aquel chi s'abassa uain â gnir aduzô. (12) Et el dschaiua er ad aqueli chi

l'g hauaiua iuidô : Cura che tü fæs ün giantêr u üna schaina, schi nu daias clamêr tes amichs, né tes frars né tes parains né tes ui[illegible]arigs, par ch'ünzacura er els scunter iuidan te, & [illegible]an â t[illegible]'g benifici. (13) Bain plü, cura che tü fesest [illegible]ust, schi clam[illegible]l's pouuers, l's debils, l's zops, l's orfs: (14) & uainst ad esse[illegible]che aquels nu paun arender â ti, per che é uain â gnir ar[illegible]eu â ti in l'aresüstaunza dals giüsts. (15) Aqué hauiand[illegible]eu ün da quels chi sezaiuen â maisa insemmel cun el, d[illegible]agli : Biô chi mangia l'g paun ilg ariginam da dieu. (16)[illegible]l dis agli : ün schert hum hauaiua ppinô (ed. appimô) [illegible] granda schaina & ho clamô bgiers, (17) & ho tramis se[illegible]malg â l'hura de la schaina, par chel schés als iuidôs [illegible]i, parche el es puossa tuot pardert. (18 Et els cumenzaun tuots ün in ün â s'asckiüsêr ; l'g prüm (éd. prün) ho dit agli : Eau hæ cumprô üna maria, elg es bsüng â mi ch'eau giaia oura â uair aquella, eau t'arou che tü m' hêgias par sckiüs. (19) Et li ôter hó dit : eau hę cumprô schinc pêra d' boufs & eau uing ad apruêr aquels. Eau t'arou hêgias me par sckiüs. (20) Et li ôter dit : Eau hę prais mugliêr, & par aqué nu pôs eau gnir. (21) Et siand tur - [239] - nô l'g famalg schi hól purtô aqué agli sieu signer. Alhura l'g bab d'chiêsa es stô irô & ho dit agli famalg : uàtten ourra bain bôd in las plazzas & in las uias della cittêd, & maina aint aqui l's pouuers & l's debils (éd. debilt), l's zops et l's orfs. (22) Et l'g famalg dis : Signer, elg es fat suainter che tü hes cumendô, & aunchia es ün lœ. (23) Et l'g signer hó dît â sieu famalg : Vo oura in las uias & illas saifs, & l's sthforza da gnir aint, par che mia chiêsa uigna plaina. (24) Perche eau dich à uus, che üngiün da quels hummens, quæls chi sun clamôs, uignen ad assagiêr la mia schaina. (25) Et bgier pœuel giaiua cun el, & el siand uoud incunter els dis ad aquels : (26) Schi ünqualchiüm uain tiers me, né uuol mêl â ses bab & mamma & mugliêr & infauns & frars & soruors, & plü inauaunt er â la sia uitta, nu pó esser mes discipul. (27 Et quæl chi nu porta sia rusth & uain dsieua me, nu po esser mes discipul. (28) Perę quæl es d'uus, quæl chi uœglia æ lifichiêr üna tuor, chel [illegible]unt seziand giu nu fatscha quint dals cuosts, schel hêgia aq[illegible]chi l'g fo bsüng par cumplijr, (29) che dsieua chel ho asch[illegible]tô (ed. aschautô) l'g affundam[a]int, né pó cumplijr,

che tuots aquels chi uezan cumainzen â fêr giamgias del, (30) dschant: Aquaist hum hó cumenzó ad ẹdifichiêr, né hó pudieu glifrêr. (31) U quẹl araig giand par fêr üna battaglia incunter ün ôter araig nun seza el forza uiuaunt et paissa, schel possa cun disth milli ir incunter agli, [**260**] quæl chi uain incunter se cun uainc milli? (32) Uschigliœ aunchia siand el da lœnsth, hauiaṅd tramis üna imbascharia, schi aggiauüsĉhel dad el aquellas chiôses chi sun da pæsth. (33) Uschia dimê scodün d'uus, quæl chi nun dó sü tuot aqué chel possidescha nu pó esser mes discipul. (34) L'g sæl es bun, (i) mu schi l'g sæl es isûs, cun che daia el gnir isssalô? (35) Né el es in la terra né îlg aldümêr nüzzaiuel, mu el sbitta oura. Chi ho uraglies par udir, daia udir.

CAP. XV.

(1) Et gietten uia tiers el tuots publichiauns & pecc hiaduors par lg' udir, (2) & ls' phariseers & ls' scriuauns bruntlêuan dschant: aquaist arschaiua l's pchiduors et mangia cun els. (3) Et el dschaiua ad els aquaista sumaglia. (4) Quæl hum es d'uus, quæl chi ho schient nuorsas, & schel perda ün' o ur da quellas, nu laschel forza las nunaunta nuof îlg deserd, & uo dsieua aquella chi es persa, infina chel l'acchiatta? (5) Et cura chel l'ho achiatêda, schi s'allegrand (éd. s' sllegrand) la metta sü ses giuels, (6) & gniand â chiêsa clamm' el l's amichs & ui schins dschant ad els: 'S allegró cun me, per che eau hæ acchiattô mia nuorsa, quæla ch' eau hauaiua pers. (7) Eau dich â uus, che uschia uain ad esser algrezchia in schil dad ün pchiêdar chi imgiura plü co da nunaunta nuof giüsts, quæls chi [**261**] nun haun bsüng d'arüflijnscha. (8) U quæla duonna hauiand disth drachmas: schella perda üna drachma, nun iuida ella üna liüsth & scua la chiêsa & scherchia cun diligijntia infina chella l'achiatta? (9) Et cura chella l'ho acchiattêda, schi clam[m]' ella sias cumpagnauns (*sic*) & uischinas, dschant 's allegró cun me, per che eau hæ acchiatô la drachma la quæla ch' eau hauaiua perts. (10) Et uschia dich eau â uus: uhé uain ad esser algrezchia in schil auaunt l's aungels da dieu dad ün pchiêder chi imgiura! (11) Et dis: ün schert hum ho hagieu duos filgs (12), & lg' giuuen da quels dis agli bab: Bab, dó â mi la part de la roba, quæla chim uain. Et el partit ad els la roba (13). Et dsieua brichia bgiers dijs, hauiand

l'g filg plü giuuen tuot trat insemmel, schi es el tirô uia dauend in ün paias da lœnsth, & allo uiuand el sthlaschêdamang ho dsthfat sia roba (14). Et dsieua chel hauet tuot trasatô, schi uen üna granda fam in aqué paijas. Et el cumenzó ad hauair bsüng, (15) & tiró uia & s' matét â stêr cun ün cittadin daquel paias: & aquel l'g tramtét in sia maria, chel parchiüras l's pourcs, (16) & el aggiauüschêua dad implir sieu uainter de las crousas che l's pourchs magliêuan, né alchiün l'g dêua agli. (17) Et siand turnô in se sues dis: quans bgiers famalgs da mes bab haun abundauntia d'paun, & eau pijr d' fam. (18) Eau uœlg stêr sü & uœlg ir tiers mes bab, & uœlg dir agli: Bab, [**262**] eau hæ pchiô in schil & incunter te. (19) Huossa nu sun eau deng da gnir clamô tes filg, fo me sco ün da tes famalgs. (20) Et aluó sü & uen tiers ses bab. Mu siand aunchia bain da lœnsth, schi lg' uezét ses bab, & es amuantô cun compaschiun & curriand no tiers, schi s' bittó l intuorn lg' sieu culœz & lg' bütschó. (21) Et dis agli l'g filg: Bab, eau hæ pchiô in schil & incunter te, né sun deng aqui dsieua da gnir clamô tes filg. (22) Et lg' bab dis â ses famalgs: Purtó nó la prüma arassa & lg' traié aint, & dêd agli ün anilg in sieu maun & sckiarpas îlg pês, (23) & mnêd aqué uidilg ingraschô & l'g amazó & mangiain & stain leedamang, (24) per che aquaist mes filg era muort & es turnô uif, & era pers & es acchiatô. Et cumenzaun â stêr leeds. (25) Et ses plü uijlg filg era oura sü la cutüra, & cura chel uen, s'aprusmand â la chiêsa, schi udit el sunarœz & suttarœz, (26) & clamó ün da ses famalgs & dumandó, che chioses aquellas füssen. (27) Et aquel dis agli (éd. aglî): Tes frêr es gnieu, & tes bab, par che chel es gnieu saun & da buna uœglia, schi ho el amazó aquel uidilg ingraschiô. (28) Três che aquel (s) füt irô ne uulaiua ir aint. Et ses bab dimê es ieu oura & l'g aruêua. (29) Mu aquel arespondiant dis agli bab: uhé taunt ans serf eau â ti né mæ hæ surpassô tieu cumandamaint né gio hæst mæ dô â mi ün uzœl, ch' eau possa stêr leed cun mes amichs, (30) mu sco aquaist tes filg es gnieu, quel chi ho cun pütaunas (éd. sü cü ptitana) magliô tia aroba, schi hæst tü [**263**] amazô aquel uidilg ingraschô. (31) Et el dis agli: Filg, tü ist saimper cun me & tuot l'g mieu es tieu. Et s' astuaiua stêr leed & s' allegrêr, per che aquaist tes frêr era muort & es turnô uif, & era pers & es acchiattô.

[ANNOTATIUNS]

Drachma] ün danêr ualü(r)ta dad ün baz, u alonder intuorn.

CAP. XVI.

(1) Et el dschaiua er â ses discipulus : ün schert hum era arick, quæl chi hauaiua ün dispensadur, & aquel es chiüsô tiers el sco quel. chi dsthfasches sia aroba. (2) Et clamó aquel & dis agli : Che ôd eau da te ? Arenda quint da tieu tigner chiêsa. Per che aqui dsieua nu poust plü tigner chiêsa. (3) Mu l'g dispensadur dis in se sues : Che daia eau fêr, per che mes signer prain da me l'g uffici? Eau nu pos chiauêr, â tracutêr m' trupaick eau ; (4) eau sæ ch'eau uœlg fer; che cura ch'eau sun prais giu delg uffici che m' prendan in lur chiêsas. (5) Et (ed. Ee) uschia hauiand clamô scodün dals debitaduors da ses patrun dschaiua agli prüm : Quant hæst da dêr agli mieu patrun ? Et quel dis : Schient huornas d'œli. (6) Et el dis agli: Prain tieu scrit & séze giu bôd & scriua schincquanta. (7) Alhuradsieua ad üni otri: Et tu, qu[u]ant hæst da dêr? Quæl chi dis : Schient stêra d' furmaint. Et el dis agli : prain tieu scrit et scriua otaunta (8). Et l'g signer ludó l'g chiatif dispensadur, par chel hauaiua fat pardertamang. Per che l's filgs da aquaist muond sun plü uezs co l's filgs della liüsth in la lur [264] generaciun. (9) Et eau dich â uus : Fasché â uus amichs cun la melgiüsta arichezza, che cura che uus gnis ad amanchiêr, che uignen ad arschaiuer uus îls perpetuêls tabernaquels. (10) Aquel chi es fidel îlg plü pitschen, aquel es er in bgier fidel. Et aquel chi es chiatif ilg plü poig, aquel es er chiatif îlg bgier. (11) Schi uus dimê nun isches stôs fidels illa mêlgiüsta aroba, chi s'uuol fidêr d'uus da quella chi es giüsta? (12) Et schi uus n[u]n isches stôs fidels in aqué d'utü, aqué chi es uus chi uain â's ilg dêr ? (13) üngiün famailg nun po seruir â duos patruns: per che u chel uuol ailg üni mêl & alg ôtri bain, u chel uain â s'apuzêr uia alg üni & â sthbitêr liôter. Vus nu pudais seruir â dieu & â la roba. (14) Et aquaistas chiôsas tuottas udiuan er l's phariseers, quæls chi eran auaricius & ariauen del. (15) Et el dis ad els : uus isches aquels chi faschais uus suessa giüsts auaunt la lieud, mu deus cugniouscha uos cours. Per che aqué chi es da granda stima â la lieud uain spladieu auaunt dieu. (16) La lescha & l's profets infina à Ioannem : & da qué tijmp

innó uain predgiô l'g ariginam da dieu, & inmünchia ün fo forza in aquel. (17) Mu elg es plü lef, che l'g schil & la terra passan uia co che crouda ün sul puoinck de la lescha. (18) Quæl chi lascha vi sia mugliêr & prain ün'ôtra, cumetta adultêri : & aquel chi prain üna arafüdêda dalg marid cumetta adultêri [**265**]. (19) Eilg era ün schert hum arick, quæl chi s'uestiua d'purpur et d'saida, et inmünchia di uiuaiua splainamang. (20) Et era er ün schert tracuot quæl chi hauaiua num Lazarus, quæl chi giaschaiua dspera la porta da quel & era plain d'bignuns, (21) & aggiauüschêua da s'asadulêr de las mieulas chi tumêuan giu de la maisa delg arick : mu er l's chiauns gniuan et lanschaiuan ses bignuns. (22) Et es dchiappô che l'g tracuot (éd. dracuot) es muort et es purtô dels aungels îlg arauuoilg da Abrahæ. Et es muort er l'g arick et es seppulieu. (23) Et siand in infiern îlg turmaint & hauiand uzô sü ses œilgs, schi uezet el Abraham da lœnsth & Lazarum in sieu arauuoilg (24). & el clamand dis : Bab Abraham, hêgiast misericorgia d'me, & trametta Lazarum, chel tainscha ün pô oura sum sieu daint in l'ouua & arfraisthchia mia leaungia, per che eau uing marturiô in aquaista flamma. (25) Et Abraham dis : filg, t'algorda che fü hæs arfschieu tieu bain in tia uitta, & sumgiauntamang Lazarus l'g sieu mêl, mu huossa giôd'el aqui cusullamaint, & tü uainst marturiô, (26) & sur tuot aqué, traunter nus & uus es fat üna granda trüna, che aquels chi uœglian ir uia nu poassan ne er daconder gnir aqui nó. (27) Et el dis : Eau dimê t'arou te, bab, che tü trametas aquel in la chiêsa da mes bab. (28) Che eau hæ schinc (éd. hæsc hnic) frars, par che detta testi-[**266**]- muniaunza (éd. testinuniaunza) ad els, ch'er els nu uignen in aquaist lœ delg martuori. (29) Abraham dis agli : Els haun Mosen & l's profets, é daien udir aquels. (30) Et el dis : Ná, bab Abraham : dimperse schi ünqualchiün dals morts gies tiers els, schi gnissen é ad imgiurêr. (31) Et el dis agli : Sch'els nun ataidlen Mosen & l's profets, schi nu craien é er, sch'ünqualchiün dals muorts arüsustás.

ANNOTACIUNS

Dispensadur] maister da chiêsa, schlarêr. *Chiauêr*] zappêr las uignas. *In lur generacium*] in lur grô.

(*A suivre.*) Jacques Ulrich.

LOU DSUETON DE PLITONCOURT

Lou champeyiajou doù cliouché

III

I dson que lou cliouché déll' andruet é-t'antsicou,
Qué que l'ayié construit ére in étrou mistsicou :
De cachette pertout et pertout de recoin ;
De puelostre ébrechuet ancombrovan loù coin.
En guisa de couvar étsé ina terrasse
Que gin de Toncourtois vouglié que se défasse.
I gni courié dessi per allo prendre l'ar,
Que de vié rat tsoùlâ où ban loù mueron nar ;
Et le gnioque aglioù tour chantovan glioù complinte,
Et l'ûra en z'i soùflan z'i mécliove se plinte...
L'arba z'iayié poùsso e fa in dri gazon

LES DICTONS DE PLITONCOURT

Le pâturage du clocher

III

On dit que le clocher de l'endroit est antique, — que c'était un être mystérieux qui l'avait construit : — (il existait partout) des recoins et des cachettes ; — des colonnes brisées encombraient les angles. — Il y avait une terrasse à la place du toit — qu'aucun Plitoncourtois ne voulait qu'on démolisse. — Pour y prendre l'air, il n'y allait dessus — que de vieux rats de tuile, ou bien les chats noirs, — et les chouettes à leur tour y chantaient leurs complaintes, — et le vent mêlait ses plaintes en y soufflant..... — L'herbe y avait poussée drue et fait un gazon — qui ne craignait jamais ni taupes, ni vers ; — mais pour aller faucher ce gazon, voilà la difficulté. — Bon Dieu ! que cela fait pitié d'être si imbécile ! — que le maire disait au conseil assemblé : — vous êtes des nigauds ! vous vous res-

Que ne cregnié jamé gniuet darbon, gniuet veson ;
Mai per l'allo seyié viquia lou dsuefueçuelou !...
— Mon Dsé ! qu'izia puedò d'etre tant imbueçuelou !
Que lou maire fésié où conseil assemblo :
Vous esso de berlò ! Toù vous vous ressemblo !
Allon, veyon in pòu crûso-vous la çarvella
Tas de poplantoùki ! kichon de tartavella !
Ossuetòu qui fù dsuet se dresse l'adejoint
Fa dsin ar in inspuero : « Muet j'é trouvo lou joint,
Prenâ lou vio banal della mère Trimbarba
Lomout si lou cliouché où champeyiera l'arba ?... »
Pendan que l'agniuemar ére éto se charché,
Lou couvroù dell' andruet monte si lou cliouché.
Lastou et voulâ, ma fâ, cueme ina pipigniola
Oùll' attache où travon ina groùssa tagniola ;
Où z'i posse ina moglie en chavenou bian doù
Et fa in nond coulan qu'où posse où couâ doù boù :
« Zoù, ménò, qu'où glioù dsi, allon point de perâse !
Isso lou boù plan plan de poù qu'où s'étrangliâse ?
I fo vous dépaché, betto-vous achichon ;
Crachez-vous dsan le man... Et viquia lou mouchon ? »

semblez tous. — Allons, voyons un peu, creusez-vous la cervelle, — gens qui ne savez pas vous retourner, tas de nigauds[1] ! — Aussitôt que cela fut dit, l'adjoint se leva — dit d'un air inspiré : « Moi, j'ai trouvé le biais ; — prenez le taureau banal de la mère Trimbarbe[2], — il pâturera l'herbe là-haut sur le clocher ! » — Pendant qu'on alla chercher l'animal — le couvreur du village monte sur le faîte. — Leste et agile, ma foi, comme un coccinelle — il attache à la panne une grosse poulie, — il y passe un câble en chanvre bien peigné — et fait un nœud coulant qu'il met au cou du taureau. — « Zou ! camarades, leur dit-il, secouez la paresse, — Hissez le bœuf tout doucement, de crainte qu'il s'étrangle. — Il faut vous dépêcher, baissez-vous sur vos talons ; — crachez dans vos mains... Et voilà le bout

[1] *Poplantoùki*, littéralement empalés par derrière ; au figuré : ânes chargés de perches.

[2] Il y avait à Plitoncourt le four banal, le taureau banal appartenant au seigneur de l'endroit. Les habitants étaient forcés de cuire le pain dans ce four et de conduire leurs vaches au taureau du seigneur.

Alor sié d'entre z'ellou arrapon dri la corda :
Et yin, et doù, et trâ... Où monte cueme borda !
Mai à méto chamin netron poùrou belon
N'en tsuerove la linga où moins dsin pié de long...
« Oh ! oh ! fuet l'adejoint, en se tourdan de rire,
En pican d'elle man et d'otre choùse pire ;
Jamé je n'arin crâ chez lui tant de dési,
Cueme oùll' e t'impacian, cueme ôull' a de plési !
Vâde don, l'agniuemar, i bian dsan sa natura
De voulé champeyié quella bouna verdura !

Lou soulâ mochuro

VI

O bio soulâ !
Dsuevin choulâ !
D'oùjourdâ ne te trovon sombrou.
Que t'é que t'o ?
Van otse mo ?
T'a t'é tombo
Dessi lou no
Ina charretó de décombrou !
Loù Toncourtois
Sont où z'abois
De vâre quella tache nâre,

du câble? » — Alors six d'entre eux empoignent la corde vivement. — Et un, et deux, et trois... le bœuf monte comme une barbe (de blé). — Mais à moitié chemin notre pauvre ruminant — tirait la langue au moins d'un pied de long..... — « Oh ! oh ! dit l'adjoint à se tordre les côtes, — en frappant dans ses mains et d'autres choses pires (encore), — jamais je n'aurais cru autant de désirs chez lui, — comme il est impatient, combien il a du plaisir ! — Voyez donc, c'est bien dans la nature de cet animal — de vouloir paître cette bonne verdure !... »

Le soleil machuré

IV

O beau soleil ! — divine lampe ! — aujourd'hui nous te trouvons

O nom dsin rat !
T'é lou bourra,
Loù celera ?...
Ine sera
Bettoù qu'in brison de fumâre !

N'ont pli d'argent
Et boune gent
Loù z'impó per nous seran pirôu :
I bian la fin
Ne n'aron gin
De blo, de vin,
Gniuemé de fen,
Pognié in quintò de revîrou !

In conseglié
Qu'é touneglié,
S'en va trouvo Monsié lou Maire :
Tout éperdsi,
» Bon jour, gli dsi,
Seron perdsi
Bettòu pandsi...
S'où raste insuet lou reverbère

Monsié sir Lonjon tout ému
Fu suet sési qu'où restuet mû !

sombre. — Qu'est-ce que tu as ? — où as-tu mal? — t'est-il tombé — sur le nez — une voiture de décombres !

Les habitants de Plutoncourt — sont aux abois — de voir cette tache noire. — O nom d'un rat ! — sont-ce les nuages, — les scélérats?... — ce ne sera — peut-être qu'un peu de poussière !

Nous n'avons plus d'argent, — et, bonnes gens, — les impôts seront très lourds pour nous ; — c'est bien la fin, — nous n'aurons point — de vin, de blé, — de foin non plus, — pas même un quintal de regain !

Un conseiller (municipal) — qui est tonnelier — s'en va trouver Monsieur le Maire ; — tout éperdu: — Bonjour, lui dit-(il) — (nous) serons perdus, — pendus, peut-être... — si le réverbère reste ainsi !

Monsieur Sir' Longeon, tout ému — fût si saisi qu'il (en) resta muet!

Alla fin où versuet de lorme
Que gl'iapésîran se z'alorme ;
Pomin n'ére po rassuro
Veyan lou soulâ machuro,
— Jésu ! Marìò ! que fo-t-é fére !
— D'abor in bon coùp ne fo bére,
Apré ne sera mié permì
D'allo consulto loù z'ami. —
A son bon vin rendîran groce
Et descendiran si la ploce.
Quand i lou vîran, i z'ia puedò !
I vouglian toù lou lapuedò.
Glin berlove de sa voix forta :

— « Ce qui né z'arrueve i sa fota ;
En dépâ lou chamin de far,
Tout ce qu'étsé blanc devian nar ;
I de lui que quelle machuene
Ant trafouro netre coumuene. »
Ina beyiota gli fésié :
« Où ne va jamé preyé Dsé !
Et s'où va per prendre se z'ése,
I n'e pardsuet po dsan l'Egliése... »

— il versa des larmes à la fin — qui lui dissipèrent ses alarmes ; — néanmoins (il) n'était pas rassuré — (en) voyant le soleil mâchuré. — Jésus ! Marie ! que faut-il faire ! — d'abord (il) nous faut boire un bon coup, — après nous serons mieux à même — d'aller consulter les amis. — Ils rendirent grâce à son bon vin — et descendirent sur la place. — Quand (les gens) le virent, cela fait pitié, — tous le voulaient lapider ; — l'un de sa voix forte beuglait :

Ce qui nous arrive, c'est sa faute, — car depuis que le chemin de fer est fait — tout ce qui était blanc devient noir ; — c'est par ses agissements que ces machines — ont traversé notre commune. » — Un (vieille) bigote leur disait : — « Il ne va jamais prier Dieu ! — et s'il va pour prendre ses aises, — ce n'est certes pas à l'église... »

« Paix, leur dit Monsieur Sir' Longeon, — En faisant faire le moulinet à sa canne : — Apaisez donc vos colères — ou d'être (votre) maire je renonce — Le soleil peut se nettoyer ; — allez chercher le marguilier, — malgré qu'il soit jeune encore — c'est le plus madré du village. »

« Paix ! Glioù fa Monsié Sir Lonjon
En fassan tourneyé son jonc :
Ranguéno don voutre coulère,
Où je renonçou d'étre Maire.
Lou soulâ poù se netteyié
Allo charché lou maniglié.
Mogré qu'où seye juénou d'ajou
I lou pli fuenò doù vuellajou. »

Or, Peglion, fré cueme in couki
Avè se chosse route où ki...
Arruevuet sans se feré attendre :
— Cueme-t-é qu'i fo me z'i prendre
O moù bon z'ami ! Quinquessin ! [1]
Qu'où glioù dsuessuet—dsin ar de sint.
Allo me quorre de ficelle
Avé n'apondrons-de z'échelle ;
Où ban féde ina yiota tour,
Brovou abuetan de Plitoncourt? —

T'o l'ar de parlo, mai t'ameye,
Te poù allo anchon te feye,

Or, Peillon, frais comme une primevère jaune, — avec sa culotte déchirée au derrière, — arriva sans se faire attendre : — « Comment faudra-t-il que je m'y prenne, — ô mes bons amis, qu'est-ce que c'est ?... [1] — leur dit-il d'une voix de Sainte-n'y-touche, — allez me quérir de la ficelle, — nous attacherons des échelles (à la suite l'une de l'autre) — ou bien construisez une tour élevée — braves habitants du village ?... »

— Tu as l'air de parler et tu ne dis rien qui vaille ! — tu peux

[1] Quinquessin : Allusion à une chanson bourguignonne :

..... Quinquessin, mon ami !...
— Savez-vous bien que ma femme est morte !
— Laquelle ?
— Celle qui faisait du tapage à la maison ;
Puisque la coquine est morte,
Elle ne mettra plus d'eau dans mon vin !

Où ban baglié ton pan benâ
Car te porle cueme in bena ! —
Insuet gli fuet Jan la Berglière,
Que gliove in paquet de mayiere :
— Qu'en penso-vous, dsuete ménò !
Où vâ po pli long que son no ? —

Lou conseglié dsi : (O merveglie !)
« Adsuete toute le bareglie !
Gliuena si l'otra ampuelari
Et pâ dessi vous montari ;
N'oùbliyié po voutron grand còuivou.
I fo avò que je vous suivou :
Avé de lessi bian coulâ
Ne biyaron netrou soulâ ! —

— Bravo ! repondsuet Jan Cliaquetta
En fassan soùto sa casquetta :
Tsuet te seré della Sint-Clior
Te tsuere bian le choùse où clior !
Per iquian i gnia gin d'entrove.
Descendâ toù dsan voutre cove ;
Et charché dsan toù loù ceglié

Le bareglie àlloù touneglié ? —

aller mener paître tes brebis — ou bien offrir ton pain bénit — car tu t'exprime comme un bénet ! — ainsi lui dit Jean le Simple — qui liait un paquet d'échalas : — Qu'en pensez-vous, dites, camarades ! — il ne voit pas plus long que son nez ?

« Le conseiller dit : (O merveille !) — apportez tous les tonneaux, — vous les empilerez l'un sur l'autre — et puis vous monterez (au) dessus ; — n'oubliez pas votre grand balai .. — Il faut également que je vous suive : — avec du lessif bien moelleux, — nous lessiverons notre soleil !

— Bravo ! répondit Jean Garde, en faisant sauter sa casquette : — toi, tu seras de la Saint-Clair, — car tu parles bien clairement ! — dans vos caves descendez tous ; — pour cela il n'y a pas d'entraves, — et ramassez dans vos celliers — les fûts des fabricants de tonneaux ? —

Aussitôt que la pile fut achevée — tous (les) trois sans se faire de

Suetoù que fu fignia la puela,
Toù trâ sans se feré de buela,
Enroupo deglioù perdessi
Gropligliran jesqu'où dessi ;
Mai moleur vé te feré fiche !
— Lou tron doù bon Dsé loù z'équiche!
Fuet lou maniglié : — Ne sont co...
Manque l'oteur dsin barricò !
Et pli for glioù fésié : « Canaglie !
Monto-ne incore ina fûtaglie ? —
Lou Maire repondsuet : « Bian vrâ !
N'ont pli de fût, i sont toù prâ...
Cuema t-é qu'i ne foudra fére ? »

I t'ésia delloù satsuesfére,
Fuet l'adejoint tout argougliou :
Prenon lou dessò... — Patafioù !...

MERI D'EXILAC.

(la) bile — de leur par-dessus enveloppés, — (ils) grimpèrent jusqu'au faîte ; — mais (ô) malheur ! va te faire fiche ! — le tonnerre du bon Dieu les écrase, — dit le marguiller... Nous sommes refaits ! — (Il) manque la hauteur d'une feuillette ! — et plus fort leur disait : Canaille, montez-nous encore un tonneau ? — Le maire répondit : vraiment ! — Il n'y a plus de futaille, elle est toute empilée... — Comment faudra-t-il faire ? » — « Il est aisé de les satisfaire, — dit orgueilleusement l'adjoint : — prenons la futaille de dessous !... » Patatras !...

CHRONIQUE

Notre confrère et collaborateur, M. Maurice Grammont, vient d'obtenir un prix à l'Institut, pour son livre si intéressant et si apprécié sur *la Dissimilation consonantique dans les Langues Indo-Européennes.*

Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales. — La Section des Lettres ouvre un Concours pour l'année 1897. Voici le programme :

1° *Poésie française*, sujet facultatif de 40 à 200 vers ;

2° *Nouvelle, conte ou description*, ayant trait à un sujet local, sujet facultatif en prose française de 50 à 500 lignes ;

3° *Monographie locale*, sujet facultatif en prose française.

Les prix décernés consisteront en médailles.

Il ne sera tenu compte que des compositions écrites sur le recto.

Les ouvrages devront être adressés à M. le Président de la Société avant le 15 octobre 1897. Chaque composition *non signée,* devra se rapporter à une enveloppe cachetée, contenant le nom, l'adresse et la signature de l'auteur ; ces désignations seront remplacées par une épigraphe, si l'auteur désire garder l'anonyme. Extérieurement, l'enveloppe portera le titre de l'ouvrage. Les manuscrits ne seront pas rendus.

Le Gérant responsable : P. Hamelin.

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE

DU LANGUEDOCIEN MODERNE

LE PATOIS DE LÉZIGNAN (AUDE)

(*Dialecte Narbonnais*)

(Suite)

TRAITEMENT DES CONSONNES[1]

CHAPITRE V

GUTTURALES : C, Q, G.

C.

1° C + A, O, U (C vélaire)

56. A. — C + A initial reste intact.

cauam	cabo	cave
carum	car	cher
castellum	castel	château
cathedram	cadièro	chaise
*capum	cap	chef

57. EXCEPTIONS. — *Caballum* a donné *chabal*. * *Caminariam* a donné *chiminhèro*. Le *c* est encore représenté par *ch* [2] dans le mot *charnhèro* qui est un emprunt au français.

[1] Nous avons adopté en général pour le *Consonantisme* l'ordre de M. BOURCIEZ dans sa *Phonétique française* (Paris, Klincksieck, 1889), ordre déjà adopté par M. DEVAUX dans son ouvrage *Essai sur la langue vulgaire du Dauph. sept. au Moyen-Age*, Paris, 1892. Nous l'avons quelque peu modifié à l'occasion.

[2] Pour la prononciation de *ch* initial cf. CH. III *Les sons et leur notation*, in fine. Autres mots avec *ch* inital : *chaupi* (fouler aux pieds) *chauma*, fr. chômer, *charra* (bavarder) *chautchas* (flaque d'eau) etc. Pour *ch* venant de *s* initiale, cf. au traitement de *s* initiale. En dehors de l'initiale nous nous sommes décidé à écrire *tch* qui représente mieux le véritable son que *tj*.

C initial + *a* s'est affaibli en *ga* dans le mot *gat* = lat. vulg. *cattum* (cf. it. *gatto*, esp. *gato*, cat. *gat*)

Ca s'est encore affaibli en *ga* dans le mot *gabio* = *caueam* et dans son dérivé *gajel*, sorte de cage à barreaux de bois. Il s'est affaibli aussi — probablement par un phénomène de phonétique syntactique — dans le mot *ganibo* (gros couteau) emprunté au français.

58. B. — *Ca* appuyé en latin reste dur dans le dialecte lezignanais.

arcam	arco	arche
barcam	barco	barque
*brancam	branco	branche
buccam	bouco	bouche
uaccam	baco	vache

59. Si l'appui au lieu d'être latin est roman, le traitement est différent.

1° *d'ca* = *tch* et *j* (après une nasale un élément dental très faible s'introduit dans la prononciation entre *n* et *j*.)

iudicare	jutcha	juger
manducare	manja	manger
praedicare	pretcha	prêcher
*uindicare	benja	venger

2° *n'cum* = *nj* et *nch*.

diem dominicum	dimenje	dimanche
*manicum	manche	manche

3° *r'ca* = *g*.

*carricare	carga	charger
amaricare [1]	amarga	(être amer)

Nota. — Le groupe roman *l'c* ne se modifie pas dans :

collocare	coulca	coucher

[1] *Fabricam*, a donné *fargo* dans l'Ariège ; il faut sans doute voir un dérivé de ce mot dans l'expression narbonnaise *malfargat* = mal accoutré, lat. *male fabricatum*.

60. C. — CA INTERVOCALIQUE. — Ca précédé d'une voyelle passe à *g*; quelquefois il devient *i*.

amicam	amigo	amic
*ficam	figo	figue
lactucam	laitugo	laitue
locare	louga	louer
necare (?)	nega	noyer
spicam	espigo	épi

Il faut remarquer que, quand *ca* est précédé de *i* (latin ou roman), le *c* tend à passer à *i* et à se confondre avec l'*i* qui précède.

secale	sial	seigle

On entend de même quelquefois *fiyo* à côté de *figo* et même *braios* à côté de *bragos*.

61. EXCEPTIONS. — *Micam* ne donne pas *migo*, mais *mico*. Les mots composés dont le primitif était terminé par un *c* final n'affaiblissent pas ce *c* en composition. Ex : *trauca* (trouer) de *trauc*; *enraucat*, (enroué) de *rauc*, etc.

2° C + O + U

62. A. C + O + U. — Reste intact en syllabe initiale.

collum	col	cou
coquere	kèire	cuire
cordam	cordo	corde
corium	kèr	cuir
curam	curo	(besoin)

Par exception il s'est affaibli en *g* dans le mot *gorp* = *coruum*. Ce mot doit d'ailleurs s'être confondu avec *gorp* [1] = *corbem*.

Par exception aussi il est passé au son *ti* dans le mot *tioul* = *culum*. (*Ti* est passé à *ch* dans la partie occidentale du département de l'Aude où l'on dit *choul*.)

63. C + U APPUYÉ. — Quand *c* suivi de *u* est appuyé, le traitement diffère suivant la consonne qui précède.

[1] *Gorp* est le nom de la hotte qui sert à porter les raisins. *Gorpejaire* = celui qui porte la hotte, *gorpeja* = porter la hotte.

1° *n'cum* [1] donne *j* ou *ch*.

canonicum	canounje	chanoine
* monicum	mounje [2]	moine
diem dominicum	dimenje	dimanche
* manicum	manche	manche

2° *d'cum, t'cum* donnent *tch*.

* fidicum	fetche	foie
mansionaticum	mainatche	enfant
siluaticum	saubatche	sauvage
uillaticum	bilatche	village

3° *r'cum* = *rg*.

clericum	clerge [3]	clerc
uerecundiam	bergounho	vergogne

C + O, V, INTERVOCALIQUE

64. 1° Dans les mots où le groupe *cu* porte l'accent *c* passe à *g*.

* acuculam	agulho	aiguille
* acutiare	aguza	aiguiser
nec unus	digus	(personne)
securum	segur	sûr

2° Lorsque *c* est après l'accent, il tombe dans les mots comme

* facunt	fan	ils font
* faco	fau	je fais

C FINAL

65. 1° Le *c* final de la terminaison latine *ac* disparaît sans laisser de traces dans les mots :

illac	la
ecce hac	sa [4]

Mais il passe à *i* dans l'impératif *fai* = *fac*.

[1] Le traitement de *n' cum* = *rg* semble se retrouver dans le mot *demargat*, littéralement *demanché*, lat. * *demanicatum*.

[2] *Moine* à chauffer le lit.

[3] Enfant de chœur.

[4] Usités dans les expressions *en sa, en la*.

2° C final latin après *o* tombe dans les mots :

eccum hoc	ako	(cela)
hoc	o	(oui)

3° C devenu final en roman après *a*, *o*, ou après une diphtongue se maintient et reste dur.

focum	foc	feu
iocum	joc	jeu
lacum	lac	lac
locum	loc	lieu
raucum	rauc	rauque
paucum	pauc	peu

Cf. encore *mèuc* (*faire mèuc* en parlant d'un fusil signifie *rater*) *trauc*, etc.

66. 4° Le *c* double devenu final en roman est passé naturellement à *c* simple et est resté sous cette forme :

beccum	bec	bec
saccum	sac	sac
siccum	sec	sec

5° C devenu final en roman après *n*, *r*, reste dur au singulier :

* bancum	banc	banc
porcum	porc	porc

Il disparaît au pluriel, parce que la langue se refuse à prononcer un groupe de trois consonnes et on a *pors*, *bans*, etc.

C PALATAL (C + E, I)

67. INITIAL. — Dans les mots où *c* initial est suivi de *e*, *i*, il passe à la sifflante dure *s* :

caelum	sèl	ciel
cementum	simen	ciment
centum	sent	cent
ceram	siro	cire
cibatam	sibado	(avoine)
cinerem	sendre	cendre

68. C PALATAL APPUYÉ. — Si l'appui est latin, *c* passe à la sifflante dure.

uincire	bensi	(venir à bout de)

Toutefois si la consonne sur laquelle s'appuie le *c* est *l*, la sifflante est douce au lieu d'être dure :

mulcire [1]	mouzi	(traire)

Si l'appui est roman, *c* passe également à la sifflante douce.

*ilicinam	auzino	yeuse
pulicem	piuze	puce
*pullicellam	piuzèlo	pucelle
salicem	sauze	saule

69. Dans les mots * *dodecim*, *tredecim*, *sedecim*, où le groupe roman est composé d'une dentale, plus une gutturale, la combinaison *dc* donne *ts*.

*dodecim	doutse	douze
sedecim	setse [2]	seize
tredecim	tretse	treize

C PALATAL INTERVOCALIQUE

70. C palatal intervocalique passe à la sifflante douce *z*.

* cicerem	séze	(pois chiche)
* lucīre	luzi	luire
placere	plazé	plaisir
racemum	razin	raisin
uicinum	bezi	voisin

71. Le traitement de *c* double devenu intervocalique dans les composés de *ecce*, *eccum*, est soumis à des lois différentes.

Ecce hic donne les deux formes suivantes : *aisi* et *aichi*, *s* étant passée à *ch* après *i*, suivant une tendance constante de notre dialecte.

De même *ecce istum* donne *aicheste* et plus rarement *aiseste*.

Les composés de *eccum*, au contraire, donnent les formes en *c* dur suivantes beaucoup plus usitées :

eccum istum	akeste
eccum illum	akel
eccum hic	aki

[1] Cf. le mot dérivé *moulzéire* (sobriquet.)

[2] Mais *undecim* = *ounze*, à cause de la nasale.

Ainsi donc *c* double intervocalique passe à *s* (*ch*) quand appartient à la forme *ecce* et reste dur quand il appartient la forme *eccum*.

72. C des paroxytons latins devenu final passe au son *ts*.

perdicem	perdits	perdrix
crucem	crouts	croix
decem	dèts	dix
uocem	bouts [1]	voix

Il faut remarquer à propos de ces exemples que les final se renforcent en général dans notre dialecte ; c'est ainsi qu nous avons ici *ts*, au lieu de *s* douce.

73. CI. — *CI* donne *s* dure.

* calceam	causo	chausse
* ericionem	airisou	hérisson
* maccionen	masou	maçon
* mordacias	mourdàsos	(pincettes)
* peciam	pèso	pièce.

NOTA. — *Achium* est devenu *az* dans *bracchium* = *br* (*Laqueum* n'a pas laissé de traces).

74. PASSAGE DE C A U. — Ce phénomène se remarque dan quelques mots seulement. Il s'observe dans les deux mo *Jaume* [2] = *Iacobum*, * *Iacmum*, et dans *graulo* (corneille) = * *graculam*.

Enfin, peut-être faut-il voir dans le mot *lauzert* = *lacertum* (Cf. cat. *llauert*) un développement adventice de *u* devant *c*

GROUPES CR, CL, CT

75. A. — 1° CR initial reste tel quel [3].

crimen	crime	crime
crinem	crin	crin

[1] Forme empruntée au français : *bouès*.

[2] *San Jaume*, nom d'une métairie à quelques kilomètres de Lézigna

[3] Exception *gras* comme en français. Cf. aussi le mot *grapaut* = *crapaud*.

2° CR intervocalique s'affaiblit en *gr*.

acrem	agre	aigre
macrum	magre	maigre
* uinum acrem	binagre	vinaigre

3° Mais le *c* du groupe *cr* est passé à *i* dans l'infinitif des verbes.

coquĕre (cocĕre)	kèire	cuire
facere	faire	faire
* placĕre	plaire	plaire

76. B. — 1° CL initial reste.

classicum	clas	glas
clauem	clau	clef
clauellum	clabel	(clou)

2° Dans le groupe *scl*, *cl* reste également intact.

masculum	mascle	mâle

Cf. encore *muscle* = *musculum*, moule.

3° CL intervocalique donne *l* mouillée (*lh*).

apiculam	abelho	abeille
auriculam	aurelho	oreille
maculam	malho	maille

CL intervocalique s'est affaibli en *gl* dans le groupe *cl* de *ecclesiam* et est devenu initial : *glèizo* = (*ec*)*clesiam* [1].

77. L mouillée (*lh*) provenant de *cl* s'est asséchée quand elle est devenue finale suivant une loi constante de notre dialecte (cf. infra : traitement de *l*).

C'est ce qui fait que le *c* du groupe *cl* n'est plus reconnaissable dans les mots comme *trèl* = *torculum*, * *troculum* (cf. § 40, n), *fenoul* = *fenuculum*, *jinoul* = * *genuculum*, etc.

CT

78. — Le *c* est passé à *i* dans ce groupe.

* coctare	(se) couita	(se hâter)
coctum	kèit	cuit
dictum	dit (pour *diit*)	dit

[1] Cf. aussi le mot *rèino-glódo* = fr. *reine-claude*.

factum	fait	fait
*lactem	lait	lait
noctem	nèit	nuit

Le groupe *ct* a donné *tch* et *tt* dans quelques mots[1]. * *Pectinem* = *penche* avec *n* adventice. Cf. encore *frutto* (rare) = les fruits, *patcho* = *pactam* (rare).

Le *c* du groupe *nct* a disparu sans laisser de traces dans le mot *sant* = *sanctum*.

Mais *nct* est passé à *nch* dans les mots : *unctam* = *uncho* (nom verbal de *uncha* inusité) ; *punctam* = *pouncho* (rare), de *pouncha* (usité). *Punto* est d'ailleurs plus fréquent et est exclusivement employé pour désigner un *clou*.

SC

79. Pour le groupe *sc* le traitement est double : tantôt *sc* final ou médial a été maintenu.

*boscum	bosc	bois
muscam	mousco	mouche
uiscum	besc	(glu)

Cf. encore *fresc* (frais), *clèsco* (coquille du limaçon), *desc* (corbeille), etc.

Tantôt *sc* est passé à *cs* et a été traité sous cette nouvelle forme comme *x* dont nous occupons ci-dessous : *c* s'est résolu en *i*, et *s* sous son influence est passée à *ch*.

fascem	faich	faix
* musc + alem	mouchal[2]	moucheron
*pascuentiam	paichenso	
piscem	peich	pois(son)
uascellum	baichèl[3]	vaisseau

Ce traitement est constant dans les verbes en *scere*.

crescere	creiche	croître
cognoscere	couneiche	connaître
*nascere	naiche	naître

[1] *Ct* dans les mots français passés en patois s'est réduit uniformément à *tt*. *Dottou* = docteur, *atte* = acte, *ottobre*, etc.

[2] On a aussi *mouisal* dans les dialectes voisins à l'est.

[3] Foudre à vin.

Enfin *sc* est passé à la sifflante dure *s* dans quelques rares mots.

descendere	desendre	descendre
*lusciniolum	rousinhol	rossignol

X

80. Des deux éléments qui forment *x* (c + s) le premier passe à *i* (quand *x* est intervocalique) et le deuxième sous l'influence de cet *i* passe à *ch.*

coxam	kèicho et kèiso	cuisse
examen	echan	essaim
fraxinum	fraise et fraiche	frêne
laxare	daicha et daisa	laisser
lixiuum	lesiu	lessive

Final, il donne *ch.*

buxum	bouich	buis
*taxum	taich	blaireau

Dans le mot *sex* où il était final en latin, il a donné normalement *i*, d'où la forme *sieis.* (Le fr. *six* représente une ancienne forme avec triphtongue *sieis.*)

Dans le mot *exagium* une *n* s'est introduite devant *s* dure et on a les formes *ensach* (fr. *essai*) *ensacha* (fr. *essayer*).

81. Dans le groupe *x* + *consonne*, *x* a été traitée comme s'il n'y avait pas d'élément guttural, c'est-à-dire comme *s*, d'où les formes suivantes.

expressum	esprès	exprès
extraneum	estranje	(le pays) étranger
*extranearium	estranjè	étranger
*juxtum [1]	joust	(sous)

Q

82. Initial il reste dur et perd l'*u* qui l'accompagne toujours en latin.

[1] *X* des mots français est prononcée *ts* dans les mots qui sont passes en patois : *etsemple* = exemple, *etsatt* = exact, *etsamèn*, examen, etc.

quaerere	kèrre	quérir
quando	kan	quand
qui	ki	qui
quid	ke	quoi

NOTA. — *Quinque* a donné *sink ;* mais *quinque* devait être passé de bonne heure à * *cinque* (cf. DIEZ, I, 245, l. 2).

83. Intervocalique *q* passe à *g*.

aequalem	egal	égal
equam	ègo	
*sequire	segi	suivre

Après l'accent, il tombe dans *coquere* = *kèire* venant vraisemblablement de **cocere*. (Cf. *couzino* = fr. cuisine, lat. **cocinam* pour *coquinam*.)

Le mot *aquam* et son dérivé *aquarium* ont un traitement tout particulier. On sait que le traitement de *aquam* présente des difficultés dans la plupart des langues romanes. Nous n'essayerons pas de les résoudre à propos d'un de leurs plus modestes dialectes. Nous nous contenterons de remarquer que dans notre dialecte *aquam* a donné *aigo* ce qui confirmerait l'hypothèse **acquam*.

Quant à *aquarium*, il a été traité différemment encore : le *q* est passé à *i* et on a la forme *aiè* = évier. (On a aussi la forme *aièro*, *ièro* avec apocope, de *aquariam*.)

G

84. G INITIAL. — Devant *a*, *o*, *u*, il reste dur.

gabatam	gauto	joue
gallinam	galino	*a. fr.* geline
*garbam	garbo	gerbe
guttam	gouto	goutte

85. EXCEPTIONS. — *Jaune* = *galbinum* est sans doute un emprunt au français. *Cambo* = *gambam* nous représente, au contraire, un traitement tout différent du français.

86. G initial devant *e*, *i*, s'affaiblit en *j*.

gelare	jala	geler
*gemire	jemi	gémir

*genuculum	jinoul	genou
gingiuam	jenjibo	gencive

87. G MÉDIAL.— G reste dur devant *a*, *o*.

plagam	plago	plaie
*dogam	dougo [1]	douve

EXCEPTION. — *Ligatum* a donné *liat* où *g*, passé à *i*, s'est confondu avec l'*i* qui précède.

Devant *e*, *i* il s'est affaibli en *j*.

*legire	leji	lire

Il faut noter l'étrange passage de *g* à *d* dans *andialo* = *anguillam*.

88. G appuyé reste dur devant *a* (*o*), *u*.

*aspargulum	espargoul	asperge
purgare	purga	purger

Il passe à *j* devant *e*, *i*.

marginem	marje	(tertre)

89. CHUTE DU G INTERVOCALIQUE. — Le *g* intervocalique tombe dans les combinaisons *a*, *e*, *u* + *g* suivi de *u*, *o*.

Ex.:	coagulare	caula	cailler
	ego	iéu	je
	fagus	faus	hêtre
	tegulum	teule	tuile

Il est tombé aussi dans *magis* (p. e. *mage* ?) qui a donné *mai*.

GROUPES GR, GL, GN, etc.

90. GR.— 1° GR initial reste tel quel

*granam	grano	graine
gramen	agran	(chiendent)

2° Dans l'intérieur des mots *gr* latin ou *g'r* roman restent.

mille grana	migrano	grenade
nigrum	negre	noir
pigrum	pigre (*rare*)	paresseux

[1] On entend aussi *douo* avec chute du *g*.

91. GL. — 1° Initial il reste.

glandem	glan	gland
gloriam	gloryo	gloire

Exception. — Il s'est assourdi en *cl* dans *clouco* (poule qui couve) *cloucado* (nichée de poulets) qui se rattachent au verbe * *glocire*. (Cf. M.-Lübke : 1,478).

2° GL à l'intérieur des mots passe à *l* mouillée (*lh*).

* strigilam	estrilho	étrille
uigilare	belha	veiller

3° GL appuyé ne change pas.

singulum	single [1]	
* singluttum	sanglout	sanglot
strangulare	estrangla	étrangler

GM.— Dans le mot *sagma* (σάγμα) le *g* remplacé par *l* a donné *u*, d'où *saumo* (ânesse) Cf. Meyer-Lübke, 1,§.403, 5. Cf. aussi Diez, *Gr. des L. R.* I, pp. 54, 251.

92. GN, NG.— Le groupe *gn* latin à l'intérieur des mots passe à *n* mouillée (*nh*). Il en est de même pour le groupe *ng*.

plangere	planhe	plaindre
pugnam	pounho	poigne
* pugnalem	pounhal	poignard

Le groupe *gn* passe à *n* double dans les mots :

sanguinare	sanna	saigner
signum	sinne	signe

Gn doit s'être réduit à *n* dans le mot *cognoscere*, puisque nous avons *couneise* dans notre dialecte. Cf. italien *conoscere* et esp. *conocer*.

93. GN devenu final en roman donne une *n* sèche, qui autrefois était mouillée puisque les dérivés la rétablissent.

pugnum	pun	poing
stagnum	estan	étang

[1] Raisin qui vient *seul* à l'extrémité d'un cep.

Dérivés avec *n* mouillée : *pounhal, Estanhol,* etc.

NG devenu final en roman donne *nc*,d'après la loi générale qui veut que les finales se renforcent.

longe	lenc	loin
* sanguem	sanc	sang

94. Enfin le groupe roman *g'd, g't* final s'est réduit à la dentale forte, sans que le *g* laissât de trace.

frigidum	fret	froid
digitum	det	doigt
rigidum	réte [1]	raide

Mais on a * *brugitum* = *brutch*, cf. *fugit* = *futch.*

GI. — Ce groupe passe à *tch* dans les rares mots latins où il se trouve.

exagium	ensatch	essai
horologium	relotche	horloge

I

95. I était semi-consonne dans certains mots latins. Initial ou intervocalique, il est traité dans notre dialecte comme en français et donne *j*.

deiam	déjà	déjà
* iectare	jita	jeter
iocum	joc	jeu

Il s'est renforcé en *ch* dans *chèzus, chèz* = *Iesus,* qui est une formule d'exclamation.

96. Devenu final en roman, il s'est maintenu sous forme de *i* (voyelle, deuxième élément d'un diphtongue) dans :

maium	mai	mai

97. I est surtout intéressant comme deuxième élément de certains groupes ; nous avons vu déjà les groupes *ci, gi* ; nous verrons plus loin les groupes *pi, di, bi,* etc. Il s'est d'ailleurs résolu quelquefois en voyelle dans les groupes *ti, si, di, li,* comme nous l'avons vu au ch. III, §, 70.

[1] Avec voyelle d'appui.

CHAPITRE VI

DENTALES.— T, D, S, Z.

T

98. INITIAL.— T initial persiste.

terram	terro	terre
*trepalium	trabal	travail
*trippam	tripo	tripe
turrem	tourre	tour

99. T médial appuyé ne se modifie généralement pas.

cantare	canta	chanter
*pentecostam	pantacousto	pentecôte
ueritatem	bertat	vérité
uirtutem	bertut	vertu

matutinus *mattinus matis matin

100. Exceptionnellement, quand l'appui est roman, il est passé à *d*, puis à *s* puis à *r*, dans le mot *couire* qui renvoie à *cubitum*, * *cubtum*, * *cubdum*, etc.

Le *t* s'est aussi assibilé et est ensuite passé à *r* dans le mot *plaireja* = (plaider) *plaidoyer* = * placiticare.

101. Dans le groupe roman *dt*, *t* appuyé est traité de deux manières.

1° Ou bien il passe à *d* et le premier *d* disparaît.

Ex.:	*tenditam	tendtam	tentam	*tendo*
	*renditam	—	—	*rendo*

2° Ou bien il se maintient sous sa forme dure comme dans le mot :

uenditam bento [1] vente

T INTERVOCALIQUE.

102. T intervocalique passe régulièrement à *d*.

catenam	cadeno	chaîne
maturum	madur	mûr

[1] Ce n'est peut-être qu'une forme française avec la prononciation languedocienne.

mutare	muda	muer
putare	pouda	(tailler la vigne)
rotare	rouda [1]	rouer
rotundum	redoun	rond
satullum	sadoul [2]	soûl, etc.

103. Exceptions. — Il y a quelques exceptions à cette règle. Ainsi *medietatem* ne donne pas *midat* mais *mitat*. Peut-être le *t* a-t-il été maintenu ici parce qu'il était appuyé à l'origine en roman (*med'tatem*). Il s'est maintenu aussi dans les mots *fatigo* qui est peut-être un emprunt au français dans *utille* qui en est sûrement un et dans quelques autres : *bouta* = voter, etc.

Groupes TR, TL.

104. Les groupes *tr, tl* non initiaux ont donné le même résultat que les groupes *cr, cl*. Il est donc probable que la dentale initiale du groupe était passée à la gutturale correspondante, soit dans le latin populaire, soit dans la période de transformation du latin en roman [3].

Voici quelques exemples :

TL : astulam	asclo	(éclat de bois)
uetulum	bièl	vieil

Exceptions. — TL est passé *l* double dans le mot *espallo* = spatulam. On trouve encore *l* double dans *rolle* = rotulum; mais il faut peut-être voir ici un emprunt au français ; on prononce aussi *molle* = modulum [4].

TR : matrem	maire	mère
nutrire	nouiri	nourrir

[1] Sens : *rôder*.

[2] *Rassasié*.

[3] Pour le groupe *tr* en particulier une autre théorie veut que le *t* se soit affaibli successivement en *d*, *s*, et qu'il soit ensuite passé à *i*. Cf. dans notre dialecte le traitement de *s* dans les groupes syntactiques : *ei meu* = *es meu*.

[4] Il faut noter que *tl* passé à *cl* est resté sous cette dernière forme dans le mot *asclo* (éclat de bois) = *astula* et le verbe dérivé *ascla*. Cf. Diez, *Gr. des L. R*, I, 195, n.

patrem	pàire	père
petram	pèiro	pierre
uitrum [1]	beire	verre

TR appuyé ne se modifie pas :

capistrum	cabestre	caveçon
mittere	metre	mettre

T FINAL

105. T final reste après une voyelle tonique libre ou entravée :

digitum	det	doigt
mortem	mort	mort
* terratum	terrat	(toit)
ueritatem	bertat	vérité
uestitum	bestit	vêtu

Il ne sonne plus dans le mot *cour* par analogie p. e. avec les mots comme *jour*, *four*, mais on l'entend souvent dans le composé *baso-court*, *basse-cour* [2].

T tombe quand il est final après une voyelle atone, ce qui est le cas pour la 3e personne des verbes de la 1re conjugaison.

amat	aimo, etc.
portat	porto

Enfin il ne sonne plus dans les participes présents :

aiman,	aimant
fagén	faisant, etc.

TI

106. TI passe à *s* douce (z) quand il est avant l'accent :

* acutiare	aguza	aiguiser
* puteare	pouza	puiser
rationem	razou	raison
titionem	tizou	tison

[1] J'ai aussi entendu l'expression *a reire* qui est la forme de l'ancienne langue *reyre* = *retro*.

[2] Un *t* final non étymologique s'est aussi développé dans les mots *apit* (céleri), *rabet* (radis).

Dans ces cas, comme on le voit, l'*i* a complètement disparu et a servi à assibiler le *t ;* il arrive quelquefois que *i* persiste et alors le *t* s'arrête dans son affaiblissement à *s* dure.

gratiam	gràsio	grâce

T s'est arrêté à *s* dure avec disparition complète de *i* qui suit dans

*platteam	plaso	place

Cf. aussi le mot *serbisi* où *s* représente *t* et où l'*i* semi-voyelle s'est maintenu sous forme de voyelle. (Cf. le traitement des groupes *ci, di, li* (*ôrdi, oufisi, ôli*) ch. III. 7.)

TI après l'accent et devenu final en roman est traité différemment suivant les mots.

Il passe à *ts*, c'est-à-dire, à *s* finale renforcée dans les mots suivants :

pretium	prèts	prix
puteum	pouts	puits

Il passe à *ch* dans le mot

palatium	palaich	palais

T'C (TIC)

107. Du groupe *ti* il faut rapprocher le groupe *t'c* qui est représenté dans notre dialecte par *tch.*

*formaticum	froumatche	fromage
*mansionaticum	mainatche	

Cf. supra. Traitement de C : groupe *t'c* §. 63. B, 2°.

108. Le groupe *cti* est représentée par *ts.*

functionem	fountsiu	fonction, etc.
lectionem	litsou	leçon

Mais * *tractiare* = *trasa*, comme * *captiare* = *casa* (chasser).

D

109. Initial il reste, sauf dans le groupe *di.* (Cf. infra § 119.)

* deoperire	doubri	ouvrir

diem iouis	dijóus	jeudi
* disieiunare	dejuna	dejeuner
dubitare	douta	douter
durum	dur	dur

110. INTERVOCALIQUE. — Il passe à *z* quand il est intervocalique.

* adaquare	azaga	(arroser)
audire	auzi	ouïr
nodare	nouza	nouer
peduculum	pezoul	pou
* prudĭre	pruzi	(cuire) [1]
uidere	beze	voir

Il peut s'affaiblir davantage et tomber complètement ; une consonne s'introduit alors entre les deux voyelles qui sont en hiatus.

codam	cougo	queue

Enfin dans *cicadam* il est passé à *l* par dissimilation : lang. *cigalo* = *cicadam* (it. *cicala*).

D COMMENÇANT UN GROUPE

111. A. — D'R disparaît après la diphtongue *au* dans le mot *claure* (rare) = *claudere*.

B. — Après une voyelle *d'r* est généralement traité comme *t'r*, c'est-à-dire par conséquent comme *c'r* (= *ir*).

cathedram	cadiero [2]	chaise
credere	creire	croire
* quadrum	caire	
* uidĕre	beire [3]	voir

NOTA. — Le *d* passé à *i* s'est confondu avec l'*i* précédent dans * *ridĕre* = lang. *rire* (*riire*, *rire*).

Après une consonne *d'r* reste.

[1] Venu par dissimilation de *prurio*. Se dit en parlant d'une douleur. Le véritable équivalent de *cuire* fr. employé dans ce sens est *escóire* qui représente *ex-coquere*, où *o* = *uo*, *o*. Cf. au contr. *coquere* = *kéire*.

[2] Ici *dr* a influencé l'*e* qui précède et a amené sa diphtongaison. Cf. supra.

[3] *Beire* est aussi la forme dérivée de *uitrum*.

findere	fendre	fendre
uendere	bendre	vendre

112. D'C. — Ce groupe a été déjà traité au *c*. Si nous en parlons ici, ce n'est que pour noter la chute du *d* dans le mot

* radicinam	rasino	racine

113. D'V (semi-consonne). — Dans ce groupe le *d* disparaît.

* aduallem [1]	abal	aval

114. D'V (voyelle). — Il semble que dans ce groupe l'*u* qui suit le *d* soit venu passer devant le *d* pour former avec l'*i* la diphtongue *eu*.

uiduum	beuze	veuf

115. ND. — Ce groupe s'est réduit à *n* dans les rares mots où il se rencontre. (Cf. le traitement de ce même groupe *nd* en catalan.)

prehendere	prene	prendre
uerecundiam	bergounho	vergogne

D FINAL

116. D final tombe en général ; mais s'il est appuyé il a une tendance à persister.

Appuyé :	quando	can	quand
	subinde	souben	souvent
Mais :	* deunde	dount	dont
	uiridem	bert	vert

D'ailleurs dans les cas où il n'est pas sensible, comme dans *can = quando,* il reparaît en liaison, et on dit *cant èroun =* quand ils étaient.

Exemples de *d* final non appuyé :

fidem	fe	foi
pedem	pè	pied

117. EXCEPTIONS. — Il s'est maintenu dans un mot en se durcissant en *t ;* ex. : *nudum = nut.*

[1] *Là-bas.*

Dans deux autres mots il est passé au son *ts*. Ce sont les mots *nodum* = *nouts* et *nidum* = *nits*. Ce son *ts* = *d* final doit s'expliquer par l'influence du radical des verbes *nod* et *nid* qui sont dans notre dialecte *nouza* = *nodare* et *aniza* = * *adnidare*. Notre dialecte, nous l'avons vu (sup. traitement de C § 72) a une tendance à renforcer *s* finale douce *z* en *ts* (*crucem* = *crouts*); c'est ce qui fait que nous avons *nouts* et *nits*, représentant *nodum* et *nidum*.

MEYER-LÜBKE dit (*Gramm. des L. R.* I, § 437) : « *Nidus* est le seul mot en *id ;* au nom. sing. *itz*... il s'est confondu avec les nombreuses formations en *itz* de *īciu, ītiu*... » Mais cette explication ne vaudrait pas pour *nodum*.

118. D EUPHONIQUE. — Ce *d* s'est développé comme en français entre *l* et *r*, *n* et *r*.

diem ueneris	dibendres	vendredi
* calere habet	caldra	il faudra
tenere habet	tendra	il tiendra

DI

119. Initial et devant une voyelle ce groupe passe à *j* dans le mot :

diurnum	jour	jour

Il est resté au contraire sans changement dans les noms des jours de la semaine : *dibendres*, *dimenje*, etc.

120. INTERVOCALIQUE. — Le groupe *di* est passé à *j*.

inuidiam	embejo	envie
* radiare	raja	(couler)

121. Final ce groupe donne *tch*, qui n'est qu'un *j* renforcé [1].

medium	miètch	mi
modium	miètch	muid
podium [2]	pech	(n. propre)

Quelquefois après l'accent les deux éléments qui forment le groupe *di* se maintiennent. *Hordeum* = *ordi* comme *sèruitium* = *serbisi*. (Cf. supra., ch. III, 7.)

[1] Cf. *miètch* mais féminin *mièjo* (*mediam*).

[2] P — e. *tourje* = * *turdium* avec *e* comme voyelle d'appui.

S

122. Initiale. — Elle reste dure, comme elle l'était en latin dans cette position.

sabucum	saüc	sureau
serpentem	serpen	serpent
seruire	serbi	servir
* sortire	sorti	sortir

Elle est passée à *f* dans le mont *fiula* qui renvoie à *sibilare* devenu * *fibulare.*

123. A l'initiale *s* a une tendance à passer à *ch* quand elle est suivie de *i*. Un des exemples les plus caractéristiques est celui fourni par la première personne de l'indicatif de *èse* = être. On dit *chóu* (je suis) plutôt que *sióu*. D'autres exemples peuvent être signalés : *chuka* = sucer (lat. *succare*) *chiringo* = fr. *seringue.*

Même à l'intérieur des mots cette tendance de *s* à passer à *ch* se manifeste dans le traitement de mots comme **exsucare* = *echuga* (essuyer) et **exsarmentare* = *echermenta* (amasser les ceps de vigne, les *sarments*).

124. Intervocalique *s* devient *s* douce (*z*).

causam	cauzo	cause
pausam	pauzo	pause

Dans le mot *serièro*, (cerise)[1] dont nous nous sommes occupé plus haut (§ 16) le passage de *s* à *r* a été amené par l'assimilation de *s* à *r* et par changement de suffixe (**cerariam* pour *ceraseam.*)

groupe SM

Dans ce groupe *s* passe à *r* ou disparaît par amuissement.

Elle passe à *r* dansles deux mots empruntés au français *catéchirme* fr. catéchisme et *rumatirme* fr. rhumatisme (pour ce dernier mot on a aussi la forme avec *sm*). Il faut sans doute voir encore un exemple de rhotacisme dans le mot

[1] Le rhotacisme a laissé de nombreux exemples dans l'ancienne langue; cf. à ce sujet l'intéressant article de M. A. Blanc (*Revue des L. R.*, 1897, février-mars, *Narbonensia*).

orgo = odeur, qui doit renvoyer au grec ὀσμὴ (cf. it.*orma*).

Par contre, elle passe à *i* dans le mot *èime* = lat. *aestimum* (cf. *supra*, § 49), et dans le mot *cataplaime* = fr. *cataplasme*.

NS

125. S est resté dure dans les rares mots où *n* s'est maintenue.

consilium	counsel	conseil
pansam	panso	panse

En général *s* a donné *z* (*s* douce)

mensem	mez	mois
mensuram	mezuro	mesure
pensare	peza	peser

Cela s'explique par ce fait que *ns* s'était déjà réduit à *s* dès la latinité vulgaire et même avant pour certains mots ; dès lors *s* a été traitée comme si elle était intervocalique.

126. Devant les groupes *sp*, *sc*, *st*, s'était développé déjà dans la latinité vulgaire un *i* (bref) devenu en lang. *e* fermé. D'où les formes suivantes :

scalam	escalo	échelle
scribere	escriure	écrire
*spatam	espazo	épée
spatulam	espallo	épaule
spicam	espigo	(épi)
stabulum	estable	étable

127. S première consonne d'un groupe à l'intérieur d'un mot se maintient. (Pour le groupe *sc* traité comme *cs*, *x*, cf. *sup.* § 79 ; cf. aussi Meyer-Lubke, *Gr. des L. R.*, 1, 427.)

aestiuum	estiu	(été)
capistrum	cabestre	chevêtre
cristam	cresto	crête
festam	fèsto	fête
obscurum	escur	obscur
*respondĕre	respoundre	répondre

Cf. encore *bouscatche, clèsco* (coquille d'escargot, etc.), *raspo* (râpe), *gaspo* (grappe), *nèspro* (nèfle), etc.

S formant groupe est passée à *r* dans le mot **consuturare* (du lat. class. *consuere*) = lang. *courdura*.

S est devenue *i* devant *l* et *n* dans les deux mots *bailet* = **uassaletum* et *mainatche* (enfant) = * *mansionaticum*.

S a disparu sans laisser de traces dans les mots *mèmes* et *carème*, qui sont peut-être empruntés au français.

128. S FINALE. — S finale reste sous forme de *s* douce[1].

* bassum	baz	bas
diem iouis	dijóuz	jeudi
diem ueneris[2]	dibendrez	vendredi
illas	eloz	elles
nasum	naz	nez
passum	paz	pas
rasum	raz	ras
Scalas	Escaloz [3]	Escales

129. S + I et SS + I. — S + *i* donne *s* douce.

ecclesiam	glèizo	église
occasionem	oucaziu	occasion

SS + *i* donne *s* dure.

missionem	messiu	mission

Mais on a **bassiare* = *baicha* plutôt que *baisa* où le *ch* est amené par l'*i* qui précède.

AMUISSEMENT

130. Enfin, c'est ici le cas de noter le phénomène important qui se produit dans notre dialecte et dans le dialecte languedocien en général : je veux parler de l'amuissement de *s* finale[4]. Cet amuissement se produit quelquefois (comme nous l'avons vu plus haut §§ 124, 127) à l'intérieur des mots; mais il se produit toujours dans les groupes syntactiques où

[1] Disparue dans *mai* = *magis* et *pu* = *plus*.
[2] Et par analogie *dimècrez* = * *diem mercuris*.
[3] Nom d'un village à 5 kilomètres de Lézignan.
[4] Cf. là-dessus MEYER-LÜBKE, *Gr. des L. R.*, I, p. 101.

s finale d'un mot se trouve devant toute autre consonne que *c*, *p*, *t*.

Ainsi *es lènc* se prononce *ei lènc* (cela est loin); *es naut* se prononce *ei naut* (cela est haut); *es pas bertat*, prononcez: *es pai bertat*; mais il n'y a pas d'amuissement dans le groupe *es pas trop lèu* = *ce n'est pas trop tôt*. Les personnes atteintes d'un défaut de langue (et surtout les enfants) prononcent seuls *ei pai trop lèu*, *ei pai tart* (ce n'est pas tard).

Z

131. Z initial est passé à *j* comme en français dans le mot *jalouz* = *zelosum*.

Il disparaît dans le mot *ladre* = *lazarum*, où il est remplacé par un *d*.

Enfin, intervocalique, il passe à *s* douce (*z*) dans *batiza* = *baptizare*. (On sait que *z* latin n'avait pas le même son que *z* français; le son devait se rapprocher de celui du groupe *ts*.)

CHAPITRE VII

Labiales : P, B, V, F.

P

132. P initial se maintient.

panem	pa	pain
pauonem	pabou	paon
petram	pèiro	pierre
piram	péro	poire
plantam	planto	plante

Par exception, il s'est affaibli en *b* dans le mot *boulza* (administrer une râclée) si ce mot renvoie au latin *pulsare*. Cf. it. *bolso* = lat. *pulsum*.

133. P appuyé se maintient aussi.

*respondĕre	respoundre	répondre
talpam	taupo	taupe

134 P INTERVOCALIQUE. — P. intervocalique passe a *b*.

apiculam	abelho	abeille
capistrum	cabestre	caveçon
coopertum	coubert	couvert
*desapare	desaba [1]	(écorcer)
episcopum	abeske	évêque
populum	piboul	peuplier
ripam	ribo	rive
sapam	sabo	sève

135. EXCEPTIONS. — Mais il y a des mots où *p* ne s'est pas affaibli en *b*.

*capellum	capèl	chapeau
capellam	capèlo	chapelle
*caponem	capou	chapon

Les deux derniers mots renvoient sans doute à des types du latin vulgaire avec double *p*, comme * *cappellam*, * *capponem* et le premier a sans doute pris deux *p* par analogie des autres; ou, s'il n'a pas redoublé le *p*, il l'a gardé dans sa forme dure par analogie des deux autres mots.

Il est resté sous la forme simple dans les mots où il était double en latin.

mappam	napo	nappe
*struppare	estroupa	(envelopper)
stuppam	estoupo	étoupe

Enfin, il ne s'est pas affaibli dans les nombreux mots francisés comme *ocupat*, *bapou* (vapeur), *prope* (propre) et dans les composés de mots où *p* était final, comme *coupat* (coupé), de *cop*.

GROUPES PS, PT, PR.

136. PS. — Ce groupe est assez rare en latin. Il est traité comme *cs* dans les deux mots suivants :

capsam	caicho	caisse
gypsum	jèis	(plâtre)

[1] Et par suite, dans un sens équivalent à celui de *boulza*, donner une râclée. Cf. supra. § 132.

Dans *caicho*, *s* douce est passée à *ch* à cause de l'*i* qui précède.

Metipsimum est représenté par le mot *mèmes*, où *s* final dénonce sans doute un emprunt au français.

Psalmum n'a pas laissé de trace, sauf dans l'expression ***les setsans*** = *illos septem psalmos* (les sept psaumes de la pénitence) où *ps* initial s'est assimilé à *s*.

Devenu final en roman, le groupe *ps* a perdu le premier de ses éléments.

corpus	coz	corps
tempus	tens	temps

137. PT. — P disparaît dans ce groupe, qu'il soit médial ou final.

baptizare	batiza	baptiser
hospitalem	oustal	maison
scriptum	escrit	écrit
septem	sèt	sept
Initial : ptisanam	tizano	tisane

Dans *nuptia*, il a disparu également, mais en amenant une *s* dure au lieu d'une *s* douce : *nóso*.

Enfin le *p* s'est résolu en *u* dans le mot *malaut*, si c'est à *male aptum* qu'il faut le rapporter.

138. PL. — Initial, ce groupe ne se modifie pas.

placere	plaze	plaisir
plagam	plago	plaie
planum	pla	beaucoup
plenum	ple	plein
* plouere	plóure	pleuvoir.

Mais *pl* s'est réduit à *p* dans *pus* = *plus*.

Intérieur, le groupe *pl* se maintient aussi.

duplum	douple	double
triplum	triple	triple

139. PR. — Initial *pr* reste.

prehensam	prezo	prise
primarium	prumiè	premier
prehendere	prene	prendre

Cf. encore *pruno*, *protche*, *prope*, (proprium) *prou* (assez), etc.

PR intérieur s'affaiblit en *br*.

apricum	abric	abri
cooperire	coubri	couvrir
* deoperire	doubri	ouvrir
iuniperum	jenibre	genièvre
leporem	lèbre	lièvre
* piperem	pebre	poivre

140. Exceptions. — Dans *prope* = *proprium*, *r* du second groupe est tombé à cause de la difficulté qu'il y avait à prononcer deux groupes *pr* de suite. (Cf. la prononciation du mot français *propriétaire* que l'on entend souvent prononcer *propiétaire*).

Dans *capram* une métathèse s'est produite et le mot languedocien est *crabo* (*crabit*, chevreau), *crabidá* (en parlant d'une chèvre = porter des chevreaux).

141. Dans d'autres mots, le *p* du groupe *pr* disparaît ou se change en *b*, *v*, *u*.

pauperem	paure	pauvre
capere	caure [1]	(contenir)

Sa vocalisation a eu lieu en *i* non en *u* dans le mot *couire* *cuprum*. Ce mot ressemble ainsi à *couire* = *cubitum* (coude).

142. Il y a enfin un mot qui n'obéit à aucune de ces lois et où *pr* se maintient ; c'est le mot *capro* = fr. *câpre*. C'est que nous avons ici un double *p* en latin : *cappăris* (du grec κάππαρις) passé sans doute à **cappăra* comme l'indique la finale o (= *a* latin) du mot languedocien.

PI

143. Ce groupe est traité, suivant les mots, de deux manières différentes.

[1] Ce verbe est neutre et unipersonnel et signifie *contenir*. *I cáu dèts litres* = *il y va dix litres*.

1° PI peut rester avec ses deux éléments distincts.

sapiam	ke sápie	(que je sache)
sepiam	sepio	seiche

2° Il peut devenir *tch*.

propium	protche[1]	proche
sapium	satche	sage

B

144. B initial persiste.

bibere	beure	boire
* binare	bina	biner
butyrum	burre	beurre

145. Intervocalique il s'est maintenu.

* adobare	adouba *a. fr.*	adober
caballum	chabal	cheval
cibatam	sibado	(avoine)
fabam	fabo	fève
habere	abe	avoir
*sebam	sebo	(oignon)

Il disparaît quelquefois.

cubare	couga	couver
cubatum	couat	cougat couvé

Dans ces deux cas le *g* s'est introduit par raison d'euphonie. Cf. les participes passés *agut*, *begut*, *degut*, qui sont *aüt*, *deüt*, etc. (L'introduction de la gutturale a d'ailleurs été facilitée par les formes anciennes des parfaits, *ac*, *dec*, *etc.*).

Il a disparu sans être remplacé par une consonne de liaison dans le mot *saüc* = *sabucum*, fr. *sureau*. Par contre, un *b* adventice s'est introduit dans le mot *aroubina* = * *adruinare*.

GROUPES BT, BS, BR, ETC.

146. BT. — Dans ce groupe *b* passe à *u* dans les mots suivants.

[1] Et naturellement aussi *aproutcha* (approcher).

debitum	deute	dette
gabatam	gauto	joue

De même à la 3e personne des verbes dont le radical est en *b* on a *beu* = *bibit*, *deu* = *debet*.

Dans le mot *disáte* = *diem sabbati* le *b* a disparu sans laisser de traces.

Enfin, il faut noter que dans le mot *cubitum*, le *b* ne s'est pas vocalisé en *u* mais en *i* ; à moins que (ce qui est assez vraisemblable) le *b* intervocalique ne soit tombé et que la diphtongue languedocienne de *couire* ne renvoie à * *cuitum* pour *cubitum* : quant au deuxième élément du groupe, *t*, il est passé à *r* après son affaiblissement successif en *d*, *s* ; de sorte que le mot lang. *couire* = *cubitum* est le même que *couire* = *cuprum* (Cf. suprà, § 141).

147. BS. — Le *b* disparaît dans le mot :

obscurum	escur	obscur

BV. — Le *b* disparaît aussi dans ce groupe.

subuenire	soubeni	souvenir

148. BR. — Ce groupe est traité de plusieurs manières suivant les mots.

Il reste *br* dans les mots *libre* et *delibra* où l'influence française s'est exercée ; mais en général le *b* s'est vocalisé.

bibere	beure	boire
debere	deure	devoir
libram	liuro	livre
scribere	escriure	écrire
sibilare	fiula	siffler

Cf. encore le futur *aurèi* = *habere habeo*. Le mot *fabrum* n'a laissé de traces que dans le nom propre *Fabre* ; mais la forme *faure* (le forgeron) existe encore dans la partie occidentale du département de l'Aude.

149. — Dans le mot *arborem* où le groupe *br* était précédé d'un *r* cet *r* est passé à *l* puis s'est vocalisé sous cette nouvelle forme. Le *b* s'étant vocalisé à son tour, l'*u* qui en résultait s'est confondu avec le premier ; d'où la forme *aure* = *arborem*.

150. BL. — Dans ce groupe *b* se vocalise en *u*.

parabolam	paraulo	parole
sibilare	fiula	siffler
tabulam	taulo	table

Mais *b* s'est renforcé en *p* dans le mot suivant :

stabulum	estaple	étable

Cf. encore *tarriple* et non *tarrible*

151. CB. — B est passé à *m* dans le mot *Iacobum* déjà cité et qui est représenté dans notre dialecte par *Jaume*.

152. B FINAL. — B final roman se durcit s'il est appuyé et se vocalise s'il est libre.

corbem [1]	gorp	(corbeille)
sebum [2]	seu	suif

BI

153. BI passe à *j* ou à *tch*.

* cambiare	sanja	changer
* rabiam	ratcho	rage
rubium (*rubeum*)	rouje	rouge

154. MB. — Ce groupe se maintient sauf quand il est suivi de *i* comme dans * *cambiare*, auquel cas le deuxième élément se combine avec *i*.

cambam	cambo	jambe
*cambiare	sanja	changer
*palumbam	paloumbo	palombe

V

155. V initial passe à *b*.

*uidĕre	beire	voir
uitium	bisi	vice
uitrum	beire	verre
uiuere	biure	vivre

[1] Cf. sur ce mot *supra* § 62, n.

[2] Il faut remarquer que pour ce mot on avait déjà en latin la forme *seuum*. (Cf. BREAL et BAILLY : *Dict. étym. latin*)

Par exception il est passé à *f* dans les deux mots suivants :

ueruculum[1]	ferroul[2]	verrou
uicem	fes	fois

156. V initial a attiré dans certains mots un *g* qui l'a complètement éliminé. (Cf. le traitement des mots français venus des mots germaniques en *w* : *guerre*, *guivre*, etc.)

uadum	ga	gué
uastare	gasta	gâter
uomire	goumi[3]	vomir

157. V intervocalique se durcit en *b*.

cauam	cabo	cave
gingiuam	jenjibo	gencive
iuuenem	joube	jeune
*nouium	nobi	(fiancé)
lauare	laba	laver

Il a disparu dans le mot *pauorem* qui a donné dans l'ancienne langue *paour*, puis avec chute de *r* finale *paou ;* la diphtongue *aou* s'est réduite à *óu* (*ów*) et on a aujourd'hui la forme *póu*.

V FORMANT LA PREMIÈRE CONSONNE D'UN GROUPE

158. VT. — V se vocalise en *u*.

ciuitatem	ciutat	cité
uiuit	biu	il vit

159. VR. — V se vocalise également en *u*.

*plouere	plóure	pleuvoir
uiuere	biure	vivre

V FINAL

160. V final après une consonne se durcit en *p* dans le mot :

coruum	gorp	corbeau

[1] Cf. sur ce mot MEYER-LÜBKE, I, p. 378.

[2] Prononcé *farroul* dans le nord du département de l'Aude et *barroul* dans une partie de l'arrondissement de St-Pons (Hérault.)

[3] On a aussi pour ce mot la forme *boumi*.

Mais il est passé à *f* dans le mot :

ceruum	serf [1]	cerf

161. Après une voyelle le *v* final se vocalise.

bouem	bióu	bœuf
clauem	clau	clef
*cultiuum	coutiu [2]	
nouem	nóu	neuf
nouum	nóu	neuf
ouum	ióu	œuf
seuum	séu	suif

VI

162. Dans ce groupe il peut arriver que les éléments subsistent.

caueam	gabio	cage
saluiam	saubio	sauge

Le *v* s'est vocalisé dans les mots suivants :

*leuiarium	laujè	léger
*leuium	lèuje	(léger)

Enfin le *v* peut disparaître et l'*i* peut le consonnifier en *j* comme dans :

*plouiam	plèjo	pluie

V LATIN SEMI-CONSONNE

163. Nous nous sommes déjà occupé plus haut du mot *uiduum* où l'*u* semi-consonne a disparu pour venir diphtonguer l'*i* et donner le diphtongue *eu* de *beuze*, *beuzo*, veuf, veuve.

Dans le mot *ianuarium* il s'est durci en *b* : *janbiè*.

Il a disparu dans le mot *fébriè*, où il est peut-être représenté par *i* qui s'est confondu avec l'*i* provenant du suffixe *arium*.

Il a disparu aussi dans les verbes en *uere* comme *batre* = lat. *battuere*, *foutre* = lat. *futuere*. Le simple *consuere* n'a pas laissé de traces. *Coudre* se dit *courdura* (cf. supra. §. 127.)

[1] Il faut peut-être voir encore ici un emprunt au français.

[2] Par un étrange changement de sens ce mot désigne une *terre en friche, non cultivée*.

Enfin après *g* et *q* il a servi à maintenir ces consonnes comme gutturales dures (cf. supra §§. 82-83.)

aquam	aigo	eau
*sequire	segi	suivre

F, PH.

164. F initiale, intervocalique ou appuyée, reste.

filium	fil	fils
*fidicum	fetche	foie
fabam	fabo	fève

Cf. encore se *trufa* (se moquer de) *rafit* (ridé) *claufit* (couvert, plein de...) *malfe* (*flétri* en parlant d'une fleur, plante, etc) *rufo* (ride), etc..

165. PH a perdu le second de ses éléments et a été traité comme *p*, c'est-à-dire qu'il s'est affaibli en *b* dans les mots *Estèbe*, *rabe*, (cf. supra § 15.) et qu'il s'est durci en *p* à la finale dans les mots:

colaphum	cop	coup
Iosephum	Jousèp	Joseph.

166. Intervocalique, elle se maintient, qu'elle soit double ou simple.

difficilem	defesille	difficile
refacere	refaire	refaire

Mais elle a disparu dans * *bifacem* (?) = *biaich*.

Enfin, il faut noter l'insertion d'une *l* adventice dans le mot *jiraflo* = fr. *girafe*, par analogie sans doute du mot *raflo*. (Cf. Rousselot : *Les modifications phonétiques du langage étudiées dans le patois d'une famille de Cellefrouin* (Charente) p. 329.)

CHAPITRE VIII

LIQUIDES : R, L.

R

167. R[1] initiale se maintient.

[1] R dans notre dialecte se prononce en faisant rouler la langue contre le palais, et ne vient jamais du gosier. R *vélaire* est inconnue aux patois de l'Aude.

racemum	razin	raisin
rotulum	ródoul	(endroit)
rotundum	redoun	rond

Il faut noter comme exception le mot *granhóto* [1] (grenouille) qui est un dérivé de *ranam* et où un *g* est venu se placer devrant *r*.

168. Intervocalique. — R se maintient dans cette position.

aeramen	aran	airain
ad horam	aro	(maintenant)
aristam	arèsto	arête
*ericionem	airisou	hérisson

169. Exceptions.— On sait que les liquides *l* et *r* permutent souvent. Voici les exemples de permutation que nous offre notre dialecte.

Intervocalique :	aratrum	alaire	charrue

Le même changement de *r* en *l* est fréquent dans les mots passés du français en patois. Ex.: *colidor* (fr. corridor) *selebral* (fr. célébral) et inversement *armanak* [2] (fr. almanach).

Formant groupe :	arborem	aure	arbre
	*marmorem	malbre	marbre

(Le passage de *r* à *l* dans *arborem*, nous est dénoncé par la diphtongue *au*.)

R intervocalique est passée par dissimilation à *n* dans *roumani* = *romarin*. (Cf. Chabaneau, *Gr. lim.*, § 91).

Enfin il faut noter la dissimilation de *r* en *d* dans le latin vulgaire * *prudire* = *prurire*.(Cf. sup. §. 110, n).

groupes CR, TR, FR, RS, etc.

170. CR[3]. — Initial reste sans modification.

crepare	creba	crever
crescere	creiche	croître

[1] Par analogie sans doute de *grapaut* (fr. *crapaud*). Le véritable dérivé de *ranam* se trouve dans le mot *Cantarrano*, (a. fr. *chantereine*) nom d'un quartier de Lézignan avoisinant un ruisseau. Un autre quartier s'appelle *Granoulhà* = **Ranunculanum*.

[2] On prononce également *almanak* comme en français. Le nom propre *Martrou* est souvent prononcé *Maltrou*.

[3] Pour le traitement de la gutturale dans ce groupe, cf. sup. §. 75.

Mais par une métathèse contraire à celle qui s'est produite dans *capram* (cf. §. 52) = *crabo* [1], le groupe *cr* de *cribellum* a été modifié de la manière suivante : *cribellum* = *curbèl* et non pas **crubel* (Pour *cr* médial cf. supra. §. 75).

171. FR. — R est passée à *l* par dissimilation dans le mot *flaira* = *fragrare* (cf. fr. *flairer*) et dans son substantif verbal *flairo* (odeur). Mais il n'a pas été modifié dans les autres cas.

fratrem	fraire	frère
fraxinum	fraiche	frêne
frigidum	fret	froid

172. RS.— R disparaît dans ce groupe.

reuersum	rubèz	revers
uersum [2]	bèz	vers
*morsinum	bousl	morceau
*morsicare	mousega	mordre
transuersare	trabesa	traverser

173. RC.— R disparaît dans le groupe *rcr*.

diem mercuris	dimècres	mercredi [3]

Mais *r* s'est vocalisée en *u* après être passée en *l* dans le mot.

circulum	saucle	cercle

R reste dans le groupe *rc* (cf. supra §§. 59, 63)

*immerciare	emmersa	dépenser

R Finale

174. R finale sonne dans les monosyllabes.

carum	car	cher
clarum	clar	clair
cohortem	cour	cour
cor	cor	cœur
florem	flour	fleur
furnum	four	four
mare	mar	mer
turrem	tour	tour

[1] Cf., **Cameram* = *crambo*.
[2] Cf. ce groupe final dans *coz* = *cors*, *corpus*.
[3] Cf. la prononciation du mot fr. *mècredi*.

Il faut remarquer pour ce dernier mot que *r* a une tendance à se redoubler et à prendre une voyelle d'appui. De sorte qu'on entend souvent prononcer *tourre ;* cf. *mour* et *mourre* (visage)

175. R a disparu dans tous les autres cas. Il a disparu en particulier dans les mots terminés par le suffixe *arium : prumiè, castanhè*, etc., dans les infinitifs : *èse* (être), *aima, fa* (faire) [1] et dans les mots qui avaient une apparence d'infinitif comme *auta* = lat. *altare*.

176. R disparaît enfin dans les mots terminés en *orem*, qui peuvent ainsi rimer avec les mots venus du latin. *onem*. Ainsi on a *doulou, coulou* comme *razou, tizou*.

177. Métathèse de R. — Cette métathèse s'observe dans les mots suivants :

* cameram	crambo	chambre
capram	crabo	chèvre
comparare	croumpa	acheter
formaticum	froumatche	fromaje
temperare	trempa	tremper
torculum	trèl [2]	treuil
* turbulare	troupla [3]	troubler

178. R inorganique. — Il y a peu d'exemples du développement d'une *r* inorganique. Il faut peut-être en voir un dans le mot *froundo* = * *fundulam* (où *l* se déplace et passe à *r* par dissimilation) ; p eut-être aussi il faut y voir un emprunt au français.

Dans le mot *pastenargo* [4] = *pastinacam* une *r* s'est développée d'une manière anomale [5].

179. RI. — Dans ce groupe, fréquent aux conditionnels, *r* disparaît, et on a par exemple : *ouyó* = *aurio, bouldio* (aussi *bouldrio*, parce qu'ici *r* est appuyée) *fayó* = *farió* (il ferait) *lauyè* = *lauriè* (laurier).

[1] On a aussi la forme *faire*.

[2] Sur la signification du mot languedocien cf. supra §. 40.

[3] Et les dérivés *treboul* et *treòle* (trouble) de *turbulum*.

[4] Sorte de *salsifis* sauvage.

[5] Il faut noter ici que le nom du poète toulousain *Goudouli* est souvent prononcé *Gourdouli*.

Enfin il faut noter le mot *escrúmo* = fr. *écume* où *r* n'est pas étymologique. (Cf. it. *schiumo* = *schl.*)

L

180. Initiale. — Elle reste en général.

laborare	laura	labourer
laurarium	lauiè	laurier
lilium	liri	lis
longum	lounc	long

181. Exceptions. — L est passée en initiale à *j* dans le mot :

*lenticulam	jentilho [1]	lentille

Elle est passée à *r* comme en français dans le mot

lusciniolum	rousinhol	rossignol

Elle est passée à *d* dans le mot

laxare	daicha	laisser

182. Intervocalique. — L intervocalique se maintient en général, sauf dans certains mots où elle est passée à *r*. Cela n'a rien d'étonnant, d'ailleurs, ces deux lettres permutant fréquemment dans toutes les langues romanes.

Exemples de *l* maintenue :

ualentem	balent	vaillant
uolare	boula	voler
* uolēre	boule	vouloir

Passage de *l* à *r*.

calamellum	caramel	(chalumeau)
lilium	liri	lis

Cf. le mot fr. *colonel* prononcé *courounel* en languedocien.

L suivie d'une consonne

183. 1° L suivie d'une labiale ou d'une dentale se vocalise ; rarement elle reste dure.

albam	aubo [2]	aube

[1] Cf. sur ce mot Meyer-Lübke, *Gram. des L. R.*, I, p. 125.

[2] On a aussi la forme *albo*.

altare	auta	autel
altum	naut[1]	haut
alterum	autre	autre
calidum	caut	chaud
falsum	fauz	faux
maluam	maubo[2]	mauve
saluare	sauba	sauver
saluiam	saubio	sauge

184. 2° L suivie d'une gutturale se vocalise.

quem aliquem unum	caucun	quelqu'un
calciare	causá	chausser
* ilicinam	auzino	yeuse
sulcum	souc	soc

Mais elle est restée dure dans *collocare* = *coulca*, où elle était double ; elle est restée aussi dans les mots dérivés de primitifs inusités où elle ne s'était pas vocalisée : ainsi *falket* de l'inusité *falc*.

185. 3° L suivie d'une *s* ne se vocalise pas.

* alios	als	aulx
oculos	èls	yeux
pulsare	poulsa	respirer
salsam	salso	sauce

Il faut excepter le mot *falsum* qui fait *fauz*.

186. L disparaît dans le pluriel de l'article composé : on dit *das* = *dals (dels)*, *as* = *als (à les)*.

Les pluriels des noms terminés au singulier par *l* gardent *l* dure devant la désinence du pluriel et ne la vocalisent jamais.

On a ainsi : *chabals, soulels* et non pas *chabaus, souleus*.

187. Groupes PL, BL, FL. — Nous avons déjà parlé de ces groupes (cf. pour *pl* supra, § 138, pour *bl*, § 150). FL se maintient sans changement.

flammam	flambo	flamme

[1] N prothétique s'explique dans ce mot par la fréquence de l'expression *en aut*.

[2] Mais dérivé *malbit* et non *maubit*. Cf. *malbre* avec *l* non vocalisée.

Il faut remarquer, au sujet du groupe *pl*, que *l* a disparu dans *pus* = *plus*, et que *l* est passée par dissimilation à *r* dans le mot :

mespilum	nèspro	nêfle

188. LL. — L double s'est réduite à *l* simple, et ne s'est jamais mouillée [1].

anguillam	andialo	anguille
pullam	poulo	poule
stellam	estèlo	étoile
uillaticum	bilatche	village

L FINALE

189. L finale reste simple et sonore, qu'elle soit double ou simple.

capellum	capèl	chapeau
fellem	fèl	fiel
pellem	pel	peau
pilum	pèl	poil

190. L ADVENTICE. — On la remarque dans le mot *enclùmi* = *incudinem*. (Cf. sur ce mot *Romania*, VII, 366 et 594.)

L MOUILLÉE

191. L mouillée est produite par l'influence d'un *yod* que ce *yod* précède ou suive, qu'il soit latin ou roman. (Cf. traitement de *cl* §. 76. 3°.)

cisteliam	sestèlho [2]	(panier)
paleam	palho	paille
*serraculam	sarralho	serrure
uetulam	bielho	vieille

192. Dans notre dialecte *l* mouillée s'assèche quand elle devient finale ou qu'elle est suivie de *s*.

eccum illum	akel	celui-ci
miraculum	miral	miroir
*soliculum	soulel	soleil

[1] Pourtant la mouillure existe dans le mot *poulhastre* (gros coq) qui ne peut renvoyer qu'à * *pullastrum*.

[2] Panier en osier qui sert pour les vendanges.

Au pluriel on a avec *l* sèche *soulels*, *mirals*, etc.

La mouillure reparaît naturellement quand *l* n'est plus finale. Ainsi *s'asoulelha*, se chauffer au soleil, *s'amiralha*, se mirer.

Il en est ainsi dans la majeure partie du département de l'Aude ; dans la haute vallée de l'Aude (vallée de Quillan) commence ce qu'on pourrait appeler la région de *l* mouillée, qui se continue dans l'Ariège ; *l* finale est mouillée non seulement dans les mots comme *soulelh*, *trabalh*, *milh*, *gourbilh (corbiculum)*, mais dans des mots comme *capèlh* où la mouillure ne provient pas du latin.

CHAPITRE IX

Nasales : M, N

M

193. Initiale, elle se maintient.

manum	ma	main
marinum	mari[1]	marin

Comme dans la plupart des dialectes romans, elle s'est changée en *n* dans :

mespilum[2]	nèspro	nêfle

Elle s'est aussi changée en *n* dans *napo* = lat. *mappam* qui a été peut-être emprunté au français.

Initiale, elle s'est changée en *b* dans *bousi* = **morsinum*. (Cf. diminutif *bousinét* = un petit morceau).

MN, MR, ML

194. MN. — N s'assimile à *m* dans les mots suivants :

nominare	nouma	nommer
somniare	soumia	songer

[1] Nom donné au vent qui vient de la Méditerranée,

[2] Cf. sur ce mot Diez, *Gr. des L. R.*, I, 198.

Mais c'est, au contraire, *m* qui s'assimile dans *fenno* = *feminam*.

195. Le groupe *mn* peut aussi passer à *mb* par la dissimulation du second élément.

columnam	couloumbo[1]	colonne

Il est probable que *mn* s'est d'abord réduit à *mm* et que la seconde *m* est ensuite passée à *b* par dissimilation. Cf. le traitement du mot suivant :

flammam	flambo[2]	flamme

Actuellement le nom propre *Jammes* est prononcé *Jambes;* de même, le mot français *escamoter* est traduit par *escambouta.*

196. MN final se réduit à *n*.

somnum	son	(sommeil)

197. MR, ML. — Les groupes *mr*, *ml*, intercalent comme en français un *b* entre chacun de leurs éléments.

insimul	ensemble	ensemble
simulare	sembla	sembler
tremulare	trambla	trembler

Pour *mr* nous avons les exemples suivants : **cameram* = *crambo*[3] pour *cambro ;* **marmorem* = *malbre;* dans ce dernier mot *m* a été complètement éliminée.

MT. — *M* se réduit à *n* dans les rares mots passés dans notre dialecte. Exemple : *computare* = *counta.*

198. M FINALE. — M finale se réduit à *n*.

famem	fan	faim
* femus	fèns	fumier
fumum	fun	fumée
lumen	lun	lumière
primum	prin[4]	prime
* uimus	bins	(baguette d'osier)

[1] Outil de tonnelier, sorte de gros rabot, composé d'une grosse pièce de bois (en chêne ordinairement), une *colonne* reposant sur quatre pieds.

[2] Le verbe est *flamba*, fr. *flamber.*

[3] *Crambat* signifie *voûté*, *miné.*

[4] On appelle *bi prin* le *premier vin* qui coule du tonneau au moment de la décuvaison.

199. MI. — Ce groupe se maintient intact.

*sommiare [1]	soumia	songer
uindemiam	bendemio	vendange.

Je n'ajoute pas le mot **cambiare*, qui a donné *sania* dans notre dialecte, parce que ici c'est le groupe *bi* qui est passé à *j*.

N

200. INITIALE. — Elle se maintient [2].

napum	nap	navet
nasum	naz	nez
nomen	noun	nom

EXCEPTION. — Elle est passée à *d* dans *digus* = *nec unus*.

201. Intervocalique, elle se maintient également.

catenam	cadeno	chaîne
coquinam	couzino	cuisine
granarium	granhè	grenier
lanam	lano	laine
monetam	mounedo	monnaie
panarium	panhè	panier

Elle est pourtant passée à *r* par dissimulation dans le mot :

*ueninum	beri	venin

N suivie d'une consonne

202. N s'est maintenue devant *c*, *g*, *d*, *t*. (Pour *nc*, cf. *supra*, § 63 B 1°)

linguam	lengo	langue
longum	lounc	long
manu tenere	mantène	maintenir

Mais on a *demargat* qui renvoie à *demanicatum* (démanché) et où *n* est passée à *r*.

203. NL.— Ce groupe n'a laissé de traces que dans le mot *espillo* = *spinulam* où *n* s'est assimilée à *l* qui suit. (Cf. sur ce mot : MEYER-LUBKE, *Gr. des L. R.* I, 528).

[1] Venu par assimilation de *somniare*.

[2] On entend quelquefois prononcer *lumeró* = *numéro*.

204. NS.— On sait que *n* avait disparu de bonne heure dans ce groupe en latin. Aussi a-t-on les formes suivantes :

constare	cousta	coûter
instructum	estruit	instruit
ministerium	mestiè	métier

Si on retrouve encore *n* dans un grand nombre de mots, c'est par analogie du français. C'est ainsi qu'on a : *counsel, defenso, sensat, sans* (sans), etc.

A la finale nous avons :

genus	jez [1]	(pas du tout)
mensem	mez	mois

205. NF.— N a aussi disparu dans ce groupe.

conflare	coufla	gonfler
* confitiare	coufesa	confesser
infantem	efan [2]	enfant

Mais on a *enfèr, counfoundre,* qui sont des mots empruntés au français.

206. NV.— N disparaît aussi dans ce groupe.

conuentum	couben	couvent
* conuitare	coubida	inviter

Mais on a ici, comme exceptions, les mots *enbejo, counbeni* (envie, convenir).

NR. — Un *d* euphonique s'intercale entre les deux éléments de ce groupe, comme en français.

cinerem	sendre	cendre
diem ueneris	dibendres	vendredi
generum	jendre	gendre, etc.

207. - RN.— N se maintient dans ce groupe, sauf quand ce groupe devient final. C'est ainsi qu'on a les formes suivantes:

diurnum	jour [3]	jour

[1] *Jez* es la négation languedocienne par excellence. *Es pas fort* = il n'est pas fort; *es pas jez fort* = il n'est pas *du tout* fort.

[2] Dans l'unique expression *paure fan* (pauvre diable).

[3] On dit *joun, toutjoun*, dans les dialectes qui sont à l'Ouest du département — en allant vers Toulouse.

stagnum	estan	étang
stagnum	estan	étain
furnum	four	four
hibernum	ibèr	hiver

N FINALE

208. N finale disparaît.

asinum	aze	âne
fraxinum	fraiche	frêne
linum	li	lin
sonum	sou	son
*ueninum	beri	venin
uinum	bi	vin

Elle s'est maintenue dans les mots empruntés au français, comme *trin* = fr. *train*, *boudin*, *boukin* [1], etc.

Cette *n instable* reparaît dans les composés, et au féminin des adjectifs : *bou*, fém. *bouno*, *fi*, fém. *fino*.

N MOUILLÉE

209. N mouillée est produite par le contact de *n* simple avec un *yod* latin ou roman. Donc, les groupes qui peuvent l'amener sont *ni*, *ne* (devant voyelle) *gn*, *ng*. (Cf. pour *nc*, *cn*, dont le traitement est différent, §§, 63, B, 1° et 202.)

lineam	linho	ligne
*lineolum	linhol	(fil poissé)
senior	sénhe	sire
*Stagn + olum	Estanhol	(nom d'un tène-
tineam	tinho	teigne [ment].
vineam	binho	vigne

210. Quand cette *n* mouillée est devenue finale, elle s'est asséchée dans notre dialecte comme *l*. (cf. suprà : L mouillée).

cuneum	kun	coin
pugnum	pun	poing

[1] Notez que dans ces mots la voyelle *i* n'est pas nasalisée et que la prononciation est à peu près la suivante : *tri-nn*, *boudi-nn*, etc.

La mouillure reparaît dans les composés : *estan* (étang), *Estanhol ; kun, kunha* (cogner, serrer).

La mouillure ne reparaît pas dans les composés de *stagnum* = étain ; on a, effet, *estama* = étamer. Il faut voir dans cette *m* un fait d'analogie : *m* est devenue *n* à la finale, de sorte que sur l'analogie *razin* : *razima* on a pu avoir *estan* : *estama*[1].

N ADVENTICE. — Elle se remarque dans le mot *penche* = **pectinem* et dans son dérivé *penchena* (peigner).

Elle se remarque aussi dans le mot *encluzo*, si c'est bien a *exclusam* qu'il faut faire remonter ce mot ; elle a été amenée ici par analogie des mots commençant par le suffixe *in*.

INDEX LATIN

Les numéros renvoient aux paragraphes. Les paragraphes 1-55 ont trait au *Vocalisme ;* les §§, 56-210 au *Consonantisme*. La lettre *n* désigne la *note* où le mot est cité. AC renvoie aux *Addenda et Corrigenda*.

A

abietem AC
acrem §§ 75
*acuculam 64
*acutiare 64, 105
*adaquare 110
ad horam 168
*adobare 145
ad post 40
*adripare 11
*adruinare 145
ad uallem 113
aeramen 49, 168
aequalem 49, 83
aestima 49
*aestimum 49, n. 124, 127
Africanum 8
alam 9
*alaudetam 52
albam 183
*alios 185
aliquem unum 184
altare 175, 183
alterum 183
altum 183
amabat 14
*amandularium 16
amat 14, 105
amaricare 59
amicam 14, 60

[1] DIEZ, *Gram. des L. R.* (I, 202) explique la forme française *étamer* par la dissimilation de *nn* (*stannum*). La forme des troubadours pour ce mot est souvent avec *n* mouillée (*estanh*).

amicum 11
anguillam 36, 188
animam 9
apiculam 76, 134
apostolum 7
apricum 139
aprilem 36
aquam 83, 163
aquarium 83
aratrum 169
arborem 149, 169
arcam 58
area 16
aristam 168
..... arium (suff.) 175
*ascultare 13
asinum 7, 9, 208
*asparagulum 6, n. 7, 13, 88
*astulam 104
aucam 51, 58
audire 52, 110
augustum 52
*auicellum 52
auriculam 6, 76
*ausare 52
auscultare 52
Azilhanum 8

B

*bancum 66
barbam 6, 14
barcam 58
baptizare 131, 137
*bassiare 129
*bassum 128
battuere 163
beccum 66
belli 38
bellum 20
bibere 144, 148
bibit 146
*bifacem 166
*binare 35, 144
bonum 39
*boscum 79
bouem 40, 161
bracchium 73
*brancam 58
*brugitum 94
buccam 58
bullire 46
butirum 144
buxum 80

C

caballum 57, 145
Cabimonte 1 n.
caelum 49, 67
calamellum 182
*calceam 73
*calciare 184
calidum 183
*calere habet 118
*cambam 154
*cambiare 153, 154, 199
camelum 18
*cameram 177, 197
*caminariam 57
caminum 11
*cancerem 7
Candida (*Sancta*) 1 n.
canem 10 n.
canonicum 63
capellam (chapelle) 135, 189
*capellam (javelle) AC
*capellum (chapeau) 135
*capellum (lang. *gabèl*) AC
capere 141
capistrum 27, 104, 127, 134
*caponem 135
capram 140, 177, 170
capparis 142
κάππαρις 142
capsam 136
*captiare 108
*capum 56

*carricare 59
carum 6, 9, 56, 174
*castanearium 16
castellum 56
catenam 26, 102, 201
cathedram 19, 56, 111
cattum 57
cauam 56, 157
caudam 11
caueam 57, 162
*cauletum 52
causam 51, 124
ceram 67
*cerasea 16, 124
centum 67
*cercare 21
ceruum 160
cibatam 67, 145
cicadam 110
*cicerem 7, 70
*ciliam 33
cinerem 67, 206
circare 33
circulum 173
cisteliam 191
ciuitatem 158
clarum 174
classicum 76
clauellum 76
claudere 111
claustrum 51
clericum 63
coagulare 6, 89
*coctare 78
coctum 78
*codam 51
coementerium 7
coementum 67
cognoscere 79
cohortem 174
colaphum 165
collocare 59, 184
collum 62
*colŏbram 45
*colpum 46
colubrum 45
columnam 195
comparare 177
computare 197
*confitiare 205
conflare 205
consilium 125
constare 204
consuere 163
conuentum 205
*conuitare 205
cooperire 139
coopertum 134
coquĕre 40, 62, 75
*coquinam 83, 201
cor 39, 174
corbem 62, 152
cordam 62
corium 40, 62
corpus 39, 136, 172, n.
coruum 62
*coxam 40, 80
credere 111
crepare 21, 170
crescere 79, 170
cribellum 37, 170
crimen 75
crinem 75
cristam 27, 127
crucem 44, 72
cubare 145
cubatum 145
cubitum 100, 141, 146
*cultiuum 161
culum 47, 62
cumulum AC
cuneum 45, 210
cupidum 7, 8

D

debet 146
debere 148
debitum 146
decem 72
de iam 95
de unde 116
de mane 29
*demanicatum 63, n. 202
*deoperire 109, 139
deretro 19
*desapare 134
descendere 79
deum 79
dictum 78
diem 35
diem dominicum 35, 59, 63
diem iouis 109, 128
diem ueneris 128, 118, 206
diem *mercuris 128, 173
diem sabbâti 146
difficilem 166
digitum 94, 105
*disieiunare 109
diurnum 119, 207
*dodecim 69
*dogam 87
dolorem 44
dubitare 109
duplum 138
durum 47, 109

E

ecce hac 65
ecce hic 71
ecce istum 71
ecclesiam 76, 129
eccum hoc 65
eccum illi 38
eccum illum 71, 192
eccum istum 27, 71
ego 19, 89
episcopum 22, 134
equam 18, 83
*ericionem 73, 168
ericium 54
*essere 7
exagium 80, 94
examen 80
expressum 81
*exsarmentare 124
*exsucare 123
*extranearium 81
extraneum 81

F

fabam 135, 164
fabricam 59 n.
fabricatum 59 n.
fabrum 148
fac 65
facere 75
*faco 64
factum 78
*facunt 64
fagus 89
falsum 183
famem 198
fascem 79
*fellem 18, 189
feminam 194
*fēmus 198
feriam 19, n.
ferrum 6, 18
festam 127
*ficam 14, 34, 60
ficatum 34
*fidicum 34, 63, 164
fidem 27, 116
filiolum 5
filum 36
filium 164

fimus 33
finem 34
findere 111
finire 37
firmum 33
flammam 187, 195
florem 174
focum 65
*foliam 40
*formaticum 107, 177
fortem 39
fragrare 171
fratrem 171
fraxinum 7, 80, 171, 208
*fricto 33
frigidum 33, 94, 171
fumum 47, 198
functionem 108
*fundulam 178
furcam 164
furnum 174, 207
futuere 163

C

gabatam 84, 146
galbinum 85
gallinam 84
*gambam 85
*garbam 84
gaudium 51
gelare 22, 86
*gemīre 86
generum 206
genestam 23
genuculum 23, 86
genus 204
Germanum 23
gingiuam 86, 157
glandem 91
gladiolum AC
*glocīre 91
gloriam 45, 91
*graculam 84
graecum 49
gramen 90
granarium 16, 201
granum 10, n.
gratiam 106
guttam 84
gypsum 33, 136

H

habere 145
habere habet 118
heredem 54
heri 19
hibernum 207
hoc 65
hodie 40
hominem 7, 39
horam 44
hordeum 7
horologium 94,107
*horoloticum 42
hospitale 137

I

Iacobum 74, 151
ianuarium 163
*iectare 12, 23, 95
*ilicinam 53, 68, 84
illac 65
illas 128
illi 38
illum 27
*impactare AC
impedicare 22
impicare 29
incudinem 190
*indiuinator 37
infantem 205
*infellenare 22
infernum 18, 30
*inmerciare 173
insimul 197
instructum 204

integrum 19
inuidiam 120
iocum 65, 95
Iosephum 165
iudicamentum 6
iudicare 59
iuniperum 48, 139
iuuenem. 7, 25, 157
*iuxtum 81

L

laborare 180
lacertum 74
*lactem 78
lactucam 60
lacum 64
lacunam 12
lanam 201
laqueum 73
lauare 157
laurarium 180
*lausam 51
laxare 80, 181
lazarum 131
lectionen 23, 108
lectum 19, n
*legire 87
*lenticulam 181
leporem 139
leuare 21
leucam 53
*leuiarium 16, 53, 162
*leuium 53, 162
libram 148
Licinianum 1, n
ligatum 87
lineam 209
*lineolum 209
linguam 202
linteolum 5, 30
linum 208
lilium 7, 180, 182
litteram 27
lixiuum 80
locare 60
locum 65
longe 31, 40, 93
longum 180, 202
*lucire 70
lumen 198
*lusciniolum 79, 181
lutram 45

M

*maccionem 73
macrum 75
maculam 76
magis 89
maium 96
male aptum 137
malleolum 5
maluam 183
manducare 59
*manicum 59, 63
*mansionaticum 63, 107, 127
manum 193
manu tenere 202
mappam 135, 193
mare 174
marginem 7, 88
marinum 193
*marmorem 169, 197
masculum 46, 76
matrem 6, 104
maturum 47, 102
matutinus 99
medietatem 30, 103
medium 19, 21
meliorem 23
*mellem 18
memoriam 45
mensem 125, 204
mensuram 125

*mercare 22
*mercatum 22, n
mespilum 187, 193
*metipsimum 136
micam 34, 61
ministerium 19, 204
miraculum 192
missionem 129
mittere 27, 104
modium 40, 121
modulum 104
monetam 202
*monicum 63
*mordacias 73
*mŏrīre 41
*morsicare 6, n, 172
*morsinum 172, 193
mortem 39, 105
mucitum 48
mulam 47
*mulcīre 68
mulierem 5, 46
mulum 47
*muraliam 48
*muscalem 79
muscam 79
musculum 76
mustelam 32
mutare 48, 102

N

napum 200
*nascere 79
nasum 128, 200
necare 60
nec unus 64
nepotem 44
neruium 7
nigrum 90
noctem 40, 78
nodare 110
nodum 44. 117
nomem 200
nominare 194
nouem 161
*nouium 7, 45, 157
nouum 161
nūptiae 45, 137
nutrire 104

O

obscurum 127, 147
occasionem 129
octo 40
octobrem 78
oculum 40
oculos 185
oleum 7
... onem (*suff.*) 176
...orium (*suff.*) 45
ornamentum 6
ὀσμὴ 124
ouum 40, 161

P

pactum 78
palatium 106
paleam 191
*palearium 16
palmam 9
*palumbam 154
panarium 16, 201
panem 10, n, 132
*pansam 125
parietem 5
parabolam 150
*pascuentiam 79
passum 128
pastînacam 178
patrem 6, 104
paucum 51, 65
pausam 51, 124
pauorem 132, 157

pauperem 141
*peciam 73
*pectinem 78
pedem 18, 116
peduculum 110
pellem 8, 189
*pentecostam 22, 99
pensare 125
perdicem 72
pergamum 22
pergamenum 28
*persicum AC
petram 104, 132
pigrum 90
pilam 36
pilum 33, 189
*piperem 139
piram 132
piscem 27, 79
*pittittum 37
placēre 27
*placĕre 70, 75, 138
*placiticare 100
plagam 87, 138
plangere 92
plantam 132
planum 10, 138
*platteam 106
plenum 27, 138
plorat 44
*plouere 138, 159
*plouiam 40, 162
plumam 48
plus 138
pluuiam 45
podium 40, 121
poenam 50
politi 38
populum 7, 134
porcum 66
portat 105
praedam 44
praedicare 59
praestum 49
prehendere 115, 139
prehensam 44, 139
*pretiare 137
pretium 106
primarinm 16, 37, 139
primum 198
proprium 140, 143
*prudīre 110
psalmum 136
ptisanam 137
pugnam 92
*pugnalem 92
pugnum 45, 93, 210
*pulicellam 68
pulicem 47, 68
*pullastrum 188, n
pullam 188
pulmonem 45
pulsare 132, 185
pulsum 132
punctam 78
purgare 88
purum 47
putare 102
puteum 44, 106
*putiare 106
*putire 48

Q

*quadrum 111
quaerere 82
quando 82, 116
qui 82
quid 82
quinque 82

R

*rabiam 153
racemum 29, 70, 167
radiare 120

*radicinam 112
ranam 167
rancidum 7
Ranunculanum 167
raphanum 15
*rasorium 45
rastellum 20
rasum 128
*rattam pennatam 22
rationem 106
raucum 51, 65
*recapere 141
refacere 166
reginam 92
*remare 22
remedium 7
renditam 101
*respondĕre 127, 133
retro 104, n
reuersum 172
reuma 53
ridere 111
rigidum 33, n, 94
ripam 34, 134
Romanum 8
rotare 102
rotulare 42
rotulum 7, 104, 167
rotundum 42, 102, 167
rubeum 153

S

sabucum 122, 145
saccum 66
σάγμα 91
salicem 68
salsam 185
saluare 183
saluiam 162, 183
sanctum 78
sanguinare 92
sanguem 93
sanitatem 6
sapam 134
sapere 141
sapiam 143
sapium 143
satullum 102
*sebam 145
sebum 152
secale 60
secare 21
securum 29, 64
sedecim 69
senior 6, 209
sepiam 143
septem 137
*sequire 83, 163
serpentem 122
*serraculam 29, 191
seruire 122
seruitium 7, 121
seuum 152, n, 161
sex 19
scalam 126
Scalas 128
sciurolium 52
scribere 136, 148
scriptum 137
sibilare 122, 148, 150
siccare 29
siccum 27, 66
signum 92
siluaticum 63
similare 197
*singluttum 30, 91
*soliculum 27, 192
solidare 55
somniare 194, 199
somnum 196
sonat 39, 208
sorbam 40
*sortīre 122
spatham 126
spatulam 104, 126

spicam 60, 126
spinulam 203
spissum 27
stabulum 126, 150
Stagnolum 209
stagnum 93, 210
stagnum (*étain*) 210
stannum 210, n
stellam 32, 188
Stephanum 15
strangulare 91
strigile 33
*strigilam 91
*struppare 135
stuppam 135
subinde 116
subuenire 147
sudare 48
sulcum 184
*symbolium 7

T

tabulam 150
talpam 133
tarde 31
*taxum 80
tegulum 89
tela 32
templum 6, 46
temperare 177
tempus 136
*tenditam 101
tepîdum 7, n
terminum 7
terram 98
*terratum 105
terribilem 22
tineam 33, 209
titionem 106
torculum 77, 177
tormentum 18
*totti 38
*tractiare 108
transuersare 172
tredecim 69
tremulum 193
*trepalium 98
*trippam 98
triplum 138
*troculum 40
* trŏiam 40, 45
*turbulare 177
*turbulum AC
*turdium 121, n
turrem 98, 174
tussire 46

V

uaccam 58
uadum 156
ualentem 182
ualere 27
uascellum 20, 79
*uassaletum 127
uastare 156
uenenum 28
uendere 111
uenditam 101
*ueninum 201, 208
uerecundiam 63, 115
ueritatem 6, 99, 105
uerrucam 24
uersum 173
ueruculum 155
uestitum 105
uetulam 191
uetulum 19, 104
uicinum 37, 70
uicem 155
uidere 5, 110
*uidĕre 111, 155
uiduum 114, 163
uigilare 91
uiginti 38
uillam 36
Villam Nouam 36

uillaticum 35, 63, 188
uimus 198
uindemiam 196
uindicare 59
uincire 68
uineam 209
uinum 208
*uinum acrem 75
uiolarium 16
*uirare 35
uiridem 116
uirtutem 99
uiscum 79
uitellum 20, 30
uitium 155
uitrum 104, 111, n, 153
uiuere 155, 159
uiuit 158
uocem 44, 72
uolare 41, 185
*uolĕre 41, 182
*uomĭre 156
undecim 69, n
unctam 78
unum 47

Z

zelosum 131

ADDENDA ET CORRIGENDA[1]

§. 4. Lire : *ch* représente la chuintante *dure*. Ibid. : infra. J'ai noté le son complexe dentale + *ch* par *tj* (remplacé par *tch* dans la deuxième partie de ce travail).

§. 5. Add. : *glauïol* (glaïeul) = lat. *gladiolum*. Add : *ábet* (enveloppe du grain de blé) = lat. *abietem, abjetem*.

§. 6. Lire *patrem, matrem*.

§. 6. n. 1. Lire *contraction* pour *contraxtion*.

§. 6. n. 2. *Rábe* et non *rabè*.

§. 7. Add. : *cumulum* = *coumoúl* (plein). *Turbulum* a donné les deux formes *treboúl* et *tréble*.

Mettre * *essere* parmi les mots en *ĕre(m)*.

Persicum a donné *prèse* avec maintien de la pénultième, mais sans déplacement d'accent ; cf. au contraire le déplacement d'accent dans cat. *presèc*.

[1] La première partie du présent travail a été imprimée d'après la copie remise l'année dernière au concours. N'ayant pas eu le temps de corriger les épreuves avec tout le soin nécessaire, j'ai laissé échapper quelques graves erreurs. De là la nécessité de l'*erratum* suivant. Quant aux *addenda*, ils se réduisent à quelques faits intéressants que j'ai observés dans ces derniers temps. Je remercie vivement M. Chabaneau, M. Bonnet et M. Grammont, qui ont bien voulu me communiquer leurs observations.

J'ai mis l'astérisque dans l'*index* latin devant les formes latines non classiques.

§. 11 Supprimer ce qui est dit de l'influence du catalan à propos de *courroúbio*.

§. 12. Quoique KÖRTING dise (*Lat. — Rom. W.* n° 792) que le mot *arundo* semble avoir été employé dans le latin populaire avec le sens de *hirondelle*, il faut rattacher le mot languedocien au mot français venu, lui, de *hirundo* + *ellam*.

§. 18. * *Fellem* et non *felem*.

§. 19. n. 1. Lire : les groupes *tr*, *dr* au lieu de *tl*, *dr*.

§. 22. Supprimer * *remare*, qui doit être reporté à *e* fermé (* *Rēmare*).

Ibid. * *infellenare* et non *infelenare*.

Ibid. Supprimer *impedicare ;* c'est plutôt à * *impactare* qu'il faut rattacher le verbe lang. *empatcha*. Cf. KÖRTING, s. u. * *impacto*.

§. 20. Ce qui est dit ici de *infernum* doit être reporté au paragraphe de *i* long protonique, car on a *īnfernum* et non * *ĭnfernum*.

§. 31. Lire *longē, tardē*.

§. 35. Add. fr. *biner*.

§. 37. Lire * *pitittum* et non *pitittum*.

§. 40. Effacer *sèrbo* de la liste des mots où *o* se diphtongue ; ce mot doit avoir été influencé par le verbe *serba* = fr. *se conserver*.

§. 41. Supprimer *uōtare* qui vient de *uōtum*.

§. 42. Reporter le paragraphe sur *pōpulus* à *ō* fermé.

§. 45. *Nūptiae* doit être reporté au paragraphe de *ū*.

§. 48. *Sudare* = *suza* et non *suda*.

§. 48. Lire * *muraliam* = *muralho* au lieu de *muraculam*.

§. 51. *Clastres* ne désigne pas le *cloître* en général, mais il désigne un quartier de Lézignan où étaient *les cloîtres*.

§. 57. Il faut encore noter l'affaiblissement de *c* initial en *g* dans *gabèl* = * *capellum* (KÖRTING, L. R. W. 1596. * *capellam*.)

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION 145
CHAPITRE I.— *Les limites du dialecte*, §§, 1-2 149
CHAPITRE II.— *Les sons et leur notation*. §§, 3-4 151
CHAPITRE III.— *Accentuation* §§, 5-8 153
CHAPITRE IV.— *Traitement des voyelles*. §§, 9-48 158
CHAPITRE V.— *Gutturales*. §§, 56-97 289
CHAPITRE VI.— *Dentales*. §§, 98-131 303
CHAPITRE VII.— *Labiales*. §§, 132-166 313
CHAPITRE VIII.— *Liquides*. §§, 167-193 322
CHAPITRE IX.— *Nasales*. §§, 193-210 329
INDEX LATIN 334
ADDENDA ET CORRIGENDA 344

J. ANGLADE.

UN FÉNOMENE DE FONÉTIQUE GÉNÉRALE

Français populaire : *can(ne)çon, pan(ne)tot*

Il arrive souvent qu'un fonème disparaît d'une langue, soit qu'elle le perde purement et simplement, comme le celtique a laissé tomber le *p* indo-européen (gaul. *ver-*, v. irl. *for*, v. gall. *guar*, v. corn. *gur-*, v. bret. *guor* = ie.* *uper-*), soit qu'elle le transforme par évolution fonétique, comme le vieux français a changé l'*l* implosif en *l* vélaire, puis en *u (alba* > *aube)*. Le fonème ainsi écarté d'une langue est dès lors étranger à cette langue ; mais il peut se faire qu'elle le retrouve, soit qu'elle emprunte à une autre langue des mots qui le présentent, soit que certains changements fonétiques le fassent réapparaître dans des mots appartenant à son propre fonds : ainsi le vieil irlandais emprunte le mot latin *purpura* qui présente le *p* ; — en gaulois et dans les langues celtiques de la Grande-Bretagne le *q* indo-européen devient *p* (gaul. *petorritum* « char à quatre roues », gall. *petguar*, corn. *peswar*, bret. *pevar* « quatre », cf. sk. *catvāras*) ; — en français le mot *paletot* devient *pal(e)tot* par chute de l'*e* précédé et suivi d'une seule consonne (Grammont, MSL, VIII, 54 sqq.), et dès lors cette langue possède de nouveau un *l* implosif.

Le second de ces faits doit être soigneusement distingué des deux autres. Si le *q* indo-européen est devenu *p* dans la langue gauloise qui n'avait pas de *p*, c'est par une évolution fonétique absolument régulière et normale, et ce nouveau produit n'a pas plus de raison d'être altéré désormais que n'importe quel autre fonème de la langue.

Mais si le fonème qui rentre dans un domaine d'où il avait été précédemment expulsé, n'i revient que par hasard, par accident, comme c'est le cas du premier et du troisième exemples que nous avons cités, ce n'est que très difficilement qu'il s'i installe de nouveau ; il est exposé à tous les accidents qui

peuvent avoir prise sur lui, jusqu'à ce que la langue où il réapparaît soit redevenue apte à le prononcer. C'est à la suite d'une évolution lente que les Gaulois et les Celtes de la Grande-Bretagne ont été de nouveau capables de prononcer un *p*. Au contraire, lorsque les Irlandais ont emprunté, d'abord par l'intermédiaire des langues brittoniques (Zimmer, KZ, 33, 280), des mots latins qui contenaient un *p*, c'est tout d'un coup qu'ils se sont trouvés en présence de ce fonème qu'ils ne connaissaient pas. Malhabiles à le prononcer, ils l'ont remplacé par une autre occlusive sourde, le *c* (irl. *corcur* de lat. *purpura*, *casc* de *pasca*, *cland* de *planta*, *cuthe* de *puteus*, *caille* de *pallium*, *clum* de *pluma*), jusqu'au jour où l'occlusive sourde labiale leur fut devenue assez familière pour qu'ils fissent *peccad* du latin *peccatum*.

Un exemple analogue, tiré des langues romanes, ne peut qu'illustrer encore ce fénomène. L'italien a perdu le groupe *bl* par évolution fonétique (*bianco* « blanc » ; aussi lorsqu'il emprunta au français le mot *blanc-manger*, il i remplaça le groupe *bl* par un groupe qui était fréquent chez lui et qui différait peu de ce groupe *bl*, à savoir *br* : *bramangiere*. Puis il s'habitua petit à petit au groupe *bl* et devint capable d'accueillir tels quels des mots comme *blasfémia* « calomnie ».

C'est en grande masse que le cristianisme introduisit des mots latins dans la langue irlandaise ; mais souvent un mot étranger est emprunté isolément. Lorsqu'il en est ainsi, le fonème nouveau qu'il peut apporter, ne se trouvant que chez lui, ne peut pas tomber sous le coup d'une loi générale ; aussi il arrive que la langue hésite entre l'acceptation du fonème et son remplacement par un autre : espagnol *girofle* et *girofre* « girofle » (Grammont, la Dissimilation, p. 134).

L'admission du fonème tel quel n'offre aucun intérêt; son remplacement en présente au contraire beaucoup, car il peut être dans une certaine mesure déterminé d'avance. Le remplaçant n'est pas pris au hasard ; c'est forcément un des fonèmes existants dans la langue qui se rapprochent le plus, au point de vue de l'articulation du fonème à remplacer; en sorte que l'on peut dresser la liste des remplaçants possibles.

Le *c* que l'irlandais met à la place du *p* latin est comme lui une *occlusive sourde*, et l'avait déjà remplacé par évolution

fonétique dans les groupes primitifs *pt* et *sp* : irl. *secht n-* = *ἑπτά* comme irl. *ocht n-* = *ὀκτώ*, — irl. *fescor* = lat. *uesper* (Zimmer KZ, 33, 276) ; en outre les Irlandais avaient acquis le sentiment de la correspondance de leur *c* au *p* des langues brittoniques, d'après les rapports : irl. *mac* = britt. *map*, irl. *cenn* = britt. *penn*, etc. (Zimmer, ibid., 280).— Lorsque le latin *uetulus* devint *uet(u)lus* par chute de l'*u* posttonique le latin vulgaire se trouva en possession du groupe *tl* qui lui était inconnu ; il en fit *cl* (lat. vulg. *ueclus*, ital. *vecchio*, fr. *vieil*, esp. *viejo*) comme avait fait l'italique à une époque préhistorique : lat. *pia-clum*, *sae-clum*, ombr. *piha-klu* « piaculorum » (formés avec le suffixe- *tlo*-). Dans une langue qui ne souffre pas dans une même sillabe le groupe *occlusive* + *n*, l'*n* peut tomber ou être remplacé par une des deux liquides *l* ou *r* qui ne diffèrent essentiellement de *n*, au point de vue de l'articulation, que par l'absence de la nasalité : de **sangne* l'espagnol fait *sangre*, de **ingne* il fait *ingle* (Grammont, la Dissimilation, p. 138-139), de **diacne* le français fait *diacre* (Id., ibid., 139), de *ὕπνον* le dialecte de Bova (Calabre) fait *ípio* et le Tsaconien en fait *ὔπρε* (Id., ibid., 139-140).

Étant donné l'*l* implosif de français moderne *pal(e)tot*, *cal(e)çon*, que pouvait-il devenir? Dans la langue des personnes cultivées où il était retenu par les livres, les journaux et l'enseignement, il n'i avait pas chance qu'il fût modifié. Mais dans le français populaire, qui est en somme la même langue libre de toute entrave, il était instable. Il pouvait se vélariser, puis devenir *u* comme en vieux français, ce qui n'a pas eu lieu ; mais nous connaissons un autre produit de *l* implosif devant dentale, c'est son remplacement par la liquide dento-nasale *n*, fénomène de préparation connu par grec *φίνταος*, breton *coutel*, etc. (Grammont, ibid., p. 119-120). Le nouveau groupe ainsi constitué, *nt* dans *pan(ne)tot*, *ns* dans *can(ne)çon*, est jusqu'à présent resté intact en français, comme le montrent *An(ne)cy*, *bon(ne)tier* et les mots analogues; mais il aurait pu se transformer, puisque c'est un groupe récent que le vieux français avait transformé : *avantage*, *avancer*, *amincir*.

Nous avons exposé simultanément le traitement de *pal(e)tot* et celui de *cal(e)çon*, et il n'i a en effet aucun inconvénient à cela, puisque le point de départ est le même et le point d'ar-

rivée aussi. Mais il faut bien noter que ces deux mots ont obéi indépendamment à une même tendance, car ils sont entrés à des dates différentes dans les langues populaires. Il en est telle en effet qui ne connaît que l'un d'eux ou ne les a pas traités pareillement : le patois de Damprichard, par exemple, dit *can(ne)çon*, mais *pat(e)tot*. Ce dernier mot est chez lui d'introduction très récente et n'i est en somme que le mot français inaltéré.

Le français possède d'autres mots qui présentent aussi l'*l* implosif : *pal(e)frenier*, *calfeutrer*, *salpingite*, *solde*, etc.; mais ces mots n'ont pas pénétré dans les langages populaires. *Soldat*, mot français de fabrication savante, a été introduit depuis très longtemps dans les patois, et i est ramené chaque année par les conscrits, mais toujours sous la même forme : *soldat;* c'est un mot qu'ils rapportent intact comme ceux que leur enseigne la téorie. Ce n'est pas une raison pour que les dialectes ne le modifient pas ; ainsi Damprichard en a fait *sudā* parce qu'il a possédé ce mot à une époque où il pouvait encore vélariser un *l* implosif. Nous ne connaissons nulle part il est vrai une forme **son(ne)dat*, mais nous ne serions nullement surpris de la rencontrer.

Maurice GRAMMONT.

JEUX PARTIS INÉDITS

DU XIII[e] SIÈCLE

Parmi les jeux partis, assez peu nombreux, que renferment les mss. français de la Bib. nat. portant les n[os] 1591 et 24406 (Pb[8] et Pb[14] de Raynaud), six seulement restent inédits (du moins en grande partie)[1]. Comme on va le voir, ils émanent, sauf un, de l'école bourgeoise qui fleurit à Arras dans la seconde moitié du XIII[e] siècle. On ne me saura pas mauvais gré, je l'espère, de les imprimer ici[2] ; non point qu'ils se distinguent par un grand mérite littéraire : ils peuvent être rangés au contraire parmi les spécimens les plus médiocres d'un genre qui ne fut pas fécond en chefs-d'œuvre; quelques-uns cependant ne sont pas tout à fait dénués d'intérêt, ne serait-ce qu'à cause des difficultés qu'ils présentent, et que je ne me flatte pas d'avoir toutes résolues.

I. Le premier est adressé par Sandrart [3] à Colart.

Sandrart ne nous est connu que par cette pièce et l'une de celles qui sont publiées plus loin (n° II) [4]. Colart est vraisemblablement le même que celui qui apparaît comme partenaire dans quatre, ou, plus probablement, comme on va le voir, dans cinq autres jeux partis formant avec celui-ci un petit groupe dans le ms. Pb[8] et qui ne sont conservés que là; il est nommé dans l'un des morceaux (1336) *Colart li Changieres;* de

[1] Quelques fragments en ont été publiés par l'*Histoire littéraire*, t. XXIII; d'autres, en plus grand nombre, l'avaient été par Dinaux (*Trouvères artésiens*); mais on sait que les publications du dernier peuvent être considérées à peu près comme non avenues.

[2] J'en dois à mon ami H. Teulié une copie que j'ai collationnée sur l'original.

[3] Dans le texte ce nom est toujours écrit avec un *a* : *Sandras*, *Sandrat* ou *Sandrart*. La suscription porte *Sendrart*, mais nous verrons plus loin que les rubriques, sans doute très postérieures à la composition des pièces, ne méritent aucune confiance.

[4] Nous verrons tout à l'heure comment l'*Histoire littéraire* (p. 756) a été amenée à mentionner un « Sandrart Certain ».

ces pièces nous pouvons conjecturer qu'il était clerc : dans l'une, il nous dit lui-même qu'il n'est point marié (III, 8); d'une autre (II) il semble ressortir qu'il fut à un certain moment, sans doute après avoir pris les ordres majeurs, prieur ou aumônier d'une communauté de femmes [1].

Sujet de la pièce : de deux amoureux, du reste égaux en mérite, qui adressent leurs vœux à la même femme, l'un devient aveugle, l'autre sourd et muet : lequel perd le plus de chances de réussir ?— Réponse : L'aveugle.

Les vers 1-12, ont été publiés par Dinaux (*Trouvères artésiens*, 146 et 426) et par P. Paris (*Hist. litt.*, 756-7).

II. Le ms. porte en tête de cette pièce *Chiertain a Sandrart*. Cette suscription repose uniquement sur une fausse interprétation du v. 21, qui commence par le mot *certain*. Si le copiste eût réfléchi un instant, il eût vu que ce mot, qui n'est autre qu'un adjectif pris adverbialement, ne pouvait désigner ici un des interlocuteurs : ce troisième couplet, en effet, est prononcé par le même personnage que le premier (il est visible qu'il n'y a pas de lacune), et doit par conséquent s'adresser à Sandrart : autrement c'est à lui-même que l'hypothétique Certain s'adresserait la parole. Il faut donc rayer de la liste de nos poètes lyriques ce nom, que l'*Histoire littéraire* (p. 537 et 756) y a admis sur la foi de Dinaux et de Laborde. En réalité l'interlocuteur de Sandrart est uniquement désigné par le mot *sire :* il me paraît extrêmement probable que dans ce personnage il faut reconnaître ce Colart qui apparaît en divers jeux partis groupés autour de celui-ci et notamment dans notre n° I, où il a déjà pour interlocuteur Sandrart. Cette attribution est appuyée par le fait que nous retrouvons dans un couplet prononcé par Colart (I, 13; cf. III, 33) cette même locution adverbiale qui a causé l'étrange

[1] Le titre de *sire*, qui lui est attribué (II), pourrait nous faire croire qu'il s'agit plutôt de Colart le Bouteillier, lequel appartenait certainement à une famille noble (*Hist. litt.*, 545), tandis que le surnom de *Changeur* semble indiquer une origine bourgeoise. Mais ce nom de *sire* peut se rapporter à sa dignité ecclésiastique. P. Paris (*Hist. litt.*, 546) a donné comme nous la préférence à Colart le Changeur sur Colart le Bouteillier.

erreur que je viens de signaler, et qui paraît avoir été une habitude de style chez ce personnage [1].

Sujet : Si vous étiez comme moi « profès en dévotion » et appelé à fréquenter nonnes et béguines, préféreriez-vous courtiser une de celles-ci ou une de celles-là ? — Réponse : Une béguine.

Les vers 1-20, 41-50, 59-60 ont été publiés par Dinaux, *loc. cit.*, p. 428 ; les v. 1-20 par l'*Hist. litt.*, p. 537-8.

III. Colart à Mahieu. Ce dernier est vraisemblablement Mahieu de Gand ou le Juif (car il est bien probable que ces deux noms désignent un seul et même personnage) [2].

Sujet : De trois « états », celui de moine, d'homme marié, de célibataire, lequel vaut le mieux ? — Réponse : Le dernier.

Les vers 1-8, 46-9, ont été publiés par Dinaux (*loc. cit.*, p. 147) ; les vers 1-8, 25-32 par l'*Hist. litt.*, p. 546.

IV. Adressé par Michel à Robert. — Le ms. porte à tort *Colart a Michiel* (sans doute parce que Colart était interlocuteur dans les deux morceaux placés immédiatement avant celui-ci). Ce Michel est inconnu ; c'est peut-être le même qui échange avec Gérard de Valenciennes un jeu parti (Raynaud, 949) où il est qualifié de *sire*. Robert est, soit Robert de la Pierre, qui apparaît comme partenaire ou juge dans un grand nombre de jeux partis, soit Robert de Bétune [3], qui en soutient un avec Sauvage de Bétune.

Sujet : Puisque l'amour est tout-puissant, pourquoi ne fait-il pas aimer les « médisants », ce qui procurerait aux amants une grande tranquillité ?

De cette pièce les deux premiers vers seulement ont été publiés (Dinaux, *loc. cit.*, p. 148) [4].

[1] L'adjectif *legier* est de même pris adverbialement dans un couplet prononcé précisément par Sandrart (Raynaud, n° 1678) ; il est curieux que ce mot mal compris ait été le point de départ d'une erreur analogue à celle qui vient d'être relevée (Voy. Scheler, *Trouvères belges*, II, 330).

[2] Voy. *Hist. litt.*, p. 658, le passage d'où résulte cette identité.

[3] L'*Hist. litt.* (p. 545) donne la préférence à ce dernier.

[4] La question ne comportant pas une véritable alternative, il serait peut-être plus légitime de qualifier ce morceau de « tenson ». — Le rythme de cette pièce, assurément fort rare, se retrouve dans un autre

V. Adressé par Hue [1] à Robert le Duc. Si ces deux mots sont bien un nom propre et non un titre, Robert le Duc est un poète jusqu'ici inconnu qu'il faut ajouter à la liste de nos trouvères lyriques. Quant à Hugues, il peut être, soit un nouveau venu, soit un des nombreux poètes de ce nom déjà connus comme auteurs de chansons. Du vers 19 il ne résulte pas nécessairement que les deux personnages fussent parents, le mot *niés* n'étant souvent qu'une appellation amicale. Certaines particularités de langue (*loe* pour *lo*) et de versification (le nombre des enjambements, par exemple), paraissent indiquer pour la date de la pièce la fin du XIII[e] siècle plutôt que le commencement.

Sujet: Je ne puis recouvrer les bonnes grâces de celle que j'aime si je ne lui donne de grands coups : me conseillez vous de le faire ? — Réponse : N'hésitez pas.

Aucun fragment de cette pièce n'avait été publié.

VI. Les auteurs du dernier morceau (qui ne se présente pas non plus sous la forme habituelle aux jeux partis) sont bien connus : l'un est Charles d'Anjou, frère de saint Louis, l'autre Perrin d'Angecourt. Ces couplets, composés avant 1265 [2], ont pu l'être, soit à Paris, où Perrin nous apprend qu'il séjourna [3], soit dans une ville du Nord [4], soit enfin en Provence, où il fit un voyage.

Sujet : Lequel choisiriez-vous, d'être favorisé par votre dame ou, restant malheureux en amour, de devenir roi de Perse ? — Le comte choisit la première alternative.

Les v. 1-20 ont été publiés dans l'*Hist. litt.* (p. 667).

jeu parti (940) entre Bretel et Perrin d'Angecourt; celui-ci en abab (v. de 8) ccddc (v. de 7), mais avec quelques modifications, de sorte que l'imitation n'est pas certaine.

[1] L'*Histoire litt.* (p. 625) propose très dubitativement Huon d'Oisi.

[2] En 1265, Charles échangea son titre de comte contre celui de roi, par lequel on l'eût certainement désigné ici, s'il l'eût déjà porté.

[3] Voy. le passage cité dans Dinaux, p. 360.

[4] On sait que Perrin d'Angecourt était un des familiers du duc Henri III de Brabant, et d'autre part que Charles d'Anjou vint en Flandre pour défendre la comtesse Marguerite contre Jean d'Avesnes, et qu'il y séjourna plusieurs fois entre 1251 et 1256. Là ne se bornèrent point ses rapports avec Perrin : une chanson de celui-ci (n° 172) lui est adressée, et il apparaît en outre comme juge dans le jeu parti déjà cité (n° 940) entre Perrin et Bretel.

Les observations de langue ou de versification auxquelles donnent lieu les textes suivants sont peu nombreuses. La déclinaison, respectée par les auteurs, est souvent violée par les scribes (je ne la restitue qu'à la rime). On peut remarquer l'assonnance *bergiers : abaissiez* (III, 18-20), la rime *franche : soufrance,* etc. (IV, 10 ss.), quelques césures épiques (I, 14, 20, peut-être IV, 44, si on n'y veut pas voir une césure à l'italienne), la synérèse dans différentes formes du verbe *veoir*, pic. *veïr* (*veoir* I, 54 ; *veïr* I, 22, 31, 68 ; *veés* I, 30), la diérèse dans d'autres (*veant* I, 39 (?) ; *veüt* I, 69). Cf. *traiteur* avec synérèse (IV, 50) et *traïtres* avec diérèse (IV, 51). Les finales en *s* riment avec celles en *z* (II, 19, 29 etc. ; III, 25 ; IV, 35, 43 ; V, 10, 19, 34 ; VI, 14, 18, 40) *ant* et *ant, ence* et *ance* souvent confondus dans la graphie ne sont pas associés à la rime (I, III, IV ; c'est sans doute par négligence que *temps* (IV, 35, 43) se trouve associé à des mots ou *ans*) ; *iée* est réduit à *ie* (VI, 41-3) ; quelques 1[res] pers. sing. prés. ind. ont l'*e* paragogique (V, 12 ; VI, 31).

I (Raynaud, n° 25)

Sandrart a Colart

Formule rythmique : *abab ccbbddee* ; vers de 10 syllabes ; tous les couplets sur mêmes rimes.

[P[s], fol. 16 r°]

Doy home sont auques tout d'un eage
Qui par amour ainment bien loiaument
Une dame, qui est plaissans et sage,
Dont ainc nulz d'iaus ne gehi son talent.
Or leur avient, par fortune contraire,
Que li uns pert les ieus de son viaire,
Et li autres amuïst nuement ;
De leur desirs n'amenrissent noient,
Ainz weut chascuns son pourpos poursuivir :
Li quex en a le plus bel pour joïr ?
Biau dous Colart, weillez m'ent avoier ;
A tousjours mais vous en avrai plus chier.

Sandrart, certain, mout vous vient de barnage

Quant de parture faites a moi presant.
Se vous dirai, selonc le mien courage :
Cilz doit avoir trop plus le cuer dolent
Qui riens ne voit ne ne sent, s'il ne flaire,
Que cilz qui voit : car tout par essemplaire
Moustre mout bien auques que ces cuers sent.
S'il ne parole, *s'a* par veoir talent
Par quoi il doit les biens d'amours sentir ;
Pou aim parlant qui onques ne *pot* veïr ;
Car, s'on vouloit, on li feroit bessier
Tel estrumen[t] ou ne devroit touchier.

Certes, Colart, pou quiert son aventaige
Cilz qui el bien veult metre abaissement,
Car il ne[l] puet, s'i aquiert son damage ;
En Bonne Amour n'en la dame ensement
N'a voulenté de vilounie faire.
Pas ni veés cler, ce vous a fait mestraire :
Cilz par son *veïr* puet avoir l'ueil au vent,
Et li parlers moustre le sentement
C'on a el cuer, dont naissent li souspir
Qui deus vouloirs fait tout .I. devenir ;
Amours ne veut ne muïr ne segnier :
Se cause pert qui nel puet desraisnier.

Sandras, cilz pert son temps et son langage
Quant il parole a homme qui n'entant ;
Ausi a bien *en bel veant* la rage,
Quant le pieur en son enscient prent
De co[i] que soit : et vous, *tout* par contraire,
Voulez tenir que uns hom par son braire
Doit miex amer, qu'il ne voit ce qu'il prent,
Que li muiaus qui voit ce en presant
U ses cuers gist ? Ce ne puet avenir
Que ja nuls hom doie d'amours joïr
Quant il ne puet aler sans escuier :
De quan[t] qu'il set ne donroie .I. denier.

I. 20. s'a] sait. — 22. plus am parlens.....peüst. — 39. en bel veant] a beus vors (*lecture douteuse*). — 41. tout] touz.

[17 r°] Colars, c'est voirs, chius le bon conseil gage
Qui de deus maus au pieur se consent :
Lessier convient le muiel double gage,
C'est le parler et l'ouïr purement,
Et li autres n'a c'un seul mal a traire.
Voir par dehors, qui u cuer se repaire,
Li vient du cuer, ou bonne amour se prent ;
Savoir devez trestout certainement
Que [tant] com plus a nature a souffrir,
Tant plus convient *sa* vertus amenrir.
La dame amez petit, au mien cuidier,
Quant li offrez le pieur du pannier.

Sandrat, je croi que ce soit par hausage
Que vous voulez tenir a ensient
De le parçon le pieur : mais usage
Avez empris, si vous dirai comment :
Chascun set bien que nus maus ne s'apere
Envers celui qui ne voit c'une aumaire
Qui est de bos, ne nes le sacrement
Ne puet il veïr : dont je di que li cent
Ne valent pas le veüt, sans mantir ;
Qui est muiaus [s'a] il le souvenir
Par le regar[t], dont se puet apaissier,
Et autre part assez par trop plaid[ier].

1. 20. C'est-à-dire s'il manque au muet la parole, il a, grâce à la vue, le moyen d'exprimer son amour, de façon à le faire partager. *Talent* semble donc avoir ici le sens de moyen, faculté.

27. Il ne peut parvenir à son but et risque d'y perdre.

31. Grâce à la vue, il peut être tenté d'aimer ailleurs (?). — Mais ce sens ne s'accorde guère avec le contexte.

49. *Gagier*, refuser. A l'unique exemple cité par Godefroy, ajouter Adam de la Halle, chans. IV (R. 152), v. 4

54-5. A défaut de la vue réelle, il a celle du cœur, et cela suffit en amour. Littéralement, « du cœur, où règne Amour, lui vient la vue, qui s'adresse au cœur de la femme aimée ». Mais que faire de *par dehors* ?

58. sa] la.

63. *Mais* pour *mauvais*, forme fréquente, surtout à partir du XIII[e] siècle. Aux exemples cités par Godefroy, on peut ajouter ceux-ci : *Il en a en la fin une maise soudee* (*Beaudouin de Sebourc* dans L. Gautier, *Epopées*, II, 525, n.) — *Ta vie actrait la maise mort* (Jubinal, *Mystères inédits*, I, p. 65).

66. Je comprends : « Nul mal ne peut être comparé à celui de l'homme qui n'y voit pas plus qu'une armoire de bois (cf. nos locutions populaires, *sourd comme un pot, muet comme une borne*), et qui ne peut voir même l'ostensoir » (pris ici comme exemple parce que l'ostensoir est un objet brillant et qu'on expose à tous les regards). Si c'est bien là le sens de la phrase, *il* au v. 68 est inutile; faut-il corriger au v. 67 *ne* en *ke* (« car il ne peut même pas... ») ?

69. *Le veü*, c'est-à-dire sans doute celui qui est doué de la vue ; part. passé passif pris au sens actif : cf. *un homme entendu, osé*, etc.

72. « Il peut avoir, en *plaidant*, d'autres joies. » Mais ce sens est peu satisfaisant, puisque « plaider » est précisément impossible au muet. S'agit-il des prières muettes adressées par les yeux ?

II (R. 1027)

[Colart à Sandrart]

Formule rythmique : abab cdcdeb ; vers de 7 et 5 syllabes régulièrement alternés : tous les couplets sur mêmes rimes.

[Pb [8], fol. 17 v[e]] Sandrat s'il estoit ainsi
Qu'en religion
Fuissiez profez avec mi
Par devocion,
Et vous couvenist anter
Nounain ou beguine,
Tout vo vivant, sans fausser,
De vraie amour fine
En la quelle metriez vous
Vo entencion ?

Sire, ainques ne m'abeli
Par saint Symeon,
D'anter nounain, car en li
A detracion ;
A pluseurs *homes* giller

II. *Pour la suscription, voy. plus haut*, p. 351. — 3. profez] profiez (*la correction est de P. Paris*). — 15 homes] bons (*même observation*).

Est touz jours encline,
Beguine doi plus loer,
Car en sa couvine
A, si com croi, envers nous
Mains de fiction.

Certain, vous soustenez ci
Fauce opinion
Detraction ains ne [vi]
*En l'*afection
De nonain ; ne set flater
Se douce doctrine
Et *ne* set gille macer
Par se desepline ;
Mais begui(g)nages va touz
A perdicion.

Sire, maint en ont traï
Par decepcion
Nonnes. Je croi vous ausi
En *sejestion*
Tient aucune par lober,
Mais en brief termine
Vous savrez si pourpenser
Qu'il n'a fors racine
Et planté de faus tribous
En leur action.

Nule nonne n'a sor mi
Dominacion,
Sandrat, non pour quant je di
Qu'en confusion
Puet on bien vo dit tourner,
Car nonne est royne
De tous biens d'amour moustrer ;
Beguine est homine
Qui met en cuer mal courrous,
Tribulacion.

23-4. detraction ains ne vostre a. — 27. ne] se. — 34. en sejestion] ensfiestion. — 37. verrez si p.

Sire, pour tant je l'en vi
Que discrecion
A nonne de vous ravi,
Jur[i]dicion
Li voulez inde donner,
Si n'en est pas digne ;
Courone ne doit porter
Se ce n'est souvine ;
Beguine a cuer amourous
Sans corrupcion.

II. Peu de sujets sont aussi choquants que celui-ci. — M. de Puymaigre (*La cour de Jean II*, t. II, p. 137 n.) cite une pièce du *Cancionero general* où est agitée la question de savoir lequel vaut le mieux, servir une damoiselle, une femme mariée, une veuve, ou une religieuse.

27. Littré cite un exemple où le mot *masser*, appliqué à des couleurs, signifie mêler, pétrir. Il doit avoir ici un sens analogue : métaphoriquement, machiner des complots, une trahison.

39. *Triboul*, subst. verbal de *tribouler ;* ici, intrigue, machination ; cf. n° 918, v. 27 (Tarbé, *Chansonniers*, p. 119) : *Car aidier — se sevent de tels tribous — les dames trop mieus que nous.*

48. Je ne sais ce que peut être *homine* et j'hésite à proposer la correction *vermine*.

55. *Inde* serait-il l'adverbe latin, qui ne serait pas autrement étonnant dans ce morceau tout farci d'expressions savantes ?

III (R. 147)

Colart a Mahieu

Formule rythmique : abab ccdd ; vers de 8 s.; tous les couplets sur mêmes rimes.

[Pb[8] fol. 19 r°] Mahieu, je vous part, compains
De .III. estas, s'en jugiez,
Li qués est plus souverains
Et le quel miex ameriez,
Ou en religion rendre,
Ou mariage entreprendre,
Ou demourer ensement
Com je sui, tout simplement?

53. a en nonne.

Colart, foi que doi mes mains,
Je sui mout bien conseilliez :
Je vous lo que li derrains
Des .III. estas dont raisniés
Soit retenus, sans reprendre
Autre, qu'al plus bel enprendre
Ne pouez souffisamment
Pour miex estre a vo talent.

Mahieu, ainsi com vilains
Respondés et com bergiers,
Si vous prisera on mains
Et s'en serez abaissiez :
Car des trois tout le plus mendre
N'avez loet : mieus vaut prendre
L'ordre pour son sauvement :
Qui aillours bee il mesprent.

Colars, vous iestez estrains
Dont tout li blés est voidiez,
Qui estez a ce comtrains
Que soulas entroubliez.
Miex vous vaut .I. poi entendre
Au deduit que soi souprandre,
Car cilz se pert qui se rent,
S'en lui n'a bon sentement.

Mahieu, je sui touz certains
Que vo(s) sens est touz changiez,
Par s. Nicaise de Rains,
Que plus venez, pis plaidiez,
Qui le bien voulés deffandre
Et le fleur laissier pour cendre,
Que d'iestre o le bonne gent
Me blasmés pour le jouvent.

Colart, trop par iestez plains
De fol sens, qui afichiez

III. 19. Si vous en p. — 24. qui a a. — 36. *avant* plus, u *ponctué*.

Que a ce soit vo reclains
Que del tout rendus soiez.
Je ne puis visser n'e[n]tendre
[19 v°] Qu'il ne vous coviegne aprendre
Du jeu au Roy qui ne ment,
Pour miex respondre briement.

III. 1. *Partir* a ici le sens absolu de proposer une parture. Ce verbe est plus ordinairement employé avec un régime direct. Cf. 940, v. 1 : *Perrin d'Angecort, respondés — a çou que je vous partirai.* Il peut cependant être pris au sens intransitif : *Sire Jehan Bretel, parti avés, — ce m'est avis, trop merveilleusement* (947, v. 9. 10). — *Lambert Ferris je vous part : — or respondés votre avis* (375, v. 1-2).

9. Formule plaisante de serment pour éviter le blasphème. Cf. *Dits artésiens*, V, 72, (dans *Revue des Universités du Midi*, 1896-7) : *Je vos afi de mes deus mains — Vos estes mes cousins germains.*

18. On sait qu'il est « de style » dans le jeu parti d'accuser son interlocuteur d'aveuglement et de balourdise ; c'est souvent la comparaison avec un berger qui sert à exprimer cette idée. Cf. 547, v. 30 (inédit) : *Mains a de sens en vous qu'en un bregier* et 1185, v. 13 : *Li bergiers d'une abeïe — Eüst assez miex parlé.*

31. On sait que *rendre* ou *soi rendre* est une locution consacrée pour entrer en religion (cf. v. 5) ; *rendu* = moine ; *rendue* = recluse.

40. *Jouvent* au sens du provençal *joven*, vie mondaine.

45. *Visser, viser* (le redoublement de l's est fréquent dans le ms.), c'est-à-dire voir, comprendre.

47. On sait qu'Adam de la Halle dans *Robin et Marion* nous montre ses personnages jouant à ce jeu. Cf. dans l'édition Langlois la note sur le v. 442.

IV (R. 239)

[Michel à Robert]

Formule rythmique : *abab ccddc* ; vers de 10 s. : tous les couplets sur mêmes rimes.

[Pb[8] 20 v°]

Robers, c'est voirs c'amours a bien poissance
Sur(s) tous bons cuers et sur autres aussi,
Mais il n'est nul si faus, c'est me(s) creance,
S'amours l'esprent, que lues ne l'ait verti

IV. *Le ms. porte la suscription* Colart a Michiel ; *voy. plus haut* p. 352.

Et adreciet en toute courtoissie.
Or vous demant, puis qu'Amors a mestrie
De ravoier faus cuer et faire amans,
Que ne fait elle amer les mesdissans,
Si c'on n'eüst point sur amans envie ?

Michiel, Amours est si nete et si franche,
C'est de certain, qu'il n'afiert point a li
[20 v°] Qu'elle sentir se trés douce sufrance
Face a tel gent qui ont cuer si failli
Qui ne diront de lui fors vilonnie.
S'a droit Amours qu'amer ne les fait mie,
Car bien ne puet estre en eulz demourans,
Et bonne Amour[s] par est si bien poissans
Que ja pour eulz n'iert se force amenrie.

Robert, c'est voirs, mais adès en doutance
De leur mesdit sont tout loial ami,
En desconfort, en anui, en balence ;
Esprouvé l'ai souventesfois par mi,
Par mesdisans est aussi com perie(e)
Joie d'amours u honnours est nourrie.
Car recouvrer puet ce qu'il est perdans :
S'il ne le fait, il est mal entendans,
Et s'en vaut mains, il et sa compaignie.

Michel, Amours fait mout douce plaissance
Les siens sentir, je le sai bien de fi ;
Se mesdisant .I. petit de grevance
Font aus amans, lues l'ont mis en oubli :
Ja pour leur dis, mes cuers le certefie,
Vous ne verré[s] laissier la douce vie
Que maintenir fait Amours ces servans :
Medisant sont et ont esté tous tans,
Mais sur Amours n'avront ja seingneurie.

Robert, s'Amours faissoit d'eus acueillance
Si que faus cuer(s) fussent bien converti

16. demourant. — 17. poissant. — 34. fait] *Corr.* font ?

Et mesdires fust mis en oubliance,
Ce seroit plus honneur, je vous afi ;
Pour ce est bon c'Amours a ce s'otrie
Qu'elle leur doint voulenté enaprie
D'estre amoureus, au mains .I. poy de temps
21 v°] Et les destraingne si (fort) que repantans
Les face touz de grever se mais[nie].

Michiel, s'Amours de ce faire veillance
Avoit, tantost les feroit sans detri
Amer, mais point n'a en tel gent fiance,
Dont si servent sont chascun jour trahi :
Sages n'est point qui en traiteur se fie :
Traït[r]es met chascun jour c'estudie
En mal penser, de ce faire est engrans :
De quoi je di qu'Amours est *mal pensans*
Quant point ne tient tel gent de ce partie.

IV. 1. *Voir*, pris au sens neutre, est souvent variable dans les documents artésiens de cette époque. Cf. plus haut I, 49 et *Dits artésiens*, III, 115 ; VIII, 91 ; XX, 6, 53, 70 ; XXIV, 31.

V (R. 1344)

Hue à Robert

Formule rythmique : abab bcc*dd* ; vers de 7 syll. ; tous les couplets sur mêmes rimes.

[Pb[8] fol. 22 r°] Robert, or me conseilliez :
Ainsi m'est com vous orez :
De cel(u)i suis estrangniez
Dont souloie estre privez,
Ne plus ne serai amez
S'ainçois ne le fier(e) et bat
Et a l(u)i ne me combat
Et donne trés grans quenees :
Le ferai je ? Qu'en diré(e)s ?

48. tel] tes.— 53. mal pensans] mout poissans.

Hues, li conseus est bries
Qui de moy vous iert donnez :
Je loe que vous queniez
La dame bien a .II. lés :
Puis que par batre rav(e)rez
S'amour, ferés de bon bras.
Qu'entraisvés soit cilz d'un laç
Qui ja laira pour colees
Ces amours iestre gastees.

Robert li Dus, biaus dous niez,
Trop le pieur me loez,
Et s'en sui mout mal paiez
Qu'ensi respondu m'avez.
Ne voeil ces cois avoités
Soit, tant vo conseil debat,
Car s'en celle euvre m'enbat,
De nous *seront avilees*
Amours et trop despitees.

Hues, tout certains soiez
Que nul despit ne ferez
A Amour[s], se vous sachiez
Que vous soiez racordez
A vo dame, ains iert bontez ;
Et d'autre part je vous fas
Savoir qu'a poi de pourchas
Avrés amours recouvrees
[23 r°] Que maint ont dur achetees.

Robert, se bien entendiez
Tout ce que vous i metez,
Plus ne le me loeriez ;
Mais mie ne l'entendez,
Car briement vous en passez.
Mais je, qui conte et rabat,
Voi[rs], se je vous croi, j'abat

V. 12. quemiez. — 26. seroit avoitees. — 71. endreprendre *avec* dre *exponctué*.

De moi ouniestre[s] pensees,
Si prent œuvres diffamees.

Hues, ja mes ne seriez
Pour si douç fait diffamés,
Puis que vous ne le feriés
Fors pour iestre recouvrés
D'amie, et vous ne l'ossez
Enprendre, si vous en has,
Ne je ne prisse .I. penaç
Vo(s) sens, puis que vos denrees
Ne sont de par vous tensees.

V. 8. *Quenee,* coup sur la joue ; le mot est un dérivé de *quene*, dent, et, par extension, mâchoire; cf., pour le suffixe, *colee, joee,* etc., coup sur le col, la joue. (Voy. Godefroy, CANÉR et Littré, QUENOTTE). Au v. 12 je rétablis *quener*, qui doit être formé sur ce mot et signifier « donner une quenée ».

9. La rime est fausse, mais, à moins de refaire tout le vers, je ne vois pas de correction possible.

16. Le plus ancien exemple de *entraver* dans Littré et le *Dict. général* est de Coquillart.

23. *Avoiter* (*ad-auctare*; cf. Godefroy AOITIER), proprement augmenter, paraît signifier ici approuver (cf. en latin *augere sententia*) ; ce sens n'a pas été relevé jusqu'ici.

24. C. à d. tellement je résiste à vos conseils (?).

42. Expression toute faite, empruntée à la langue des affaires ; entendez : « moi qui y suis pour mon compte... » ; cf. Littré, RABATTRE, n° 11.

52. *Penaç* (*penaz*), de *pennaceus,* touffe de plumes, panache. Cf. Godefroy PENAS et PENNART.

VI (R. 938)

[Perrin au comte d'Anjou]

Formule rythmique : *abab baababa* ; les six premiers vers de cinq syllabes, les autres de sept; tous les couplets sur mêmes rimes.

[Pb [14] fol. 94 r°] Quens d'Anjo, prenez
De ce jeu partie :
Par amours amez,
Mes je ne sai mie

Se de vostre amie
Touz vos bons avez:
Dites le quel vous prendrez,
Ou avoir la druerie
De cele que vous amez,
Ou estre rois de Persie
Avoec quan[t] que vous avez.

Perrin, j'ai assez
Terre et manantie,
Tu vois bien et sés
Que ceste partie
Est trop mal partie,
Car tiex richetez
Ne tout le mont rez a rez
Ne valent pas une aillie
Envers deduiz desirrez.
.....
.....

Quens, vous respondez
Mos plains de folie :
Qui seroit chasez
[94 v°] De tel seignourie
Avroit tel mestrie
Que bien le savez
Qu'il feroit ses volentez
De dames par sa mestrie :
Si estes trop mal senez,
Droiz est que je le vous die,
Quant tel joie refusez.

Perrin, [ce savez,]
Geus par estoutie
N'est point savourez,
Ja ne m'en chastie :
De recreantie
Doit estre retez

VI. 27. Nus navroit tele m.

Hom qui [les] demande tel[s];
Joie a force gaagnie
Ne vaut pas .II. oes pelez;
Ja n'ert par moi couvoiti(e)
S'ele ne [me] vient de grez.

Quens, je suis matez,
Je quit l'aatie,
Car, c'est veritez,
Qui ne s'umelie
Fine Amour[s] [l]'oublie,
S'est mal apensez,
Qu'Amours e tel poesté
Que le felon cuer chastie,
Et adont croist sa bontez,
Aiez fiance en s'aïe,
Si croi que miex en vaudrez.

VI. 27-30. Le mot *mestrie* a pu être répété en rime à si peu de distance, à cause de la différence du sens, bien légère à la vérité : v. 27, *puissance*, v. 30 *volonté* (?)

34-44. Des idées assez analogues avaient été exprimées en provençal par Pierre d'Aragon, dans une tenson avec Guiraut de Bornelh (*Be me plairia*, dans A. Kolsen, *Guiraut de Bornelh*, p. 86). Mais le rapport n'est pas assez frappant pour que l'imitation soit certaine.

45. Il est extrêmement rare, dans le jeu parti, que l'un des combattants se déclare vaincu. La détermination de Perrin s'explique ici sans doute par le désir de faire sa cour à son noble interlocuteur.

A. JEANROY.

44. de II grez.

LOU RIOU POUÉTSICOU

FRAGMAN DÒU 6mo CHANT

Lou pouy delle Fé

.....

.....

— Pisque ne sont vegni dsan la vuella de Viénna
Vòu-tse me suivre illò je te dsuerâ la miénna.
Lou site é-t'enchanteur : pro, fouré, tout abonde.
Où miâ della valé Rho z'i roùle se z'onde.
A choque po se vâ đe suparbou paluet.
De mourciò de meraglie élevo et souluet.
De tour, de sòuterin, de belle mousayique,
De z'aqueduc cacha et de ruine z'antsique.
Toù quelloù grand travâ à Vienna, à Sint-Roumin
F'îran exécuto per lou Géni Roumin;
Et, della man dsuelò Fuegliuepou d'outra tomba
Pré doù Ronou a botsi la Tour Sinta-Coulomba.

LE RUISSEAU POÉTIQUE

FRAGMENT DU 6^{e} CHANT

Le Puits des Fées

— Puisque nous sommes venus dans la ville de Vienne, — veux-tu me suivre là-bas, je te dirai ma Légende. — Le site est enchanteur : prés, forêts, tout abonde. — Le Rhône roule ses ondes au milieu de la vallée. — A chaque pas on voit de superbes palais ; — des pans de murailles élevés et isolés ; — des tours, des souterrains, de belles mosaïques, — des ruines antiques et des acqueducs cachés. — Tous ces grands travaux à Saint-Romain et à Vienne — furent exécutés par le génie Romain ; — et, sur la rive droite du Rhône, Philippe — d'outre tombe a bâti la tour de Sainte-Colombe. — En remontant un

En remontan in poù, lou paluet doù Muerâ
Etole de bio rastou ; et, tout pré, vé derrâ,
Où miâ delloù z'otin on trove de z'anfore,
De tronçon de canor qu'on aperçâ incore.
Pli loin vé lou coùchan, va-tsé quelloù rouché
Van monte quella gniola et semble s'i caché :
Selon la tradsuecion i l'antsica demouora
Delle Fé doù payi épegliuet dell' Orora...
Si la cougliuena in face allon ne z'asseto,
La Légenda joglia que je te vo conto
Per seur te chormara.....
.....Chopia quelle briyiére
Van venon s'ajassié le pedri et le gliuére ?
Jestou en face de nous où dessi d'Estressin,
Payi fertsuelou et bio tout rempli de jardsin ;
I Seyssuel van le Fée allovan se débattre
Dsan lou manoir détruit en quatorze cent quatre.
Si la drâta, pli loin, i lou val de Levò
Que fourgniâ de bon fen alle vache et chivò ;
Andruet qu'é renoumo, dépâ loù proumâ z'ajou,
Per soù sitou charman et per soù remeyiajou
Où grand sint Maxuemin où dessi doù ravin,
Van la bella séson vant muela pelerin.

peu (le Rhône), le palais du Miroir — montre de beaux restes ; et, tout auprès, derrière — on trouve des amphores au milieu des hautains, — des tronçons de canal qu'on distingue encore. — Plus loin vers le couchant, vois-tu ces rochers — où ce brouillard monte et semble s'y cacher : — selon la tradition, c'est l'antique demeure — des Fées du pays éclose de l'Aurore.... — Sur la colline, en face, allons nous asseoir. — La jolie Légende que je te vais conter — te charmera sûrement..... Foule les bruyères — où viennent se gîter les lièvres et les perdrix ? — Juste en face de nous, au-dessus d'Estressin, — pays fertile et beau, tout rempli de jardins, — c'est Seyssuel, où les Fées allaient faire leurs ébats — dans le manoir détruit en quatorze cent quatre. — Sur la droite, plus loin, c'est la vallée de Leveau — qui fournit de bon fourrage aux chevaux et aux vaches ; — endroit qui depuis les premiers âges est renommé — pour ses sites charmants et pour ses pèlerinages — au grand Saint-Maxi-

Enfin, Vienna pli bo, van sarpente la Gére,
Remonte per derrâ en forma d'étagére.
Yiore en face de nous, van s'élève qué roc
Que semble in capucin qu'a rabatsi son froc,
Doù paluet delle Fée i l'ourruebla cassura
Que s'arréte pli yiot où bo della fissura ;
Mai lesson le sœur Fé raconto glioù moleur,
Alle van exalo glioù cuisànte douleur !...
La mère delle Fé, dsan sa tendresse vueva,
Ayié per confuedan son compère Egavueva ;
Mai la Légenda assure içuet... Tsan ! te souri !
Que compére Egavueva ére son castouri.

Dialogou entre le Fé

Erica,
Réséda,
Fleretta,
Paqueretta,
Anemouna,
Quérouna,
Roucâ,

Gliou mère : LA FÉ MIYIOUNA,
Soun Castouri : COMPÈRE EGAVUEVA.

min, au-dessus du ravin, — où se rendent mille pèlerins pendant la belle saison. — Enfin, Vienne plus bas, où la Gère serpente, — remonte par derrière en forme d'étagère.

Maintenant, en face de nous, où ce roc s'élève — lequel ressemble à un capucin qui a rabattu son froc — du palais des Fées, c'est l'horrible cassure — qui s'arrête plus haut, au bas de la fissure. — Mais laissons les sœurs Fées raconter leurs malheurs — elles vont exhaler leurs douleurs cuisantes !... — La mère des Fées, dans sa vive tendresse, — avait pour confident son compère Eauvive ; — mais la Légende assure ici. .. Tiens tu souris ! — Que Compère Eauvive était son amant.

Dialogue entre les Fées :

Erica, Réséda, Fleurette, Pâquerette, Anémone, Petite-Pierre, Petit-Rocher.

Leur mère : LA FÉE MIONNE
Son amant : COMPÈRE EAUVIVE

(La scèna se possè 3000 an avan J.-C.)

MIYIOUNA

Lou vent sont déchéno, i brison loù grand revou
Que couronon lou Mont van ne sont installo.
O moù z' efan chéri ! dsan qué mouman je devou
Vous prevegni, hélò ! qu'i fo ne z'en allo....

QUÉROUNA

Que ne fant qué fraca, quell' ourruebla tempéta
Ne sont bian alla soùta et ne n'ont poù de ran ;
Lou tounârou et l'éclior posson si netra téta
Et jamé loù grélon ne z'épouvantaran...

MIYIOUNA

Je sé que t'esse ardsa, ô ma mignouna figlie !

ERICA

La bravoure alle Fée é tsin don de famiglie.

MIYIOUNA

Mai la temeruetò, l'ourgueil... Té po Rouca
Sont pugni bian souvan, mo bravouna Erica...

(La scène se passe 3000 ans avant J.-C.)

MIONNE

Les vents sont déchaînés, ils brisent les grands chênes — qui couronnent les monts où nous sommes installés. — O mes enfants chéris ! En ce moment je dois — vous prévenir qu'il faut nous en aller, hélas !

PETITE-PIERRE

Que nous importent ces fracas, ces tempêtes horribles, — nous sommes bien à l'abri et nous n'avons peur de rien. — Le tonnerre et l'éclair passent sur notre tête, — et jamais les grêlons ne nous épouvanteront.

MIONNE

Je sais que tu es hardie, ô ma fille mignonne !

ERICA

La bravoure est un don de famille chez les Fées.

MIONNE

Mais la témérité, l'orgueil..... N'est-ce pas Petit-Rocher ! sont punies bien souvent, ma jolie Erica.

ANEMOUNE

Allon cugli de fleur où mià delle briyiére,
Je n'en sé de jogliuet que sont entre le piére.
Pessan dsan loù grand boué doù Ronou rueverin
Qu'abueton loù z'ami loù Fonou, loù Suelvin,
Et le grotte proufonde iquiet-van se retsuere
Le Nymfe delle z'égue et loù z'ardan Satsuere.
Jouyiòusaman ansam ne z'éron per dansié ;
Quand Orore viandra ne pouron z'i chassié.
Allon, ma sœur Rouca, ne seye po revêche,
Prenon netroù carcois, netroù trait, netre flêche.

ROUCA

Acouton netra mère et... véyé lou rouché
Que tremble à netroù pié, semble se détaché !

MIYIOUNA

Groùssi per loù tourran alle z'égue sougliuet,
Lou Ronou furiyioù s'échape de son gliuet ;
Où revoùge en passan lou pié de netre roche.
Ine lona cruso empache qu'on l'aproche.
Ina grànda fissura alla suema doù Mont
Ecorte netroù bain...

ANÉMONE

Allons cueillir des fleurs au milieu des bruyères, — j'en connais des jolies qui ont poussé au milieu des pierres.— Puis dans les grands bois qui bordent le Rhône, — qu'habitent nos amis les Faunes, les Sylvains, — et les grottes profondes là où se retirent — les Nymphes des eaux et les Satyres ardents, — ensemble joyeusement nous irons pour danser. — Nous pourrons y chasser quand Aurore viendra. — Allons, ma sœur Petit-Rocher, ne sois pas revêche : — prenons *nos* carquois, nos traits (et) nos flèches !

PETIT-ROCHER

Ecoutons notre mère et... voyez le rocher — qui vacille à nos pieds et semble se détacher !

MIONNE

Grossi par les torrents aux eaux souillées, — le Rhône furieux s'échappe de son lit. — Il ronge en passant les bases de notre rocher ; — une zone creusée empêche qu'on l'approche. — Une grande fissure à la cime — écarte nos bains...

ERICA

I la man doù démon
Dont la grife allonjuet, pointsuet, plene de force,
D'alérié lou rouché terrueblaman s'éforce !

MIYIOUNA

Pertsi rond et charman, van moù z'éfan chéri
Se bagnon toù loù jour... Allo-vous donc peri !
E netron biò paluet suet rempli de merveglie
Alle tànture blû, verde, rouge et vermeglie,
Per l'oùragan ofroù t'é avò menacia
Insuet que le z'Ogure à nous ant annoncia...

RÉSÉDA

Doù valon barfumò, i s'élève ina gniola
Que courone lou Mont en forma d'oréola.
Lou soulâ va traglire ; où parcie loù bourra
Allon ne proumeno so loù revou...

MIYIOUNA

Où poura
Me figlie, avan miéjour se recaché... Mai yiore
Proufueton doù bio tems, car sans doute tetore

ERICA

C'est la main du démon — dont les griffes allongées, aiguës, pleins de force — de pencher le rocher s'efforce autant qu'il peut !

MIONNE

Creux ronds et charmants où mes enfants chéris — se baignent tous les jours... Allez-vous donc disparaître ? — Et notre beau palais si rempli de merveilles,— aux tentures bleues, vermeilles, jaunes et vertes — est-il également menacé par l'ouragan affreux — ainsi que les Augures nous l'ont annoncé ?...

RÉSÉDA

Du vallon parfumé il s'élève un brouillard — lequel en forme d'auréole couronne le mont. — Le soleil va resplendir ; il perce les nuages. — Allons nous promener sous les chênes ?...

MIONNE

Il pourra,— ma fille, se cacher de nouveau avant midi.— Profitons du beau temps, car sans doute tout à l'heure — nous serons obligées

Ne seron oùblija de rentro vé chez nous
Et de ne preparo per partsi... Venâ-vous ?

FLERETTA

J'apercevou ina fleur qu'a cressi dsan la fènta
Doù rouché... Egavueva avise si la pènta
Ne po tro escarpo, t'éré me la charché.
Allon ! lastou et gropiglie où dessi doù rouché ?...
O fleur, ô doù barfum, qu'avé plésî respuerou !
Fleur qu'embégliasson tant netron charman Empuerou...
Siantre quelloù bouquiet, jouyi deglioù couleur,
Vivre où muetan de z'ellou i per nous lou bouneur !
Bian souvan je m'élançou où miâ delle briyiére
Cressi si loù rouché, poùsso entre le piére.
Lou genuet dont le fleur ant de nuânce d'or
L'Anemouna[1] où soulâ, van la larmisa dort...

EGAVUEVA

Tsan, arrapa ta fleur, ma charmànte Fleretta !
Ina otra j'é cûgli per ta sœur Paqueretta.

de rentrer chez nous — et de nous préparer pour partir... Venez-vous ?

FLEURETTE

J'aperçois une fleur qui a poussé dans la fissure — du rocher... Eauvive assure-toi si la pente — n'est pas trop escarpée, tu iras me chercher cette fleur. — Allons, grimpe lestement au-dessus du rocher ?... — O fleurs, ô doux parfums que je respire avec plaisir. — Fleurs qui embellissent tant notre charmant Empire ! — Fleurer ces bouquets, jouir de leurs couleurs, — c'est pour nous le bonheur de vivre au milieu d'eux ! — Bien souvent je m'élance au milieu des bruyères — grandies sur les rochers, poussées entre les cailloux. — Le genêt dont les fleurs ont des nuances d'or,— l'anémone au soleil, où dort le lézard gris...

EAUVIVE

Tiens, ma charmante Fleurette, reçois cette fleur ! — J'en ai cueilli une autre pour ta sœur Pâquerette. — Mais, ô malheur ! Fuyons...

[1] Anémone *pulsatille* spéciale à cette localité. Elle croît en abondance au-dessus de la colline entre les bruyères.

Mai, ô moleur ! Fuyon... Miyouna, bian omo !
Ce que se posse izia de ce que fère bramo...

MIYIOUNA

J'é poù... je pressàntou ina choùsa terruebla,
Egavueva dsi tout ?... O pousicion ourruebla !
Lou Ronou débourdo monte içuet en couran
Et refoule si nous l'éga delloù tourran.

EGAVUEVA

Perdan soun ambalan, la roche que vaciglie
Semble préta à tombo si nous et si te figlie.
Loù monstrou delle z'égue ant sourtsi, vant monto
Où dessi delloù Mont per loù vent décréto :
Je veyou où loin dejà lou grand *Ichthyosaure*,
Qu'é suivi de tout pré per lou *Plésiosaure*,
Lou puessan *Mastodonte* et lou *Mégathérium*,
Lou *Labyrinthodon*, lou *Palæsthérium ;*
Mai que t'é donc quéquiet... I lou *Téléosaure*
Que vian accompagna de doù z'*Hyléosaure !*
I vouolon envahi ton suparbou paluet,
Mai ton pouvoir suet grand... Ton géni tout souluet
Loù faran reculo si te dsi : « Je z'iourdonou !

Mionne, bien-aimée ! — Il y a de quoi pleurer en voyant ce qui se passe ici...

MIONNE

J'ai peur !... Je pressens une terrible catastrophe ! — Eauvive, dis tout ?... O position horrible ! — Le Rhône débordé monte ici en courant, — et refoule sur nous l'eau des torrents.

EAUVIVE

La roche qui vacille, perdant son aplomb, — semble prête à tomber sur nous et sur tes filles. — Les monstres des eaux en sont sortis et vont monter — au-dessus des monts décrétés par les vents : — je vois au loin déjà le grand *Ichthyosaure*, — qui est suivi de tout près par le *Plésiosaure*, — le puissant *Mastodonte* et le *Mégathérium*, — le *Labyrinthodon*, le *Palæsthérium ;* — mais quel est donc celui-ci... c'est le *Téléosaure* — qui vient accompagné de deux *Hyléosaures !* — Ils veulent envahir ton superbe palais ; — mais ton pouvoir si grand... Ton génie tout seul — les feront reculer si tu dis :

Et loù rejetaran dsan le z'égue d'où Ronou...
I foudra ne défendre, ô mère delle Fé !
Davan que loù pavoù della Râna Mourfé
Tomban si netroù zié, qu'in soim plan de déglice
Endorme netroù sen et ne z'aneyànstisse...

PAQUERETTA

Bouna mère et me sœur que vont-ne devegni !
Egavueva gli t'é dsan lou loin avegni,

MIYIOUNA

Cueme tsuet, moun ami, je veyou loin le choùse,
Mai per lou mouman ne sont bian molèroùse.
Si lou point de quieto netron charman payi
Que loù monstrou et loù flo vant biantoù anvahi,
Fé ne te predsuccion... Ne crin po de le dsuere,
Pâ te ne lesseré, t'éré dsan ton retsuere.

EGAVUEVA

Dsan tranta siécliou où moins in puplou sans égal
Viandra per conqueri tout lou payi de Gal
Avé se cent légion, en vinkan l'Alloubroge
Cesor exuegera que gliou vuella le loge.

« Je l'ordonne ! » — Et les rejetteront dans les eaux du Rhône... — Il faudra nous défendre, ô mère des Fées ! — avant que de la Reine Morphée, les pavots — tombent sur nos yeux, qu'un sommeil plein de délices — endorme nos sens et nous anéantisse...

PAQUERETTE

Bonne mère, et mes sœurs qu'allons-nous devenir ! — Eauvive lit-il dans l'avenir lointain ?

MIONNE

Comme toi, mon ami, je vois les choses au loin ; — mais pour le moment, nous sommes bien malheureuses. — Sur le point de quitter notre charmant pays — que les monstres et les flots vont bientôt envahir, — fais-nous tes prédictions... — Ne crains pas de les dire, — puis tu nous laisseras et tu te retireras chez toi.

EAUVIVE

Dans trente siècles, au moins, un peuple sans égal — viendra pour conquérir tout le pays des Gaulois. — Avec ses cent légions, en vainquant l'Allobroge — César exigera que leur capitale les loge.

Vienna s'apelara : « Çuetò delloù Roumin ! »
De paluet surjueran içuet à Sint-Roumin...
Mai vitoû, ma Miyiouna i fo que te foùdreye
Quelloù monstrou terrueblou où que te loù z'anreye ?...

MYIOUNA

Envar l'omuu içuet bo mon pouvoir é bien grand,
Mai contra quelloù monstrou où ne poù cosi ran ;
Pomin j'osou espero que ma touta puessànce
N'ara bettoù réson...

ROUCA

Prend ta magica lànce ?

QUÉROUNA

Ta baguetta de hoú ?

ERICA

Fé te z'incantacion,
Alloù z'espruet dsuevin force z'invoucacion ?...

EGAVUEVA

Lou cieur tournomé s'ire et lou tounarou écliate ?
Del l'espociou lointin dsuemànse cataracte
Varson glioù tourran d'éga où Ronou débourdo,

— Vienne s'appellera : « Cité des Romains » ! — Des palais s'élèveront ici à Saint-Romain... — Mais vite, ma Mionne, il faut que tu foudroies — ces horribles monstres ou que tu les chasses au loin ?

MIONNE

Envers l'homme ici-bas, mon pouvoir est bien grand, — mais contre ces monstres il ne peut presque rien : — cependant j'ose espérer que ma toute-puissance — en aura peut-être raison...

PETIT-ROCHER

Prends ta lance magique ?

PETITE-PIERRE

Ta baguette de houx ?

ERICA

Fais tes incantations ? — Aux esprits divins forces invocations ?...

EAUVIVE

Le ciel s'ouvre de nouveau et le tonnerre éclate ! — D'immenses cataractes dans l'espace lointain — versent leurs torrents d'eau au

Dont loù flot furiyoù vant toù ne z'abourdo.
Et deposson dejà le çueme delloù pûvou...
Toù loû monstrou ant suivi le z'onde dellou Flûvou !

ANEMOUNA

Soùvou ne vîtou toù lomout dsan le fouré,
L'éga vian d'anvahi netre chambre doùré.
Lou roc delloù sèt bain, qu'ére mueno per l'onda
Vian de sé détaché & descend dsan la comba.
I fa poù !... Acouto, quell'ourrueblou fracas,
L'éléman déchéno...

MIYIOUNA

M'où z'efan qu'in tracas !
Déesse z'uerueté ! Puessànce z'infernale
Fouluet, gliutsin, démon... Dsan voutre saturnale,
L'Anfar... La tarra içuet... Vous féde tout tremblo ;
Mon paluet brancicole, hélò ! va s'écroulo !...
Tout vian de dsuesparâtre ? Adsé netre penate !

QUÉROUNA

Adsó netroù sèt bain !

Rhône débordé, — dont les flots furieux vont nous aborder bientôt — et dépassent déjà les cimes des peupliers...— Tous les monstres ont suivi les ondes du fleuve !

ANÉMONE

Sauvons-nous vite tous là-haut dans les forêts,— l'eau vient d'envahir nos chambres dorées.— Le roc des sept bains, qui était miné par l'onde, — vient de se détacher et descend dans la combe... — Cela fait peur ! Ecoutez ! Quel fracas horrible.. — L'élément déchaîné...

MIONNE

Quel tracas, mes enfants !...— Déesses irritées ! Puissances infernales !— Follets, lutins, démons... Dans votre saturnale,— l'Enfer. ... La terre ici..... Vous faites tout trembler.— Mon palais (se) balance, va s'écrouler, hélas !..... — Tout vient de disparaître !... Adieu, nos pénates !

PETITE-PIERRE

Adieu, nos sept bains !

EGAVUEVA

Adsò, paluet d'agate !...

.....

— Ton contsou a de saveur, que dsi Remorca à Jan ;
Alle z'ant-dsuesparu quelle Fé, boune gent !
Insuet que gliou paluet, abouzo per le z'onde.
Per lou cieur courroucia qu'ayié levo se bonde.
A pena delloù bain on và loù sèt pertsi
Dont yin est assez grand & loù z'otrou pitsi.
Le z'uemànse fouré en hot della montagne,
N'existon pli avò ; yiòre i de grànde plagne.
Chouriè, l'uestourien de netron Dofuenò,
A parlo de qué Pouy sans ocuna dounò.
Allon si lou terò van quelloù bain se veyon
Pendan que loù raiion doù soulâ z'i dardeyon ?
Te verré de pertout de quartsé de rouché
Que l'ourrueblou délujou a fa se détaché
Iquiet la piéra gnia parcie la bounna târra
Où muetan delloù pro ; tout oùpré ina marra
Où pié delloù rouché, cole per abéro
Loù jardsin pitouréscou & toù loù charman pro.

EAUVIVE

Adieu palais d'agate !..... .....

. ...

Ton conte a de la saveur, que dit Rumarque à Jean :— ces fées, bonnes gens, ont disparu, ainsi que leur palais, par les ondes détruit — (et) par le Ciel courroucé qui avait levé ses bondes. — A peine on voit les sept trous des bains, — dont l'un est assez grand et les autres petits.— Les immenses forêts en haut de la montagne — n'existent plus également ; maintenant ce sont de grandes plaines — Chorier, l'historien de notre Dauphiné, — sans aucune donnée a parlé de ce puits.— Allons sur le tural où ces bains se voient,— pendant que le soleil y darde ses rayons :— tu verras partout des quartiers de roches, — que l'horrible déluge a fait se détacher.

Là, la pierre nue perce la bonne terre — au milieu des prés ; tout auprès une mare — au pied des rochers, coule pour abreuver — les jardins pittoresques et tous les charmants prés. — Les pommiers, les

Loù poumâ, loù perâ, loù cerisà, le vigne
Z'i poùsson à foison, all'asor & per ligne.
.....
Viquia lou vié Chopin que revian de soun clioù,
Renoù cosi toujour, mai d'oùjourdâ jouyioù
S'oùll'e n'e po savan, oùll'e plan de memoire ;
Oùll'ome quoque vâ raconto de z'uestoire.....
— Asseto-vous iquiet, bonjour ! que gli fuet Jan,
Ne vont, père Chopin, ne montro exigent,
I ne faruet plési d'entendre la Légènda
De quelloù cinq Roumin qu'é dsuet-on suet friyànda,
— Je vouolou bian, ménò, allon dessò qué sâ ;
Mai z'avan de parlo (je siàntou que j'é sâ)
Vous voudri ban payé ina bouna fouglietta,
J'é toujour adoùro lou vin, po la piquetta.....
— In arrâre nevon dell'Empereur Probus
Que pourtove lou nom de Gliodou Ilarius
Charmo dell'ar suet pur qu'içuet on respuerove
Z'i vegnié choque jour et se z'i délectove,
Où dessi della routa, en fâce doù cliouché,

poiriers, les cerisiers et les vignes — y poussent à foison au hasard ou alignés.

.....

— Voilà le vieux Chopin qui revient de son enclos, — grognon presque toujours, mais joyeux aujourd'hui ; — s'il n'est pas savant, il est plein de mémoire : — il aime quelquefois (à) raconter des histoires.... — Bonjour, lui dit Jean (Observe), asseyez-vous là, — nous allons, père Chopin, nous montrer exigeants : — il nous ferait plaisir d'entendre la Légende — de ces cinq Romains, qui est si friande, dit-on.

— Je (le) veux bien, camarades, allons sous ce sureau ; — mais avant de parler (je sens que j'ai soif) — vous voudrez bien m'offrir un bon pot (de vin) : — j'ai toujours adoré le vin, (mais) pas la piquette....

— Un arrière-neveu de l'empereur Probus, — qui portait le nom de Claude Hilarius, — charmé de l'air si pur qu'on respirait ici — venait y chasser chaque jour et s'y délectait. — Au-dessus de la route, en face le clocher (de Saint-Romain), — où existe un plateau au bas du

Van existe in platsó où bo dellou rouché,
Où z'i fuet élevo ina vuelâ suparba,
Dont on và loù débruet cosi couvar per l'arba.
Per n'avé jamé fruet gliuevar dsan sa vuelâ
Où fuet placié où bout ina Cubicula
Que charfove toujour dué douzene de chambre,
Loù bain et loù salon, mémou le z'antsucchambre.
On passove d'abor per in bel Atrium
Que conduisié tout druet à gnin Triclinium ;
Et lou long cougliuedor qu'ère tout plan de porte,
Dounove accès pertout sans que defour on sorte.
Oùll'ayié quatrou ami : Orius, Œbarbus
Qu'éran besson, et pâ Tullus, Corcilius.
Cinq vueveur, débocha, grand amateur de chasse.
I courian loù sanglié avé tout plan d'odace.
Toù loù jour parcourian le nombroùse fouré
De gibié bian fourgniuet qu'itsuerovon à glioù gré.
In jour en descendan le vorze pré doù Ronou,
Qu'ère bian groù alor et roùlan de flot jonou,
I blessiràn doù sar à coùtò dsin grand pouy
Qu'ère si glioù chamin : I sont toù doù en pouy !
Qu'i dsissirân toù cinq..... A qué cri fourmuedoblou,
I sourtsuet dsi soùvajou all'aspèt éfrouyioblou!

rocher, — il y fit élever une superbe villa, dont on voit (encore) les débris couverts par l'herbe. — L'hiver, dans sa villa, afin de n'avoir jamais froid, — il fit placer une Cubicula à l'extrémité, — qui chauffait constamment deux douzaines de chambres, — les bains et les salons, même les antichambres. — On passait d'abord par un bel Atrium — qui conduisait directement à un Triclinium ; — et le long corridor qui était rempli de portes, — donnait accès partout sans qu'on sorte dehors. — Il avait quatre amis : Orius, Œbarbus — qui étaient jumeaux, ensuite Tullus (et) Corcilius. — Cinq viveurs, débauchés, grands amateurs de chasse. — Avec beaucoup d'audace ils couraient les sangliers. — Tous les jours (ils) parcouraient les nombreuses forêts bien fournies de gibiers qu'ils tiraient à leur gré. — Un jour en descendant les oseraies le long du Rhône — qui était à pleins bords et roulant des flots jaunes, — ils blessèrent deux cerfs à côté d'un grand puits — qui était sur leur chemin : ils sont tous les deux en puits ! — que tous les cinq dirent.... A ce formidable cri — il surgit dix sauvages à l'aspect formidable !

— Que venâ-vous charché toù loù cinq puerueçuet?
Vous apelo « Ampouy » ! quell'andruet é tsueçuet.....
Où miâ de netroù boué ne z'i vuevon tranquielou ;
Vous chassié netroù sar et netroù daim ajuelou.
Allo vous en pli loin chassié voutron gibié ;
Et si voutron seglion vous trouvari Condrié,
Dont toù loù z'abuetan sont franc, jouyioù, bon driglie
Que fant d'excellan vin & qu'ant de jogliuet figlie ! —

Quelloù cinq juéne gent glioù moutrîran loù ping!
— Vous esso toù loù dsi de mové galoupin.....
Ne sont loin de vous crindre & netre z'arbaléte
Vant lancié de grand trait si voùtre sole téte !
A voutron tour fuelo, où ne vont vous feri ;
Ne tsuaron voutroù sar, loù daim et le pedri ! —
Loù dsi soùvajou, alor, tout rempli d'épouvànta
Deglioù mont escarpo gropiglîran la pànta.

— Ami, lesson soùvo quelloú z'Olibrius,
En chasse incore in coùp, glioù fuet Ilarius.
S'enfonçan dsan loù boué, lastou cueme de Fonou,
Suivîran tournomé loù vioùluet pré doù Ronou.
Biantoù aparessuet de târre z'amblavé,

— « Que venez-vous chercher par ici tous les cinq ! » — Vous appelez « Ampuy ! » Cet endroit est ici. .. — Nous vivons tranquilles au milieu de nos bois ; — (et) vous chassez nos cerfs et nos daims agiles ! — Allez vous-en plus loin chasser votre gibier ; — et sur votre sillon vous trouverez Condrieu, — dont tous les habitants sont francs, joyeux, bons drilles, qui font d'excellent vin et qui ont de jolies filles ! »

Ces cinq jeunes gens leur montrèrent le poing : — Vous êtes tous les dix de méchants galopins... — Nous sommes loin de vous craindre et nos arbalètes — vont lancer de grands traits sur vos sales têtes ! — A votre tour, filez, où nous allons vous férir...

Nous tuerons vos cerfs, les daims et les perdrix ! — Les dix sauvages, alors, tout remplis d'épouvante — grimpèrent la pente de leurs monts escarpés....

— Amis, laissons sauver ces Olibrius, — leur dit Hilarius, en chasse encore une fois. — S'enfonçant dans les bois, lestes comme des Faunes — de nouveau (ils) suivirent les sentiers près du Rhône.

Où versan dsin coutò de vigne cultsuevé,
Aglioù pié, pré dsin riou, ina puetsueta vuela,
De jogli paviglion dsan la plagne fertsuela
Et, si lou mamelon dsin dsuefuçuelou abor,
Dué yiote tour carré flancan in chotsò for.
Iquiet loù z'abuetan, vrâ race d'ateléte,
Alloù nouviò vegni firan de grande féte:
I z'ofrîran de vin meglioù quell'ambroisi
Qu'apré l'avé gouto : dsissîran « gramaci » !
— De vian t'é qué nectar — Où vian de netre vigne
Que l'Empereur Probus, suet bon, suet grand, suet dsi-
Counessan lou payi, ne z'a dépâ cent ans gnou].
Adsi de Dalmaci plusieur millié de plan.
— Probus ! mon grand onclie... O l'éròusa trouvaglie!
Ne reviendron toujour où tems delle trougliaglie,
Mai ne vont repartsi... Adsuessiò, brove gent !
Per vous recompenso viquia d'or et d'argent...—

Quelloù juénou Roumin bian souvan revenîran.
I de cogliè couifluet que pli tor i chassîran.
Où bout de doùtrâ-z'an quelloù cinq débocha,
Qu'à Condrié choque viajou ayian toujour coùcha;

— Bientôt apparurent des terres emblavées ; — des vignes cultivées au versant d'un côteau. — Au pied du côteau, près d'un ruisseau, une petite ville, — dans la plaine fertile de jolis pavillons. — Et sur le mamelon d'un difficile abord : — deux hautes tours carrées flanquant un château fort. — Là, les habitants, vraie race d'athlètes, — firent de grandes fêtes aux nouveaux venus. — Ils leur offrirent du vin meilleur que l'ambroisie, — qui après l'avoir goûté (les cinq Romains) dirent merci ! — D'où vient ce nectar? — Il vient de nos vignes, que le bon, si grand, si digne empereur Probus — connaissant le pays, nous a depuis cent ans apporté plusieurs milliers de plants de Dalmatie. — Probus ! mon grand-oncle.. . O l'heureuse trou vaille ! — Au temps des pressailles nous reviendrons toujours ; — mais nous allons repartir.... Braves gens, adieu ! — Voilà de l'or et de l'argent pour vous récompenser.

Ces jeunes Romains revinrent bien souvent : — Ce sont des *cailles coiffées* que plus tard ils chassèrent ! — Au bout de deux ou trois

Qu'éran ami dę toù... Fîran la counessànce
De cinq jogli muenois grand amateur de dànse,
De frandoglie, de bal, de varse & rigoùdon
Que fîran enlevé per quelloú Celadon.
La joglia Lunérä ére la sœur bessouna
D'Assola, cueme là extramaman brovouna
La pli bella de toute étsé la Cœlia,
Mai bian moins alluro que n'ére Clédia;
Noéria la blonda étsé incomparobla:
Espruet, biotò, grand cœur, en gnin mout adoùrobla!
Glioù paran, à Condrié, tegnian lou proumâ rang,
Per l'ouneur, la fourtsuena et surtout éran franc,
Rendan sarvicioŭ à toù, omo de tout lou mondou.
Tout l'andruet fuet chagrin doù procedé uemondou,
Doù rapt odaciyioù fa per quelloù Roumin
Qu'ayan mija gliou pan & bâ glioù meglioù vin...
I resouglîran toù de n'en tsirié vengeance
En aneyantsuessan quella modsueta engence.

Cependan la vuelâ brigliaman écliaro
Ere en féta à miénò, l'étendor arbouro.
Dsan lou Triclinium, dsi jouyioúse convueve

années, ces cinq débauchés — qui avaient toujours couché à Condrieu à chaque voyage ; — qui étaient amis de tous, — firent la connaissance — de cinq jolis minois grands amateurs de farandole, — de danse, de bals, de rigodons et de valse — (et) qui furent enlevées par ces Céladons.

La jolie Lunerâ était la sœur jumelle — d'Assola, comme elle extrêmement belle. — La plus belle de toutes était la Cœlia, — mais bien moins allurée que n'était Clédia ; — Nécria la blonde était incomparable; — esprit, beauté, grand cœur, adorable en un mot!

A Condrieu, leurs parents tenaient le premier rang, — par l'honneur, la fortune & la franchise surtout ; — rendant service à tous, aimés de tout le monde. — Tout l'endroit fût chagrin du procédé immonde, — du rapt audacieux, fait par ces cinq Romains — qui avaient mangé leur pain et bu leur meilleur vin..... — Ils résolurent tous d'en tirer vengeance — en anéantissant — cette engeance maudite.

Cependant la villa éclairée brillamment — était en fête à minuit, l'étendard arboré. — Dans le Triclinium, dix joyeux convives — sur

Si de gliuet empourpro que la gliumière avueve,
Paralèlou alla trobla afessia per lòu mèt,
Festsuenovan lomout cueme de vrâ gourmet,
Lou vin blan de Condrié meglioù que lou Madérou
Etsé à proufusion repartsi dsan loù vérou ;
Toù loù dsi n'ant beviàn à pardre la réson,
Arrousan tant que prou la meglioù venéson.
Eran aprivoisiuet le jogliuet Condrigliote
Et toute bian paré, frisiuet en parpigliote
Coursajou var et rosou & très découleto;
Jastou vouluptuoùx, atsuetuda éfrontò ...
Delloù zié agniuemo de quelle belle dame
I por de jet brilan, de beleyànte flame.
Chocuena é-t-asseto pré de son castouri,
Que l'embrasse souvan et toujour glì souri.
So le fumé doù vin et della bouna chéra,
S'élànce Clédia cueme ina bayadéra ;
Suivià de se compagne agnin signal douno
Fant de dànse lasçueve en bon désourdouno;
L'ourgie enfin arrueve et, choùsa aboumuenoblo
Coudriérote et Roumin roùlon dessò la trobla !
Lou suelànçou se fuet... Astarò, Gliuçuefar
Ravi... Firan avò gliou Sabat dsan l'Anfar !...

des lits empourprés avivés par la lumière, — parallèles aux tables affaissées par les mets, — comme de vrais gourmets festinaient là-haut. — Le vin blanc de Condrieu, meilleur que le Madère — était réparti dans les verres à profusion: — Tous les dix en buvaient à perdre la raison, — arrosant la meileure venaison tant que prou. — Les jolies Condrillotes étaient apprivoisées — (et toutes bien parées et frisées en papillotes).

Corsage vert et rose et très décolleté ; — attitude effrontée, gestes voluptueux.... — Des yeux animés de ces belles dames — il part des jets brûlants, des flammes étincelantes. — Chacune est assise près de son amant, qui l'embrasse souvent et toujours lui sourit. — Sous la fumée du vin et de la bonne chère, — comme une bayadère s'élance Clédia ; — suivie de ses compagnes, à un signal donné, — font en bonds désordonnés des danses lascives. — L'orgie arrive enfin et, chose abominable, — Condrillotes et Romains roulent sous la table ! — Le silence se fit... Astaroth, Lucifer, — ravis..... firent également leur sabbat dans l'enfer!...

Dsan lou cieur pur et doù le z'ételle brigliovan;
Où defour loù mourliùet dsan l'arba soùtsigliovan
Où loin si loù poumâ la gnioca fésié « hoù »!
Et pli pré s'entendsé lou chant doù roussignioù,
Eran toù dsuesparû lou bourra et le gniole.
Si loù bor doù chamin se vésié de luciole.
S'entendsé gongouno plan plan l'éga de Rho.
Si loù pûvou élevo soumigliòve de cro.
A pena lou zéfir fésié brando le fouoglie,
Qu'uena donça rousò tout legéreman moùoglie,
Ne boùjove pli ran dsan la vuelâ lomout,
Et semblove endourmia la natura en gnin mout.
L'ourgie ère fignia, ére fignia la féta;
Mai lou calme devé precéde la tempéta...

De z'éfrouyoblou bruet, per loù z'écho adsuet;
In cri della vuelâ, pueruelò s'entendsuet;
Quoque plinte poùssé per touta quell'enjance !
Pessan tout retombuet dsan gnin proufond suelance...

Ina voulò de cro que pregnié soù z'ébat,
Si loù boué, dsan loù z'ar, z'i vueroglie & s'i bat,
Oùtour della vuelà s'introuduit per le z'étre,
Pessan en crouassan ressor per le fenétre,
Indsuecove, à coùp seur, lou lendeman matsin

Dans le ciel pur et doux les étoiles brillaient. — Au dehors les grillons sautillaient dans l'herbe. — Au loin sur les pommiers la chouette exhalait ses plaintes — et plus près on entendait le chant du rossignol. — Les brouillards et les nuages avaient disparu.

Sur les bords du chemin on voyait des vers luisants. — On entendait murmurer doucement l'eau du Rhône. — Des corbeaux sommeillaient sur les peupliers élevés; — à peine le zéphir faisait remuer les feuilles — qu'une douce rosée mouille tout doucement. — Rien ne remuait plus là-haut dans la villa — et, en un mot, la nature semblait endormie.— L'orgie était finie. La fête était achevée; — mais le calme parfois précède la tempête!...

Des bruits effroyables apportés par les échos; — un cri de la villa par là-bas s'entendit; — quelques plaintes poussées par toute cette engeance! — puis tout retomba dans un silence profond....

Une volée de corbeaux qui prenait ses ébats, — sur les forêts, dans

Que quoque mofateur, où ban de dsiabloutsin
Vegnian de vuesueto quell'andruet de déboche
En z'i lessan la mor, et de drâta, et de goche...
Dsan lou Triclinium, alla borra pouso,
Si de tassò ad'hoc qu'on ayié dsuespouso,
On vésié dsi pendsi, qu'ansam se balançovan,
Que loù cro afamò dejà déchiquetovan...
Venjànce exécuto per tranta Condriérò
Qu'ayian la no rempli l'oficiou de bourrió...
— Adsò, père Chopin, gramacì per l'uestoire
Loù brovo Condrièrò ant gogna la vuectoire,
Dsissîran Piàre et Jan : loù Roumin ant pèri !
N'ont figui puerueçuét ne vont vu sint Meri.
Ne vous dsueron avan per voutra recompense
Que lou nom dell'andruet, qu'a po mo d'élégànce
Vian de ce qu'oùll' etsé hanto per Cinq-Roumin
Que se Galovan bian, qu'omovan lou bon vin !
En passan vé Condrié, chez Paruet, so la treglie,
Ne n'en beron avò, dont chocun dsi merveglée

les airs tournoie et se bat — autour de la villa, s'introduit par les ouvertures ; — puis en croassant ressort par les fenêtres — indiquait à coup sûr le lendemain matin que quelques malfaiteurs, ou bien des diabloteaux — venaient de visiter cet endroit de débauche, en y laissant la mort de tous les côtés..... — Dans le Triclinium, à la barre posée — sur des tasseaux qu'on avait disposés ad hoc, — on voyait dix pendus, qui se balançaient ensemble ; — que les corbeaux affamés déchiquetaient déjà.... — vengeance exécutés par trente Coudrillots — qui avaient pendant la nuit rempli l'office de bourreaux...

Adieu, père Chopin, merci de votre histoire. — Les braves Condrillots ont gagné la victoire, — dirent Pierre (Remarque) et Jean (Observe) ; les Romains ont péri ! — Nous avons fini par ici, nous allons à Saint-Maurice. — Avant, nous vous dirons, pour votre récompense, que — le nom de l'endroit qui n'a pas mal d'élégance — vient de ce qu'il était habité par cinq Romains — qui se *galaient* bien, et qui aimaient le bon vin !

En passant à Condrieu, chez Paret, sous la treille, — nous boirons de ce vin, dont chacun dit merveille !

Méri d'Exilac.

BIBLIOGRAPHIE

P.-E. Guarnerio : *Pietro Guglielmo di Luzerna, trovatore italiano del secolo XIII*, Genova, Angelo Ciminago, 1896, in-8° de 50 pages.

M. Guarnerio, reprenant un projet conçu, il y a une douzaine d'années, par M. Casini [1], entreprend de publier les œuvres des troubadours italiens. La tâche, quoique bien simplifiée par diverses publications parues depuis lors (et que M. Guarnerio entend du reste restreindre aux poètes de second ordre), est encore lourde et délicate. A en juger d'après le présent travail, malgré les quelques traces d'inexpérience et de précipitation qui ont pu y être relevées, M. Guarnerio paraît suffisamment préparé à la remplir : nous souhaitons que le temps et les forces ne lui fassent pas défaut.

Le texte ayant déjà fait l'objet de diverses critiques [2], j'examinerai surtout l'Introduction. Elle débute par quelques pages excellentes sur les comtes de Luzerna aux XII[e] et XIII[e] siècles; mais, outre qu'il n'est pas assuré, comme nous le verrons tout à l'heure, qu'elles soient ici à leur place, elles ne nous apprennent rien sur le troubadour : il n'est nullement vraisemblable en effet, M. Guarnerio le reconnaît de bonne grâce, qu'il ait appartenu à aucune des branches de la famille seigneuriale de Luzerna. En ce qui le touche, il faut nous contenter des maigres renseignements fournis par ses pièces. M. Guarnerio a interrogé celles-ci avec un zèle vraiment un peu trop pressant, et ses conclusions ne me paraissent pas toutes solides. Voulant ajouter à ce qui avait déjà été fait — car la plupart des allusions historiques avaient déjà été étu-

[1] Voy. *Romania*, XV, 158.

[2] Notamment de la part de MM. Mussafia (*Rassegna bibliografica della lett. ital.* IV, 12), dont l'article forme un complément indispensable à l'édition, P. Meyer (*Romania*, XXVI, 154) et F. Torraca (*Giornale dantesco*,, IV, 1).

diées — il a tenu à aller dans le sens de la précision aussi loin que possible, et il me paraît avoir souvent dépassé la mesure. J'avoue ne pas voir les avantages de cette façon d'agir : un éditeur ferait plus sagement, ce me semble, en donnant comme certain ce qui est certain, et comme douteux ce qui est douteux : ne risquons-nous point, en agissant autrement, de préparer à nos successeurs un stérile travail de démolition et de déblaiement? Qu'on en juge par quelques exemples.

Aimeric de Pegulhan, dans un sirventés bien connu (*Verz.*, 10, 32 ; publié en dernier lieu par M. Witthoeft[1]), fait une claire allusion à Peire Guilhem, en disant qu'il consent volontiers à ce que le marquis de Saluces (Manfred III) n'éloigne pas de sa cour le *tirador de Luserna*. M. Schultz-Gora avait placé ce sirventés entre 1225 et 1229; M. Guarnerio croit pouvoir le dater plus exactement de 1228-9, parce qu'il résulte du texte, dit-il, que Sordel était attendu alors chez les Malaspina et qu'il dut y passer en allant de Trévise (qu'il quitta probablement à la fin de 1228) en Provence.

Mais il n'y a dans le texte rien de pareil : dans la strophe V, sur laquelle s'appuie M. Guarnerio, il n'est plus question de Sordel, qui avait reçu son paquet à la strophe II. En supposant même que cette allusion existe, elle peut aisément se rapporter à une autre époque ; cela est même infiniment probable, car Sordel, fuyant précipitamment de Trévise vers la Haute-Provence (c'est à Gap qu'il arriva), ne dut pas faire un inutile crochet du côté de la Lunigiane ; enfin, étant donnée la hâte avec laquelle il voyageait et le soin qu'il devait prendre de dérober sa marche, comment eût-on pu prédire ses futures étapes? L'allusion semble bien plutôt se rapporter à une époque où il visitait tranquillement, pour y exercer son métier, les cours de l'Italie septentrionale [2].

[1] *Sirventes joglaresc*, 1891, p. 69.

[2] A propos des vers de cette pièce sur Sordel, qu'on me permette d'ouvrir ici une parenthèse : Aimeric se défend de l'assimiler à ces *cavaliers doctors* qui vont cherchant leur vie à travers les cours; mais, ajoute-t-il, « *quan li faillon* (je lirais plutôt *faillol* avec la plupart des mss.) *prestador*, — *Non pot far cinc ni sieis terna* ». M. Witthoefft avait vu dans *sieis*, comme Raynouard et comme les

Le raisonnement par lequel M. Guarnerio arrive à dater de 1225-7 la pièce II (n° 3 de Bartsch) est trop compliqué pour être exposé ici. La conclusion résulte d'un « enchaînement de faits, » comme le dit l'auteur lui-même, qui sont loin d'être solidement rivés l'un à l'autre.

La pièce III (5 de Bartsch) est datée assez exactement par l'allusion qui y est faite aux désordres de Cunizza ; et encore peut-il y être question de ses amours avec Sordel aussi bien que de ceux avec Bonio, ce qui implique une marge de quelques années. M. Guarnerio ne doute point qu'il ne s'agisse du second et il affirme que ces vers ont été composés auprès de Manfred de Saluces ; mais cette affirmation se rattache à une hypothèse dont nous allons voir le peu de solidité. Cette hypothèse consiste à considérer Sordel lui-même comme le personnage visé dans la pièce, dirigée contre un médisant qui « par orgueil et envie » attaque la réputation de Cunizza[1]. La pièce aurait été écrite au moment où Sordel, abandonné par Cunizza (de là l' « envie ») fuyait de Trévise à Gap, et se proposait de passer par Luzerna. Mais, si Sordel avait été

scribes du moyen âge, qui ont noté le mot par un chiffre, l'adjectif numéral. M. Torraca (*Sul Sordello di Cesare de Lollis*, p. 7,n., dans *Giornale dantesco, loc. cit.*) a eu le mérite d'y retrouver la troisième pers. sing. du verbe *eissir* et il traduit, en mettant *s'ieis* entre deux virgules : « Il ne peut faire cinq ni terne, s'il [le terne] sort », c'est-à-dire qu'il ne peut pas gagner, même quand la chance le favorise, parce qu'il n'a pu « miser ». Mais l'opposition des mots *cinc* et *terna* a évidemment un sens précis. On la retrouve dans un vers de Bertran de Born, cité par M. Torraca lui-même, où le poète dit à sa dame que, si elle accepte ses hommages, il fera lui-même cinq et elle terne, et tout le sel du vers réside dans la fatuité comique dont il est l'expression. Le terne est donc considéré comme supérieur au cinq, et c'est en effet le coup qui consiste, aux dés (car il ne s'agit pas ici de la loterie) à amener les deux trois. Nous aurons évidemment un sens plus satisfaisant si nous corrigeons *ni[s] s'ieis terna*, c'est-à-dire « il ne peut faire cinq (pour la raison qu'a bien vue M. Torraca) pas même s'il amène un terne ».

[1] M. De Lollis, après avoir exprimé la même opinion (*Nuova Antologia*, février 1895, p. 420) s'est montré plus réservé dans son édition de Sordel, où il évite de se prononcer.

délaissé pour Bonio, il avait lui-même commencé par délaisser Cunizza pour une autre, qu'il avait même épousée ; elle devait donc à ce moment lui être devenue indifférente. S'il se fût agi d'un ancien amant, Peire Guilhem l'eût sans doute fait comprendre par des termes plus clairs que ce *guerreja* et ce *mover guerra* qui paraissent désigner plutôt des médisants quelconques, faisant des gorges chaudes de la conduite de Cunizza. S'appuyer pour découvrir une allusion à Sordel sur le passage *pero de Lusernas gar*, etc., est bien hardi, car je demanderai, ici encore, comment on était avisé du prochain passage à Luserne du troubadour fugitif. La pièce en question peut donc être une riposte à Sordel, mais elle peut l'être aussi, et beaucoup plus vraisemblablement à tout autre troubadour ayant mal parlé de Cunizza. Si l'on tient absolument à mettre un nom en avant, il en est un, ce me semble, qui se présente de lui-même ; c'est celui de Uc de Saint-Circ. C'est celui-ci en effet et non Sordel qui répond aux *coblas* en question ; c'est donc qu'il se sentait touché [1]. Ajoutons que Uc est connu pour ses sentiments guelfes et sa haine violente contre Ezzelino [2]. Aussi est-il probable qu'il avait surtout cherché, en attaquant la sœur, à atteindre le frère. Inversement, c'était sans doute pour faire la cour à celui-ci, que Peire Guilhem prenait si chaudement la défense de la trop facile épouse du comte de San Bonifacio : la plus sûre conclusion que l'on puisse tirer de cette pièce — ce que n'a pas fait M. Guarnerio, — c'est que Peire Guilhem fut l'un des clients de la maison de San Romano, et c'est un nom de plus à ajouter à la liste des poètes gibelins *.

[1] Les vers 23-4 de la riposte (voy. la note additionnelle) font clairement allusion à certains démêlés que l'auteur de cette riposte aurait eus au sujet de Cunizza, probablement à l'occasion de vers injurieux.

[2] Voy. sa pièce 8. — La forme des *coblas* de Peire Guilhem — sans doute la même que celle de la poésie à laquelle il répondait — a été employée une fois par Uc de Saint Circ (n° 38). Cette forme appartient originairement à Bertran de Born (n° 9). M. Guarnerio ne le dit pas et se borne à renvoyer à M. Maus (*Verzeichniss*, n° 126) où le *schema* est donnée avec une erreur qui réduit la strophe de quatre

S'il est un point qui paraisse acquis à M. Guarnerio, c'est l' « italianité » de Peire Guilhem, et c'est évidemment à cette conviction du critique que le troubabour a dû les honneurs d'une nouvelle édition. Ici encore il y a place pour quelques doutes : M. Guarnerio n'est pas assez ennemi des hypothèses pour m'en vouloir de lui en soumettre une, avec les raisons qui me paraissent l'appuyer. S'il y a deux Luzerna sur le versant italien des Alpes, il y a aussi une Luserne en Provence [1]. Or, il semble bien que la Luzerna citée par le poète et dont il était sans doute originaire, soit la localité provençale, plutôt que celle de Piémont. Il ne veut point, dit-il, se séparer des « preux de Provence [2] »

Que regnan ab conoissenza
Et a[b] bella captenenza,
Si q'om nols en pot escarnir,

ce qui veut dire, en bon français, qu'il avait en Provence des protecteurs. D'autre part, il avait aussi des protecteurs, ou du moins une protectrice, à Luzerna. La pièce 1 (2 de Bartsch) prouve évidemment qu'à Luzerna habitait, non la dame de ses pensées, comme l'a dit M. Guarnerio par une évidente distraction, mais une dame dont il avait des raisons, sans doute intéressées, de faire l'éloge [3]. Or, que cette Luzerna doive être cherchée en Provence, c'est bien ce qui semble ressortir des *còblas* en faveur de Cunizza : « Que celui qui cherche querelle

vers. Cette pièce de B. de Born avait dû jouir d'une grande popularité, car elle fut aussi imitée, sinon servilement adoptée, par un trouvère du Nord (Voy. *Romania*, XXI, 420, note 4).

[1] Cette localité est aujourd'hui un simple « mas », situé dans une vallée du Leberon, à quelque distance de la route qui conduit de Reillanne (Basses-Alpes, arr. Forcalquier) à la Bastide-des-Jourdans. Voy. la carte au cent-millième.

[2] Le jeu de mots sur *pro* et *Proensa* est fréquent chez les troubadours. Il se retrouve par exemple chez Aimeric de Pégulhan (n° 17). Cf. Suchier, *Denkmæler*, p. 555-6.

[3] « Il est dangereux, dit-il, d'aller à Luzerna, parce qu'il y a là une dame qui tire les cœurs des poitrines : pour moi j'y puis aller, car mon cœur m'a déjà été enlevé. » C'est donc que la dame de Luzerna et celle qui détenait son cœur formaient deux personnes.

à Cunizza, dit-il, n'aille point faire le galant en Provence..., mais surtout qu'il se garde de Luzerna, car là orgueil ni folie ne trouvent ni place (j'adopte naturellement la lumineuse correction *luec* faite simultanément par MM. Mussafia et Meyer) ni protection », et il ajoute :

Mesura e conoissenza
Deu retener per semenza
Qi regnar
Vol ab bella captenenza.

Ces vers ne sont-ils point comme une sorte de transcription de ceux que Peire Guilhem consacrait[1] à ces preux de Provence

Que regnan ab conoissenna,

et n'est-il pas évident que, dans les deux passages, il s'agit des mêmes personnes ? Ces personnes ne seraient autres que les seigneurs de son pays natal, ses protecteurs naturels ; s'il en était ainsi, on aurait encore une raison de moins de voir Sordel dans le troubadour qui était attendu à Luzerna, la Luserne de Provence n'étant nullement sur le chemin de Trévise à Gap. Il faudrait, pour appuyer solidement cette hypothèse, démontrer qu'il y avait à Luserne, au XIII[e] siècle, une famille seigneuriale dont un troubadour pouvait attendre aide et protection. C'est une recherche que je regrette vivement de ne pouvoir entreprendre pour l'instant.

A. JEANROY.

[1] M. Mussafia les en avait déjà rapprochés (*loc. cit.*)

NOTE ADDITIONNELLE

Il est regrettable que M. Guarnerio n'ait pas cru devoir donner le texte des *coblas* par lesquelles Uc répondit à Peire Guilhem : c'eût été là un appendice beaucoup plus naturel que certain descort (461, 104) qu'il était d'autant moins utile d'imprimer qu'il avait été récemment fort bien publié. Ces quelques vers, quoique fort maltraités, se laissent assez facilement rétablir (à l'exception toutefois des trois premiers). Voici comment je proposerais de les lire (on peut comparer

à cet essai de restitution la libre interprétation qu'en a donnée M. de Lollis, *Nuova Antologia, loc. cit.*) :

[P] eire Guillem de Luserna,
Nos dizatz (*corr.* non diga?) com sa luzern'a
De prez zai,
Car de Na Cuniça sai
Qez ill fez ogan tal terna
Per q'ill perdet vita eterna,
Don ja mai

No deu viure ses esmai;
E dompna, pos lait desterna
Ni fai saut dont hom l'esc[h]erna,
Non assai
Mai null mege de Salerna.

Ben sai qe vostres branz talla,
Mas s'a totz cels fai batalla
Qu'en diran
Mal, o (qe) no l'es[con]diran
Qez ill no fezes gran falla,
Anc el val de Roncisvalla (*ms.* Josafalla)
No ac tan
Colp donat: ar pauz ab tan
E met l[a] en no men calla,
Lai fos ill on a lei (*ms.* la) calla :
Derenan
No voill mais ab lei baralla.
Mesura vol c'om no salla
Tant enan
Per c'om sa umbra trassalla.
(D'après H, n° 202, dans *Studi di fil. rom.*, XIV)

1. Pour la rime d'une atone avec un monosyllabe qui devrait porter l'accent, voy. Tobler, *Vom franz. Versbau*, 3e éd. p. 139. — 2. *Luserna* désigne-t-il ici (par allusion à la pièce I) la patrie du poète (mais quel serait le rapport avec la suite?) ou, par une métaphore hardie et bizarre, la dame de Peire Guilhem (*luserno* en provençal moderne signifie luciole ; voy. MISTRAL, s. v°)? — 5. *Terna* a évidemment ici, comme l'a bien vu M. Guarnerio, le sens de « beau coup », par une allusion ironique à la faute de Cunizza. — 9. *Desterna*, de *desternar*, sortir du droit chemin ; ce verbe, dont c'est ici l'unique exemple, est formé sur *estern* (voy. RAYNOUARD, III, 216). *Descerna* dans l'édition doit être une faute de lecture. — 16-7. Entendez : « de façon à soutenir que... » — 18. *Josafalla* est évidemment dû à une bizarre réminiscence biblique. *Roncisvalla* me paraît assuré:

on sait que Uc de Saint Circ faisait volontiers eaisdoɹnu ls aux élgendes épiques (Cf. *Romania*, XXVI, p. 9, n. 2).

R.-M. Lacuve. — *La gronde et belle histouère de la Meurlusine, toute en bea lingage potevin, avouec ine préface de* Jacquett. — Melle, imp. Lacuve, 1893, in-8°. [VIII-108 p.].

R.-M. Lacuve. — Contes poitevins : *Les trois Lingères; De branche en branche; le Moine.*— Paris, Lechevalier, 1895, in-8°. [16 p.].—[Extrait de la *Revue des Traditions populaires.*]

R.-M. Lacuve.—*Proverbes poitevins.*— Paris, Lechevalier, in-8°. [8 p.). [Extrait de la *Revue des Traditions populaires.*]

R.-M. Lacuve. — *Devinettes du Poitou.* — Paris, Lechevalier, 1893, in-8°. [8 p.]. — [Extrait de la *Revue des Traditions populaires.*]

Jacquett. (Edouard Lacuve). — *Fables en patois poitevin* la plupart imitées de La Fontaine, avec une préface de H. Beauchet-Filleau. — Melle, imp. Lacuve, 1893, in-4°. [172 p.].

La légende et la tradition orales semblent devoir disparaître à bref délai par suite de la transformation qui s'accomplit chaque jour dans la manière de penser du peuple. Jadis, soit l'hiver, durant les longues veillées, soit l'été, aux heures où le soleil contraint les travailleurs au repos, on se transmettait de génération en génération un certain nombre de récits qui constituaient le fonds littéraire du peuple des campagnes. Il n'en est plus ainsi. La lecture du journal quotidien a remplacé au foyer les récits légendaires. La famille ne vit plus dans le souvenir du passé, mais dans l'attente inquiète du lendemain. Et le sommeil des enfants, qu'embellissaient les rêves où passaient les bonnes fées aux robes éclatantes, protectrices des pauvres gens et toujours victorieuses des génies malfaisants, est aujourd'hui traversé par les cauchemars qu'évoque le dernier assassinat ou par les soucis que cause l'héroïne du roman-feuilleton.

La langue dans laquelle contes et légendes nous avaient été transmis n'est pas moins menacée. Les idiomes des diverses provinces tendent à disparaître. L'école et le journal sont les principaux agents de cette décadence. Les enfants reçoivent à l'école une instruction d'où le patois est soigneusement écarté et s'ils n'apprennent pas assez de français pour le bien parler et l'écrire correctement, ils en connaissent du moins suffisamment pour se passer du patois. Le journal continue l'œuvre commencée à l'école. Et quand, dans le village, on se communique les nouvelles du jour, même lorsqu'on se sert du patois pour cette communication, l'influence française se fait sen-

tir. Le plus souvent, le mot français n'est pas traduit mais simplement affublé d'une terminaison patoise, le terme propre cède la place à un terme général : la plante, à laquelle son nom prêtait une physionomie pittoresque, devient simplement une *herbe* ou un *arbre*. C'est ainsi que s'appauvrissent légendes et dialectes, et chaque personne qui meurt emporte avec elle un peu de la tradition orale et quelques mots du vocabulaire.

Cette disparition est-elle un bien? Est-elle un mal ? Nous n'avons pas à le décider. Mais il est certain que le moment ne saurait être plus propice pour sauver de l'oubli les contes, chansons, superstitions et proverbes qui subsistent encore et la langue qui a servi à les exprimer. C'est ce qu'ont fait et ce que font MM. R.-M. Lacuve et Ed. Lacuve pour le Poitou [1].

(1) Leur œuvre est d'autant plus méritoire que, parmi les dialectes de la France, le poitevin est l'un des plus intéressants. Par ses caractères dialectaux, il se rattache directement au français, mais un grand nombre de termes lui sont communs avec la langue d'oc. Pour s'en convaincre, il suffit de prendre quelques mots dans les premières pages et de les mettre en regard du mot provençal correspondant :

POITEVIN	LANGUE D'OC (quercinois)	FRANÇAIS
anneut	onè	aujourd'hui
aigués	oiguas	agencés
avoure	óurò	maintenant
ballein*	bollen**	*drap de lit
—	—	**drap spécial
cabourgne	colobourno	creux (d'un arbre)
chiron	coirou	tas de pierres
coure	couro	quand
dail	dalh	faux
dèque	dequé	de quoi
devanteau	dovontal	tablier
drole	drolle	enfant
essorou (lieu où l'on met les fromages pour les faire sécher).	essióura (enlever l'humidité.)	
fissons	fissou	dard
go, gobé	o, obé	oui, oui bien
grole	graulo	corbeau
mais	mai	plus
marme	(marmo, lim.)	par mon âme
nègre	negre	noir
neut	nè	nuit

Le premier, dans *Meurlusine,* nous conte l'histoire de cette fée, si populaire en Poitou et à laquelle les habitants attribuent la construction de la plupart des monuments de leur province. Au moyen âge, le roman de Jean d'Arras l'illustra. M. L. n'a changé que peu de chose à l'intrigue et il a trouvé, dans ce récit, un thème facile à traiter dans un dialecte que le français a fortement contaminé et qui, par suite, a perdu la majeure partie de son originalité.

Le même M. L. nous donne encore *Trois contes* dont le dernier, qui roule sur la confusion que fait la bonne d'une maison entre un moine et l'instrument qui sert à chauffer le lit et que l'on nomme aussi *moine*, est très connu.

Les *Proverbes* et les *Devinettes* sont intéressants, bien qu'on puisse reprocher à M. L. de n'avoir pas indiqué exactement l'endroit où avaient été recueillis les uns et les autres et qu'il ait fait une trop large place aux proverbes qui sont une simple traduction de proverbes français.

Les *Fables en patois poitevin* de Jacquett, autrement dit de M. Ed. Lacuve, forment un beau volume que l'auteur a lui-même imprimé avec luxe. Le plus souvent il a imité Lafontaine ou Florian, et parfois s'est laissé aller à sa seule inspiration. Dans les deux cas, du reste, il est fort à l'aise en son sujet. Tout d'abord, il le place dans un cadre poitevin qui est aussitôt reconnu par son public. Si la fable y perd de son caractère général, elle y gagne en familiarité, en bonne humeur et en imprévu. Ce doit être un vrai régal pour les habitants de Melle et des environs que de lire une de ces pièces où la fantaisie est si aimable que l'on se prend à regretter, à distance, de de ne point connaître les types qu'il nous cite. Le côté pittoresque n'est cependant pas le seul mérite de ces fables; en dehors des particularités de terroir et de la saveur que leur prête le langage, elles conservent de solides qualités d'observation et de composition. Jacquett eut pu les écrire en français, elles auraient toujours intéressé le lecteur.

---

nore	noro	bru
odjiu	odju	eu
odjit	odjè	eut
piaux	pial	cheveux
pirons	pirou	oisons
roumail	róumèl	râle
regouler	regoula	vomir
reorte	redorto	lien
sègre	sègre	suivre
treluser	(trelus, prov.)	briller.

Les *Fables* et *Meurlusine* sont d'excellents textes poitevins qui ont leur place marquée à côté des œuvres de Babu et de Drouhet. Il serait à souhaiter que MM. Lacuve nous fissent profiter de la grande connaissance qu'ils ont de leur dialecte en nous donnant un glossaire poitevin. Les dictionnaires que nous possédons sont insuffisants. Les préoccupations étymologiques tiennent trop de place dans celui de G. Lévrier et l'usage de celui de L. Favre et de son volumineux supplément est fort incommode. Un glossaire qui éviterait les fantaisies étymologiques du premier et qui permettrait de refondre l'ouvrage du second serait bien accueilli des romanisants.

H. Teulié.

Chassary (P.). — *En terra Galesa.* Contes poupulàris lengadoucians, 1a *tieira.* — Mount-Pelié, emp. Hamelin, 1895, in-8°. [xxiii-318 p.].

C'est le premier volume d'une série qui doit en comprendre trois. L'auteur nous dit lui-même de quelle façon ce livre a été composé. Il « fait de ses papiers trois parts : d'un côté il met tout ce qui est trop *gaulois,* trop salé ou trop poivré, ce qui ne pourrait s'écrire qu'en latin, puisque

Le latin dans les mots brave l'honnêteté..,

d'un autre, ce qui à sa connaissance a été publié ; et il garde enfin pour le faire paraître petit à petit ce qu'il croit neuf et intéressant. » Les contes ou galéjades forment la majeure partie du volume ; ils sont précédés d'une préface et se terminent par une nouvelle, *lou Maridage de Marcou* qui, sans que rien la sépare du reste du recueil, diffère sensiblement des autres morceaux par le sujet et par la façon dont elle est traitée.

La préface est une autobiographie de l'auteur. Il nous dit, avec simplicité, sa vie d'enfant, ses premiers essais, les difficultés qu'éprouvèrent à le faire instruire ses parents, petits cultivateurs à Grabels, leurs durs labeurs que le succès ne couronna pas toujours et ce récit, fait sans prétention, émeut et pénètre. Je ne conseillerai pas cependant aux historiens littéraires de prendre au pied de la lettre, comme l'ont déjà fait quelques-uns, l'histoire des deux jumeaux ; ils risqueraient de se tromper. C'est une fiction. Les deux frères sont chacun une moitié de la personnalité de M. Chassary. L'aîné, c'est M. Chassary, propriétaire et père de famille ; le cadet, c'est M. Chassary, professeur et érudit. Le premier, a pour la terre où il vit le jour, pour la langue qu'il entendit dès le berceau, cet amour vivace, ce fanatisme que connaissent bien ceux qui sont nés à la campagne ; le second remplit ses devoirs de professeur, instruit ses élèves, et le félibrige est le lien qui unit ces deux parties d'un même tout.

Les contes commencent par un conte *à tiroirs, Pradet de Ganges*. Les tours joués aux nobles par un vilain, la réplique d'un valet, les bons mots d'un paysan malin, le châtiment ingénieux, sinon excessif, infligé à une femme acariâtre et *reboussieira*, tout cela est mis au compte de Pradet. Égoïste, dépourvu de scrupules, aimant à rire aux dépens d'autrui, Pradet est proche parent du Guignol lyonnais et de tous ceux qui, comme Figaro, Scapin, etc., personnifient la ruse et la malice. A côté de *Pradet*, qui est le gros morceau du volume, tout ce qui forme le fonds populaire a trouvé place. *Parlas au carretié, Au tribunal, Lou Sarrament* nous offrent de jolis mots. Ceux qui veulent *francimandejà* et n'arrivent qu'à prendre un mot pour un autre sont agréablement tournés en ridicule dans *Lou francés d'un gavach, Lous païsans d'ara. — Mestre Coudena, Testa negra e barba blanca, A Maumalhargues*, nous montrent qu'il a encore sur le cœur le pensum que lui donna un jour un maître d'école *cabourd* pour avoir parlé patois dans la rue. Les aventures des curés trop épris de leurs paroissiennes lui ont fourni : *lou vitrié de Sant-Jan-de-Fos, Entre capelan e sacrestan. — Las talounadas de Roumieu* nous font connaître quelques-unes des plus jolies fantaisies de celui qui eut la repartie si prompte, le vers si facile et qui représente le mieux l'esprit brillant et primesautier du midi. *Camba de boi* et *Sufficit* égalent les meilleures trouvailles de Roumanille.

M. Chassary s'éloigne du maître dans *lou Maridage de Marcou*. Le sujet est tout moderne et de pure invention. Aussi, n'étant pas gêné par le thème légendaire et le dénouement connu du conte, son talent s'est trouvé plus à l'aise et ses qualités ont pu mieux se développer. *Lou Maridage de Marcou* est l'une des plus jolies nouvelles écrites en provençal, sinon la plus jolie.

En Terra Galesa est amusant comme doit l'être un recueil de contes ; cependant les philologues ne perdront pas leur temps à le parcourir. Le style choisi et châtié de l'auteur, qui exclut soigneusement de sa prose tous les gallicismes, leur fournira des mots et des formes rares dont ils feront leur profit ; une excellente traduction placée vis-à-vis du texte leur en facilitera l'intelligence.

H. T.

Suchier (Hermann). — *Provenzalische Diätetik (Abdruck aus der Festschrift zur zweihundertjährigen Jubelfeier der Universität Halle)*. — Halle a. S., Max Niemeyer, 1894, in-4°. [26 p.].

M. Suchier avait déjà publié ce traité en 1883 dans ses *Denkmäler Provenzalischer Literatur und Sprache* (*Rev. des L. Rom., XXIV*, p. 195). Depuis cette époque, trois nouvelles copies, plus ou moins

complètes, ont été retrouvées, et, à l'aide de ces matériaux, M. S. a constitué un texte critique. Il l'a fait avec le soin extrême qu'il apporte à toutes ses publications [1].

Le poème est d'une lecture facile et les conseils sur l'hygiène que l'auteur donne à Alexandre n'ont rien de maussade ni de désagréable. Voici ses recommandations après le lever :

En apres del lieg salliras,
Tas mans e tos vuelhs lavaras,
E cant sera tot acabat
So qu'a l'espreisser t'ay mandat,
Fa obrir los vueis del palais,
E qui sera cortes ni gais
.....
Aquel vuelhas qu'intre primiers,
Qu'er de solatz plus plasentiers.
La ins sian li cavalier.
Escatz e taulas e taulier
E donzel ab belas colors
Que ajan garlandas de flors,
Juglar ab douces istrumens
E juglaressas eissamens,
Et aujas cansonetas belas,
Descortz e baladas novelas
O la gesta o l'estrument,
Que a ton cor er plus plasent.

H. T.

Mazel (Docteur E.). — *Une paraphrase inédite en vers languedociens du premier aphorisme d'Hippocrate,* publiée avec une introduction préliminaire et des notes.—Montpellier, imp. Hamelin, 1892, in-8°. [xii-8 p.]. (Extrait du *Félibrige latin*, 1891.)

La paraphrase que publie M. Mazel est extraite d'un ms. de la Bibliothèque de Nîmes [2]. C'est l'œuvre d'un médecin du XVIII[e] siècle,

[1] Vers 46, corr. *estendilhatz ;* — v. 83-4, *confortar* = *culhieirat*, une correction semble nécessaire ; — v. 215, corr. *profieg*.

[2] M. M. signale les ms. 3 039, 13 877 et 13 878 comme contenant des textes importants, « au point de vue de l'étude des langues romanes », mais il ne nous dit pas auquel des trois appartient le texte qu'il donne. Cette indication aurait eu son intérêt, puisque le *Catalogue des Manuscrits de la Bibliothèque de Nîmes* (Paris, imp. Nationale, 1885, in-4°) ne cite pas cette pièce.

dont l'invention paraît aussi pauvre que la versification. M. M., dans la longue introduction qui précède le texte, nous annonce qu'il n'a pu découvrir le nom de l'auteur. Les détails qu'il donne sur Montpellier, la Faculté de médecine, la vie des étudiants, à cette époque, nous permettent de supposer qu'il séjourna assez longtemps dans cette ville et probablement qu'il y fit ses études médicales.

H. T.

Bonnet (Emile). — *Catalogue des manuscrits. Collections de la Société archéologique de Montpellier.* — Montpellier, imp. Martel, 1897, gr. in-8°. [44 p.].

La Société archéologique de Montpellier conserve dans ses collections 106 manuscrits. Quelques-uns n'ont pas une très grande importance et plusieurs sont des copies dont on possède les originaux. Néanmoins, beaucoup renferment d'intéressants documents concernant la province de Languedoc et la ville de Montpellier.

Ce catalogue est fort soigneusement rédigé; les ms. sont minutieusement décrits et la description est toujours suivie, lorsqu'il y a lieu, d'un historique abondamment pourvu de références bibliographiques. M. Bonnet a rendu un service signalé à tous les travailleurs en leur faisant connaître les richesses de la Société archéologique, mais ils le remercieront surtout de leur avoir fourni avec son Catalogue un guide sûr qui leur évitera bien des recherches et des tâtonnements inutiles.

H. T.

CHRONIQUE

La publication de l'*Histoire de la langue et de la littérature française*, sous la direction de M. Petit de Julleville, se poursuit avec une remarquable régularité. Nous signalerons, dans les derniers fascicules parus, les chapitres consacrés à l'histoire du théâtre : ils sont de notre collaborateur M. Rigal, professeur à l'Université de Montpellier.

Dans le premier de ces chapitres (tome III, ch. VI) l'auteur a étudié les œuvres des principaux poètes dramatiques de la fin du XVI^e^ siècle et a donné l'analyse d'un grand nombre d'entre elles. Il a surtout montré que ces œuvres — auxquelles l'accès de tout théâtre régulier était interdit — avaient tous les défauts des tragédies ou comédies qui ne voient pas les feux de la rampe.

Le second chapitre (tome IV, ch. IV) nous conduit jusqu'à Corneille : M. Rigal a su y *débrouiller* avec une rare érudition l'*art confus*

des Hardy et des Mairet, et montrer comment ces dramaturges avaient préparé la voie à Corneille.

***

Les Parlers de France. — La *Société des parlers de France* a tenu, le dimanche 25 avril, sa réunion générale annuelle à la Sorbonne, sous la présidence de M. G. Paris. Assistaient à cette réunion MM. Thomas, professeur à la Faculté des lettres ; Gilliéron, directeur d'études à l'Ecole des Hautes-Etudes ; Resapelly, abbé Urbain.

M. Paris a fait ressortir les avantages qu'allait donner aux études linguistiques la création, au Collège de France, du laboratoire de phonétique expérimentale dirigé par l'abbé Rousselot. Des contes, des dictons populaires, ont été recueillis avec une exactitude scientifique au moyen du phonographe qui supprime les inconvénients de la dictée.

***

M. Rousselot est nommé directeur du *Laboratoire de phonétique expérimentale* qui vient d'être créé au Collège de France, et qui est rattaché à la chaire de *grammaire comparée*.

***

A signaler :

Lou Jujamen dau Caramentran Gargantuas I au Clapas... pèr *Estieine Delmas* (Montpellier, Firmin et Montane, 1897, 1-20 pp.), amusante farce, sentant fortement le terroir, qui nous ramène aux beaux jours du règne de Gargantua Ier. — Nous y reviendrons dans la *Bibliographie*.

***

CORRESPONDANCE

Une réclamation de notre collaborateur Tamizey de Larroque,... de l'Institut.

Pavillon Peiresc, par Gontaud, 28 mai 1897.

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction,

Vous avez inséré, dans la chronique de l'avant-dernière livraison, une rectification de notre « distingué collaborateur » M. A. Restori, qui avait été qualifié « de professeur à l'Université de Pavie. » J'ai l'honneur, à mon tour, de vous prier d'insérer la rectification que voici : J'ai été, par un gracieux abus, illégalement qualifié, dans la livraison d'avril-mai, de *membre de l'Institut*. Permettez-moi de protester amicalement contre « une erreur dont je ne suis pas responsable ». Je n'ai le droit qu'au titre de *correspondant* de l'Institut, ce qui est déjà

beaucoup, surtout pour moi. Je ne dois pas même accepter la qualification de membre correspondant de l'Institut. J'ai entendu raconter jadis que l'on avait été choqué de lire, au Palais Mazarin, sur la carte de feu mon confrère X... (il n'était pas méridional !) ce titre usurpé. Que notre chère Revue me laisse donc désormais, je l'en conjure, jouir en paix de la simple formule officielle.

Ah ! ne me brouillez pas avec la République !

Votre dévoué collaborateur et ami,

PH. TAMIZEY DE LARROQUE.

Cette réclamation trop modeste cessera peut-être bientôt d'avoir sa raison d'être ; voici en effet ce que nous annonce le *Nouvelliste de Bordeaux* du 26 juin dernier.

« S'associant à l'Université de Lyon, le conseil de l'Université de » Bordeaux émet le vœu que les membres dits « correspondants » » de l'Institut prennent à l'avenir le titre de « membre de l'Institut » » et jouissent des prérogatives qui sont attachées à ce titre sans être » obligés de résider à Paris, le nombre des sièges réservés à la pro- » vince restant le même. »

La demande du Conseil de l'Université de Bordeaux nous paraît pleine de sens.

***

M. P. CHASSARY va publier prochainement un recueil de vers : *Lou vi dau mistèri. Poésies languedociennes et provençales.* Ce volume ne sera pas mis dans le commerce ; le nombre des exemplaires est exactement limité à celui des souscripteurs. Ceux de nos lecteurs, qui désirent posséder cet ouvrage, doivent en informer, sans tarder, *M. Chassary, professeur, 4, rue du Faubourg-Boulonnet, Montpellier.* Voici les prix de souscription pour un exemplaire :

Sur papier vélin mat	3 fr.	50
— de Hollande.....	10	»
— du Japon	15	»

***

Notre confrère et collaborateur, M. Charles MOURRET, a été nommé archiviste de la ville de Tarascon. Les précieux documents que contiennent les archives municipales ne pouvaient être confiés à de meilleures mains. Ils seront, non seulement classés et inventoriés, mais aussi étudiés par l'érudit chercheur qu'est M. Mourret, et nous espérons qu'il fera souvent profiter de ses trouvailles notre *Revue*.

***

L'Ecole félibréenne du Parage a donné, le 12 juillet 1897, à Montpellier, dans la salle de l'Eden-Concert, une représentation composée de deux pièces en langue d'Oc et d'un intermède de chant. Les deux pièces sont l'œuvre de M. Dezeuze. Elles sont fort bien écrites, et, par endroits, s'éloignent de la farce pour se rapprocher de la comédie de caractère. Elles ont été jouées d'une façon convenable, et l'un des acteurs, celui qui tenait le rôle de *Madama Grasilha* a été excellent.

Mlle Prades a chanté avec beaucoup de goût la romance d'Estelle de Florian, et M. Poussigue-Meyrel a interprété pour la première fois *la Raiolo*, qui a paru ici même (*Rev. des L. Rom., XXXIX, p. 373.*) et dans laquelle M. Arnavielle semble avoir condensé tout le feu, tout l'enthousiasme, tout l'*estrambord* des félibres[1].

Mais, pour terminer par une critique, disons qu'il nous a été pénible d'entendre chanter *les Poutous* et quelques autres chansons, en habits noir, en cravate et gants blancs. La chanson populaire exige un costume populaire, et il ne devait pas être difficile de trouver un costume ordinaire et un béret béarnais.

***

L'Académie française, dans sa séance du mardi 1er juin 1897, a décerné à notre cher maître et ami, Frédéric Mistral, le prix Alfred Née, pour son *Pouèmo dóu Rose*, sur lequel un de nos collaborateurs publiera prochainement une étude dans cette *Revue*.

L'Académie a voulu ainsi honorer notre éminent maître ; nous estimons cependant que Mistral devrait être, à l'Académie, de ceux qui donnent des prix et non de ceux qui en reçoivent.

***

Il a été fait un tirage à part, à très petit nombre d'exemplaires, du travail de M. Anglade publié par la *Revue :* Le Patois de Lézignan (Aude). Première partie : Phonétique.

En vente à la librairie Camille Coulet, à Montpellier.

[1] *La Raiolo*, paroles et musique avec une belle composition de Marsal, vient de paraître dans la collection des *Chansons de la Campana de Magalouna*. Prix : 50 centimes.

Le Gérant responsable : P. Hamelin.

POESIES PROVENÇALES INÉDITES

TIRÉES DES MANUSCRITS D'ITALIE

(*Suite et fin*[1])

PEIRE DE VALERA

Bartsch, Grundriss, n° 362, 2. — Ms. D. 255. Le second couplet aussi dans F (Stengel, Chigiana 169).

SO Q'AZ AUTRE VEI PLAZER

Cui q'amors don son voler,
a mi tol benananza
e·m desloing' e· m lanza
a pauc de tot mon saber,
per ch'eu ai paor
q'en tal haì mes m'amistat
qe·m ha desviat
e no me socor;
e no·m recrei tan ni qan,
anz suffr' e·m vauc aturan,
qar cel consec qi aten.

Ia hom qi·s vol recrezer
no fara gran cobranza,
segon m'esperanza,
qar greu cobr'om gran poder
ni granda ricor,
si granz trebaillz no·l enbat,
per ch'eu hai durat
lo maltrag d'amor

4. del t. D. — 12. qes F. — 15. cobrû g. D. — 17. *corr.* no·l s'embat? — 18. hai durat *manque* F.

[1] Voir la *Revue*, t. XXXIV (1890), p. 5 et t. XXXIX (1896), p. 178.

20 e cug ades trebajlan
conqistar e merceian
celei qe no·m o consen.

21. e *manque* F.

M. Bartsch cite dans sa liste trois pièces de Peire de Valeira :

1. *Ia hom qes vol recrezer* F.
2. *So qu'az autre vei plazer* D^c.
3. *Vezer volgra n'Ezelgarda* F. (publiée partiellement par Raynouard, Choix, V, 334, depuis, avec quelques vers de plus, par Mahn, Werke, III, 305, et complètement par M. Stengel, Chigiana 170).

On voit que de la deuxième pièce nous n'avons, en dehors du premier vers, que deux couplets, et que de ces deux couplets l'un *est* identique avec le n° 1 de la liste de M. Bartsch. Ainsi, nous sommes réduits à ne connaître que deux poésies de Peire de Valeira, ce qui fait en tout quatre couplets. Les manuscrits DIK lui attribuent encore la pièce *Lo ioi comens en un bel mes*, mais CEQRbcα la donnent à Arnaut de Tintignac ou Quintenac, et nous n'avons aucune raison, à ce que je vois, pour ajouter plus de foi à l'attribution des manuscrits DIK qu'à celle des autres manuscrits, plus nombreux et moins apparentés. La tornada, qui contient le nom de Tintinhac, Quintenac, ainsi que la tornada de *Mout desir l'aura doussana*, semble même prouver que l'auteur est, en effet, Arnaut.

Ce peu que nous possédons de Peire de Valera ne nous intéresserait guère [1], si nous n'avions une notice biographique qui dit ce poète contemporain de Marcabru :

[1] Il faut pourtant dire que la pièce *Vezer volgra n'Ezelgarda* est l'œuvre d'un homme d'esprit et ne manque pas d'originalité. Pour réunir ici tout ce que nous avons de ce poète, je réimprime ces vers :

Vezer volgra n'Ezelgarda,
qar hai de morir talen,
e pesa mi qe trop tarda,
tant lai morrai doussamen,
qe tant gent ri ez esgarda
q'ell' auci iogan rizen.
laisat hai eu en regarda
per ma mort son bel cors gen,
e qar es de prez conplida
e qar m'enoia ma vida,
lai irai morir breumen.

Peire de Valeira si fo de Gascoingna, de la terra d'en Arnaut Guillem de Marsan. Joglars fo el temps & en la sazon que fo Marcabrus; e fez vers tals com hom fazia adoncs, de paubra valor, de foillas, e de flors, e de cans, e[1] d'ausels. Sei cantar non agren gran valor ni el (Hist. de Languedoc, X,217).

Cette notice ne peut pas être tirée des quatre couplets que nous avons. L'auteur a-t-il donc utilisé des sources que nous ne connaissons pas ? C'est bien douteux. La notice se trouve dans IK, c'est-à-dire dans les manuscrits qui attribuent à Peire de Valera la poésie d'Arnaut de Tintinhac dont nous avons parlé. Or cette poésie correspond tout à fait au genre qu'aurait cultivé, au dire de la biographie, Peire de Valera. Il se peut fort bien que le biographe n'ait eu d'autre fondement pour son opinion sur les poésies de Peire que cette seule pièce et qu'il ait fait ce poète contemporain de Marcabru, parce que cette pièce lui semblait avoir le caractère des poésies de ce temps. La pièce d'Arnaut *Mout dezir l'aura doussana* est bien aussi un *vers de foillas e de flors e de cans d'ausels* et, en effet, elle se trouve attribuée à Marcabru dans le ms. D.

Mais le biographe dit encore que le poète était de la Gascogne, du pays d'Arnaut Guillem de Marsan. Cela ne veut pas dire que Peire ait été contemporain d'Arnaut en même temps que de Marcabru, car Arnaut Guillem semble, décidément, bien postérieur à Marcabru. C'est ce qui résulte des paroles de Raimon Vidal, Bartsch Denkmaeler 168, 22, où il est cité parmi d'autres seigneurs de la fin du XII• siècle. L'auteur de la biographie n'a donc pu vouloir donner autre chose, paraît-il, qu'une notice géographique. Le pays de Marsan est un « pays de l'ancienne Gascogne, auj. dép. des Landes, formé à peu près du bassin supérieur de la Midouze » (Joanne, Dictionnaire IV, 2507). C'est

[1] Supprimer cet *e* ?

A Deu prec qe mon cor arda,
s'amet hom tan finamen,
q'en lei non voill metre garda
mas sa valor en son sen;
e cel qui sa ioia agarda,
non ha ges fol pensamen,
e cel qui son fin prez garda,
non fa ges gran fallimen;
e qar mei oill l'an chausida,
a Deu prec que mi don vida
per servir son bel cors gen.

14, 15. Je ne comprends pas ces deux vers.

donc là qu'il faut chercher Valera ou Valiera ou Valeira. Ce n'est pas l'opinion de M. Chabaneau, qui dit (Hist. de Languedoc X, 373): « Cette localité devait se trouver près de Podensac et de Saint-Macaire (Gironde) cf. Archives historiques de la Gironde, t. II, p. 161. » M. Chabaneau, qui rejette ainsi tacitement l'indication du biographe, n'a, sans doute, trouvé aucun Valiera dans le pays de Marsan, et je n'ai pas été plus heureux. Il est vrai qu'Arnaut Guillem a pu avoir des possessions sur les bords de la Garonne. Mais y a-t-il des documents historiques qui nous le fassent supposer ? Et, si non, doit-on attacher assez d'importance aux paroles du biographe pour faire une telle hypothèse ? Je ne le crois pas.

Nous serions fixés sur l'époque où vivait Peire de Valera, si nous trouvions dans l'histoire la dame Ezelgarda à qui s'adresse la seconde pièce du poète. Je ne l'y ai pas rencontrée.

Quant à la forme métrique, la pièce *So q'az autre vei plazer* a le compas :

$$a_7\ b_6\ b_5\ a_7\ c_8\ d_7\ d_8\ c_8\ e_7\ e_7\ f_7,$$

La rime *b* seule est féminine.

Vezer volgra n'Ezelgarda : a b a b a b a b c C b, vers de sept syllabes, *a* et *c* sont féminines, *C* est refrain.

Parmi les poésies des troubadours qui nous sont parvenues, il n'y en a aucune qui ait exactement la même forme que celles-ci. Mais il y en a quelques-unes qui en approchent. Pour le premier compas on peut comparer Gausbert de Pueicibot 6 : $a_7\ b_7\ b_7\ a_7\ c_7\ d_7\ d_8\ c_7\ d_8\ e_8\ e_7\ f_5\ f_7$ ou a b b a c d d c e e f f, forme qui se trouve plusieurs fois avec des vers de 7 syllabes (Raimbaut de Vaqueiras 18 Peire Cardenal 28, Bertran Carbonel 7, Guillem del Olivier 44, 73). Au compas de l'autre pièce correspond le plus exactement Bernart de Ventadorn 44 : $a_7\ b_5\ a_7\ b_5\ a_7\ b_8\ a_7\ b_5\ C_6\ c_6\ c_7\ b_5$ (*a* et *b* féminines) imité par Peire Cardenal 25, et Peire Bremon 9. Une forme analogue, mais sans *b* à la fin : ab a b a b a b c c se rencontre quatre fois avec des vers de 7 syllabes : Bertran d'Alamanon 15, Guiraut Riquier 65, Peire Cardenal 70, Sordel 1. Le genre des rimes change ; *c* est refrain dans les trois dernières pièces.

On voit que les poètes qui se sont servis de formes semblables à celles employées par Peire de Valera, appartiennent à une époque postérieure à Marcabru.

RAIMBAUT D'AURENGA

Grundriss n° 389, 4. — Ms. a 208.

Comme cette pièce est assez difficile à comprendre, je vais, pour ne pas prévenir le jugement du lecteur, commencer par en donner un texte diplomatique, qui sera suivi d'un essai d'interprétation.

Al prim qeil rim. sorzen sus. pel cun prim fueilla. del brancail. sagues raizon feir vn bon vers. pos ma dona nouol. qun chan. 5. mais de leis. nil ven a talan. e chanz damor non es faitz. noual plus con ses domna amors.

Con a lei platz. non dic plus. senes tot mames ill. 10. e *per* dieu si es ben en vers. qe non auz chantar. de enan. de lei vas cui sui voitz denjan. e cels qieu pietz voil. fẽrs. estraig. er donc oi mais voigz mos chantars.

15. Faig virol segle de mon vs lauzengier. fals defaig volpill. ai can nauran. ia damors ters. ab lur chan. parlar deuinan. *per* lur ditz. van domnas duplan. 20. e an mortz drutz ses colp atraig souen. *per* lur fals deuinars.

Cant cist fut mit maluatz. *per* vs chanton de solatz. em *per* il qe dizon. de tort en trauers. 25. de cels que lur er en semblan domnes vers qieu entenda tan. cil domna cuig en tot (trasig) trasaig. que sos amics aia espars.

Rics hom torna tost en raus. 30. can sufre. com se merauill. qe nom saus sa maizon fair fers. de cels qi venon corteian. ges non an colpa cil co fan. qel segnier nes de tot forfagtz. 35. a cui en couen castiars.

Une deuxième main a écrit: l. au-dessus du *r* dans *rim* un signe que j'ai lu *t*. — 2. au-dessus de *un* (dans *cun*) *im*, en mettant deux points au-dessous de *un*. — 6. *si* au-dessus de la ligne avec renvoi après *chanz* — 7. *o* dans *amors* a été changé en *a*. — 11. *r* entre *de* et *enan*. — 13. *i* dans *pietz* n'était pas clair; il a été tracé une seconde fois par la deuxième main. — 22. Au-dessus du premier *t* dans *fut mit* la deuxième main a fait un signe qui me paraît être une croix.

Al prim qe·il tim sorzen sus
pel cim prim fueilla del branquil,
s'agues raizon, feir' un bon vers,
pos ma dona no vol q'eu chan

mais de leis ni·l ven a talan,
e chanz, si d'amor non es faitz,
no val plus con ses domna amars.

Con a lei platz, no·n dic plus ;
senes tot..... m'a mes ill ;
e, per Dieu, si es ben envers
qe non auz chantar derenan
de leis, vas cui sui voitz d'enian;
e cel q'ieu pietz voil fers es traig.
er donc oimais voigz mos chantars ?

Faig viro·l segle de mon us
lauzengier fals, de faig volpill.
ai ! can n'auran ia d'amors ters
ab lur chan-parlar devinan !
per lur ditz van domnas duplan
e an mortz drutz, ses colpa traig
soven per lur fals devinars.

Cant cist furmit malvatz per us
chanton de « solatz em peril »
(qe dizon de tort en travers
de cels qe lur er en semblan :
« domn' es vers q'ieu entenda tan »),
cil domna cuig' en tot trasaig
qe sos amics aia espars.

Rics hom torna tost en räus,
can sufre c'om se meravill
qe.....
de cels q'i venon corteian.
ges non an colpa cill q'o fan,
qe·l segnier n'es de tot forfagtz
a cui en coven castiars.

1. M. Bartsch, dans sa liste, a lu *cim*, mais ce mot est impossible, puisqu'il se trouve au vers suivant. Je ne sais ce que pourrait être *rim*. Dans *tim* on peut voir le nom de la plante thym. L'Elucidari a *thimi*, mais il y a *tim* en provençal moderne, *timo* en italien, etc. Si l'on voulait corriger autrement, on pourrait lire *vim*, en pensant à la

pièce d'Arnaut Daniel : *Chanson do·il mot son plan e prim Farai puois que botono·il vim.*

Il manque une syllabe à ce vers.

8. Une syllabe manque ; lis. *no·n dic ren plus.*

9. Lacune de deux syllabes difficile à remplir.

13. « Et ce fer que je veux le moins a été lancé » ? Cela ne satisfait guère.

19. « Sur leurs paroles les dames usent de duplicité » ou « par leurs paroles ils rendent doubles les femmes » ?

22. Il paraît évident qu'au lieu de *fut mit*, il faut lire *furmit*, ce qui serait à traduire par « accompli ».

27. *trasaig* est cité par Diez, Etym. Wörterbuch II[e], entresait : « *a totz trazagz* braucht ein Troubadour. » Je ne sais dans quel troubadour Diez a trouvé cet exemple, mais l'existence de ce mot, qui manque dans Raynouard, est certaine.

28. *esparser* sans régime : elle croit que son ami ait répandu (ce que le lausengier prétend avoir entendu).

29. *räus*, substantif verbal de *räusar*, v. fr. *rëuser*, manque dans Raynouard.

31. Je ne comprends pas ce vers, mais le sens de tout ce passage semble être : « Un homme riche ne doit point souffrir qu'aucun reproche fondé soit répandu contre sa maison par ceux qui viennent à sa cour. » Cet exemple de *corteiar* dans l'acception « visiter la cour de qu. » est à ajouter à celui de M. Lévy dans le *Supplementwörterbuch*.

La traduction de la pièce serait donc :

« Dès que les thyms élèvent par leurs minces pointes la feuillée des scions, je ferais un bon vers, si j'en avais *raison ;* (mais je n'en ai pas) puisque ma dame ne veut ni n'agrée que je chante désormais d'elle, et chanson, à moins de traiter d'amour, ne vaut pas plus qu'amour sans dame.

» Comme il lui plaît, je n'en dis plus rien. Elle a fait que j'ai tout à fait cessé de chanter (?) Et pourtant c'est, par Dieu, bien à l'envers du bon sens que je n'ose plus chanter d'elle, vers qui je suis dépourvu de fraude..... Mon chant sera-t-il donc désormais vide ?

» Qu'ils dussent voir le monde fait d'après ma manière, les faux couards calomniateurs ! Ah ! combien d'amants ils ont déjà privés d'amour avec leur chant-parler médisant ! Sur leurs paroles, les dames usent de duplicité et ont tué leurs amants, qui, par leurs fausses insinuations, sont souvent trahis sans être coupables.

» Quand ces accomplis coquins coutumiers chantent de « *soulas* en péril ! » — car ils parlent de tort et de travers de ceux dont bon

leur semble, [en disant :] « Dame, il est vrai que j'entends ceci » — cette dame croit certainement que son ami ait répandu (ce que les calomniateurs prétendent avoir entendu).

» Un homme riche se fait vite mépriser, s'il souffre qu'on s'étonne de ce que sa maison (soit justement blâmée ?) de ceux qui viennent y faire leur cour. Ceux qui la blâment ne sont point coupables, car le seigneur qui mérite de tels reproches est tout à fait dans son tort. »

Grundriss, n° 389, 30. — Ms. a 188

Joglar, fe qe Deu dei,
a Dieu ni a ma donna ni a mei,
qazutz son en esfrei,
q'armad' ab cor non vei
lieis a cui totz m'autrei
per ar e per totz temps.

E serem mais ensems?
eu sai q'o tol, ma domna, qar trop tems.
s'un oil me·n fus redemps
q'eu no·m temses.....
sol vos, se·n era semps,
meins no me·n presasetz.

C'anc fams ni sons ni setz
no·m destreis tan, uns ni tuig, millia vetz
con fai mos telans freigtz;
q'em breu.....
car vos non vei, cui letz
de sofrir mom perill.

A, domn' ap cor volpill,
gran paor ai qe·il bocha me rovill,
qar del col tro al....
no·us bais, qi qe·n grondill,
q'eu n'iria en eissil
enanz c'autra·m baizes.

E co? morrai ades,

4. Qarmatz. — 10. temsessa tremps. — 16. deuenter abretz. — 21. cuill.

si·m cocha·l bes q'eu n'aic qe luec tornes.
a, domn', al plus confes
ome qez anc ames,
acorres, si qe pres
de vos sia mos cors !

Ai, talens, car no mors ?
e seignier Dieus, gitasses lo tost fors !
o q'il sembles ma sors
a cels qe sabo·l destors,
si qe nostre demors
fos per totz acuillitz.

Domna, no·m faz marritz
per qe·m tegnia de vos per eschernitz,
mas qar lur falz critz
dels enoios traïtz
teme tant, son eissitz
del bon sen c'aver soill.

Per l'espavent mi doill,
e pel gran be qu'aüt n'ai fatz orgueil
si q'ieu non deing mon oill
girar ves autre foill,
qar mos cors no m'acoill
q'ieu ves vos mi renei.

Domna, si lai on soill
no·us vei, em breu·m renei.

Far m·en podes orgoill,
q'ans morrai qe·m renei.

26. qel l. — 29. A cortes. — 39. qat *avec un point au-dessous de* t *et* r *au-dessus.* — 44. fait.
50. v. breu em r. — 52. Qant m.

4. Ms *armatz,* mais il paraît certain qu'il faut corriger *armad'*, « parce que je ne vois armée de courage celle... »
8 ss. « Je sais que ce qui nous en empêche, c'est que tu as trop peur. Si un œil m'en fût enlevé, (certainement) que je ne craindrais

pas....., pourvu seulement que vous ne m'en estimassiez moins si j'en étais privé. » Mais qu'est-ce que *tremps* ou *atremps*?

15. *telans*, il faut corriger, sans doute, *talens*.

16. Une syllabe de trop ; lis. *devenrai bretz*.

20. *Rovillar* « rouiller. »

21. *Cuill*, lis. *cill* ?

34. Une syllabe de trop. *A* est superflu : « ou qu'elle semblât être ma sœur à ceux qui savent le détournement(?) » ; *destors*, substantif verbal de *destorser*, manque dans Raynouard et au *Supplementwörterbuch* de M. Levy.

39. Manque une syllabe.

Grundriss, numéro 389,37. Ms. a 198.

Pos trobars plans
es volguz tan,
fort m'er greu si no·n son sobrans;
car ben pareis
qi tals motz fai
c'anc mais non foron dig cantan,
qe cels c'om tot iorn ditz e brai
sapcha, si·s vol, autra vez dir.

Mos ditz es sans,
don gap, ses dan.
per tal ioi soi coindes e vans,
qe mais val neis
desirs q'ieu n'ai
d'una qe anc non ac semblan,
pels sainz c'om qer e Verzelai,
d'autre ioi c'om puesca iauzir.

Son ben aurans
car per talan

5. Qal mot, *la deuxième main a mis un point au-dessous de la première lettre et* qit *au-dessus*. — 9. sanz. — 14. non a s. *corrigé par la deuxième main en* nom ac s. — 15. Peis; uuerze lai.

solamen so francs et humans
de dir ves leis
ben, ni·m fas gai.
qe·m val si per lieis trag mal gran,
si lo mal qe·n trac no sap lai?
mi eis voil d'aitan escarnir?

Ben so trafans,
q'eu eis m'engan,
car dic aiso, tan qe vilans :
cals pros me creis,
si eu mal trai
per lieis, s'il no sapia l'afan?
no m'es doncs pros e be no·m vai
si·m pens qe tan ric ioi desir?

Mos volers cans,
qe·m sal denan,
me fai creire qe futz es pans.
tan aut m'espeis
mon cor, c'ar sai
qe en fol m'aurei, don faz l'efan.
tot voll cant vei. respeit segrai.
respeitz loncs fai omen perir.

Sainz Julianz,
con vauc torban!
soi serrazis o crestians?
qals es ma leis?
non sai qe.....
.....
et atrestan tost Dieus, si·l plai,
co fes vin d'aiga esdevenir.

Pauc soi certans.
ves qe·us reblan,
domna, de vos so molt londans.

41. vilians. — 45, 46. Non sai que iai. Me posca de so qil deman. — 51. vous.

anc no·m destreis
amors tan mai,
per q'ieu non creiria d'un an
c'aissi·us ames per negun plai,
si bes no m'en degues avenir.

..... e ma chanso vos man
qe.....
.....

57. *Le premier mot, un senhal sans doute, n'est pas clair. J'ai lu* A.trius, *mais sans être tout à fait sûr d'avoir bien déchiffré. Entre* A *et* t *il y a encore une lettre, à peu près un* e *avec une cédille.* — 58, 59. Qe dos sautz sis rics ar es sai. Lo ters aut on plus pot om dir.

15. *Verzelai,* Vezelai, voy. Girart de Roussillon, laisses 612, 640 ss. à 675.

18 ss. Construire : *francs et humans so e·m fas gai solamen per talan de dir ben ves lei.*

42. On peut corriger *co·m,* mais *con* suffit bien aussi.

45 ss. Le sens semble être à peu près : « quelle est ma religion? Je ne sais. Je suis de celle qui pourra me donner ce que je lui demande. Et Dieu peut le faire, si cela lui plaît, aussi bien qu'il fit de l'eau devenir du vin. » Ce qui s'approcherait le plus de la leçon du manuscrit, serait peut-être : *Qals es ma leis? — non sai. — qe iai·m posca dar de so qil* (= *qe·il*) *deman! — et atrestan pot Dieus, si·l plai, co....*

52 ss. « Jamais amour ne me contraignit si fort ; c'est pourquoi je ne crois pas, si aucun bien ne m'en arrive (c'est-à-dire de mon amour présent), que je puisse, pour aucun *plait,* vous aimer autant pendant toute une année. »

56. Une syllabe de trop ; lis. *venir.*

58 s. Je ne comprends pas.

L'histoire amoureuse de Raimbaut d'Aurenga n'est pas encore écrite et il ne sera pas possible de l'écrire avant d'avoir accompli la tâche difficile d'établir le texte critique de ses poésies.

Que ces trois pièces appartiennent à Raimbaut, ce n'est guère douteux. Elles sont tout à fait dans son genre, et elles nous offrent plusieurs rapports avec ses autres poésies. Dans la première pièce le poète parle d'une défense, que sa dame lui aurait imposée, défense

de chanter d'elle. Cette défense, ou, plus exactement, un engagement général du poète vis-à-vis de sa dame de ne pas chanter, se trouve aussi mentionnée dans les premiers vers de

Peire Rogier, a trassalhir
m'er per vos los ditz e·ls covens
qu'ieu fis a midons totz dolens,
de chantar que·m cugey sofrir.

La fin de cette pièce parle de *Bon Respieg.* Il s'ensuit, à ce qu'i semble, qu'*Al prim qe·l tim* appartient au petit nombre de poésies qui se rapportent à l'amour de Raimbaut pour cette dame *Bon Respieg.* J'ai déjà remarqué, dans mon édition de Peire Rogier, p. 79, que ce nom se retrouve dans *Un vers farai de tal mena.* On peut se demander aussi s'il n'y a pas une allusion à ce senhal dans notre troisième pièce v. 39, 40.

Le commencement de cette troisième pièce parle du *trobar plan.* La question s'il faut donner la préférence au *trobar plan* ou au *trobar clus* tient fort au cœur de Raimbaut. Elle formerait même l'objet d'une tenson entre Raimbaut et Guiraut de Bornelh, si l'ingénieuse hypothèse de M. Kolsen répondait à la vérité, d'après laquelle Linhaure ne serait aucun autre que notre Raimbaut.

La seconde pièce s'adresse à *Joglar.* C'est un senhal bien connu, qui se retrouve dans les pièces 1, 11, 16, 18, 19, 20, 27, 33, 39 de la liste de Bartsch. Quand on lit dans la tornada d'*Ab nou cor et ab nou talen* (M W I, 67):

Dieus guart ma domn'e mon Joglar
e ja mais domna no·m prezen,

ou dans celle de *Be s'eschai qu'en bona cort* (ms. A n° 93):

Joglars, per que·m desazaut,
ma dompna e vos mi fatz baut,

on croirait que ce senhal ne peut pas se rapporter à l'aimée de Raimbaut, et on pourrait tirer la même conclusion des deux tornadas de la pièce *Entre gel e vent e fanc* (ms A n° 87, corrigé par C):

1. *Dompna, renovel nostre iais,*
   si·us platz, car si be·m fauc gais,
   ai mains durs doloros pantais.
2. *Joglar, vos avetz pro huei mais,*
   et ieu planc e sospir et ais.

La tornada d'*Ara·m so del tot conquis* (M G 1032) ne nous apprend rien. Celle de *Parliers* (Inedita aus pariser Handschriften, p. 262) fait plutôt penser que Joglar soit la dame aimée, et il n'y a pas de doute vis-à-vis de la première tornada d'*Assatz sai d'amor ben parlar* (M W I, 71):

Mas be l sabra mos belhs Joglars
qu'ilh val tant e m'es tan coraus
que ja de lieys no·m venra maus,

et des deux tornadas de *Ben sai qu'a sels seria fer* (M G 360):

Quan la candela·m felz vezer
vos baizan rizen, ai! qual ser!
Joglar, ades, mati e ser,
mentira·l (l. *mentaura·l?*) *cors vostre vezer.*

Si, dans les autres pièces, l'auteur veut faire croire que Joglars et son amie soient deux personnes différentes, ce n'est évidemment qu'une ruse pour égarer les *lausengiers*, ruse, du reste, que Raimbaut n'est pas seul à employer.

D'après la biographie dans N², Joglar serait *una donna de Proensa que avia nom madonna Maria de Vertfuoil* (Hist. de Languedoc, X, 284). Mais quelle est la source de ce renseignement et quelle est sa valeur? Ce n'est guère dans les poésies de Raimbaut que ce biographe a pu s'instruire. Elles ne contiennent aucune indication précise sur la personne de son amie. Pourtant nous y apprenons, peut-être, l'endroit où vivait la dame. La seconde tornada d'*Assatz sai d'amor ben parlar*, adressé, nous l'avons vu, à Joglar, dit:

E mos vers tenra, qu'era'l paus,
a Rodes, don son naturaus.

Rodez ne serait-il pas la résidence de Joglar? Encore une autre pièce est envoyée à Rodez par le poète, ou, plus exactement, il dit qu'il voudrait l'envoyer à Rodez, si ses vers n'étaient pas hostiles à l'amour. Cette fois le senhal Joglar ne se trouve pas dans les vers de Raimbaut, mais il nomme directement la comtesse de Rodez:

E ma chansons, si non fos
alqes ves amor esquiva,
tengra vas Rodes, a vos,
comtessa nominativa,
pros e bella, ab cor verai.
(*Amors, com er?* ms. A n° 86)

Cette comtesse a-t-elle donc été le Joglar du poète? Ce serait alors probablement Agnès, femme d'Hugues II.

Mais le poète aurait été bien indiscret, s'il avait adressé sa poésie publiquement à celle dont il désirait gagner l'amour. Il est vrai qu'il ne s'y vante d'aucune faveur qu'il aurait obtenue, d'aucun espoir qu'il pût avoir. Au contraire, il s'y plaint amèrement d'Amor. Raimbaut n'aurait pas été, du reste, le seul troubadour qui se serait adressé ouvertement à la dame aimée. On n'a qu'à penser à l'autre Raimbaut et à Biatritz. Toujours l'identification de Joglar avec la comtesse de Rodez reste-t-elle bien douteuse.

Et Maria de Vertfueilh donc? Nous ne savons rien d'elle. Même pas où il faut chercher le Vertfueilh dont elle a reçu le nom. D'après M. Chabaneau ce pourrait être Verfeuil dans le Gard, arr. d'Uzès (Hist. de Languedoc, x, 284). Cet endroit a l'avantage d'être assez près d'Orange, mais il est bien loin de Rodez. Il y a encore un Verfeuil-Verfeil dans le dép. Haute-Garonne. Je n'en trouve pas dans l'Aveyron. Mais M. Schultz-Gora a cru avoir des raisons pour douter de plusieurs assertions de la biographie de Raimbaut dans N² (v. Archiv 92, 229). Il est bien possible que la notice sur Marie de Verfueilh ne soit pas plus exacte.

Si nous ne sommes pas fixés sur la personne du Joglar, nous savons au moins que Raimbaut n'a pas perdu ses peines auprès d'elle. La dame a fait présent à son poète d'un anneau (v. *Aram so del tot conquis* M G, 1032, c. 9; *Assatz sai d'amor ben parlar* M W 1, 71, c. 7). Raimbaut se souvient du baiser que son aimée lui a donné (*Be sai qu'a cels seria fer* M G, 360, c. 6 et tornadas; *Entre gel e vent e fanc* ms. A. n° 87, c. 3). Mais malheureusement les amants sont entourés de *lausengiers* et le poète est obligé de se tenir éloigné de sa dame (*Ar s'espan la flors enversa* Chrest. n° 19, c. 6 et tornada, *Entre gel e fanc* c. 4, notre pièce v. 30 ss.).

Il est remarquable que toutes les poésies qui se rapportent à Joglar ne parlent que d'un amour récompensé. On peut supposer que ce senhal n'est choisi et accepté qu'après l'accord des deux amants. Il se peut bien que nous possédions des poésies qui s'adressent à la même dame, mais où elle n'est pas désignée par le même senhal. Ce nom paraît, en effet, présumer une certaine intimité. Il ne serait pas étonnant que la dame ait appelé Raimbaut son Joglar, mais c'est la dame qui est appelée Joglar par le poète. C'est ce qui a fait penser à Diez (Leben und Werke ² p. 56) que nous avons à voir dans Joglar la comtesse de Die, qui adressait son amour et ses poésies à Raimbaut. Mais le poète aurait-il appelé la comtesse son *joglar?* Peut-être le senhal se rapportait-il d'abord à Raimbaut et fut-il ensuite le nom d'amour des deux amants, ainsi que nous voyons plusieurs fois qu'un senhal servait

en même temps pour deux amis ou deux amants. Et nous avons la preuve que Joglar désignait aussi bien le poète que la dame, dans une pièce qui serait d'une grande valeur pour l'histoire de cette liaison, si elle était plus claire. Mais j'avoue que je n'ai pas réussi à en pénétrer le sens, bien que, généralement, les paroles ne soient pas difficiles à comprendre. C'est la pièce *Si·l cors es pres, la lengua non es preza.*

UC DE SAINT CIRC

Grundriss 457, 43. — Ms. D 257.

Valor ni prez ni honor non atrai
a nul home ni prez ni cortesia,
qui bel don dona lai on non s'escai,
anz es tengut per los pros a follia.
qui don dona taing qe·l dos aitals sia
con es aqel qe·l don receb e pren;
qui en croi home bel aut ric don despen,
non es grazit, anz s'en fai escharnir
e·ls autres dos q'el dona menz grazir.

1. On ne peut pas laisser subsister *prez* ici et dans le vers suivant. Mais lequel des deux faut-il remplacer, et quel mot parmi ceux qui s'offrent doit-on y mettre? — 3. Ms. *onon*.

Grundriss 457,44 — Ms. D 201

Vescoms, mais d'un mes ai estat
qu'avia attendut vostre don,
on avia ades sospeichon,
per que no prendia comiat;
mas ara· m di chascus: es vana,
qe no valra una iulana
dons qu'eu n'aia ni vestimenz,

6. Qu'est-ce que c'est que *iulana*? la leçon de ce mot n'est pas douteuse; la première lettre est bien un *i*. — 7. Ms. *qeus naia ia u*.

ni per vos non serai iausenz;
e vos digaz m'en la vertat.

N'Ugo, ia no m'en sabretz grat,
quant venra a la partison,
qe·us faza ren qe·us sapcha bon
ni·os done que vailla un dat,
roncin, denier ni drap de lana,
car sai que semblaria ufana,
qar de vos me fon faiz presenz
per saber mos captenemenz,
que eu o ai ben.....

10. Ms. *sabret.* — 18. Ms. *espriat,* ce qu'on peut corriger *espiat* ou *esproat.*

Les couplets d'Uc de Saint-Circ qu'on vient de lire ont une certaine ressemblance. On y reconnaît les mêmes sentiments, sentiments très intéressés de l'auteur. Nous avons encore une autre poésie d'Uc, qui offre beaucoup d'analogie avec la tenson *Vescoms.* C'est la pièce *Seignen Coms, no·us cal esmaiar* (Bartsch, Chrest. 4 160). Dans l'une et l'autre on voit percer le dépit du joglar qui partira de la cour du seigneur avec les mains vides. Il n'a pas encore perdu tout espoir, paraît-il, dans le couplet adressé au vicomte; il ne lui reste plus, dans l'autre, qu'à se venger par l'ironie, arme, pourtant, que le comte sait manier aussi bien que le troubadour. Le comte de cette tenson serait, d'après les manuscrits, le comte de Rodez ; le *vescoms* de l'autre pièce est probablement un vicomte de Turenne. C'est naturellement une erreur, si le Ms. D fait du *vescomte de Torena* l'adversaire d'Uc dans *Seignen Coms,* mais A et D ont probablement raison en lui attribuant la tenson *En vostr'ais me farai vezer* attribué par I à un *seigner coms.* Uc ne donne à son adversaire d'autre titre que celui de *seigner* et la pièce ne nous instruit pas sur le rang de ce seigneur; mais I est seul contre A et D, et ce qui se dit dans la tenson me semble pouvoir se rapporter au vicomte de Turenne. Uc assure en ricanant que son adversaire n'osera attaquer les amis du poète qu'avec le secours du comte Gui (Ms. A nº 524) :

ill non an esperanssa
que sobre lor ausetz passar,
si·l coms Gui no·us ven aiudar;
e s'il ven, faitz li fianssa,
mais gazaing si vai en Franssa.

Puisque le gain s'en va en France, on peut supposer que le comte Gui n'est autre que Gui de Montfort. Nous savons, en effet, que le vicomte de Turenne, Raymond IV, prit part à la croisade du côté des Français (v. 304 de la Chanson, et note de M. Meyer). Il se peut même que nos deux couplets appartiennent à la même époque que cette autre tenson, c'est-à-dire au commencement de la croisade, car le vicomte semble dire dans les derniers vers qu'il tient Uc pour une sorte d'espion qu'on aurait envoyé à sa cour.

Le compas et les rimes de *Valor ni prez* sont empruntés par Uc aux deux premiers couplets de sa pièce *Tres enemics e dos mals seignors ai.* La tenson a le même compas et les mêmes rimes qu'Eble d'Uisel *En Gui, digatz al vostre grat.*

COUPLETS ANONYMES

Les strophes suivantes ont été jusqu'ici laissées enfouies dans les manuscrits à cause de leur malpropreté (v. Archiv. 35, 108 note et Iahrbuch für roman. und engl. Litteratur XI, 2). Il est vrai qu'il n'y a dans ces vers ni beauté, ni esprit. Mais celui qui veut bien connaître la littérature provençale du moyen âge ne reculera pas devant l'obscénité même brutale et insipide, pourvu que les vers où il la trouve soient intéressants sous un rapport quelconque. Et ces méchants couplets ne sont pas dépourvus de tout intérêt. Ils nous donnent l'exemple d'un genre bien rare dans la poésie provençale, de la parodie.

Le premier couplet est une parodie des vers anonymes qui le précèdent immédiatement dans le ms. G et qui ont été publiés dans l'Archiv 35,108 (il y faut ajouter, dans le dernier vers : *ben mel podes* car *vendre.*)

Le n° 75 imite la forme et les rimes des deux premiers couplets de Peirol, *Dels sieus tortz farai esmenda.*

Le n° 35 parodie Folquet de Marselha, *Amors, merce ! non moira tan soven,* et particulièrement le cinquième couplet de cette poésie, qui commence *A vos volgra mostrar lo mal q'eu sen.*

On ne peut pas séparer de ces trois couplets un autre qui se trouve sur la même page du ms. G, la parodie de la belle pièce de Bernart de Ventadorn, *Quan la douss' aura venta.* Cette parodie a déjà été publiée d'après le ms. J dans la *Rivista di filologia romanza* I, 44.

Grundriss 461,82 — Ms. G 129

Deu vos sal, dels pez soberana,
e vos dun far dui tal sobre semana
c'audan tut cil qe ve veiran veder.
e qan verra los endeman al ser
ve·n posca un tal aval pel cors descendre
qe·os faza·l cul e sarar e'sconscendre.

2. lis *dos tals*. — 3. lis. *vos venran veder*. — 4. Faut-il corriger *venra la domenga* (opposée à *semana* v. 2)? Il ne vaut pas la peine de s'y arrêter. — 5. *ve·n* = *vo·n*.

N° 461,75. — ibid.

Del cap li trarai la lenda,
sill plaz, e·ill pioll del sen,
pero qe no·s escoissenda
lo cor, qi es blanc e len.
e portarai li del fen,
qand ira far sa faiscenda,
qe la camisa no s'esprenda.

1. *Lenda* « lentę. » — 4. *cor* n'est peut-être pas à changer en *cors* mais en *cuer* ou *coir* ou quelle que soit la forme de ce mot que l'auteur ait pu employer. — 7. Une syllabe de trop, lis. *no·s prenda?*

N° 461,35. — ibid.

A vos volgra metre lo veit qe·m pent
e mos coillos desobre·l cul assire ;
eu non o dic mais per ferir sovent,
car en fotre ai mes tot mon albire,
qe·l veit chanta, qan el ve lo con rire.
e per paor qe no i venga·l gelos,
li met mon veit e ret.. los coillos.

7. Ms. *retes*, mais les dernières deux lettres sont écrites avec de l'encre plus pâle. Lis. *retenc*?

N° 461,202. — ibid.

Quand lo pel del cul venta
dond midonz caga e vis,
donc m'es vis q'eu senta
una pudor de pis
d'una orrida sancnenta,
qe tot çorn m'escarnis,
qe mais es de pez manenta
qe de marabotis,
e qand ias so pis
plus put d'autra serpenta.

1. Lis. *pet(z)?* mais *pel* est aussi dans J ; *v.*] *li uenta* J. — 2. Je ne comprends pas *vis;* J offre *A midons que quagueuis,* ce qui fait supposer à M. Harnisch, certainement à tort, un verbe *cagevir* (Altprovenzalische Praesens und Imperfectbildung, p. 275). M. Chabaneau me propose, avec raison, sans aucun doute, d'y voir le verbe *vissir* = vesser, qui existe encore sous la forme inchoative, mais dont l'existence, on me le pardonnera, m'était inconnue. — 3. Une syllabe manque ; lire avec J : *Veiaire m'es.* — 4. *Huna gran p.* J.— 5. *sanc. neta* G ; *Duna ueilha merdolenta* J. — 7. Une syllabe de trop ; lire avec J : *Qu'es plus de p. m.* — 8. *Qu'autra de m.* J. — 9. Une syllabe manque; il faudra remplacer *ias* par quelque mot de deux syllabes. J offre, pour v. 9 et 10 : *E quaga mais en tres matis. Qu'autra no fai en trenta.*

Je ne sais pas si la pièce qu'on va lire est aussi une parodie. Si c'en est une, nous n'avons plus le modèle. Du moins je ne connais aucune poésie de la même forme. En marge, à la hauteur de la première ligne, il y a écrit *t'bolet,* rayé plus tard avec de l'encre rouge.

Grundriss, 461,241. — Ms. G. 128.

U fotaires qe no fo amoros
de neguna, mais que foter volria,
esta toz iurns areiz e voluntos
de fotre celes qe fotre poria.
tal voluntat a de fotre tot dia
q'en Es-fotanz se clama,

fotaire las dolens çaitiu,
e dit qe mal mor e peiz viu
qi no fot le qi ama.

Lo fotaire es tant de fotre angoxos,
com plu fort fot, mor fotant de felnia
qe plu no fot, q'el fotria per dos
de fotedors miior de Lombardia,
q'en fotant dis : « gariz so, se fotria. »
en Es-fotanz se clama,
fotaire las dolens çaitiu,
e dis qi no fot qe mal viu
noit e çorn le qe ama.

3. Voici l'origine de l'exemple d'*areis* dans le Lexique roman, II 117. Raynouard a bien traduit : « en érection » = erectus. Il faut donc rectifier ce qu'a dit Levy de ce mot dans son Supplementwörterbuch. — 8. corr. *dis.* — 13. *miior* = *melhors.* — 14. ms. *qariz.*

CORRECTIONS

Les articles précédents de cette série ont été l'objet de quelques critiques de M. Levy (Zeitschrift XV, 587 ; XIX, 466) et de M. P. Meyer (Romania XX, 321 ; XXVI, 473). On aimera à trouver ici les corrections que je dois à ces critiques et auxquelles j'ai peu à ajouter.

Vol. XXXIII, p. 405, l. 5, M. Levy propose, avec raison, je crois, de lire *fo amaestraire* au lieu de *fo a maltraire.* — Enseignement de Garin le Brun, v. 40. M. Levy : « Il n'y a rien à corriger, *despessa* est = *despensa* ». — V. 50. M. Levy suppose, sans nécessité, peut-être, une lacune après ce vers. — V. 104, l. *aquesto sermo.* — V. 122, corr. *cortesia·s gardes.* — V. 340, lire *a non-at* (voir la remarque de M. Chabaneau). — V. 398. M. Levy propose ingénieusement : *don sos preç sia maire (maire* = major). — V. 453 s. M. Levy : *L'us n'a una partida, a l'autr'es escarida.* — V. 510. M. Levy : *can se met en viltat, envilis sa beltat.* — V. 554. M. Levy propose de lire : *Ja no·n agas vos re,* et de traduire *aver* par « apprendre » : « Quand même vous n'en apprenez rien, votre nom en sera connu. » Je ne suis pas persuadé. Le sens d'*aver,* s'il signifie « apprendre », doit être « tirer connaissance » plutôt que « recevoir connaissance », et cela ne satis-

ferait pas ici. Il sera plus simple de lire *aujas* au lieu d'*agas : Ja non aujas vos re, vostre noms n'er saupuz.* — Vol. XXXIV, p. 5, v. 4. M. Meyer complète le vers par *Ma terra.* C'est possible ; mais on pourrait remplir la lacune aussi bien par *Mon aver* ou autre chose. Je préfère, dans un tel cas, de laisser le texte incomplet. — V. 19. Selon M. Meyer, *sostrenz* doit être corrigé *sofrenz*, ce qui me paraît bien douteux. — P. 6, l. 7 d'en bas. Lire Azemar Jordan au lieu de Raimond Jordan. — P. 33, v. 15, 17. Je ne sais comment j'ai pu ne pas voir tout de suite qu'il faut couper *s'aissi es.* Quelle excellente occasion pour une des gracieuses remarques dont M. P. Meyer a l'habitude d'agrémenter ses critiques ! Il s'entend qu'il en a profité. — P. 10, l. 10. Lire : Rayn. V, 145 au lieu de : Rayn. 55, 14. — Ib. v. 4. Lire *qu'e.* — V. 12, virgule après *pren.* — V. 23 s. M. Levy veut ponctuer : *quant li plai que 'm faz' auzir : « aitals domna vos saluda* ». Je doute que ce soit la bonne interprétation. — P. 15, v. 19. L. *vivi'* au lieu de *vivi.* — P. 19, v. 57. M. Levy propose : *que goteta los fic.* — V. XXXIX, p. 188, v. 40. Faut-il couper *a valea* ?

Carl APPEL.

CONTES POPULAIRES
DE LANGUEDOC
(*Suite*) [1]

Petoun-Petet

Un cop, lou paure Petoun-Petet qu'aviè una faba, la semenet et venguet nauta jusqu'au ciel.

Un jour que n'aviè pas res per manjà, anet mountà à sa fabieira, piquet à la porta dau Paradis.

Lou bon Diéu diguet : « Sant Peire, vai vèire quau es aqui ?

« — Es lou paure Petoun-Petet qu'a pas res per manjà ».

Sant Peire ié dounet una servieta; l'espandissié au sóu, i avié per manjà de roustit, de boulit, d'ensalada, de pastis...

Quan aget prou manjat, anet encò d'un aubergiste, ié diguet de ié gardà sa servieta, que quan l'estendié sus la taula, i avié de tout per manjà.

Quan vouguet ana querre sa servieta, i'en dounèrou una autra, e quan l'estendet, i aget pas res per manjà.

Mountet tournamai à sa fabieira.

« — Pan, pan.

Petoun-Petet

Une fois, le pauvre *Petoun-Petet* qui avait une fève, la sema : elle devint aussi haute que le ciel.

Unjour qu'il n'avait rien à manger, il monta à son « févier », il frappa à la porte du Paradis.

Le bon Dieu dit : « Saint Pierre, va voir qui est là ?

— C'est le pauvre *Petoun-Petet* qui n'a rien à manger. »

Saint Pierre lui donna une serviette ; quand il l'étendait à terre, il y trouvait à manger du rôti, du bouilli, de la salade, des pâtés...

Quand il eut assez mangé, il alla chez un aubergiste, lui dit de lui garder cette serviette qui, étendue sur la table, se couvrait de tout pour manger.

Quand il voulut aller chercher sa serviette, on lui en donna une autre, et lorsqu'il l'étendit, il n'y eut rien pour manger.

Il monta de nouveau à son févier.

« — Pan, pan.

[1] Voir les fasc. d'avril, juillet, septembre 1885, octobre 1887, janvier et mai-juin 1888.

» — Quau es aqui ?

» — Es lou paure Petoun-Petet qu'a pas res à manjà ».

Ié dounèrou un chival blanc que cagava de louis d'or.

« Chival blanc, chival blanc, caga de louis d'or !... »

E soun chival i'en cagava tant que n'en voulié.

Quan aget ben cagat, l'anet menà à l'aubergiste.

« — Gardas-me aqueste chival, que caga de louis d'or .»

Quan vouguet l'ana cercà, i'en dounèrou un autre. Vouguet lou faire cagà, caguet de petas.

Mountet tournamai à sa fabieira.

« — Pan, pan.

» — Quau es aqui ?

» — Es lou paure Petoun-Petet qu'a pas res à manjà ».

Ié dounèrou una barra. « Ié diras : Barra, barroula ! Barra, barroula ! »

Anet encò de l'aubergiste : « Barra, barroula ! Barra, barroula ! »

La barra boumbet l'aubergiste e lou tuet.

Lou gal cantet,
E la sourneta finiguet.

Ecrit sous la dictée de ma tante V. Gilbert.

» — Qui est là ?

» — C'est le pauvre *Petoun-Petet* qui n'a rien à manger. »

On lui donna un cheval blanc qui ch... des louis d'or.

» Cheval blanc, cheval blanc, ch... des louis d'or. »

Et son cheval lui en ch... tant qu'il en voulait.

Quand il eut bien ch..., il l'emmena chez l'aubergiste.

« — Gardez-moi ce cheval qui ch... des louis d'or. »

Quand il voulut l'aller chercher, on lui en donna un autre. Il voulut le faire ch..., mais il ne ch... que des crottes.

Il monta de nouveau à son févier.

« — Pan, pan.

« — Qui est là ?

« — C'est le pauvre *Petoun-Petet* qui n'a rien à manger.

On lui donna un bâton.« Tu lui diras : Bâton, roule ! bâton, roule.»

Il alla chez l'aubergiste : « Bâton, roule ! bâton, roule ! »

Le bâton frappa l'aubergiste et le tua.

Le coq chanta,
Et la sornette finit.

Diéto

Un cop, i aviò un ome que demouravo à Pico-talent ; aquel ome èro malaut.

Le siéu goujat venguec à la vilo querre le medeci. I diguec que le siéu paire èro malaut e que venió le counsulta sus aquelo malautié :

« — Moussu, — sa diguec, — n'ei poi besoun que venguets, que la courso ei trop peniblo e acò coustarió trop d'argent ; vous vau esplicà la malautié de moun paire. »

Alabets i demandec si abió apetits ?

I diguec que si.

I demandec coussi anavo del ventre ?

« E garats, moussu, un cop va que ba pouriots béure, un autre cop, metre à la pocho .»

Alabets le medeci i respoundec : « Cal que tengue diéto. »

Le goujat s'entournec e diguec al paire : « le medeci m'a dit que vous cardrio tène diéto, per vous garì. »

Aqueloi gens, se troubavo qu'avion uno vaco d'aquel noum, dins l'estaple ; ensajèroun de la fè mounta 'n naut, la vaco i pousquet poi mountá.

Diète

Une fois, il y avait un homme qui demeurait à *Bon-appétit* [1] ; cet homme était malade.

Son fils vint à la ville chercher le médecin. Il lui dit que son père était malade et qu'il venait le consulter sur cette maladie :

« — Monsieur, lui dit-il, il n'est pas besoin que vous veniez, parce que la course est trop pénible et cela coûterait trop d'argent ; je vais vous expliquer la maladie de mon père. »

Le médecin lui demanda s'il avait bon appétit ?

Il lui dit que oui.

Il lui demanda comment il allait du ventre ?

« — Voici, Monsieur, un jour il va [si liquide] qu'on pourrait le boire ; une autre fois, le mettre dans la poche. »

Alors le médecin lui répondit : « Il faut qu'il tienne diète. »

Le garçon s'en retourna, et dit au père : « Le médecin m'a dit qu'il vous faudrait tenir diète pour vous guérir. »

Ces gens là avaient une vache, de ce nom, dans l'étable ; ils essayèrent de la faire monter en haut, la vache ne put pas y monter.

[1] Litt. pique (excite) — faim.

Alabets, dabalhèroun le lèit à l'estaple, le metèroun costo la vaco, e dins le lèit estant, l'home tenió la vaco par la cugo, mais toujoun manjavo, e acò fasió que se poudió poi garì.

Le goujat tourno troubà le medeci : « Per aqueste cop, moussu, nous cal pas plagne l'argent; vous cal veni veze moun paire ».

Quan fousquec à l'oustal, demandec ount èro le malaut, e alabets, i l'anèroun moustrà à l'estaple.

I demandec perqué avion dichat aquelh ome malaut achi ?

« — Perqué la vaco a pos pougut mountà à la crambo.

» — Que vol dire acò ?

» — I vous que l'aviòs coumandat de tèni dièto, e alabets, vesets que moun paire la ten per la cugo. »

» — Jès ! Que i'a mei de gens bestios, que d'ases crestias ! Quan vous avió dit de tène dièto, èro que calió poi manjà. »

D'aquel moument, dichet la cugo de dièto, e fousquec garit.

Ecrit sous la dictée de mon oncle J.-B. Lambert, à Belesta (Ariège).

Alors ils descendirent le lit à l'étable, le mirent à côté de la vache, et, dans son lit couché, l'homme tenait la vache par la queue, mais mangeait toujours, ce qui fait qu'il ne pouvait pas se guérir.

Le garçon retourna trouver le médecin : « Pour cette fois, monsieur, il ne nous faut pas plaindre l'argent, il vous faut venir voir mon père. »

Quand il fut à la maison, il demanda où était le malade ; on alla le lui montrer à l'étable.

Il demanda pourquoi on avait laissé là cet homme malade ?

« — Parce que la vache n'a pas pu monter à la chambre.

» — Que veut dire cela ?

» — C'est vous qui aviez ordonné de tenir *diète* et vous voyez que mon père la tient par la queue.

» — Jésus ! Il y a plus de gens bêtes que d'ânes chrétiens ! Quand je vous avais dit de tenir *diète*, c'est qu'il ne fallait pas manger. »

A partir de ce moment, il lâcha la queue de diète et fut guéri.

Que fai de bé[1]
De ma l'en bé

Un cop, i'aviò un ouome qu'anavo travalhà soun champ ; passavo dessous un gros rou, quon entendeguet uno grosso vouès que l'apelavo ; lèvo la testo e veis un gros lioun embarrassat dinc un ascle del rou, que ni poudiò pas sourti.

« — Veni mi sourti d'aici », dis à l'ouome.

« — M'en gardarai bé, que piei, tu me manjarios.

» — N'ages pas pòu, al countrari, iéu ti defendrai couontro tous enemich. »

L'ouome pren uno couordo e, en prou patissen, debarrasso lou lioun, e toutes dous countinuou lus chami.

Al cap d'un pau, lou lioun, qu'aviò pas res manjat de tres jours, dis à soun coumpagnou :

« — Counouisses bé lou prouverbe que dis : *Que fai de bé de ma l'en bé?* Te vòu manjà. »

» — Acouo's pas so que tu m'aviòs proumés.

» — Dise pas, mais lou fom fai tout faire. »

A qui fait du bien, mal arrive

Une fois, il y avait un homme qui allait travailler à son champ; il passait sous un gros rocher, quand il entendit une grosse voix qui l'appelait. Il leva la tête et vit un gros lion entravé dans une fente du rocher dont il ne pouvait plus sortir.

« — Viens me sortir d'ici », dit-il à l'homme.

« — Je m'en garderai bien, qu'après tu me mangerais.

» — N'aie pas peur, au contraire, je te défendrai contre tes enne-
« mis. »

L'homme prend une corde et, en bien peinant, débarrasse le lion, puis, tous deux, continuent leur chemin.

Au bout d'un peu [de temps], le lion, qui n'avait rien mangé depuis trois jours, dit à son compagnon :

« — Tu connais bien le proverbe qui dit : *A qui fait du bien, mal arrive* ?... Je vais te manger.

» — Ce n'est pas ce que tu m'avais promis.

» — Je ne dis pas non, mais la faim excuse tout [2].

[1] Communication de M. Conort, instituteur à Saint-Frézal-d'Albuges (Lozère). — [2] Litt.: la faim fait tout faire.

Aladounc, l'ouome li dis :

« — Prenen per juge aquel chavàl que monjo d'erbo.

» — Siajo, anen vèire de que dis. »

Vòu troubà lou chaval ; l'ouome i couonto l'afaire e i demondo de qué ni penso.

Lou chaval respouon en branlan la testo :

« — Iéu pense que lou lioun o razou, perqué tant que iéu ai pougut travalhà, moun mestre m'o bien nourrit, mais aro que pouode pas plus faire, m'o mes à la pouorto de soun estaple e, per pas crebà de fom, vène cercà ma vido per aquestes clapasses. »

Quon lou chaval aguet parlat, l'ouome, que tramblavo, e noun pas son razou, dis al lioun :

« — Es vielh, sas cervèlos vòu pas, veses bé que sap pas de qué dis ?.... Anen troubà aquel chi alai que rousigo un os.

» — Anen-z-i. »

Vòu troubà lou chi ; l'ouome i couonto l'afaire e i demondo de qué ni penso.

Lou chi lus dis :

Alors l'homme lui dit :

« — Prenons pour juge ce cheval qui mange de l'herbe.

» — Soit, allons voir ce qu'il dit. »

Ils vont trouver le cheval ; l'homme lui conte l'affaire et lui demande ce qu'il en pense.

Le cheval répond en branlant la tête :

« — Je pense que le lion a raison, parce que tant que j'ai pu travailler, mon maître m'a bien nourri, mais maintenant que je ne peux plus [rien] faire, il m'a mis à la porte de son étable et, pour ne pas crever de faim, je viens chercher ma vie parmi ces tas de pierres. »

Quand le cheval eut parlé, l'homme qui tremblait et non sans raison, dit au lion :

— « Il est vieux, sa cervelle ne va plus, tu vois bien qu'il ne sait pas ce qu'il dit?... Allons trouver ce chien, là-bas, qui ronge un os.

— » Allons-y. »

Ils vont trouver le chien ; l'homme lui conte l'affaire et lui demande ce qu'il en pense.

Le chien leur dit :

« — Lou lioun o razou : tant que iéu ai bien pougut sègre lou troupel per l'aparà des louch, soui estat bien nourrit. Aro que soui vielh, moun mestre mi campejo e mi douono pas res, me fo crebà de fom per recoumpenso de mous services. »

L'ouome, toujour pus esfraiat, lèvo la testo e veis un reinal que passavo pas luen d'éles ; aladounc dis al lioun :

« — Aquel chi es uno bestio, coumpren pas so que dis ; anen troubà aquel reinal qu'es amount.

» — Ou t'acordi, mais qué que dirò, faren, e escoutaren pas pus degus. »

Souono lou reinal, que doum-mai courriò, la pòu l'empourtavo ; à la fi, quon veguet que, ni mai ni mens, lou lioun l'atrapariò, s'arrestet e lous esperet en tramblant.

Lous dous coumpaires li disou d'averre pas pòu, que li vogou pas faire ma ; li vogou sougamen demandà de jujà soun afaire.

Lou reinal s'assèto per lous escoutà, e quon l'ouome aguet parlà, lou reinal lus dis :

« — Per bien jujà vostro afaire, iéu auriò besoun de vèire coussi acò s'es fach. »

« — Le lion a raison : tant que j'ai bien pu suivre le troupeau, pour le défendre des loups, j'ai été bien nourri. Maintenant que je suis vieux, mon maître me chasse et ne me donne plus rien, il me fait crever de faim en récompense de mes services. »

L'homme, toujours plus effrayé, lève la tête et voit un renard qui ne passait pas loin d'eux ; alors il dit au lion :

« — Ce chien est un sot, il ne comprend pas ce qu'il dit ; allons trouver ce renard qui est là-haut. »

« — Je te l'accorde, mais, ce qu'il dira nous le ferons, et nous n'écouterons plus personne. »

Il appelle le renard qui, plus il courait, [plus] la peur le gagnait ; à la fin, quand il vit que, ni plus, ni moins, le lion l'attraperait, il s'arrêta et les attendit en tremblant.

Les deux compères lui disent de n'avoir pas peur, qu'ils ne lui veulent pas faire de mal, ils veulent seulement lui demander de juger leur affaire.

Le renard s'asseoit pour les écouter et, quand l'homme eut parlé, le renard leur dit :

« — Pour bien juger votre affaire, j'aurais besoin de voir comment cela s'est passé.

Anèrou al rou e lou lioun s'anet metre ounte èro quon l'ouome l'aviò sourtit.

Quon i fouguet, lou reinal li diguet :

« — Acouo's coumo acò que-z-èros quon l'ouome t'o sourtit ?

» — Pa 'ncaro bien.

» — T'i chia bien metre coumo èros, epièi l'ouome ti vendrò sourti.

» — Aro i soui.

» — Bien ?...

» — O.

» — Pouoi pas sourti ?...

» — Nou.

» — E be, s'acouo's coumo acò que-z-èros, resto-z-i ! »

L'ouome, prou counten, dis al reinal :

« — Ti remerchie bien ; son tus lou lioun m'auriò manjat. Per ta recoumpenso, ti pourtarai, demò mati, uno gal*ino bien* grasso ; vendras alai decoun t'aven troubat embé lou lioun. »

L'endemo mati, lou reinal troubet l'ouome que pourtavo uno saco sus soun eschino.

Ils allèrent au rocher et le lion alla se mettre à l'endroit où il *était* quand l'homme l'avait délivré.

Lorsqu'il y fut, le renard lui dit :

— « C'est comme cela que tu étais quand l'homme t'a sorti?

— « Pas encore bien.

— « Il t'y faut bien mettre comme tu étais, et puis, l'homme viendra te sortir.

« — Maintenant j'y suis.

» — Bien ?,..

» — Oui.

» — Tu ne peux pas sortir ?....

» — Non.

» — Et bien, si c'est ainsi que tu étais, restes-y ! »

L'homme, bien content, dit au renard :

« — Je te remercie bien, sans toi le lion m'aurait mangé. Pour ta récompense, je t'apporterai demain matin une poule bien grasse; tu viendras là-bas, à l'endroit où nous t'avons trouvé avec le lion. »

Le lendemain matin, le renard trouva l'hom me qui portait un sac sur son dos.

Lou reinal si lecavo las babinos.

L'ouome pauso la saco e dis al reinal de la durbi ; lou reinal, que se mesfisavo pas, duerb la saco : un gros chi ni suor, salto soubre lou reinal e lou tuo.

Quont un èro lou pus ingrat de toutes ?...

Lou nis de merles

Lou pastre de la communo s'anavo coufessà ; tout en si coufessen, s'accuso d'averre manquat la messo lou prumiò dimenche de Mai.

Lou curat li dis :

« — Sios pas iganau, que sapie ?

» — Nani, moun paire.

» — E be, moun efon, de qué fasiòs ?

» — Ere anat véire un brave nis de merles.

» — E ound'es ?

» — Aval, al prat del mougul, al segoun bouissou de la ribo de debas.

» — Quontes n'iò ?

Le renard se léchait les babines.

L'homme pose le sac et dit au renard de l'ouvrir ; le renard, qui ne se méfiait pas, ouvre le sac : un gros chien en sort, saute sur le renard et le tue.

Quel était le plus ingrat de tous ?....

Le nid de merles

Le berger de la commune allait se confesser ; tout en se confessant, il s'accuse d'avoir manqué la messe le premier dimanche de mai.

Le curé lui dit :

— Tu n'es pas huguenot, que je sache ?

— Non, mon père.

— Eh bien, mon enfant, que faisais-tu ?

— J'étais allé voir un beau nid de merles.

— Et où est-il ?

— Là-bas, au pré du moulin, au second buisson de la rive de dessous.

— Combien y en a-t-il ?

» — Cinq.

» — Sou braves ?

» — Crese que sarèu prestes dimas ou dimecres que bé.

» — Moun efon, veses bé qu'acò vai pas de mancà la messo ; i tourne pas ; per aqueste cop ti perdoune. »

Lou dimas d'après, lou pastre gardavo procho del prat, de l'autre coustat del valat ; ver las douos ouros del vespre vèi lou curat e lou vicari que cercavou per bouissous ; si penset que cercavou lou nis. Monco pas : l'atroubou, prénou lous merles e lous monjou sans lou pastre, qu'èro prou fachat de l'averre assegnat.

Tres mèses après, lou pastre tourno coufessă e, coumo lou prumiò cop, s'accuso d'averre mancat la messo lou dimenche :

« — Diantres ! moun efon, n'en fas la coustumo ; ound'èros aqueste cop ?

» — Ere anat vèire uno bravo jouve.

» — E ound'és ?

» — M'en gordarai bé de vous ou dire, mi fariat coumo des merles. »

Saint-Frézal-d'Albuges (Lozère).

» — Cinq

» — Ils sont beaux ?

» — Je crois qu'ils seront prêts [à manger] mardi ou mercredi prochain.

» — Mon enfant, tu vois bien que cela ne va pas, de manquer la messe ; n'y reviens pas : pour cette fois, je te pardonne. »

Le mardi suivant, le berger gardait [son troupeau] près du pré, de l'autre côté du ruisseau ; vers les deux heures du soir, il voit venir le curé et le vicaire qui cherchaient parmi les buissons ; il pensa qu'ils cherchaient le nid.

Cela ne manque pas : ils le trouvent, prennent les merles et les mangent sans le berger, qui était bien fâché de l'avoir indiqué.

Trois mois après, le berger, retourne confesser et, comme la première fois, il s'accuse d'avoir manqué la messe le dimanche.

« — Diantre ! mon enfant, tu le prends en habitude ; où étais-tu cette fois.

» — J'étais allé voir une jolie fille.

» — Et où est-elle ?

» — Je me garderai bien de vous le dire, vous me feriez comme pour les merles. »

Lou chabric

Un cop, i'aviò un ouome que si coufessavo d'averre vougut raubà un chabric :

« — Coussi avet fach acouò, moun efon ?

» — Moun paire, anave à l'estaple decound èro lou chabric, me troubère la pouorto barrado ; lou chabric fasiò pinchoù per la petilièiro, mais quond ièu alounjave la mo per lou prène, el si retiravo.

» — Ero gaire bel ?

» — Ero pas mau.

» — Quont poudiò vagué ?

» — Qu'ranto sòus l'auriòu bien pagà.

» — Aviat bien l'intenciéu de lou prène ?

» — O, moun paire.

» — Acouo's coumo se l'aviat prés, vous chia baila lous qu'ranto sous. »

L'ouome souor la pèsso e la bailo al curat per lous traus de la grilho e, coumo lou curat l'anavo prène, el retiravo la mò.

« — De que faset, moun efon ?

Le chevreau

Une fois il y avait un homme qui se confessait d'avoir voulu voler un chevreau :

« — Comment avez-vous fait cela, mon enfant ?

» — Mon père, j'allais à l'étable où était le chevreau, je trouvai la porte fermée ; le chevreau guettait par la chatière, mais quand j'allongeais la main pour le prendre, il se retirait.

» — Etait-il assez gros ?

» — Il n'était pas mal.

» — Combien pouvait-il valoir ?

» — Quarante sous l'auraient bien payé.

» — Aviez-vous bien l'intention de le prendre.

» — Oui, mon père.

» — C'est comme si vous l'aviez pris, il vous faut donner les quarante sous. »

L'homme sort la pièce et la donne au curé par les trous de la grille, et, comme le curé l'allait prendre, il retira la main.

« — Que faites-vous, mon enfant ?

» — Lou chabric mi fasiò coumo acouo à-z-iéu. Quon lou vouliò attrapà, s'en anavo. Avet bé l'intenciéu de prène la pèsso de qu'ranto sóus ?

» — O.

» — E bé, acouo's coumo se l'aviat. »

E l'ouome la saco tourna dins sa pouocho.

Lozère, Saint-Frézal-d'Albuges.

La chabro, lou loup e lou renard

N'i 'viò un viage un home que 'viò treis chabras qu'óu las fasiò garda per soun drôle. Quante l'eran aribadas dóus champs, òu disio ad uno :

« — Ses tu sadoulo, Blanchoto ?

» — Deu marce lou boun Deu la votro.

» — E tu, Negrolo ?

» — Deu marce lou boun Deu la votro.

» — E tu, Griboulo ?

» — Le chevreau me faisait comme cela à moi, quand je voulais » l'attraper. Vous avez bien l'intention de prendre la pièce de qua- » rante sous ?

» — Oui.

» — Eh bien, c'est comme si vous l'aviez.

Et l'homme la mit de nouveau dans sa poche.

La chèvre, le loup et le renard

Il y avait une fois un homme qui avait trois chèvres, qu'il faisait garder par son petit garçon. Quand elles étaient revenues des champs, il disait à l'une :

« — Es-tu rassasiée, Blanchette ?

» — Oui, grâce au bon Dieu et à vous.

» — Et toi, Noiraude?

» — Oui, grâce au bon Dieu et à vous.

» — Et toi, Grisette ?

« Ne sai sadoulo ni afamado,
» Quî quî que m'an gardado
» M'an tout ei mati batounado. »

Quant òu veguet coqui, óu batè soun drôle tant que la pèu poudé li 'n sabà e óu las faguet gardà à sa fenno.

L'endemo mati, quante las fuguèren aribadas dóus champs, óu disset ad uno :

« — Ses tu sadoulo, Blanchoto ?
» — Deu marce lou boun Deu la votro.
» — E tu, Negrolo ?
» — Deu marce lou boun Deu la votro.
» — E tu, Griboulo ?

« Ne sai sadoulo ni afamado,
» Quî quî que m'an gardado
» M'an tout ei mati batounado. »

Ca fai qu'óu batet sa fenno tan qu'à boun counte, e l'endemo mati, óu las menet óus champs se mêmo.

Quante las fugueren aribadas dóus champs, óu disset ad uno :

« Je ne suis ni rassassiée ni affamée,
» Ceux qui m'ont gardée
» M'ont, tout ce matin, bâtonnée. »

Quand il vit cela, il battit son petit garçon tant, que la peau pouvait se détacher, et il les fit garder à sa femme.

Le lendemain matin, quand elles furent arrivées des champs, il dit à l'une :

« — Es-tu rassasiée, Blanchette ?
» — Oui, grâce au bon Dieu et à vous.
» — Et toi, Noiraude ?
» — Oui, grâce au bon Dieu et à vous.
» — Et toi, Grisette ?

« Je ne suis ni rassasiée ni affamée,
» Ceux qui m'ont gardée
» M'ont, tout ce matin, bâtonnée. »

Cela fait qu'il battit sa femme tant qu'il put, et le lendemain matin il les mena aux champs lui-même. Quand elles furent revenues des champs, il dit à l'une :

« — Ses tu sadoulo, Blanchoto ?
» — Deu marce lou boun Deu la votro.
» — E tu, Negrolo ?
» — Deu marce lou boun Deu la votro.
» — E tu Griboulo ?

« Ne sai sadoulo ni afamado
» Quí quí que m'an gardado
» M'an tout ei mati batounado. »

Quant òu veguet co qui, òu li casset 'no jambo e óu se tuet.

Ca fai que Griboulo s'enanet din lou bouei e la faguet uno meijoù de branchilhous e doun la faguet sous pitis dedins.

Uno journado, la disset à sous pitis chabreus : « vautrei n'ubrirei à degù, perso que lou renard entrorió e òu vous minjorió ; quante î vendrai, î vous dirai :

Cambilhou
Cambilhounaire !
Que ve de Sent Caire
De fa bilhà soun cambilhou.
Cambilhounaire !
Ubres mous pitis, ubres à votro maire.

« — Es-tu rassasiée, Blanchette ?
» — Oui, grâce au bon Dieu et à vous.
» — Et toi, Noiraude ?
» — Oui, grâce au bon Dieu et à vous.
» — Et toi, Grisette ?

« Je ne suis ni rassasiée ni affamée,
« Ceux qui m'ont gardée
« M'ont, tout ce matin, bâtonnée. »

Quand il vit cela, il lui cassa une jambe et se tua.

Cela fait que Grisette s'en alla dans le bois, elle y fit une maison avec des petites branches et elle fit ses petits dedans.

Un jour, elle dit à ses petits chevreaux : « Vous n'ouvrirez à personne, parce que le renard entrerait et il vous mangerait ; quand je viendrai, je vous dirai :

Petite jambe
Cambilhounaire!
Qui vient de Saint-Caire
Pour faire panser sa petite jambe
Cambilhounaire!
Ouvrez, mes petits, ouvrez à votre mère.

Lou renard eicoutavo, quante la chabro disiò coqui à sous pitis chabreus ; quante la chabro fuguet partido, ó i anet dire :

Cambilhou
Cambilhounaire !
Que ve de Sent Caire
De fa bilhà soun cambilhou.
Cambilhounaire !
Ubres, mous pitis, ubres à votro maire.

Lous pitis chabreus disseren : « Ca n'ei pas notro mai coqui, ca parlo trop clhar. » E î ne vouguèren pas li dubrì. Dint un autre moument óu i tournet e óu disset :

Cambilhou
Cambilhounaire !
Que ve de Sent Caire
De fa bilhà soun cambilhou.
Cambilhounaire !
Ubres, mous pitis, ubres à votro maire.

« — Ah ! sisserent-ti, qu'ei notro maire quete viage, fau li « dubrì. »

Le renard écoutait, quand la chèvre disait cela à ses petits chevreaux ; lorsque la chèvre fut partie, il y alla dire :

Petite jambe,
Cambilhounaire !
Qui vient de Saint-Caire
Pour faire panser sa petite jambe
Cambilhounaire !
Ouvrez, mes petits, ouvrez à votre mère.

Les petits chevreaux dirent : « Ce n'est pas notre mère cela, ça parle trop clair. » Et ils ne voulurent pas ouvrir.

A un autre moment, il y retourna et dit :

Petite jambe,
Cambilhounaire !
Qui vient de Saint-Caire
Pour faire panser sa petite jambe
Cambilhounaire !
Ouvrez, mes petits, ouvrez à votre mère.

« — Ah ! dirent-ils, c'est notre mère cette fois, il faut lui ouvrir. »

I li dubriren; óu se fouret vite din la ma, óu prenguet sa pleno gorjo de froumageis e lous empourtet ; óu mountet sur un chaine lous minjà.

" Lou loup se trobo à passà, ca fai qu'óu minjavo lous pitis mijous que toumbavan dessous :

« — Que minjas-tu sus?... qu'ei bei bien boun ; tiro m'en », sisset eu.

Lou renard 'viò un gros calhau, óu li fichet din la gorjo, óu li casset toutas las dens :

« — Ah ! — sisset-eu, — quéu qui ei bien dur.

» — Si tu n'en voueis de melhour, tu n'as que la peno de nà sus aquelo pito meijoù de branchilhous e tu te fouraras din la ma, n'en minjaras tout toun aise. Te vau dire, ce dit, coumo fau dire, tu diras :

Cambilhou
Cambilhounaire !
Que ve de Sent Caire
De fa bilhà soun cambilhou.
Cambilhounaire !
Ubres, mous pitis, ubres à votro maire. »

Ils lui ouvrirent, il se fourra dans la maie, prit sa pleine gueule de fromages et les emporta ; il monta sur un chêne pour les manger.

Le loup vint à passer, ce qui fait qu'il mangeait les petits morceaux qui tombaient dessous : « Que manges-tu là haut ? C'est bien bon : donne-m'en » lui dit-il.

Le renard avait un gros caillou, il le lui jeta dans la gueule et lui cassa toutes les dents : « Ah ! — dit-il — celui-ci est bien dur. »

« — Si tu en veux de meilleur, tu n'as qu'à prendre la peine d'aller vers cette petite maison de branchettes et tu te fourreras dans la maie, tu en mangeras tout à ton aise. Je vais te dire, dit-il, comment il faut dire, tu diras :

Petite jambe
Cambilhounaire !
Qui vient de Saint-Caire
Pour faire panser sa petite jambe
Cambilhounaire !
Ouvrez mes petits, ouvrez à votre mère. »

Ca fai qu'òu i anet e diguet :

Cambilhou
Cambilhounaire !.
Que ve de Sent Caire
De fa bilhà soun cambilhou.
Cambilhounaire !
Ubres, mous pitis, ubres à votro maire.

Li ubriren e óu se fouret din la ma. I crubiren vite la ma e boutèren cauquoré dessus per qu'óu ne pougues pas surti. I metèren 'no pléno marmito d'aigo óu fiò per la faire bulì e lou faire brulà.

Quante la mai fuguet vengudo, la varseren dessus se e lou faguèren brulà ; après î li eitachèren un gran counouei de charbo óu bout de la couò e peis óu s'enanet.

« — Ah ! de ses-tu brave ! » se disset lou renard.

» — Couqui ! tu m'as fait brulà. »

» — Dijo, dis, voueis tu que nous fasan 'no bouno chauso? »

» — Qu'èi acò? » se disset lou loup, qu'èro, bouno gent, tout pelà.

Cela fait que le loup y alla et dit :

Petite jambe
Cambilhounaire !
Qui vient de Saint-Caire
Pour faire panser sa petite jambe
Cambilhounaire !
Ouvrez mes petits, ouvrez à votre mère.

Ils lui ouvrirent et il se fourra dans la maie. Ils couvrirent vite la maie et mirent quelque chose dessus, pour qu'il ne pût pas sortir. Ils mirent une pleine marmite d'eau au feu pour la faire bouillir et le faire brûler.

Quand la mère fut revenue, ils la versèrent sur lui et le firent brûler, ensuite ils lui attachèrent une grande quenouillée de chanvre au bout de la queue, et puis il s'en alla.

« — Ah ! que tu es beau ! lui dit le renard.

» — Coquin, tu m'as fait brûler.

» — Dis-moi, veux-tu que nous fassions une bonne affaire ?

» — Qu'est cela ?» — dit le loup qui était, bonnes gens ! [1] tout pelé.

[1] Exclamation équivalente au *pecaire* méridional.

« — Ca n'i o lai de las bargieiras que soun en tren de deijunà ; voueis-tu qùe nous n'anan lour fa pòu? Las leissaran lour deijunà e nous lou minjaram.

» — Òu vole bien. »

Quant i fuguèren, las bargieras 'vian un gros roudau de fiò; sisset lou renard :

« — Dijo, dis, voueis-tu que nous fasan lou quau que sautarò miei quéu fiò?

« — I óu vole bien », se disset lou loup.

« — E bé, sauto lou prumier. »

Lou paubre loup se boutet à sóuta, lou fiò se lumet à sa couò, e tan mai óu fugió, tan mai ca flambavo. E las bargieiras disian :

« — Nous soun perdudos ! regardas co que nous galopo. »

Lou renard disió :

Bargieras de la valado,
Prenes gardo à la bètio pelado.

E lou paubre loup crebet, ca li chabet de vei la vito.

Finis, finis.

Ce conte a été écrit par M. Chabaneau sous la dictée de Marie Verneuil, des environs de Ribérac.

» Il y a là bas des bergères qui sont en train de déjeuner, veux-tu que nous allions leur faire peur ? Elles laisseront leur déjeuner et nous le mangerons.

» — Je le veux bien. »

Quand ils y furent, les bergères avaient fait un grand feu, le renard dit : « Dis donc, veux-tu que nous jouions à celui qui sautera le mieux ce feu ?

» — Je le veux bien », répondit le loup.

« — Eh bien, saute le premier. »

Le pauvre loup se mit à sauter, le feu s'alluma à sa queue et plus il fuyait, plus cela flambait. Et les bergères disaient : « Nous sommes perdues ! Regardez ce qui nous poursuit ? »

Le renard disait :

Bergères de la vallée,
Prenez garde à la bête pelée.

Et le pauvre loup creva. Cela finit de lui avoir la vie.

La doumaisèla

L'avié una doumaisèla qu'aviè una rauba en tèla d'esterigagna, un capel de sucre e de souliès de vèire.

La rauba restet emb'una rounza, lou capel se foundet au sourel, lous souliès se coupèroun en glissen sus la jalada e faguèroun :

Clic ! clac !
Moun conte es acavat.

Communication de M. le Dr Espagne, à Montpellier.

Lou reinard, lou loup e lou pot de mea

Un viage, un reinar e un loup vivian de coumpagno. En trefouran din lous bouos, troubèroun un pot de mea ; lou boutèroun din lou jardi, per lou mijas lou lendeman.

Quan lou vèpre feset vengù, lou reinar disset òu loup :

« — As pas entendu qu'an tabasà à la pouorto ?

» — Nou, mais vai vèire qui ei. »

Lou reinar lei anet; pei criet au loup :

La demoiselle

Il y avait une demoiselle qui avait une robe en toile d'araignée, un chapeau de sucre et des souliers de verre.

La robe resta [accrochée] à une ronce, le chapeau se fondit au soleil, les souliers se cassèrent en glissant sur la glace et firent :

Clic ! Clac !
Mon conte est achevé.

Le renard, le loup et le pot de miel

Une fois, un renard et un loup vivaient de compagnie. En errant dans les bois, ils trouvèrent un pot de miel ; ils le mirent dans le jardin, pour le manger le lendemain.

Quand le soir fut venu, le renard dit au loup :

« — N'as-tu pas entendu qu'on a frappé à la porte ?

» — Non, mais va voir qui c'est. »

Le renard y alla, puis dit au loup :

« — Me venoun sounas per anas batisas.

» — E ben, vai-lei. »

Lou reinar surtet e mijet un pau dòu mea.

Quan tournet, lou loup li demandet :

« — Coumo l'an apelà ?

» — Un quarteirou. »

Quan lou loup feset endurmi, lou reinar criét :

« — Enten ! me venoun sounas per anas batisas !

» — Vai-lei », disset lou loup tout durmilhous.

E lou reinar mijet un autre pau dou mea.

« — Coumo l'an apelà ? » demandet lou loup, quan lou reinar revenguet.

« — A meità. »

Sus acò, lou loup se tournet endurmis.

Lou reinar se boutet mai à crias :

« — Me venoun sounas per anas batisas ! Qu'acòu mounde soun ahissables !

» — Moun Diéu ! — feset lou loup, — ti sias bien urous, toujour mije de bouon mourcéaus, e iou crebou de fam.

« — On vient m'appeler pour aller baptiser.

» — Eh bien, vas-y. »

Le renard sortit et mangea un peu de miel.

Quand il revint, le loup lui demanda :

« — Comment l'a-t-on appelé ?

» — Un quart. »

Quand le loup fut endormi, le renard cria :

« — Entends ! On vient m'appeler pour aller baptiser.

» — Vas-y », dit le loup tout endormi.

Et le renard mangea encore un peu de miel.

« — Comment l'a-t-on appelé ? » demanda le loup, quand le renard revint.

« — A moitié. »

Sur cela le loup s'endormit de nouveau.

Le renard se mit encore à crier :

« — On vient m'appeler pour aller baptiser ! Que ces gens sont haïssables !

» — Mon Dieu ! — dit le loup, — tu es bien heureux, tu manges toujours de bons morceaux, et moi je crève de faim.

« — Sièse tranquile, si traino quouque òu, te l'adurei. »

Lou loup se viret d'eilai en se lichant, e lou reinar anet fenis lou pot de mea.

Quan lou loup l'ouvet venis, li criet :

« — E ben ! aquelous òus ?...

» — N'ai ren trouva per t'adurre : tout sa que li aviò òu batème s'ei mijà.

» — Ei uroù que lou jous arrive, siòu abramina de fam. Que co de dent vau beilas òu mea !... E coumo an apelà aquel efan ?

» Vouide. »

Lou jous venguet, lou loup couret din lou jardi e drubet lou pot. Quan lou veguet vouide, crièt òu reinar :

« Ei ti qu'as mijà lou mea ? Mais vai foudret ben que m'ou pae. Ai fam, ai fam ! Si me bailes ren, te mijou !

» — Que me dises aqui ? ei ben plutuó ti què l'as mijà quan batisavou. Vai, si èrou plus fouort, te fariòu véire coumo m'apèlou, mais quan l'on ei pechit, fòu se quesà. »

» — Sois tranquille, s'il traîne quelques œufs, je te les apporterai. »

Le loup se tourna de l'autre côté en se léchant d'avance et le renard alla finir le pot de miel.

Quand le loup l'entendit venir, il lui dit :

« — Eh bien ! ces œufs ?...

» — Je n'ai rien trouvé pour t'apporter ; tout ce qu'il y avait au baptême s'est mangé.

« — Il est heureux que le jour arrive, je suis mort de faim. Quel bon coup de dent je vais donner au miel ! Et comment a-t-on appelé cet enfant ?

» — Vide. »

Le jour vint, le loup courut dans le jardin et ouvrit le pot. Quand il le trouva vide, il cria au renard :

« — C'est toi qui as mangé le miel ! Mais va, il faudra bien que tu me le paies. J'ai faim ! J'ai faim ! Si tu ne me donne rien, je te mange.

» — Que me dis-tu là ? C'est bien plutôt toi qui l'as mangé pendant qu'on baptisait. Va, si j'étais le plus fort, je te ferais voir comment je m'appelle, mais quand on est petit, il faut se taire. »

Coumo pouvian pas cheire d'acouordi, lou reinard disset :

« Anen-nous-en durmis e aquòu qu'òura de mea à las babinas saret lou mijaire.

» — Varòu bien, li reipoundet lou loup. »

E coumo èro pas malin, se boutet dou co à rounflas.

Lou reinar se levet doussamen, lichet bien lou pot, pèi venguet passa sa lingo sus las lauras dau loup.

Quand aquòu d'eici s'éivelhet, courret vèire las babinas dou reinar que fasió avis de durmis ; bouliguet un pau, renet, rouncelet, ranqueiset [1], drubet lous eis, pei, couma quauqù que se souvento :

« — Vé ! qu'ei ti qu'as mijà lou mea, tas lauras n'en soun plenas ! »

Lou loup se passet la lingo sus las babinas ; en sentan qu'èro dous feset bien atrapà e n'òuset plus ren dire.

E mi m'envenguei
Embe mas sabatas òus deis
E t'adussei un mourcel de grichou [2].

Ce conte a été recueilli, ainsi que le suivant, à Mens (Isère), par M. Guichard.

Comme ils ne pouvaient pas tomber d'accord, le renard dit :

« Allons-nous-en dormir et celui qui aura du miel aux babines sera le mangeur.

» — Je veux bien », lui répondit le loup.

Et, comme il n'était pas malin, il se mit tout de suite à ronfler.

Le renard se leva doucement, il lécha bien le pot, et puis vint passer sa langue sur les lèvres du loup.

Quand celui-ci s'éveilla, il courut voir les babines du renard qui faisait semblant de dormir ; il remua un peu, s'étira les membres, bâilla, ouvrit les yeux, puis, comme quelqu'un qui se souvient :

« — Vois ! C'est toi qui as mangé le miel, tes lèvres en sont pleines ! »

Le loup se passa la langue sur les babines : en sentant la douceur du miel, il fut bien attrapé et n'osa plus rien dire.

Et moi, je m'en revins
Avec mes savates aux doigts
Et je t'apporte un morceau de gâteau.

[1] Cris inarticulés que l'on pousse en s'éveillant.

[2] *Grichou*, très petit pain pétri avec des œufs ou du beurre.

La Meita-vouralho [1]

Un viaje, la Meita-vouralho se boutet en chami per anas ves lou Pechit-rey que li duviò de sòus.

En soun chami fasan, trouvet lou loup que li disset :

« — Ounte vas, Meita-vouralho, ounte vas ?

» — Où vau ves lou Pechit-rey que cent eichis me dei.

» — Meno-me niòube ti.

» — Pouirias pas marchas.

» — Marcharei mai que ti !

» — E ben veni. »

Quand fesèroun un pau len, lou loup disset :

« — Siou las !

» — Que t'aviòu dit, ganacho !.. Tè, fouarro-te dins moun tchiou, te pourtarei. »

Quan aguet un pau marcha, trouvet lou reinar, e acòu li disset :

« — Ounte vas, Meita-vouralho, ounte vas?

» — Où vau ves lou Pechit-rey que cent eichis me dei.

» — Meno-me niòube ti.

Moitié-de-coq

Un jour, Moitié-de-coq se mit en chemin pour aller voir le Petit-roi qui lui devait de l'argent.

Chemin faisant, il trouva le loup qui lui dit :

« — Où vas-tu, Moitié-de-coq, où vas-tu ?

» — Je vais chez le Petit-roi qui me doit cent écus.

» — Emmène-moi avec toi.

» — Tu ne pourras pas marcher.

» — Je marcherai mieux que toi !

» — Eh bien, viens. »

Quand ils furent un peu loin, le loup dit :

« — Je suis las !

» — Que t'avais-je dit, maladroit, tiens, fourre-toi dans mon derrière, je te porterai. »

Quand il eut un peu marché, il trouva le renard et celui-ci lui dit :

« — Où vas-tu, Moitié-de-coq, où vas-tu ?

» — Je vais chez le Petit-roi qui me doit cent écus.

» — Emmène-moi avec toi.

[1] Littéralement : Moitié volaille.

» — Pouirias pas marchas.

» — Marcharei mai que ti !

» — E ben, veni. »

Quan fesèroun un pau len, lou reinar disset:

« — Siou las !

» — Que t'aviòu di, ganacho !.. Tè, fouarre-te dins moun tchiou, te pourtarei. »

Quan aguet encas un pau marchà, trouvet la Vanno.

Aquèlo d'eici fasiò : Zoumm ! Zoumm ! Zoumm ! en courant sus las peiras, mais quand veguet la Meita-vouralho, s'arrestet e li criet :

« — Ounte vas, Meita-vouralho, ounte vas?

» — Où vau ves lou Pechit-rey que cent eichis me dei.

» — Meno-me nièube ti ?

» — Pouirias pas marchas.

» — Marcharei mai que ti !

» — E ben, veni. »

Quand aguèroun un pau marchà, la Vanno disset :

« — Siou lasso.

» — Tu ne pourras pas marcher.

» — Je marcherai mieux que toi.

» — Eh bien, viens. »

Quand ils furent un peu plus loin, le renard lui dit :

« — Je suis las !

» — Que t'avais-je dit, maladroit, tiens, fourre-toi dans mon derrière, je te porterai. »

Quand il eut encore un peu marché, il trouva la Vanne[1]. Celle-ci faisait : *Zoum ! Zoum ! Zoum !* en courant sur les pierres, mais quand elle vit Moitié-de-coq elle s'arrêta et lui cria :

« — Où vas-tu, Moitié-de-coq, où vas-tu ?

» — Je vais chez le Petit-roi qui me doit cent écus.

» — Emmène-moi avec toi.

» — Tu ne pourras pas marcher.

» — Je marcherai mieux que toi.

» — Eh bien, viens. »

Quand ils eurent un peu marché, la Vanne dit :

« — Je suis lasse.

[1] La Vanne est un cours d'eau qui passe à Mens (Isère).

« — Que t'aviòu di, ganacho ! Tè, fouarro-te dins mon tchiou, te pourtarei.

En arribant ves lou Pechit-rey, acòu d'eici ressaupet la Meita-vouralho coumo fòu : li beilet à mijas tant que vouguet mais li parlet pas de sous sòus.

Restèroun ensi plusieurs jours, e toutas las feis que la Meita-vouralho parlavo de sa que li èro duoupù, lou Pechit-rey li reipoundiò :

« — Mijo e buou, vèiren acó plus tard. »

Et, en attendant, coumploutavo embe sa feno per tuas la paura Meita-vouralho.

Un vèpre, la fesèroun coujas à l'eitable ; mais lous moutous l'aribavoun, e, coumo èro deija bien en coulèro de sa que la vourian pas pacas, disset ou loup :

« — Loup ! suer de moun tchiou e tuo-me tout aquel avés ! »

Lou loup surtet e sanet tout, arets, féas, agnèus.

Quan lou Pechit-rey veguet, lou lendeman, soun troupel tout eilandà, penset cheire à la renverso. Ma ni men n'ouset

» — Que t'avais-je dit, maladroite ? Tiens, fourre-toi dans mon derrière, je te porterai. »

En arrivant chez le Petit-roi, celui-ci reçut Moitié-de-coq comme il faut ; il lui donna à manger tant qu'il voulut, mais ne lui parla pas de son argent.

Ils restèrent ainsi plusieurs jours, et, toutes les fois que Moitié-de-coq parlait de ce qui lui était dû, le Petit-roi lui répondait :

« — Mange et bois, nous verrons cela plus tard. »

Et, en attendant, il complotait avec sa femme pour tuer le pauvre Moitié-de-coq.

Un soir, ils le firent coucher à l'étable ; mais les moutons lui donnaient des coups de tête, et, comme il était déjà bien en colère de ce que l'on ne voulait pas le payer, il dit au loup :

« — Loup ! sors de mon derrière et tue-moi tout ce troupeau ! »

Le loup sortit et saigna tout, béliers, brebis, agneaux.

Quand le Petit-roi vit, le lendemain, son troupeau tout détruit, il pensa tomber à la renverse. Cependant, il n'osa rien dire, parce qu'il ne savait pas comment cela s'était fait ; mais il pensa bien que Moitié-de-coq en était la cause.

ren dire, persa que saviò pas coum'acò s'èro fa; mais se penset ben que la Meita-vouralho n'èro la causo.

Quan venguet mai lou vèpre, la boutet coujas embé las poulas. Mais aquelos d'eici la leissèroun pas tranquilo, l'embestièroun tant, que disset ou reinar :

« — Reinar ! suer de moun tchiou e tuo-me toutas aquelas poulas ! »

Lou reinar surtet e sanet tout.

Lou lendeman, de bouon mati, la feno dou Pechi-rey anet au jarinier per querre d'uóus, mais quan veguet toutas sas poulas mouortas, li mountet uno coulèro, que si aviò òusa, ouriò eitranlià la Meita-vouralho.

Anet trouvas soun ome e li disset : « Véi, si te deibarasses pas d'aquelo bétio, te restaret bientuò plus ren.

» — Sièse tranquilo, feset acòu d'eici : aquei vèpre la boutaren coujas din lou gran peiròu e la faren couire. »

Fesèroun couma avian dit.

Mais quand la Meita-vouralho sentet lou chau, disset à la Vanno :

« — Vanno ! suer de moun tchiou, e tuo-me tout acòufuò ! »

Lorsqu'arriva encore le soir, il le fit coucher avec les poules. Mais celles-ci ne le laissèrent pas tranquille, elles l'ennuyèrent tant, qu'il dit au renard :

« — Renard ! sors de mon derrière et tue-moi toutes ces poules ! »

Le renard sortit et saigna tout.

Le lendemain, de bon matin, la femme du Petit-roi alla au poulailler pour chercher des œufs, mais quand elle vit toutes ses poules mortes, elle eut une telle colère que, si elle avait osé, elle aurait étranglé Moitié-de-coq.

Elle alla trouver son mari et lui dit :

« — Vois, si tu ne te débarrasses pas de cette bête, il ne te restera bientôt plus rien.

» — Sois tranquille, — lui dit celui-ci, — ce soir nous le *ferons* coucher dans le grand chaudron et nous le ferons cuire.

Ils firent comme ils avaient dit.

Mais quand Moitié-de-coq sentit la chaleur, il dit à la Vanne :

« — Vanne ! Sors de mon derrière et tue-moi tout ce feu ! »

E la Vanno, que s'einoueavo doupei lou tems que couriò pas, surtet vite en fasant : Zoumm ! Zoumm ! Zoumm ! tuet lou fuò e néet lou Pechit-rey e sa feno.

Pei la Meita-vouralho, lou loup, lou reinar e la Vanno se regalèroun de sa que li aviò dins la mèizou, e mi que passavou, n'en tatei un pau.

Pei m'envenguèi embe mas sabatas òus déis
E t'adussei un mourçel de grichou.

Recueilli à Mens (Isère) par M. Guichard.

Lou cantounié

Un cantounié travalhavo sus la routo à roumpre de pèiro, quan un vouiajour li adreissè la paraulo d'aquelo manièro :

» — Fas aqui un mestiè ben penible e ben pau retribuà ?

« — Verai, Moussu, — reipoundè lou cantounié, — gagne que trente sòu per jour, mai per acò me nourrissi emé ma fremo, pague mi déute e placi d'argent à gros interest. »

Et la Vanne, qui s'ennuyait depuis le temps qu'elle ne courait plus, sortit vite en faisant : *Zoum ! Zoum ! Zoum !* Elle tua le feu et noya le Petit-roi avec sa femme,

Puis, Moitié-de-coq, le loup, le renard et la Vanne se régalèrent de tout ce qu'il y avait dans la maison, et moi qui passais, j'en tâtai un peu.

Puis, je m'en revins avec mes chaussures aux doigts
Et je t'apporte un morceau de grichou.

Le cantonnier

Un cantonnier travaillait sur la route à casser des pierres, quand un voyageur lui adressa la parole en ces termes :

« — Tu fais là un métier bien pénible et bien peu rétribué ?

» — Il est vrai, Monsieur, — répondit le cantonnier, — je ne gagne que trente sous par jour, et cependant je me nourris avec ma femme, je paie mes dettes et je place de l'argent à gros intérêt.

« — Coumo ! — li digué lou vouiajour — emé tan pau d'argent fas tout acò ? Es pas poussible !

» — Vous ai di que me nourrissiéu emé ma fremo, pague mi déute en dounant à mi paren toutei lei souen qu'ameritoun, en faguen ansin, li rende se que m'an fa à iéu quant èri jouine, e placi d'argent à gros interest en nourrissent mis enfan e en li fasen douna uno bono educacien. »

Lou vouiajour, encantà, li faguet coumpliment e, per lou recoumpensà, li dounet sa bourso plèno d'or.

Recueilli à Saint-Cannat, arrondissement d'Aix (Bouches-du-Rhône).

Las sourcièiras

Un cop, i'aviè un pescaire que biscava de vèire que chaca mati, sa barca èra bagnada.

Vouguet saupre de qu'acò voulhé dire e, un souèr, s'anet rescondre procha de sa barca.

Sus la pouncha de miècha-nioch, veget venì de lion una cola de femnas, chacuna amé soun lum ; intrèrou din soun

---

» — Comment ! — lui dit le voyageur, — avec si peu d'argent tu fais tout cela ? Ce n'est pas possible ! »

» — Je vous ai dit que je me nourrissais avec ma femme ; j'acquitte mes dettes en donnant à mes parents tous les soins qu'ils méritent, en agissant ainsi je leur rends ce qu'ils ont fait pour moi quand j'étais jeune, et je place de l'argent à gros intérêt en nourrissant mes enfants et en leur faisant donner une bonne éducation. »

Le voyageur, enchanté, le complimenta, et, pour le récompenser, lui donna sa bourse pleine d'or.

Les sorcières

Une fois, il y avait un pêcheur qui s'irritait de voir que, chaque matin, sa barque était mouillée.

Il voulut savoir ce que cela voulait dire et, un soir, il alla se cacher près de sa barque.

Sur le coup de minuit, il vit venir de loin une bande de femmes, chacune avec une lumière ; elles entrèrent dans sa petite barque et il

barcot e n'entendet una que disiè : « Partis per un, partis per dous, partis per tres, partis per quatre, partis per cinq, partis per sieis, partis per sept. »

E la barca partiguet couma un fum.

Lou lendeman, troubet tournà sa barca bagnada, mais saviè à dequé s'en tène.

Lou souèr, à nioch toumbanta, s'anet cabì din lou fin-founs de la barca e esperet.

Au picant de miècha-nioch, arribet las sept femnas que mountèrou din la barca.

Quan toutas ié fuguèrou dintradas, la que menava la banda diguet : « Partis per un, partis per dous, partis per tres, partis per quatre, partis per cinq, partis per sieis, partis per sept.... » Mais la barca bouleguet pas.

« — Filhas ! — diguet,.— una de vautras es prensa?... »

Toutas ié respoundeguèrou que nani.

Tournamai diguet : « Partis per un, partis per dous, partis per tres, partis par qu atre, partis per cinq, partis per sieis, partis per sept,.... partis per ioch ! »

E la barca partiguet couma un fum.

en entendit une qui disait : « Pars pour un, pars pour deux, pars pour trois, pars pour quatre, pars pour cinq, pars pour six, pars pour sept.»

Et la barque disparut comme une fumée.

Le lendemain, il trouva encore sa barque mouillée, mais il savait à quoi s'en tenir.

Le soir, à la nuit tombante, il alla se cacher dans le fond de la barque et attendit.

Au coup de minuit, arrivèrent les sept femmes qui montèrent dans la barque.

Lorsqu'elles y furent toutes entrées, celle qui conduisait la bande dit : « Pars pour un, pars pour deux, pars pour trois, pars pour qua tre, pars pour cinq, pars pour six, pars pour sept... » Mais la barque ne remua pas.

« — Filles ! — dit-elle, — une de vous est enceinte?... »

Toutes lui répondirent que non.

De nouveau elle dit : « Pars pour un, pars pour deux, pars pour trois, pars pour quatre, pars pour cinq, pars pour six, pars pour sept,... pars pour huit ! »

Et la barque disparut comme une fumée.

Dinc un vira d'iol traversèrou la mar.

Quan las femnas sautèrou au sôu, lou pescaire las seguiguet : las veget intrà dins un oustau mau famat.

Dins aquela escourrida, recounouguet qu'èra din la terra d'Egypte.

Per poudre mantendre se qu'aviè vist, coupet una branca de palmier e s'encourriguet vite se rescondre din la barca.

Davant la pouncha dau jour, las sept femnas revenguèrou, e tourna-mai la una diguet : « Partis per un, partis per *dous*, partis per tres, partis per quatre, partis per cinq, partis per sieis, partis per sept,.... partis per ioch ! »

E la barca partiguet couma un fum.

Quan lou pescaire countet à sous vesis que, dins una *nioch*, èra anat en Egypte e revengut, degus voulié pas lou creire, mais el ié moustret la branca de palmier qu'aviè *empourtat* d'aquel païs.

Lou curat dau vilage se planissié, au prone, que, quan *lou* clergue sounava la campaneta, à l'elevaciou n, n'i aviè que baissavou pas la testa.

Lou pescaire diguet au curat que, din lou païs, i'avié de

Dans un clin d'œil ils traversèrent la mer.

Quand les femmes sautèrent à terre, le pêcheur les suivit : il les vit entrer dans une maison mal famée.

Dans ce voyage, il vit qu'il était sur la terre d'Egypte.

Pour pouvoir affirmer ce qu'il avait vu, il coupa une branche de palmier et courut vite se cacher dans la barque.

Avant le lever du jour, les sept femmes revinrent, et, de nouveau une d'elles dit : « Pars pour un, pars pour deux, pars pour trois, pars pour quatre, pars pour cinq, pars pour six, pars pour sept,.... pars pour huit ! »

Et la barque disparut comme une fumée.

Lorsque le pêcheur raconta à ses voisins que, dans une nuit, il était allé en Egypte et revenu, aucun ne voulait le croire, mais il leur montra la branche de palmier qu'il avait emportée de ce pays.

Le curé du village se plaignait, au prône, que, lorsque le clerc sonnait la petite clochette pendant l'élévation, il y avait des fidèles qui ne baissaient pas la tête.

Le pêcheur dit au curé que, dans le pays, il y avait des sorcières ;

sourcièiras ; per, las counouitre, i'aviè qu'à semenà de sau davant la porta de la glèiza.

Lou dimenche, lou curat se tenguet à la porta de la glèiza, e ié metet de sau trissa.

A l'evangile, sept femnas arrivèrou, mais davant la porta, s'arrestèrou net.

Lou curat ié diguet de dintrà ; pouguèrou pas, ansin se counouguet que i'aviè sept sourcièiras din lou vilage.

Lou gal cantet
E la sourneta finiguet.

Communication de M. Bouquet, de Montpellier.

Toni

I. — Lou negoci de Toni [1]

Un cop, la maire de Toni ié diguet :

« — Toni, moun fil, sios prou bel, te cau fa quicom per gagnà ta vida ; te cau faire de negoci : croumpà bon mercat, vendre caromen e metre fossa argent de coustat. »

pour les connaître, il n'y avait qu'à semer du sel devant la porte de l'église.

Le dimanche [suivant], le curé se tint à la porte de l'église et y mit du sel pilé.

A l'évangile, sept femmes arrivèrent ; mais arrivées au seuil, elles s'arrêtèrent subitement.

Le curé leur dit d'entrer, elles ne purent pas, alors on connut les sept sorcières qu'il y avait dans le village.

Le coq chanta
Et la sornette finit là.

Toni [2]

I. — Le commerce de Toni

Un jour, la mère de Toni lui dit :

« — Toni, mon fils, tu es assez grand, il te faut faire du commerce : acheter bon marché, vendre cher et mettre beaucoup d'argent de côté. »

[1] Version de Mme Lafeuillade, du Pouget (Hérault).

[2] *Toni* est ici synonyme de nigaud, niais, sot, bête.

Toni diguet que se voulié faire mangounié.

« — Tè ! per acoumensà, — ié diguet sa maire, — pren aquelas poumas e porta-las à la vila, que las vendras à bon compte. E, sustout, te laisses pas trufà. »

Toni pren la banastada de poumas, la met sus l'ase e : *Arri! Arri!...* S'en anet à la vila. Aqui se metet à la plassa, sa banastada davant el.

Las filhetas que passavou, e que lou counouissién, ié venien :

« — Tè ! Toni qu'es revendèire. De que vend? de poumas? »

Tout en diguen acò, zac ! ne brafavou una.

« — Quan ne vos, Toni ?

» — Cinq sòus la liéura.

» — Acò's trop. »

E zou, en ié riguen au nas, s'encourrissien. La banastada ié passet.

Revenguet à soun oustau sens una pouma e sens un sòu.

La maire ié diguet :

« — Bestiassa, t'an trufat ; perqué escoutaves aquelas parlandièiras ? T'an enclausit per sas parauletas. »

Toni dit qu'il voulait se faire regrattier.

« — Tiens ! pour commencer, — lui dit sa mère, — prends ces pommes et porte-les à la ville, tu les vendras avec bénéfice. Mais surtout ne te laisse pas tromper. »

Toni prend la corbeille de pommes, la met sur l'âne et : *En avant! En avant !* Il alla à la ville, s'installa sur la place, sa corbeille devant lui.

Les jeunes filles qui passaient et qui le connaissaient lui disaient :

« — Tiens ! Toni qui est regrattier. Que vend-il ? Des pommes? »

Tout en disant cela, *crac!* elles en mangeaient une.

« — Combien les vends-tu ?

» — Cinq sous la livre.

» — C'est trop [cher]. »

Et *en avant*, en lui riant au nez, elles s'enfuyaient. Toute la corbeille y passa.

Il revint à sa maison sans une pomme et sans un sou.

La mère lui dit :

« — Grosse bête, on t'a trompé ; pourquoi écoutais-tu ces bavardes? Elles voulaient t'enjoler par leurs belles paroles. »

Lou lendeman ié metet sus l'ase una carga de tèla de ginesta e ié diguet :

« — Tè! pren aquela tèla e vai la vendre ; e, sustout, mesfisa-te de las femnas que parlou tant. »

Toni faguet courre soun ase davant el, e tournamai anet à la vila. Las femnas venguèrou à soun entour per vèire la tèla e la marcandejà.

« — Quan ne vos d'aquela tèla, Toni ?

» — Vous parlas trop ; aurés pas ma tèla. »

Una autra ié venié :

« — Es forta aquela tèla ? Sarà d'usage ?

» — Vous parlas trop, aurés pas ma tèla. »

A touta las que venien marcandejà, respoundié toujour la mèma causa ; troubava que parlavou trop, à qué que ié diguèssou.

S'en revenguet embé soun ase, sens avudre res vendut.

Couma passava davant una vielha capèla, veget una estatua de santa, en boi, que lou vent ié fasié boulegà la testa.

« — Aquela, de segù, vòu ma tèla, — se diguet Toni. — Voulès ma tèla ?... »

Le lendemain, elle lui mit sur l'âne une pièce de toile de genêt et lui dit :

« — Tiens ! prends cette toile et va la vendre ; et, surtout, méfie-toi des femmes qui parlent tant. »

Toni fit courir son âne devant lui et, de nouveau, alla à la ville. Les femmes vinrent autour de lui pour voir la toile et la marchander.

« — Combien veux-tu de cette toile, Toni ?

» — Vous parlez trop ; vous n'aurez pas ma toile. »

Une autre lui disait :

« — Elle est forte cette toile ? Fera-t-elle un bon usage ?

» — Vous parlez trop ; vous n'aurez pas ma toile. »

A toutes celles qui venaient marchander [la toile], il répondait toujours la même chose ; il trouvait qu'elles parlaient trop, quoi qu'elles pussent lui dire.

Il s'en revint avec son âne, sans avoir rien vendu.

En passant devant une vieille chapelle, il vit une statue de sainte, en bois, à qui le vent faisait remuer la tête.

« — Celle-ci, bien sûr, veut ma toile, — se dit Toni : — vous voulez ma toile ?..... »

L'estatua bouleguet la testa per dire *oi*.

« — Vous la bailarai à bon pris. »

L'estatua diguet *oi* la mèma causa.

« — Parlas pas trop, vous ; aures ma tèla. »

Descarguet l'ase, metet la tèla de ginesta as pèses de l'estatua e ié diguet :

« — Ara, paga-mé ? »

Dins aquel tems, lou vent avié virat : l'estatua bouleguet la testa en sen countrari, per dire *no*.

« — Que disés aqui, bona dama ? Que voulés pas me pagà ?... »

L'estatua diguet mai *no*.

« — Voulés pas pagà !... »

Prenguet un bastou, e *flin, flan,* sus l'estatua. En un moumen, l'aget brigoulada.

I'avié un trounc à sous pèses, se coupet, e l'argent que i'èra dedins, roudelet per lou sòu.

Prenguet l'ar gent en pagamen, laisset sa tèla e revenguet à soun oustau.

La statue remua la tête pour dire *oui*.

« — Je vous la donnerai à bon marché. »

La statue dit *oui* de la même façon.

« — Vous ne parlez pas trop, vous ; vous aurez ma toile. »

Il déchargea l'âne, mit la toile de genêt aux pieds de la statue et lui dit:

« — Maintenant, payez-moi. »

Pendant ce temps, le vent avait tourné : la statue remua la tête en sens contraire, pour dire *non*.

« — Que dites-vous là, bonne dame? [Vous dites] que vous ne voulez pas me payer?.. »

La statue dit encore *non*.

— Vous ne voulez pas me payer !... »

Il prit un bâton, et *flic, flac,* sur la statue. En un moment, il l'eut brisée en morceaux.

Il y avait un tronc à ses pieds, il se brisa et l'argent qu'il contenait roula par terre.

Il prit l'argent en paiement, laissa sa toile et revint à sa maison.

Quelques jours après, sa mère lui dit :

Quauques jours après, sa maire ié diguet :

« — Toni, moun fil, ara qu'as d'argent, déuriès lou faire travalhà. On s'atroba un coumpagnou qu'age d'estec e de gaubi, e on especula ensemble. »

Toni se cerquet un coumpagnou per faire de negoci, n'atroubet un qu'èra un couqui.

Aqueste diguet à Toni :

« — Cau prene un camp en renda, ié faren veni quicom, pioi partajaren la recolta. Que vos ?..... Se que i'aurà dessus la terra, ou dejoust ?

» — Quanta bona trufarié ; vole se que i'aurà dessus. »

L'ome semenet de poumas de terra. Quan seguèrou vengudas, partajet la recolta ; prenguet las poumas de terra e laisset las fiolhas à Toni.

Quan venguet à soun oustal, sa maire ié cridet :

« — Bestiassa ! t'a trufat, te caliò causi se que i'avié joust terra. »

L'ome diguet tournamai à Toni :

« — Nous cau tourna arendà lou camp. Partajaren la re-

« — Toni, mon fils, maintenant que tu as de l'argent, tu devrais le faire valoir. On trouve un associé qui ait de l'adresse et du savoir et l'on fait des affaires ensemble. »

Toni chercha un associé pour faire du commerce, il en trouva un qui était un coquin.

Celui-ci dit à Toni :

« — Il faut prendre un champ à ferme, nous lui ferons produire une récolte [1], puis nous la partagerons. Que veux-tu ? Ce qu'il y aura sur la terre ou dessous ?

» — Quelle bonne plaisanterie ; je veux ce qu'il y aura dessus. »

L'homme sema des pommes de terre. Quand elles furent bonnes à cueillir, il partagea la récolte : il prit les pommes de terre et laissa les feuilles à Toni.

Quand il revint à sa maison, sa mère lui cria :

« — Grosse bête ! on t'a trompé, il fallait choisir ce qu'il y avait sous terre. »

L'homme dit de nouveau à Toni :

« — Il nous faut, de nouveau, prendre à ferme le champ. Nous

[1] Littéralement : nous y ferons venir quelque chose.

colta, couma de juste. Que vos?..... Se que i'aurà dessus ou dejoust?

» — Me trufas! Vole se que i'aurà dejoust. »

L'ome semenet de blat. Quan la recolta seguet facha, prenguet lou froumen e laisset la palha à Toni.

A desparti d'aquel, Toni vouguet pas pus avedre de coumpagnou.

II. — L'escoumessa [1]

Un cop la maire de Toni ié diguet :

« — Tè ! pren aqueles porcs, vai lous vendre au mercat e, » subretout, te laisses pas trufà. »

Toni prenguet lous porcs e lous menet au mercat.

Quan seguet per cami, atroubet un ome viel, que ié diguet:

« — Ounte vas couma acò, Toni?

» — Vau au mercat per vendre aqueles porcs.

» — De porcs ! Ounte as de porcs ! Vos dire de triojas?

» — Nani, acò's de porcs e das bèus.

partagerons la récolte, comme il est convenu. Que veux-tu? Ce qu'il y aura dessus ou dessous?

» — Vous me plaisantez, je veux ce qu'il y aura dessous. »

L'homme sema du blé. Quand la moisson fut faite, il prit le froment et laissa la paille à Toni.

A partir de ce [moment], Toni ne voulut plus avoir d'associé.

II. — La gageure

Une fois, la mère de Toni lui dit :

« — Tiens, prends ces porcs, va les vendre au marché, et, surtout, ne te laisse pas tromper. »

Toni prit les porcs et les mena au marché.

Quand il fut en chemin, il trouva un homme âgé qui lui dit :,

« — Où vas-tu comme cela, Toni?

» — Je vais au marché pour vendre ces porcs.

» — Des porcs ! Où as-tu des porcs ! Tu veux dire des truies?

» — Non, ce sont des porcs et bien beaux.

[1] Version du Pouget (Hérault).

» — Te dise que si.

» — Vous dise que nani.

» — Quan vos jougà ? Te jogue vint escus contra aquelas triojas, qu'age razou. »

Toni abouquet à la trufariè ; decidèrou de prène per juge lou prumiè que passariò sus lou cami.

Atroubèrou un viél pastre que menava paisse un aret e quauques moutous.

Lou viel trufaire sounet lou pastre, e après i avudre fach sinne, ié diguet :

« — Couma troubas aquelas triojas ?... »

Lou pastre qu'aviò coumpres lou sinne, respoundeguet :

« — Sou prou belas, amai siègou jouinas. »

Toni, qu'aviò pas res coumpres à la trufarié, recounousquet que perdié e se laisset prène las triojas.

Revenguet à l'oustal e quan aget racountat l'afaire, sa maire l'escridasset :

« — Bestiassa. t'an trufat !

» — S'es vrai, me venjarai.

» — Je te dis que si.

» — Je vous dis que non.

» — Combien veux-tu parier? Je te parie vingt écus, contre ces truies, que j'ai raison. »

Toni donna dans le piège ; ils convinrent de prendre pour juge le premier [individu] qui passerait sur le chemin.

Ils trouvèrent un vieux berger qui menait paître un bélier et quelques moutons.

Le vieux moqueur appela le berger, et après lui avoir fait un signe, lui dit :

« — Comment trouvez-vous ces truies ? »

Le pâtre, qui avait compris le signe, répondit :

« — Elles sont assez belles, malgré qu'elles soient jeunes. »

Toni, qui n'avait rien compris à la duperie, reconnut qu'il perdait [le pari] et se laissa prendre les truies.

Il revint à la maison, et lorsqu'il eut raconté l'affaire, sa mère s'écria :

« — Grosse bête, on t'a trompé.

» — Si c'est vrai, je me vengerai.

» — E de que faras, paure Toni ?

» — Me venjarai, vous dise. »

Toni s'enanet au vilage de l'ome viel, s'abilhet en doumaisèla. Lou viel qu'èra calignaire, ié faguet la cour. Toni, après s'estre fach longtems pregà, proumeteguet d'anà din la cambra dal viel, avant la nioch.

Quan la nioch seguet venguda, mountet à la cambra sans lum e s'amaguet jout lou liech. Aviò représ sous abilhages d'home e teniò din sa man un gros bastou.

Lou viel trufaire venguet e troubet pas la filha. Se metet au liech.

Quan Toni l'entendeguet rouncà se levet e flin ! flan ! De cops de bastou.

« — De qu'es acò ? De qu'es acò ?

» — Ren-me mas triojas que m'as panat.

» — Las ai vendudas.

» — Paga-me las.

» — Tè, piques pas, detras la porta i'a un panié plé d'escuts, pren-lous. »

Toni prenguet lous escuts e s'enanet.

» — Et que feras-tu, pauvre nigaud ?

» — Je me vengerai, vous dis-je. »

Toni s'en alla au village de l'homme âgé, il s'habilla en fille. Le vieux, qui était galant, lui fit la cour. Toni, après s'être fait longtemps prier, promit d'aller dans la chambre du vieux avant la nuit.

Quand la nuit fut venue, il monta à la chambre sans lumière et se cacha sous le lit. Il avait repris ses habits d'homme et tenait dans la main un gros bâton.

Le vieux trompeur vint et ne trouva pas la fille. Il se mit au lit.

Lorsque Toni l'entendit ronfler, il se leva et flic ! flac !.... Des coups de bâton.

« — Qu'est cela ? Qu'est cela ?

» — Rends-moi mes truies que tu m'as volées.

» — Je les ai vendues.

» — Paie-les moi.

» — Tiens, ne frappe plus ; derrière la porte il y a un panier plein d'écus, prends-les. »

Toni prit les écus et s'en alla.

Quauques jours après, Toni revenguet en aquel vilage. S'èra abilhat en medeci e fasiò semblant d'arremassà d'erbas din la campagna, à l'entour de l'oustal dau viel qu'èra ablasigat din soun liech.

Las femnas de l'oustal que l'avien· vist cercà d'erbas, se diguèrou :

« — Aqui lou medeci, lou cau anà querre, que vengue vèire nostre malaute. »

I'anèrou ; lou medeci Toni venguet e coumandet d'anà querre de poutingas.

Quan seguèrou sourtis per i'anà, prenguet un bastou e flin ! flan ! sus las costas dau viel.

« — Pietat ! Misericorda !

» — Ren-me mas triojas que m'as panat.

» — Las ai vendudas.

» — Paga-me las.

» — Tè ! piques pas pus, pren aquel sac d'argent qu'es sus aquela post e vai-t'en. »

Toni prenguet la sacada d'argent e s'enanet.

Quelques jours après Toni revint à ce village, il s'était habillé en médecin et faisait semblant de ramasser des herbes dans la campagne, autour de la maison du vieux qui était éreinté dans son lit.

Les femmes de la maison qui l'avaient vu chercher des herbes, se dirent :

« — Voilà le médecin, il faut l'aller prendre pour qu'il vienne voir notre malade. »

Elles y allèrent; le médecin Toni vint et ordonna d'aller chercher des remèdes.

Quand elles furent sorties pour y aller, il prit un bâton et flic ! flac ! sur les côtes du vieux.

« — Pitié ! Miséricorde !

» — Rends-moi mes truies que tu m'as volées.

» — Je les ai vendues.

» — Paie-les moi.

» — Tiens ! ne frappe plus, prends ce sac d'argent qui est sur cette planche et va-t-en. »

Toni prit l'argent et s'en alla.

A quauques jours d'aqui, tournet mai au vilage. Diguet à un jouine goujat :

« — Tè ! pren aquela pesseta e vai-t'en cridà sus la porta d'aquel oustal : *Vejaici l'ome das porcs ! Vejaici l'ome das porcs !* »

Las gens de l'oustal que savien que l'ome das porcs èra lou que avié picat lou viel, davalèrou à la carrièira embé de barras.

Toni, qu'èra amagat detras la porta, lous laisset sourti, pioi mountet à la cambra e flin ! flan ! sus lou viel trufaire.

« — Pietat ! Misericorda !

» — Viel couqui, ren-me mas triojas.

» — Las ai vendudas.

» — Paga-me las.

» — Tè ! Piques pas pus, pren aquel or, aqui din lou toupi, sus l'armazi, e vai-t'en. »

Toni prenguet lou toupinat d'or e s'enanet.

I'avien panat sous porcs, mais lous faguet pagà tres cops per un.

Lou gal cantet,
E fouguet jour.

A quelques jours de là, il retourna encore au village. Il dit à un jeune garçon :

« — Tiens, prends cette petite pièce et va-t-en crier devant la porte de cette maison : *Voici l'homme des porcs ! Voici l'homme des porcs !* »

Les gens de la maison qui savaient que *l'homme des porcs* était celui qui avait battu le vieux descendirent à la rue avec des bâtons.

Toni, qui était caché derrière la porte, les laissa sortir, puis il monta à la chambre et flic ! flac ! sur le vieux trompeur.

« — Pitié ! Miséricorde !

» — Vieux coquin, rends-moi mes truies.

» — Je les ai vendues.

» — Paie-les moi.

» — Tiens ! ne frappe plus, prends cet or, là dans le pot sur l'armoire et va-t-en. »

Toni prit le pot d'or et s'en alla.

On lui avait volé ses porcs, mais il les fit payer trois fois pour une.

Le coq chanta
Et il fut jour.

Dans une version de l'Aveyron, due à Sophie Arguel, de Curan, c'est à sa propre ruse que Toni se laisse prendre:

Un jour, lo maire de Toni li diguet :

« — Vai-t-en o lo fieiro vendre oquelos triouèjos. Mais oumensos, que que fagou, digos qu'ocouò sou de pouorcs, que se vendou mai. »

Toni faguet coumo so maire i'oviò dit, prenguet loi triouèjos e los menet o lo fieiro.

Otroubet un ouome sus lou comi, que li diguet :

« — E ount vas embe oquelos triouèjos?

» — De triouèjos ! Voulès rire? Ocouò sou de pouorcs.

» — Te vos trufà ?

» — Que nani, que iéu ou sovi pla. »

Jouguèrou los triouèjos couontro cinquonto francs.

Un carretiè que possavo, diguet qu'ocouòs èro de triouèjos.

Toni los doisset o l'ouome e revenguet o soun oustal.

III. — Lo fieiro

Lo maire li diguet d'ona o lo fieiro e de li pourta un socat de poumos. Quon revenguet, i oviò din soun oustal uno

Un jour la mère de Toni lui dit :

« — Va-t-en à la foire vendre ces truies, mais au moins quoique l'on fasse, dis que ce sont des porcs, ils se vendent davantage. »

Toni fit comme sa mère lui avait dit; il prit les truies et les mena à la foire.

Il trouva un homme, sur le chemin, qui lui dit :

« — Où vas-tu avec ces truies?

» — Des truies ! Vous voulez rire? Ce sont des porcs.

» — Tu plaisantes ?

» — Pas du tout, moi je le sais bien.

Ils parièrent les truies contre cinquante francs.

Un charretier qui passait dit que c'étaient des truies.

Toni les laissa et revint à la maison.

III. — La foire

La mère lui dit d'aller à la foire et de lui apporter un sac de pommes de terre. Quand il revint dans sa maison, il y avait une troupe de

troupo de velhaires, colguet faire veire sas poumos e ne douna uno à codun: ne restet pas ges.

Lou lendemo, lo maire li diguet:

« — Bestiasso! te calió loi mettre din la palho del liech e los pas faire vèire, los aurion obudos de moti. »

Onet tournomai o lo fieiro; lo maire li diguet de li pourtà un sòu d'ogulhos. Quon revenguet, los metet per lo palho del liech, s'en troubet pas ges.

Lo maire li diguet:

« — Bestiasso! te los caliò metre sur lo margo de lo vesto. »

Onet tournomai o lo fieiro ; lo maire li diguet de li pourta uno relho. Quon revenguet, lo metet ficado sus lo margo de lo vesto.

Lo maire li diguet:

« — Bestiasso! caliò lo metre sus l'espalo. »

Onet tournomai o lo fieiro ; lo maire li diguet de croumpa un pouorc. Quon revengnet, pourtet lou pouorc sus l'espalo.

Lo maire li diguet:

« — Bestiasso! lou caliò estoca ombe un courdil e lou fa courre. »

gens qui venaient passer la veillée, il lui fallut montrer ses pommes et en donner une à chacun ; il n'en resta point.

Le lendemain, la mère lui dit:

« — Grosse bête! Il fallait les mettre dans la paille du lit et ne pas les faire voir; nous les aurions eues ce matin. »

Il alla de nouveau à la foire; la mère lui dit de lui apporter un sou d'aiguilles. Quand il revint il les mit parmi la paille du lit, il ne s'en retrouva aucune.

La mère lui dit:

« — Grosse bête! Il fallait les mettre sur la manche de la veste. »

Il alla de nouveau à la foire; la mère lui dit de lui apporter un soc de charrue. Quand il revint il le piqua sur la manche de la veste.

La mère lui dit:

« — Grosse bête! Il fallait le mettre sur l'épaule. »

Il alla de nouveau à la foire; la mère lui dit d'acheter un porc. Quand il revint, il porta le porc sur l'épaule.

La mère lui dit:

« — Grosse bête! il fallait l'attacher avec un cordeau et le faire marcher. »

Onet tournomai o lo fieiro ; lo maire li diguet de li pourta un pegal. Quon revenguet, estoquet lou pegal ombe un courdil e lou robolet tout lou louon del comi.

Lo maire li diguet :

« — Bestiasso ! lou caliò pourta o lo mo. »

Onet tournomai o lo fieiro ; lo maire li diguet de li croumpa un parel de biòus. Quon revenguet, lous vouliò pourta o lo mo e poudiò pas.

Troubet un ouome que li diguet :

« — Que fas oqui ?

» — Mo maire m'o dich de pourta oqueles biòus o lo mo e pouodi pas.

» — Bestiasso ! te cal obudre uno 'gulhado e loui fa courre. »

Ou foguet otal e loui biòus onèrou dovont.

Drin, dron,
Moun couonte es pas pus louong.

Version de Sophie Arguel de Curan (Aveyron).

Il alla de nouveau à la foire ; la mère lui dit de lui apporter un broc (1). Quand il revint, il attacha le broc avec un cordeau et le traîna tout le long du chemin.

La mère lui dit :

« — Grosse bête, il fallait le porter à la main. »

Il alla de nouveau à la foire ; la mère lui dit de lui acheter une couple de bœufs. Quand il revint, il voulait les porter à la main et ne le pouvait pas.

Il trouva un homme qui lui dit :

« — Que fais-tn là ?

» — Ma mère m'a dit de porter ces bœufs à la main et je ne peux pas.

» — Grosse bête ! Il faut avoir un aiguillon et les faire marcher. »

Il fit ainsi et les bœufs marchèrent en avant.

Drin, dron,
Mon conte n'est pas plus long.

[1] *Pegal.* Vase en poterie de forme ronde avec une anse d'un côté et un bec de l'autre. Azaïs. Dict.

IV. — Lo journado de Toni

Toni oviò entendut dire que loi femnos fasiòu de fouassos quon sous ouomes èrou o lo fleiro. El ne voulguet faire otal.

Diguet o so femno :

« — Vai t'en o lo fleiro tus, que iéu demourorai. »

Entromens que so femno èro o lo fleiro, voulguet faire so fouasso.

Coumo èro o se couoire, dovolet o lo cavo per tira vi. En tiren lou vi, sentissió lo fouasso que cremavo. Doisset lo borico duberto e s'enonet vite sourti lo fouasso del four.

Lo fouasso sioguet touto robinado. Dovolet vite per oresta lou vi..., lou vi èro tout escompat.

Oqui i'oviò uno saco de farino, lo jitet sus lou vi, per qu'ocouò se counousquesso pas.

So femno i'oviò dich de pas doissa lo pouorto douberto, que lo clouco s'enanariò.

Lo clouco espourugado per tout oquel sogan, cridet : *Couticoutasco ! Couticoutasco* !

IV. — La journée de Toni

Toni avait entendu dire que les femmes faisaient des fouaces quand leurs maris étaient à la foire. Il en voulut faire autant.

Il dit à sa femme :

« — Va-t-en à la foire, moi je demeurerai ici. »

Pendant que sa femme était à la foire, il voulut faire sa fouace.

Pendant qu'elle cuisait, il descendit à la cave pour tirer du vin [au tonneau]. En tirant le vin, il sentait que la fouace brûlait. Il laissa la barrique ouverte et s'en alla vite sortir la fouace du four.

La fouace fut toute brûlée. Il descendit vite pour arrêter le vin... le vin était tout répandu.

Il y avait là un sac de farine, il la jeta sur le vin, pour qu'on ne s'en aperçut pas.

Sa femme lui avait dit de ne pas laisser la porte ouverte, que la poule couveuse s'en irait.

La poule couveuse effrayée par tout ce remue-ménage, cria : *Couticoutasco ! Couticoutasco !*

Toni coumprenguet que disiò : *ou dirai ! ou dirai !*
« — Òi ! ou diras ? — Ou diras o mo femno ! Oten ! »
Lo prenguet e lo tuet ; piei, de pòu que lous iòus s'esventou, se i'onet metre dessus e loui cougavo. »

Drin, dron,
Moun couonte es pas pus louong,

[1] Version de Sophie Arguel, de Curan (Aveyron).

L. LAMBERT.

Toni comprit qu'elle disait : *Je le dirai ! Je le dirài !*
« — Oui ! tu le diras ? — Tu le diras à ma femme ? Attends ! »
Il la prit et la tua ; ensuite, de crainte que les œufs ne s'éventent, il alla s'y mettre dessus pour les couver.

Drin, dron,
Mon conte n'est pas plus long.

SAUME D'AMOUR

Au noum d'Alis, ma touto bello,
Dóu Grand Soulèu, de Santo Estello,
Amen.

Eros, fiéu d'Afroudito, o pichot diéu alu,
Eros, Arquin is iue barra sèmpre i belu,
Tu qu'abres dins li cor de flamo incouneigudo,
Te n'en suplique, Eros, porge-me toun ajudo !...

Glòri pèr la Bèuta, la Jouvènço e l'Amour,
Sus Terro, dins lou Cèu, vuei, deman e toujour !

SAUME I

Ço que canto lou mies de ma reino la glòri,
Es soun cor ferme e blanc, tout de maubre e d'evòri ;

Es sa cabeladuro aussado en casco d'or,
Soun front lisc coume un clar ounte l'eigueto dor ;

PSAUMES D'AMOUR

Au nom d'Alix, ma toute belle, — du Grand Soleil, de Sainte Estelle,

Amen.

Eros, fils d'Aphrodite, ô petit dieu ailé, — Eros, archer aux yeux éternellement fermés à la lumière, — Toi, qui allumes dans les cœurs des flammes inconnues, — je t'en supplie, Eros, accorde-*moi ton* aide !...

Gloire pour la Beauté, la Jeunesse et l'Amour, — sur Terre, dans le Ciel, aujourd'hui, demain et toujours !

PSAUME I

Ce qui chante le mieux de ma reine la gloire, — c'est son corps ferme et blanc, tout de marbre et d'ivoire ;

C'est sa chevelure relevée en casque d'or, — son front calme comme un étang où dort l'eau claire ;

Es sis usso teissudo en mignot fléu de sedo,
Si parpello de quau lou vai-e-vèn m'assedo;

Es sis iue gris vuejant l'enfadado à plen rai,
Aubourant dins li cor o la joio o l'esfrai;

Es soun nas à la ligno, e tant fino, e tant puro,
Si gauto qu'an la flour de la frucho maduro;

Es sa bouco pourpalo au rire soubeiran
Es soun còu auturous, courolo d'ile blanc;

Es soun espalo souplo, — un pedestau d'amforo,—
Soun bras arredouni, vena de blu'n deforo;

Es sa man siavo e misto au caressa tant dous,
Si det, vierge de bago, e fin coume un velous;

Es soun torse i countour fa de courbo mistico,
Despassant en bèuta lou di Venus antico;

Es si poupo bessouno e lou pichot mamèu
Retrasènt l'agroufioun sus un plen poung de nèu;

Es si flanc óupulènt, coungousto de la visto,
Sorgo de voulupta tout-escas entrevisto;

Ce sont ses sourcils tissus en mignons fils de soie, — ses paupières dont le va-et-vient excite ma soif;

Ce sont ses yeux gris versant l'enchantement à pleins rayons, — soulevant dans les cœurs la joie ou l'effroi;

C'est son nez à la ligne, et si fine, et si pure, — ses joues qui ont le velouté des fruits mûrs;

C'est sa bouche empourprée, au rire souverain; — c'est son cou majestueux, corolle de lis blanc;

C'est son épaule souple, un piédestal d'amphore; — son bras arrondi, veiné de bleu à la surface;

C'est sa main suave et moelleuse, au *caresser* si doux, — ses doigts, vierges de bagues, et fins comme un velours;

C'est son torse aux contours faits de courbes mystiques, — dépassant en beauté celui des antiques Vénus;

Ce sont ses mamelles géminées et le petit mamelon, — semblable à une cerise sur une poignée de neige;

Ce sont ses flancs opulents, régal de la vue, — source de voluptés entrevues à peine;

Es sa cambo moulado em'un gaubi divin,
Sa caviho estacant un pèd linget e prim...

Es la car blanco e fermo, e de maubre e d'evòri,
Que canto mies que rèn de ma divo la glòri !...

Glòri pèr la Bèuta, la Jouvènço e l'Amour,
Sus Terro, dins lou Cèu, vuei, deman e toujour !

SAUME II

Dins la sèuvo ufanouso e souto lou cèu blanc,
La naturo a dubèrt li tresor de si flanc;

L'auro adus un perfum de viéuleto e de roso,
Lou bos vèrd s'es nimba de milo clarta roso;

La draio se flouris d'ile e de jaussemin :
Dins l'aire sènte courre un amourous fremin;

Lou fremin a passa dins moun cor que barbèlo,
De lagremo de gau rajon de ma parpello,

E moun cor esmóugu tresano douçamen,
D'un infini bonur, es l'acoumençamen ;

C'est sa jambe moulée avec un art divin, — sa cheville attachant un pied mince et effilé...

C'est la chair blanche et ferme, et de marbre et d'ivoire, — qui chante mieux que tout la gloire de ma déesse!...

Gloire pour la Beauté, la Jeunesse et l'Amour, — sur Terre, dans le Ciel, aujourd'hui, demain et toujours !

PSAUME II

Dans la forêt triomphante et sous le ciel blanc, — la nature a ouvert les trésors de ses flancs ;

La brise apporte un parfum de rose et de violette, — le bois vert s'est nimbé de mille clartés roses ;

La sente se fleurit de lis et de jasmin : — dans l'air, je sens courir un amoureux frémissement;

Le frémissement passe dans mon cœur qui palpite, — des larmes de joie coulent de ma paupière,

Et mon cœur ému tressaille doucement, — d'un infini bonheur, c'est le prélude;

Trespiro lou bonur de tout ço que m'envòuto,
Li rai paradisen giselon de vòuto en vòuto;

Vounvoun d'alo e murmur maridon sis acord,
En cire esbrihaudant se cambion li rai d'or;

Li sentour prenon cors, li flour devènon femo,
Fan un pàli móuvènt li branco fresco e semo;

Li perfum soun pèr Tu, ma rèino de bèuta,
Es pèr Tu que l'aucèu fignolo soun canta;

Li femo-flour que van en lòngui teóurlo,
Aco's la proucessioun que dis ti letanlo;

E lou pàli verdau que cruvèlo lou jour
Vai abriga l'autar dóu sacramen d'amour;

D'aquéu dous sacramen sarai prèire e vitimo,
E m'aneliquarai dins Tu, Tu, moun Autimo!

M'abimarai dins Tus, ié viéurai sènso fin,
Emé lou cor cremant, lou cor d'un serafin;

Te cantarai toustèms, moun regard sus ta fàci,
Dins mi benedicioun e mis acioun de gràci:

Il filtre, le bonheur, à travers tout ce qui m'entoure, — les rayons du paradis jaillissent de toutes parts :

Bourdonnements d'ailes et murmures marient leurs accords, — en cierges éblouissants les rayons d'or se transforment ;

Les senteurs prennent corps, les fleurs deviennent femmes,— elles font un dais mouvant, les branches fraîches et calmes ;

Les parfums sont pour toi, ma reine de beauté, — c'est pour toi que l'oiseau enjolive son chant ;

Les femmes-fleurs qui vont en longues théories, — c'est la procession qui dit tes litanies ;

Et le dais verdoyant qui tamise le jour — abritera l'autel du sacrement d'amour ;

De ce doux sacrement, je serai prêtre et victime, — et je m'anéantirai en Toi, Toi, ma Souveraine!

Je m'abîmerai en Toi, j'y vivrai sans fin, — avec le cœur brûlant, le cœur d'un séraphin ;

Eternellement je te chanterai, mon regard sur ta face, — dans mes bénédictions et mes actions de grâces:

Glòri pèr la Bèuta, la Jouvènço e l'Amour,
Sus Terro, dins lou Cèu, vuei, deman e toujour!

SAUME III

Flour de l'aubespin à l'aubo d'abriéu,
Rebat de la luno au mirau dóu riéu,
Grumo di cascado e nèu di calanco,
Digas-ié qu'es blanco!

Courouno d'arange e velet nouviau,
Preguiero enfantino e cant celestiau,
Gràci di sege an que l'amour empuro,
Digas-ié qu'es puro!

Pibo saludairo au fueiage blanc,
Roure dóu bouscas, abet escalant,
Roucas di nau su qu'i valoun coumando,
Digas-ié qu'es grando!

Bàrri di ciéutat, tourre dóu castèu,
Lume pèr signau quiha sus l'estèu,
Aiglo s'aubourant en pleno lumiero,
Digas-ié qu'es fiero!

Gloire pour la Beauté, la Jeunesse et l'Amour, — sur Terre, dans le Ciel, aujourd'hui, demain et toujours!

PSAUME III

Fleur de l'aubépine à l'aube d'avril, — reflet de la lune au miroir du ruisseau, — écume des cascades et neige des abris élevés, — dites-lui qu'elle est blanche!

Couronne de fleurs d'oranger et voile nuptial, — prière enfantine et chants célestes, — grâce des seize ans qui excite l'amour, — dites-lui qu'elle est pure!

Peuplier salueur au blanc feuillage, — chêne du grand bois, sapin montant toujours, — rocher des hauts sommets qui commande aux vallons, — dites-lui qu'elle est grande!

Remparts des cités, tours du château, — lampe dressée sur l'écueil pour servir de signal, — aigle s'élevant en pleine lumière, — dites-lui qu'elle est fière!

Aureto de mai, cant de roussignòu,
Alo de couloumbo e brut dóu rajòu,
Nis de pimparrin velousso de mousso,
Digas-ié qu'es douço !

Mar dins la calamo o mar en furour,
Desèrt silencious, baus clafi d'ourrour,
Jour ensouleia, niue pleno d'estello,
Digas-ié qu'es bello !

Frucho vermeialo e pan sabourous,
Repaus dóu pacan dins lou bosc oumbrous,
Visto de l'ami quand l'ami lou sono,
Digas-ié qu'es bono !

Cèu blu dóu Miejour sèns nivo o blasin,
Rire di chatouno au tèms di rasin,
Regard dis enfant que dóu mau nous garo,
Digas-ié qu'es claro !

Vènt de lucho aussant li ple d'estendard,
Claroun eigrejant lou pas di sóudard,
Vanc dóu cavalin qu'au coumbat li porto,
Digas-ié qu'es forto !

Brise de mai, chant de rossignol, — aile de colombe et bruit de la cascatelle, — nid de mésange velouté de mousse, — dites-lui qu'elle est douce !

Mer calme ou mer en fureur, — désert silencieux, abîme rempli d'horreur, — jour ensoleillé, nuit pleine d'étoiles, — dites-lui qu'elle est belle !

Fruits vermeils et pain savoureux, — repos du paysan dans les bois ombreux, — vue de l'ami lorsque son ami l'appelle, — dites-lui qu'elle est bonne !

Ciel bleu du Midi sans nuage ni pluie brumeuse, — rire des jeunes filles au temps des raisins, — regard des enfants qui du mal nous éloigne, — dites-lui qu'elle est claire !

Vent de lutte fouettant les plis des étendards, — clairon accélérant le pas des soldats, — élan de la cavalerie qui au combat les entraîne, — dites-lui qu'elle est forte !

Tèmple ounte li diéu se fan adoura,
Autar di fougau, bousquet counsacra,
Inne pietadous, preguiero pressanto,
Digas-ié qu'es santo !

Terro, mar, mountagno, e plano e desèrt,
Planto, flour, aucèu, bestialun cafèr,
De l'eterne Pan, amo renadivo,
Digas-ié qu'es divo !

Glòri pèr la Bèuta, la Jouvènço e l'Amour,
Sus Terro, dins lou Cèu, vuei, deman e toujour !

SAUME IV

Li cant li mai fervènt, li cant que me devoron,
O bello, maugrat iéu, dessus mi labro moron.

Ma bouco fernesis, mai n'en sort ges de soun,
Li cant li mai suau, es dins moun cor que soun ;

Dins moun cor plen de Tu, de Tu, touto armounìo,
De Tu, sourgènt d'amour e font de pouësìo !

Temples où les dieux se font adorer, — autels des foyers, bois consacrés, — hymnes pieux, prières pressantes, — dites-lui qu'elle est sainte !

Terre, mers, montagnes, et plaines, et déserts, — plantes, fleurs, oiseaux, bêtes sauvages, — âme renaissante de l'éternel Pan, — dites-lui qu'elle est déesse !

Gloire pour la Beauté, la Jeunesse et l'Amour, — sur Terre, dans le Ciel, aujourd'hui, demain et toujours !

PSAUME IV

Les chants les plus fervents, les chants qui me dévorent, — ô belle, malgré moi, ils meurent sur mes lèvres.

Ma bouche frémit, mais aucun son n'en jaillit ; — les chants les plus suaves, c'est dans mon cœur qu'ils sont:

Dans mon cœur plein de Toi, de Toi, toute harmonie, — de Toi, source d'amour et fontaine de poésie !

Moun cor es un cristau que miraio ta lus,
Lou fas vibra, quand vos, à lou metre à noun plus ;

E soun tresanamen es pèr iéu un delice,
E siéu pas mai urous que quand cride : Mourisse !

Mouri de toun amour, bello, que sarié dous,
S'aladounc mourissian sus lou cop tóuti dous !

Mai n'en viéure vau mies : sabèn pas se la toumbo
Ravis pas li poutoun à tout ço que ié toumbo,

E se lou darrié mot de noste Paradis
N'es pas, dedins lòu cros, lou verme que lou dis.

Mai dequ'enchau la Mort ! l'Amour es soun vincèire!
Sian segur inmourtau s'à l'Amour poudèn crèire !

Es quand n'aman pas plus e que sian plus aima,
Que la Mort pren poudé de nous abasima,

Car l'Amour es toustèms la sorgo de la vido :
A sèmpre l'espandi, sèmpre l'Amour counvido !

O bello, espandiguen la vido à noste entour,
Ièr fuguèren crea, vuei fuguen creatour ;

Mon cœur est un çristal qui réfléchit ta lumière, — tu le fais vibrer, lorsque tu veux, à l'épuiser ;

Et son tressaillement est un délice pour moi, — et mon suprême bonheur, c'est lorsque je crie : Je meurs !

Mourir de ton amour, belle, qu'il serait doux, — si, en ce moment, nous mourrions ensemble !

Mais en vivre vaut mieux : nous ne savons pas si la tombe — ne ravit pas les baisers à tout ce qui s'y laisse tomber,

Et si le dernier mot de notre Paradis — ce n'est point le ver qui le dit dans la fosse.

Mais qu'importe la Mort ! l'Amour est son vainqueur ! — Nous sommes sûrement immortels si à l'Amour nous pouvons croire !

C'est lorsque nous n'aimons plus ou que nous ne sommes plus aimés, — que la Mort acquiert le pouvoir de nous engloutir,

Car l'Amour est éternellement la source de la vie : — à la répandre toujours, toujours l'Amour invite !

O belle, répandons la vie autour de nous : — hier nous fûmes créés soyons créateurs aujourd'hui ;

Ansin, dins lou bourlis universau dis èstre,
Bello, tout nous amant, de la Mort saren mèstre !

Glòri pèr la Bèuta, la Jouvènço e l'Amour,
Sus Terro, dins lou Cèu, vuei, deman e toujour !

SAUME V

Pièi qu'avèn mescla nòstis amo,
Qu'avèn counfoundu nòsti cor,
De l'espèro, vé, nous aflamo,
Lou rai d'or !

Après li paraulo dounado,
Sian l'un à l'autre pèr toujour !
Dins nòsti vido embessounado,
Plus de plour !

L'Aveni nous durbis sis alo,
Liuen de la terro envoulen-nous,
Gagnen dins li clarta pourpalo,
Lou cèu blous !

Anen destousca dins lis astre,
Au founs di groto de l'azur,
Li nais à rebat d'alabastre
Dòu bonur !

Ainsi, dans la mêlée universelle des êtres, — belle, tout *en nous* aimant, nous maîtriserons la Mort !

Gloire pour la Beauté, la Jeunesse et l'Amour, — sur Terre, *dans* le Ciel, aujourd'hui, demain et toujours !

PSAUME V

Puisque nous avons mêlé nos âmes, — que nous avons confondu nos cœurs, — de l'espoir, vois, ils nous enflamment, — les rayons d'or !

Après les paroles données, — nous sommes l'un à l'autre pour toujours, — dans nos vies géminées, — plus de pleurs !

L'Avenir nous ouvre ses ailes, — loin de la terre envolons-nous, gagnons dans les clartés pourprées, — le ciel bleu !

Allons découvrir dans les astres, — au fond des grottes de l'*azur*, — les sources aux reflets d'albâtre — du bonheur !

Amigo, lis avèn troubado,
Clina subre si relèisset,
Amaisen dounc à grand boucado,
Nosto set !

Beguen sus li labro rousenco,
Pèrlo d'eigagno su' n boutoun,
La bevèndo d'amour divenco,
Li poutoun !

Aro que dedins nòsti veno
Sentèn raja douço frescour,
Sabèn plus ço que soun li peno,
Li doulour !

La terro, emé si treboulèri
N'a sus nautri plus de poudé,
Tenèn la clau de si mistèri,
Dins li det !

L'inmourtalita devistado,
Qu'èro lou bèn tant agradiéu,
Amigo, l'avèn counquistado,
Sian de diéu !

Amie, nous les avons trouvées, — inclinés sur leurs bords, — apaisons à pleine bouche, — notre soif !

Buvons sur l'incarnat des lèvres, — perles de rosée sur un bouton de fleur, — le breuvage d'amour divin, — les baisers !

Maintenant que dans nos veines — nous sentons couler une douce fraîcheur, — nous ne savons plus ce que sont les peines, — les douleurs !

La terre et ses troublantes angoisses — n'a plus sur nous aucun pouvoir, — nous tenons la clef de ses mystères, — dans nos doigts !

L'immortalité entrevue, — qui était le bien si désiré, — amie, nous l'avons conquise, — nous sommes des dieux !

Lou bonur en plen nous inoundo,
Nadan dins de flot de plesi,
La vido es bello, es richo, es moundo....
Gramàci,

Tu, qu'as dubèrt lou tabernacle,
Tu, qu'as ausi nòsti clamour,
Tu, qu'as acoumpli lou miracle,
Tu, l'Amour !

Glòri pèr la Bèuta, la Jouvènço e l'Amour,
Sus Terro, dins lou Cèu, vuei, deman e toujour !

P. CHASSARY.

Le bonheur pleinement nous inonde, — nous nageons dans les flots de plaisir, — la vie est belle, est riche, est parfaite... — Oh ! merci,

Toi, qui as ouvert le tabernacle, — toi, qui as entendu nos clameurs, — toi, qui as accompli le miracle, — toi, l'Amour !

Gloire pour la Beauté, la Jeunesse et l'Amour, — sur Terre, dans le Ciel, aujourd'hui, demain et toujours !

JAC. GOHORII PARIS. DE REBUS GESTIS FRANCORUM LIBER XIII. — LODOICUS XII REX LVI.

(*Suite*)

Ugo fluctuantem aciem, prehensis signiferis suis terga vertentibus, in hostemque conversis, semel necquicquam restituit. Militum mille strages edita, magnus captivorum numerus M. CCC. in castra abductus, relata quindecim militaria signa, exuti utensilibus hostes omnique impedimento et Hispanicis equis ducentis, quorum jacturam Cardoneus graviter tulit. Nec fuit Francis incremento victoria, amisso Grignio et lectissimis equitibus, quinquaginta peditibus fortissimis centum. Elatum Grignii corpus militari pompa, in qua Hispani captivi et relata ab hostibus vexilla feretrum præibant. Iusta sunt etiam reliquis equitibus soluta militariter : at decursiones habitas orationemque funebrem a Petro Summuntio homine diserto (quod quidam recensent), ducis fuisse potius luxuriantis otio nimio, quam muneris bellici satagentis. Cardonius in editum locum (Bubalinæ Moffæ nomen est) sese proripuit, unde mox in Siciliam trajecit ; Moffam inde Aubignius deditione recepit, Locros vi expugnat. Deinde precipitante hieme [**Fol. 52** v°] copias in hiberna dimittit, Arminiacum certiorem facit de victoria. Interea P. Navarrus qui Tarento præerat, vicinus Castellaneto [1], non cessavit oppidanos adversus Francos commovere, præbenteque occasionem Francorum equitum quinquaginta petulantia ; dum lanius, exposito publice venum ariete, vociferatur, eo se a præsidiariis pretioque spoliari, quibus præerat Christophorus Aubrius Raderayus, summisit Navarrus Hispanos, quorum opera effectum est ut nocte intempesta, hora præstituta, ab hospitibus, eodem pœne momento, Franci comprehensi, armis equisque spoliati, oppido ejicerentur. Aubrius tam turpiter ejectus ad Arminiacum ad-

[1] Castellaneti rebellio.

volat, sermoneque acri et vehementi facile persuadet ut ad tam tetrum perfidiæ facinus vindicandum properet. Marius Æquinola et Monferratus contra suadebant Arminiaco ne quid se commoveret, ultionemque in aliud tempus differret. Ipse, si se subducat cum robore exercitus, non defuturum in omnes occasiones intentum Consalvum quin aut Rubos aut Altamuram aut Fogiam properet. Spreto consilio, prorex, ut ira stomachoque exarserat, Castellanetum advolat, XVI millibus nummorum aureorum contemptis quæ cives pro expianda perfidia offerebant, machinis [**Fol. 53**] admotis muri partem sternere occipit: at, arcto adhuc ad irrumpendum loco, quum more impatiens immitteret undique Francos, oppidanis et Hispanis quibus ex ultima rerum desperatione animi acuebantur impigre resistentibus, suos revocat, sperans se viam latiorem eis tormentorum concussu præstiturum. Hæc cogitantem terret Francus eques Mericus Guarnerius, nuntians ni Rubos contendat, actum de Palicio et oppido; eo enim cum totis copiis Consalvum Barolo progressum. Circumsederat Arminiacus Barolum militibus per loca circumsita distributis castris, pro rerum commoditate, non continenter locatis. Intellexit Consalvus Palicium ad Rubos cum C equitibus cataphractis, ccc peditibus stantem, nihil à se obsesso adversi metuentem negligenter stationes et custodias exercere. Distant Rubi. XII. a Barolo. M. passum. Noctu itaque Consalvus equites. ccc. quinque M. peditum (exciverat quot e proximis præsidiis potuerat) summa celeritate educit[1] tormentaque muralia per opportunam regionis planitiem convehit: ejus adventu Franci nihil tale opinantes mirum in modum terrentur. Nec tamen animus Palicio defuit, quamvis imparatus, custodiis male suo munere functis [**Fol. 53** v°] opprimeretur. Hispanus copias in tres partes divisit, ut una pars semper velut integra quiescentibus, aliis pugna fessis, adversus hostem cieretur. Palicius centum equites Francos una cum Amadeo Allobrogo ducebat; Chabaneus, cui Curtono cognomen, cum Arturo Oliverio trecentos pedites, partim e Nerbonensi, partim ex Aquitania, qui ballistis arcuferreis, cum mataribus, hostes vehementer vulnerabant: sed multitudo sensum damni exsu-

[1] Ruborum expugnatio.

perabat. Balistarii ita circumagebantur in orbem, ut novem horis continuis non potuerit Hispanus murum præincidentibus telis subire, donec defensores grando pilarum plumbearum obruit vulneratique sunt, multis cæsis, inter ceteros Palicius, Curtonus et Arturus. Tum Hispani alii per ruinas murorum, alii scalis ascensum parant: quibus Franci acerrime occurunt; se hostes numero superiores velut novam semper aciem paucitati eorumdem Francorum objicientes, multis tormentorum vi necatis, tandem transcendere : ita Rubos Hispani cepere. Ex peditibus omnes aut saucii aut cœsi, equitum quoque major pars plagis afflicta ; duces quatuor capti. Rubos Consalvus militi victori diripiendos dedit: sed medio fere die militem [**Fol. 54**] revocavit quoniam attentari pudicitiam cognovit earum mulierum quæ in templa confugerant. Eas Barolum perductas, non contumeliæ exemptas, sed libidini ducum reservatas, apparuit ; qua expleti, eas tandem emisere. Arminiacus, qui, Merici monitu, Castellaneto relicto, Rubos contendebat ut Palicio opem ferret, instructoque exercitu, metu Hispanicarum insidiarum, incedebat, serum auxilium rebus jam perditis tulit. Ipse, re cognita, fecialem ad Consalvum, captivos, ea quo convenerat mercede, repetitum misit. Is, qui fidem utilitate metiebatur, jusjurandum et Deos pro nihilo habebat, suæ perfidiæ causam pretexuit a Francis inducias violatas, equitesque omnes captivos, præter Palicium et Curtonum, diuturna custodia asservavit ; pedites prius curatos barbaro immanitate ad remos Hispanicæ classis damnavit. Redierat ille Barolum, negligenter observata in Francorum castris ab sciente prorege militari disciplina, missisque inde quinquaginta equitibus cataphractis ad intercipiendam pecuniam quam Tranio afferre nuntiatum erat, quos Italici scriptores profligatos a præsidio Hispanico obviam misso prædicant. Tum Arminiacus perfidiam Castellanetorum identidem frustra accusare quo factum esset ut tardius Rubos veniret. [**Fol. 54 v°**]

Hac occasione captata, Alegrius, vel imperium ejus perosus ut antehac proregis, Carolo regnante, Montpenserii,[1] vel Apulorum sermonibus commotus qui de sordibus et rapinis familiarium ejus querebantur, non cessat Armeniacum figere male

[1] Invectio Allegrii in Arminiacum.

dictis: vir quidem erat eximiæ virtutis, ingentisque spiritus, ad imperandumque magis quam ad obediendum nati; sed hujusmodi ducum contentiones rempublicam frequenter perdidere. Is interesse publicæ Francorum extimationis aiebat proregem ita se gerere, ut urbes, custodem non tyrannum, domus privatæ, hospitem non expilatorem, recepisse viderentur: comitum atque domesticorum ministrorum facta, civibus, sociis, Regi præstare eum oportere; quæstorum etiam adjutorumque reliquorum ne potestate sua ad quæstum aut libidinem abuterentur. Illum ipsum spe prædæ aut pecuniæ amplioris copias ad Castellanetum obstinate retinuisse; nisi oblata ab oppidanis mulcta contentus fuisset, non accisas res Francicas, non Rubos amissos; non Palicium fœdissime desertum oppressumque. In istam belluam hispanicam si consilio procerum usus foret, Barolo inclusam omnem belli molem vertere debuisse: [**Fol. 55**] amisso hoc duce, vires Hispanorum absque ductu et imperio facile collapsuras fuisse. Sic reges ex splendore gentis suæ et cognationis gloria, magis quam militari usu ac prudentia, imperatores exercitum creare; Aubignii hoc munus ex regia Scotorum stirpe orti, jamdudu m assueti neapolitanis bellis, esse debuisse: qui in ea provin ciæ parte quæ ei obtigerat, victoriam erat insignem de Ugone Cardonio expertissimo duce consecutus: ab hoc afflìgi res Francicas, ab illo recreari. Gentem ferocem ingeniique avidi ad pugnam Arminiacum, hac atque illac circumvolitantem, nec dimicandi copiam facientem, emollire: distractam prædæ hosti exponere: sensurum posthac, nimis feriatum militem Francum, cessatione togpere. Omnem vim belli in populationem agrorum versam: latrocinii modo cæcam et fortuitam, non solemnem et consultam militiam esse. Hæc ad Arminiacum delata varie hominem affecere [1]: clam se contumelias opportune Alegrio repositurum dixit, palam hæc effatus: nescire se ubi et a quo integritas sua, vigilantia, equitas ac continentia desideretur: Iminicum Alegrium [**Fol. 55** v°] nullo in sua persona se crimine seditionis obstringere, qui, ante, Monpenserio in eadem regione imperante, pares turbas excitaverit, Helvetios a proregis impe rio distraxerit, perditamque rem

[1] Arminiaci defensio.

Francicam, ut evenit, ejus culpa maluerit quam illius auspiciis victoriam adipisci. Quum nihil reperiat in se quod reprehendat convictorum suorum ant domesticorum ministrorum ant apparitorum facta scrutari, unumquemque eorum excutere, tamquam in hodierna morum corruptela et levitate, non sit aliquando sibi comminuendum, in hac maxime armorum tempestate, inte quæ leges silere perhibentur. Si quis tamen sit qui contra leges quicquam perpetraverit, accuset Alegrius, se lege severe animadversurum. In eum quidem ipsum jure suo uti, si velit, posse, seditionis auctorem, violatorem disciplinæ militaris; cujus munus sit mandata sua capescere, non rationem consiliorum factorumque ab imperatore reposcere. Hæc Nemurii dux, in quo sane fortitudo in armatum hostem, misericordia in victum, fides in socios emicuit. At qua erat morum probitate, qua indole virtutis, si cujus improbitas perversitasque commoverat, facite exardebat ira, et, præter communem Aquitaniæ ulterioris nationi ingenii [**Fol. 56**] asperitatem fervorem que, ipse natura insista iracundia æstuabat quæ quum in uno quoque nostrum reprehendenda sit, maxime in iis vituperari debet quibus auctoritas summis in rebus permissa est: in quibus cum excitatur, ita perstringit aciem rationis ut, aura tum quadam furoris, non consilio feratur.

Ut vero ad Aubignium revertamur, ipse, quum post victum fugatumque Cardonium intellexisset, nova e Sicilia classe ducentos equites graviores cum totidem levibus et duobus. M. peditum, Ferdinando Andrada duce, Rhegium appulisse, et eorum adventus fama crevisse animos Hispanis, qui Hieracem se contulerant ut Terinam redirent, ipse, inquam, eo perrexit et, arce ab hostibus occupata, reliquam oppidi partem vacuam munivit. Inde ut obviam Hispanis advenientibus proficisceretur, Losarium contendit, Illi, commeatus opportunitatem secuti, Semenarie cuncti consederant. Missus erat Præjannes, eques Rhodius, e Provincia, rei maritimæ expertissimus, cum quatuor triremibus Francicis. Qui cum fretum Siculum ingrederetur, de classe Hispanica monitus quæ, Villamarina duce, loca proxima circumibat, a Veneti magistratu impetraverat ut se ab hoste tutaretur: sicque in Hydruntinum portum invectæ sunt. Sed Hispanicis navibus subito in eumdem portum

[**Fol. 56** v°] adnavigantibus Præjannes imparem se sentiens ne quid emolumenti hostes ex sua clade perciperent, milite remigeque educto, naves suas submersit, pedestrique itinere se suosque in tutum recepit : Venetis, qui se spectatores belli hujus se futuros profitebantur, dissimulanter Ferdinando opitulantibus. Jam ver appetebat, quum Ugo Cardonius, reparato in Sicilia [1] collectione trium millium Siculorum exercitu, supervenientibus a Ferdinando quinque armatorum millibus, Rhegium transmisit. Aubignius, etsi rex per literas jussisset, se ut mœnibus munitarum urbium tenerent, neque aleam universi certaminis tentarent, sicque bellum interim protaherent dum vel pax inchoata proficeretur, vel auxilia, quanta opus foret, eis submitteret, nihilominus compellentibus, fatis, quæ nulla humana arte evitari possunt, statuit prælio decernere : quippe vir bellis assuetus qui tot tantasque res suo ductu prospere gesserat, quique meminerat se paucis ante annis, iisdem in locis, cum egregia laude Ferdinandum regem hunc-que ipsum Consalvum acie vicisse. Describunt Franci pugnam hoc modo : Illum Gioia oppido eduxisse agmen tripartitum in campos late patentes ; medium duxisse, alterum Honorato Sanseverino, alterum Alphonso Salernitano commisisse ; Malherbæ peditatum cum machinis bellicis tribuisse. Contra in hostili [**Fol. 56 bis**] exercitu, Ugonem in media acie, Emanuelem Benavidam in dextro cornu, Carnailum in sinistro constituisse ; Antonium Lævam cum veterano pedite Hispano tergo Cardonii adhæsisse ; Aubignius, quum acriter et strenue dimicasset et medium agmen Benavidæ penetrasset, ubi interceptus equoque deturbatus mox suorum cuneo in equum relatus sit, Alphonso tardius opem ferente qui ab Andrada fusus fugatusque sit, Sanseverino nec pugnam quidem tentante, tandem ab hostibus superatum fuisse, ultroque Neapolitano duce fugiente ab Hispanisque abducto. Hoc prœlium aliter Italici memorant : Aubignium suas copias ad Gioie amnem citeriore ripa locasse cum tormentis quatuor, quo trajectu hostes prohiberet ; primum agmen cui Benavida præerat ab ulteriore ripa se ostendisse, Aubigniumque colloquio detenuisse dum reliquæ acies procul flumen transirent ; qua de re moni-

[1] Aubignii clades.

tum Aubignium, raptim incompositoque agmine relictisque tormentis contendisse. Iam exercitus omnis transmissus ad pugnam instructus erat, excepitque nullo ordine cursuque fatigatos temere irruentes. Hispani inde, numero superiores, victores extiterunt : eoque prælio Ambricurtius cum pluribus [**Fol. 56 bis** v°] Francorum ducibus captus : capti etiam aliquot regni proceres : Aubignius ex fuga se Angitulam proripuit. Cardonius celeritate victoriæ usus Angitulam expugnat, Aubignius in arcem configit ubi, machinis licet admotis, diu obsidione tolerata, tandem se dedit. Quidam produnt Iannotum Dumersum et Podenatium, equites Francos, eventum pugnæ adversum in Aubignium retulisse, quod primorum consilio bellum non traxisset copiisque in loca munita reductis, sed mobilis est fortunæ blandientis aura, quæ jam adversa Francis maxime in bello dominatur, ubi multa persæpe incidunt quæ sapientissimis viros provideri nequeunt, quemadmodum optimi gubernatores vim tempestatis, sic illi fortunæ impetum superare non possunt. Narrant in eam rem Copum, Basiliensum medicum, Regi acceptissimum ei memorasse : Cervos [1] e Sicilia in Calabriam transnatantes per æstatem studio pabuli, longo ordine progredi, ita ut omnes capitis onus in antecedentis tergum ad levandum laborem reclinent, primumque undarum vim secantem, ubi defatigatum se sentiret, in postremum locum migrare : ita referre exercitus speciem, in quo Aubignius frontem, Sansevernas, [vel, ut Ferronius, Brignius] [2] tergum regat. Regem vero ad hanc fabulam risu diffluentem [**Fol. 57**] dixisse, non sibi amplius mirum videri si Rhegii cervi disciplina astuque militari pollentes, Gallos crista feroces devicerent ; existimans suos astutias potiu quam aperta vi Calabria Apuliaque depulsos. [Quam ob causam, id ego libentius Consalvo et Antonio Levæ versutis victoribusque, qui ex Sicilia similiter transfretaverant, accommodarem] [3]. Enimvero finis unius mali initium alterius extitit, ubi fortuna vultum secundum obvertit, superantibus semper aliis ab emergentibus malis. Armeniacus, qui Canusii tum erat, ob tristem nun-

[1] Cervorum mira transfetatio.
[2] Addition marginale.
[3] Addition marginale.

tium adversi casus Aubignii, ira incredibili accensus consilium procerum coegit, in quo exquisitis omnium sententiis de reliqua belli ratione cogitaretur. Alii aiebant Regi morem gerendum qui per literas jussisset ne certamine universo decertaretur : adeo se mœnibus Melphii vel alterius ampli oppidi commeatuque affluentis tenerent bellumque, jam viribus impares, sic protaherent, ut Consalvus, dum se inferiorem sensit, sese Baroli continuit ; ubi cum inopia pecuniæ et rei frumentariæ, et pestilentia admirabili erat conflictatus, suosque milites exemplo suo in officio continuerat; advenisse illi nuper bis mille Germanos pedites ab Octaviano Columna conscriptos ; Cardonius victor sese cum eo conjungat ; tantas vires a Francis victis fessisque sustineri amplius non posse. Prorex indole animi ferox ad dimicationem inclinabat : contra [**Fol. 57** v°] sentiens regis jussa absentis pro monitis habenda, se Aubignii clades ab ea non accessisset, re integra illud consilium sequi licuisse : nunc hoste copiis adaucto, annona advena recreato, frustra obnitente Præjanne navarcho cum Iona adulescente, imminuto Franco, tot calamitatibus Rubis, Castellaneti, in Calabria, postremum in Hydruntino agro, acceptis, non posse nisi deteriorem sortem durissimæ obsidionis ac tandem fœdissimæ deditionis exspectari. Clades hæc Hydruntina erat : prorex Consalvum iis subsidiis fretum, majora ansurum, suspicans, Atriæ ducem et Arsium Francum suis cum copiis acciverat; iis, propter P. Navarri proximitatem, collectis viribus iter faciendum erat : Arsius opportunitatem nactus, relicto ut Itali narrant, Atriæ duce, perrexit : is proditus a Rutillianis, a Navarro, qui nuper a Francis defecerat, collatis signis, victus captusque, cæso in acie Antonio patruo fortiter dimicante. Verius est Arminiaci literis Mathæum Aquenianum, qui Conversam obtinebat, rogatum ut se ad Altemuram Arsio conjungeret, literis interceptis a Navarro, corruptoque pecunia Neapolitano tabellario, ad eum perlatis, in insidias incidisse. Quum ergo constituisset ex concilii sententiâ Arminiacus [**Fol. 58**] totis copiis aleam belli extremam experiri, ad eum pervenerant ad Canusium agentem Arsius, Alegrius, Formantius ex pernobili Castillonum familia, Trajanus Carmaniolus, Palicius. Egressus itaque Barolo, septimum post mensem obsidionis, anno MDIII, IX cal. maii,

Consalvus cum robore exercitus, adjunctis sibi Navarro atque Errera Ciriniolam contendit : Arminiacus cum copiis eodem tendit. At Hispanus fossas ibi repertus, virgultis texerat[1], tormenta locis commodis locaverat, exercitum instructum ad pugnandum tenebat. Quum Franci eo adveniunt, vix hora diei supererat ; quæ res movit proregem ut in sequentem diem prælium differri cum majore procerum parte censeret ; ignorare enim situm castrorum quæ oppugnare vellent : sed Alegrius contra ferociter adoriendum confestim hostem aiebat, oblique qui aliter sentirent timiditatis atque ignaviæ arguens ; cui Arminiacus ira percitus : « Age quidem, respondit, quando ita tibi videtur, dimicabo. Vereor tamen ne præclarus hic consultor hodie currenti plus equo quam hastæ confidat. » Itaque aciem ita instruxit ut Arsius secum in dextro cornu esset cum equitatu, Chandius in media cum peditatu, Alegrius extremam duceret : parum abfuit quin hic cum illo digladiaretur, ni Arsius [**Fol. 58** v°] viam permulsisset, addens tanti inter duces certaminis eventum se horrere. Atque ita decretum est ut quum Arminiacus invectus esset in hostem, Chandius e media acie machinas bellicas emitteret. Concurrere principio leves alæ equitum ; hostiles regebat Fabritius Columna. Tormenta dehinc bellica in Francos equites emissa videndi hostis copiam paulisper ademerunt. Helvetii et Aquitani pedites primo impetu Hispanorum peditatum fudere et, ad tormenta usque progressi iisque potiti, pulverem omnem tormentarium incendere : cataphracti, tenebris noctis ingruentibus, in suos ipsi pedites impressionem fecere. Arminiacus in Germanos et sinistræ alæ equites procurrens, ab iis fossis, ne ad eos perveniret, impeditus est : itaque retro agmen fertur, dum locum alium quo irrumperet disquirit, in obvias cohortes delatus, pugnam inter primores ciens, pila plumbea miserabiliter ictus cecidit. Chandius eisdem fossis hærens pilisque inde plumbeis ab Hispano pedite impetitus, dissipatis Helvetiis eodem [**Fol. 59**] loco interfectus est : inde Franci animis concidunt, suis ducibus cæsis, quod hostes ingenti ululatu inclamabant ; cædes tum, non jam pugna erat ; Formantius acriter dimicans captus est ; Alegrius, omen proregis comprobans, effusa fuga sibi

[1] Armeniaci clades.

consuluit ; Arsius, multis hostium necatis, perspecta Alegrii fuga, diris devovens hominis superbiam, qui sua simultate ac vana animi elatione, iniquo tempore et loco, pugnandi causam præbuisset et proregis consilia turbavisset, et ipse Venusiam perfugit. Ille, post varias latitationes Trepaldam, inde Aversam pervenit. Certum est hanc cladem magno imperatoris errore evenisse, cui non reddenda Alegrio ratio, quando pugnandum, quando abstinendum pugna esset. Satis cognoscebat milites fessos viæ labore, flagrantissimo æstu, per quem inulti siti perierant, pugnæ non committendos : non debuerat commoveri libera admonitione clari quidem ducis ad aggrediendum hostem ne oblatam occasionem vincendi amitteret quando non in campo patenti sed fossa cinctum inveniret. Tum aperte primis ordinibus imperandum fuerat (nisi animi moderatione caruisset) vel hodierno more fossoribus rusticanis, ut mutarent frontem castrorum, ut impedimenta constituerent.

(A suivre.)

PÉRIODIQUES

ROMANIA, XXVI, 2.— P. 161. Ph. Lauer. *Louis IV d'Outremer et le fragment d'*Isembart et Gormont. Rapprochement intéressant entre le précieux fragment épique de Bruxelles et certains événements du règne de Louis d'Outre-mer, afin d'en tirer des conséquences pour l'étude de l'élément historique de la chanson de geste.— P. 175. A. Jeanroy. *Etudes sur le cycle de Guillaume d'Orange* (fin).— III. *Notes sur la légende de Vivien* : 1° la légende de Vivien, d'après la *Vie de saint Honorat* et les chansons françaises; 2° rapports des poèmes français entre eux ; 3° le *Covenant Vivien*, d'après les traductions ou imitations étrangères (*Nerbonesi* et *Roman d'Arles*); 4° le *Covenant* primitif, d'après les poèmes français ; 5° conclusion (la légende de Vivien tendait depuis longtemps à se mêler à celle de Guillaume; mais, nulle part, la fusion n'est aussi intime que dans *Aliscans* et dans *Foucon* qui ont, en somme, atteint le même but par des chemins très différents »).— P. 208. J. Ulrich. *Deux traductions en haut engadinois du XVI^e siècle.* Traduction du *Carmen de moribus et civilitate puerorum* de Sulpicius de Veroli (XV^e siècle) et des distiques de Caton.— P. 225. P. Meyer. *Traités en vers provençaux sur l'astrologie et la géomancie.* Ces deux traités sont contenus, ainsi qu'un certain nombre de traités en latin sur les mêmes matières, dans le manuscrit n° 7420 A du fonds latin de la Bibliothèque nationale, qui semble avoir été écrit dans le midi de la France, vers 1332 ou 1333. Le manuscrit est décrit en détail par M. P. Meyer, qui donne des extraits des deux traités provençaux, en particulier les 262 premiers vers du premier et les 358 premiers vers du second. Malgré de nombreuses et ingénieuses corrections, le texte reste obscur en plusieurs endroits.

MÉLANGES.— P. 276. G. Paris. *Fragment du* Vallet a la cote mal taillée. (Deux feuillets trouvés dans une ancienne reliure à Troyes et faisant partie d'un recueil factice, n° 934 des Nouvelles acquisitions françaises de la Bibliothèque nationale. On ne connaissait jusqu'ici ce roman « bibliographique » que par la rédaction développée qui se trouve insérée dans la grande compilation du *Tristan* en prose. — P. 281. C. Salvioni. *Tenser* (confirmation de l'étymologie, proposée par G. Paris = *tens(um)-are*). — P. 282. A. Thomas. *Prov.* mnh= *lat.* mj, mbj (*blastemnhes, chamnhadors, comnhat, lauzemnie, vendemnha*).

COMPTES RENDUS.— P. 284. G. Kœrting, *Neugriechisch und Romanisch* (Ov. Densusianu; conclusions prématurées dans une ques-

tion difficile[1] et qui, d'ailleurs, si elle pique la curiosité, n'offre, dans l'état actuel des études un bien grand intérêt, ni pour la philologie grecque, ni pour la philologie romane).— P. 290. W.-H. Schofield, *Studies on the* Li beaus Cesconus (E. Philipot : recherches approfondies, mais composition décousue et parfois défaut de logique). P. 305. R. Menendez Pidal, *La leyenda de los Infantes de Lara* (A. Morel-Fatio; le livre le plus important qui ait été publié sur l'ancienne épopée castillane depuis la *Poesia heroico-popular castellana* de Mila y Fontanals).— P. 321. *La Divina comedia di Dante Alighieri* a cura di C. Ricci (édition illustrée) (Paget Toynbee : favorable). — P. 322. *Amabile di Continentia,* a cura di A. Cesari (G. Paris; prolixe et peu personnel).

PÉRIODIQUES. — P. 324. *Zeitschrift für romanische Philologie*, XXI, 1 (G. Paris, A. Morel-Fatio. P. Meyer).— P. 328. *Giornale Dantesco*, 1894-6 (Pamet Toygbee : de bons articles, mais d'autres que l'on s'étonne de trouver dans un recueil sérieux).— P. 338. *Bulletin de la Société des anciens textes français*, 1896.— *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* LVII (1896) (P. Meyer).— P. 339. *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne*, 1897 (P. Meyer).— P. 341. *Chronique.* — P. 343. *Livres annoncés sommairement.*

XXVI, 3. — P. 353. G. Paris. *Le Roman de Richard Cœur de Lion.* Le poème anglais intitulé *Richard Coerdelyoun*, si on met à part les additions étrangères à la croisade, est une traduction faite vers la fin du XIII[e] siècle, d'un original anglo-normand perdu, écho de récits qui circulaient autour de l'auteur inconnu et qu'il a ornés de lieux communs épiques et d'anecdotes relatives aux croisades, mais proprement étrangères à Richard. « Son but a été de célébrer en Richard « cœur de lion » le plus redoutable ennemi des Sarrasins, et surtout d'en faire un héros national, qu'on pût mettre à côté ou au-dessus de ceux dont se vantaient les autres peuples et particulièrement les Français. » — P. 394. A. Piaget. *Le livre messire Geoffroi de Charny.* Courte biographie et reproduction, d'après le ms. de Bruxelles, n° 11124, des passages les plus intéressants de ce poème qui contient 1,800 vers divisés en tercets (8 + 8 + 4). Ce sont des conseils assez pessimistes aux jeunes chevaliers qui débutent dans une carrière, dont les côtés pénibles l'ont surtout frappé. — P. 412. A. Thomas. *Etymologies françaises et provençales ;* fr. mod. *afous* : fr. *arcanson;* anc. fr. *aufage;* pr. *arescla, arescle ;* pr. *bacel, baclar ;* fr. *biais ;* fr. *bouillie*, pr. *bolia;* anc. fr. *carroi* (je remercie mon savant collègue d'avoir rectifié la forme *carrei,* que j'avais adop-

[1] Il s'agit de rechercher « jusqu'à quel point le néo-grec et les langues romanes se sont éloignés de l'ancien grec, d'un côté, et du latin de l'autre. »

tée dans mon édition critique du *Roman de Thèbes :* l'origine est, en effet *quadruvium* et non *quadrivium*); anc. fr. *cit*, pr. *ciu; fr.daillot;* pr. *daurezi*; fr. *douve;* fr. *éclairci* pr. *esclarsir;* fr. dialectal *en·ferger*; anc. fr. *enrièvre;* fr. *essaugue*, pre mod. *eissaugo* ; fr. *esseret;* fr. *gourgouran;* fr. *gratte-boesse ;* fr. *jamble ;* anc. fr. *laier ;* fr. *lavignon ;* fr. *manivelle ;* fr. *ostade;* anc. fr. *panechier*; fr. *pannequet*; fr. *parpaing*; fr. *paùforceau*; fr. dialectal *paveilte*; pr. *perna* ; pr. *pernar* ; fr. *perpigner*; fr. dialectal *pie*, « parcelles de l'assolement » (à côté du pr. ancien *peazo*, il aurait fallu citer le rouergat *opezozous* « fondements », *opesà*, fonder, bâtir les fondations », qui confirment l'étymologie *pedare, pedationem*) ; anc. fr. *pleure*, « terrain destiné à être bâti », pr. *pledura* ; anc. fr. *poistron* ; fr. *poliére*; anc. fr. *regon*, pr. *rao* (de l'albigeois *ròu*, « méteil », il convient de rapprocher le moderne *Cóu*, « Cahors » = Cadurcum) ; fr. *travouil*, « dévidoire »; fr. *usine* ; fr. *vilebrequin*. — P. 453· Paget Toynbec. *Dante's seven examples of munificence in the* Convivio (IV, II). L'auteur identifie, avec beaucoup de vraisemblance, parmi les sept types de largesse cités par Dante, le *bon* roi de Castille avec Alphonse VIII (1158-1214), le *bon* comte de Toulouse avec Raymond V (1148-1194) et le *bon* marquis de Montferrat avec Boniface II (1192-1207). Pour Bertran de Born, il fait observer que l'éloge s'adresserait mieux à son protecteur, le jeune roi d'Angleterre Henri II.

Comptes rendus. — P. 461. Ed. Schwan, *Grammatik des Alt-franzœsischen, dritte Auflage, bearbeitet von Dr Behrens* (1re partie) (M. Roques : sérieuses améliorations à un ouvrage qui avait, lors de son apparition, suscité bien des critiques). — P. 462. Fr. Hansen, *Huit dissertations de philologie espagnole* (E. Porebowitz, travail insuffisant au point de vue des résultats, mais utile à cause des nombreux matériaux réunis). — P. 465 *Le Sermon des plaies* publié par H. Ehrismann sermon en vers du XIIIe siécle, consistant en 56 quatrains monorimes, (G. Paris: examen détaillé et corrections nombreuses). — P. 468. *King Ponthus and the Fair Sidone*, edited by. P.— J. Mather (G. Paris: le roman de *Ponthus et Sidoine.* dont le roman anglais est traduit, mériterait de trouver un éditeur).— P. 470. *Deux livres de raison* (1517-1550), publiés par L. de Santi et Aug. Vidal (P. Meyer: l'étude générale sur la situation économique au XVIe siècle est intéressante, quoique prolixe ; les textes proviennent, l'un de Giscaro (Gers), l'autre de Gaillac. Ce dernier ne pourra être utilisé qu'avec précaution, tant par suite des difficultés qu'offre le manuscrit qu'à cause du système de transcription adopté, lequel prête à confusion).

Périodiques. — P. 473. *Revue des langues romanes*, 4e série, t. IX, 5-12, t. X, 1-5 (P. Meyer). — P. 477. *Chroniqve.* — P. 478. *Livres annoncés sommairement.*

BIBLIOGRAPHIE

MONTAIGNE. — **Principaux Chapitres et Extraits des « Essais »** *publiés..... par* A. JEANROY. Paris, *Hachette et C^e^*, 1897. — XXXV — 379 pp. in-16.

Sous ce titre M. A. Jeanroy vient de publier une édition *classique* et *partielle* des « *Essais* ». Les principaux et les plus intéressants chapitres de Montaigne s'y trouvent et les élèves qui voudront les lire ne seront guère arrêtés par des difficultés de langue ou d'orthographe.

M. A. J. a en effet noté et expliqué les tournures ou expressions qui pouvaient arrêter les jeunes lecteurs auxquels ce livre est destiné ; et, en fait d'orthographe, il a pris le sage parti d'habiller le texte de Montaigne à la moderne. On ne saurait trop l'en féliciter : les élèves se rebutent bien assez facilement ; inutile de leur présenter une orthographe bizarrement fantaisiste qui crée pour eux de nouvelles difficultés.

Si d'ailleurs ils sont curieux de connaître l'orthographe de Montaigne, il leur suffira de se référer aux dernières pages du volume ; ils y trouveront un intéressant essai d'édition *critique* d'un chapitre. Ils satisferont ainsi une légitime curiosité et pourront voir sur le vif la charmante négligence avec laquelle Montaigne *compose* ses *Essais* et qui lui permet, à chaque édition nouvelle, d'insérer quelques réflexions ou d'intercaler quelques nouveaux développements.

De toute manière ce dernier chapitre ne sera pas inutile ; il est même une heureuse innovation dans une édition classique.

J. ANGLADE.

CHRONIQUE

Dans l'avant-dernier numéro de la *Revue Historique* (Juillet-Août 1897), M. Jean Guiraud, ancien élève de l'Ecole de Rome, vient de publier un article très intéressant sur l'histoire méridionale : *Saint Dominique et la fondation du monastère de Prouilhe*. Cet article n'est, d'ailleurs, qu'une partie de l'*Introduction* au *Cartulaire de Prouilhe* que l'auteur va faire paraître incessamment. Dans ce *Cartulaire* figureront deux pièces en provençal dont les originaux se trouvent aux Archives municipales de Limoux.

*
* *

Sous ce titre : LOU JUGE DE PAS DE CORCONAS, vient de paraître une intéressante plaquette (Montpellier, Fr. Dezeuze, 1897, 1-26 pp.)

La rapidité de l'action, l'amusante variété des caractères, ne démentent pas le sous-titre de *farcejada*.

Auteur : un anonyme que les lecteurs du journal montpelliérain *La Campana de Magalouna* connaissent bien.

*
* *

M. Flahault, dans une notice sur *la Flore de la vallée de Barcelonnette* (ou de *l'Ubaye*), essaye de faire entrer dans le langage courant de la botanique deux mots provençaux qui sont un usage fréquent dans la langue d'oc ; ce sont les mots *ubac* et *adrech*. Le premier désigne les versants de montagnes exposés au nord, le second ceux qui sont exposés au midi. Voici les raisons qui ont déterminé M. Flahault à faire ce choix :

« A l'avenir nous emploierons ces mots. La nécessité les a créés ; il y a lieu de les adopter dans notre langue scientifique, lorsque le besoin s'en fait sentir : car nos langues nées des littératures urbaines sont trop pauvres pour exprimer une foule d'objets ou de phénomènes naturels » (p. 24) [1].

Comme il serait facile d'emprunter le plus souvent à nos dialectes ou au vocabulaire si touffu du français du moyen âge les mots qui nous sont nécessaires ! Cela vaudrait mieux que de reprendre chez nos voisins des mots habillés à l'anglaise et qui parfois proviennent d'emprunts faits au français, comme c'est le cas pour *interwiever* et *interwiev*.

*
* *

Le *Bulletin de la commission archéologique* de Narbonne (année 1897, 1er semestre) publie, sous la signature de M. J. Sahuc, déjà connu par d'autres publications, des extraits d'un *Livre de raison*, de B. Cabrol, prêtre desservant la paroisse de Riols, près Saint-Pons (1597-1620).

Parmi ces notes écrites en latin, en français ou en languedocien, se trouvent deux ou trois textes intéressants pour l'histoire du dialecte de Saint-Pons : ils ont été édités à part par M. Chabaneau dans l'*Inventaire des Archives Communales de Saint-Pons*, publié par le même M. Sahuc. Ces textes sont un *prône*, un *Epître de Saint-Etienne* et la *Passion* du Christ ; ces deux derniers en vers.

Dans le même bulletin et le suivant (2e semestre 1897) M. A. Blanc continue la publication du *Livre de raison* de Jacme Olivier (Introduction et Pièces justificatives).

J. A.

[1] *Société botanique de France. Session extraordinaire de la haute vallée de l'Ubaye en août* 1897. Notices publiées par le comité local d'organisation. — Montpellier, imp. Serre et Roumégous, 1897, in-8° [60 p. et 9 pl.].

* * *

Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts

PROGRAMME DU CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES A LA SORBONNE EN 1898

Section d'Histoire et de Philologie. — 1° Déterminer les systèmes suivis dans les différentes provinces pour le changement du millésime de l'année de l'ère chrétienne; s'attacher à l'examen des séries d'actes émanés d'une même chancellerie ou d'une même juridiction. Indiquer autant que possible l'époque à laquelle chaque usage a disparu.

2° Etablir la chronologie des fonctionnaires ou dignitaires civils ou eclésiastiques, dont il n'existe pas de listes suffisamment exactes.

Dans ces études, on devrait se préoccuper de l'utilité des listes pour fixer la chronologie des documents dépourvus de date et pour identifier les personnages qui sont simplement indiqués dans les documents par le titre de leurs fonctions. Pour ces recherches, il est recommandé de tenir compte des documents financiers et des lettres de notification adressées aux cours supérieures.

3° Signaler, dans les archives et bibliothèques, les pièces manuscrites ou les imprimés rares qui contiennent des textes inédits ou peu connus de chartes de communes ou de coutumes.

Communiquer, s'il y a lieu, des reproductions photographiques. Mettre, dans tous les cas, à la disposition du Comité une copie du document, collationnée et toute préparée pour l'impression, selon les règles qui ont été prescrites aux correspondants, avec une courte note indiquant la date certaine ou probable du document, les circonstances dans lesquelles il a été rédigé, celles des dispositions qui s'écartent du droit consigné dans les textes analogues de la même région, les noms modernes et la situation des localités mentionnées, etc.

4° Indiquer les archives particulières renfermant des correspondances ou des documents relatifs à l'histoire politique, administrative, diplomatique ou militaire de la France.

5° Indiquer les mesures qui ont pu être prises dans certains départements pour assurer la conservation des minutes notariales et en faciliter les communications demandées en vue de travaux historiques.

6° Rechercher à quelle époque, selon les lieux, les idiomes vulgaires se sont substitués au latin dans la rédaction des documents administratifs.

Dépouiller systématiquement les fonds d'archives appartenant à une localité ou à une circonscription nettement limitée, dans

lesquels on peut constater la substitution de la langue vulgaire au latin, comme comptes administratifs, actes et sentences judiciaires, délibérations municipales, minutes notariales ou autres documents officiels. Etablir à quelle date la substitution s'est opérée dans ces diverses catégories de pièces. Distinguer aussi entre l'emploi de l'idiome local et celui du français, et fixer à quelle date le second a remplacé le premier. Dans les territoires qui ont appartenu successivement à des Etats différents, indiquer la corrélation ou l'absence de corrélation entre les idiomes employés et les régimes politiques.

7° Etudier quels ont été les noms de baptême usités suivant les époques dans une localité ou dans une région ; en donner, autant que possible, la forme exacte ; rechercher quelles peuvent avoir été l'origine et la cause de la vogue plus ou moins longue de ces différents noms.

Dépouiller les registres paroissiaux, les minutes des notaires, les registres des municipalités, les actes d'assemblée, les cadastres, ou tout autre fonds d'archives suffisamment abondant, en établissant, pour chaque époque, la proportion numérique des divers noms, celle des noms simples, doubles et multiples, celle des noms empruntés au patron de la paroisse, aux autres saints du diocèse, au pays lui-même, aux familles princières ou seigneuriales de la région, aux courants d'opinion politique, aux modes littéraires, aux souvenirs patriotiques, Rechercher dans quelle proportion ont été suivis, selon les époques, les divers usages consistant à donner à l'enfant le nom du parrain ou celui de la marraine, celui d'un ascendant, etc. Pour les noms particuliers à une région et peu connus ailleurs, indiquer exactement les formes en langue vulgaire et en latin. Pour les noms pris en dehors de la région, indiquer les différentes modifications de forme et chercher l'origine.

8° Signaler les travaux qui ont été ou peuvent être faits sur les registres paroissiaux antérieurs à l'établissement des registres de l'état civil ; indiquer les mesures prises pour la conservation et le parti qu'on en peut tirer pour l'histoire des familles ou des pays, pour la statistique et pour les autres questions économiques.

On pourrait prendre comme type la publication qui est en cours des registres paroissiaux de trois diocèses bretons.

9° Etudier les origines et l'histoire des anciens ateliers typographiques en France.

Faire connaître les pièces d'archives, mentions historiques ou anciens imprimés qui peuvent jeter un jour nouveau sur la date de l'établissement de l'imprimerie dans chaque ville de France,

sur les migrations des premiers typographes et sur les productions sorties de chaque atelier.

10° Rechercher par quels moyens et dans quelles conditions les livres d'étude ou de lecture courante pouvaient être, sous l'ancien régime, mis à la disposition des personnes qui ne pouvaient pas s'en procurer des exemplaires.

11° Etudier les procédés suivis, sous l'ancien régime, pour l'enseignement de la lecture et de l'écriture.

12° Rechercher les documents relatifs à l'histoire de la marine française.

Dépouiller particulièrement les archives notariales des villes maritimes, les archives des chambres de commerce ou d'autres dépôts pouvant contenir des correspondances et des actes relatifs à la marine royale ou à la marine marchande et privée.

13° Recueillir les renseignements qui peuvent jeter de la lumière sur l'état du théâtre et sur la vie des comédiens en province depuis la Renaissance.

14° Etablir comment se faisait la transmission des correspondances avant le règne de Louis XIV.

15° Etudier comment les nouvelles politiques et autres, de la France et de l'étranger, se répandaient dans les différentes parties du royaume, du XV^e^ au XVII^e^ siècle.

16° Recueillir les indications sur les mesures prises avant le XVIII^e^ siècle pour la construction et l'entretien des routes.

17° Rechercher, d'après un ou plusieurs exemples particuliers, comment furent organisées et comment fonctionnèrent les assemblées municipales établies conformément à l'édit de juin 1787.

18° Etudier les délibérations d'une ou plusieurs municipalités rurales pendant la Révolution, en mettant particulièrement en lumière ce qui intéresse l'histoire générale.

19° Etudier, dans un département, dans un district ou dans une commune, le fonctionnement du gouvernement révolutionnaire institué par la loi du 14 frimaire an II.

20° Etudier, dans un département ou dans un canton, le fonctionnement du régime de la séparation de l'Eglise et de l'Etat sous le Directoire et sous le Consulat jusqu'au Concordat.

(A suivre.)

Le Gérant responsable : P. HAMELIN.

NOTE
SUR LA CORRESPONDANCE DU CARDINAL QUIRINI
A LA BIBLIOTHÈQUE DE BRESCIA

La correspondance du cardinal Quirini est célèbre. Les lettres des correspondants français y sont nombreuses, mais l'importance en est beaucoup moindre que la joie d'y avoir découvert du Fénelon inédit ne l'avait fait croire à M. Valéry. Des trois cent lettres environ dont se compose cette correspondance française, la majeure partie ne contient que des compliments d'apparat ou des remerciements souvent emphatiques sur des envois de livres. L'histoire de l'érudition ne doit s'occuper que des dix-neuf lettres fort savantes de M. de Boze sur les questions de numismatique, et des lettres des bénédictins, Dom Bouquet, D. Devic, D. de Montfaucon, et D. Raverdy, les unes publiées par M. Valéry, les autres destinées sans doute à figurer dans l'édition que prépare M. Stein. Les lettres de Frédéric II, publiées dans *l'Illustrazione Italiana*, et celles de Formey donnent des renseignements sur la situation du catholicisme en Prusse; celles des Noailles et des Torcy, quelques détails biographiques sur ces familles. J'ai transcrit quelques-unes des lettres les plus intéressantes de la correspondance. D'après elles on jugera le reste, et l'on pensera que les dix-huit gros portefeuilles du *Carteggio Quiriniano* sont loin d'être comparables aux collections des lettres de Peiresc, de Huet ou des Bénédictins [1].

Léon G. PÉLISSIER.

[1] Voici la liste des lettres françaises de la bibliothèque Quirinienne. [Cod. E. IV 1 à 14, F. IV 1 à 4]. (Il n'y a que des lettres italiennes ou latines dans le carton E III 8) :

Baluze, une lettre, t. II, n. 6. — Abbé de Bernis, 3 lettres, t. II n. 26. — G. Berthier, supérieur des missions, 8 lettres, t. II, n. 27. — Bignon, 3 lettres, t. III, n. 33. — Boivin, une lettre, t. III, n. 35. — De Boze, 19 lettres, t. III, n. 49. — Dom Bouquet, une lettre, t. III, n. 51. — Bréquigny, une lettre, t. III, n. 55.— Dacier, une lettre, t. VI, n. 1. — Daguesseau, 6 lettres, t. VI, n. 3. — Dom Devic, une lettre, t. VI, n. 11. — Fénelon, 6 lettres, t. VII, n. 10. — Cardinal Fleury, 9 lettres, t. VII, n. 21. — Samuel Formey, 8 lettres t. VII, n. 26 bis. —

I

ELECTION DE DACIER A L'ACADÉMIE. L'ILIADE DE LA MOTTE

(EXTRAIT D'UNE LETTRE DE DACIER, PARIS, 4 FÉVRIER 1714)

Je sens bien, mon Révérend Père, que l'Académie pouvait faire un meilleur choix, mais je ne laisse pas d'être vain du compliment que vous avez la bonté de me faire. Rien ne pourroit estre plus flatteur pour moi que l'estime d'un homme comme vous, qui mérités celle de tout le monde... Ma femme et moi, nous ne doutons point que nous ne puissions passer en Italie pour de grands personnages, si vous daignez parler favorablement de nous.

Enfin l'Iliade de M. de la Motte a paru, avec un discours où il juge d'Homère. Le poème est déjà mort et le discours est encore à l'agonie. Il ne se soutient que dans l'esprit de quelques ignorants pour lesquels il est fort spécieux; mais comme il n'est basti que sur de faux principes déjà souvent rebattus, il ne subsistera pas longtemps. Il est bon qu'on sache en Italie que nous n'approuvons pas en France des projets si insensés et si mal soutenus.

II

LES LOGEMENTS DE BALUZE

(LETTRE DE BALUZE, PARIS, LE 10 FÉVRIER 1714)

J'ai receu, Monsieur, avec le respect et la reconnaissance que je devois, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de

Frédéric II, 6 lettres, t. VI, n. 31. — Fréret, une lettre, t VII, n. 33. — Froullay, 63 lettres, t. VII, n. 34. - P. Marchand, 3 lettres, t. X, n. 12. — Maupertuis, 2 lettres, t. X, n. 23 bis. — Maurepas, 5 lettres, t. X, n. 23 ter. — Montesquieu, une lettre, t. XI, n. 44 bis. — Montfaucon, 8 lettres, t. XI, n. 45. — Cardinal de Noailles, 7 lettres, t. XII, n. 9. — Maréchal de Noailles, 9 lettres, t. XII, n. 10. — Philippe d'Orléans, régent, 2 lettres, t. XII, n. 8. — Quincy, une lettre, t. XIV, n. 2. — Louis Racine, 10 lettres, t. XIV, n. 1 — Don Raverdy, 42 lettres. t. XIV, n. 4. — Renaudot, 15 lettres, t. XIV, n. 10. — Titon du Tillet, 2 lettres, t. XV, n. 15. — Cardinal de Tencin, 31 lettres, t. XV, n. 10. — Marquis de Torcy, 11 lettres, t. XV, n. 20. — Marquise de Torcy, 5 lettres, t. XV, n. 21. — De la Tour, 11 lettres, t. XV, n. 26. — Toureil, une lettre, t. XV, n. 27. — M. de Valois, 2 lettres, t. XVII, n. 2.

m'écrire au sujet de mon retour à Paris. J'ay ressenti comme je le devois cette marque de votre amitié de laquelle je vous remercie de tout mon cœur, vous suppliant de croire que je n'oublierai jamais le bonheur que j'ai eu de vous voir à Orléans.

Pour ce qui est de votre dessein des Annales Ecclésiastiques de l'Estat de Venise, je vous asseure, Monsieur, que je vous communiquerai très volontiers tout ce que j'en trouverai dans mes papiers; mais cela ne peut pas se faire si tost, atendu (*sic*) que je suis logé dans une fort petite maison où mes papiers sont en grand désordre, et je ne puis penser à les débrouiller qu'après que je serai plus au large, ce qui sera après Pasques. Encore ne le pourrai-je pas faire sitost, parce qu'on ne peut me livrer qu'à la Saint-Jean tout le logement dont j'ai besoin. Après cela, je rangerai mes papiers et mes livres. Cependant je vous supplie d'être asseuré que je ne vous oublierai pas, m'estimant bienheureux d'avoir quelque occasion de vous marquer l'estime que je fais de votre personne et de votre amitié. N'en doutez pas, s'il vous plaît, Monsieur, et croyez-moi toujours, etc.

BALUZE.

III

FAUSSE MODESTIE D'HOMME DE LETTRES

(LETTRE DE MONTESQUIEU, CLAYRAC, LE 22 JUIN 1734)

Monseigneur,

La lettre de V. E. m'honore à un tel point que je ne sais comment lui en témoigner ma reconnaissance. Les marques de son estime flattent d'une manière à enorgueillir tous ceux qui les reçoivent; et ceux qui cultivent les lettres sentiront toujours de l'émulation, en voyant qu'Elle les surpasse autant par ses lumières que par l'éclat de sa dignité. Et moi, Monseigneur, qui dans cette carrière ai toujours apporté plus d'envie de réussir que de talent, je me borne presque à admirer le grand savoir et le génie de V. E., et à féliciter nos académies de France du rang distingué que vous y tenez. J'ai l'honneur, etc.

MONTESQUIEU.

IV

CARDINAL DIPLOMATE ET CARDINAL ÉRUDIT

(LETTRE DU CARDINAL FLEURY, MARLY, LE 3 MARS 1733)

Quoique je n'eusse rien de plus agréable que de m'entretenir avec V. E., je suis forcé quelquefois à mettre quelque intervalle dans notre commerce, et j'ai été accablé d'un si grand nombre d'affaires depuis un mois, que je n'ai pu répondre plus tôt à la lettre dont Elle m'a honoré du 5 du mois dernier.

Je suis fâché par toutes sortes d'endroits que le premier pas que vous avez fait dans la carière de la politique n'ait pas été heureux, et je vois que vous ne demandez pas mieux que de chercher querelle au personnage de négociateur pour vous livrer entièrement au penchant que vous avez pour les lettres. Le public y gagnera beaucoup et profitera de vos découvertes et de vos études. M. le duc de Saint-Aignan ne m'a point encore parlé du volume que V. E. lui a remis pour m'envoyer, et que j'attendrai avec impatience. Je l'en remercie de tout mon cœur par avance, et l'épître dédicatoire qui est de votre crû fera regretter que le reste de l'ouvrage n'en soit point aussi; mais j'espère que vous y aurez mis aussi quelques notes de votre façon et qui seront seurement prisées.

V. Em. s'est divertie apparemment en rappellant (*sic*, le souvenir du courier barbu, qui s'ennuie fort à Tours de ne plus courir la poste, mais je n'ai jamais oui dire qu'il ait été jusqu'à Babylone. Il n'y aurait gagné peut être que des coups de batons, et ce n'est pas ce qu'il cherchoit. Je n'ai plus aucune espérance sur la réconciliation de la république de Venise avec le Saint Siège, et l'Italie ni la religion ne peuvent que perdre dans cette division. Je ne regrette point Fréjus, où ma santé n'était pas bonne, mais je regrette fort le repos et la liberté. Vous dirés que c'est la plainte ordinaire de ceux qui sont dans les affaires, et qu'il faut en venir à ce que dit Horace: *ut nemo quam sibi sortem fors tulerit,* etc. Jouissez de votre loisir, dont vous savez proffiter si utilement, et soyez persuadé, s'il v. p., du respect inviolable que je conserverai toute ma vie pour Votre Eminence.

LE CARD. DE FLEURY.

V

LES MANUSCRITS DES COUVENTS GRECS DE SICILE

(EXTRAIT D'UNE LETTRE DE G. BERTHIER, 19 JANVIER 1747)

J'ai ouï dire, Mgr, qu'il y a en Sicile un nombre de monastères du rit grec où se trouvent beaucoup de manuscrits, dont les savants pourraient profiter et qui n'ont point encore été annoncés au public. Il seroit bien digne de V. E. d'étendre jusque-là son zèle. Je ne vois personne qui ne souhaite la découverte de ces richesses antiques, et, si V. E. ne prend cela à cœur, ce sont richesses perdues.

VI

COPIE D'UN MANUSCRIT POUR LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI

(EXTRAIT D'UNE LETTRE DE D'AGUESSEAU, LE 4 OCTOBRE 1767)

[.....] Si V. E. se proposait de faire imprimer à Rome l'ouvrage d'Abulfarage dont il s'agit, avec une bonne traduction, c'est ce qui vaudroit beaucoup mieux. Mais si l'on ne songe point encore à faire ce présent au public, je me flatte que V. E. voudra bien se prester au désir que les savants de ce pays-ci ont de pouvoir trouver à la bibliothèque du Roi la copie fidèle d'un manuscrit si rare et dont le professeur qui me l'a indiqué seroit fort capable d'entreprendre la traduction. Mais comme il ne serait pas juste que le Maronite qui se chargera d'en faire une copie exacte ne reçût aucune récompense de son travail, je supplie V. E. de se faire rendre compte de ce qu'il conviendra de lui donner, et de vouloir bien que j'en sois instruit. Je suis persuadé que le Roy se portera volontiers à faire une si légère dépense pour enrichir son immense bibliothèque. Elle est à présent dans un état bien différent de celui où vous l'avez vue. [.....]

D'AGUESSEAU.

VII

LE CARTÉSIANISME DE LOUIS RACINE. SA VIE DE JEAN RACINE

(FRAGMENTS DE DEUX LETTRES DE L. RACINE)

Monseigneur,

[.....] J'aurais été extrêmement flatté de recevoir votre jugement sur mes principaux ouvrages et particulière-

ment sur le poème de la *Religion*. Mes deux épîtres sur l'âme des bêtes ont rapport à cet ouvrage, à cause de la question de l'âme. Il est certain que si nous en donnons une aux bêtes, elle doit être, en bonne philosophie, telle que la nôtre, c.-à-d. en substance immatérielle, simple, indivisible et par conséquent immortelle. C'est ce que soutient M. le card. de Polignac dans le VII[e] livre de son Anti-Lucrèce, ouvrage qui, après avoir été attendu tant d'années, paroît enfin depuis deux mois, et est sans doute parvenu à V. E. Elle y verra que le card. de Polignac, sans se déclarer cartésien, paraît cependant porté à croire les bêtes de simples machines. Je ne suis point surpris qu'un homme persuadé de ce système ne puisse cependant, sans souffrir, voir déchirer une bête, même odieuse comme une souris. Il n'en est pas moins philosophe, mais il souffre alors machinalement. La ressemblance des ressorts de la machine des bêtes avec la nôtre nous rend par contre-coup compatissans pour la bête qu'on déchire. Le meilleur cartésien peut alors s'écrier : «La pauvre bête !», sans démentir son système. Ainsi je ne vois pas que M. le card. Magalotti ait le droit de triompher de vous pour cette raison. Galilée, quoique persuadé de l'immobilité du soleil, se servoit comme un autre de ces expressions ordinaires : «Le soleil se lève, le soleil se couche.» On n'est philosophe que dans la spéculation. [.....]

16 septembre 1747.

Je ne connais aucune occasion pour faire venir quelque livre de Bresce et y envoyer. Sans cela je prendrois la liberté d'envoyer à V. E. un ouvrage que j'ai fait, en trois volumes, sur les tragédies de mon père et sur la poésie dramatique. Je serais très honoré si cet ouvrage était dans votre bibliothèque. La matière dont il traite lui devroit procurer l'honneur d'être reçu dans la bibliothèque d'Apollon.

M. Heerkens a un grand zèle pour les Muses Latines. Son latin est un peu dur. L'air qu'il respire à Groningue en est la cause.

30 juillet 1752.

VIII

BRÉQUIGNY HELLÉNISTE

(EXTRAIT D'UNE LETTRE DE BRÉQUIGNY, A LA CARTE PRÈS DE TOURS, 18 AVRIL 1753.)

Monseigneur,

[.....] C'est une nouvelle grâce que vous me faites d'agréer les premiers fruits de mon travail sur les anciens orateurs grecs. Je vous en aurais adressé les deux premiers tomes par la voie que V. E. m'indique, si j'en avois été plutôt instruit, mais il y a déjà plusieurs mois qu'ils ont été envoyés à M. de la Bruère, secrétaire de l'ambassade de France à Rome, qui doit vous les faire remettre.

Quoique je m'occupe de la continuation de cet ouvrage, l'on m'a engagé dans un autre plus considérable. C'est une traduction française de Strabon, avec d'amples notes. Ce travail sera de longue haleine, ayant dessein de ne rien négliger pour m'en acquitter le mieux qu'il me sera possible. J'ay commencé par extraire les variantes que fournit le beau manuscrit de Strabon que M. l'abbé Sevin apporta d'Orient, il y a environ vingt cinq ans, qui est à la bibliothèque du Roy à Paris. Je n'en ai encore collationné qu'une partie et j'y ai trouvé de très bonnes lecons.

Tout ce qui intéresse les lettres a droit de vous intéresser, Mgr, c'est à ce titre que j'ose vous entretenir de mes études. L'avantage le plus grand que j'en puisse retirer est celui de vous en faire hommage, et d'avoir cette occasion de vous assurer du très profond respect avec lequel, etc.

IX

LES HISTORIENS DE FRANCE. DISCUSSION D'UN TEXTE DE PAUL DIACRE LES BIENFAITS LITTÉRAIRES DE QUIRINI.

(LETTRE DE DOM BOUQUET. PARIS(CE 22 NOVEMBRE 1753)

Monseigneur,

L'impression de mon neuvième tome de la collection des Historiens de France m'occupe tellement que je ne sais de quel côté me tourner. Depuis que j'ai entrepris cette collec-

tion, j'ai toujours été seul ; je le suis encore, personne ne m'aide. Je suis par conséquent obligé d'amasser mes matériaux, de les préparer pour l'édition, de corriger les fautes d'impression, de faire mes tables ; ce qui emporte tout mon temps et me met hors d'état de m'appliquer à autre chose. Ainsi, Mgr, je supplie V. E. de m'excuser d'avoir tant différé à lui accuser la réception des deux lettres dont elle m'a honoré et à la remercier du présent qu'elle a daigné me faire. J'ai remis les deux exemplaires à leur destination.

J'ai lu avec attention votre dissertation et, j'y ai admiré votre profonde érudition. Je l'ai communiquée à plusieurs savants, qui trouvent que l'argument que les moines de Fleury tirent du passage de Paul Diacre est si triomphant, que les raisons qu'on allègue pour le détruire ne leur paraissent pas solides. Ils portent le même jugement sur les réponses faites aux preuves de Dom Mabillon. Ils avouent cependant, et avec raison, que l'argument tiré de la chronique donnée par Muratori est fort spécieux et forme une vraie difficulté. Mais ils sont persuadés que D. Mabillon n'aurait pas eu beaucoup de peine à se tirer de cette difficulté. « Un auteur, disent-ils, qui vivoit près d'un siècle après Paul Diacre ne peut et ne doit lui être comparé. » D'ailleurs, il est incertain si ce chronographe ne vivait pas au-delà de l'an 883 : car cette pièce ne paroît qu'un fragment de chronique. Ils font là-dessus plusieurs raisonnements, dans lesquels il seroit trop long d'entrer. Pour moi, je vous avouerai qu'en imprimant dans mon neuvième tome la lettre du pape Jean VIII donnée à Troyes en 878, j'ai été extrêmement frappé d'y lire que, non seulement le corps de S. Benoit est à Fleury, mais même que c'est une vérité très manifeste. Je ne comprens pas que l'autorité de votre chronographe, quel qu'il soit, puisse balancer celle de Paul Diacre et du pape Jean, bien loin de les anéantir.

J'ai lu aussi, Mgr, avec un extrême plaisir et avec une grande édification la lettre de V. E. à N. S. P. le pape pour le féliciter sur les nouveaux règlements qu'il vient d'établir pour la congrégation de l'Index. Qu'il vous est glorieux de voir que S. S. n'a fait en cela que d'entrer dans vos vues, et que de suivre vos conseils ! Mais ce qui me remplit d'admiration, c'est votre générosité, votre magnificence, et le désinté-

ressement avec lequel vous offrez de donner les fonds nécessaires pour fournir aux cardinaux et aux consulteurs les exemplaires des livres qu'ils auront à examiner. Et ce qui est plus digne d'admiration, c'est que vous faites ces offres après vous être pour ainsi dire ruiné à réédifier l'église de Saint Alexis, à orner celle de Saint Marc, à décorer celle de Saint Grégoire, enfin à racheter les livres que vous aviez donnés si libéralement à la Bibliothèque Vaticane pour les remettre dans celle que vous avez érigée, fondée et dotée dans votre ville épiscopale. Que de dépenses! mais qu'elles sont utiles à l'Eglise, avantageuses au public, glorieuses à votre mémoire, qui en sera immortalisée!

J'ai l'honneur d'être avec une profonde vénération, Monseigneur, de Votre Eminence, le très humble et très obéissant serviteur.

FR. MARTIN BOUQUET.

Paris, ce 22 novembre 1753.

X

INVITATION A L'ACADÉMIE

(LETTRE NON DATÉE DE TOURREIL)

Ce mercredi au soir.

A demain, mon révendissime, l'assemblée publique du Parnasse françois. Au cas donc que le gros chaud ne vienne pas à bout d'esteindre ou de refroidir la curiosité italienne, daignez de grace, l'illustre frère et vous, avec votre voiture toute preste, m'attendre à deux heures, non de nuit, mais de l'après midy, dans la cour de l'un ou de l'autre, à vostre choix. J'aurai à cette heure l'honneur de recevoir vos ordres; après quoi, revestu du titre de maître des cérémonies, j'irai, sous votre bon plaisir, vous conduire au lieu de l'assemblée et vous y placer.

Tuus, o Reverende Quirine, quid optes
Explorare labor, mihi jussa capessere fas est.

TOURREIL.

J'eusse dit *Reverendissime Quirine,* si cette maudite quantité me l'eust permis : la mesure quelquefois gesne la quantité!

DANS LES BIBLIOTHÈQUES ET LES ARCHIVES
D'ESPAGNE

Les bibliothèques d'Espagne sont en général de merveilleuses forêts vierges. Il est rare que des sentiers y soient tracés. De catalogue, presque jamais. A peine de petits morceaux de carton où les principaux ouvrages sont inscrits. Si, sur une question particulière on veut amasser tous les documents, il faut se décider à un voyage d'aventures à travers les rayons poussiéreux. On s'indigne d'abord. Puis on se console devant des curiosités inattendues qu'une table des matières aurait déflorées. Je recommande ces recherches pleines de surprises aux fureteurs fantaisistes qui aiment à picorer sur les livres comme les abeilles sur les fleurs, et je préviens les gens en quête d'un sujet sérieux qu'il y a ici deux belles œuvres à écrire : La casuistique espagnole et le mysticisme espagnol. Les chapitres en sont disséminés un peu partout. Mais qui les recueillerait n'aurait point à regretter d'avoir gâché son existence. Il n'aurait pas non plus à redouter le surmenage. Si les bibliothécaires sont mal payés, en revanche, ils chôment souvent, et souvent on tombe sur une porte fermée en l'honneur d'un saint ou d'une princesse. Il faut donc se reposer par force, et il ne reste plus qu'à relire ses notes et à en détacher quelques vieilleries amusantes où flotte le parfum de l'Espagne.

A Valladolid. — Les bibliothécaires me sortent leurs plus antiques éditions, leurs textes classiques imprimés au XV^e^ siècle en très beau gothique avec, au début de chaque ouvrage, de grandes lettres d'or fleuries d'arabesques multicolores. Je les contemple avec gravité, comme les reliques d'une châsse. Je comprends les émotions sacrées des bibliophiles, et le regard ému devant un vieil in-folio, tel que l'a peint Mariano Fortuny. Nous lisons tant aujourd'hui et si vite que nous ne cherchons plus à savourer nos livres. Nous avons profané

l'art de l'imprimerie. Nous savons faire les éditions à cinq sous. Nous ne savons plus fondre de nobles caractères et graver de patientes et fines décorations. Quelle saveur aussi à parcourir un manuscrit minutieusement colorié ! On oublie les bienfaits de l'invention de Gutenberg, on se réjouit de rencontrer une œuvre qui ne fut tirée qu'à un seul exemplaire. On éprouve enfin le désir de la possession. Certainement, si mes ancêtres n'avaient pas versé dans mon sang d'honnêtes hérédités, j'aurais essayé de voler à la bibliothèque de Valladolid des Commentaires de l'Apocalypse qui remontent au XII[e] siècle. Il y a un plaisir étrange à deviner dans les images qui les illustrent les premières manifestations du goût espagnol pour le réel et le voyant, ses premiers efforts pour rendre sensibles les vérités de la foi. Avez-vous connu la joie de voir un enfant essayer ses premières courses et poser ses premiers Pourquoi? Un bibliophile l'éprouverait s'il lisait dans une carte de ces Commentaires l'idée primitive qu'on se faisait alors du monde enfant. Adam et Ève dans un cercle vert qui représente le Paradis, et près d'eux le serpent tout droit et tout rouge. Au milieu, des montagnes peintes en violet ou en marron, et des fleuves d'azur bordés de pourpre. Des arbres symboliques s'en détachent qui disent les généalogies des peuples connus. Une des branches porte : Narbona. L'Angleterre est au bas, et, comme le dit mon bibliothécaire, très loin du paradis. On croyait encore que la terre était entourée par l'Océan, car on voit, limitant la carte, un cercle d'un bleu sombre constellé de poissons rouges.

Cette prédilection de l'Espagne pour les couleurs vives et pour la figuration allégorique, je la retrouve encore dans les curiosités postérieures qu'on me dévoile. Religieux ou profanes, tous ses livres l'attestent. Demandez-vous quelque interprétation latine d'un Père de l'Église ? Les lettres du titre sont une mosaïque de couleurs. Des images y représentent des vieillards avec des lions qui représentent à leur tour la puissance de la foi. Voulez-vous parcourir le voyage en Flandre du cardinal infant Ferdinand ? Becano l'écrivit en 1536, et, de toutes les gravures qui illustrent cette expédition, la plus belle montre le prince saisissant par le bras une femme ornée de deux cornes sur la tête et la main posée sur un lion.

Si vous hésitez à comprendre, vous n'avez qu'à lire la légende : Teneo te, Africa. Notre moyen âge a bien connu cette représentation symbolique, mais l'Espagne s'en est plus longtemps servie, et elle lui a donné une couleur originale qu'aujourd'hui encore il est facile de retrouver. L'idéal et le réel se sont sans cesse réunis chez elle, et, si on voulait lui appliquer son procédé favori, il faudrait la peindre sous les traits d'une vierge très pure avec les pieds enfoncés dans le sol.

Dans la Bibliothèque des Indes à Séville. — C'est ici qu'il faudrait chercher l'Espagne héroïque du XVI[e] siècle. On monte un bel escalier de marbre, on entre dans de vastes salles sous des voûtes arrondies. De longues bibliothèques et qui contiennent les plus précieux documents sur l'histoire de la colonisation espagnole. Que de relations de voyages plus extraordinaires que des romans d'aventures! Que de rapports officiels où, sous la poussière entassée, respirent encore les héroïsmes des conquistadores ! Je vois une lettre du licencié Vaca de Castro. Elle est écrite de Panama et datée du 2 mars 1541. Elle indique la place d'un fort. La mer est représentée par les ondulations de quelques lignes surmontées d'un bateau informe et entrelacées de poissons. Les montagnes sont des ronds. La terre est recouverte de pieux élargis au sommet qui figurent des arbres. On croirait que les maisons ont été dessinées par un enfant qui ne savait pas écrire. Cette carte naïve est bien loin des tracés complexes de nos ingénieurs. Sans parler des souvenirs qu'elle éveille, elle a au moins deux avantages: elle a coûté moins cher et rapporté davantage.

A Salamanque. — Dans la grande salle aux élégantes boiseries, sur un vieux fauteuil de cuir rapé, j'ai relu la Diane de Montemayor. Puis, en regardant sur la couverture des tomes poussiéreux, je suis tombé sur les Jardins d'Amour qu'en 1599 Olenix de Sainte-Marthe fit paraître à Paris chez Adrien Perier, en la boutique de Plantin. C'est une Diane aussi qu'aime le héros Selinde, et leurs amours sont une pastorale qui avait d'abord fleuri de ce côté-ci des Pyrénées. De longues dissertations érudites sur la passion surtout et sur la mort, des histoires en vers et en prose, tirées de l'antiquité et des temps modernes. Des fées qui font des discours rimés, un prince de Dannemarch déguisé en chevalier, et sans cesse des

chansons et des énigmes entremêlées. Tous ces personnages parlent la langue de la galanterie la plus abstraite et du plus adorable mauvais goût. « Donc mourons, Seigneur Selinde, se dit le chevalier de même nom, mais avant ouvre les sources de tes yeux, et verse tant de liqueur que ton âme puisse se dissoudre en larmes, sans que tu sois contraint de l'arracher par le fer à vive force. » Heureusement Diane survient et arrête l'épieu mortel. Et le malheureux Sélinde de s'écrier : « N'ai-je assez soupiré et lasché de complaintes ! » On n'est plus étonné quand on a lu Montemayor. On comprend seulement pourquoi le romanesque et la préciosité nous sont venus de l'Espagne.

Que lui doit donc l'Europe? La question fut soulevée à l'Académie de Berlin, et le 26 janvier 1786 l'abbé Denina lut dans l'assemblée publique un long mémoire sur ce sujet. Son discours est écrit en français avec un parti pris curieux de dénigrer la France. On y lit que Descartes n'eut aucune originalité. Son système physique est tout entier tiré de Pereira Gomez, du fameux livre intitulé Antoniana Margarita, et des ouvrages de François Valès. Avant Descartes, le Français Budé n'avait montré que de l'érudition ; le grand homme du temps c'était l'Espagnol Vivès. La poésie française n'est pas mieux traitée. Parmi les troubadours, il n'y avait pas moins de Cátalans et d'Aragonais que de Provençaux et de Limosins. Si plus tard Corneille et Molière ont travaillé avec art, les règles du drame leur venaient des Grecs, et les sujets des Espagnols. Que reste-t-il donc à la France? D'avoir fourni l'Europe de breloques et de boîtes ciselées. « Mais oserait-on prétendre à notre reconnaïssance parce que la frivolité des petits-maîtres, les caprices des filles d'opéra et la dissipation des fermiers et des grands ont rendu l'Europe tributaire de Paris? »

Cette apologie de l'Espagne ne manqua pas de séduire l'amour-propre de Don Juan Pablo Forner. Il songea d'abord à la traduire, mais il fit cette réflexion, fort honorable pour la France si maltraitée, que le français était connu de tous les lettrés et qu'il prendrait une peine inutile. Il se contenta donc d'ajouter au discours de Denina une dissertation sur les gloires de l'Espagne dans l'antiquité et au moyen âge. Et il

en profita pour réfuter les attaques dirigées contre son pays. Voltaire avait écrit : « La liberté de penser est inconnue en Espagne. » Forner lui réplique par cet admirable sophisme : « Oui, si la liberté de penser consiste à renverser les autels sacrés et les sentiments vertueux, nous ne la connaissons point et nous nous en glorifions. » Et là-dessus longue diatribe contre Rousseau, Helvétius, Bayle et surtout Voltaire, « ce grand maître de sophistique et de perversité, qui vécut sans patrie, mourut sans religion, et ne laissa jamais entendre ce qu'il croyait ou ne croyait pas. » Denina en voulait surtout à la France, Forner s'en prend surtout aux philosophes de notre XVIII[e] siècle. L'un est Allemand, et l'autre est Espagnol, c'est-à-dire catholique. Dans la vieille bibliothèque de Salamanque, il est curieux de lire leurs livres modernes où la littérature se discute, en Allemagne avec les aveuglements d'un patriotisme déjà haineux, en Espagne comme une matière de théologie. Depuis un siècle, rien n'a changé.

Dans les archives. — Les vieilles archives d'Espagne sont des trésors merveilleux. La clé ne s'en confie qu'à de rares privilégiés, et il est difficile de se diriger dans l'amas confus de leurs paperasses jaunies. Mais le hasard est quelquefois malin, et il lui arrive de dévoiler, à côté de l'histoire officielle, des aventures piquantes qui ne devaient point passer à la postérité. Je ne veux point trahir ces petits secrets d'Etat ; je veux simplement, comme Chéhérazade, amuser mon insomnie à tirer un conte de deux lettres authentiques.

Il y avait jadis, je ne sais plus quand et je ne me rappelle plus où, une reine belle et sage. Vous n'ignorez pas que toutes les reines sont belles et sages. La mienne l'était cependant plus que les vôtres. Le ciel, malheureusement, ne souriait pas à ses vertus. Le roi était pour elle un excellent époux, comme le sont tous les rois. Mais il ne se portait pas si bien qu'il en avait l'air. Ses conseillers se demandaient avec inquiétude ce que deviendrait le royaume, si son chef mourait sans héritier. Et le fantôme de la guerre civile venait troubler leurs vigilantes délibérations. La reine connaissait leurs craintes, et elle se désolait de n'avoir pas

d'enfant. Que faire ? A qui s'adresser ? Le temps des fées était passé. Mais il restait encore un grand magicien qui jouissait d'une universelle autorité. Il n'avait pas d'armée, et pourtant les rois le redoutaient. Il ne faisait pas d'enchantements, mais il faisait croire aux miracles, et il était aussi puissant qu'un thaumaturge, car il vivait dans le mystère. Désespérée d'attendre, la reine s'adressa à lui. Elle lui dit ses angoisses et les malheurs qui menaçaient son peuple. Elle s'était longuement étudiée, et elle ne voyait rien à se reprocher qui pût justifier son infortune. Comment échapper aux calamités qui épouvantaient ses ministres ? Le grand magicien eut pitié de ses légitimes angoisses. Il lui répondit aussitôt. Sa lettre était empreinte d'une douceur paternelle. Ses conseils s'attendrissaient en consolations. Il parlait du devoir des reines qui doivent parfois sacrifier à l'intérêt de l'Etat jusqu'à leurs sentiments les plus chers. Et il appuyait ses raisonnements sur des formules obscures dont la vertu était merveilleusement efficace. La reine ne comprit pas d'abord toute la lettre. Il y avait des idées bien abstraites pour son cerveau de femme ; et puis le magicien s'était servi d'une langue antique qui avait bien cours partout, mais qu'on ne parlait plus, et que les érudits seuls entendaient à fond. Heureusement la reine connaissait, parmi les conseillers du roi, un jeune gentilhomme qui, disait-on, était aussi savant et habile qu'élégant et aimable. Elle le fit venir et lui montra la lettre du grand magicien. Il la comprit tout de suite. Il lui fallut un peu plus de temps pour l'expliquer, mais il y réussit pleinement, car la reine était très fine, et elle avait le plus vif souci des intérêts de son royaume. Devant tant de bonne volonté, le ciel finit par s'émouvoir. Un jour, le roi dit à l'oreille de ses conseillers quelques mots qui les réjouirent tant qu'ils ne virent plus désormais le fantôme des guerres civiles troubler leurs vigilantes délibérations. Dans quel pays, à quelle époque vivait cette reine ? Décidément, je ne sais plus quand, et je ne me rappelle plus où. En tout cas, ce n'était pas en Espagne, et il y a bien, bien longtemps.

E. MARTINENCHE.

TEXTES ET FRAGMENTS INÉDITS

RELATIFS A L'HISTOIRE DES MŒURS ITALIENNES

(1498-1500)

Tirés des archives d'Italie

Qui explore pendant dix ans en vue d'un travail déterminé des archives riches et peu connues, il est inévitable qu'entre les documents qu'il y note ou qu'il y transcrit, beaucoup se trouvent, après plus mûr examen, inutiles à l'objet propre qu'il poursuivait. Il était sage cependant d'étendre plutôt que limiter ses recherches, et à trop nettement circonscrire, dès l'abord, les alentours et les avenues d'un sujet, n'y a-t-il pas risque de le mutiler ? Ce danger apparaît plus certain encore si les recherches portaient sur des périodes où la vie individuelle a été intense, où chaque homme, pour ainsi dire, a mérité d'avoir son histoire, où le détail des mœurs et les nuances des idées est, en quelque sorte, infini : telle entre toutes la Renaissance. Aussi bien m'est-il arrivé, durant mes recherches dans les archives d'Italie, en croyant ne recueillir d'informations que sur la question très spéciale des relations de Louis XII et de Ludovic Sforza, de récolter des textes intéressants, — mais sans intérêt pour ce sujet même, et que je n'ai pu y faire entrer. Il m'a paru que ces textes, recueillis dans des séries d'archives peu ou point inventoriées, exposées à mille chances de destruction, — si exactement qu'elles soient surveillées, je le sais, — ne devaient pas être absolument rejetés. Il m'a paru que l'histoire des mœurs et de la civilisation, ainsi que la biographie générale, pourrait y trouver d'utiles renseignements, datés le plus souvent de la façon la plus précise par leurs auteurs. J'ai cru convenable de grouper ces textes ou ces fragments de textes dans l'ordre le plus propre à faciliter les recherches, dans l'ordre alphabétique : leur réunion formera ainsi comme un supplément aux dictionnaires

de biographies et d'institutions; je me suis borné à les illustrer de la façon la plus sommaire, car, pour la plupart, ils s'entendent d'eux-mêmes.

L.-G. PÉLISSIER.

ALBRET (Charlotte d'). Nouvelle de son mariage donnée par Tosinghi, ambassadeur florentin : (Florence, A. d. S., *Lettere agli X di Balia*, fol. 214.) Fecesi lo sposalitio di madonna Ciarlotta, come scripsi era ordinato; e li oratori Saonesi se ne tornino in drieto. »

ALÈGRE (Yves d'). — Lettre de remerciement à la Seigneurie de Florence pour un cadeau, pendant le siège d'Imola, 4 décembre 1499. (Florence, A. d. S., Lettere Esterne, reg. 40).

Messeigneurs, je me recommande à vous, mais cest du meilleur cueur que faire puis, et vous mercye le présent que m'avez envoyé par Philippe Lorin, combien que je ne lay encores desservy; mais en tout ce que je vous pourrai faire servisse, je my employeray de tout mon povoir. Jay dit audit Philippe ce que il me semble que vous devez faire pour le meilheur, et, comme il me semble, pour votre plus grand proffit. Vous le croirez et y ferez comme il vous semblera pour le meilheur; et sur ce, Messeigneurs, je prye Dieu qu'il vous doint ce que plus desirez.

Escript à Ymolle le IV[e] de decembre.

Celuy quy est tout vostre

ALEGRE.

AMBASSADE VÉNITIENNE EN FRANCE.— (Saliceti à Ascanio Sforza, 27 août 1498. Milan, A. d. S., Carteg. Gen).

Lo oratore fiorentino dice havere aviso come li ambasciatori Veneti in Franza sono stati grandemente acharezati dal Re; e che la M.ta sua li ha dicto de voler essere de medesimo animo cum loro circa le cose de Italia, e li ha recerchato che lo vogliano chiarire, che facendo epsa M.ta impresa contra il stato de Milano, quello che loro Venetiani sono per fare in tale caso.

AMBASSADEURS ITALIENS EN 1498. — En avril 1498, Marchesino Stanga et Fr. Casati, à Naples; Brognolo, à Milan (7 février, 13 avril 1499); Saliceti, à Rome, (2 avril 1498); Fontana, à Gênes, le 12 avril 1498; Tom. Tornielli à Lucques, 8 avril 1498; amb. impérial renvoyé de Sienne (15 juin 1498). Marco Bevatiano (ou Bevazam), secrétaire vénitien à Gênes, 1498; Giulio Cattaneo, milanais en mission à Sienne, mai 1498; évêque de Concordia, ambass. pontifical en Alle-

magne, à Fribourg, 3 juillet 1498; Tornielli arrive à Rome (2 mai 1498); Stanga retourne à Naples (2 mai 1498); amb. de Berne à Lud. Sforza au sujet de certaines vallées alpestres, juin 1498; mission de Cattaneo « in Germania apud tres ligas »; ambassadeurs de Naples en France (Modène, B 13. Costabili au duc de Ferrare, 15octobre 1498: « Da Napoli se ha essere partito il camerlengo del Re Federico et uno altro zentilhomo per andare in Franza, ambassatori de sua Maesta e che passarano per Milano. »; du roi d'Angleterre à Maximilien (Raimundi, 8 décembre 1498) (Milan, *Pot. Est. Inghilterra*). — A Bologne, les ambassadeurs des puissances qui traversaient la ville étaient logés gracieusement dans les diverses auberges, et leurs dépenses payées ensuite par l'Etat aux hôteliers. Voici à ce sujet divers mandements de Cesare Nacci en 1500 (Bologne, Mandatorum XX, fol. 20o et 199):

Cæsar de Nacciis, ep^{s} Amerinus, Bonon. Iocumtenens.

Mandamus tibi viro speciali Fco de Casali, comunis Bononiensis thesaurario, quatenus de pecuniis extraordinariis camere predicte dar et solvi facias libras nonagintaduas bon. Gregorio, hospiti ad insigne Leonis in civitate Bononie, pro expensis per eum diversis diebus et mensibus hoc anno in hoc hospitio factis insfracriptis oratoribus qui per hanc civitatem transierunt:

Mco Dno, Dno da la Nave, oratori Christianissimi Dni regis Francie, qui Florentiam et Romam ivit et postea in Franciam rediit.

Mco D. P. Soderino, oratori D.D. Florentinorum, qui Mediolanum ivit.

Mco Dno Joanni Monbruno, qui Romam ivit.

Mco D.D. de Grammont, guasconi, qui Romam ivit.

Mco D.D. de Congresom, oratori regio, qui rediit in Franciam, et (*sic*) M. Mauro de Gualengo, oratori regine Britannie et regis Francis, qui in Franciam rediit,..... videlicet libras. 92. Datum Bononie, die 28 aug. 1500.

On paye à M. Cavazoni, hôtelier « al Capello », pour les dépenses « de quibusdam ex familia D. Alegre » quarante livres le 29 décembre 1500; à « Comino Jacobi mantuano », pour les dépenses de M. de Trans, 179 livres et 14 sous; à Léonard, hôtelier « al montone », pour les gens de M. de Trans, 85 livres le 25 décembre 1500; pour les gens de M. d'Aubigny « al montone » 31 livres, « al Leone » 26 livres.

Angleterre. — Paix franco-anglaise de 1498; ambassade de Somerset en France :

« Como el Re de Anguilterra havea mandato li per suo ambaxatore M. Joanne de Sombrest, suo primo cambelano, el quale al 14 del pre-

sente ha giurato a Nostra Dama de Paris el tractato de pace, quale era fra el Re suo e lo quondam Re Karlo, e similmente el presente Re ha giurato al conspecto de tutto el mondo.»

(Filippo Valperga, Turin, 18 juillet 1498. Milan, A. d. S., *Carteg. gener.*)

ANNE DE BRETAGNE. — Bruits divers de son mariage répandus en 1498. (Pirovani à Lud. Sforza, 15 août 1498, Milan, *ibid.*, *Pot. Est. Savoia.*)

« L'aviso participato per lo thexorero che la regina veghia havesse esser data ad uno signor Bertone, cum torre el re mad. Margherita, procede dal cardinale Gurcense. E, per havere dapoi M. J. J. publicato como epso Re sponsara epsa regina vegia *per verba de presente*, fa credere che Gurcense se fosse insomniato o imaginato quella novella de sua fantasia, e poso el somnio existimato che la cosa fusse facta.

ARAGON (Isabelle d') malade en juin 1498 (*Cart. gen.*).

ARRESTATIONS POLITIQUES. — Un maître d'hôtel de C. Borgia, arrêté à Plaisance (juillet 95), relâché par ordre de Lud. Sforza, (Flor., *Lett. Esterne*, reg. 37). Giorgio Brognolo, arrêté à la demande du marquis de Mantoue par le duc d'Urbin (27 janv. 1500) et détenu à Sinigaglia ; le marquis le demande pour « l'examiner » (Mantoue, Arch. Gonzaga, *Copial* 165) ; arrestation d'un courrier envoyé par Trivulce à Venise, 15 février 1500 (Arch. Gonzaga, Malatesti au marquis).

« Se è dicto che è stato preso uno che portava una lettera del signor J. Jacomo a la Signoria de Venezia, come li voleva dare el chastello de Milano, e che questa tal lettera è stata mandata al Re de Franza. Tum io non lo inteso de locho autentico. »

AUDIENCE DE CONGÉ DE L'AMBASSADEUR LIPPOMANO. — Florence, A. d. S. Lettere estere, reg. XXXVII, fol. 22, Milan, 28 juillet 1499.

Di poi ci dixe che ala partita de questo Veneto, li volea dare commissione per referire a quella Signoria, e ne havea facto certa boja scripta, laquale volea vedessimo per consultare se stava bene, e qual fussi meglio parlave a bocca o dare in scriptis. La substantia dicea essere come se meravigliava delli modi e moti de quella Signoria.

BAGLIONE (Simonetto), marié à une fille de Fiordelixia (18 février 1498]. (Donato de Preti au marquis de Mantoue, E, XIX, 3.)

BARBAVARA (Scipion) s'excuse d'avoir montré son rapport sur un procès entre B. Morexino et les gens de Cottignola à ce Morexino,

avant de l'avoir soumis à Ludovic Sforza (3 avril 1498) (Milan, *Carteg. Gen.*).

Bessarion.— Autographe en grec, au revers d'une lettre de Pierre de Médicis, dans Racc. Podocataro, X, 174, fol. 99.

Borgia (Béatrice de). — Une lettre d'elle « ex urbe Valencie, nono septembris anno MCCCCLXXXII, » signée « indigna cermana e serventa », dans la collection Podocataro X, 174, fol. 166.

Borgia (Lucrèce). — Naissance de l'*infans romanus*, annoncée à la marquise de Mantoue par J. Lucidus, 5 nov. 1499. La dernière phrase est une allusion peu déguisée à Alexandre VI.

« Madonna Lucrecia, figlia del papa, al secundo de questo hebbe uno bello filiolo maschio. Ne fu fatto festa asai per *per quelli che li hanno interesse.*

Brasca (Herasmo) date une lettre de Milan, le 18 juin 1498 ; lettre de Lud. Sforza à Brasca au sujet des relations diplomatiques franco-milanaises et du mariage du comte de Pavie, 15 mai 1498. V. Raimundi et Sforza (Massimilliano).

Calabria (Cristoforo da), castellan de Trejo [auj. Trezzo] (D. de Pretis au marquis de Mantoue. Mantoue., A. Gonz , XIX, 3.)

Chasse. Ludovic Sforza au cardinal Hippolyte d'Este, 8 octobre 1498. (Milan, A. d. S,. Carteg. Gener.)

Reverendissime in Christo pater et ill. Dne Cognate, et pater nobis optime.

Stando noi in expectatione de intendere che la V. R^ma^ S^ria^ havesse facto qualche belle caze, e pigliato o orsi o altre salvaticine de quelle montagne, sono sopragionte le sue lettere, per lequale ne ha significato non havere hieri atteso ad fare caza alcuna, ma essere andata ad vedere messa al Monte, dove dal arciprete è stata recevuta honorevolmente, et oggi voleva andare ad accompagnare el conte de Brebia. Per laqual cosa ne pare che la S.ria V. R. habia convertiti li pensieri de le caze in pasti et conviti. Pur non cessaremo de stare in expectatione de essere avisati che habia facto tale caza e presa, che habia supplito ad quello non ha possuto fara fin ad qui. Mediolani VIII oct. 1498.

Chevaux. Ludovic Sforza et la noblesse milanaise achètent des chevaux de guerre en Flandre. Le 16 décembre 1498, le duc adresse à l'archiduc Philippe d'Autriche une lettre de recommandation pour

Francesco de Annono : « Si cum istuc mittamus Franciscum de Annono, ex officialibus stabuli nostri, nonnullos equos ex illius [Ex. V.re] dominio adducturum ad nos... » Même lettre de recommandation pour l'empereur, dans laquelle il est spécifié qu'il s'agit de « nonnullos equos militares ex partibus Flandriæ. » Le 8 décembre précédent, il avait donné des lettres de recommandation analogues pour Hermann de Busdaël (?), envoyé en Flandre pour le même motif par Antonio-Maria Pallavicini (Milan, *Carteg. Gen.*).

CHIROA (Ambrosio da), orfèvre. Lettre de B. Bresciani, ambassadeur ferrarais, au sujet de vases d'argent que lui commande le duc de Ferrare (21 nov. 1499). Modène, A. d. S. B. 13.

COLOMB (Christophe). (Milan, A. d. S., *Pot. Est. Spagna*, 1...—1500) « Summario de lettere de Hispania del 23 junii fino al 4 giulio 1498»: Como se intende Colombo, quale scoprise le insule, essere smontato in Cadice et havere portato bona quantita de oro, del quale ne ha trovato una vena.

CONSEILS SECRET ET DE JUSTICE DE MILAN. Il y a assez peu de documents sur leur organisation intérieure. Les lettres ci-dessous de Filippo de' Conti à Ludovic Sforza fournissent d'utiles indications sur le roulement des conseillers en service et le choix de leurs présidents. On voit qu'à Lud. Sforza était réservé le droit d'élire le *prieur* du conseil secret et l'*assistant* au conseil de justice. (Milan, A. d. S., carteg. gener.)

Ill. mo et ex. mo s.re mio singularissimo

Per essere la fine del presente mese, nel quale la E. V., secundo la dispositione de soi ordini, ha ad elegere il Priore al consiglio secreto e lo Assistente al consiglio de justicia, gli mando quelli se trovano residenti al presente, secundo la commissione ho da Quella de fare ogni mese. E perche M. Jo-Francesco Marliano, ad chi tocharia il priorato, è occupato per la magiore parte alla provisione de la peste, e M. Jo-Antonio da la Rocheta ancora non è ritornato, quamvis se dica debia venire ogni giorno, e M. Jo-Francesco Malatesta è andato ad Mantoa, e M. Scipione è tutto doglioso de podagra e dubita de restare ad casa, benche de presente cosi doglioso è diligente: permodo che il numero resta diminuito. Recordo fidelmente alla S. V. che seria se non bene soprasedere del assistente al consiglio de justicia, donec ritornarano li absenti, et alhora se potra ritornare al ordine de V. Ex. Alla quale di continuo me ricommando.

Mediolani XXV Augusti 1498.

Monsignore de Tortona fu priore del proximo mese d'aprile et assistente del mese de zugno.

M. Gio. Andrea Cagnola fu electo priore del mese de giulio e assistente il mese de marzo proximo.

M. Scipione è priore questo mese presente, et è stato assistente il mese de giulio passato.

M. Gio. Franc. Marliano fece il priorate l'anno passato del mese de giulio, e fu assistente il mese de febraio passato.

M. Antonio Stanga fu priore lanno passato de decembre, et assistente il mese de zenaro proximo.

M. Francesco Sophia fu priore il mese de marzo et ancora non è stato assistente.

Lassando adonco M. Gio. Francesco Marliano per la occupatione de la peste, lo priorato spectara ad M. Antonio Stanga e la assistentia a M. Francesco Sophia.

Servus Philippus de Comite.

Ill.mo et ex.mo s.re mio singularissimo.

Perche insta il tempo de elegere il priore al senato secreto e l'assistente al senato de justicia, secundo li ordini de la E. V., io per il debito de loffitio mio, adviso quella che M. Scipione Barbavara è ancora absente, M. Gio. Antonio da la Rocheta et M. Gio-Franc. Marliano per infirmita impediti non vengano al consiglio. Restano M. Gio. Andrea Cagnola, M. Gio. Francisco Malatesta, M. Antonio Stanga, e M. Francisco Sophia, quali frequentano il senato oltra il Rev. M.gre Beltrando, quale glie assai diligente. Per ordine tocharia il priorata ad M. Francisco Sophia, e l'assistentia ad M. Antonio Stanga. Circa la electione del asistente, la Ex. Vra potea havere quello rispecto gli parera al pocho numero de li consiglieri quali di presenti se ritrovano al senato.

Alla quale de continuo me recommando.

Mediolani 26 octobris 1498.

Servus Philippus de Comite.

Conseil d'état de Ludovic Sforza.— Une séance décrite par Costabili, le 16 août 1499 (Mod. B. 13.)

Essendo hogi andato in castello a lhora consueta che li solemo andare nui oratori, trovai ne la capella, dove se sole congregare el consiglio, che Mgr vicecancellario Rmo et il Cardinale nostro Rev^mo, con lo oratore cesareo, se facevano legere da li secretarii alchune lettere. Da laltro canto de la capella, era il sig. duca cum li deputati a fare facende, et havendo io ne lo intrare de dicta capella facte le debite reverentie me rethirai ad un altro cantone, aspectando me fosse dicto

quello havesse a fare; e poi che li fui stato per bono spacio, el signor duca me fece dire che io andasse ad oldire legere le lettere che se legevano a li R^mi M^ri sopradicti.

COSTUMES. — Galéas Visconti reçoit du duc à son départ pour son ambassade de Suisse des étoffes et vêtements pour faire des cadeaux. (Costabili au duc de Ferrare, 20 juin 1499. Mod. A. d. S., B. 14.)

Li ha vestiti 40 homini tutti in una livrea de panno nigro et ha sei camereri chel manda cum se. Li ha donato oltra li panni negri sei robe di veluto nigro et a Sua M.cia, tra veludi, dalmasci e rasi negri, ge ha donato per farse otto robe longe et autorita de donarle como a lei piace.

DANTE. — Vimercati, ambassadeur milanais à Florence, parle à Ludovic Sforza le 8 janvier 1499, d'un « frate di san Francesco chi legeva Dante. »

DETTES DES MÉDICIS.— Un d'Amboise, M. de Revel, frère de Chaumont, était leur créancier. Chaumont écrit à ce sujet à la Républiblique florentine: (Florence, Arch. d. St., *Lettere Esterne*, reg. 40, fol. 56.)

Messeigneurs et excellente Seigneurie, le présent porteur Edouard, valet de chambre du Roy, a charge dudit seigneur à vous parler de ce qu'est deu à mon frère M. de Revel de ceulx de Médicis, dont et de quoi plusieurs fois en a esté parlhé par Mons. le Cardinal à vos ambassadeurs, et en a eté envoyé devers vous; tellement la matière est assez ouverte et entendue, et pour ce, messieurs, je vous prie tant comme je puis, que si desirez faire plaisir à M. le Cardinal et nous, en obtempérant à la requeste du roy, nous vueillez faire telle et briefve expédition que ayons à congnoistre que nous voulez preffèrer aux autres en pareil cas. Et ce faisant, nous ferez ung très grand plaisir, lequel de ma part je mectroi..... envers la Seigneurie et toute votre nation.

Messieurs je prie adieu qui vous doint bonne vie et longue. A Millan, le XII^e de janvier.....

Le tout votre,
D'AMBOYSE.

EMPRUNTS DE MAXIMILIEN. — Lettre de Cheregati à Alexandre VI, 18 mai 1499, (Venise, Bibl. Marciana, class. XIV, cod. G., fol. 48 v°.)

Eadem civitas Argentinensis hujus belli causa mutuavit Cæsari, priusquam inde discederet, XII milia florenorum datis fidejussoribus de restituendo. Misit etiam auxiliarem manum ad quingentos pedites

et ducentos equites cum undecim vehiculis colubrinarum, et duobus munitionum, quibus in itinere occurri.

Ulme die XVIII maii M° CCCCXCIX

Stis V. humillimus servulus L. Concordien.

ETUDIANTS DE PAVIE. — Récit d'une rixe entre des étudiants et un Milanais. Elle fut suivie d'une tentative de réconciliation que les exigences de l'une des parties empêchèrent d'aboutir. (Milan, A. d. S. Carteg. Gener.)

Ill.mo et Ex.mo S re. mio collen. mo.

Scrivendome a V. Ex. per lettere sue da 16 del presente che vogli comandare ad li infrascripti scolari che ritornano ad epsa, perche essendoli venuti a li di passati sono partiti senza havere parlato ad quella, io ho mandato per loro per fargli el comandamento secondo la dispositione de le lettere sue. Et è venuto lo abbate de la natione Piasentina ad affirmarmi che tuti quelli quali desidera la Sig. V. che ritornano ad epsa, sono absenti, e che partirono da Milano a li dì passati senza parlare a la V. Ex.; jactandossi lo adversario suo, ad instantia de chi erano domandati che li faria stare li duy mesi sopra l'hostaria, che non poteriano havere audientia de la V. Ex.; essendo più stato li qualchi zorni, et essendo inhabili ad comportare la spesa de starli sopra l'hostaria, gli parve potere partire e tanto più justificatamente perche pare che Aluysio Varesino gli dicesse che se potevano ritornare ad casa ad pratichare la pace, perche la E. V. ne saria contenta; et existimando io che la causa per laquale la V. Ex. li domandò a ley sia per qualche querella che gli ha facto Zo. Ambrosio Reyna, Milanese, per certa diffefentia quale è stata fra uno suo cusino e questi Piasentini, io non ommettero de significare alla V. Ex. quello è successo in questa causa adfin che cognosca che Zo. Ambrosio ha errato in fastidire la S. V. de cose allaquale era per applicare optimo remedio. Venne a di passati ad dolerse Zo. Ambrosio Reyna, mercadante milanese, che alcuni scolari piasentini havevano facto certo insulto contro suo cusino; et io che scio che honesto è de intendere le rasone de ambe le parte per potere fare dricto giudicio, chiamati a une questi Piasentini, et inteso quello che luna e laltra parte disse in questa materia, tandem mi pare de cavare in effecto che uno scolare piasentino percosse quello cusino de Zo. Ambrosio de uno boffeto; per vendetta del quale, fù dal canto de quello cusino de Zo. Ambrosio batuto ne la testa uno saxo ad uno depsi scolari piasentini, e rotto uno occhio. Li quali essendo corsi in casa, ne usciteno duy cum le spale (*sic*); da li quali non reusci pero altro scandalo. Io, inteso la cosa de quale sorte era, e chel delicto era pare per esser seguita offesa dal uno e l'altro canto, mi dede loco de reconciliari insieme, et Zo. Ambrosio

mi lassò in speranza de far succedere questa reconciliatione, et uno altro quale era cum lui concluse de venire ad parlare al patre del offeso primo. Io tenendo per firmo che dovesse ritornare cum la resolutione chel patre dovesse condescendere allo pace, me ripossay in lo promesso suo. Et essendo epso venuto a Milano, si como io credeva chel dovesse disponere el patre del cusino suo ad la reconciliatione, mi pare sii doluto cum la V. Ex., non havendo havuto suspecto de darli fastidio de questa cosa e graveza ad me che non habii proveduto al caso; perche, quando si fosse monstrato si alieno como se monstrò disposito alla pace, non saria mancato de fara justicia dove accordo non havesse havuto loco. Elche mi è parso notificare alla V. Ex.tia, accioche intenda chio non ero per mancare de provedere a questo caso, como non mancaro ad tute laltre cose spectarano al officio e debito mio et ad epso me racomando.

Dat. Papie. die 18 Junii 1499.

D. Xenophon.
D. Aluysius, presbiter. Mag.r Marsilius.
Mag. r Dionisius.
Magister Nicolaus.

Ex. V. F. mus Servitor.
Antonius Carazolus.
In manibus M.ci D. B. Chalchi. cito.

Suscription : Ill mo principi et ex. mo D.no Dno meo collen. mo D.duci Mli Mli

Cette lettre, qui révèle l'identité des personnages ci-dessus désignés et les motifs tout privés et scolaires de leur appel à Milan, montre que j'ai eu tort de croire d'après un autre document que ces gens étaient des ôtages politiques. (*Louis XII et Ludovic Sforza*, tome 1, p. 445).

Exigences d'employés milanais. — (Milan, Arch. d. St., *Carteg generale*)

Ill.mo sig.re nostro,

Havemo facto expedire de landata de uno mese li doi trombeti che ne ha scripto la Ex.tia v.ra, ma dicono non volersi partire se non hano li denari de una pagha. Fin qui sono pagati de quanto debeno havere, e quando accadeva per lo passato farli cavalcare per simile occorentie, non gli era solito esser dato andata alcuna, essendo pagati de la provisione et hora non li basta landata che voleno ancora el servitio inante tracto, delche ne parso darne aviso a la Ex.tia v.ra. M.li, die 17 octobr. 1498. E. I. D. V. Servitores deputati rei pecuniarie

Suscription : Ill.mo et ex mo principi Dno nro. Singular mo Dno Ludovico M^a. Sfortiæ-Anglo duci Mediolani. R[a]c.

Faillite. — Dans une lettre du 11 février 1499 à Lud. Sforza (Milan, Pot. Est. *Venezia*), Latuada donne d'importants détails sur les origines de la faillite et sur la liquidation de la banque Garzoni, qui déposa son bilan le 31 janvier 1499 :

Del fallire dello bancho di Garzoni, che fo al ultimo del passato, ne è stato causa principalemente le guerre da la venuta del Re di Franza in qua ; perchè avendo esso bancho dinari assai de depositi, sono tutti stati levati per metterli a Montenovo, parendo alle brigate chel fosso melio metterli al dicto monte, dovè se ne cava emolumento de 5 0/0 che lassarli in bancho, talmente che si è frustato. Doppo invidiato esso bancho da li altri banchi che sono de zentilhomini, è stato talmente incalzato cum farli levare li denari dal bancho, chel si trova che da Natale in qua hanno dato fora de cunctanto più de 130 m. ducati, per modo che li è stato necessario fallire. E stato opinione nel principio chel dovesse essere stato causa de questa Signoria, presupponendossi che dovessero essere grossamente creditori dessa, ma si trova che da essa S.ria non se li ha dare più che circa 5 m. ducati. Vero è che da 15 di inanti, gli haveva date circa 30 m. ducati, ma gli foreno restituiti. Le brigate sone tanto impaurite per questa ruptura di Garzoni, che niuno, non solo vole più mettere dinari in bancho, ma più presto che gli ne ha, li leva ; per modo chel se dubita che perseverandossi in questo proposito, molto gli ne habiano esser de li altri che habiano fallire. La summa del fallire del dicto bancho è de circa 150 m. ducati, et ogniuno che facesse facende qua ne participa ; perche in verita de le quattro scripture le tre passavano per mane del bancho dé Garzoni ; e la natione milanese non li è sotto per più de 10 m. ducati e lhassi opinione che ogniuno sara pagato, perche hanno, ultra li crediti che sono assai, secundo se dice, anche beni stabili per 70 m. ducati.

Ferrier (Sébastien), trésorier général de Savoie, plus tard au service de Louis XII. L'Archivio di Stato contient un grand nombre de ses lettres inédites.

Christus.

Ill. me princeps et excel. me Dne, Dne observan. me, humili commendatione premissa.

Hogi ho receputo da messer Mapheo e da messer Manfredo Scotto li quatro millia scudi soliti quali manchavano al compimento de li XIIIIm designati a la liberatione del ill. conte Francescho Sforza, computata la poliza de li Vm, directiva in bancho de Caponi a Lione, e cum questa liberatione ho anchora receputo le lettere quale ad V. ra Ex.tia ha piaciuto scrivermi.

Sopra lequale lettere, et sopra quello che più oltra mi hano refrcto per parte di quella li diti messer Mapheo e messer Manfredo, diro prima che lofficio mio he de ringraciare V. Extia de li soi ricordi et amorevole monitione quale me fa, acioche li denari e police quale sono in mane mia per fare reuscire questa liberatione non siano exbursati se prima non saro sicuro e ben cauto chel prefato conte debia remanere libero et expedito per venire ad fare la reverentia a la pta V.ra Extia La ringratio adunche quanto posso, e certifico apresso che essendome io in questo volentieri affatigato per fare cossa grata e commoda a la Extia V.ra, me sforzaro anchora in questo acto, dove consiste lo effecto de la praticha di condure la cossa cum tale cautione che non possa seguire alchuna catione. E se Mgr de Myolans e li ministri soi procederano cum sinceritade, como me persuado fino a la presente hora, lo effecto de quello che se desidera havera presto e bonamente locho. Quando anche, volendo fare altramente, interponesseno qualche difficulta, saro insiema cum li predicti M. Mapheo e M. Manfredo per consultare la materia, e dove cognosseremo dubio o periculo, declarareno le occurentie circa il parere nostro a la Ex. tia v^ra^ accio che quella como sapientissima ne diza lume et indrizo de quello haveremo a fare; parendome chel procedera cum consiglio, seben statuisse qualche poca dilatione non posse senon lassare satisfazione e certeza de quello se tractara, et in questo caso ne la Excel. v^ra^ mettera li soi denari in periculo, ne il prefato conte pegiorera conditione, ne io saro sotoposito a restaurare li danni quali la fortuna poteria portare quando se procedesse inconsultamente.

Quanto vero al facto de epsa liberatione, la Extia v.ra vide cum quanta liberalita se risolse Mgr de Myolans per la lettera mandai a quella, laquale desideraria me fosse ritornata per conservarla al bisogno; havuta epsa lettera, scrisse al capitano suo a Sarssu(?) quanto era expediente per farlo condure epso conte a Chiambery cum prometerli mandaria anchora io li VIII m scudi al sole la, e per la poliza li faria venire besognando Neri Caponi: fin adesso non he ritornato lhomo cum la declaratione de epso capitanio, e benche la raxone non voglia chel tardi più tropo, tamen ho deliberato, hora che ho in mane tutto il pagamento, mandarli uno mio secretario cum tale commissione a bocha che se li sara picola difficultade la risolvera. Se anche li fosse captione che non me poteria persuadere, lintendaro e secundo la exigentia de le cose disponero talmente la materia che o V^ra^ Extia sera ben fornita como spero, o vero li soi denari e poliza serano ben salvi e cognoscera che in me è stato et è quello desiderio de servirla in questa cossa et in ogni altra dove possa cum honore mio cum quello studio et amore che faria e facio tutto el di al mio illmo sig. ducha Interea prego Dio che conservi la Extia Vra.

Ex Thaurino die XXVIII, maii 1498, E. Ill. D. humilis et devotus servitor, Sebastianus FERRERII.

Illme princeps et ex^me Dne, Dne metuend^me, humili commendatione præmissa.

Per le lettere quale scrivano li illmi s. ducha e duchessa, lo illmo mgr el bastardo e Mgr de Chales a la Ex. V., quella intendera la bona é vera relatione facta per li oratori mandati per visitarla, e come la resolutione facta per lei sopra le cose preposite è stata accepta e talmente intexa che omne cossa, per gratia de Dio, succede cum amore, satisfactione e fede. E perche la Extia de Madama et el mag. M. Mapheo oratore suo scrivano diffusamente quanto bisogna, io non me extendaro più ultra. Ben voglio, como fidele e devot. mo servitore, per suadere a la Ex. V. se degna condescendere a li sette centi scudacioche possiamo havere lo mag. co conte de La Chambra dal cantoi nro, a lo quale volentieri scriveria apresso per farli intendere che la Ex. V., liberalmente e non a soa richesta, li ha ordinato qualche provisione per segno de amore e per rispecto de la bona servitude quale fa a lo illmo s. mio e per consequente a la E. V.; benche pero sia partito da qui ben instructo et edifficato al preposito nostro, e me perdona la E. V., se io scrivo amplamente e cum fiducia perche lo amore e obligo cosi me costrenze.

Benche la E. V., per honore de lo illmo s. mio, habia principalmente usato grande bontade e clementia verso Besso mio figliolo, nientedimancho io ringratio humelmente quella perche so che anche s'è dignata de cossi fare per mio respecto, et poi che a quella piace di acceptare uno de li miei figlioli nel servitii de lo illmo s. conte de Pavia, li mandaro lo abbate de Arona, suo capellano, acioche deportandosi bene, la Ex V. e lo prefato s. conte quando parira a quella lo fara maiore prelato; e la Ex. V. po comendare al padre et a li figlioli omne suo bono comandamento. E siamo tuti apparegiati de obedirli Pregando Dio che la conservi, ut optat.

Ex Thaurino, VIII a Januarii 1499. E. Illme D. Humilis et devotus servitor, Sebastianus Ferrerii.

Ill. me princeps et ex. me Dne Dne observan. me, humili comenda tione præmissa.

Piu lettere da VIII° di in qua ho receputo da S. V. Illu.ma et ho distribuito le soe a la Extia del signor mio e de Madama et anche a lo illu. Mgr el bastardo, aliquali ho lecto le mie e rescrivano a la Ex. tia V. como quello potera vedere.

Nizardi hano servato lordine verso Genoesi quale scrivero al magnifico presidente de V. Extia; in tale modo che hano prolongato, como

quella havera intexo, la tregua per doi anni. Secondo me ha significato lo illu. governatore de Genoa, la quale tregua he stata gratistissima a lo prefato illu. monsignor mio e cossi a lo ill.o monsignor el bastardo, considerando che per quello poterano più quietamente conversare insiema Genoesi e Nizardi, e che se potera tra questo mezo piu liberamente tractare fra loro el finale accordio.

Per quello de li XI° del presente, la Cel.ne V. me scrive come el mag. co messer Mapheo ho facto optima relatione del bono animo mio verso quella, laquale se degna ringratiarmi.

Illu.mo signor, epso M. Mapheo he accostumato naturalmente de fare fideli repporti et precipue de quelli che cognosse esser devotissimi servitori et affectionati a la prosperitade de la persona e preservatione del stato de la E. V.; e veramente sono uno de quelli, existimandomi debitore de cosi desiderare, concorrendo molti ingentissimi rispecti; per laquale cossa li rigratiamenti sono superflui, e me basta esser ne la gratia de la Cel.ne V. e potere fare qualche opera li fosse grata et accepta. Et a quella de continuo humiliter me ricomando.

Scriptum Gebennis, XV aprilis 1499. E. Ill.me D. Humilis et devotissimus servitor, Sebastianus Ferrerii.

Ill.me princeps et ex. me Domine, Dne observandissime, humili commendatione præmissa.

Apresso le altre lettere de la S. V. Ill.ma, ho receputo quelle de li X del presente, mandate da Thurino per el speciale M. Stephano de Capris, mio logotenente, et subito le ho lecte a la Ex.tia del signor mio e de Madama et a lo illu. monsig.r el Bastardo. E la gionta del Rdo M. Petro da Trieste, mandato per la Ce. Ma.de da la Cel.ne V. li he stata carissima, tanto per le bone et amorevole demonstratione verso quella de cui lo manda, como per rispecto de la Ex. tia .V., e per esser cognossuto epso M. Petro in questa corte persona prudentissima e piena de ogni bontade, considerando precipue la bona continentia de l'ambasata soa, da laquale non po succedere senon bono fructi et al bisogna meglori effecti. E per lo memoriale incluso la S. V. Ill.ma potera vedere quello che habiamo de novo per lo presente. E se altro accadera degno de participatione, non mancharo a darne aviso a quella, havendomi cossi comendato e ordinato la Extia del signor mio e lo illu. monsig.r el bastardo. Et a la Cel.ne V. de continuo humile me ricomando.

Scriptum Gebennis, die XVIII° aprilis 1499. E. Ill.me D. Humilis et devotus servitor, Sebastianus Ferrerii.

Ces diverses lettres sont toutes conservées en original à Milan. Elles sont autographes.

Foi religieuse.— Pontremoli, pour obtenir la protection d'Amboise, en faveur du duc de Ferrare, assiste à des messes du Saint-Esprit: (P. à Ferrare, 8 juin 1500, Modène B 18.)

E per non esser da me stesso sufficiente a fare alcuna bona opera, mi sum reducto a lo aiuto divino, facto dire et audito ogni di la messa del Spirito Sancto overo la messa ordinaria cum la oratione del Spirito Sancto, aciò che N. S. Dio me inspirasse de porgere e fare quello fusse meglio per la Ex.tia V. ra.

Français en Italie.— A Rome, en février 1499, on croyait encore que la République de Venise pourrait rester maîtresse de la politique de la Ligue et limiter le nombre des troupes françaises qui descendraient en Italie. (Cattaneo au marquis de Mantoue, 5 mars 1499. Mentoue, *loc.cit.*, E... 3).

« Se gente alcune franzose venerano in Italia per effetto de la Liga, sara forse cum limitatione, et el numero taxato, acio non siano superiori a quelli de la Signoria che non possano bajolare. » L'ambassadeur mantouan Malatesti faisait de sages réflexions sur les dangers que la France faisait courir aux princes italiens et sur la politique qu'ils devaient suivre contre elle (au marquis de Mantoue, 14 février 1499. Ibid).

« Secondo el mio debile apparere, besogna che li signori de Italia pesino tre cose : overo che suchorano el S. ducha per mantenerlo in stato per liberare Italia de gente estranea; overo che vadino tutti a la devotione de Franza et diventare subditi et schiavi de Franzosi, overo che vadino in preda de Veneciani, perche sel ducha Ludovico se acorze che lentamente li sia portato aiuto esso se accordara cum la S. de Venezia, e la fara suo herede, per morir ducha de Milano. Questo è el mio debile parere. »

Goutte. — C'est probablement la maladie dont souffrait Ludovic Sforza, (mais dont il était à peu près guéri) vers le 17 juillet 1499: « El signor delle doglie del pie è ridotto in termine che disegna presto cavalcare. » (Flor. A. d. S. *Lettere Esterne alla Signoria*, reg. xxxvii.)

Gratifications.— Usage d'en donner à Noël aux employés de la chancellerie en Savoie. (Cf. Pirovani à Lud. Sforza, Turin, 13 décembre 1498. Milan, A. d. S. *Pot. Est. Savoia.*)

« Perche Natale s'aproxima, in la quale festa la costume qui è de donare alli officiali de corte per li segni publici, como se deve ricordare la E. V., la prego humilmente se degni farme motto como ho da governarme e piacendoli se continui el consueto, se ricorda sono ancora creditore de li doni facti l'anno passato, per non essere mai stato segnato quello benedetto buletino, et alla sua bona gratia me racomando.

Brognolo, à Milan, pour être payé de la pension du marquis doit « rinzere la mano alli deputati et maxime al thesaurero. (Brognolo, 2 avril 1499, Mantoue E. XIX, 3.)

INTERDIT. — L. Cheregati a raconté à Alexandre VI, le 18 mai 1499 (Venise, Marciana, class. XIV, cod. C., fol. 48, v°) un remarquable trait de la rigueur avec laquelle le clergé de Strasbourg faisait observer les lois ecclésiastiques sur l'interdit. Un conseiller de Maximilien, excommunié, ayant pénétré, à la suite de l'Empereur, dans Strasbourg, les moines de Waisembourg firent aussitôt fermer les églises et suspendre les cérémonies du culte :

Priusquam Cæsar ex Argentina discederet, vidi unam obedientiam erga Sanctam Sedem apostolicam et Beatitudinem vestram quam numquam antea videram, nec illa in civitate a LX ta annis citra visa fuerat. Nam propter præsentiam illius consiliarii D. palatini, qui una cum ejus marescallo nominatim excomunicatus est, et quem Cæsar me requisiverat ut absolverem, monachi de Waisemburg adversarii requisiverunt decanum Argentinensem ut interdictum latum observari curaret; quod, habita cum capitulo deliberatione, executus est. Cæsar ea die, sumpto prandio, cum mane clausis ecclesiis cessari cœptum esset a divinis, discessit ex Argentina versus Friburgum. Idem fecit consiliarius ille Palatini, et quia per triduum post ejus discessum servari debebat interdictum, die quoque sequenti observatum fuit; sed quia magnus rumor et scandalum erat in populo quod sine culpa sua aut suorum punirentur, et consulatus eidem decano privilegia apostolica exhibuit, quibus demonstravit civitatem super his fore privilegiatam, ille decanus non completo triduo interdictum relaxavit.

JUIFS DE LOMBARDIE. — Amende prononcée contre un juif, et devant être versée au prieur du couvent de Sainte Marie des Grâces à Lodi. Lettre de Burro, gouverneur de Lodi, a Lud. Sforza. (Milan, A. d. s., *Carteg. gener.*) :

Ill.mo et ex.mo sig.re mio

La Ex.tia V.ra, per una sua de XXIIII del presente, ad supplicatione de li ven. fratri de Sancta Maria de le Gratie qui quella me scrive che se la condempnacione de le libre CC imperiali alias facta contra Leone ebreo me consta essere aplicata ad questa communita et non a la camera sua, e che per essa communita fosse facta la assignacione de dicte libre CC ad essi fratri per la fabrica del monasterio suo, et quando Stephanino Pavexe citadino qui fosse contento che le libre 40 alias a luy sequestrate per el conte Bartholomeo Cribello, quale al presente se ritrovano ne le mane del refferendario qui como denari desso Leone

se exborsasseno ad essi fratri, che ancora la Ex V. era contenta e che senza altra exceptione io li facesse exbursare, ho hauto da me dicto Stephanino e factoli intendere quanto la Extia V. me commette me ha risposto che, quando el sia cauto e sicuro de non pagare excepta una volta questi tali denari, che luy è contento che talli denari se exborseno; e questo non volle dire altro, senon che che la Ex. V. ghe lo comanda per justificarse con esso Leone. Vero è che dicta condempnacione me consta essere applicata ad dicta communita et haverne facto uno dono ad essi fratri per la fabrica del dicto monastero. A la E. V. di continuo me ricomando.

Laude die 29 aprilis 1499. E. Ill D. V. S.tor So. Franciscus Burrus, ibidem. *et plus bas* Steph°.

Suscription: Ill.mo et exmo principi d. no d. no suo sing.mo d. no duci Mediolani. M.li. In manibus m.ci d.ni B. Calchi.

Un commissaire de Pesaro écrivant à Ludovic Sforza (Pesaro, 14 mai 1499, Milan. *Carteg. Gen.*) note un bon trait d'avarice d'un Juif:

« La lettra di V. E. del ultimo di passato me fù data pur hieri sera al tardo per uno ebreo da Phano, e la causa che la sii stato cosi tarda è che volendo dicto ebreo schifar le bolette de Imola fu preso e tenuto presone octo di. »

Le juif Abraham. — Ill. mo et Ex. mo Sig.re mio observandissimo etc. Se prima che hora non ho significato a la Extia V. la causa che me ha mosso a fare detenire Abraham Judeo, non è stato per altro che per non volerla fastidire. Ma intendendo mo qual sia el desyderio di epsa et como anche epso Abraham è debitore in bona quantita de dinari de la p. ta Ill. ma S. V., apresso el danno mio, che in verita è di sorte che non havendo vocato el me ha facto et fa sentire le pontiche, non posso fare che anche del danno de epsa non me condoglia. Et prima narrero distinctamente como me habia assasinato questo ribaldo, et quello in che son cum lui de presente ; et poi me remettero sempre ad quella, sperando che epsa havera condigno respecto a lhonore et a damno mio, et non patira chio sia stato in questo modo tractato. —

Sig.re mio, lo è circa uno anno che questo Ribaldo è in questa terra, et venendomi a trovare in casa, subito chil vidi mi feci il segno de la Croce, cum dirli queste formali parole:« Tu sei el Dyavolo! Dio me faccia de bene! » Et lui ridendosene, me dixe :« Non voglio denari da vui : ma solo che me adiutiate ad optenere una certa cosa cum questo Ill. mo Principe. Lo adiutai in quello che io possetti, et cum Sua Ex. tia et cum il Card. le. Et passò cosi circa tre mesi che costui non me domandò niente del mio. Dapoi se assicurò pure de recercharme 25 ducati in prestito, et recusandoglieli, cum dire che io era qua

in su la hosteria et che io non hauia denari, me dimandò dopoi quatre taze dargento; lequali similmente li negai, prohibendogli che più non venisse in casa mia. In fine questo Dyauolo andò tanto investigando cum li mei famegli che gliebbe migliore informatione de li panni de colore che io hauea che non mi stesso; et cum questo argumento che io non li portaua, assediandome de continuo, et importunandome, me fu forza lassarmi pieghare de dargli uno vestito; per modo che pian piano me li levò tutti, cum dirme che erano in loco che non si potevono guastare, per essere in casa dun gentilhomo in una cassa separata; ma essendome poi dicto dali miei, che epsi panni se portavano in maschera et per piova et per mal tempo, et che se guastavano; et hauendolo visto anchora io, volsi fare distenere costui in sino alhora; ma non hauendo instrumento, me fu forza, se io lo volsi condurre ad obligarse, che io li daessi 95 ducati doro; et cosi me fe la obligatione de 282 ducati, contando li panni a modo suo. Et veramente, anchora che mi fusse gran damno el stare cussi, nientedimeno, quando havessi conosciuto che lo havesse havuto animo de volerme satisfare, mai gli haueria facto male; ma havendo saputo per certo che lo ha vincto poi che glie qua 600 et on 800 ducati per volta, et mai non me ha voluto dare un soldo, me ne doleva pur troppo et tuttavia non gli faceva pero male; pensando pure chel me douesse satisfare; et anche non me volesse perdere in tutto, conoscendo quanto io el fauoriua in questa cosa che lui recercaua qua; la quale veramente quando lui hauesse habiuto ceruello, li seria valso una volta lanno 1000 ducati. Et sotto pretexto de volere fare una conuentione cum uno Judeo, ultimamente me recercò cento altri ducati in presto per dui giorni; dicendome che da costui toccarebbe 5 on 600 ducati et me satisfarebbe in tutto; et ala presentia de degni testimonij de fede, me fece tanti sconiuri che non me mancheria, che me marauiglio la terra non si sia aperta absorbirlo. Et io, che dubitava che pure el non me volesse ingannare, li dixi che per venire in sul mio, et anche per farli ben, era contento di darli questi cento Ducati per dui giorni; li quali quando non me restituisse sariano causa de sforzarme a fargli male a mio despecto, essendo impossibile che io potessi patire tanto damno, essendo qua dove me bisognia vivere in sul contanto, et dove non ho mai speso mancho de 800 ducati lanno, come lha ben veduto et conosciuto lui el Ribaldo, che mi e praticato in casa. Tandem li dui giorni venneno, et quando mi pensai havere el mio pagamento, el traditore finxe chel Cardinale gli havesse tolti li mei cento, cum altratanti de li suoi per piacevolezare cum se, et me menò circa a venti giorni a questo modo; dicendomi una volta chel Cardinale gli haueua spesi per li suoi bisogni, laltra che me li daria di giorno in giorno, et io vedendome deludere in questo mo-

do, non possetti stare ali termini chel non facessi distenire. Et essi trouato che glie poi debitore del Cardinale de 300 onze darzento lavorato, et male modo se trouo de satisfarme; pure el propone molti partiti, et fra li altri el dice de volere mettere in loco suo in prigione uno cugino, el quale dice havere debitore a Castellione per 3,000 livre, et una casa a Borgo San Donnino, che vale 1000 ducati; et che essendo fuora lui, el fara venire qua uno suo Cognato che li deve 700 ducati, et chel se valera de suoi mulini che fa fare questo ill^mo signor ad alchuni ebrei per la parte sua de 300 ducati. Havea persuaso a Mon^re Rev^mo Card^le chel fusse contento che io lo relassassi, cum questa conditione pero chel me facesse fare una lettera sotto scripta di mano dela Celsitudine Vostra, nela quale epsa annulandogli tutti li salviconducti et priuilegij, me concedesse licentia de poterlo fare pigliare in Ferrara ad ogni mia requisitione, in caso el non me satisfacesse, et tractandose questo acordo, hauendolo Mon^re Rev^mo facto venire ala camera sua et datolo in guardia ad uno de li suoi che lo guardasse, seppe tanto artezare che lo usci dela camera del Cardinale et venne a basso, et usci del Castello senza che persona li dicesse niente. Pure non si seppe tanto ascondere che cum le provisione che se fece, non fusse subito ripigliato, et menato dinanti al Duca de Milano et di Mon^re Reu.^mo; la Ex. tia del quale ad la presentia mia li offerse volerli pagare tutti li soi debiti; se si voleva fare Christiano, ma lui non le volse consentire, respondendogli assai temerariamente. Et fu retornato in prigione, sparlando de mi, come li parue, et dicendo che al dispecto mio, la Ex. tia V. lo farebe condurre a Ferrara, et molte altre cose de simile natura; monstrando che la Celsitudine V. tenesse pocho conto di me. Tuttavia non hauendo rispecto ad niuna cosa, sono sempre contento de fare in tutto et per tutto quelle vole la Ex. tia V.; se bene conosco chel se fa molto più per me chel stia qua detenuto, doue non puo da niuno altro essere agravato che da me che a Ferrara, saluo se la Ex. tia V., si como questo III.^mo S. me ha promesso, anche lei non me dispensasse come saria ragione, volendo pure chel venga a Ferrara; me contenteria io ben piu de relassarlo, quando havessi la patente de la Ex tia V. de poterlo pigliare a Ferrara, como io ho dicto di sopra, perche, cum li partiti che lui propone, crederia che lassando el scambio in prigione, staendo in queste parti, mi douesse satisfare o in tutto o in bona parte. Advisando la Cel. ne V. chio li ho facto proponere hoggi, qual piu presto vole de questi dui partiti: (on) venire a Ferrara on farme fare la patente da la Ex. tia V. El me responde chel vole piutosto stare in queste parti et farme fare la patente. che io scriva ad la Cel, ne V., che io me la faccia fare a mio modo. Veda mo quella quel che li pare chio faccio, perche non sono per manchare de fare tutto quella la Ex. tia V. vole

et comanda. Mai si la certifico ben che io non haueria il modo de mandarlo io guardato a Ferrara, ne anche di fare la expensa, essendo al verde et havendo pure speso troppo per questo ribaldo; el quale so me fara stentare et fara stare mal contento tutto questo anno. Et a la Ex. tia V. me racomando; expectando resposta de quello che io habbia a fare. Mediolani. xv. Julij. 1499.

Ex. tie Vestre Servus Antonius Constabilis.,

Suscription Al Ill^mo et Ex^mo Sig^re mio observandissimo el Sig^re [Duca] di Ferrara, etc. — Ferrarie. Cito.

Lois Somptuaires. — Louis XII en établit en France au sujet des fourrures et des vêtements de soie (28 avril 1499): (Brognolo au duc de Milan, Mantoue, E, XIX, 3).

[Louis XII] « ....ha facto due prohibitione nel regno: l'una, chel non sii persona che presumi a portare fodra de quelle pelle negre fine, laltra che alcuno non possa portare seta de sorte alcuna in dosso, sel non ha de intrata mille franchi.

Louis XII. — Sur les débuts de son règne, nouvelles communiquées par Pier Zoanne da Forli, espion vénitien, d'après des avis reçus par J. della Rovere, à Pirovani, et par celui-ci à Milan, 9 mai 1498, A. d. S. Pot. *Est.*, Savoia) : « El card. S. P. in V. ha aviso como el Re al secondo del presente mese era a Stampes, loco vicino a Paris una disnata, e che andava la, e que Sua M. tà daseva solamente ordine de tenere li tri stati, e poy immediate andava a Rens a consecrarse, e poso lunctione tornara a Paris a coronarse et expedire li tri stati. » — Accident arrivé à Louis XII à la chasse au cerf, 20 août 1500, raconté par Cortabili d'après des lettres reçues à Milan: « Essendo S. Mtà a la cacia et havendo amaciato uno gran cervo, e corendo dietro a lo altro per amaciarlo, li crepò el cavallo soto per diffecto de anelito, e li ha facto una despalata giungendo, ma el non ne ha facto tanto male, che da qui a due di non ne posiamo amaciare uno altro cervo. » — Impopularité de Louis XII, attestée par Ascanio Sforza, 20 mars 1499 : « Il re di Franza non ha poco amore ne existimatione in questo regno » (Milan, *Carteg. Gen.*). — En Italie, on crut à une mésintelligence profonde entre le duc de Bourbon et le roi; Latuada indiqua (29 avril 1499) avec quelle vivacité le fait était démenti, et quelles preuves on donnait que Louis XII avait toute liberté pour faire la guerre: « Et essendo dicto ad questo homo chel Re havera da far assai ad casa sua, essendosi partito de la corte il duca de Burbono cum indignatione cum alcuni altri baroni, ha resposto non esser vero che sia partito cum indignatione, ma essere andato ad mettere in possessione la cognata, che era mogliere

del re, de uno stato quale li è stato designato. Ha poi anchora dicto epso homo chel Re ha mandato Mre de Obigni et Gratiano di Guerra alle confine verso Suiceri, cum commissione de andare allo aiuto depsi Suiceri, tuttavolta che lo ricercano. Ho voluto dire alla Ex.tia V.ra questo rasonamento havuto da lhomo del prefecto, perche la possa afrontare cum quello che la ha lei per meglio cognoscerne la verità. »

Luca (Agostino da), aux bains de Lucques pour ses infirmités (*Cart. gen.*, 7 mai 1498).

Malvezzi (Lucio), mécontent d'avoir été cassé du commandement de sa compagnie (Capilupi à la marquise de Mantoue, E XIX 3, 10 juin 1498).

Mariages Princiers. — Projet d'alliance entre les maisons d'Aragon et de Naples, (pour lequel la reine mère va de Naples en Espagne), exposé par Conradolo Stanga à Ludovic Sforza, le 10 juin 1499. (Milan. A. d. S., Pot. Est., Napoli, Extractus Zifre.)

Illmo signor mio sing.mo, la Ser.ma Regina vechia partira fra 8 o 10 giorni per andare in Hispania, e la M.ta R. dice che como sia statuita la giornata de la partita sua, ne fara dare aviso alla E.V., accio possa ordinare a Genua che le galee sue li faciano incontra fin a Monte Argentaro, si como li fece scrivere l'altro giorno per Francesco da Casate. La causa de l'andata sua, per quello me ha dicte secretamente la M.ta p.ta è per vedere de indure le Alteze regie a contentarsi che la fiola, quale fo mogliere del Ser.mo Re Ferdinando se mariti nel duca de Calabria presente, o quando non possa obtenere questo, la M.ta sua dice credere che la procurara, cum l'auctorita de quelle alteze che li sia dato de questo regno tanto quanto monta la dote sua cum l'antifatto quale epsa Ser.ma regina dice essere de seicento millia ducati, *videlicet* 400 m per la dote che li lassò la bona memoria del Re Alphonso I, e 200 m. ducati de antifatto, quali li fece el Re Ferdinando I.

In gratia de l'Ex. V. humilmente mi ricommando. Neapoli, 10 Juni 1498.

Mascarades. — Envoi de masques « de peu de valeur » de Ferrare à Asti. (Milan., A. d. s., *Carteg. Gener.* Lettre d'Antonio Visconti à Lud. Sforza. Ferrare, 27 Novembre 1498.)

Li fratelli di mia mogliere che stanno in Asti a lì dì passati li richiesseno alcune maschare, le quale, per esser cosa minima, non glie parso negarglile e cossi la ghe le mando per uno famiglio. Per mio debito me parso avisare la E.V., a laquale de continuo me raccomando.

Médecine. — G. Brognolo « infermo di una febre e fianchi de mala sorte » (6 avril 1499, Mantoue *Ar. Gonz.*, E XIX 3), va aux bains de la Poreta pour « questi miei dolori ». (*Ibid*, 10 Avril 1499). Consultation médicale adressée à Lud. Sforza par les médecins Visconti, Arluno et De 'Girardi: (Milan, *Cart. Gen.*)

Ill.mo et ex.mo s.re n.ro obser. mo

Questa ill.ma Madonna è stata peggio la nocte passata che non fece l'altra con li soliti soi accidenti; e cossi hogi che hierl con passione del core e difficulta de l'hanelito : ne li mancano li rimedii necessarii. Ad V.ra Ex.tia se recomandiamo. M.li 19 Augusti 1498.

Suscription: Illmo et exmo Dno nro obser.mo Dno ducí Mediolani Cito Ex.tie V.re servitores, Jo Aluysius Vicecomes, Gunifortus Arlunus et Jo Antonius de Girardis.

Des accidents consécutifs à un empoisonnement, (celui du comte de Pesaro, empoisonné dans *uno piatello de maccharoni* par son serviteur Roberto de Maraldo) et se prolongeant pendant deux mois, sont signalés le 27 Janvier 1499 par d'Atri : (Au marquis de Mantoue, de Rome; Arch. Gonzaga, E XXV 3). Non potria dire a la Ex. V. li accidenti terribilissimi gli vengano, unde li medici gia sono tri dì che hanno terminato a morte. Tengo che oggi che la quartadecima , Sua Signoria non possa andare più inanti.

Ludovic Sforza s'intéressait beaucoup aux choses de la médecine. Dans les lettres de ses agents, on trouve souvent des descriptions de maladies ou de blessures, faites avec assez de complaisance pour qu'on soit obligé de croire que leurs auteurs comptaient flatter par là un goût du prince. Je citerai quelques-unes de ces lettres qui sont assez curieuses par leurs descriptions médicales; ainsi, G. Visconti lui écrit de Plaisance le 9 mai au sujet d'un certain « Jean Antoine ». (Milan, *Carteg. Gen.)*

Zo. Antonio venne hyeri qua, secundo lordine delquale scripse a la E. V., da Furnovo, e benche la via sia longa, nondimeno non ha temuto niente et è venuto parte sul mullo, in le ceste, e parte a cavallo, et Zoanne de Gallarate, como scripse, gli ha fatto compagnia. La febre che gli doveva venire hyeri gli è venuta ma molto legiere, senza freddo e con caldo molto temperato; hogi per consilio de questi medici qua torra un pocho daltro siroppo, e forse anche se gli fara tore un pocho di sangue ; pur non è anchora deliberato, e forse la combustione de la luna lo impedira. Domane venera a Lode e secundo la opinione mia credo che lhavera pochissimo male. Tamen fin chel sia a Milano la V. Ex. intendera a la giornata como el sara. A la quale de continuo mi ricomando. Placentie 9 maii 1499.

L'usage des bains thermaux était déjà répandu. Outre l'exemple de Botta, qu'on trouvera ci-dessous, voici celui de Pirovano :

Mapheo de Pirovano non si pò mandare, perche piglia laqua de li bagni, per liberarse in tutto de la infirmitate longamente sostenuta. (Milano, *A. d. S., Carteg. Gen.* 15 août 1499, Lud. Sforza à B. Pusterla.)

Ill^me princeps et ex^me d^ne, d^ne mi sing.^me.

Adcio la V. Ill^ma intenda tutti li progressi mei, adviso quella como hozi, che è sabato 23 del presente, sono giuncto qui ad Lastellata, dovi ho inteso lo ill^mo s. duca de Ferrara non essere anchora partito da Ferrara, et stare in opinione de partirse marti proxime futuro, che sara 26 de questo. Siche domani me presentaro alla Ex.^cia sua, e facto che havero lofficio mio, advisaro più certamente del tutto la V. Sub.ta; la quale interim voglio intenda uno novo caso me è intervenuto, *videlicet* essendo venere proxime passato ad Cremona et andando a pede, sano et salvo, per montare in nave con uno vento sutile e frigidino, giuncto che fu fora della porta per uno trare de mane, me sopravene uno repentino e subito dolore nella polpa della gamba sinistra talmente sensibile et accito chel me fu forza farme portare in nave, et benche infino qui ad Lastellata dicto accidente habia remesso el dolore, tamen non posso firmare el pede in terra. E volendo intendere dalli medici dovi possa essere causata questa subita novita, et maxime che infino questa eta mai senti che cosa fusse dolore de testa ne de membro alcuno, narandogli li progressi de questo mio viagio, dicono che lè intervenuto, perche venendo in uno zorno cum parte della nocte da Milano ad Cremona, et stimulando la mula per venire presto, ho percosso la polpa della dicta gamba col corpo della mula, e che deinde succedendo quello vento frigido et accito ha inducto questo subito dolore. Ma sia como se voglia, ho deliberato, se non potro andare, farme portare sopra una serana *more Romanorum* per suso quelle schale venetiane, in modo che, o dritto o zoppo, non mancharo de evacuare *ad unguem* le instructioni et commissioni mie *alio non interveniente,* como *in dies* la V. Illma Signoria per mie lettere sara certificata. Alla quale humilmente me ricomando. Dat. Lastelat, 23 februarii 1499.

Illme D. D. V. servus

Leonardus Botta.

Ill^me princeps et ex^me d^ne, D^ne mi singul^me, Il dolore quale me vene nella polpa della gamba sinistra quando anday a Venetia, may da lhora in qua mha dato impedimento alcuno ne passione alcuna, salvo che omni sera la gamba è alquanto più grossa cha laltra, e la matina è risoluta. Tamen li medici me ricordano e confortano che io debia fargli qualche provixione de luto et aqua deli bagni di Santa Helena apro-

priato a simili accidenti. E perche voria pur questi pochi giorni che me restino viverli expeditamente, prego la ill^ma S. V. che per XX^ti giorni se degni darmi licentia de potere stare a Cremona, perche mandaro a tore el dicto luto et aqua et obstare a questi principii quanto sera possibile; et etiam visitaro alquanto le cose mie; e maxime che qui lassaro bono et integerrimo governo. E di tutto ne recevero della Sublimita V. comodita e gratia singolare, alla quale humilmente me recomando.

Datum Anglerie questo primo Jullii 1499 Ill^me D. D. V. Servus Leonardus Botta.

Suscription : Ill^mo principi et ex^mo D^no. D^no Duci Mli, Domino Meo singul^me. Racc.

MISÈRE DES AMBASSADEURS MILANAIS. — Somenzi écrit de Genève, le 28 juillet 1499:

Se io havessi cavallari, io avisaria V. E. più spesso che io non facio de queste occorentie. Ma per non haverne qua, ne etiam dinari de potere mandare le lettere per altre persone, V. E. si dignara havermi per excusato, perche da me non resta. Aquella humelmente mi raccomando.

MŒURS VÉNITIENNES VERS 1500. — Elles étaient fort corrompues, à en juger par les faits suivants recueillis, au hasard de la lecture, dans quelques registres du Sénat (Senato Terra, reg. XIII, fol. 162; fol. 177; reg. XVI, fol. 25, 48, etc.; reg. XIV, fol. 63 v°.

Die 3 Decembris 1500

Consiliarii omnes.

Ex litteris... nob. Pauli Barbo, potestatis nostri Cremone, hoc consilium intellexit horrendum facinus patratum per illos scelestissimos Dionisium de Milano et Cæsarem, ejus socium, in personam duorum adolescentium qui conducebant unum equum boni pretii; qui adolescentes capti ab ipsis nequam ligati fuerunt ad duos quercus in uno nemore et interfecti crudeliter et spoliati, prout in litteris ipsis nunc lectis latius legitur. Quorum duorum Dionisius captus fuit et confessus est et rectificavit; Cæsar vero aufugit. Cum igitur justitie et honori nostri Dominii conveniat rei huic opportune providere; idcirco :

Vadit pars quod ipsi S. Paulo..., detur facultas condemnandi ipsum Cæsarem definitivè et ponendi eum in banno omnium terrarum et locorum nostrorum, tam terra quam mari et hujus urbis nostre Venetiarum et omnum navigiorum nostrorum armatorum et disarmatorum, cum talea librarum II M cui vel quibus ipsum Cæsarem caperent et vivum in vires illius regiminis darent solvendarum, ex bonis ipsius delinquentis si fuerunt; sin vero, ex pecuniis illius camere

nostre. Qui vero illum interficerent ubique locorum tamin ditione nostra quam extra, facta fide legitima de interfectione, habeat libras mille similiter et modo suprascripto persolvendas.

De parte, 95. De non, 2. Non Sync : 1.

20 février 1500.

Aloysius Mudatio, Dominicus Marino, Franciscus Bernardo, Andrea Venerio, Petrus Duodo, Marcus Sanudo.... .

.....illorum quatuor personatorum qui, hora sexta noctis et simulato habitu, iverunt cum armis ad hostium domus unius vidue quæ erat in lecto cum una eius filia virgine, et voluerunt vertere hostium ut vi ingrederentur domum, et dum mulieres ipsæ vociferarent, verentes ipsi ne sentirentur a vicinis, discesserunt illinc, et iverunt domum unius alterius mulieris existentis in lecto, et projecto in terram hostio camere, vi ingressi sunt ut violarent ipsam. Quæ audito strepitu surrexit, et cepto quodam ligno seu bastono pro defensione, fuit ab illos prostrata, verberata et lacerata et vulnerata in capite et alibi in diversis locis corporis, et nolente ipsa tandem aliquo pacto eis consentire sed potius mori, scelestissimi illi sibi dederunt ex digitis in oculis, adeo quod alter ipsorum oculorum reperitur in periculo amittendi lucem.

Sapientes consilii

Sapientes terre firme MCCCCCI die XVI novembris

Per gratificar a la Christianissima Maestà et à la serenissima regina sua consorte nec non al Rmo Rothoomagense, quali a li oratori nostri hano facto gramdissima instantia de haver qualche numero de falconi sacri.

Landera parte che a dicta Maesta e R^mo^ Cardinale siano mandati falconi quaranta quali se ritrova haver el nobel homo Francesco Venier, q. S. Moyse, electi e de bona sorte, per el pagamente de liquali siano per auctorita de questo conseio dati ducati 400 d'oro a ducati x l'uno per l'altro el pezo; da esser mandati al nobel homo Zorzo Corner cavallier, capitanio de Verona, el qual per uno homo che l'habi ad trovar sufficiente e pratico debi primo fare presentar a Milano al regente over locotenente de la Chr.ma Maestà a Milano, nepote del R.mo de Roan, falconi quatro; poi per el medesimo nuntio mandar li altri in Franza da esser consegnati a li oratori nostri, e liquali habino a presentarli in questo modo videlicet a la Chr.ma M.ta falconi xx, a la ser.ma regina VIII, al Rmo cardinale VIII. E per dicta missione fino a Verona siano dati ducati x per le spexe e de li in Franza pagata la spexa necessaria da esser tolta de li danari de la camera nostra de Verona, non intendendo de la limitation de le zente darme nostre.

De parte : 133. De non: 9. Non sync. 6.

24 janvier 1502.

de mense februarii superioris. Dum prudens fidelissimusque civis noster Brixiensis bonus hora XXIII per stratam publicam iret ad domum sue habitationis, habito dissimulatu aggressus est ipsum temerarius et iniquissimus quidam et eum violenter percussit in facie uno vaso vitreo pleno stercore cum factura carnis et effusione sanguinis et deturpatione totius persone sue, non absque periculo et gravi ignominia et vituperio ipsius fidelissimi et honestissimi civis nostri.....

.....facinus horrendum pensate, inique et dolose patratum in personam Justine, aetatis annorum XI vel XII, filie Barbare, relicte Joannis de Vallesugana per illos tres nepharios et scelestissimos qui de mense maii nuper elapsi ad horam quartam noctis ausi sunt vi et fracto hostio habitationis sue ingredi domum et ipsam Justinam renitentem et continue exclamantem alternatim violare et carnaliter cognoscere, tentantes eam per caput et pedes, et verberibus eam et matrem afficientes.

19 août 1504, — Qui ausi sunt noctis tempore, non semel sed pluries scalare monasterium venerabilium monialium S. Clare de Observantia extra Tarvisium et accipere de rebus ipsius monasterii, conando etiam ingredi dormitorium cum maximo terrore et perturbatione monialium.....

29 janv. 1505 [N. S. 1506]. — Attenta enormitate delicti perpetrato per Sebastianum de Crema nuncupatum Scarabuginum et socios per ipsum nominatos, *videlicet* Paulum de Trissino, filium Joannis, Christophorum Francisci Fissino, cives vicentinos, Antonium et Dyonisium de la Piazola, J. Nicolaum Ferrarium, et Petrum de Crema, qui tempore noctis domum cujusdam mulieris nominate Catherine de Revoglana in villa Valdagni per vim ingressi, fractis foribus, ipsam invitam violarunt, et cum ea rem contra naturam habuerunt.....

12 mai 1506. — Attenta atrocitate facinoris perpetrate per Sebastianum Merlum, Scandarbechum, Franciscum de Ravenna, Aloysium de Mositio, olim armigeros spectabilis Philippi Albanensis, et Jacobum Chiasserinum de Lemaco, et Jo. Petrum et Baptistam de Mantua qui in burgo Lemiaci, tempore noctis, fractis foribus, ausi sunt vim inferre quibusdam mulieribus.....

5 septembre 1506. — Quod ut debite et convenienter procedi possit contra et adversus Stephanum Racagnum qui, facta coadunatione quadraginta hominum in territorio Bononiensi die XVI mensis junii proxime decursi, nocte subsequenti ivit ad domum Gentilis unius filie Joannis cognominati *El solde* de Galignani habitatoris Brisigelle ac violenter rapuit predictam Gentilem eamque abduxit in territorium Bononiensem.....

Moines adultères et vagabonds. — Rapport de Jérôme Carcano, commissaire de Plaisance à Ludovic Sforza, 16 mai 1499 ; l'affaire est intéressante en ce qu'elle souleva une question de juridiction, le gardien (supérieur) du couvent de Nazareth ayant refusé audit commissaire de Carcano l'autorisation de faire une enquête sur ces deux personnages, cependant peu intéressants. (Milan. A. D. S. *Cartegg. Generale*).

Suscription : Illmo p. et exmo dno dno Ludovico Marie Sforcie Anglo Duci Mli, ut dno meo singl.mo. Mli. In manibus mag. ci D. Bertolomei Calchi, ducalis secretarii, seu mag. ci Dom. Jo. Moli. Cito. Cito. Cito.

Ill. me et ex. me prencipe,

Heri de nocte passata, essendo alogiato uno M. Angello de Maystro, parmixano, scolaro in lege, ne la hostaria di Pedro Aluyso Burgnato hoste su la ripa di Po apresto a questa cita, insema cum uno fra Mafeo de Mantua e fra Zoane Bovero da Voghera, ambi duoi de li frati minori de observantia ; quale fra Mafeo è vestito de vestimento seculare e di uno zipono di seta di cambiacoloro et uno mantello di pano a la sembransa di coloro di tane ; l'altro, *vid.* fra Zoane, similiter vestito di uno simile mantello di coloro arzentino et uno zipono di fustaneo nigro con li manigheti di veluto nigro ; par che a quello M. Angello, questa nocte predicta, gli sii stato robato ducati duoy doro, e lui lamentandosi verso losto, epso hosto como quello che forsso gli dispiace simili inconvenienti per non potere loro andare per altra via per esser grossimo (*sic*); poi gli ha conducti denanti a me per dicti denari ; e mi, credendo che dicti duoi frati, vestiti prout supra, fossero layci, li ho detenuti et examinati su la dicta robaria ; tum non hano confessato cosa alcuna, ma hano confessato loro essere frati de observantia, como di sopra ho dicto ; et intendendo questa, me sono stupefacto vedendoli in tale habito e diligentamente gli ho examinati et interrogati, e maxime perche vano vestiti a quella foza ; e loro hanno resposto como stasivano frati nel convento suo ne la cita de Chioza, e per havere commesso certo adulterio cum una dona se ne sono fugiti da dicto monasterio, per pagura di non essere detenuti da li suoi frati ; poi sene sono venuti a Ferara et llvi (*sic*) pocho stetano ; deinde sono venuti a Parma, et deinde al convento di Nazareth di questa cita ; finaliter sono poi venuti a Milano et livi sono alogiati per giorni tri in una hostaria fora di porta Ticinese in laquale gli sta uno hosto chi se demanda M. Iacomo ; e li stando sono venuti in la cita et livi hano comprato dicto vestimento seculare, de lequale se sono vestiti *prout supra;* e le cape loro e capuzi le hano vendute a uno frate Bernardino, panatero in San Francisco in Milano, per tri ducati ; poi se sono partiti e venuti e capitati ne le mie mane, como ho dicto ; et io, veduto

et inteso questo, ho mandato per lo guardiano di Nazareth di questa cita, per intendere se questi ribaldi sono frati o non; e vedendoli, lui ha confessato essere vero che da pochi giorni in qua epsi duoi frati alogiorno nel dicto suo monasterio di Nazareth; e se tuto maraveliato quando gli ha veduti in tal habito, et io gli ho domandato mi voglia darme licentia che possa procedere a lo examine contra depsi duoi frati. Tum epso guardiano non ha voluto darme licentia ne tormela, e vedendo cuosi, ho sopraseduto ad non fare altro perfino habia avisato del tuto la Ex. V. et a quella habia risposta; dubitandomo che forse non fusseno qualchi ribaldi spioni, como potria essere; siche aspectaro risposta da la p.ta Ex. tia e tuti quello me commettera exeguiro. A laquale devote me ricomando. Placentie die 16 maii 1499. E. Ex. V. Fidellmus servitor Ieronhimus de Carchano, juris doctor ibidem commissarius.

NAISSANCES PRINCIÈRES. — Casati (Francesco) annonce à Lud. Sforza, le 8 mai 1499, la naissance d'un fils du roi Frédéric; l'usage des visites de félicitation existait déjà :

« Io ho visitato la sua regina moglier per parte de V. S. e congratulatomi del figlio, delche la Maestà sua ne have preso piacer gran^mo, ringratia la Ex. V. e se li racommanda. El figliolo è tanto bello che non se potria finger più bello. Datum ut supra. »

NÉGOCIATIONS FRANCO-MILANAISES. — Possibilité d'une réconciliation de Lud. Sforza avec Louis XII, envisagée par Soderini, ambassadeur florentin allant en France, d'après Pirovani : (P. à Lud. Sforza, 27 juillet 1498, *Milan*, A. D. S. *Pot. Est. Savoia*).

In li longhi rasonamenti quali havevano havuti cum loro M. J. Jacomo et San Pietro in Vincoli, gli parea potere judicare che le cose di Franza fossino alquanto refredite, e non dubitava che governando V. E. le cose cum la sua solita sapientia e dignita, se porria sperare qualche effecto in Franza. Ma per esser Francesi ambitiossi et superbi, non è da lassarli penetrare che se desidera loro reconciliatione, perche cum questa apertura mai se obteneria, dicendo che, se li sara rimedio, lui spera fare qualche beneficio a V. E. et avisara per ziphra.

PAIX FRANCO-ESPAGNOLE. — Annoncée à Rome à l'ambassadeur espagnol Gratialasso de la Vega (Carazolo et Saliceti « *allo ill. mo e reverendissimo signor nostro unico el signor Vicecancellaro* », Ascanio Sforza, 27 août 1498).

Questa matina da Bernardino Bernardo, nuntio regio, si è intesa la certeza de la pace de Hyspania cum Franza esser venuta al mag. co Gratialasso; ne altri particulari ne ha saputo dire, excepto chel tene questo per bona nova, circa le cose del Re suo.

PESTE. — Mesures de précaution prises à Venise. Latuada à Lud. Sforza, 26 juin 1498 (Milan, Pot. Est. *Venezia*).

Ill^mo signor, scripsi alla E. V. per le altre mie ultime, de alcune case serrate per suspicione de peste ; doppo essendo morte cinque altre persone, parte di peste e parte di suspicione, sono state serrate quatro altre case in diverse contrade e facto serrare alchune chiesie, allequale concurrevano gente assai. E cossi non se mancha de alcuna provisione, non solo de liberarsi da questi pochi casi accaduti, ma anche per non lassare penetrare il male più ultra, talmente che mediante laiuto de N. S. Dio, se spera che questa cita rimanera munda de tale veneno.

Lettre de J. Lucidus à la marquise de Mantoue : (Mantoue, E, XXV, 3, Rome, 5 nov. 1499.)

Larcivescovo Agnello è morto in Viterbo de peste nascita primo in la familia sua. Lo corpo suo ha lasciato sia portato a Roma per sepellirlo in Santa Maria del Popolo. Morite domenica a li III, suso hora de tercia. M. Marades, cameriere del papa, noto a V. S., morto è anchora lui de febre.

PIROVANI (Maffeo), ambassadeur milanais en Savoie. Intérêt que lui porte Lud. Sforza. Son rappel. (Ludov. Sforza à P., 25 janvier 1499. Milan, *A. d. S., Pot. Est. Savoia.*)

De la indispositione tua ne rincresce ; et havendote noi caro, desideramo etiam te conservi. Però siamo contenti quando quello ill.mo signor duca sii inviato per andare ultra monti, tu retorni a casa e cosi dirai a la Ex. S. et a Madama et alli altri da liquali ne è scripto.

PORTUGAL. — Naissance d'un prince et mort en couches de la reine, le 23 août 1498.

Suardi (Jo. Petrus) à Ludovic Sforza, «ex Cesarea Augusta,» 23 août 1498. (Milan, *A. d. s. Carteg. Gener.*) Hogi circha, meza hora prima che sonasseno le dodece hore, lequale dodece secondo al consueto de questo paese sonano in punto al mezodi, la serenissima regina de Portugallo parturì uno fiolo maschulo et dopo circha due hore che lhebbe parturito, la Maestà sua passò de questa vita, cosa che ha portato grandissimo dolore a questi Ser.mi et Christ.mi Re e Regina. El fiolo sta per in fin a qui bene.

PRÉPARATIFS MILITAIRES DE LUDOVIC SFORZA EN JUILLET 1499. — Sur les arrivées des troupes étrangères, les ambassadeurs florentins donnent, le 29 juillet, des renseignements qui confirment ceux des autres sources : (Florence *A. d. S. Lettere Estere, reg XXXVII*, 29 juillet 1499.

Qui comincia arrivare fanti alamani. A Novara dicono anche esser

venuti et affermono essere per haverne buon numero; e di Francia non se intende, senon quello che si stima possi piacere al principe.

A M. Giov. Bentivoglio si manda dinari per suoi hominidarme.

Malvezzi fut un des meilleurs organisateurs de la défense dans l'ouest. Ses lettres, en qualité de « Ducalis Alexandriae et citra Padum locumtenens generalis » en donnent des preuves nombreuses ; [Cf. *Carteg. gen.* 3, 4, 5, 6 août]. Il y note soigneusement les mouvements des Français, les gens qui passent au camp et au parti de Trivulce. — Pirovano avait conseillé de conserver les postes milanaises entre la France et Milan, pour avoir « in maxima consideratione le actioni francesi », et parce qu'à tel moment il pouvait être important d'avoir rapidement des nouvelles sûres. (Pirovani à Lud. Sforza, 16 juin 1498.)

Raimondi (Raimondo) établit des relations diplomatiques entre Milan et l'Angleterre : « D. Herasmo. È ritornato d'Inghilterra M. Raimundo, quale ce ha referto cose assai de la bona et amorevole dispositione de quello ser^mo Re, e tra le altre ha demonstrato che la Maestà Sua haveria piacere che li tenessimo apresso uno segno nostro. » Le roi d'Angleterre demandait le renvoi de Raimondo comme ambassadeur. » (Milan, *Cart. Gen.*, Ludovic Sforza à Brasca, 15 mai 1498.) Il est dit encore dans la même lettre : Non saria se non a proposito de favorire de le cose nostre che etiam noi tenessimo ambassatore apresso quelle che scrive che di Francia, e dimonstrare cum lui bona amicitia.....

Voyage dangereux de Raimondi en Angleterre : « Non senza grande affano, perchè li Franciosi me havevano per spia et me expectavano tra Dunkerco e Gravalinga, paese del ill.mo archiduca. (Raimondi à Lud. Sforza, 12 sept. 1498. Milan, A. d. S. *Pot. Est.*, *Inghilterra.*)

... Zo. G. Bonconti, Bolognese, me scrive da Brugies havere da bono loco che li Franciosi, quali se erano messi a le poste per piliarme, havevano commissione di tormentarme et, inteso ogni secreto, de impicarme. Se cosi è, non dubito che a la tornata mia studiarano de prendermi. (*Ibid.* Le même au même, 18 sept. 1498.)

La Rovère (Julien de), atteint du mal de Naples ; « S. P. in Vincoli è castato ne la mala sorte de le vaiole françese ; le note paiono nel volto e la dolore ne le ossa. (Milan, *Carteg. gener.* Pirovani à Lud. Sforza, 1^er^ mai 1498) ; attendu à Lyon le 20 juillet 1499 (Flor. *Lett. Estern.*, *reg.* XXXVII, Lyon 18 juillet 1499) ; mariage de sa fille projeté avec Paolo Vitelli : (Beccaria à Lud. Sforza, 10 juin 1499, Milan, a. d. s. *Carteg. Gen.*) « Intendo al bagno Sancto Philippo esser venuta una filiola del R^mo^ Car^le^ S. P. in Vincoli insieme cum la prefectessa. La quali mi è affirmato che si è in strecta praticha per darla per mogliere a Paolo Vitellio.

SAVOIE. — Relations franco-savoisiennes en 1498, ambassade savoisienne en France, (Fil. Valperga, 18 juillet 1498): Milan, *Cart. Gener.* Como li ambaxatori di Savoya partirono a li XII del presente ben contenti e ben expediti. » Dispositions de la Savoie envers Lud. Sforza, à la fin de juillet 1499: « Per esser stato absente di qua questo signor duca, non ho potuto exequire quanto V. E. mi ha commisso circa le risposta che quella fece alli oratori de S. S. como feci con mgr lo bastardo. Ma hora ho exeguito anchora con S. Ex^tia, laquale in verita è restata contenta quando glio affirmato chel verra l'homo di V. E. con tale ordine che quella restara da per bene satisfacta. Io ho trovato S. Cel^ne tanto ben disposta verso V. E. quanto trovay el primo giorno gionsi qua, et ultra la bona inclinatione ha S. S. verso V. E., M. Jacobo Cippriotto che venne li per ambasatore ha facto bona relatione, che è stata molto a proposito. Ma per el contrario l'altro ambasatore l'ha facta tanto più chativa a Mgr lo bastardo, secondo me ha facto intendere. Epso oratore essendo gionto ad Igabella intese che Mons. lo bastardo andaseva a Lione, perilche gli traversò el camino e lo incontrò avanti che S. S. giongesse a Lione (Somenzi à Lud. Sforza, *Pot Est. Savoia*, 28 juillet 1499).

SEQUESTRATION PAR SON MARI D'UNE FEMME ENCEINTE. — (Fontana à Lud. Sforza. Gênes, 26 juin 1498; Milan, A. S. *Carteg. Generale.*)

E venuto da me uno religioso homo da bene, el quale, al nome de Madonna Francesca, fiola chel fò del conte Petro dal Verme, e donzella de la quondam illustrissima madone Beatrice, consorte de V Ex., maritata in M. Antonio Terzo de li marchesi da Mulazo, laquale è vicina al parto, — me ha dicto che sono tre mesi continui chel marito la tene serrata e detenuta nel castello suo de Godano, e non li lassa parlare ne dare alcuna cosa, salvo da li famiglii del castello, e che uno depsi famiglii, al, quale ha dato certi squassi de corda, havendolo in prisone detenuto, li ha promiso che relaxandolo amazara dicta madona Francesca, come habia parturito. Pregandomi ne voglia scrivere ad V. Ex.tia; e parendomi el caso de qualche consideratione, ho dicto ne scriverò.

SEYSSEL (Claude de), évêque de Marseille, puis de Turin.

M. Claudius de Ays, consigliero in questo magnifico senato et homo de ingegno, ha una causa in rotta ad Roma, prega la E.V. se digni scriver in recommandation sua ali RRmi card. vice canzelaro, San Severino et ad l'Alexandrimo. Epso fù de li sequazi de Orliens in Novara, ma reseutito dalhora in qua lha sempre biasimato — et essendoli obligato à homo per recognoscere el servitio per essere homo de ingegno come ho dicto : (Milan, *Carteg. Gen.*, Pirovani à Lud. Sforza, ... mai 1498.)

SFORZA (comte Francesco). — Otage en France, libéré. Capilupi à la marquise de Mantoue :

El conte Fr^co Sforza obsede in Franza è stato liberato havendo pagato el signor Duca 14 milia ducati de taglia.

SFORZA LUDOVIC. — Tournée d'inspection en juillet 1499 : (V. les ambassadeurs florentins, 28 juillet 1499; Florence A. d. s., *Lettere estere*, reg. XXXVIII, fol. 22.)

Era in dispositione hieri quello signor di cavalcare hoggi fino a Novara; hora differisce questa sua andata fino a mercoledi, e non stara fuori piú che 8 dì in ; circan crediamo per hora meni seco li oratori. Son étonnement de n'être pas inclus dans la paix franco-impériale : « El predicto signore sta molto sospeso che de la Ex S. non sia stato facto una minima mentione ; el che non si puoteva persuadere a modo alcuno. » (Brognolo au marquis de Mantoue, 12 août 1497; Arch. Gonzaga E XIX 3.) — Son projet d'aller à Novare dans la fin d'août 1498 (*ibid*).— Il s'imaginait que le danger principal lui viendrait des Vénitiens ; cela explique à bien des égards son attitude : (cf. un important passage d'une lettre écrite par lui le 17 avril 1498 à Fr. Casati).

La judicamo senza misura, adesso che dicto Re è morto, per veder scoprirse omne hora più la dispositione de Venetiani de liquali havemo sempre cognosciuto doversi diffidarsi più cha de Francesi; perche licet in loro sii la potentia maiore, tamen li è mai parso che fora de Ast loro essendo facto le preparatione necessarie contra, potessero fare troppo grandi effecti. In Venetiani si vede con la potentia congiunta la vicinita e li animi accesi ad insignorirsi de Italia.

SFORZA (Massimiliano). — Projet de mariage entre lui et la fille de Henri VII, d'après Raimondi.

« ... Pare che saria contento Henri VII di dare la sua fiola al conte de Pavia nostro fiolo, laquale affinita augmentaria etiam la reputatione et favore quale se ha cercare cum el dicto re al contrapeso del re di Francia. Ma questa parte non intendemo temptarla e mancho metterla ad effecto senza bona volonta e parere de la predicta Maestà Ce sarea. » (Lnd. Sforza à Brasca, 15 mai 1498. Voir RAIMONDI.)

SIENNE. — Renvoi de l'ambassadeur Impérial à cause de l'inutilité de sa présence (15 juin 1498). = Du 2 avril (s. d.), lettre de la seigneurie de Sienne à « Francorum regis clarissimo generali capitano » (Ravenstein, à Gênes) au sujet des « homini reffugiti in le nostre parti, quali erano nel brigantino di Nicolosino Corsale ». Protestation de dévouement à la Majesté royale. (A. de Sienne, *Balia, lettere*, 348.)

Stanga (Marchesino) revient de Rome à Milan le 3 juin 1498 ; meurt le 20 août 1500. (Costabili, à Ferrare, 21 août 1500.)

Stigmatisée de Ferrare. — Récit du marquis à la marquise de Mantoue (Mantoue, Arch. Gonzaga, Copial 162, 16 novemb. 1499) :

Suscription : « Illustrissime domine nostre. »

» Illustrissima domina conjux nostra amatissima,

La S. V. ha per diverse vie inteso quel che si dice de la sora da le sticmate, chi è qui in Ferrara, e per dire anche noi quelche oggi cum li nostri occhi havemo veduto che li siamo stati condutti dal Signor vestro padre, insieme cum il signore Pietro Gentile el cavalere : li significamo come havemo vista una giovane de circha 27 anni, assai bella, cum le sticmate nel petto, mane e piedi ; quella dil petto è dal lato stancho verso il core ; e benche quella di Christo sia dal dritto, tamen lei dice chel crucifixo quando la signiò li era del rimpetto ; e si come il lato dritto dil crucifixo toccò il stanco de la fore, cosi li fese la piaga ; laqual è di grandezza de quattro ditti, assai ristretta, benche non sta sempre a uno modo ; anzi a le volte se li enfia per modo che se li reversano li lati in forma di dui labri grossi ; quelle di le mane sono tutte due eguale, cum li signi proprii di dui chiodi, cosa veramente molto devota, di continuo germano di sangue : li pedi non anno le sue equale perche quella del stancho è magiore cha quella del diritto, perilche se comettava che Jesu Christo sula croce stava col pede stancho sopra il dritto, che la parte più grossa del chiodo lo toccò. La trovassimo in letto apasionata per la doglia dheri, che se continuò el mercori e venere la povera sta male per essere dì di passione. Non credemo che in persona alcuna sia la magior bonita ne la magior humilita. Lei narra puramente senza cerimonie ne ypocrisia alchuna, come Christo li aparve e li parlò tre volte prima che la signiasse ; dipoi vedendola costante e forte in ricercare le sticmate, gie le dede visibile come sono, abenche lei le volesse invisibile per fugire la vana gloria. Il papa, gia volendo vedere se questa era pur chosa vera e non arteficiosa, li fece lavare le piage de le mane daceto, et ponerli uno paio di guanti, ligati stretti e sigilati, e dí poi uno certo tempo desligare ; e trovossi pure essere cosa verissima et divina, et chi vole confessare quello che è, dira che è la vera confirmacione de la nostra fede e confusione de infedeli. Havemone raccomandati e voi e noi ale oratione sue. Lei, doppo alchune humile et humane parole, ha promisso pregare per tutti doi ; che ne pare haver guadagnati assai.

Ultra di questo, il signore vestro padre ha havuto per diverse vie due copie di lettere de alchuni Portugalesi che hano navigato in lochi incogniti et ove non fu moi alchuno, de memoria de homo vivo. Per essere cosse nove e de la tenore da vedere, havemo creduto mandar vene le copie...

TRIVULCE. — Sur ses exigences d'étiquette, Pirovani à Lud. Sforza, 20 juillet 1498 (Milan, *Cart. gen.*)

Ha mandato a ricercare gli sia dato titullo de *illustre* quando gli è scripto per sua Ex.tia o per lo gran canzelero e thexorero, cum alegare chel Re gli scrive « *mon cosin* » e cossi gli è stato concesso lo « *illustre* » e *cosino*, perchè non costano niente.

La famille de Trivulce ne partageait pas tout entière sa haine contre Ludovic Sforza et comptait des Gibelins ; ainsi à la fin d'août 1499 (date où l'abstention et la réserve silencieuse eussent été plus prudentes) les frères de Bernardo Trivulzi, — Zoan Cristoforo, Lodovico et Paolo — sollicitent la protection de l'ambassadeur Tranchedino pour être autorisés à rentrer à Milan « non machinaremo... cosa in pregiudicio di V. Ex. » (Milan, A. D. S., *Carteg. Gener.* Tranchedini à Lud. Sforza, 23 août 1499). D'autres Trivulce s'emploient, dès les premiers temps de la conquête française, pour sauvegarder les biens et la vie de certains partisans de Ludovic Sforza : ainsi le *Carteggio Generale* conserve, en date du 12 septembre 1499, une recommandation adressée à Ambrogio Trivulzi, gouverneur de Lodi, à son parent l'évêque de Como en faveur de l'ambassadeur Maffeo Pirovani, dont la famille était amie de la leur. Agostino Trivulzi se montrait prêt à exécuter les ordres de Ludovic Sforza : « quanto quella li commeteva » (Milan, *Cart. gen.*, Galeazzo di San Severino à Lud. Sforza, 8 août 1499).

TRIVULCE cherche à brouiller Venise avec Louis XII. Protestation de Venise contre les attaques plus ou moins calomnieuses de Trivulce : (Venise, A. d. S. *H. Secreti senato*, XXXVIII, fol. 18, avril 1500). La Seigneurie ne mérite pas d'être ainsi calomniée. « Credemo el S^or^ J. Jacomo haver scripto a bon fine, e sapemo non manchare chi apresso la Chr^ma^ Maestà cerca in sinistrum interpretare le actione nostre, perche per suggestione ed opera del S. Ludovico pertuti anoi non manchano detractori. « L'ordre avait été donné aux troupes vénitiennes de passer l'Adda : « Ma vedendo el signor J.-J. Trivulcio non solamente non star a limpeto de li inimici, ma retrahersi e Novara perdersi, questo sublevi li animi di mal contenti per modo che chi havesse lassate quelle terre senza presidio, ne seguiria qualche grandissimo inconveniente et irreparabile ; e za erano descripti XVm homeni a Milano per fare in uno punto prexo qualche vergogna e damno a le zente nostre, cum il favore et spalle del exercito del signor Ludovico, chi finhora è parso superior in campagna.

UNIVERSITÉ DE PAVIE. — L'établissement du régime français amena des troubles parmi les étudiants de Pavie. Les étudiants en droit re-

fusèrent le serment qu'on exigeait d'eux et se mirent en grève. Les étudiants ès-arts avaient prêté serment spontanément à leur recteur. Trivulce avait pris un arrêté dès le mois de septembre pour assurer aux professeurs de Pavie la continuation de leurs traitements, espérant que cela « produirait son effet ». Les pièces ci-dessous, relatives à ces divers faits, sont toutes conservées à Milan, *Arch. d. S. Carteg. gen.*

R^mo^ Mg^fe^ et vos, magnifici Domini gubernatores.

Siamo contenti, e cosi ve commettemo, che alli doctori de luna e l'altra faculta legenti in Pavia, faciati satisfare per el tempo passato integramente, e per l'avenire secondo el solito, de li denari quali sono ne le mani de li datieri in Pavia. E questo sia cum bono effecto.

Insuper provedereti a quello che a bocha ve dira M. Pedro Grasso circa le cose del studio.

Ex arce Mediolani 19 vnbre 1499. Vostro Io. Iacobus et filius.

Magnifici Domini deputati et collegæ.

Havendone,lo ill^mo^ signor Jo. Ja. Trivultio, locumtenente regio, commisso che provediamo per la satisfactione de li doctori legenti ad Pavia nel modo che vedereti per la inclusa poliza, vi la dritiamo perche secundo la continentia depsa li provediati. Provedendo medesimamente che siano satisfacti li altri quali legano in questa cita e che sono notati nel rotulo. Ex curia Arenghi, Mediolani 19 7bre 1499.

Reverendi et magnifici Domini dissi observandissimi.

Volentes exigere jusjurandum a scolasticis jura in hoc gymnasio profitentibus, quemadmodum Reverendissimæ Dominationes Vestrae ad nos scripserunt, legi fecimus earun litteras in nostra presentia et ipsorum scolasticorum, mandato nostro congregatorum in scolis magnis publicis, et lectis ipsis litteris per Bidellum generalem, predicti scolastici statim exierunt dictas scolas et noluerunt audire ea quæ deliberaveramus eis dicere ad inducendum eosdem ad dicti jurisjurandi prestationem; quod propterea ad ipsis non potuimus exigere. Scolastici vero artiste sponte juraverant in manibus magni sui rectoris, priusquam dicte littere nobis fuissent reddite.

Quæ ad nos Rev. D. V. scripserunt de D. Laurentio Marolo ei significavimus ut bono esset animo, et diligenter profiteretur philosophiæ lectionem, quam libenti animo ut prius profitetur; et visis litteris RR. DD. VV. lætatus est plurimum. Quibus me commendo. Papie, die XVII [september] (*sic*) 1499. E. R. D. Servi Vicecancellarius et Rector legistarum studii Papiensis.

Suscription: Reverendis ac magnificis Dominis Dominis senatoribus regiis Mli residentibus, dominis observandissimis Mediolani.

VARADEO (Hier.), ambassadeur de Ludovic Sforza en Valais, en remplacement de Enea Crivelli « quem ad vos, pro componendis querelis, decreveramus oratorem mittere adversa valetudine impeditum non potuisse ad dietam vestram se recipere. » Ludovic Sforza annonce ce changement, de Pavie, le 3 sept. 1498, à « Nicolao Schiner, episcopo Sedunensi », « Georgio Supersaxo », « egregiis D. Balivo et consulibus. » Milan (*Cart. generale*).

VÉROLE. — Voir Julien de LA ROVÈRE. — Milan, *A. d. S.*, *Pot. Est. Venezia*, Latuada à Ludovic Sforza, 1er octobre 1498 : « Cum lhomo del principe di Salerno non ho anche possuto parlare, per essere infirmo de male franzoso. »

LA TRADUCTION DU NOUVEAU TESTAMENT

en ancien haut engadinois

PAR BIFRUN.

L'ÉVANGILE SELON S. LUC.

(Fin)

CAP. XVII

(1) Et els dis â l's discipuls : E nu po duantêr che nu [éd. mi] uignen sckiandels: imperschó uæ ad aquegli, très quæl che uignen sckiandels. (2) E fûs mils agli che l'g gnis mis üna muola dad êsens aint in sieu culœz, & gnis bittô îlg mêr, auns co chel saia in sckiandel ad üni da quaists pitschens, (3) s'inguardó. Schi tes frêr uain â pchiêr incunter te, schi l'g arprain & ch'el uain â s'arüflêr, schi parduna agli. (4) Et sch'el pchiás incunter te set uuotes in ün di Et chel s'uuolva set uuotes incunter te, dschant: Eau sun arüflô, schi parduna agli. (5) Et l's apostels dissen agli : Signer, accraschainta â nus la fe. (6) Et l'g Signer dis : Schi uus hauesses fé sco ün graun d'sinêuæl, schi dschesses ad aquaisti bœstc d'moras : T'ariat sü & straplauntat [**257**] ilg mêr, & el haués ubedieu â vus. (7) Et quæl d'uus es, chi hêgia ün famailg, chi æra u chi paschainta, quæl siand gnieu aint de la cutüra, chel dia impestiaunt : uo uia & seeza â maisa. (8) Nu disth el plü bôd agli : parderscha ch'eau schaina, & adozat (éd. arozat) sü, e serua â mi infina ch'eau hæ mangiô & bauîeu, alhura dsieua mangia er tü et baiua (9). So el forza grô ad aquegli famalg, quæl chi ho fat aquellas chiôses chi sun stêdas agli cumandêdas ? Eau nu pais [ ] (10) uschia er uus, cura che uus hauais tuot fat aqué chi es stô cumandô â uus, chi dsché : Nus ischen desütels famalgs, nus hauain fat aqué che nus daiuen fêr. (11) Et es duantô intaunt chel giaua â Ierusalem, & el passêua par miz la Samariam & la Galileam (12) cura chel antró in ün

schert uijch, schi gnitten agli incunter disth humens alurus, quels chi stetten da lœnsth, (13) & cun hôta uusth dissen: Maister Iesu, hêgiast misericorgia da nus (14). Quæls sco el l's uezet, schi dis el ad aquels : Izen & s'amussô als sacerdots. Et es duantô che îlg ir che sun (éd. sua) natagiôs. (15) Et ün da quels sco el uezet chel füt natagiô, schi turnó el, & cun hôta uusch ludêva dieu, (16) & s'bittó giu sü la fatscha auant ses pês, l'g ingrazchiand : & aquaist era ün Samaritaun. (17) Et arespondiant Iesus dis : Nu sun é forza natagiôs disth? (éd. :) Mu l's nuof innua sun é ? (18) Et nun sun acchiatôs che saien turnôs â dêr lôd â dieu ôter co aquaist fullastijr. (19) Et el dis agli : Stó sü & uatten, la tia fé t'hó fat salf. (20) Mu siand dumandô [258] dals phariseers, cura che l'g ariginam da dieu gniua â gnir : Schi arespondet el ad (éd. da) els & dis: l'g ariginam da dieu nu uain brichia â gnir cun uisibels cumbalgs, (21) né é uignen â dir : uhé aqui u uhé ascho. Per che uhé l'g ariginam da dieu es traunter uus. (22) Et dis als discipuls : Et uuigen â gnir l's dijs, cura ché uus gnis ad aggiauüschêr da uair ün dals dijs dalg îlg delg hum, né gnis âlg uair. (23) Et uignen â dir â uus : uhé aqui, uhé aschó. Nun izen né izen dsieua els. (24) Perche, da co che la liüscherna quæla liüscha dad ün chiantun suot l'g schil, uschia uain er ad esser l'g îlg del hum îlg sieu di. (25) Mu el stoua ourauaunt bgier indurêr & gnir arfüdô da quaista natiun. (26) Et dsuainter che elg es dchiapô îls dis da Noe, uschia uain er ad esser îls dis dailg îlg delg hum. (27) E mangiêuan, bauaiuen, prendaiuen mugliêrs & gniuan maridêdas infina ad aquel di che Noe antró ill'archia, & uen l'g dilüvi & apirintó tuots. Et er l'g sumgiaunt sco dchiappó îls dis da Loth: mangiauen, bauaiuen, cumprêuan, uendaiuen, inplantêuan fabrichiêuan, (29) mu in aquel di che Lot giet oura Sodomis, schi pluet fœ & suolper giu da schil, & apirintó tuots. (30) Suainter aquć uain ad esser l'g di, in aquæl l'g îlg delg hum uain â s'manifestêr. (31) In aquel chi uain ad esser sün tet, & [269] la sia massaria in chiêsa, nu uigna giu par prender aquella. Et aquel, chi es oura sü la cutüra, sumgiauntamang nu tuorna aint tiers aqué chel ho laschô. (32) Mu saias algurdaiuels de la mugliêr da Lot. (33) Scodün quæl chi scherchia da saluêr sia uitta uain â la perdar, & scodün quæl chi uain â

perder aquella uain â la cunchiüstêr â si la uitta. (35) Eau dich â uus che in aquella not uignen ad esser duos in ün lijt, l'ün uain â gnir prais & li ôter â gnir laschô. (35) Duos uignen adesser chi muollen insemmel : l'üna uain â gnir praisa & l'otra â gnir laschêda. (36) Mu arespondiant els dissen agli : Innua, Signer? Quæl dis ad els : in aquel lœ chi uain ad esser l'g chiœrp, alló uignen â s'araspêr las eaulas.

ANNOTATIUNS

Paschainta (éd. paschianta)] chiüra muaglia.

CAP. XVIII

(1) Et dschaiua ad els er üna sumaglia ad aquaist perpüst che s'astouua saimper urêr, né s'astanglantêr, (2) dschant : Elg era ün mastrêl in üna scherta cittæd, quæl chi nu tmaiua dieu né arguardêua l'hum. (3) Et era üna scherta uaidgua in aquella cittêd, & gniua tiers el & dschaiua : m' defenda da mieu aduersêri. (4) Et el cun dich nu uulaiua. Et dsieua aqué dis el in se sues : Cunbain ch' eau nu tem dieu né arguard l'g hum, (5) imperschó per che che aquaista uaid-[270] gua es â mi agrauadischa, schi la uœgl eau defender, che â la dauous chella nu uigna & blêsma. (6) Mu l'g signer dis : Udi che ün nôsth mastrêl disth. (7) Mu deus nu uain el â fêr la uendetta da ses scharnieus, quæls chi claman d' di & d' not tiers el er schi bain el es paciant sur els? (8) Eau dich â uus chel uain â fêr la uendetta dels bain bôd. ünguotta taunt main cura che l'g filg delg hum uain â gnir, uain el ad (éd. da) acchiatêr fé in terra? (9) Et el dis aquaista sumaglia er ad ünqualchiüns quæls chi s' cunfidéua[n] in se sues, che füssen [éd. fussen] giüsts & sthbitêuan l's ôters : (10) duos humens giauen sü l'g taimpel par fêr uraciun, l'ün era phariseer, & l'ôter publichiaun. (11) L'g phariseer stand uraiua in se sues : deus, eau t'ingra[z]ch ch' eau nu sun sc(h)o l'ôtra lieud, sthgiarbaduors, chiatifs, adulters, sco elg es aquaist publichiaun, (12) eau giün duos uuotes l'hêma, & dun la disthma da tuot aqué ch' eau hæ. (13) Et l'g publichiaun stêua da lœnsth, né uulaiua huzêr ses œilgs in schil, dimperse el bataiua sieu peick dschant : Deus,

saias pchiadus â mi pchiadur. (14) Eau dich â uus che aquaist es gnieu' plü fick giustifichiô (éd. giustischô) in sia chiêsa co per aquel : che scodün chi s'adôza uain â gnir ábassô, & scodün chi s'abatta uain â gnir aduzô. (15). Et é mnêuan tiers el er l'[s] infauns, par chel l's tuchiás. Quel hauiand uis ses discipuls schi arœgnêuan é aquels. (16) Et hauiand Iesus clamô [**271**] aquels très se schi dis el : Laschó gnir l's infauns tiers me, & nu scumandó ad aquels : per che da tals es l'g ariginam da dieu. (17) Par l'g uaira ch' eau dich â uus : che scodün quæl chi nun arschaiua l'g ariginam da dieu sco ün mattel, nu uain ad antrêr in aquel. (18) Et ün schert parzura dumandó el dschant : Bun maister, in che guisa daia eau fêr ch'eau uigna â conseguir la uitta æterna? (19) Mu Iesus dis agli : Che dist me bun ? üngiün nun es bun ôter co ün sul deus. (20) Sæst l's cumandamains. Nu cumetter adulteri : nun amazêr : nun inuulêr : nu dir testimuniaunza fuossa, hunura tes bab & tia mamma. (21) Et aquel dis : Aqué hæ eau tuot saluô da mia giuuentüna in sü. (22) Hauiand udieu aqué Iesus schi dis el agli : ad amaunchia â ti aunchia üna chiôsa. Tuot aqué che ü hæs, uenda & cumparta giu als pouuers, & uainst ad hauair in thesôr in schil, & ui & uitten dsieua me. (23) Mu aquel hauiand udieu aqué, schi s' cunturbló el, per che el era fick arick. (24) Et ueziand Iesus chel era da mêla uœglia, schi dis el : Quant fadiusamang aquels chi haun danêrs uignen ad antrêr îlg ariginam da dieu. (25) Per che chelg es plü lef ch'ün chiamel passa très la fuora d'üna aguoglia co ün arick ad antrêr îlg ariginam da dieu. (26) Et aquels ch' uditten dissen : Schi chi pó dimê gnir salf? [**272**] (27) Et el dis : aquellas chiôses chi sun imposiblas alla lieud, sun possibblas tiers dieu. (28) Et Petrus dis : Uhé nus hauain abandunô tuot & ischens gnieus dsieua se. (22) Quæl chi dis ad els : Par l'g uaira ch' eau dich â uus, che nun es üngiün, quæl chi hêgia abandunô la sia chiêsa u bab u mamma u frars u mugliêr u infauns parmur delg ariginam da dieu, (30) quæl chi nu uigna ad arschaiuer bgier plü in aquaist tijmp, & îlg tijmp chi es da gnir la uitta æterna. (31) Et Iesus prandet tiers se l's dudesth, & dis ad els : Uhé nus gian (sic) sü â Ierusalem, & uignen â gnir cumplidas tuottas aquellas chiôses chi sun scrittas très l's profets delg filg delg hum. (32) Parche el uain â gnir dô in

maun dels paiauns, & uain â gnir fat giamgias dels, & uain â gnir dsthprüschô, & uain â gnir spüdô in el, (33) & dsieua che l'g haun agiasthlô, schi uignen é âlg amazêr, & ilg ters di uain el ad arisüstêr. (34) Et els nun haun inclijt ünguotta da quellas chiôses. Et aquaist plêd era azuppô (éd. apuppô) ad els né incligiauen aqué chi gniua dit. (35) Et es dchiappô aprusmand, & â Hiericho, ch' ün orf sezaiua dspera la uia tracutand: (36) & cura chel udit passand l'g pœuel schi dumandó el, che aqué füs. (37) Et dissen agli, che füs Iesus Nazarenus chi passás três. (38) & el clamó dschant: Iesu, filg da Dauid, hêgiast misericorgia d'me. (39) Et aque's chi [273] passêuan auaunt, l'g arœgnêuan chel taschés. Et el clamêua pür plü fick: Filg da Dauid, hêgiast misericorgia d'me (40) Et stand ferm Iesus schi cumandó el che aquel des gnir mnô tiers el. Et cura chel gnit nó tiers, schi l'g dumandó el, (41) dschant: Che uuost ch' eau fatscha â ti? Et aquel dis: Signer, ch' eau arschaiua la uezüda. (42) Et Iesus dis agli: arschaiua la uezüda, la tia fé t' ho fat salf. (43) Et adüntrat ho el arfschieu la uezüda, & giaiua dsieua el, ludant dieu. Et tuot l'g pœuel, sco el hauét uis, schi dêua el lôd â dieu.

ANNOTATIUNS

Nu arguardêua] nu purtêua arespet.

CAP. XIX.

(1) Et siand antrô aint, schi giaiua el par Hiericho. (2) Et uhé ün hum, cun num Zacheus, & aquel era ün parzura dals publichiauns, & era arick, (3) & scherchiêua da uair Iesum chi el füs, & nu pudaiua par l'g pœuel, per che el era da pisthna persuna. (4) Et curiand auáunt, schi giet el sün ün bœstc da figs suluêdis par l'g uair: per che el gniua ad ir alló três. (5) Mu cura chel uen îlg lœ guardant sü Iesus l'g uezét & dis ad aquel: Zachæe, stina & uij giu, per che huoz stou eau manair in tia chiêsa. (6) Et uen giu stinand, & s'allegrand l'g arfschét aint. (7) Et cura che tuots hauetten uis aqué, schi bruntlêuan é [274] dschant, chel füs ieu aint ad aluschêr tiers ün hum pchiadur. (8) Et stand Zacheus dis alg signer: Vhé si-

gner, meza mia roba dun eau als pouuers, & sch'eau hæ ünqualchiôsa frudagiô alchiün, schi tuorn eau quater uuotes taunt. (9) Et Iesus dis ad aquel: Huoz es gratagiô l'g salüd ad aquaista chiêsa, per chella saia er ella figlia da Ahrahæ. (10) Per che l'g filg del'g hum es gnieu par scherchiêr & saluêr aqué chi era pers. (11) Et udiant els aquaistas chiôses, argiunschant Iesus dis üna sumaglia, per aqué chel era ardaint Hierusalem, & chels estmæuan che des duantêr, che bôd gnis manifestô l'g ariginam da dieu. (12) Et el dimê dis: Eilg era ün schert hum nœbel, chi tiró uia in ün paias da lœnsth, par prender â si ün ariginam, & turnás. (13) Et hauiand clamô disth ses famalgs, schi det el ad els disth gliuras, & dis ad aquels: merchiantó infina ch'eau uing. (14) Et ses cittadins l'g uulaiuen mêl & tramtetten üna imbascharia dsieua el dschant: Nus nu uulain che aquaist aregna sur nus. (15) Et es duantô che hauiand prais l'g ariginam, chel turnó, & cumandó ch' aquels famailgs gnissen clamôs tiers el, ad aquæls el hauaiua dô l's danêrs, chel saués, quant scodün cun amarchiantêr haués aguadagnô. (16) Et uen l'g prüm dschant: Signer, tia gliura ho aguadagnô disth gliu-[**275**]-ras. (17) Et el dis agli: Bain bun famalg, per che che tü ist stô îlg plü poick fidel, schi hêgiast pusaunza sur disth cittêds. (18) Et ün ôter uen dschant: Signer, uhé tia (gliuras) glifra ho fat schinc gliuras. (19) Et ad aquaisti dis el: Et tü saias parzura sur schinc cittêds. (20) Et ün ôter uen dschant: Signer, uhé tia gliura, quæla che eau hę hagida missa in ün fazulet, (21) per che eau hæ tmieu te, che tü ist ün hum dür, chi prains aqué, che tü nun hæs mis, & schunchias aqué che tü nun hæst semnô. (22) Et els dis agli: Mêl famalg, da tia buochia t'uœlg eau giüdichiêr. Schi tü sauaiuas ch'eau era ün hum dür, prendiant aqué ch'eau nun hæ mis & schunchiand aqué ch'eau nun hæ mis & schunchiand aqué ch'eau nun hæ semnô: (23) schi per che nun hæst tü dô mes danêrs îlg baunck, & cura ch'eau sun gnieu, schi haués eau scudieu cun üsüra? (24) Et dis ad aquels chi stêuan alló: L'g prandé aquella gliura, & la dæd ad aquegli chi ho disth gliuras. (25) Et d'ssen agli: Signer, el ho disth gliuras. (26) Per che eau dich â uus: che â scodüni chi ho uain â gnir dô, & da quel chi nun ho, er aqué taunt chel ho uain â gnir prais. (27) Taunt plü er aquels mes inimichs, quæls chi nun haun uulieu, ch'eau aregna sur els,

mnêd als aqui, & l's sckiannó auaunt me. (28) Et hauiand dit aquellas chiôses, schi giaua el inauaunt par ir sü â Hierusalem. (29) Et es duantô siand ariuô â [**276**] Bethphage & â Bethaniam dspera l'g munt, quæl chi uain anumnô de las uliuas schi tramtét el duos ses discipuls, (30) dschant: Izen in ün chiastilg quel chi stó incunter uus. In aquæl cura che uus giais aint schi acchiatęs uus ün pulledrin d'üna êsna arantô, sün aquêl üngiün mæ nun ho sazieu scharantó aquel, & l'g mnêd aqui. (31) Et sch'ünqualchiün dumanda uus: par che scharantæs uus, schi dsché uschia ad aquegli: per che l'g signer ho bsüng da quel. (31) Et tiraun uia aquels, chi eran tramis & acchiattaun suainter chel hauaiuadit ad els. (32) Et scharantand els l'g asnel, schi dissen l's patruns da quel ad els: Per che scharantęs (ed. schatanręs) l'g asnel? (34) Et els dissen: per che l'g signer ho bsüng aquel. (35) Et mnetten aquel â Iesum. Et hauiand mis süsura l'g asnel lur uesckimaintas, schi matetten é sü Iesum, (36) & giand el schi sternaiuen é lur uesckimainta in la uia. (37) Et siand ariuô giu âlg dsthmuntêr dalg munt de las uliuas, schi cumenzó tuotta la quantitêd dels discipuls s'allegrand â ludêr dieu cun ôta uusth da tuottes aquellas uirtüds, quælas chels hauaiuen uis, (38) dschant: Benedét aquel araig chi uain in (in) num delg signer: La pæsth in schil & la glœrgia îls hutischems. (39) Et qualchiüns dals phariseers delg pœuel dschaiuen ad el: Maister, chiastia tes discipuls. (40) Ad aquæls chel dis: Eau dich â uus, che schi aquaists taschén, [**277**] che bôd las pedras uignen â clamêr. (41) Et sco el ariuó, chel uezét la cittêd, schi cridó el sur aquella, (42) dschant: Schi tü cunschesses er tü, & pür in aquaist tes di, aquellas chioses, chi pertignen alla tia pæsth, schi matést chiüra, mu huossa sun ellas azuppêdas da tes œilgs. (43) Per che che uignen (éd. uigneu) â gnir l's dis in te, & tes inimichs uignen â t'incrasêr aint cum ün bastiun, & uignen â schintêr te, & uignen â t'strainscher da par tuot intuorn, (44) & uignen â t' sthplanêr â fuons, & l's infauns chi sun in te. Et nu uignen â laschêr pedra sur pedra: par aqué che tü nun hæst cunschieu l'g tijmp de l'g tieu uistdœz. (45) Et siand ieu aint îlg taimpel schi cumenzól â chiatschêr oura aquels chi uendaiuen & cunprêuan in aquel, (46) dschand ad els: E stó scrit: la mia chiêsa es üna chiêsa de l'uraciun & uus hauais

fat aquella üna fuora da saschins. (47) Et el amussêua immunchia di îlg taimpel. Et l's parzuras dels sacerdots & l's scriuauns scherchiêuan dalg amazêr, & l's prüms dalg pœuel. (48) Et nun acchiatêuan, in che mœd chels faschessen, par che tuot l'g pœuel attendaiua âlg udir.

[ANNOTATIUNS.]

Vistdœz] che tü uainst uistdêda, aqué es: che uain mis chiüra d' te.

CAP. XX

(1) Et es duantô in ün da quels dis, amussand el l'g pœuel îlg taimpel & pred-[**278**]-giand l'g euangeli, che uennen insemmel l's parzuras dels sacerdots, & l's scriuauns cun l's seniours (2), & dissen agli, dschant : Di â nus : Cun che autoritæd fæst tü aquaistas chiôses? U chi hó dô â ti aquaista authoritæd? (3) Mu arespondiant Iesus dis ad els : Eau uœlg er eau dumandêr uus üna chiôsa, & arespundé â mi. (4) L'g bataisem da Ioannis, era el da schil u dalla lieud? (5) Et els pissêuan in se suessa ds[h]ant : Schi nus dschain da schil, schi uain el â dir : Per che dimê nun hauais craieu agli? (6) & schi nus dschain : dalla lieud, schi uain tuott elg pœuel âns accrappêr. Per che chel tain par schert, Iohannem saia ün profet. (7) Et arespondetten chels nu sauessen, inuonder chel füs. (8) Et Iesus dis ad els : Ner eau uœlg dir â uus, cun che authoritæd ch' eau fasth aquaist. (7) Et cumenzó â dir alg pœuel aquaista sumaglia : ün schert hum implantó üna uigna & l'g affitó uia â mers, & el tiró dauend par bgier tijmp. (10) Et cura che füt la saschun (éd. sachü), schi tramtét el l'g famalg tiers l's mêrs, che l'g dessen agli dal'g früt della uigna. Quæls hauiand battieu aquel l'g tramtetten dauend uœd. (11) Et el tramtét darchiô aunchia ün ôter famalg, & aquels hauiand er battieu aquaist & ingiürgiô, l'g tramtetten uœd. (12) Et darchiô tramtét el er l'g ters, & aquels er aquaist l'g hauiand fat plêias l'g haun chiatschô dauend. (13) Mu l'g signer de la uigna dis : Che daia eau fêr? Eau uœlg trametter mes chiêr filg; forza cura che ue-[**279**]-zan aquaist, che uignen â l'g

arguardêr. (14) L'g quêl cura chels mêrs uezetten, schi pisaun é in se sues dschant : Aquaist es hertęuel, gnî & l'g amazain, et l'hierta uain â gnir nossa. Et hauiand bittô aquel our de la uigua, schi l'g amazaun é. Che uain dimê â fêr ad aquels l'g signer de la uigna? (16) El uain â gnir & uain ad amazêr aquels mêrs, & uain â dêr sia uigna ad ôters. Hauiand aqué udieu scLi dissen é : Saia da lœntsth. (17) Et el hauiand guardô aquels dis: Che es é dimê aqué chi stó scrit: La pedra quæla che aquels chi æ lifichiêuan haun arfüdô, aquella es duantêda ün chiô delg chiantun. (18) Et scodün quæl chi uain â tummêr sur aquella, uain â s' astfrachiêr, et sur aquel chella tumma uain ella âlg sputêr. (19) Et l's parzuras del sacerdots & l's scriuauns scherchiêuan in aquel' hura dalg metter maun ad el, & tmaiuen l'g pœuel. Per che els haun cunschieu chel haués dit incunter els aquaista sumaglia. (20) Et l'g tgniand ad acoura haun tramis spiuns quęls chi s'infanschessen dad esser giüsts, & l'g cumpigliassen îlg plêd & l'g dessen in maun de la superiuritæd & in la forza delg guuernadur. (21) Et l'g dumandaun dschant : Maister, nus sauain che tü disth indret, & amuosas indret, né arguardas la persuna, dimpersé tü amuossas la uia da dieu cun la uardæd. (22) Daien nus dêr steaur agli Caeseri, u schi u nun? (23) Et el hauiand inclijt lur malizchia dis ad aquels : Che m'apruæs uus? (24) Amussó â mi ün danêr ; da chi hól inmeginæ & l'in-[**280**]-scriptiun? Arespondiant aquels dissen : Da Cęsaris. (25) Et el dis ad aquels : Dæd dimê aquellas chiôses chi sun da Cęsaris â Cęsari, & aquellas chi sun da dieu â dieu. (26) Et els nu pousen l'g arprender sieu plêd auaunt l'g pœuel : & s' haun sthmürafgliô de la sia ariposta, & taschetten. (27) Et uennen nó tiers qualchiüns dals Saduceers, quæls chi sthnêian che saia l'aresüstaunza, & l'g dumandaun, (28) dschant : Maister, Moses hó scrit â nus : Schi l'g frêr d'ünqualchiün muris hauiand mugliêr, & aquel füs mort sainza infauns, che l'g frêr prenda sia mugliêr, & astdaisthda sü l'g sem agli sieu frêr. (29) Elg eran dimê set frars, & l'g prüm prandét mugliêr & es mort sainza infauns. (30) Et l'g seguond hó prais aquella & es er el mort sainza infauns. (31) Et l'g ters hó prais aquella, sumgiauntamaing er l's ôters set : Né haun laschô infauns & sun morts. (32) Et alla plü dauous da

tuots es mort er la duonna. (33) In l'aresüstaunza dimê da quæl da quels uain ella ad esser mugliêr ? Per che tuots set l'haun hagida per mugliêr. (34) Et arespondiant Iesus dis ad aquels : L's infauns d'aquaist muond prendan mugliêr & daun â marid, (35) mu aquels chi uignen ad esser dengs da quel muond & da l'aresüstaunza dals morts, nu prendan mugliêr né daun â marid, (36) per che els nu paun murir plü inauaunt, & sun inguæls als aungels, & sun filgs da dieu, siand filgs de l'aresüstaunza. [281] (37) Mu chels morts aresüstan amuossa er Moses dspera l'g rubô cura chel disth : L'g signer deus da Abraham, & deus da Isaac, et deus da Iacob. (38) Mu deus nun es dals morts, dimperse dals uifs, per che tuots uiuan agli. (39) Et arespondiant qualchiüns dals scriuauns dissen : Maister, tü hæs bain dit. (40) Et nun asckiêuan plü dumandêr el d'üngiüna chiôsa. (41) Et el dis ad aquels : In che mœd dian é Christ saia filg da Dauid ? & el Dauid suessa disth îlg cudesth dels psalms : L'g signer hó dit agli mieu signer : seza da mieu dret maun, (43) infina d'eau hæ mis tes inimichs üna suppia da tes pes. (44) Dauid dimê clamma aquel signer, schi co es el ses filg ? (45) Et udiant tuot l'g pœuel schi dis el â ses discipuls : (46) inguardó dals scriuauns, chi uœglian ir cun arassas lungias, et aman da gnir salüdôs sü las plazzas, & l's prüms sizs in las synagogis & l's prüms lous îls hœrtels. (47) Quæls chi maglien las chiêsas da las uaidguas, s'infaschiand ungias uraciuns. Aquels uignen ad arschaiuer üna mêr cundunaschun.

ANNOTACIUNS

Rubô] üna chieglia u ün muntun d'spinatsths.

CAP. XX[1]

(1) Et guardand schi uezét el aquels arigs chi mettaiuen lur duns in la chiascha da dieu (2) Et uezét üna uaidgua, pouu-[282]-retta, mettant aint alló duos pitschens danêrs, (3) & dis : Vairamang dich eau â uus, che aquaista pouura uaidgua hó mis aint plü co tuots. (4) Per che tuots haun mis aint îls duns da dieu da qué chi surauaunza ad els. Mu aquaista hó mis aint da sia sckiarsdæt tuotta sia roba ch'ella hauaiua.

(5) Et dschant ünqualchiüns dalg taimpel, che füs cun bellas pedras & duns hurdanô sü, schi dis el : (6) Da quellas chiôses che uus uezais uignen â gnir l's dis, in aquæls che nu uain â gnir laschô pedra sur pedra, chi nu uigna 'aruinêda giu. (7) Et dumandaun el, dschant : Maister, cura uignen ad esser aquelles chiôsas, & che isaina, cura che quaistes chiôsas uignen ad esser? (8) Mu el dis : Guardó, che uus nu uignes surmnôs. Perche bgiers uignen â gnir suot mieu num dschant, chels saien Christum, & l'g tijmp s'aprosma; nun izen dimê dsieua els. (9) Mu cura che uus udís guerras & sthguardins, schi nu 's astramantó, perché aquaist stouua ourauaunt duantêr, mu é nun es brichia impestiaunt la fin. (10) Alhura dschaiua el ad els : E uain as aluêr sü pœuel incunter pœuel & ariginam incunter ariginam, (11) & uignen ad esser grandas terras trimblas in inmünchia lœ, & chialastrias & glandas & stramizzis, & signêls grands uignen ad esser da schil. (12) Mu auaunt tuottes a-[**283**]-quelles chiôses [uignen] â chiatschêr lur mauns in uus, & uignen â persequitêr uus, dand uus in maun de las synagogas & illas praschuns, 's trahiant tiers l's araigs & tiers l's guuernaduors (éd. guuuernadours) parmur da mieu num. (13) Et aqué gratagia â uus in testimuniauza. (14) Haué dimê fis in uos cours, che nun saia da pissêr ourauaunt la uossa dfaisa : (15) perche eau uing â dêr â uus buochia & sabbijnscha, â la quæla ch'els nu paun cunterdir né cunterstêr tuots aquel chi sun cuntrêdis â uus. (16) Et uus gnis â gnir tradieus er da bab & da mamma, & da frars & da parains & d'amichs : & uignen ad ama(u)zêr qualchiüns d'uus. (17) Et gnis ad esser mêluuglieus da tuots parmur da mieu num. (18) Et ün pail da uos chió nu uain ad ir â perdar. (19) Très uossa pacijncia possidé uossas hormas. (20) Mu cura che uus gnis â uair, che Hierusalem uain incrasæda aint dals chiamps, alhura daias sauair, che la sua aruina s'aprosma. (21) Alhura aquels chi sun in Iudea daien fügir als muns, & aquels chi sun in miz aquella tiran uia, & aquels chi sun sü l'g paias nu giaien in aquella : (22) perché che aquels sun l's dijs de la uandetta, par che uignen cumplidas tuottes chiôses chi sun scrittas. (23) Væ allas purtauntas & ad aquellas chi daun tetta in aquels dijs. Per che é uain ad esser üna granda fadia [**284**] sur terra, & ira in aquaist pœuel. (24) Et uignen â tummêr par l'g fil de

la spêda, & uignen â gnir mnôs praschuns in tuot els paiauns. Et Hierusalem uain â gnir zapignêda dals paiauns, infina che uignen â gnir cumplieus l's tijmps dals paiauns. (25) Et uignen ad esser isainas îlg sullailg, & îlla liüna, & îllas stailas, & in terra inguoscha dels pœuels par desperatiun, strasumand l'g mêr & las huondas, (26) & alguant uia la lieud par la temma & per l'aspetta da quellas chiôses, chi uignen â suruegnir agli cræs de la terra. Per che las uirtüds dels schils uignen â s'amuentêr : (28) alhura uignen é â uair gniand l'g filg delg hum in la nüfla cun granda pusaunza (éd. puzaunza) & granda glœrgia. (28) Et cumanciant aquellas chiôses ad duantêr, schi guardó in sü, & huzó uos chiôs, per che s'aprosma la uossa spendrêda. (29) Ed dis ad els üna sumaglia : Guardó l'g bœsthc da figs et tuotta (éd. tuotra) la bosthchia, (30) curache cumainzen â prüiêr oura, ueziand uus, schi sauais uus suessa che alhura la stêd es ardaint. (31) Uschia er uus, cura che uus uezais che aquaistas chiôses duaintan, schi saué che s'aprosma l'g ariginam da dieu. (32) Par l'g uaira ch'eau dich â uus, che nu uain â passêr uia aquaista(s) etæd, auns co aquaistas chiôses saien tuottes duantêdas. (33) L'g schil & la terra uignen bain â passêr uia, mu mia uerua nu uignen â passêr uia. (34) Et 's inguar-[**285**]-dó nnzacura uos cours nu (éd. nn) s'agrêuan cu surmagliêr & surbaiuer et cun pisijrs da quaista uitta, & che quel di suruigna â uus â l'improuista : per che sco ün latsth uain el â gnir sur tuots, chi sezan sur la fatstha da tuotta la terra. (36) Et uschia dimê uaglió d'imünchia tijmp, urant che uus puossas amütschêr tuottes aquaistes chiôses quælas chi uignen ad esser, & â stêr auaunt l'g filg da dieu. (37) Et el amussêua traunter di îlg taimpel, mu d'not giaua el oura & alluschêua îlg munt quæl chi uain anumnô de las uliuas. (38) Et tuot l'g pœuel gniua la damaun maluagl tiers el, par l'g udir îlg taimpel.

CAP. XXII

(12 Et s'aprusmêua l'g di de la festa dels azyms, quæl chi s'anumna Pasthqua : (2) & l's parzuras dels sacerdots & scriuauns scherchiêuan, in che mœd els l'g amazassen : per che els tmaiuen l'g pœuel. (3) Et Satanas antró in Iudam, ad

aquel era surnum Iscariotes, quæl chi era ün dalg inumber dals dudesth : (4) & tiró uia & hó faflô culs parzuras dels sacerdots & cun l's mastrôs, in che guisa chel l'g des aint in maun. (5) Et els sun allegrôs & sun cufgnieus dalg dêr agli danêrs. (6) Et el ho impromis & scher-[286]-chiêua l'etta dalg dêr ad els aint in maun sainza arimur. (7) Et uen l'g di dels azins in aquêl chi s'astuaiua sacrifiêr la pastqua. (8) Et tramtét Petrum & Iohannem, dschant : Izen & parderschć â nus la pasthqua, par che nus la mangian. (9) Et els dissen agli : Innua daien nus appinêr? (10) Mu el dis ad aquels : Uhé giand uus in la cittêd schi gnis ad iscuntrêr ün hum chi porta ün uaschilg d'ouua d'terra c(h)uotta, izen dsieua el in aquella chiêsa in aquela chel uain ad ir aint, (11) & dschć agli bab d'chiêsa da quella chiêsa : L'g maister disth â ti : Innua es ün aluschamaint, innua ch'eau mangia la pasthqua cun mes discipuls? (12) Et aquel uain ad (ad) amussêr à uus üna granda sæla appinêda, alló parderschć. (13) Mu giand aquels schi achiataun (éd. achietaun) é suainter chel hauaiua dit ad els, & appinaun la pasthqua. (14) Et cura che füt l'hura, schi sazét el â maisa & l's dudesth apostel cun els. (15) Et el dis ad els : Cun deschidramaint hæ eau aggiauüschô da mangiêr aquaista pasthqua cun uus, auns co [c]heau indüra. (16) Per che eau dich â uus : Eau nu uing â mangier plü cu uus da quinder inuia, infina che nu uain â gnir cumplieu ilg ariginam da dieu. (17) Et hauiand prais l'g bachiêr faschét el gracias et dis : Prandé aquaist & parti traunter uus. (18) Per che ch'eau dich â uus ch'eau nu uing â baiuer [287] dalg früt della uigna, infina che nu uain â gnir l'g ariginam da dieu. (19) Et hauiand prais l'g paun, cura chel hauét fat gracias, schi l'g arumpét el, & l'g det ad els dschant : Aquaist es mieu chiœrp, quæl chi uain dô par uus. Aquaist fasché in mia algurdaunza. (20) Sumgiauntamang er l'g bachiêr dsieua chel hauét schnô, dschant : Aquaist bachiêr es l'g nuof testamaint, três mieu saung, quæl chi uain spauns par uus. (21) Imperschó uhé l'g maun da quel chi tradescha me es â maisa cun me. (22) Et l'g filg delg hum uo schert suainter co elg es urdanô, imperschó uæ ad aquegli hum, três quæl el uain tradieu. (23) Et els cumenzaun â scherchiêr traunter els, quæl chi füs aquel dad els chi gnis â fêr aqué. (24) Et es er duantô ün dabat traunter els

quæl dels parés esser l'g mêr. (25) Mu el dis ad els : L's araigs dals pœuels signuragien ad aquels, & aquels chi haun pusaunza sur els s'clamman beneficiêdars. (26) Mu uus brichia uschia, dimperse aquel chi es l'g mêr traunter uus duainta sco l'g plü giuuen : & aquel chi es l'g parzura saia sco aquel chi serua. (27) Per che quæl es mêr, aquel chi seza â maissa u quel chi serua? Nun es forza aquel chi seza â maisa? Et eau sun in miz uus sco aquel chi serua. (28) Et uus isches aquels chi hauais dürô cun me [288] ils mes attantamaints. (29) Et eau urdain â uus l'g ariginam, sco mes bab l'g hó urdanô â mi, (30) par che uus mangies & baiues sü la mia maisa in mieu ariginam & sezas sur l's sizs, giüdichiant las dudesth sclattas da Israel. (31) Et l'g Signer dis : Simon, Simon, uhé l'g Satanas ho fick giauüschô uus par 's criflêr sco l'g furmaint, (32) mu eau hæ aruô par te, che tia fe nu uigna alg main : & tü cura tü ist cunuertieu, schi cunferma tes frars. (33) Mu el dis agli : Signer, eau sun pardert da ir cun te & in praschun & in la mort. (37) Et el dis : Eau dich â ti, Petre, huoz nu uain â chiantèr l'g gial, auns co tü hêgiast schnaiô trais uuotes che tü num cugniouschas. (35) Et dis ad els : Cura ch'eau hæ tramis uus sainza buorsa & tasthchia & cuzamainta, hó forza amanchiô â uus ünqualchiôsa? Et els dissen : ünguotta. (36) Et el dimê dis ad els : Mu huossa chi hó buorza la prenda, sumgiauntamang er la tasthchia : & aquel qui nun ho, uenda la sia rassa & cumpra üna spêda. (37) Per che eau dich â uus che aqué chi stó aunchia scrit, stouua gnir cumplieu in me : Et cun l's nôsths es el stô araschunô. Per che aquellas chiôses chi sun da me haun fin. (38) Mu els dissen : Uhé duos spêdas aqui. Et el dis ad els : Eilg es auuonda. (39) Et siand ieu oura, schi giaua el, suainter chel era adüsô, îlg munt de las uliuas : & er l's discipuls sun ieus dsieua el. [289] (40) Et cura chel ariuó îlg lœ, schi dis el ad els : Uró che uus nun aintras in attantamaint. (41) Mu el es trat ün pô our dad els fick ad ün trat d' pedra, & siand isthnuglió urêu' el, (42) dschant : Bab, schi tü uous, schi prain uia aquaist bachiêr da me ; imperschó brichia la mia uœglia, dimpersé la tia duainta. (43) Et apparét agli l'g aungel da schil l'g cunfurtant el. (44) Et l'g siand gnieu l'inguoscha, schi urêu' el pür plü lœng. Et era la sja süiur sco las guottas d'saung, currant giü in terra.

(45) Et cura chel aluó sü de l'uraciun & chel uen tiers l's discipuls, schi acchiatól aquels durmiant par mêla uitta chels hauaiuen, (46) & dis ad els: Che durmis uus? Stêd sü & uró che uus nun aintras in attantamaint. (47) Et aunchia chel faflêua, uhé ün grand pœuel, & aquel chi hauaiua num Iudas, ün dals dudesth, chi gniua auaunt aquels, & gnit ardaint Iesus par l'g bütschêr. (48) Mu Iesus dis agli: Iuda, cun ün bütsch trades[ch]astht l'g filg delg hum? (49) Et ueziand aquels chi eran intuorn el, aqué chi uulaiua duantêr, schi dissen é agli: Signer, dains batter cun la spêda? (50) Et ün dels battét l'g famailg delg parzura dels sacerdots & schunchió giu la sia uraglia dretta. (51) Et arespondiant Iesus dis: laschó infina aqui. Et cura chel hauét tuchiô l'uraglia da quel, schi l'g guarit el. (52) Et [**290**] Iesus dis ad aquels chi eran gnieus tiers se, parzuras dels sacerdots, & als mastrôs delg taimpel, & als seniours: Sco tiers ün saschin isches ieus oura cun spædas & bastuns, (53) & siand eau inmünchia di îlg taimpel nun hauais standieu oura l's mauns sü me; mu aquaista es aquella uossa hura, & pussaun.za de la sckiürezza. (54) Et l'g hauiand appigliô schi l'g mnaun é dauend & l'g mnaun in chiêsa dalg parzura dels sacerdots. Et Petrus giaiua da lœnsth dsieua. (55) Et cura chels hauetten iuidô fœ in meza la cuort & siand sazieu insemmel, schi sazét & Petrus traunter els. (56) Quæl cura che üna scherta fanschella l'g hauét uis chel sezaiua d[s]pera fœ, l'g guardant pütif dis: Er aquaist era cun el. (57) Et el l'g schnaió dschant: Duonna, eau nu cugniousth aquel. (58) Et dsieua ün pô l'g hauiand uis ün ôter dis: Et tü ist da quels. Mu Petrus dis: Hum, eau nu sun. (59) Et in spaz traunter bunamang d' üna hura, ün schert ôter s'affermêua dschant: Vairamaing er aquaist era cun el, per che er el es Galileer. (60) Et Petrus dis: Hum, eau nu sæ che tü disth. Et bain bôd, aunchia chel faflêua, schi chiantó l'g gial. (61) Et siand uuluieu l'g signer, schi guardó el Petrum. Et Petrus s'algurdó dalg signer, & co chel [**291**] hauaiua dit agli: auns co l'g gial chiaunta, schi uainst trais uuotes am schnaiêr. (62) Et Petrus giet oura dadoura & cridó sosamang. (63) Et l's humens chi tgniauen Iesum, faschaiuen giamgias del l'g battand. (64) Et 'lg hauiand cuuiert schi battaiuen é sia fatscha, & dumandaiuen el, dschant: iniuuina, chi es aquel chi t' hó battieu? (65) l'g

ingiüriand cun ôtres bgierras chiôses, dschaiuen incunter el. (66) Et sco é gnit di, schi uennen insemmel l's seniours dalg pœuel, & l's parzuras dels sacerdots, & l's scriuauns, & l'g mnaun in lur cusselg, (67) dschant: Ist tü forza aquel Christus? dî â nus. Et el dis: Schi bain eau dich â uus, schi nu craias uus: (68) & schi bain eau er 's dumand, schi nun arespundais â mi né m' laschæs ir. (69) Da quaist tijmp inuia uain l'g filg delg hum â ser dalg dret maun della uirtüd da dieu. (70) Et tuots dissen: Tü ist dimê filg da dieu? Quæl dis: Vus dschais ch' eau saia. (71) Mu els dissen: che agragiains plü testimuniaunza? Per che nus n's suessa hauains udieu our da sia buochia.

CAP XXIII.

(1) Et aluand sü l'uniuersa quantitæd dels, l'g mnó â Pilatum. (2) Et cumenzaun âlg [**292**] achiüsêr, dschant: Nus hauain achiattô aquaist chi metta la lieud suot sura & scumandant da dêr steaur agli Cæsari, dschant che saia Christum araig. (3) Et Pilatus l'g dumandó dschant: Ist tü aquel araig dals lüdeaus? Mu el arespondiant agli dis: Tü dist. (4) Et Pilatus dis als parzuras dels sacerdots & alg pœuel: Eau nun acchiat üngiüna cuolpa in aquaist hum. (5) Mul els pür s'infürgiêuan, dschant: El amuainta sü l'g pœuel amussand per l'uniuersa Iudea, cumenzand da Galilea infina in aquaist lœ. (6) Et Pilatus hauiand udieu che gniua amanzunô la Galilea, schi dumandó el, sch'el füs ün hum da Galilea. (7) Et sco el sauét, chel udiua suot l'g dumini da Herodem, schi l'g tramtét el tiers Herodem quæl chi era er el da qué tijmp â Hierusalem. (8) Et Herodes hauiand uis Iesu s'allegró fick. Per che el hauaiua da bgier tijmp innó hagieu cuuaida dalg uair, per chel udiua bgierras chiôses dad el, & hauaiua spraunza chel gnis â uair qualch isaina quæla chi duantás dad el. (9) Et l'g dumandêua cum bgiers plêds. Et el nu l'g arespundaiua agli ünguotta. (10) Et l's parzuras dels sacerdots & l's scriuauns stêuan l'g acchiüsand aspramang. (11) Et Herodes cun ses sudôs l'g hó sprüschô, & cura chel ha-[**293**]-uét fat giamgias del, l'g hauiand trat aint ünasplaina arassa schi l'g tramtét el inauous tiers Pilatum. (12) Et in

aquel prœpi di sun é duantôs traunter els amichs Pilatus et Herodes, per che uiuaunt era mêluuglijnscha traunter els. (13) Et Pilatus hauiand clamô l's parzuras dels sacerdotz & l's mastrôs & l'g pœuel schi dis a.l els : (14) Vus m'hauais appraschantô â mi aquaist hum sco aquel, chi uuolua l'g pœuel, & uhé eau l'g hæ examinô auaunt uus, né achiat üngiün fal in aquaist hum da quellas chiôses, che uus l'g acchiüsæs, (15) mu né er Herodes ; per che eau hæ tramis uus tiers el : & uhé agli nun es duantô ünguotta (éd. ünguotts) uengiaunt da la mort. (16) Et dimê l'g hauiand chiastiô l'g uœlg eau laschêr ir ün ad els sü la festa. (18) Et l'g uniuers pœuel clamô insemmel dschant : Prain uia aquaist & lascha ir â nus Barrabam, (19) quæl chi era parmur dad ün schert sthguardin fat in la citæd & ün humicidi chiatschô in praschun. (20, Mu darchiô hó Pilatus faflô cun els, uuland laschêr ir lesum. (21) Mu els clamêuan dschant : l'g crucifigia, l'g crucifigia. (22) Et el dis la terza uuota ad els : Che mêl hó dimê fat aquaist ? Eau nun achiat üngiün fal chiapitêl in el, & dimê l'g uœlg eau laschêr ir chiastiô. (23) Et els stêuan [**294**] sü sura, agragiand cun hôtas uusths, chel des gnir crucifichiô, & lur uusths pür s'afrüzêuan, & aquellas dals parzuras dels sacerdots. (24 Et Pilatus sentinciô che duantás aqué chels agragiêuan. (25) Et laschó ir ad els aquel, chi era parmur delg sthguardin & delg humicidi chiatschô in praschun, quæl chels hauaiuen ag giauüschô : & det Iesum â lur uœglia. (26) Et cura che l'g mnaun oura, schi appigliaun ün schert Simonem Cyrenensem, quæl chi gniua aint de la cutüra, & metettan sü agli la crusch, chel la purtás dsieua Iesum. (27) Et giaua sieua bgierra lieud dalg pœuel & da dunauns, quælas cridêuan & l'g planschaiuen. (28). Et el s'uuluét incunter ellas & dis: Figlias da Hierusalem, uus nu daias cridêr sur me, mu cridó sur uus suessa & sur uos infauns : (29) per che uhé é uignen â gnir l's dijs, in aquels che uignen â dir : Biêdas sun las sterlas & l's uainters chi nun haun purtô, & las tettas chi nun haun alachiô. (30) Alhura uignen é â cumanzer â dir als munts : Tumó sur nus, & á las muottas: Cuuri nus. (31) Per che schi faun aqué in ün lain uerd, che uain ad duantêr in ün seick ? (32) Et gniuan mnôs er duos ôters mêlfattuors cun el, chi gnissen dsthfats. (33) Mu dsieua che uennen îlg lœ, quæ chi s' clamma Calua·

ria, schi l'g crucifichiaun é el, & l's mêlfattuors alló [**295**] l'ün dalg dret maun & liôter dalg snister. (34) Et Iesus dschaiua : Bab, parduna ad els, per che els nu saun che é faun. Et partiand la sia uesckimainta traietten els la sort. (35) Et l'g pœuel stêua â guardêr & l's parzuras ariauen del cun els, dschant : Ôters hó el saluô, salua se suessa, schi aquaist es aquel Christus, aquel scharnieu da dieu. (36) Et er l's sudôs giand uia tiers faschaiuen giamgias del, & spurschand agli aschaid, & dschant : (37) Schi tü ist aquel araig dals Iüdeaus, schi fó te salf. (38) Et era la sia inscriptiun scritta sur el, cun letra Graeca, & cun Latina, & cun Hebraica; Aquaist es araig dels Iüdeaus. (39)Et ün da quels mêlfattuors quæls chi eran apichiôs l'g blastmêua dschant : Schi tü ist Christus, schi salua te duessa & nus. (40) Mu l'g ôter arespondiant arprendaiua aquel dschant : Nun temmast tü dieu, siand tü in aquella prœpia cundanaschun? (41) Et nus schert giüstamang, per che nus arfschain chiôses uengiauntes als nos fats, mu aquaist nun hó fat üngiün mêl. (42) Et dschaiua â Iesum : Signer, t'algorda d'me cura che tü uainst in tieu ariginam. (43) Mu Iesus dis agli : Par l'g uaira ch'eau dich ti, ch'huoz uainst ad esser cun me in paruis. (44) Et era intuorn la sijsæfla hura, & es gnieu üna skiürezza sur tuotta la terra [**296**] infina â la nufævla (éd.nuflæua) hura : (45) & l'g sulailg es isckürieu : & la uella delg taimpel es fessa par miz. (46) Et curaIesus hauét clamô cun hôta uusth, schi dis el : Bab, in tes mauns uœlg eau arcuman lêr mieu spiert. Et hauiand dit aqué schi det el sü l'g spiert. (47 Et cura chel centurio hauét uis aqué chi era dchiappô, schi ludêua el dieu dschant : Vairamang aquaist hum era giüst. (48) Et tuotta la lieud chi eran gnida insemmel par uair aquaista chiôsa, & hauaiuen uis aqué chi era gratagiô, turnêuan battand lur bruotsts (*sic*). (49) Et tuots l's ses cunschains & er las dunauns chi eran gnidas dsieua el da Galilea, stêuan da lœnsth â uair aquellas chiôses. (58) Et uhé ün hum, cun num Ioseph, ün acusglijr, quæl chi era ün prus hum & giüst : (51) aquaist nun hauaiua cunsentieu alg cusselg & alg fat da quels : quel chi era perschendieu da Arimathea cittæd dels Iudeaus, quæl aspettêua er el l'ariginam da dieu : (52) aquel giet tiers Pilatum, & agragió l'g chiœrp da Iesu, (53) & l'g hauiand prais giu schi l'g plaió el in ün

linzœl, & l'g matét in ün mulimaint, quæl chi era taglió in ün crap, in aquæl nun era aunchia stô mis üngiün. (54) Et era l'g di delg adat, & l'g sabath gniua dsieua. Et sun idas dsieua las dunauns, quæ'as chi eran gnidas cun el da Galilea, & uezetten l'g mulimaint, & in che nœd chi era mis sieu chiœrp. (56) Et siand (éd. siend) turnêdas schi haun (éd. ham) ellas appinô chiôsas sauuridas & hüts [297] & ilg sabath haun ellas pussô suainter l'g (l'g) cumandam aint.

CAP. XXIIII

(1) Et ilg prüm di de l'hemna la damaun bain maluailg uennen é alg mulimaint purtant apuellas chiôses sauuridas chellas hauaiuen appinô, & qualchiünas cun ellas. (2) Et acchiataun la pedra uuluida giu delg mulimaint: (3) & siand idas aint, schi nu acchiattaun é l'g chiœrp dalg signer Iesu. (4) Et es duantô, siand ellas par aqué stramidas culg intelét, uhé duos humens stetten dspera ellas, cun uesckimainta liüschainta. (5) Mu s'astramentand ellas & abassand lur uijsta incunter terra dissen ad aquellas : (6) Che scherhiæs ün chi uiua, culs muorts ? (7) El nun es aqui, dimpersé el es arisüstô. 'S algurdó da co chel ho dit â uus, cura chel füt aunchia in Galilea, dschant: (7) che l'g filg delg hum stuaiua gnir dô in mauns del humen pchiaduors, & gnir cruciflchiô & ilg ters di arisüstêr. (8) Et ellas sun algurdêdas dals ses plêds. (9) Et siand turnêdas dalg mulimaint schi haun é purtô tuottes aquaistas chiôses als ündisth & als ôters tuots. (10) Et el erra Maria Magdalene, & Ioanna, & Maria Iacobi & las ôtras chi eran cun ellas, quælas dschaiuen aquaistas chiôses als apostels. (11) Et lur uerua ho sumgiô ad els üna parêfla, né haun craieu ad ellas. (12) Et aluand sü Petrus schi es [298] el currieu alg mulimaint, & guardant aint, schi hól uis l's liazous suls mis giu, & es tirô uia, s'asthmürafgliand tiers se sues, aqué chi era dchiappô. (13) Et uhé duos da quels giauen aqué prœpi di in ün chiastilg, quæl chi era da lœnsth da Hierusalem spaz da sataunta stêdis, cun num Emaus. (14) & els araschunêuan traunter pêr da tuottes aquaistes chiôses chi eran dchiappêdas. (15) Et es duantó intaunt chels faflêuan & araschunêuan

insemmel, ch'er el, Iesus, s'aprusmant chiaminêua insemmel cun els. (16) Mu lur œilgs gniuan tgnieus chels nu l'g cunschaiuen. (17) Et el dis ad els : Da che guisa sun aquaists uos plêds, quæls che uus chiamina[n]d araschunæs liün cun liôter, & isches gramezchius ? (18) Mu arespondiant l'ün, ad aquæl es num Cleopas, dis agli : Tü sul fullastijr ist â Hierusalem né sæst aquellas chiôses chi sun duantêdas alló in aquaists dijs? (19) A quæls el dis : Quælas chiôses? Et dissen agli : Da Iesu Nazareno, quæl chi es stô ün hum profet, pusaunt cu l'ouura & cun l'g plêd auaunt dieu & auaunt tuott elg pœuel. (20) Et in che mœd l's parzuras sacerdots & nos guuernaduors l'g haun dô in cundanaschun de la muort & l'g haun crucifichiô. (21) Mu nus hauaiuen spraunza chel füs aquel, quæl chi gnis â sprendêr (*sic*) Israel. Imperschó sur aqué tuot es huoz l'g ters di, che aquellas chiôses sun duantêdas. (22) Mu er schertas dunans de las nossas n's haun fat isthnuir, quælas bain [**299**] malualg sun stêdas alg mulimaint, (23) nun hauiand acchiatô sieu chioerp, uennen dschant: chellas hauessen er uis üna uissiun dad aungels, quæls chi dschaiuen chel uiués. (24) Et sun tirôs uia qualchiüns dels, quels chi eran cun nus, alg mulimaint, & uschia haun é acchiattô da co che las dunauns hauaiuen dit, & el nun haun é uis. (25) Et el dis ad aquels : O nars, & tards cul cour â crair ni tuot aquellas chiôses, quælas chi haun faflô l's profets. (26) Nun hó forza stuieu Christus indürêr aquellas chiôses, & antrêr in la sia glœrgia? (27) Et hó cumanzô da Mose & da tuots profets, & mettaiua oura ad els in tuottas las scrittüras aquellas chiôses, chi eran dittas dad el prœpi. (28) Et s'aprusmaun alg chiastilg innua chel giauen, & el faschaiua sumaglia da uulair ir plülœnst[h]. (29) Mu els l'g sthfurzaun dschant : manna (*sic*) cun nus, per che é uain incunter saira & l'g di es abassô. Et el giet aint par mannair cun els. (30) Et es duantô intaunt chel sezaiua â maisa cun els, schi hó el prais l'g paun & l'g benedit, & l'g arumpét, & l'g spurschaiua ad els. (31) Et lur œilgs sun averds & l'g haun cunschieu, & el s'asperdét uia our da lur uezüda. (32) Et els haun dit traunter se : Nun ardaiua nos cour in nus, intaunt chel faflêua cun nus in la uia: & chel auriua sü â nus las scrittüras ? (33) Et aluand sü in aquella hura sum els turnôs â Hierusalem, & haun acchiattô l's ündesth [**300**] araspôs in-

semmel, & aquels chi eran cun els, (34) dschaṅt: l'g signer es uairamang arisüstô & es apparieu â Simoni. (35) Et els arestdaun aqué chi era duantô in la uia, & co chel füs cunschieu dad els dalg arumper l'g paun. (36) Et int[r]aunter che faflêuan aquaistes chiôses, schi stet Iesus in miz els, & dis ad els : La pæsth saia cun uus. (37) Et els astramentôs & plains d'temma pissaiuan da uair ün spiert, & el dis ad els : Che isches cunturblôs? & che pisijrs uaun in uos cours? (30) guardó mes mauns & mes pes, perche eau sun m'uessa. Tuchió me & gardó, perche l'g spiert nun hó chiarn & ossa, sco uus uezais ch'eau hæ. (40) Et cura chel haũét dit aqué, schi amussó el ad els l's mauns & l's pes. (41) Et aunchia chels nu craiauen par algrezchia & hauaiuen müraueglia, dis el ad els : Hauais aqui qualchiôsa da mangiêr? (42) Et els mettettan agli auaunt üna pezza d'pesth abrassô, & ün pô d'üna meiglêra. (43) Et el prandét & mangiô in lur uezüda. (44) Et dis ad els : Aquaista es la uerua, quęla ch'eau hæ fafiô cun uus, cura ch'eau era aunchia cun uus : che stuuaia gnir cumplieu tuottes aquellas chiôses, quęlas chi sun scrittas in la lescha da Mosi & dals profets, & îls psalms da me. (46) Alhura aurit el sü lur sentimaint, chels incligiessen las scrittüras, & dis ad els : Uschia sto scrit, & uschia stuaiua Christus indürêr & arisüstêr dals morts ilg ters di, (47) et gnir predgiô [**301**] in sieu num l'arüflijnscha & l'aremischiun dals pchiôs, â tuotels pouuels, cumenzand da Hierusalem. (48) Et uus isches pardüttas da quellas chiôses. (49) Et uhé eau tramet l'impromischiun da mes bab sur uus. Et uus stéd in la cittêd Hierusalem, infina â taunt che uus uignes uestieus cun la uirtüd giu delg hôt. (50) Et el l's mnet oura infina in Bethaniam & hauiand aluô ses mauns in hôt schi l's benedit el, (51) & es duantô intaunt chel l's benediua, chel s'hó partieu dad els, & gniua purtô in schil. (52) Et els l'g hauiand adurô sun turnôs â Hierusalem cun granda algrezchia, (53) & eran adüna îlg taimpel ludant & benediant dieu. Amen.

ANNOTATIUNS

Stêdis] es üna cuorsa da chiauals, chi es 125 passa & uschia sasaunta stêdis faun intuorn set miglias ameza lumbardas, u üna ameza tudaistchia. ün chiastijlg] uuol dir üna terra pitsthna u ün uijch.

Jacques Ulrich.

VARIÉTÉS

Un prétendu « plagiat » de Victor Hugo

Sous le titre : *Un Plagiat inattendu*, M. l'abbé Georges Bertrin a publié, à la suite d'un travail sur *la Question homérique*, une étude sur *les Pauvres gens*, de Victor Hugo, comparés à un petit poème antérieur, de Charles Lafont. Dans le dernier numéro de la *Revue d'histoire littéraire de la France* (15 janvier 1898, p. 164), le rédacteur de la *Chronique* réduit sagement le « plagiat » à « une source à signaler » ; mais c'est encore lui accorder trop de valeur.

Le « plagiat » a été *signalé* deux fois par M. Edmond Biré : dans *Victor Hugo avant* 1830 et dans *Victor Hugo après* 1852. Voici ce dernier passage (p. 123) : « *Les Pauvres gens* sont empruntés, pour le fond, pour la marche du récit et un grand nombre de détails, notamment le trait admirable de la fin, à une pièce de Charles Lafont, publiée dès 1851 et intitulée *les Enfants de la Morte*. Sans doute, Victor Hugo a su marquer à son coin la petite pièce blanche de Charles Lafont, et il en a centuplé la valeur. Mais l'emprunt n'en est pas moins incontestable, et il eût été bien au grand poète de le reconnaître dans l'édition définitive de ses œuvres. (Voy. *les Légendes de la Charité*, par Charles Lafont, p. 101.) »

M. Edmond Biré avait été devancé lui-même par M. Vapereau, dans *l'Année littéraire et dramatique*, deuxième année, 1860, p. 24. Les lignes de M. Vapereau réduisent à leur vraie portée et l'emprunt de Victor Hugo et la leçon donnée par M. Biré au poète : « Le sujet avait été traité avec bonheur, sous le titre des *Enfants de la Morte*, par M. Charles Lafont. Malgré les ressemblances du plan et de quelques détails importants, du trait final surtout, M. Victor Hugo a-t-il connu la version de son jeune confrère ? C'est peu croyable : tant la sienne a partout la forte empreinte de l'originalité... » Et en note : « *Légendes de la Charité* (1857, in-12), recueil couronné récemment par l'Académie française. — Le petit drame des *Enfants de la Morte*, publié d'abord à part, avait été transformé en *fait divers* par un journal de Metz, puis reproduit, sous cette forme, par tous les journaux. C'est alors, sans doute, que M. Victor Hugo l'aura remarqué, noté, traité ou mis en réserve, en ayant soin de conserver le mouvement et le trait final. Telle est, du moins, l'*explication adoptée par M. Charles Lafont lui-même*. »

Eugène Rigal.

BIBLIOGRAPHIE

Guillaume de la Barre, roman d'aventures, par Arnaut VIDAL de Castelnaudari, publié pour la première fois par Paul MEYER. Un vol. in-8°. Paris, 1895 [1].

Le roman de *Guillaume de la Barre* a déjà été l'objet, il y a trente ans, d'une notice intéressante due au même savant que l'édition que nous annonçons aujourd'hui. Cette notice, avec l'analyse du roman, contenait le plus essentiel des observations d'ordre philologique et littéraire qu'il pouvait suggérer. Aussi la publication intégrale du poème n'ajoutera-elle pas beaucoup à ce que nous en savions déjà. Il n'en faut pas moins remercier M. Paul Meyer d'avoir procuré à tous ceux qu'intéresse la littérature provençale le moyen d'étudier, après lui, sur le texte même, un monument de cette littérature, dont le mérite poétique est, il est vrai, des plus médiocres, mais qui n'est pas dénué d'importance pour l'histoire de la langue, ni même — quoique à un moindre degré — pour l'histoire littéraire.

M. Meyer n'a pas négligé d'examiner à ce double point de vue l'œuvre d'Arnaut Vidal. C'est l'objet de l'introduction, où il ne fait guère, au reste, que reproduire, en le développant et en le corrigeant çà et là, son travail de 1867, non sans y laisser pourtant quelques lacunes et quelques erreurs, du moins en ce qui concerne la langue [2].

Le texte du poème, qui comprend 5,344 vers octosyllabiques, est suivi d'un vocabulaire où l'interprétation laisse parfois à désirer et que l'on souhaiterait plus copieux, car beaucoup de mots y font défaut qui n'avaient pas moins de titres à y figurer que plusieurs de ceux qui y sont admis. On regrette aussi que ceux de ces derniers qui manquent au *Lexique* de Raynouard ne soient pas distingués des autres par un astérisque ou tout autre signe, comme cela a lieu dans l'échantillon donné à la fin de la notice de 1867.

[1] C'est l'avant-dernière publication de la Société des anciens textes français, et le second volume seulement, sur une soixantaine, qui soit consacré à la littérature provençale. Le *Mystère de la Passion*, malgré les promesses du début, reste toujours inédit.

[2] Une addition nécessaire, et qui a été omise, à ce qui est dit, page XXXVII, d'un passage du chant XI de *Calendau*, était la mention d'un autre poème de Mistral, tout entier consacré à la princesse Clémence, poème publié pour la première fois, en 1870, dans le premier n° de la *Revue des langues romanes*, et qui depuis a pris place dans les *Isclo d'or*.

Le roman de Guillaume de la Barre, terminé, comme les derniers vers nous l'apprennent, à la fin de mai 1318, n'est pas le seul ouvrage qui nous reste d'Arnaut Vidal.

Ce prédécesseur de Fourès était connu déjà, comme l'auteur de la première composition couronnée par l'académie naissante des jeux floraux, en 1324. Cette composition, qui lui valut la violette d'or et le titre de docteur en la gaie science [1], a été publiée par M. Noulet, une première fois en 1849, dans les *Joyas del gai saber,* et de nouveau en 1888, avec ma collaboration, dans la XIII[e] des publications spéciales de la Société [2].

C'est une chanson en l'honneur de la Sainte-Vierge, qualifiée de *sirventes* [3] dans l'unique ms. qui l'a conservée, et qui comprend, outre la *tornade* [4], cinq couplets *singulars* [5] de treize vers, dont les rimes, sauf trois, sont de celles que les *Leys d'amors* (I, 186) appellent *dictionals derivativas per mermamem e creissemen ;* genre de recherche alors fort apprécié, et dont les anciens troubadours avaient laissé plus d'un exemple.

Je ne puis songer à refaire ici, après M. Paul Meyer, l'analyse de *Guillaume de la Barre,* non plus qu'à étudier l'ouvrage en détail aux divers points de vue où l'éditeur s'est placé. Je me bornerai à présenter sur le texte quelques remarques critiques.

V. 71-2. « A nos ». Corr. (ou lire ?) *vos* et mettre un point et virgule à la fin du vers ; *que* du vers suivant doit être le *que* explétif si fréquent dans ce texte. La correction *Del,* par conséquent, ne conviendrait pas.

80 « terra. » Corr. *guerra ?*

82 « E montan ». C'est sans doute ici un substantif signifiant *accroissement ;* l'éditeur ne propose aucune explication de ce passage difficile (80-83).

144. « cascus fon leu assalhitz ». *Assalhir* est employé ici neutra-

[1] M. Meyer croit, contrairement à mon opinion, que ce titre lui fut donné pour une autre pièce, qui serait perdue.

[2] *Deux manuscrits provençaux du XIV[e] siècle,* p. 74. M. Bartsch, dans sa *Chrestomathie,* a simplement reproduit le texte de la première édition.

[3] Voir *ibid.,* p. XXI.

[4] Je note en passant que cette *tornade,* si l'on admet l'interprétation que j'en ai proposée (*ibid.,* p. 153), fournit à la biographie du poète un élément de plus à joindre à ceux qu'a rassemblés M. Paul Meyer, — sans compter ce qu'elle peut suggérer sur son origine ou celle de sa famille.

[5] *Leys d'amors,* I, 212.

lement, dans le sens du simple *salhir*, ce que le vocabulaire n'indique pas. Raynouard n'a aucun exemple d'un pareil emploi de ce verbe.

191. « soffanador ». Les *Leys d'amors* confondent les adjectifs de cette forme, — qui répondent à des adj. latins en *orius*, — avec des substantifs en *ator-atorem*, comme *emperador*. L'identité de la forme peut causer parfois quelque embarras, et M. Meyer hésite lui-même ici, entre les deux significations possibles. Je crois qu'il faut préférer la seconde de celles qu'il propose : *à dédaigner*, et non *qui dédaigne*.

386. « cascus l'azorat ». Je lirais *l'a 'zorat = l'a adoré*. Pour des aphérèses pareilles, cf. vv. 170, 1679, 1797, 2236, 3785, 3993. M. Meyer croit que *azorat* est ici un parfait, et il cite comme tel ce mot dans son introduction, avec *cridá* 1737, *levá* 4228[1], qui sont, en effet, des formes certaines de ce parfait en *a*, que M. Meyer est trop porté à considérer comme un emprunt fait au français[2].

493. « cascus son par ». Lis. *cascus, som par ?*

513. « sanaphils ». Au vocabulaire : « sorte de trompette ». Le Donat provençal permet d'être plus précis, qui traduit : « parva tuba cum voce alta ».

526. L'accent de *pali* est déplacé, pour que ce mot rime avec *descubri*. Exemple à joindre à ceux qui sont cités dans l'introduction, p. LIII.

601. « espoljar ». Je ne crois pas qu'on ait jamais prononcé ainsi ; j'écrirais, en conséquence, *espoliar*, en ne faisant, bien entendu, de *liar* qu'une syllabe.

606. Le contexte paraît exiger une virgule à la fin du vers. C'est aux apôtres que Jésus se montra, et non « au monde ».

607. « Al mon [per] predicar la fe ». Il vaudrait mieux, si la correction précédente est fondée, lire [*Per*] *al mon*...

644. « Aysso semblan novas de forn ». Proprement « propos oiseux qu'on tient autour du four banal » ; d'où la signification indiquée au vocabulaire : « Cela semble une plaisanterie. »

688. « Qui trencal cap, qui romp lo bras ». L'auteur veut-il dire

[1] Ajoutez *sond* 3782.

[2] Voir l'introduction p. LVI. Déjà dans une de ses premières publications, M. Paul Meyer expliquait de même la présence de pareilles formes dans une épitre farcie du Roussillon. « On en trouve, dit-il aujourd'hui, — quelques exemples en Béarnais. ». Quelques exemples ! Mais c'est la règle même, en béarnais comme en catalan, et non seulement en béarnais, mais en bien d'autres variétés du gascon, dans les Landes, par exemple, et jusqu'à Bordeaux. Du reste, en provençal même, ce parfait en *a* se rencontre assez souvent, et dans des textes assez anciens pour exclure l'hypothèse d'une imitation du français.

que les payens se frappent mutuellement, l'un coupant la tête ou brisant le bras de l'autre? Ou faut-il donner ici aux verbes *trenca* et *romp*, malgré l'absence du pronom réfléchi, la signification de la *voix moyenne*? C'est ce qu'a cru l'éditeur, tout en qualifiant ces verbes de neutres, bien qu'ils aient chacun un complément direct.

V. 713. « Si que no y haia pus de lor ». Le ms. porte *si que no noy ha pus de lor*, qu'il convient, ce me semble, de rétablir, en mettant *si que no*, entre deux virgules. (*Qu'ils cessent leurs enchantements, sinon ils sont anéantis*, littéralement: *il n'y a plus d'eux*).

736. « diss ». Corr. *vic*?

744-749. Je crois que le contexte exige qu'on mette un point après *layssar* (744) et une virgule seulement après *malvestat* (749).— « tot poder » (746). Corr. *lor poder*?

790. « mantanent ». Corr. *mantenent*.

1002. « l'autra gent cana ». Cet adjectif, appliqué comme ici à des Sarrazins, se trouve ailleurs sous la forme *canha*, par exemple chez Raimbaud de Vaqueiras et Raimon Féraut.

1005-1006. « vassal : corral. » Il y a une légère inexactitude dans l'article *vassal* au vocabulaire, comme le montre cette paire de rimes.

1054. « Mas lo cavalh no volc esperdre ». Ce verbe est traduit, au vocabulaire, par *perdre*, simplement, ce qui semble indiquer que l'éditeur ne donne pas à ce passage sa signification véritable, qui me paraît être celle-ci: « Mais le cheval ne fut pas éperdu. » On pourrait, à la rigueur, corriger *nos volc*. Mais cela n'est pas indispensable, l'auteur s'étant permis en d'autres endroits, comme je suppose qu'il l'a fait ici, de priver de leur pronom les verbes réfléchis. Cf. ci-dessus 688.

1074. « assertar ». Je crois que M. Meyer distingue à tort cet *assertar* de *acertar*. Pour moi c'est le même verbe. « Rendre (quelqu'un) sûr de.. », « atteindre sûrement », par suite *réussir*, tout cela se déduit naturellement de la signification fondamentale de *certus*.

1103-1107. Je pense que ce dernier vers doit être placé, comme les deux précédents, dans la bouche du seigneur de Mauléon. Je mettrais en conséquence un point après le vers 1103. Le sens des vv. 1105-7 deviendrait: « Guilhaume Barre frappe bien rudement de son épée, qu'il les *scie* ainsi l'un en travers, l'autre en long. » Cf. les vers 1050 et 1100. La forme *sarra* du v. 1106 doit être rapportée à un verbe different de celui sous lequel M. Meyer a cru devoir la ranger, à savoir *serrar* (de *serrare*, scier). Raynouard n'a pas ce *serrar*; mais voy. Rochegude et Mistral [1].

[1] Il y aurait lieu dès lors de supprimer ce qui est dit de ce passage, donné comme exemple d'incidence inutile et troublant le sens, à la page XLIX de l'introduction.

1110. « volria ». Ne faudrait-il pas corriger *volia*?

1120. « a l'ara ». Cette graphie paraît aussi peu justifiée que le serait en français *à l'ors*.

1144. « sus al cap. » Corr. *el*?

1158. « Las dens li paregron el cayss ». Au vocabulaire: *joue*. La traduction exacte est *machoire*. Un coup d'épée vient d'enlever la joue (*gauta*) au personnage dont il s'agit (1154) et de mettre ainsi ses dents à nu.

1237. « Quel cavalh venc de denolhos ». Le cheval *tomba* sur ses genoux. *Venir* avait alors et a conservé quelques acceptions que le français *venir* (seule traduction donnée au vocabulaire) ne peut suffire à rendre.

1276. « n'ac ». Ms. *ni ac*, c. à d. *n'i ac*, que je garderais, de pareilles synérèses étant nombreuses dans le poëme.

1314. « emancat ». Corr. (ou lire?) *emantat*, c'est-à-dire muni de sa couverture (*manta*), comme le sont les chevaux à l'écurie. Plus loin, v. 1476, où le sens de *recouvrir* est certain, il faut de même corriger (ou lire, car le *t* et le *c* sont faciles à confondre dans le ms. [1]) *emantada*. La traduction *enfermé*, proposée au glossaire, est donc à rejeter.

1438. « se batejec ». Leçon ici impossible, pour laquelle M. Meyer propose la correction *son cors senhec*, qui s'éloigne bien du ms. Mais on peut lire aussi, paraît-il, *se latejec*. Or il existe un verbe *latejar* dont la signification actuelle (*conter des bourdes* Mistral) peut très bien n'être qu'une restriction d'une signification plus générale telle que serait *plaisanter, entretenir joyeusement*. On aurait ainsi en ce passage une sorte d'équivalent de *solassar*. « La dame, heureuse d'avance du bonheur qui l'attend (*ayssi cum se fos batejada*[2]), s'entretient gaiement avec chacun (*a cascu se latejec*), en prenant congé de la compagnie. » Tel serait le sens général. Quant à l'origine du verbe en question, c'est d'après Mistral le substantif *lato*, latte, gaule, ce qui en explique la signification propre et fondamentale, qui est celle de « gauler, donner des coups de latte ou de gaule ». Entre celle-ci et « conter des bourdes », il faut nécessairement supposer des intermédiaires tels que donner des coups (pour rire), taquiner en gestes, puis en paroles, railler, plaisanter, faire des contes.[3]

[1] Voir l'introduction, p. LXIV.

[2] Mettre un point après ce mot (v. 1439).

[3] Cf. vv. 1501-3: De dos en dos s'en van parlan
Entro la cuba e *gaban*
Del fait de Dieu.
Or *gabar*, entre autres significations, a également celle de « conter pes

1434. « Qu'om si pogra per cert mirar ». Lire *s'i*?

1474. « fo y... portat ». Corr. *fe y... portar*, ce qui donnerait une rime régulière.

1508-10. Passage difficile et peut-être corrompu[1]. Je ne sais comment M. Meyer entend le dernier vers : « E quan vos n iratz regardar ». Quoiqu'il en soit, *n'iratz* m'est suspect. Ce pourrait être un futur ; cf. ci-après 1896. Mais on s'attendrait à un conditionnel, et *iratz*, comme tel, paraît inadmissible, car de *ire* le provençal n'a tiré, sauf erreur de ma part, que *ir* et les deux temps composés *irai* et *iria*. On est ainsi conduit à proposer de corriger *niratz* en *viratz*, — mais sans mieux comprendre. Peut-être le ms. présente-t-il ici une lacune.

1529. « Qu'el agro ». J'aimerais mieux lire *Quel agro* ou *Que l'agro*, le sujet pluriel de la 3e pers. étant *elh* dans ce texte.

1545-7. Il me semble que le contexte exige ici une modification de la ponctuation de l'éditeur. J'écrirais

Et elh intreran apres luy.
E van tantost intrar amduy,
Quan lo senhor lay fon intratz.

1573. « en loc de tapital. » Au vocab : « Tapital, *tapis*. » Mais un tapis n'est guère ici en situation. Si on lisait *capital*? Le sens serait quelque chose comme manteau, de *capa, capeta, capita*.

1655. « E vay li far la trescambada. » Ce dernier mot paraît signifier ici *croc-en-jambes*, et non *culbute*, comme il est dit au vocabulaire.

1683. Mettre un point à la fin de ce vers ? ou du v. 1685 ?

1722. « Nostres ». Corr. *Vostres*.

1732. « que lo laissetz ». Le ms., d'après la note, a *non* ; mais on peut probablement lire *von* ; et dans ce cas, cette leçon (= *vos ne*) serait à rétablir.

1746. « totz serrutz. » Ce mot n'est pas traduit. On pourrait proposer *hérissé*, comme en dents de scie. *Serrut* serait à *serrat*, comme *barbut*, par ex., à *barbat*.

1858-59. Je mettrais une virgule après *la Serra* (1859) et un point après *lor fo*, considérant *des so* comme signifiant *de ce* et non *dès ce*, comme paraît l'avoir entendu l'éditeur. Le sens me paraît être : « il leur scella des lettres, [instruisant] de ce qui leur était arrivé le noble roi de la Serre, afin qu'il leur envoyât des clercs . » C'est une

bourdes », et ce n'est certainement pas celle qui convient ici, où il faut traduire « s'entretenant avec joie ».

[1] Voir l'introduction, p. xx.

de ces constructions embarrassées, comme il y en a d'autres dans le poëme.

1860. Supprimer la virgule à la fin du vers.

1896. « prendam ». Corr. *prendram* (pour *prendrem*)? De cette forme du futur, commune aujourd'hui, et qu'on trouve en d'autres textes, il y a un exemple (*seram*) au v. 456.

1914. « s'ilha ». J'écrirais *si 'lha* (= *si elha*). Pour d'autres aphérèses dans ce même texte, voir ci-dessus, sur le v. 386. *Ilha*, serait ici le seul exemple de cette forme, d'ailleurs incorrecte.

1934. « si demandec ». Corr. *li*?

1970. « Ayssi cum Dieus l'aparelhec » Corr. *cum deu s'aparelhec*? Ou même *dieu*, car cette forme, pour *debet*, n'est pas sans exemple.

2122. « la proec ». Corr. *las*. Il s'agit de *viandas*, au pluriel.

2354. « So es ». Ms. *Son es*, que l'éditeur aurait pu conserver ici, comme il l'a fait au v. 2145, *son* étant une forme aussi acceptable que *fon* pour *fo*, et beaucoup d'autres pareilles[1], dues à la même cause, c'est-à-dire à l'influence analogique des mots à finale nasale instable, tels que *razon razo*, *perdon-perdo*, etc.

2393. Un point après ces vers.

2422. « avey. » M. Meyer suppose qu'il faut entendre *avail*, et voir là une forme empruntée, pour la rime, au français de l'Ouest. J'aimerais beaucoup mieux lire en deux mots: *a uey* (*habet hodie*). Le mélange du présent et du parfait dans les narrations n'a rien que de très ordinaire.

2435. « agran ». Corr. *agron*. Le sens exige un parfait.

2538. « que vol mais donar. » Comme il faut une rime en *or* (: *valor*), la correction *d'onor* paraît s'imposer.

2632. « perdera[n] ». Comme le sens exige un parfait, la correction devrait consister simplement dans le changement en *o* de l'*a* final : *perderan* serait un conditionnel.

2660. « La gacha fey. ij. o .iij. torns —Ab le grayle per lo castel ». L'éditeur traduit ce *torn* par « ban, sonnerie de trompette »; je ne sais sur quel fondement. Il me semble qu'il faut entendre simplement: « Le guetteur fit deux ou trois tours par le château avec son clairon », c.-à-d., naturellement, en sonnant de cet instrument.

2721. « que nos mandatz ». Corr. *vos*.

2764. « en pes » M. Meyer traduit *en paix*, voyant encore ici un emprunt fait au français, en faveur de la rime. Je crois qu'il se trompe, comme il s'est trompé jadis en un cas pareil[2], et qu'il faut entendre *sur pied, en bon état*.

[1] Par exemple *pron* (pour *pro*) plusieurs fois dans ce même texte.

[2] Il s'agissait de Bertrand de Born, et l'erreur devait paraître encore moins excusable. Voy. *Romania*, VIII, 156.

3127. « cujan lo gafar pel matre ». L'éditeur marque ce *matre*, au vocabulaire, d'un point d'interrogation. Il s'agit d'un cavalier que des voleurs veulent faire tomber de cheval, en le tirant *pel matre*. Ce serait donc une partie de son vêtement, ce qui suggère l'idée d'un manteau, d'une fourrure. Or *matre* (fr. *martre*) est masculin en provençal. Voy. Mistral.

3199. « Ques cuja. » Ms. *cujatz* ; leçon qui n'était pas, ce me semble, à rejeter, sauf à écrire *Qu'es*. L'emploi de l'auxiliaire *être* avec ce participe est tout à fait conforme à l'usage moderne.

3263. « layssar ». *Lassar*, proposé en note, serait une correction au moins inutile. Cf. v. 5047.

3323-4. « Ermini : navili ». Simples assonnances, qu'on aurait pu citer avec les rimes mentionnées p. LII de l'introduction.

3344 et 3946 «. fo dejus ». Non pas *au-dessus*, comme il est dit au vocabulaire, mais *à jeun*. Il n'y a pas lieu dès lors de supposer ici une altération de *dejos*, qui d'ailleurs signifie *au-dessous* et non *au-dessus*, comme traduit M. Meyer, par une distraction évidente [1].

3372. « Lo reys hac mot gran cor dolor. » M. Meyer propose de corriger *hac al cor gran dousor*. Il n'y a pas lieu, bien certainement. *Cordolor* est un mot composé encore en usage et qui, entre autres significations, toutes d'ailleurs assez voisines, a celle de *pitié, compassion*, qui convient ici parfaitement.

3395. « Ab sa cabreta que portec. » *Cabreta* au glossaire étant traduit simplement par *chevrette*, on doit supposer que M. Meyer attribue ici à ce mot sa signification propre et non celle qu'il me paraît avoir en ce passage. La *cabreta* (*chabreto* en Limousin) est le rustique instrument de musique nommé en français cornemuse et qui paraît déjà, sous le nom de *enflabot*, dans un vers de Peire d'Auvergne dont je crois avoir autrefois indiqué la vraie signification.

3420. « E la cela fon de paiela ». Ce mot *paiela* manque au vocabulaire, et j'ignore par suite comment l'éditeur l'entend. Le sens, d'après le contexte, semble devoir être : « et la selle était de mesure », c.-à-d. assez grande. Il s'agissait de coudre sur cette selle un coussin. Or, *pagela* (voy. Mistral, etc.) signifie justement mesure [2], tail-

[1] Il convient par suite de supprimer ce qui est dit dans l'introduction, p. LVI, de ce prétendu *dejus* = *dejos*.

[2] Raynouard mentionne *pagela* (IV,439); mais il traduit bizarrement ce mot par « patois, langage rustique ». Le seul exemple qu'il en donne est tiré d'un passage des *Leys d'Amors* où la signification de *mesure* est évidente. Il s'agit de compositions poétiques qui sont de la même *pagela*,

le, grandeur, et Béronie (*Dict. du bas-limousin*) explique ainsi *de pagelo* : « façon de parler adverbiale qui signifie *égalité, de pair* ».

3643. « El vi que foro clar e bo. » La correction *els vis* proposée en note n'est pas nécessaire : *que*, ici, n'est pas en effet le pronom relatif, qui la justifierait ; c'est la conjonction, qui se trouve en maint autre endroit de ce texte employée, comme en celui-ci, de façon explétive.

3745. « El perseguiro sas faissos». *Sas faissos* ne pourrait être ici que le sujet du verbe, et l'on s'attend au contraire à ce qu'il en soit le régime. Mais il faudrait alors que ce verbe fût au singulier. Il s'agit d'une robe si bien faite qu'elle *poursuit*, c'est-à-dire, si je comprends bien, qu'elle *moule* parfaitement — comme on dirait aujourd'hui — les formes de la dame qui doit la revêtir. Corr. *perseguira?* ou *E li persegui sas faissos?*

3777. « Diss : Que fazia la rescluzana? » Je pense qu'il fallait écrire *Diss que* sans guillemets ni point d'interrogation. « La comtesse *demanda* ce que faisait la recluse. » Les exemples de cette acception de *dire* sont fréquents, et j'en ai plusieurs fois fait la remarque dans cette revue.

3793. « mande ». 3806. « mandament ». Ces mots, sur lesquels le vocabulaire est muet, ne peuvent, semble-t-il, signifier ici que *fiancer, fiançailles, accords*, acceptions que je ne trouve ni dans Raynouard, ni ailleurs, mais qui se déduisent de l'une de celles (*pactum, convention*) de *mandamentum* et de *mandatum*. Voyez Du Cange — Henschel, édit. Didot, IV, 220,222.

3825. « Quant hom dec lo rampalm senhar ». Au vocabulaire, avec renvoi à ce vers : « feuille de palmier », traduction inexacte d'une part (il faudrait *rameau*), et de l'autre trop précise, car les branches vertes qu'on bénit dans nos églises le dimanche des Rameaux sont de buis ou de laurier, et non point de palmier.

3897. « Per trebalhar a negun for ». Le vocabulaire traduit « en aucune façon ». Je crois que c'est le contraire qu'il faut entendre. On sait que *negun* n'a pas toujours et nécessairement le sens négatif. — Peut-être conviendrait-il de mettre *per trebalhar* entre deux virgules.

3913. « Si trobera silha ni silh ». Corr. (ou lire ?) *filha ni filh*. Ce serait, s'il fallait conserver cette leçon, le seul exemple dans le poème d'une pareille incorrection. Mais la présence ici de ces formes est sans doute le résultat d'une faute de lecture ou de copie.

3980. « quilha. » Corr. *guilha*? Le sens serait *sans moquerie, sin-*

de la même mesure, soumises aux mêmes règles, que la pastourelle. Cf. l'édition des *Leys*, I, 346 et 362.

cèrement, sérieusement. Cf. la formule *ses gab,* qui revient souvent (1650, 3545, 4318 etc.) et qui est presque partout de pur remplissage.

3988. « Et tantost vengron las mainadas ». Vocabulaire : « troupe, compagnie. » La signification est ici celle de *domestiques, serviteurs,* et de même encore, avec une nuance plus marquée d'infériorité sociale, au v. 4072 (« Cum si fossan simpla mainada »). C'est seulement au v. 4516, où ce mot se trouve aussi, que la traduction de M. Meyer peut convenir : « el coms e sa mainada » = « et le comte et sa *mesnée.* »

4028. « lo vay devedar. » Lis. *l'o?*

4086. « no fon. » Ce *no* doit être corrigé *ne* plutôt que *lo,* proposé par l'éditeur : *il en fut,* a savoir de « l'ondrat mestier de cavalaria » (v. 4084-5.)

4130-1. Peut-être conviendrait-il de mettre un point après *cavalier* et une virgule seulement après *senhor.*

4132. La correction proposée en note paraît inutile Mais au vers suivant peut-être conviendrait-il de substituer *parlar* à *pagar.* « Le sénéchal *se donna louange,* se sentit fier, honoré, de ce qu'il devait parler avant (ou devant?) tous. »

4178. « Et tramet vos .j. partiment ». Ce dernier mot, que M. Meyer traduit par *solution,* ne serait-il pas ici une expression métaphorique empruntée à l art poétique ? Il s'agit d'un combat singulier proposé par un prince à son ennemi, exactement comme le *partiment* est un duel poétique auquel un troubadour provoque un rival.

4255. « l'avia filhat » Lire *l'avi' afilhat ?* et de même au v. 5215.

4368. « El fils gieta s'a non talent. » Corr. (ou lire ?) *calent?* *A non calent* serait une variante de la locution *a no m'en cal.* Le sens serait : « Le fils s'élance éperduement [1] ». Un pareil emploi du gérondif n'a rien d'anormal.

4393. « escudacir. » Ce verbe, à forme un peu singulière, et que M. Meyer, dans son glossaire, fait suivre simplement d'un point d'interrogation, ne paraît pouvoir signifier que *servir* (quelqu'un) *comme écuyer,* et c'est en effet ce que fait le fils de Guillaume, en aidant celui-ci à se relever.

4424. « Cavalier, nom vuelhas soptar, Layssa mi cobrar mon capel ». Au vocabulaire : « *Sobtar,* opprimer, écraser (au propre), littéralement mettre sous soi ». Traduction certainement inexacte, aussi bien que l'étymologie (*subtus,* je suppose), sur laquelle elle paraît s'appuyer[2]. *Sobdar* (*subitare*) veut dire surprendre, attaquer à

[1] Cf. v. 4409.

[2] M. Meyer aurait-il, par inadvertance, confondu *soptar* avec *sostrar* ?

l'improviste, et c'est la signification que le contexte indique ici clairement.

4577-8 et 4579-80. Ces deux couples de vers paraissent avoir été transposés par un copiste. Pour que les idées se suivent, il faut en renverser l'ordre actuel et lire:

4576. De guiza quem volia forsar.
Et ela diss qu'ieu la forsava
E son dan que li demandava.
E vau me tost de liey partir;
Vers la Barra m'en vau fugir,
Qu'ieu era senhors de la Barra...

4651. « foran ». Corr. *foron*. Le sens réclame un parfait.

4767. Vers trop court. Peut-être *Tal tracio*, plutôt que *lo sieu* (pour *so*) proposé en note.

4813. « als borzes. » Corr. *al*.

4860. « So n'es la Barra. » Lire *Son es*; cf. ci-dessus, v. 2354.

4981. « Esser trop mais estar cayratz. » Corr. (ou lire ?) *escartayratz* = écartelé.

4906. Virgule après *greu*.

4998. « E tantost [penson] del sopar. » Il fallait *pensan*, la finale latine *ant* étant conservée partout dans ce texte, comme le remarque au reste l'éditeur lui-même [1].

C. C.

Chrestomathie du moyen âge.....par MM. G. Paris et E. Langlois. — Paris, Hachette et C^ie^, 1897. — xciii-352 pp., in-16.

Le livre que viennent de publier MM. G. P. et E. L. ne fera pas double emploi avec ceux de M. Clédat et de M. Constans ; car il est avant tout destiné à l'enseignement secondaire.

Les derniers programmes universitaires indiquaient pour la classe de seconde une *Chrestomathie de l'ancien français* avec traduction en français moderne ; ce livre devait être avant tout un aide pour l'histoire de la littérature au moyen âge. Aussi trouve-t-on dans le petit volume dont nous nous occupons des spécimens de la plupart des genres : chansons de geste, poésie lyrique, dramatique, etc. Le choix des morceaux est fait avec goût ; peut-être y aurait-il eu inté-

[1] Introduction, p. lxxix. Au v. 1310, on lit pourtant *aion*, exception unique (?), et qui est peut-être le résultat d'une faute d'impression ou de copie.

rêt à abréger l'extrait du *Chevalier au Lion*, qui, quoique très fin, nous paraît un peu long.

Le volume est précédé d'une introduction grammaticale, qui, sous une forme succincte, renferme les éléments d'une grammaire de la langue française au moyen âge. Quelques parties sont un peu trop développées pour des élèves ; mais il était, je l'avoue, difficile de résumer plus brièvement la matière et, à le faire, on risquait d'oublier quelques phénomènes grammaticaux importants [1].

Il ne nous reste qu'à souhaiter de voir la *Chrestomathie de l'ancien français* inscrite aux programmes des classes de quatrième et de troisième, où elle rendra plus vivante l'étude de l'ancienne langue [2].

J. ANGLADE.

CHRONIQUE

M. Jules Gérard, recteur de l'Académie et président du Conseil général de l'Université de Montpellier, est mort le dimanche 2 janvier 1898, après une longue maladie. Des voix autorisées ont rappelé les hautes qualités de l'homme et de l'administrateur. La Société des Langues Romanes conservera à M. J. Gérard un souvenir de reconnaissance: en effet si la Société a pu installer sa bibliothèque et tenir ses réunions dans une salle du palais universitaire mise gratuitement à sa disposition, c'est à M. le recteur Gérard qu'elle le doit. Nous devons donc, ici aussi, un dernier adieu à notre regretté recteur.

***

Nous recevons la lettre suivante que nous nous empressons de porter à la connaissance de nos confrères et de nos abonnés.

Paris, le 20 décembre 1897.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous informer que la Société de linguistique de Paris décernera en 1901 un prix de mille francs (1,000 francs) au

[1] A relever dans cette partie quelques termes trop techniques-comme: cas du *prédicat* (§ 168. Il est dit dans le même paragraphe: *l'attribut* est au même cas que le sujet) et surtout *flection des verbes*..... (p. LXXV) pour indiquer le rapport du verbe à son complément.

[2] P. 43. Il serait utile qu'une note renvoyât à la page 40, où est expliqué le mot *enarmes ;* p. 130. *Aucassin* und *Nicolette*, neu nach.....?; p. 217. C'est *deux* cent quatre-vingts qu'il faut lire.

meilleur ouvrage *imprimé* ayant pour objet la grammaire, le dictionnaire, les origines, l'histoire des *langues romanes* en général et préférablement, du *roumain* en particulier.

L'auteur pourra appartenir à n'importe quelle nationalité ; il pourra être ou non membre de la Société de linguistique.

Seront seuls admis à concourir les ouvrages écrits en *français roumain* ou *latin*, publiés postérieurement au 31 décembre 1894. Les auteurs, en avisant par lettre le président de la Société de leur intention de prendre part au concours, devront lui faire parvenir, *avant le* 31 *décembre* 1900, deux exemplaires au moins de leur ouvrage.

La Société de linguistique de Paris vous serait reconnaissante, Monsieur, de vouloir bien faire connaître l'institution de ce prix aux savants qu'elle vous paraîtrait pouvoir intéresser.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de ma considération la plus distinguée.

Le Secrétaire de la Société de linguistique de Paris,
Michel Bréal.

Les communications et envois relatifs au concours devront être adressés *franco* à M. le Président de la Société de linguistique, à la Sorbonne, Paris.

***

Une découverte des plus intéressantes a été faite récemment à Tortose par M. Emile Chatelain. C'est celle d'un manuscrit provençal appartenant à la cathédrale de cette ville et qui contient 22 homélies jusqu'ici complètement inconnues.

Ce manuscrit, exécuté, paraît-il, au commencement du XIII[e] siècle, et qui est une copie, fortement catalanisée, d'un autre manuscrit d'origine provençale certaine, vient d'être publié par M. Antoine Thomas dans les *Annales du Midi* (n° d'octobre 1897). Les homélies qu'il nous fait connaître, sans avoir l'importance de celles du ms. 3548[a] de la Bibliothèque nationale, publiées autrefois dans la *Revue* [1], méritent à tous égards un bon accueil des provençalistes, et il faut remercier M. Thomas de l'édition fidèle et soignée qu'il nous en donne [2].

[1] Tome XVIII (1880), p. 105.

[2] Cette édition est faite comme sur le ms. lui-même, M. Thomas en ayant eu sous les yeux une reproduction photographique complète. — [P. 378, ligne 7, il faut ponctuer et lire avec le ms : « Et aixi, seinors, devem(s) nos portar per semblanza *vuit* (= hodie) Nostre S. al temple, ab candela, etc. », *nos* étant le sujet de *devem* et *Nostre S.* le régime de *portar*. Cf. lignes 20-24 de la même page. C. C.]

***

Nous apprenons la nomination de notre collaborateur, M. A. Restori, à l'Université de Messine.

***

La *Revue Universitaire* du mois de décembre 1897 publie une pétition signée par de nombreux professeurs d'espagnol et d'italien, demandant la création d'une *Agrégation des Langues Méridionales*.

***

Nous apprenons qu'il va paraître bientôt une édition des quatre troubadours d'Ussel; cette édition est due aux soins de Mlle Geniès et de M. Charles Brun.

***

M. R.-M. Lacuve, dont la Revue louait dernièrement « La gronde et belle histouère de la Meurlusine », nous promet aujourd'hui un copieux recueil de contes qui ne sera pas moins bien accueilli que ce dernier ouvrage des philologues et des folkloristes. Nos lecteurs nous sauront gré de reproduire ici, — en son savoureux langage poitevin, — le prospectus de cette publication.

En souscriptian pr'eitre émolai d'aus'tout qu'ol en arat prou :

INE BRASSAIE DE CONTES en bea lingage Podevin, ramassais in p'tit pretout dons le départemont daus Deux-Seivres, assârès et mis en livre de la moain de meitre R.-M. LATHIUBE, le règeont de Saint-Mâr-la-Londe, mombre de la Souciété daus traditians poupuleires (1).

« O vous s'veint bé d'hasard que d'aut'feit, l'hivar, n'on allait tous les saies à la veuillaie tantout cheuz les ins tantout cheuz les autres, et que pre tuaie le tomps, coume n'on dit, (tondi qu'ol est trejou li thi nous tue) ol il avoait daux veilles bounes fames thi disiant daus cantes à feire copaie le corps de rire.

» Malhéreusemont avoure ol est pu rein quessian de thieu ; l'avant bé d'autres chatts à fouettaie : Le jornal lisu au saie pr'in maraud thi vatt en cliasse, at rompliaçai nos veilles contereisses thi saviant si bein z'ou feire arrimaie ; et meitresse la Poulétique thi sacque anneut san naie pretout, fénirat pre feire pardre tretoutes thiésles veilles sornettes thi uous amusiant si bein dons noutre jénesse. Core

[1] N° de Juillet-Août 1897, p. 395.

[2] Un volume in-16 soleil, prix 2 fr. sur papier mécanique et 3 fr. sur papier à bras. — On souscrit à Melle, chez Ed. Lacuve, imprimeur-éditeur, et chez R.- M. Lacuve, instituteur à Saint-Marc-la-Lande (Deux Sèvres).

bein héreux si au lieur de nous feire rire, lé, all' ne nous force pât à bramaie.

» A moun'idaie, o s'rait grond d'mage que thiés-les vieux contes se pardissiant, avouec le parlonge thi les abeuille si bein ; et ol est à cause de thieu thi les ai assârés et thi me peurpouse de les feire émolaie.

» Marme ! i foait sarmont qu'ol y en at dons le pilot thi sant capablles de foaire débadaie les pu seugnards et de feire rire à vontre déboutonnai thiés thi ariant pardut ine jitoune dons la jornaie !...

» O faut pretont thi vous avretisse otout (les paroles n'en puant poué), qu'ol y at thieuque-z-ins de thiés contes thi sant in poi gaulois coume o dirait in mossieu. Mais ol at rein d'étounant à thieu, pusque le v'nant de nos grond's pères, thi ne se mordiant pas trejou la lingue à tomps. N'on s'rat ja d'oblligeai de les leichai sous les moains daus marauds thi se mouchant core su lau graissaie et la mère s'rat pas forçaie de zou faire lire à sa feille.

» Thiau livre s'rat à la portaie de toutes les bourses : in' éthiu pre hièsles thi le veudrant su dau bea papaie foait à la moain, et quatronte sous pre thiès thi se contenterant de papaie foait à la mécanique »

***

Un des derniers numéros de l'intéressante revue *Lemouzi* publie les rapports lus à la séance de l'*Assemblée fédérale des écoles félibréennes du Limousin*, tenue à Ussel le 22 août 1897.

Le premier de ces rapports, qui est de M. Plantadis, porte « sur les mesures à prendre en vue d'introduire dans les écoles, collèges et lycées l'enseignement de l'histoire provinciale. »

Le second rapport préconise « la méthode d'enseignement en français par l'étude comparative des dialectes d'oc. » Il est de M. Raymond Laborde.

Les autres rapports n'offrent pas le même intérêt général, sauf celui de M. de Nussac, qui a trait à un projet de *Congrès provincialiste*.

***

Vient de paraître à Brive, l'*Annada Lemousina*, par LEMOVIX, (2, rue Bertran de Born). Un intéressant recueil de proverbes accompagne la nomenclature des jours du mois.

***

Vient de paraître à Beaucaire, (imprimerie André frères) : *Lou Nouvé di sept Muso*, par A. BERTHIER.

*
* *

Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts

PROGRAMME DU CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES A LA SORBONNE EN 1898

(Suite)

SECTION D'ARCHÉOLOGIE

I. — *Archéologie préhistorique.* — 1° Compléter la liste des monuments mégalithiques relevés dans chaque département.

Deux listes de ces documents ont déjà été dressées, la première par la Commission de topographie des Gaules (Al. Bertrand *Archéologie celtique et gauloise,* 2e édit., p. 430), la seconde par la Société d'anthropologie (*Bulletin de la Société,* 1880, p. 64). Prendre ces relevés pour base des recherches nouvelles.

2° Dresser entièrement la liste des monuments mégalithiques, par régions, pour les colonies françaises, en particulier pour l'Afrique et Madagascar.

3° Faire, pour chaque département, un relevé des sépultures préromaines en les divisant en deux catégories : sépultures par inhumation, sépultures par incinération.

4° Signaler dans chaque arrondissement les monnaies gauloises qu'on y recueille dispersées isolément sur le sol.

Il importe de relever et de décrire, non seulement les pièces rares ou inédites, mais surtout celles qui sont communes, et qu'on connaît par des exemplaires déjà publiés ou conservés dans les musées et les collections. C'est en signalant les pièces qu'on trouve plus abondamment et plus particulièrement dans telle ou telle région ou localité, qu'on parviendra à fixer et à préciser l'attribution de nombreux groupes de monnaies gauloises qu'on hésite à donner à des peuples voisins et dont l'origine est encore plus ou moins incertaine. Ce relevé, fait avec soin dans tous les départements, permettrait de dresser définitivement la carte numismatique de la Gaule. (Se référer de préférence à l'*Atlas des Monnaies gauloises,* publié par M. de La Tour.)

II. — *Archéologie romaine.* — Rechercher les sarcophages ou fragments de sarcophages sculptés, d'origine chrétienne ou païenne, non encore signalés, qui peuvent exister dans des collections publiques ou dans des propriétés particulières.

6° Signaler en France et dans l'Afrique française les mosaïques antiques ou du moyen âge non relevées jusqu'à cette heure et dont on possède soit les originaux, soit d'anciens dessins.

On conserve dans les musées de province des mosaïques ou fragments de mosaïques qui n'ont pas encore été signalés ou publiés.

Leur description, accompagnée de dessins ou de reproductions photographiques, peut avoir un réel intérêt scientifique.

7° Relever les documents épigraphiques ou archéologiques (statues, statuettes, bas-reliefs, bronzes, ustensiles, etc.), qui sont signalés dans des livres ou des manuscrits comme existant dans une collection publique ou privée et dont la trace est aujourd'hui perdue.

8° Dresser l'inventaire (avec dessins et photographies, autant que possible) des petits musées locaux d'Algérie ou de la Tunisie, ou des petites collections particulières africaines.

9° Rechercher les centres de fabrication de la céramique dans la Gaule et dans l'Afrique ancienne ; voir si les anciens établissements de potiers n'ont pas survécu à l'époque antique et persisté à travers le moyen âge.

Dresser la liste des noms de potiers inscrits sur les vases ou fragments de vases, lampes et statuettes, conservés soit dans les musées, soit dans les collections privées.

10° Etudier les pierres gravées inédites qui se trouvent, en France, dans les musées, les trésors d'églises ou les collections particulières. En faire connaître les sujets, les inscriptions, les dimensions et la matière. Comprendre dans ces relevés les pâtes de verre antique, qui étaient des reproductions des pierres gravées. Etendre cette recherche au moyen âge et à la renaissance.

Cette étude devra être accompagnée des empreintes des pierres gravées, de préférence à des dessins ou à des images quelconques.

III. — *Archéologie du moyen âge.* — 11° Signaler, par département, les sources ou les fontaines qui ont été au moyen âge ou sont encore de nos jours un objet de dévotion ou un lieu de pèlerinage. Indiquer le saint sous le vocable duquel elles sont placées, les jours et les cérémonies du culte qui s'y pratique, etc. Mentionner les monnaies et autres *ex-voto* qui y ont pu être recueillis à diverses époques. Examiner si ces coutumes pieuses ne sont pas des survivances antiques.

12° Etudier les monnaies françaises inédites récemment découvertes, en s'attachant surtout aux monnaies mérovingiennes et féodales.

13° Rechercher les documents concernant les ateliers monétaires de province, leur fonctionnement, leur organisation, leurs produits ; recueillir les souvenirs archéologiques relatifs aux hôtels où ils étaient installés.

Il est important de signaler les documents ayant trait directement

à l'administration monétaire et à la fabrication des monnaies (mandements royaux adressés aux officiers municipaux sur l'application des ordonnances, baux, etc.). Ces documents peuvent être retrouvés dans les archives départementales, dans les archives municipales et dans celles des anciens ateliers et Cours monétaires.

14° Dresser la liste, avec plans et dessins à l'appui, des édifices chrétiens et des monuments sculptés d'une province ou d'un département réputés antérieurs à la période romane.

15° Etudier les caractères qui distinguent les diverses écoles d'architecture religieuse à l'époque romane, en s'attachant à mettre en relief les éléments constitutifs des monuments (plans, voûtes, etc.).

Cette question, pour la traiter dans son ensemble, suppose une connaissance générale des monuments de la France, qui ne peut s'acquérir que par de longues études et de nombreux voyages. Aussi n'est-ce point ainsi que le Comité la comprend. Ce qu'il désire, c'est provoquer des monographies embrassant une circonscription donnée, par exemple un département, un diocèse, un arrondissement, et dans lesquelles on passerait en revue les principaux monuments compris dans cette circonscription, non pas en donnant une description détaillée de chacun d'eux, mais en cherchant à dégager les éléments caractéristiques qui les distinguent et qui leur donnent un air de famille. Ainsi, on s'attacherait à reconnaître quel est le plan le plus fréquemment adopté dans la région ; de quelle façon la nef est habituellement couverte (charpente apparente, voûte en berceau plein cintre ou brisée, croisées d'ogives, coupoles); comment les bas côtés sont construits, s'ils sont ou non surmontés de tribunes, s'il y a des fenêtres éclairant directement la nef, ou si le jour n'entre dans l'église que par les fenêtres des bas côtés; quelle est la forme et la position des clochers; quelle est la nature des matériaux employés ; enfin, s'il y a un style d'ornementation particulier, si certains détails d'ornement sont employés d'une façon caractéristique et constante, etc.

16° Rechercher, dans chaque département ou arrondissement, les monuments de l'architecture militaire en France aux diverses époques du moyen âge. Signaler les documents historiques qui peuvent servir à en déterminer la date. Accompagner les communications de ce genre de dessins et de plans.

17° Signaler, dans chaque région de la France, les centres de fabrication de l'orfèvrerie pendant le moyen âge. Indiquer les caractères et tout spécialement les marques et poinçons qui permettent d'en distinguer les produits.

Il existe encore dans un grand nombre d'églises, principalement dans le Centre et le Midi, des reliquaires, des croix et autres objets d'orfèvrerie qui n'ont pas encore été étudiés convenablement, qui bien souvent même n'ont jamais été signalés à l'attention des archéologues. Il convient de recherches ces objets, d'en dresser des listes raisonnées, d'en retracer l'histoire, de découvrir où ils ont été fabriqués, et, en les rapprochant les uns des autres, de reconnaître les caractères propres aux différents centres de production artistique au moyen âge.

18° Recueillir des documents écrits ou figurés intéressant l'histoire du costume dans une région déterminée.

Au moyen âge, il y avait dans beaucoup de provinces des usages spéciaux qui influaient sur les modes. Ce sont ces particularités locales qu'on n'a guère étudiées jusqu'ici. Il serait intéressant d'en rechercher la trace sur les monuments.

IV. — Archéologie orientale et hébraïque. — 19° Rechercher les épitaphes, inscriptions de synagogues, graffites en langue et en écriture hébraïques qui n'ont pas encore été signalés ou ont été imparfaitement publiés jusqu'à présent.

20° Rechercher les inscriptions arabes, épitaphes, dédicaces de mosquées, légendes de portes, de minbar, etc., antérieures à la conquête turque, qui se trouvent dans nos colonies, en particulier en Algérie et en Tunisie.

SECTION DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE

1° Signaler les documents géographiques manuscrits les plus intéressants (textes et cartes) qui peuvent exister dans les bibliothèques publiques et les archives des départements, des communes ou des particuliers.

2° Inventorier les cartes locales anciennes, manuscrites et imprimées; cartes de diocèses, de provinces, plans de villes, etc.

3° Décrire les anciennes cartes marines et les anciens instruments de géographie et de navigation (astrolabes, boussoles, etc.) de fabrication française.

4° Rechercher les moyens employés jadis par les navigateurs pour assurer leur marche. Orientation par les astres ou à l'aide d'ustensiles spéciaux. Itinéraires descriptifs ou figurés.

5° Faire connaître les procédés employés par les anciens géographes. Mode de projection, graduation, trait, écriture, teinte des car-

tes, échelles employées, roses des vents, figuré des reliefs, mode d'impression, etc.

6° Dresser des cartes montrant la distribution géographique des dépôts alluviaux, cavernes, abris sous roches, etc., ayant renfermé des restes de l'homme à l'époque quaternaire ou des stations, ateliers, monuments funéraires, etc., de l'âge de la pierre polie, de l'âge du bronze ou de l'âge du fer.

7° Déterminer les limites et dresser des cartes des anciennes circonscriptions diocésaines, féodales, administratives, etc.

8° Compléter la nomenclature des noms de lieux en relevant les noms donnés par les habitants d'une contrée aux divers accidents du sol (montagnes, cols, vallées, etc.) et qui ne figurent pas sur les cartes.

9° Rechercher les formes originales des noms de lieux et les comparer à leurs orthographes officielles (cadastre, carte d'état-major, almanach des postes, cachets de mairie, etc.).

10° Altitude maxima des centres habités, depuis les temps les plus anciens.

11° Recherches sur les mouvements des glaciers français.

12° Recherches sur les mouvements du sol, à l'intérieur des terres, depuis l'époque historique : traditions locales, observations directes.

13° Recherches sur les marées de la côte de France par comparaison avec celles de Brest aujourd'hui complètement étudiées.

Recherches sur les courants littoraux, leur force et leur direction pendant les périodes de calme et de coup de vent.

Tracer sur une carte le cheminement des épaves.

14° Modifications anciennes et actuelles des côtes de la France (érosions et comblements: dunes et tourbières littorales, forêts submergées, etc.).

15° Délimiter comparativement une forêt de France, au moyen âge et à l'époque actuelle.

16° Description oro-hydrographique d'une région, même restreinte, de la France ou des colonies. Tracé des cours d'eau en relation avec les formes du terrain ; profils longitudinaux et transversaux des vallées, dans leurs rapports avec les roches ; aspect général qui en résulte pour la contrée, distribution des sources, répartition des cultures, etc.

17° Signaler les derniers progrès accomplis dans l'étude géographique des colonies françaises ou des pays de protectorat.

18° Discuter les documents relatifs à la distribution géographique

des populations de couleur qui vivent dans les colonies, les protectorats et les zones d'influence française.

19° Biographies des anciens voyageurs et géographes français.

20° Missions scientifiques françaises à l'étranger antérieures à la création des *Archives des missions scientifiques et littéraires.*

ERRATA

Page 368,	11me	ligne...	lisez :	d'oùtra tomba,	au lieu de : d'outra tomba
— 369,	5me	—	—	vâtse	— va-tsé
— 371,	dernière	ligne	—	punis	— punies
— 372,	16e	ligne....	—	lone	— zone
— 373,	3me	—	—	le griffi	— La griffe
— 373,	1re	traduction	—	pleines	— pleins
— 377,	5me	ligne....	—	l'omou	— l'omuu
— 378,	2me	—	—	déposson	— deposson
— 379,	9me	—	—	Choùrié	— Chourié
— 382,	9me	—	—	montrîran	— moutrîran
— 386,	10me	—	—	doùça	— donça
— 386,	14me	—	—	de vâ	— deve
— 387,	13me	—	—	figni	— figui
— 387,	19me	—	—	merveglie	— merveglée

Le Gérant responsable : P. HAMELIN.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME XL (ANNÉE 1897)

ARTICLES DE FOND

Pages.

GLADE. — Le patois de Lézignan. Contribution à l'étude du languedocien moderne 145, 289

ANC (Alphonse). — Narbonensia. Passage de s, z à r, et réciproquement 49, 121

ABOTTO (F.). — Notes sur quelques sources italiennes de l'épopée française au moyen âge 241

RAMMONT. — Un phénomène de phonétique générale: Fr. pop.: can(ne)çon, pan(ne)tot 346

ARTINENCHE. — Dans les bibliothèques et les archives d'Espagne 510

IGAL (Eugène). — Une étude sur Mathurin Régnier 5

— A propos d'une étude sur M. Régnier 93

DOCUMENTS

PPEL (Carl). — Poésies provençales inédites tirées des manuscrits d'Italie 405

ANROY (A.). — Jeux partis inédits du XIII^e^ siècle 350

OURRET (Ch.). — Documents extraits des archives de Tarascon (pro Vinteno sive Dezeno) 211,

ROBOLLY. — Statuts de police du lieu de Mollèges (1509) 27

LAMBERT. — Contes populaires de Languedoc 427

RIVIÈRE. — Dictons et proverbes de Saint-Maurice-de-l'Exil .. 35

ULRICH (J.). — Charte soussilvane de 1609 32

ULRICH. (J) — L'évangile selon saint Luc en dialecte haut-engadinois 65, 97, 265

GOHORII (JAC) — parisiensis de rebus gestis Francorum liber XIII. Lodoicus XII, rex LVI 11, 110, 198, 483

BUCHE. — Lettres inédites de Jean de Boyssoné et de ses amis 177

TAMIZEY DE LARROQUE. — Une lettre inédite de Moquin-Tandon 229

Pages

(*Documents languedociens*).— I. A propos d'un mandement de Berger de Charenci (1742) (Comm. de M. Mazeroll)..... 232
PÉLISSIER. — Note sur la correspondance française du card. Quirini à la bibliothèque de Brescia..... 501
— Textes et fragments inédits relatifs à l'année 1500, tirés des archives italiennes..... 516

VARIÉTÉS

CHASSARY. — Saume d'amour..... 472
MERI D'EXILAC. — Lou pouy delle Fé..... 368
— Lou dsueton de Plitoucourt..... 284
— La Féta delloù pompié..... 84
Eugène RIGAL. — Un prétendu « plagiat » de Victor Hugo.. 573

BIBLIOGRAPHIE

Romania XXV, 4, XXVI, 1 et 2 (CONSTANS)..... 47, 234, 493
Zeitschrift für romanische philologie, XIX, 3 et 4 (ANGLADE). 45
BONNET. — Manuscrits de la Société archéologique de Montpellier (TEULIÉ)..... 401
CHASSARY. — En terra galesa (TEULIÉ)..... 398
DAN. — Toponymie roumaine (L. LM.)..... 236
GUARNERIO. — Pietro Guglielmo di Lizerna (JEANROY)..... 388
HUGUET. — Récits extraits des poètes et prosateurs du XVI^e^ siècle (ANGLADE)..... 238
JEANROY. — Extraits de Montaigne (ANGLADE)..... 496
LACUVE. — Diverses publications poitevines (TEULIÉ)..... 394
MAZEL. — Premier aphorisme d'Hippocrate (TEULIÉ)..... 400
PARIS. — Récits extraits des poètes et prosateurs du moyen âge (ANGLADE)..... 238
PARMENTIER. — Vocabulaire rhétoroman (Z.)..... 94
RESTORI. — Per la storia musicale dei Trovatori provenzali (ANGLADE)..... 139
SUCHIER. — Provenzalische Diätetik (TEULIÉ)..... 399
URTEL. — Neuchateller patois. Vignoble und Beroche (GRAMMONT)..... 239
VIDAL (Arnaud). — Guillaume de la Barre (C. CHABANEAU.). 574
G. PARIS et E. LANGLOIS. — Chrestomathie du moyen âge. (J. Anglade)..... 585

CHRONIQUE

Nouvelles diverses..... 95, 143, 240, 288, 401, 496, 585

Widener Library
3 2044 098 636 905